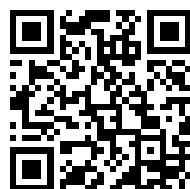

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google[™] books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

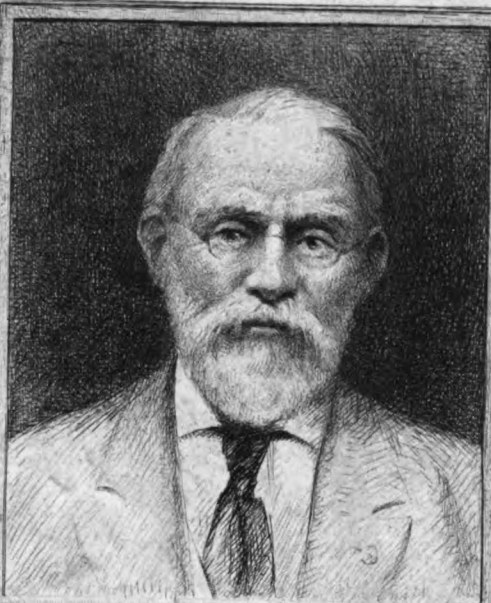
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

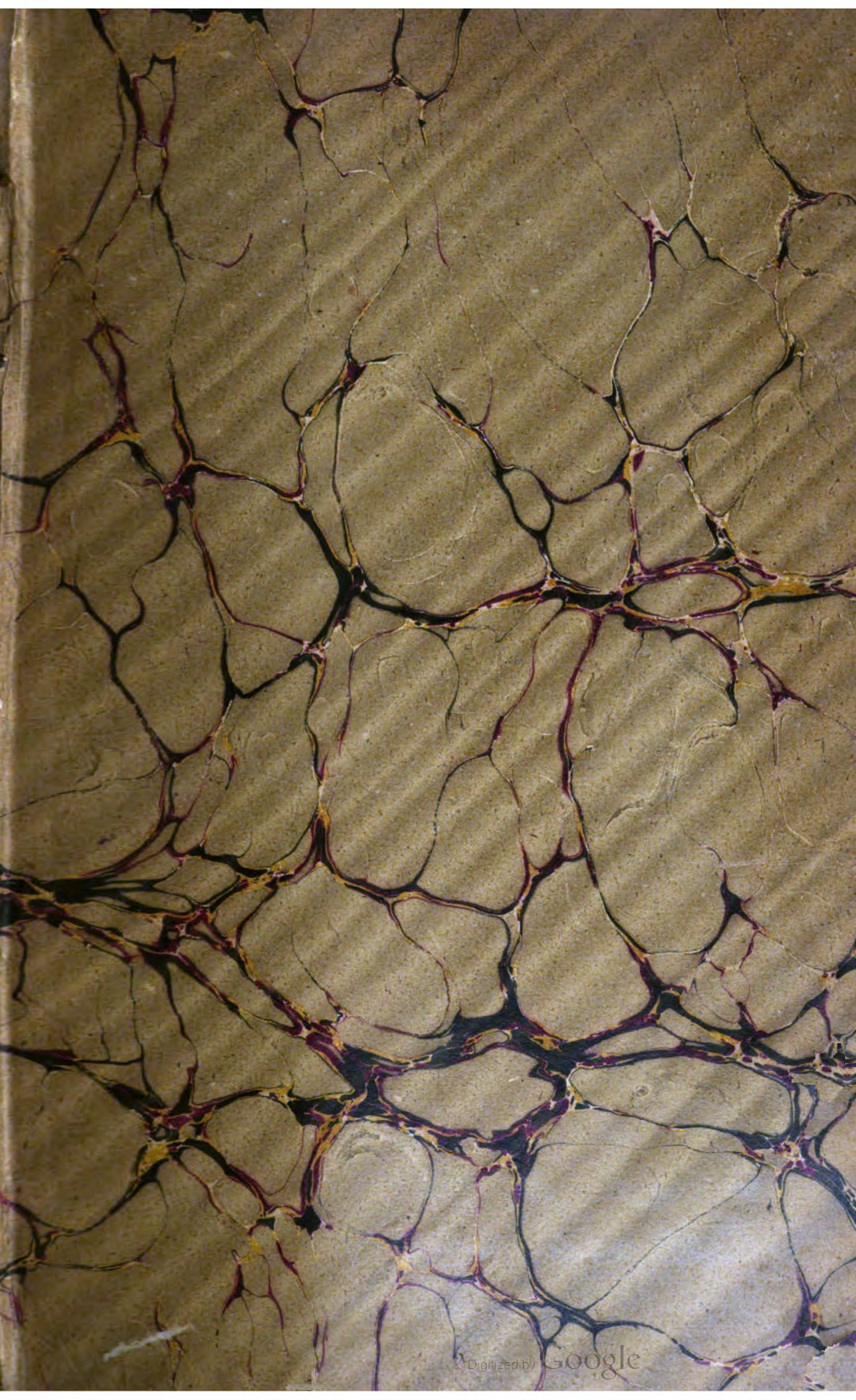
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 376558



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1942. 1930



me
a
by

AS
161
.R4565

REVUE DU MIDI



9^m. ANNÉE — 2^m. SEMESTRE

Revue du Midi

TOME DIX-HUITIÈME



NIMES

IMPRIMERIE GÉNÉRALE (MAISON GERVAIS-BEDOT)

RUE DE LA MADELEINE, 21

—
1895

Dunning
31.21.33
26766

PSALMODI

I. — FONDATION, PREMIERS ACCROISSEMENTS

Lorsqu'on se rend de Nîmes à Aiguesmortes, après avoir traversé le village de S. Laurent d'Aigouze, la route qui jusqu'à ce point avait parcouru de riches et riantes campagnes, se déroule ensuite jusqu'à la ville de Saint Louis tantôt sur un terrain aride et sablonneux, tantôt à travers des marais qui ne produisent que de faibles roseaux et qui s'étendent aussi loin que peut se porter le regard ; c'est au milieu de cette plaine marécageuse que s'élève un petit monticule, autrefois entouré d'eau de tout côté, et sur lequel on distingue encore adossées aux murs d'une ferme quelques ruines romanes, seuls débris d'une antique et puissante abbaye bénédictine. On lui avait donné le nom de *Psalmodi*, à cause que le chant des prières liturgiques s'y faisait entendre, sans interruption, et le jour et la nuit, le nombre des moines y étant si considérable qu'on avait dû le partager en plusieurs groupes se succédant dans l'église du monastère. Les ruines de Psalmodi parfaitement visibles de la route consistent en un mur de 27 mètres de longueur sur lequel on distingue trois arceaux séparés par des colonnes demi-cylindriques ; un escalier en spirale s'ouvre au pied d'une de ces colonnes ; au devant gisent quelques énormes blocs de maçonnerie.

Le monastère de Psalmodi, disent plusieurs auteurs, fut fondé au v^e siècle par une colonie de moines de la célèbre abbaye de Saint-Victor de Marseille qui le placèrent sous l'invocation de l'apôtre saint Pierre et des martyrs saint Julien, saint Félix, etc. Nous ignorons quels furent les commencements de cet établissement nouveau, mais nous ne doutons pas qu'il ne soit devenu un séminaire de saints, comme l'étaient alors tous les monastères. Les moines vivaient dans ce désert depuis trois siècles, lorsque l'invasion sarrazine vint menacer et bientôt après ruiner leur solitude, vers l'an 720 ou 725. Plusieurs des pieux cénobites tombèrent sous les coups des barbares ; les autres furent dispersés. Quelques-uns d'entr'eux se réunirent quelques années plus tard dans un lieu peu distant de leur ancien monastère, aux environs de Lunel ; ce lieu se nommait *Cornilianicum*, aujourd'hui *Corneillan*, près de l'étang de Mauguio (canton de Lunel). Ils étaient dans ce lieu lorsque le prêtre Elderedus leur donna, par acte du 17 janvier 789, dans le territoire d'Aiguesmortes, l'église de Ste-Marie de Dassargues, *S. M. de Adatianicus*, qu'il avait bâtie et dotée de terres et de vignes ; il la desservait lui-même et s'en réserva l'usufruit sa vie durant (1). C'est à Cornilianicum qu'une grande protection, celle même de Charlemagne, vint trouver les moines et les aider à rentrer dans leur ancienne demeure, en la relevant du pitoyable état où l'avaient réduite les ravages des infidèles ; CORBILIEN gouvernait alors les moines, en qualité d'abbé, depuis l'année 762, ou du moins depuis 783, selon

(1) Archives du Gard, H 406 et 147. — Gall. Christ VI, p. 474.

une vieille chronique d'Uzès. Par un acte du 29 juin 791 donné à la requête de Nimbrid, archevêque de Narbonne, le grand roi ordonnait à l'abbé Corbilien de rétablir et de réédifier l'ancien monastère de Psalmodi en son lieu primitif; pour l'amour de Dieu, il confiait à l'abbé et à ses moines son petit-fils ou son neveu (*nepotem*) Théodomir, pour qu'il fit parmi eux profession de la vie religieuse et y servît dignement Dieu; en outre, il agrandissait les possessions de l'abbaye en lui soumettant le monastère de Nodels que le roi avait fait construire près d'Aimargues, en l'honneur de saint Saturnin, martyr, les appartenances de ce monastère et la tour de *Matafère*. Cette dernière donation rendait les moines seigneurs suzerains de la petite colonie de pêcheurs qui habitait aux environs de cette tour et qui était destinée à devenir plus tard le noyau de la cité d'Aiguesmortes. Par le même acte, Charlemagne permettait à tous ceux qui possédaient des bénéfices de sa dépendance de les donner au monastère de Psalmodi. La Charte de 791 porte entre autres signatures celles de Nimbrid, de Théodomir et du duc Guillaume d'Aquitaine; on sait que ce dernier fuyant, quelques années après, les pompes de la Cour impériale alla se cacher dans la vallée de Gellone, près de Lodève et y fonda un monastère bénédictin, connu dans l'histoire sous le nom de Saint-Guilhem du Désert (1).

Corbilien se mit immédiatement à l'œuvre et ramena bientôt à Psalmodi sa colonie de moines auxquels il imposa la réforme rigoureuse de saint Benoît

(1) Archives du Gard, H 106. 112 et 115.

d'Aniane. Corbilien mourut le 6 des ides de janvier 802 ; son successeur dans la charge abbatiale fut ELVANTURINUS qu'on dit avoir été parent de Sigipert, évêque d'Uzès, vers 773. Divers seigneurs du pays le mirent par leurs donations en état de réparer les pertes de l'abbaye. Dadila, seigneur originaire du Gévaudan ou du Velai, mais qui habitait non loin du monastère, fit en sa faveur son testament daté du 24 mai 812 ; par cet acte, après avoir affranchi la plupart de ses serfs, il donna en toute propriété, *pro remedio animæ suæ*, au monastère de Psalmodi, dans les lieux de Salignan et de Salignanelle (1), tout ce qu'il possédait, entre autres les églises de Saint-Jean et de Saint-Julien, situées en ces lieux. Cette donation comprenait aussi des terres à Parignargues (2). Ermengarde, veuve de Dalila, exécuta la donation de son mari, le 26 septembre 815 et y ajouta la moitié d'un moulin à Aspères (3), des propriétés *in villa Rusticia*, dans la vallée de Caisson et *in villa Alevernes* en Vaunage, (près de Clarensac) ; elle se réserva seulement, sa vie durant, la jouissance de ces possessions, sous la cense annuelle de douze livres de cire pour l'autel ou onze sols, plus la dime de ces biens que le monastère pouvait prendre (4).

Le troisième abbé de Psalmodi, depuis la restauration du monastère, fut THÉODOMIR, probablement le petit-fils de Charlemagne. — Les nouveaux éditeurs

(1) *Salinelles*, commune du canton de Sommières.

(2) *Parignargues*, commune du canton de Saint-Mamert.

(3) *Aspères*, commune du canton de Sommières.

(4) Archives du Gard, H 106, 112 et 113).

de l'*Histoire de Languedoc* le placent sur le siège abbatial dès l'an 810. — Sa parenté avec l'empereur Louis le Débonnaire l'engagea à prier ce prince de prendre sous sa protection le monastère de Psalmodi et les moines qui l'habitaient. Par diplôme, signé de sa main et muni de son sceau, Louis le Débonnaire, pour l'amour du culte divin et le remède de son âme, prit Psalmodi sous sa sauvegarde, donna aux moines pouvoir d'élire leur abbé, les exempta, ainsi que tous leurs biens, de toute juridiction des juges civils de l'empire et de toute contribution de justice, leur donnant pour leur entretien tout ce à quoi il pourrait avoir droit, et ne leur demanda en retour que de prier pour lui, pour son épouse, pour ses enfants et pour la tranquillité de l'Empire. Ce diplôme, daté d'Aix-la-Chapelle, dans le palais royal, est du 3 décembre 815 (1).

Ces privilèges furent confirmés, au mois de juillet de l'année suivante, dans l'Assemblée générale d'Aix-la-Chapelle, en laquelle fut dressé un dénombrement de tous les grands monastères de l'Empire. Psalmodi y fut rangé parmi ceux qui étaient affranchis de l'obligation de fournir des soldats ou des présents et qui n'étaient tenus qu'à faire des prières pour l'empereur, pour sa famille et pour la conservation de l'État.

Des donations augmentaient chaque jour les possessions du monastère; nous citerons en particulier celle qui fut faite, le 2 janvier 821, par les deux prêtres Magnaric et Bonhomme. Le premier donna l'é-

(1) Archives du Gard, H. 106, 114 et 115. — *Hist. de Languedoc*, t. I, pr., col. 48, ch. 27.

glise de St-Thomas de Beauvoisin (*in villa Tobana*) (1), avec sa dotation, consistant en : une maison , cour, arbres fruitiers ou autres, plus une vigne-treille entourée de fossés et de haies, au quartier de Lévézon, près de l'étang d'Escamandre, un champ , une maison et cour, dans Nîmes ; le second donna deux champs, au quartier de Lévézon, tous ses droits dans le territoire de Beauvoisin, une terre herme à Gênerac (2), une autre à Camarignan (3), tout ce qu'il possédait par indivis avec le prêtre Salomon et tous ses droits dans le territoire de Gênerac (4).

A cette époque, le monastère était déjà dans l'état le plus florissant et ne comptait pas moins de 140 religieux ; son abbé, Théodomir, était au loin connu par son savoir et sa piété ; le prêtre espagnol Claude, depuis évêque de Turin, lui avait dédié son *Commentaire de la Genèse* ; Théodomir remarqua, dans cet ouvrage, plusieurs erreurs sur le culte des images et des reliques des saints ; il en fit aussitôt une réfutation remarquable , dont il ne nous reste que quelques fragments dans les œuvres de Jonas, évêque d'Orléans.

Théodomir mourut vers 825 , et peut-être beaucoup plus tard, vers 840 ; il fut remplacé sur le siège abbatial par THÉOBALD. Vers ce temps, Bernard, comte de Barcelonne et duc de Septimanie, s'était violemment emparé de plusieurs possessions du monas-

(1) *Beauvoisin*, commune du canton de Vauvert.

(2) *Gênerac*, commune du canton de Saint-Gilles.

(3) *Camarignan*, aujourd'hui simple ferme du terroir de Saint-Gilles, était le centre d'un prieuré rural du titre de *St-André* dépendant de l'Infirmerie de l'abbaye de Saint-Gilles.

(4) Archives du Gard, H. 406.

tère, dans les diocèses de Nîmes et de Maguelonne. Déjà Louis le Débonnaire avait ordonné la restitution de ces propriétés ; mais loin d'obéir, le comte Bernard distribua à ses gens le fruit de son injustice. L'abbé Théobald s'adressa alors à l'empereur Charles le Chauve, et en obtint, en juin 851, une charte datée de Compiègne, dans le palais royal. Par cet acte, Charles le Chauve ordonna la restitution de tout ce qui avait été enlevé à l'abbaye, et en fit la nomenclature suivante : 1° au territoire de Nîmes, une maison de campagne, au-dessous de Mérignargues (*subtus Mariacum*) (1), et auprès de la ville même, des casals ruinés et une olivette donnée au monastère par François, autrefois évêque de Nîmes (2) ; 2° Au hameau de Teillan, un casal (3), une vigne et une parcelle de terre ; 3° au territoire de Maguelonne, au village de Saussines (4), l'église de Saint-Étienne, avec ses dépendances, et la maison de campagne d'*Amantianicum*, ou *Martilianicum* (St-Amant de Sommières) ; 4° la moitié du territoire de *Colonzecates* (5), avec les serfs, que le comte détenait injustement (6).

Charles déclare qu'il rend toutes ces possessions

(1) *Mérignargues*, aujourd'hui ferme de la commune de Nîmes, ancien prieuré rural du titre de *Notre-Dame*.

(2) Aucune liste ne donne ce nom parmi nos évêques, nous serions tenté de croire que *Franciscus* est une mauvaise lecture pour *Christianus*, qui vivait au commencement du siècle.

(3) *Teillan*, ferme de la commune d'Aimargues, ancien prieuré rural du titre de *Saint-Sylvestre*.

(4) *Saussines*, commune du canton de Lunel (Hérault).

(5) Probablement *Colorgues*, lieu détruit de la commune de Langlade, canton de Sommières.

(6) La nouvelle édition de l'histoire de Languedoc, T. 2, pr. C. 251, ch. 122 donne à ce diplôme la date du 30 juin 844.

au monastère et que, pour le bien de son âme, il lui donne la maison de campagne de *Grivoldanicus*, située aux portes mêmes du monastère ; il permet aux moines de couper du bois dans la forêt voisine de la Pinède, pour l'utilité de leur église et pour leur propre usage, et d'y faire paître leurs bestiaux, défendant à qui que ce soit de les inquiéter sur ce point ou d'exiger aucune redevance à ce sujet (1).

Le même empereur, vers 875, mit l'abbaye de Psalmodi sous la juridiction de Gilbert, évêque de Nîmes. Le successeur de Théobald, WITTARD I, abbé de Psalmodi et de Joncels (2), n'accepta pas cette juridiction épiscopale, et il demanda au pape Etienne V de prendre son monastère sous la protection du Siège apostolique ; une bulle de l'an 886 exempta, en effet, l'abbaye de toute juridiction, autre que celle de l'Église Romaine, et défendit, sous les plus terribles anathèmes, d'enlever ou d'aliéner quelque chose de ses possessions (3).

RAGEMBALD ou RAIMBAUD fut préposé à l'abbaye dès le commencement du X^e siècle. Peu de temps après, les Sarrasins reparaissant dans la contrée portèrent encore le feu et la dévastation à Psalmodi ; les moines se réfugièrent pour la seconde fois dans leur propriété de Corneillan où ils construisirent une chapelle et quelques cellules ; ils y étaient à peine installés, lorsque, dans une nouvelle descente, les Sarrasins vinrent encore dévaster cet asile et disperser les religieux. L'abbé Ragembald se rendit

(1) Archives du Gard, H. 106, 114 et 115.

(2) *Joncels*, commune du canton de Lunas (Hérault), était le siège d'une abbaye considérable de bénédictins.

(3) Archives du Gard, H. 106 et 108.

alors à la Cour de Charles-le-Simple, lui fit part des malheurs de son monastère et implora son assistance, en souvenir des bienfaits dont ses prédécesseurs avaient comblé l'abbaye. Le roi, par diplôme du 5 juin 909 daté du palais de Compiègne, voulut bien renouveler les donations de ses ancêtres, les privilèges et les immunités du monastère ; il défendit à tout juge d'en molester les moines et d'en exiger tribut ; il confirma les religieux dans le droit d'élire leur abbé, à la seule condition de prier pour le roi et la stabilité du royaume (1), mais il ne put les aider autrement, sa position personnelle devenant de jour en jour plus précaire. Les guerres de cette époque furent funestes à Psalmodi que les moines essayèrent en vain de reconstruire.

BERMUNDUS avait succédé à Ragembald et n'avait pas été plus heureux que lui dans l'œuvre de restauration du monastère ; l'abbé WITTARD II n'obtint pas de plus satisfaisants résultats de ses démarches pour se procurer des secours ; il était réservé à leur successeur WARNERIUS de voir la résurrection de Psalmodi.

Déjà, en 993, il avait su intéresser à sa cause quelques puissants seigneurs et il obtint de quelques-uns des marques de leur bienveillance ; le 29 août de cette année, Guillaume Comte, sa femme Adalaiz, son frère Rotbald et son fils Guillaume, léguèrent à Psalmodi l'église des saints Côme et Damien ainsi que l'église de Notre-Dame avec son enclos et ses maisons, le tout situé à Candillar-

(1) Archives du Gard, H, 106, 114 et 115. *Hist. de Lang.* II, pr. c. 52.

gues (1) ; le 4 décembre suivant, Raynoard et son épouse Proverta donnèrent à l'abbaye l'église de Saint-Bonnet (2) avec toutes ses dépendances et ses appartenances, moulins, maisons, casals, jardins, terres, vignes, forêts, arbres et eaux, s'en réservant l'usufruit, leur vie durant ; ils donnèrent en outre la moitié du lieu de Nempte (3), dans le comté de Substantion, à l'exception d'une maison de ferme et avec la même réserve d'usufruit (4). Le 22 novembre de l'an 1003, Flavard donna une maison et des terres situées à St-Julien-de-Corneillan et d'autres terres dans le comté de Nîmes et la viguerie d'Anduze, à Lascours (5) et autres lieux, en s'en réservant l'usufruit. Quelques années auparavant, en 997, Guillaume, comte de Toulouse et Emme de Provence, sa femme, avaient restitué à l'abbaye le prieuré de St-Julien-de-Corneillan. Les historiens du Languedoc disent que cette restitution fut faite entre les mains de l'abbé Wittard ; c'est une erreur, puisque Warnier avait remplacé Wittard avant 993, à moins qu'on ne place un troisième Wittard entre deux Warnier (6).

Mais l'acte qui amena définitivement la résurrection de Psalmodi fut dressé sur les ruines mêmes du monastère. Une assemblée d'évêques, d'abbés

(1) *Candillargues*, commune du canton de Mauguio (Hérault).

(2) *Villa que vocant Nemptis*, peut-être *Nand*, commune de Gallargues, au bord du Vidourle.

(3) *Saint-Bonnet*, commune du canton d'Aramon (Gard).

(4) Archives du Gard, H, 106.

(5) *Lascours*, section de la commune de Cruviers et Lascours, canton de Vézenobres (Gard).

(6) *Hist. de Lang.*, t. II, p. 140. — Archives du Gard, H 116.

et de seigneurs de Languedoc et de Provence s'y tint, en 1004 et on y traita du rétablissement de l'abbaye ; l'abbé Warnier fut chargé de ce soin ; des dons furent votés pour l'aider dans cette œuvre. « L'acte, dont il ne reste qu'un fragment, est souscrit par cinq évêques, deux abbés et plusieurs comtes ou seigneurs séculiers. Les premiers étaient Frotaire, Héribaldi, Dolon, Fulcrand et Pierre ; on ne marque pas leur siège, mais nous savons par d'autres monuments que le premier était évêque de Nîmes, le second d'Uzès, le quatrième de Lodève (1) et le cinquième de Maguelonne. Les deux abbés étaient Warnerius de Psalmodi et Gérard de Saint-Gilles. Entre les seigneurs séculiers, Adélaïde, comtesse de Provence, mère et tutrice du comte Guillaume II, souscrivit la première, et après elle, Guillaume, comte de Toulouse, le comte Pons son fils, un seigneur nommé Ictérius, le même Guillaume II, le comte Rotbald, oncle de ce dernier et beau-père de Guillaume, comte de Toulouse, le comte Hugues et Pons son frère (2).

Aussitôt après qu'il eut été décidé de restaurer Psalmodi de nouveaux dons des fidèles affluèrent de tout côté et l'abbaye ne tarda pas à reprendre son premier lustre. Le 5 mars 1004, Pierre, sa femme Taugarde et Pons leur fils donnèrent à Psalmodi et à son abbé Warnerius l'église de Saint-Jean de Cornies (3) avec deux maisons de campagne, leurs

(1) C'est probablement S. Fulcrand, alors plus qu'octogénaire.

(2) *Hist. de Lang.* T. II, p. 140.

(3) Aujourd'hui commune du canton de Castries (Hérault).

champs, vignes et terrains cultes et incultes, pour le *remède* de leurs âmes et de celle de leur auteur Bernard, *propter remedium animas nostras et genitore meo Bernardo* (1).

Quelques jours après Bonnefille, Amicus et sa femme Belletrudes, Lambert et sa femme Léodegarde et leurs enfants donnèrent à l'abbaye l'église et la vallée de Valguine, au diocèse d'Aix, en aumône pour le bien de leurs âmes (2).

Le 22 du mois de mars 1005, Ariman et sa femme Folcoara donnèrent à Psalmodi la moitié de l'église de Saint-Asciscle de Mudaisons (3) avec des appartenances et tout ce qu'ils possédaient dans le territoire de ce lieu, ainsi que la moitié de la vigne dite *des Clapiers* à Boussargues. Le 3 juillet suivant, Gualburge et ses fils Guiraud, Pontion, Alchier, Pétrone et Dalmachio offrirent au monastère leur part de l'église de Saint-Asciscle avec son cimetière, ses dîmes, ses prémices et tout ce qui l'entourait (4).

Le 18 juillet 1019, le monastère reçut une offrande d'un autre genre ; Godrannus et ses fils Eléazar et Bérenger lui donnèrent une abbaye de femmes, qu'ils venaient de fonder, sous le titre de St-Genest, martyr, près de Maguelonne (5), dans un endroit nommé *Marcanicus*, ou *Carus-locus* (6) ; cette nouvelle abbaye suivait la règle de Saint-Benoît (7).

(1) Archives du Gard, H. 106.

(2) *Ibid.*, aujourd'hui *Vaugins*, canton de Cadenet (Vaucluse).

(3) *Mudaisons*, commune du canton de Mauguio (Hérault),

(4) Archives du Gard, H. 106.

(5) St-Geniès des Mourgues, commune du canton de Castries (Hérault).

(6) *Beaulieu*, commune du canton de Castries (Hérault), à 1 kilomètre de St-Geniès.

(7) *Hist. de Lang.*, t. II, pr. c. 177.

Il serait difficile de rapporter ici toutes les marques de générosité par lesquelles d'autres seigneurs signalèrent leur piété et leur bienveillance pour Psalmodi, pendant le XI^e siècle; qu'il suffise de faire connaître quelques-uns des dons considérables qui vinrent enrichir l'abbaye à cette époque de foi qui succédait de si près aux terreurs de l'an 1000.

Le 24 novembre 1025, Rotbald, comte de Provence, et Guillaume, son frère, donnèrent l'église de Sainte-Marie de Vergerio, (1) avec son cimetière et ses dîmes; la même année, l'abbé Warnerius signa la charte définitive de fondation de l'abbaye de Saint-Genest et d'élection de l'abbesse Judith, fille de Godrannus, qui reçut alors la bénédiction abbatiale de Pierre de Melgueil, évêque de Maguelonne (2).

Le 4 avril 1028, Umberto donna l'église de Saint-Étienne d'Alvornes, en Vaunage (près de Clarensac), ainsi que la moitié d'un alleu qu'il tenait de son père; le 1^{er} février de l'année suivante, Pons, évêque de Glandèves, son frère Aldebert, sa belle-sœur et ses neveux donnèrent l'église de Sainte-Marie de Camarlaias, au diocèse de Sisteron (3).

Au mois de novembre de la même année, Raynald et sa femme Odile donnèrent l'église de St-Lambert de Garambos, avec le territoire adjacent, au comté d'Aix (4); au mois de novembre 1030, Ranulphe, sa femme Aimeric, sa mère Emma et son frère Borus

(1) Probablement à Bouc, canton de Gardanne (B. du Rhône.)

(2) *Hist. de Lang.*, t. II, pr. c. 177.

(3) *Calmars*, commune de l'arrondissement de Castellane (Basses-Alpes).

(4) *Gardanne*, commune, chef-lieu de canton des Bouches-du-Rhône, à deux lieues d'Aix.

donnèrent l'église du mont Sainte-Fare , avec des terres , des vignes et des pâturages, dans l'intention, dit la charte, d'avoir part aux veilles , prières , aumônes , offices et messes de l'abbaye (1). Cette dernière donation fut reçue par BRÉMOND ou RAYMOND I, qui venait d'être élu abbé de Psalmodi, en remplacement de Warnerius, décédé vers la fin de l'été.

Vers 1033, et le 20 février , sous le règne du roi Henri, Raymond, seigneur du voisinage, céda à Psalmodi, « pour le remède de son âme et la rémission de ses péchés, » tous ses droits sur l'alleu de Villenouvelle et le quart de l'église fondée en l'honneur de saint Sisinni, en réservant pourtant l'usufruit pour lui et pour sa femme et défendant toute aliénation des biens qu'il cédait sous les anathèmes qui terminaient ordinairement, à cette époque, les actes de ce genre.

Au mois de février 1040, Asquerius, sa femme Galburge et leurs enfants donnèrent, au château de Vitrolles, (2) dans le comté d'Aix, la moitié de l'église de Saint-Pierre de Pomairols, une maison de campagne et les terres adjacentes (3).

Vers 1050 , P. comte de Maguelonne, donna, à l'abbaye de Saint-Victor de Marseille, tous ses droits sur Psalmodi et lui confirma tous ceux qu'il avait déjà acquis, ou qu'il pourrait acquérir par la suite, sur ce monastère, soit de l'évêque de Nîmes, soit du comte de Saint-Gilles, soit d'autres princes ou d'autres particuliers (4).

(1) Archives du Gard, H. 406 et 416. — *La Fare*, commune du canton d'Aix (Bouches-du-Rhône).

(2) *Vitrolles*, commune du canton de Berre (Bouches-du-Rhône).

(3) Archives du Gard, H. 106.

(4) Hist. de Lang., II, pr. c. 216.

L'abbé Raymond I, en décembre 1054, acheta, pour le prix de 300 sols, de Raymond Gaucelm, seigneur de Lunel, de sa femme Pétronille, de son frère Pierre Gaucelm et de la femme de celui-ci, le village de Saint-Laurent (1), ainsi que des terres, prés, dépaissances, bois et palus, sur le bord du Vidourle, et la *corrège* de Saint-Félix, jusqu'au chemin de Vacarresse (2).

GUILLAUME I PHILAND, ou PHARALD, moine de Gel-lone, puis prieur de Sauve, fut élu abbé de Psalmodi, vers l'an 1060; il gouvernait encore l'abbaye en 1071; il eut pour successeurs BERENGARIUS, nommé dans un acte de 1076, puis ARNALDUS I, à qui Pierre Ermen-gaud, évêque de Nîmes, du consentement de ses chanoines, donna et confirma, en 1082, l'église de Saint-Sylvestre de Teillan. La charte de donation porte que, dans l'église cathédrale, l'abbé de Psalmodi a la première place après l'évêque. L'église de Teillan fut alors donnée à l'abbaye, avec ses dons, prémices et oblations quelconques; l'évêque ne se réserve que le respect dû à sa personne; c'est-à-dire qu'on garderait à Teillan les interdits canoniquement imposés par lui, plus deux sols à chaque synode et une albergue de cinq soldats une fois par an (3).

En 1084, l'abbaye passa à PIERRE I, et l'année suivante, à GUILLAUME II, puis à ARNALDUS II, qui reçut de Bérenger Guillaume et de sa femme Luppianc, en

(1) *Saint-Laurent d'Aigouze*, commune du canton d'Aigues-mortes.

(2) Archives du Gard, H. 116.—*Gall. Christ.*, t. VI, inst., c. 170. — *Hist. de Lang.*, t. II, pr., c. 225. — Une *corrège* est une langue de terre peu large resserrée entre les marais.

(3) Archives du Gard, H. 116.

juin 1086, l'église de Sainte-Cécile de Loupian , au diocèse d'Agde , avec le cimetière et le pré voisins (1).

II. — PROTECTION DES PAPES

Pendant que Psalmodi arrondissait ses possessions, cette abbaye avait eu à souffrir des usurpations des seigneurs laïques , qui l'avaient assujettie à des droits et à des redevances injustes. Mais le monastère était devenu une puissance dans la contrée, et les moines firent entendre d'énergiques réclamations ; des restitutions furent faites , et le puissant Raymond IV, de Saint-Gilles, lui-même dut venir à Psalmodi, avec Elvire de Castille, sa femme , et son fils Bertrand , et rendre aux moines ce qu'il avait usurpé sur eux. Ce fut au mois de mars 1094 (1095) qu'il fit cette restitution : « Considérant , dit-il , le mal que je faisais et mon injustice..., craignant d'encourir la colère de Dieu..., je suis venu dans le monastère de Saint-Pierre de Psalmodi, et à l'autel de saint Pierre, moi, ma femme et mon fils Bertrand, et nous avons fait restitution au Seigneur Dieu, à saint Pierre et à l'abbé Arnaldus, ainsi qu'à ses moines et nous avons promis que désormais, il ne sera rien entrepris ni par nous, ni par nos successeurs , ni par notre ordre ; aucun droit, ni redevance ne sera plus exigée de l'abbaye, sous la réserve cependant du droit de justice, dans les cas graves d'homicide et d'adultère, et lorsque l'abbé ne croirait pas devoir juger lui-même et d'un droit d'albergue en foin et en avoine pour cinquante hommes d'armes. » Les

(1) Archives du Gard, H. 106. — *Loupian*, commune du canton de Mèze (Hérault).

moines de Psalmodi payèrent cet abandon du comte de St-Gilles 2.000 sols, en monnaie de St-Gilles, ce qui peut faire 8 à 10.000 francs de notre monnaie. Cet acte se termine par les imprécations ordinaires contre ceux qui l'enfreindraient ; il fut souscrit par plusieurs témoins, parmi lesquels il faut citer Gaucelm, de Lunel, et Bertrand de Montrédon, archevêque (1).

La même année se termina un différend qui s'était élevé entre l'abbé de Psalmodi et celui de Saint-Ruf ; les droits de Psalmodi furent reconnus et confirmés ; il s'agissait de l'église de Teillan sur laquelle Saint-Ruf élevait des prétentions. Psalmodi répondait que cette église lui avait été donnée d'abord par moitié par noble Bernon et sa femme Élisabeth ; la charte de cette donation était perdue, mais depuis si peu de temps que des témoins assuraient avoir entendu l'un des moines mourant jurer en présence du Saint-Sacrement qu'il allait recevoir en viatique qu'il avait vu cette charte, qu'il l'avait tenue entre les mains et qu'il l'avait lue. Les moines de Psalmodi ajoutaient que, en 1082, l'évêque de Nîmes avait confirmé cette donation déjà ancienne et que, en 1086, les frères Arnald, Raymond et Pierre d'Aimargues et leur mère Rixende leur avaient donné l'autre moitié. Le différend fut jugé par un tribunal composé de Dalmace, archevêque de Narbonne ; Guillaume , archevêque d'Arles ; Pons, évêque de Rodez ; Didier, évêque de Cavailhon ; Gotafréd, évêque de Maguelonne ; Augier, évêque d'Apt ; Guillaume, évêque d'Orange ; Odilon, abbé de Saint-Gilles et Ébrard, abbé de Saint-

(1) Archives du Gard, H. 106 et 116. — *Hist. de Lang.*, t. II, pr., col. 336.

Savin ; les neuf prélats se réunirent à Montpellier et après avoir mûrement examiné l'affaire, ils condamnèrent Saint-Ruf à rendre à Psalmodi l'église de Teillan (1).

Un autre différend qui s'était élevé entre les religieux de Psalmodi et ceux de Saint-Victor de Marseille fut réglé le 16 septembre 1097, Foulques I venait d'être élu abbé de Psalmodi lorsque Richard, abbé de Saint-Victor prétendit que, loin de relever directement du Saint-Siège, l'abbaye de Psalmodi était de la dépendance de Saint-Victor. Richard appuyait ses prétentions sur ce fait que c'était une colonie de moines de Saint-Victor qui avaient primitivement fondé Psalmodi et il représentait en outre deux bulles, l'une du 11 avril 1081 par laquelle saint Grégoire VII avait confirmé Psalmodi à Saint-Victor, l'autre du 4 avril 1095 donnée dans le même sens par le pape Urbain II (2). Fort de ces deux bulles et de ses titres de cardinal et de légat du Saint-Siège, Richard s'était même porté à des voies de fait et avait chassé l'abbé Foulques et ses religieux de leur monastère. Les moines s'adressèrent alors au pape Urbain II et lui demandèrent le rétablissement de leurs anciennes franchises. Le Pape accueillit leur plainte et nomma des arbitres pour terminer cette affaire. Ce furent Bertrand, ancien évêque de Nîmes et archevêque de Narbonne ; Gibelin, archevêque d'Arles ; Raymond, évêque de Nîmes et Gotafréd, évêque de Maguelonne.

Ces arbitres se rassemblèrent au château du Cay-

(1) Archives du Gard, H, 406.

(2) Cartul. de S. Victor de Mars, chap. 844 et 840.

lar ; (1) l'abbé Richard, à cause de ses dignités, prit séance avec eux ; les moines de Saint-Victor, l'abbé Foulques et les moines de Psalmodi exposèrent successivement leurs raisons, après quoi les prélats prononcèrent leur jugement qui donna gain de cause à Psalmodi et déclara cette abbaye indépendante de celle de Saint-Victor. L'abbé Richard acquiesça à cette décision qu'il souscrivit avec ses religieux, ainsi que plusieurs seigneurs de la province (2).

Ce jugement reçut une ratification solennelle dans une bulle d'Urbain II datée de saint Pierre de Rome, le 1^{er} mai 1099. Cette bulle confirma en outre au monastère de Psalmodi tout ce qu'il possédait et en fit l'énumération suivante :

Dans le territoire de Béziers, au château de Lunas, le monastère de Joncels (3).

Dans le territoire de Nîmes, au lieu de Corneillan, l'église de Saint-Julien et son couvent, — au lieu de Dassargues, l'église de Sainte-Marie — Au château de Salinelles, l'église de St-Julien (4) — à Aspères, l'église de Saint-Pierre — à Nozet (5), l'église de Saint-Jean — à la Margue (6), l'église de Saint-Cyrgue —

(1) *Le Caylar*, commune du canton de Vauvert.

(2) Archives du Gard, H. 116, Gall. Christ. VI instr. col. 184.

(3) Depuis deux siècles environ, les abbés de Psalmodi portaient aussi le titre d'abbés de Joncels. — *Joncels* est aujourd'hui une commune du canton de Lunas (Hérault).

(4) Cette église de Saint-Julien existe encore à 500 mètres au sud du village.

(5) *Nozet*, domaine de la commune de Saint-Gilles.

(6) *S. Cyrgue des Margues*, ancien prieuré rural du territoire de Vauvert.

à Malaspels (1), l'église de saint-Roman — à Teillan, l'église de Saint-Sylvestre — sur les bords de l'étang d'Escamandre, l'église de Saint-Sébastien — à Beauvoisin, l'église de Saint-Thomas — à Candiac (2), l'église de Saint-Pierre — à Vestric, l'église de Sainte-Marie — dans un autre lieu, l'église de Saint-Bonnet — à Védrines (3), l'église de Saint-Sauveur — à Varanègues (4), l'église de Saint-Michel — à Laval, l'église de Sainte-Marie (5).

Dans le diocèse d'Arles, l'église et le prieuré de Saint-Roman (près de Beaucaire) avec son monastère ; au lieu qu'on appelle le château de Velaurs, l'église de Saint-Saturnin (6). Dans le territoire d'Aix et *in valle amata*, le petit monastère de Saint-Sauveur avec l'église du château de Cucuron dédié à saint Michel et ses dépendances. — Au château d'Ansouis, l'église de Saint-Etienne (7). — En un autre lieu, l'église de Saint-Lambert. — Ailleurs encore, l'église de Saint-Pierre de Pomeyrol (8).

Dans le territoire d'Apt, l'église de Saint-Paul (9).

(1) *Malaspels*, ferme de la commune de Gallargues, canton de Vauvert, ancien prieuré rural.

(2) *Candiac*, section de la commune de Vestric et Candiac, canton de Vauvert.

(3) *Védrines*, lieu détruit de la commune de Vauvert ; en 1615 on voyait encore quelques débris de l'église de Saint-Sauveur.

(4) *Varanègues*, ferme du territoire d'Aimargues, commune du canton de Vauvert.

(5) *Laval* lieu détruit dans la commune de Bellegarde.

(6) *Vélaux*, commune du canton d'Aix (B.-du-Rhône).

(7) *Cucuron* et *Ansouis*, communes du canton de Cadenet (Vaucluse).

(8) Ce prieuré, uni plus tard à celui de S.-André-de-Reclus dont il sera question plus bas, prit le nom de St-Pierre-de-Reclus et resta toujours à la collation de l'abbé de Psalmodi.

(9) Ce prieuré, situé hors des murs d'Apt. fut cédé plus tard au Chapitre d'Apt qui le donna aux Carmes.

En un autre endroit, l'église de St-André de Reclus (1). A Oppède, l'église de St-André (2).

Dans le territoire de Sisteron, à Volx (*in Baulis*) (3), l'église de Ste-Marie avec ses dépendances, c'est-à-dire l'église de St-Cannat et de St-Saturnin. — Dans un autre lieu, l'église de Ste-Marie de Camerlains avec ses dépendances (4).

Dans le territoire de Substantion, à Mudaisons, l'église de St-Asciscle — à Candillargues, l'église de Sainte-Marie — à Missargues (5), les deux églises de Ste-Colombe — à Valergues (6), l'église de Sainte-Agathe — à Cécèles (7) les églises de St-Mathieu et de Ste-Marie — à Saussines (8) l'église de Saint-Etienne — à Loupian, l'église de Ste-Cécile — à Moureillan, l'église de Saint-Christophe avec son couvent et les églises de Saint-Jean et de Sainte-Eulalie (9).

Dans le territoire d'Uzès, à Combas (10), l'église de St-Brice ; en un autre endroit, l'église de Saint-

(1) Prieuré rural du territoire de St-Martin-de-Castillon, commune du canton d'Apt (Vaucluse).

(2) Chapelle sur le territoire de la commune d'Oppède, canton de Manosque (Basses-Alpes).

(3) *Volx*, commune du même canton de Manosque.

(4) N.-D. de Calmars, ci-dessus.

(5) *Missargues*, probablement dans la commune de St-Génies-des-Mourgues (Hérault).

(6) *Valergues*, commune du canton de Castries (Hérault).

(7) Aujourd'hui *Montferrier*, commune du canton de Montpellier (Hérault).

(8) *Saussines*, commune du canton de Lunel (Hérault).

(9) C'est aujourd'hui *St-Christol*, commune du canton de Lunel (Hérault). Ce prieuré passa plus tard à l'Ordre de Malte.

(10) *Combas*, commune du canton de Saint-Mamert.

Etienne de l'Herm (1) et à Taraux (2), l'église de St-Pierre avec toutes ses dépendances.

Le pape faisait ensuite défense de troubler le monastère, d'en enlever les possessions, de les retenir, de les amoindrir ou de vexer ou persécuter les moines ; il décidait que, à moins d'excommunication, tous les fidèles avaient le droit de choisir leur sépulture à Psalmodi, et que les évêques ne pouvaient y officier solennellement que sur l'invitation de l'abbé. Venait ensuite dans la bulle la confirmation du jugement qui séparait Psalmodi de St-Victor de Marseille et le pape terminait par ces paroles solennelles : « Si quelqu'un ose jamais s'élever contre
« cette constitution, archevêque, évêque, empereur,
« roi, prince, duc, comte, vicomte, juge ou toute
« autre personne et qu'il ne satisfasse pas après
« deux ou trois monitions, qu'il soit privé de sa
« puissance, honneur et dignité et sache qu'il s'est
« rendu coupable devant Dieu ; qu'il soit privé de
« l'Eucharistie et soumis à l'éternelle vengeance !
« à ceux qui protégeront le monastère, la paix de
« Jésus-Christ et l'éternelle récompense ! Amen !
« Amen (3) !

Cette bulle nous fait connaître combien l'abbaye de Psalmodi avait pris de l'extension depuis un siècle. Parmi ses possessions on a pu remarquer l'église, le prieuré et le monastère de Saint-Roman

(1) Cette église aujourd'hui ruinée était dans le territoire de Montfrin, canton d'Aramon.

(2) *Taraux*, commune du canton de Barjac.

(3) Archives du Gard, H. 106. Nos archives possèdent aussi l'original en parchemin auquel tiennent encore les lacets en soie rouge d'où pendait la bulle de plomb.

près de Beaucaire, qui portent ailleurs le nom de Saint-Roman de l'Aiguille (*de Aculeia*). Vers cette époque, un différend considérable s'était élevé entre les religieux de Psalmodi et ceux de Saint-Roman. Ceux-ci prétendaient être absolument indépendants et ne voulaient point reconnaître la suprématie de Psalmodi ; disant que leur monastère avait été anciennement honoré du titre d'abbaye et gouverné entre autres par les abbés Garnier et Rogier. Les religieux de Psalmodi prétendaient au contraire avoir une juridiction et une autorité expresses sur Saint-Roman. Ces contestations furent terminées par un accord. Le 29 mars 1102, Gibelin, archevêque d'Arles, conseil de Bertrand, sacristain de son église, de Raymond, doyen, de Guirald Martin capiscol et de tous ses chanoines, en présence de plusieurs moines de Psalmodi et du consentement de Martin prieur de Saint-Roman et de ses moines, unit pour toujours au monastère de Psalmodi celui de Saint-Roman et toutes les églises et domaines qui en formaient les dépendances ; c'étaient les églises de Saint-Laurent (à Jonquières (Gard), de St-Nazaire de Beaucaire, de St-Vincent de Cannois, de Ste-Marie *de Urbano*, de St-Vincent, près de Tarascon, de St-Sixte (1), de St-Pierre du Terme (2) et de Saint-Etienne de l'Herm, dans le diocèse d'Arles, — celles de Saint-Marcel de Limaise (3), de Saint-Léger de Garabodenh, au territoire de Robions (4), — l'église

(1) *St-Sixte-de-la-Roque*, au bord du Rhône, au pied du rocher de l'Aiguille, territoire de Beaucaire

(2) *St-Pierre du Terme*, église détruite du canton d'Aramon.

(3) Limaisa pour Mimaisa. *Mimet*, commune du canton d'Aix (B.-du-Rhône).

(4) *Robions*, commune du canton de Cavaillon (Vaucluse).

de Sainte-Marie d'Entraigues(1), celle de Saint-Roman de Beaumont (2) et celle de Saint-Roman de Durance, dans le diocèse d'Aix, — celles de Saint-Sauveur et de Ste-Marie de Camerlains dans le diocèse de Sisteron — et celle de Saint-Mathieu de Tréviers, dans le diocèse de Maguelonne.

Il fut convenu que le monastère de Saint-Roman ne prendrait plus le titre d'abbaye mais seulement celui de prieuré dont le prieur serait à la nomination de l'abbé de Psalmodi. Martin devait se démettre et être remplacé par un autre prieur. Afin de conserver cependant le souvenir de l'ancien titre d'abbaye, il fut décidé que celui qui serait nommé prieur de Saint-Roman aurait la première place de gauche au chœur, au chapitre, au réfectoire et partout ailleurs dans le monastère de Psalmodi et recevrait de tous les frères l'honneur dû à son rang.

Dans cette cession, l'archevêque ne se réserva aucune redevance, mais il fit insérer dans la charte que le prieur de Saint-Roman et son chapelain assisteraient aux synodes et se conformeraient aux préceptes de l'église d'Arles. Au chœur de la cathédrale d'Arles et dans les synodes le prieur devait avoir la première place immédiatement après l'abbé de Montmajour ; l'acte laissait au prieur de Saint-Roman le droit d'accorder sépulture dans son église à tous ceux qui ne seraient pas excommuniés et celui de nommer aux églises dépendantes de son prieuré, ainsi que le pouvoir de recevoir des novices, sous l'autorité cependant de l'abbé de Psalmodi. Au besoin, dit la charte, le prieur sera repris et corrigé

(1) *Entraigues*, commune du canton de Carpentras (Vaucluse).

(2) *Beaumont*, commune du canton de Pertuis (Vaucluse).

par l'abbé qui ne pourra pourtant le déposer qu'en présence de l'archevêque d'Arles. Cet accord fut passé à St-Gilles, dans l'église de St-Privat (1).

Au mois de juillet de la même année 1102, l'abbé Foulques reçut de Bertrand de Beauvoisin, de sa femme Précipua et de ses fils Bertrand et Pierre Bernard, l'église de Sainte-Agathe sur les bords du Rhône avec sa *corrège* et l'église de Saint-Vincent avec droit de pêche sur l'étang d'Escamandre (2). Deux ans après Bernard Basille, sa femme Rixende et ses fils Bernard et Avicien donnèrent à Psalmodi tous leurs droits sur l'église Sainte-Marie de Loupian et ses dépendances, dîmes, prémices, oblations, cimetière et droits féodaux.

Peu de temps avant de quitter cette vie, Foulques obtint du pape Pascal II, le 1^{er} avril 1115, une bulle confirmant à Psalmodi ses églises, ses biens, ses droits, ses exemptions et ses prérogatives. Comme celle d'Urbain II, cette bulle fait l'énumération des possessions de l'abbaye. Cette énumération offre quelques différences qu'il est important de signaler. La nouvelle liste comprend plusieurs églises, que le monastère avait acquises depuis peu ou que la précédente bulle avait omises, quoiqu'elles appartenissent à Psalmodi depuis longtemps ; c'étaient :

1° Au territoire de Nîmes, dans l'Andusénque, l'église de Saint-André (de Vabres) (3), à Aiguesvives (4) l'église de Saint-Pierre, au hameau de Port, l'église

(1) Archives du Gard, H. 106 et 147. *Hist. de Lang.*, II, pr. c. 258. *Gall. Christ.*, VI, instr. c. 188.

(2) Ibid. H. 106 et 112, l'original est encadré sous verre.

(3) *Vabres*, commune du canton de Lasalle.

(4) *Aiguesvives*, commune du canton de Sommières.

de Saint-Pierre, dans un autre Port l'église de Sainte-Marie, à Villenouvelle, l'église de Saint-Sisinni, à Codognan, (1) l'église de Saint-André, au château d'Aubais, (2) l'église de saint-Pierre, à Souvignargues l'église de Saint-André, — 2° au diocèse d'Arles, l'église de Saint-Laurent avec la chapelle de Saint-Michel de Jonquières, (3) l'église de Saint-Vincent de Jonquières, celle de Saint-Sixte de la Roque (près de Beaucaire) et celle de Saint-Étienne de l'Herm. — 3° Au diocèse d'Apt, l'église de Saint-Michel d'Oppède. — 4° Au territoire de Substantion, l'église de Saint-Jean de Cornies. — Au territoire de Gap, l'église de Marcel de la Baume (4).

La bulle de Pascal II est datée du palais de Latran (5), elle se termine par une défense faite à qui que ce soit de séparer l'abbaye de Joncels de celle de Psalmodi, qui est déclarée exempte de toute juridiction et immédiatement soumise à l'Église romaine; l'abbé doit toujours être élu par le suffrage des moines; le monastère possède droit absolu de sépulture pour tous ceux qui ne sont pas excommuniés; aucun évêque ne doit y célébrer solennellement, que sur l'invitation de l'abbé; ceux qui, de quelque condition qu'ils soient, tenteraient d'enlever, de retenir ou d'amoindrir les possessions de Psalmodi ou d'en vexer autrement les moines,

(1) *Codognan*, commune du canton de Vauvert.

(2) *Aubais*, commune du canton de Sommières.

(3) *Jonquières*, commune du canton de Beaucaire.

(4) *La Baume-des-Arnaud*, commune du canton de Veynes (Hautes-Alpes).

(5) Archives du Gard, H. 106.

sont menacés de l'excommunication et des rigueurs du jugement de Dieu ; le pape souhaite au contraire la paix à ceux qui protégeraient le monastère,

PIERRE I succéda à Foulques, il ne gouverna l'abbaye que l'espace d'un an et fut remplacé vers la fin de 1116 par BERTRAND.

Les dépendances de l'abbaye s'accrurent encore par la suite ; c'est ainsi que le 22 mars 1117, Richard, archevêque de Narbonne donna au monastère l'église de Saint-Saturnin de Nissan (1), avec ses dépendances, dimes et oblations, se réservant seulement la justice du lieu et le droit du confirmation du chapelain.

Bertrand reçut dans son monastère, le pape Gélasie II, qui consentit à consacrer lui-même l'église de Saint-Sylvestre de Teillan ; le Souverain Pontife perpétua le souvenir de cette cérémonie dans une bulle, qu'il donna le 10 décembre 1119, pendant son séjour à Uzès (2) ; ce souvenir fut également consigné dans une bulle du 19 février 1121 donnée au palais de Latran par le pape Calixte II, et adressée à Jean III, évêque de Nîmes, pour lui ordonner de garder l'accord passé du temps du pape Pascal, entre Psalmodi et l'évêque Raymond Guillaume, au sujet de certains revenus des églises, qui dépendaient du monastère ; par cet accord les moines avaient cédé les hospices qu'ils y avaient pour leur propre usage et l'évêque et ses prêtres avaient abandonné à Psalmodi le quart des oblations. Le pape termine sa bulle en priant l'évêque d'aimer et de

(1) *Nissan*, commune du canton de Béziers (Hérault).

(2) Archives du Gard, H. 106 et 109.

protéger Psalmodi et de n'en rien exiger de nouveau et d'iusité (1).

Ce ne fut pas la seule marque de bienveillance que l'abbé Bertrand obtint de Calixte II. Le Souverain Pontife lui adressa, le 18 février 1123, une bulle datée du palais de Latran qui, sur sa demande, prit Psalmodi sous la protection de l'Eglise Romaine, déclara que ce monastère appartenait au Siège apostolique depuis un temps fort long et ordonna que tous les biens et possessions tant présentes que futures fussent confirmées à l'abbé Bertrand et à ses successeurs légitimes ; toutes les autres concessions de privilèges et d'exemptions portées par les bulles précédentes furent également confirmées.

Les anciennes nomenclatures furent augmentées : 1° au territoire de Nîmes, de l'église Saint-Martin et de Saint-Benoit-d'Anglas.(2)—2° Au territoire d'Aix, de l'église de Saint-Marcel, de celle de Saint-Roman de Beaumont, de celle de Saint-Léger et de celle de Sainte-Marie. — Au territoire de Narbonne, de l'église de Saint-Saturnin de Nissan. — 4° Au territoire d'Avignon, des églises de Sainte-Marie d'Urban, (3) de Saint-Pierre du Terme et des Saints Vincent et Genest (4).

Le 27 mai suivant, Honoré II avait remplacé Calixte II sur le siège pontifical et il s'empressait de prendre sous sa protection Psalmodi et ses églises, spécialement celles de Saint-Félix, de Saint-Lau-

(1) Ibid., H. 106.

(2) Les églises d'*Anglas* aujourd'hui ruinées étaient dans le territoire de Vauvert.

(3) *Urban* est un hameau du canton de Baumes (Vaucluse).

(4) Ibid., H. 106.

rent et de Saint-Pierre du Port, propriétés particulières de l'abbé, ordonnant de les respecter, sous peine de l'indignation du Dieu Tout-Puissant et des saints apôtres Pierre et Paul. Une autre bulle du même pape vint confirmer la première, le 6 avril 1125, elle porte énumération des églises dépendantes de Psalmodi et ne diffère de celle de Calixte II, qu'en ce qu'elle ne nomme pas l'église d'Anglas, ni celles du territoire d'Avignon, ni encore les églises de Saint-Marcel, de Saint-Roman de Beaumont, de Saint-Léger et de Sainte-Marie d'Entraigues (1).

La même année, afin d'éviter un différend qui menaçait de s'élever, Jean III, évêque de Nîmes, du conseil de son chapitre, céda plusieurs églises sur lesquelles il avait conservé certains droits, quoiqu'elles fussent déjà presque toutes de la dépendance de Psalmodi, ces églises étaient celles de Saint-Bonnet, de Sainte-Marie de Laval, de Saint-Pierre de Candiac, de Védrines, d'Anglas, de Villenouvelle, de Saint-Sébastien, de Teillan, de Malaspels, de La Margue, de Saint-Michel, de Dassargues avec sa chapelle de Saint-André, de Saint-Julien, avec ses chapelles de Saint-Sauveur de Massillargues, de Saint-Laurent et de Saint-Félix; l'église de Sainte-Marie, celles de Saint-Pierre de Port-Colombe, de Nozet, de Montrédon, d'Aspères, de Vabres, de Souvignargues, de Mirrissargues, d'Aubais, d'Aiguesvives, de Codognan, et toutes les églises de la Sylve. — De son côté l'abbé Bertrand, du consentement de tous ses moines, promit de donner chaque année, à la fête de l'Assomption, quinze mesu-

(1) Archives du Gard, H. 106.

T. XVIII, Juillet 1895.

res de froment, tel qu'il proviendrait des dîmes des églises, qui faisaient l'objet de la transaction et une d'orge. Cet acte d'accord fut passé en présence d'un archevêque-légat, d'Aldebert évêque d'Agde, de Guillaume évêque de Béziers, de l'évêque de Carcassonne, de Raymond, abbé de Saint-Privat, de Ricard, abbé de Sainte-Anastasie et de plusieurs autres hauts personnages (1).

Bertrand mourut le 1^{er} février 1138, et fut remplacé sur le siège abbatial par PIERRE III, qui obtint du pape Célestin II une bulle datée de Saint-Pierre, le 8 juin 1143, par laquelle était accordée la liberté de sépulture dans l'église et le cimetière de Psalmodi, pourvu que les défunts n'eussent pas été excommuniés ou interdits, sauf cependant ce qui serait dû aux églises où on enlèverait les corps. L'acte pontifical menaçait ceux qui l'enfreindraient de l'indignation de Dieu Tout-Puissant et des saints apôtres Pierre et Paul (2).

A Pierre III succéda, en 1155, GUILLAUME III ; il inaugura sa prélature par une transaction avec Durand, abbé de Saint-Ruf, à propos des dîmes et des oblations de l'église de Teillan ; les arbitres de l'affaire, désignés par le Pape, furent Aldebert, évêque de Nîmes, et Raymond des Arènes, sous-diacre de l'Église romaine ; ils décidèrent que Psalmodi aurait toutes les oblations de Teillan et les deux tiers des dîmes, l'autre tiers restant à Saint-Ruf.

(A suivre)

E. GOIFFON.

(1) Archives du Gard, II. 406 et 447.

(1) Archives du Gard, H. 106.

NOTIONS GÉNÉRALES
DE GÉOLOGIE AGRICOLE
APPLIQUÉES AU GARD

C'est par l'étude des phénomènes naturels qui s'accomplissent autour de lui que l'homme peut tourner à son avantage les forces de la matière sous ses diverses formes.

L'agriculture tire aujourd'hui parti des observations recueillies après de longs essais et chaque jour de nouvelles constatations augmentent le nombre des faits acquis qui sont autant de gains sur le domaine de l'inexpliqué et de l'inconnu.

Entre toutes les questions, la connaissance de la composition du sol qu'il cultive est pour l'agriculture, une des plus importantes. La géologie agricole lui permettra dans bien des cas d'apprécier la convenance des cultures et le choix des matières fertilisantes à leur appliquer.

Je vais tenter de résumer, au sujet des diverses natures de terre, quelques indications générales applicables à la région des Cévennes, en me basant sur les faits que l'étude de la géologie a permis d'y constater.

Sol et sous sol. — Le sol est la partie arable ou cultivable, terre meuble qui porte les récoltes et occupe la partie la plus superficielle d'une étendue de terrain.

Les géologues ne tiennent pas compte de la présence de la terre végétale considérée par eux comme indépendante des couches constituant les formations successives des époques géologiques. Les désignations des cartes géologiques (couleurs et signes conventionnels) font abstraction pour chaque lieu de la couche humifère et ne s'appliquent qu'aux assises sous jacentes à celle-ci.

La terre végétale qui presque toujours recouvre sous des épaisseurs variables les diverses formations rocheuses est généralement le résultat de la désagrégation du sous sol.

L'eau, sous ses diverses formes (pluie, humidité de l'air), les variations de température (gel et dégel), le vent, l'acide carbonique de l'air et celui qu'entraînent les précipitations atmosphériques, l'oxydation lente, telles sont les principales causes physiques et chimiques de ce travail de démolition qui lentement accomplit son œuvre sur les surfaces rocheuses soumises à ces influences. L'altération est surtout superficielle, et cesse sous le manteau protecteur d'une certaine épaisseur des matériaux exposés à ces dégradations, dont les effets, comme l'insensibilité, sont variables suivant la nature chimique des éléments minéraux constituant la roche.

Dès lors, il est aisé de concevoir que la terre arable, ainsi préparée par les accumulations successives d'actions séculaires, aura dans sa composition chimique et moléculaire les plus grands rapports

avec le sous sol auquel elle devra ses éléments constitutifs.

Certaines places balayées par des vents violents, les pentes exposées aux ruissellements des eaux sauvages, ne conservent rien qui puisse constituer un sol cultivable, tandis que les lieux mieux abrités, les plaines et les vallées sont les surfaces d'élection, d'accumulations continues, où l'épaisseur du dépôt s'accroît progressivement.

Les arbres, les arbustes et les plantes trouvant là un milieu propre à leur développement apportent aussi comme contingent leurs débris annuels de feuilles et de branches mortes, restituant ainsi aux sols les substances empruntées par eux à la terre et à l'atmosphère (potasse, silice, chaux, acide phosphorique, carbone, azote, etc.)

Tel est, esquissé à grands traits, le mode de formation le plus fréquent de la terre végétale.

Terres végétales de transport ou d'alluvion.

Les cours d'eau charrient dans leur parcours les débris des formations géologiques sur lesquelles coule leur lit, les roches apportées par leurs affluents ou celles qui, par glissement, sont descendues des montagnes dans les vallées parcourues par le fleuve ou la rivière.

Les chocs répétés que subissent les matériaux entraînés par l'effet de la vitesse de l'eau facilitent l'œuvre de désagrégation à laquelle s'ajoute l'action dissolvante et oxydante de l'eau.

Les roches siliceuses résistent pendant un par-

cours plus ou moins long à ces effets mécaniques et chimiques tandis que les carbonates et les espèces minérales moins cohésives que les silicates sont plus facilement désagrégés.

L'examen des roches de toute nature ainsi mélangées est fort instructif pour le minéralogiste qui retrouve, épars autour de lui sur les berges, des produits de composition très différente auxquels il peut assigner une place dans la série des formations géologiques traversées par le fleuve ou la rivière en amont du lieu où se trouve l'observateur.

A Aramon notamment, les rives du Rhône sont très favorables à un tel examen. On y retrouve l'euphotide, l'amphibolithe, l'épidotite, diverses variétés de granites, des quartzites, des porphyres de coloration différente etc., etc. arrachés aux terrains d'origine interne et la variolithe cette roche bien connue que la Durance charrie depuis le mont Genève et qui est si résistante à l'usure qu'on la recueille ensuite sur divers points du littoral où la mer la rejete notamment à Aiguesmortes et à Palavas.

Le sable déposé est dans sa composition le résultat du mélange des éléments minéralogiques qui constituent ces roches. L'examen microscopique permet d'y reconnaître : plusieurs espèces de mica, des cristaux d'amphibole, des prismes de tourmaline et d'épidote, et principalement du quartz, le tout accompagné d'argile et de carbonate de chaux dont l'analyse accuse des proportions variables suivant le degré de lavage des sables.

L'examen microscopique de divers sables recueillis dans la région du bas Rhône m'a démon-

tré l'absence de débris de feldspath, cet élément du granite étant passé dans cette zone à l'état de Kaolin terreux, friable, entraîné dans les limons fins.

L'action du courant accomplit par lévigation un triage mécanique classant par ordre de densité sur le parcours du fleuve les matériaux entraînés.

Un peu au-dessous de Beaucaire, le Rhône, en raison de sa pente trop faible, cesse de charrier des galets et ne transporte à la mer que des matières meubles, des limons argilo-siliceux. On sait que le delta de la Camargue a été constitué par ce colmatage incessant auquel il faut rattacher la formation des terrains quaternaires qui, s'appuyant sur les collines dominant la ville de Nîmes, s'étendent jusqu'au littoral méditerranéen.

Après la formation des reliefs néocomiens étagés au-dessus de cette ville, la mer pliocène venait battre le pied des falaises calcaires sous lesquelles elle accumulait ses sédiments. On peut voir près d'une ancienne tuilerie située derrière l'abattoir les couches supérieures des dépôts marins; les grès et les sables jaunes qui recouvrent des marnes, sont également visibles dans la tranchée du chemin de fer, au-dessous de la source du Puech-d'Autel, et contiennent des fossiles marins caractéristiques du terrain pliocène dont la ligne ferrée de Nîmes à Montpellier suit à peu près la limite nord.

Par un mouvement d'émersion dirigé du Nord au Sud, le bord septentrional du bassin marin se souleva exondant une portion de ses dépôts sédimentaires. Telle est en effet la direction du pendage des couches pliocènes au pied des collines néocomiennes des environs de Nîmes.

Alors commença la période de comblement dans le golfe délimité au Nord par une ligne partant de Remoulins, passant par Nîmes et prolongée dans la direction de Montpellier. Le mouvement d'exondation n'ayant pas eu une amplitude suffisante pour créer un plan assez élevé au-dessus des eaux Rhodaniennes, celles-ci envahirent l'ancien bassin marin, versant ces amas de roches roulées qui constituent le fond des terrains de la plaine de Nîmes jusqu'à la mer (1).

Les eaux du fleuve arrachaient au flanc des montagnes, qu'elles ravinaient au début, des débris calcaires facilement broyés contre les cailloux siliceux auxquels la violence de l'eau les mélangeait. Telle est l'origine de ces terres très calcaires disposées suivant une bande parallèle aux collines néocomiennes, dirigées Nord-Est-Sud-Ouest, que longe la ligne du chemin de fer entre Nîmes et Remoulins.

Sur certains points de la plaine de Nîmes, comme aux environs de Marguerittes et de Besouce, des terres blanchâtres, où les vignes américaines se chlorosent toujours, sont dues à l'accumulation de sédiments composés de roches calcaires broyées et déposées en lentille sur un fond de cailloux siliceux.

La proportion de carbonate de chaux diminue graduellement à mesure qu'on s'éloigne dans la direction perpendiculaire à celle des collines, c'est-à-

(1) La Société d'Étude des Sciences Naturelles a ouvert une souscription pour la publication de l'ouvrage de M. Picard, *l'Ancien Delta torrentiel du Rhône*. Nos lecteurs y trouveront des détails complets et une carte géologique leur permettant de suivre les explications très instructives du texte, fruit de nombreuses observations sur les formations géologiques de la région du bas Rhône.

dire en allant du Nord-Ouest vers le Sud-Est, pour se rapprocher du relief de la Costière.

La coloration rouge des terres mélangées de cailloux roulés, et désignées dans la région sous le nom de grès, est due à l'oxydation intense des éléments ferrugineux contenus dans les roches anciennes décomposées ou broyées, que le Rhône a transportées, notamment à l'altération du mica ferro-potassique. Sans prendre cette coloration rouge comme un indice absolu, on peut néanmoins accepter que dans la zone du terrain quaternaire, constitué par les apports du Rhône, l'intensité de cette rubéfaction est en raison inverse de la proportion de calcaire.

La composition d'un sol ne peut, d'ailleurs, être considérée comme à peu près constante et homogène que dans des périmètres déterminés ; l'observateur devra toujours tenir compte des circonstances particulières qui ont pu influencer sa formation en chaque lieu.

C'est ainsi que sur certains points : Théziers, Fournès, Domazan, les eaux du Rhône et celles du Gardon ont affouillé et dispersé les couches de marnes et d'argiles de la formation pliocène qu'elles ont envahies. Le sol arable est alors constitué, par des dépôts argilo-sableux (dont les éléments sont dus en majeure partie au remaniement des couches sous-jacentes) plus ou moins mêlés de débris de roches siliceuses charriées. Ces cours d'eau ont fait subir aux reliefs préexistants d'importantes ablations, tandis que les parties basses recevaient des apports de comblement.

Le delta actuel du Rhône représente la zone de dépôt des matières sableuses et limoneuses tenues

en suspension par les eaux du fleuve et facilement entraînées jusqu'à sa jonction avec la mer, en raison de leur ténuité. Le canal de Beaucaire à Aigues-mortes délimite assez exactement la séparation vers l'Ouest des accumulations de roches siliceuses charriées, à l'époque quaternaire, d'avec les dépôts plus récents de nature meuble qui constituent le sol de la Camargue et des bords adjacents. Celui-ci est formé par des alternances successives de couches où domine tantôt l'élément siliceux, tantôt la proportion d'un mélange argilo-calcaire. Au voisinage, des anciens cordons littoraux, qui ont facilité, en les séparant de la mer, le colmatage d'une série de bassins marécageux, la proportion de silice prédomine de beaucoup et a permis la plantation de vignes françaises résistantes au phylloxéra, en raison de la nature sableuse du sol qui les porte.

La grande variété de roches, dont l'altération et le broyage au sein des eaux, ont fourni les éléments des dépôts limoneux de la région du bas Rhône, est la cause de la fertilité de ce territoire, malheureusement amoindrie sur de trop grands espaces par la présence de matières salines nuisibles à la végétation.

Les couches argileuses retiennent les chlorures de sodium, de magnésie et de chaux qui remontent par capillarité à travers les parties sableuses des surfaces exposées aux irradiations solaires. Tous les agriculteurs connaissent les effets néfastes de ce phénomène d'ordre chimique et physique.

(1) Le tracé des courbes de passage de ces cordons littoraux est figuré sur la carte qui accompagne l'ouvrage de M. E. Picard (*Ancien Delta torrentiel du Rhône*), et sera utilement consulté par les agronomes.

Mais la nature minéralogique de ces terres peut être considérée comme une très heureuse association de tous les principes minéraux utiles parvenus à un état de division moléculaire favorable aux réactions chimiques et à l'assimilation par les végétaux des substances dont ils ont besoin. Tandis que la chaux fait défaut dans les terrains d'origine granitiques, elle est ici présente avec la magnésie et tous les éléments des roches d'origine ignée.

Origine de la terre rouge qui recouvre partiellement les plateaux calcaires situés entre Nîmes et la vallée du Gardon.

La désagrégation sur place des roches ambiantes et les accumulations des sédiments entraînés par les cours d'eau sont les deux modes principaux de formation de la terre végétale. Mais d'autres cas peuvent se présenter dont les causes sont plus difficiles à déterminer.

Les terres rouges cultivées qui occupent les vallons et les plateaux dans la succession de collines étagées entre Nîmes et la vallée du Gardon n'ont dans la composition chimique de leurs éléments principaux, aucun rapport avec celle de la roche calcaire qui leur sert de substratum. Plusieurs analyses m'ont démontré en effet que la proportion de carbonate de chaux y est presque partout très-faible tandis qu'il devrait prédominer si la formation de ces terres était due à la désagrégation du milieu où elles se trouvent.

La même constatation avait frappé le géologue

Emilien Dumas qui chercha l'explication de cette anomalie.

Dans l'œuvre magistrale à laquelle il a consacré sa vie (1), il cite des analyses de terres rouges recueillies sur des plateaux calcaires appartenant à divers étages géologiques, (néocomien, oxfordien, lias); toujours la même faible proportion de carbonate de chaux caractérise ces sols en démontrant que leur composition est le résultat d'une cause générale indépendante de la nature des couches qu'ils recouvrent.

L'abondance du fer à l'état de sesquioxyde hydraté qui colore ces terres végétales avait conduit l'éminent géologue à les considérer comme résultant du remaniement de boues ferrifères d'origine hydro-minérale.

Cette opinion paraissait très vraisemblable. Il est en effet démontré qu'à une époque très postérieure à la formation des massifs montagneux d'origine sédimentaire, qui constituent les couches géologiques successives des basses Cévennes, l'activité hydrothermale s'est manifestée sur de nombreux points avec une remarquable intensité.

A travers les fissures des roches, des sources ont jailli. Leurs eaux acides ont corrodé les parois de leur conduit naturel (ainsi élargi jusqu'au point où la saturation de l'acide par une base était complète). Arrivées à la surface du sol elles ont abandonné autour des orifices d'expansion les dépôts des matières minérales précipitées. Ce sont presque toujours des produits alumineux générale-

(1) Statistique géologique, minéralogique, métallurgique et paléontologique du département du Gard.

ment riches en fer (hydrate d'alumine et de fer ou silicate d'alumine avec fer hydraté.

J'ai retrouvé en divers endroits les traces de ces émissions dont voici quelques exemples :

Sur le penchant d'une colline dominant le village de Saint-Cézaire se trouve une carrière longtemps exploitée. L'ablation des matériaux permet de constater le trajet d'un dépôt de source silico-alumineux fortement coloré en rouge sombre par l'abondance du sesquioxyde de fer. Il a formé entre les parois du calcaire des couches nettement stratifiées et s'est répandu sur les flancs de la roche où les matières minérales déposées sont accumulées sur plusieurs mètres d'épaisseur.

Tout dernièrement, profitant de quelques instants de loisir en attendant le passage du train, je visitais à quelques pas de la gare d'Aramon une ancienne exploitation ouverte dans le calcaire néocomien et j'ai reconnu la présence d'un autre dépôt de même origine hydro-minérale semblable au précédent, quant à la nature des sédiments ferrifères et à leur mode de distribution.

Enfin un autre dépôt de même nature a été exploité sous le village des Baux (Bouches-du-Rhône) dans le calcaire néocomien qui supporte en ce lieu les assises de la formation garumnienne. Ce gisement contient de la bauxite rouge, substance qui accompagne fréquemment les amas ferrugineux en question.

On pourrait multiplier les exemples en citant de très importantes mines de fer dont la formation est indubitablement due à l'accumulation du fer abandonné par des sources minérales carbonatées-ferrifères.

Telle est celle de Beni-Saf sur le littoral Oranais (que j'ai eu l'occasion de visiter en dressant la carte géologique du département d'Oran) qui fournit annuellement plus de cent mille tonnes de minerai (hématite rouge).

Il est donc vraisemblable que ces sources, dont on retrouve les points de sortie dans les calcaires fissurés des reliefs les plus méridionaux de notre département, ont pu fournir une part des éléments qui constituent la terre rouge des plateaux. La cohésion de ces amas ferrugineux est faible, leur composition chimique est en rapport avec celle du sol superficiel en question, qui sur certains points a pu être constitué par le remaniement des boues d'origine hydrominérale.

Mais je crois pouvoir invoquer aussi une cause qui, sans détruire la valeur locale des constatations précédentes, est d'un ordre plus général.

Une description est ici nécessaire avant l'exposé des déductions qui motivent cette opinion.

Entre Russan et le pont Saint-Nicolas, le Gardon est profondément encaissé entre des gorges pittoresques, lieux d'excursion très justement appréciés des touristes nimois.

De nombreuses grottes sont ouvertes dans les flancs de la vallée sinueuse. Jadis habitées par les populations préhistoriques, elles ont livré à ceux qui les ont fouillées, de nombreux spécimens de l'industrie primitive de l'homme (silex taillés, haches en pierres polies et de très curieuses poteries ornées de dessins symétriques).

L'été dernier je fus invité par le supérieur des Frères de la doctrine chrétienne à Uzès, qui a re-

cueilli dans les grottes de la vallée du Gardon une remarquable série d'objets de l'époque néolithique, a visiter, en compagnie de notre ami commun, M. de Saint-Venant, une grotte qu'il venait de découvrir.

Je ne désignerai pas la situation précise du lieu, voulant laisser au frère Sallustien tous les droits de sa découverte et la faculté de continuer seul ses fouilles archéologiques.

La grotte, trop élevée au-dessus du Gardon, pour que les eaux de la rivière, au-dessus de laquelle s'ouvre l'entrée, aient jamais pu y pénétrer, se compose d'une série de couloirs aboutissant à une belle salle.

L'une des ramifications conduit à une ouverture prenant jour sur le plateau, sous lequel est creusée la caverne. Cette communication avec l'extérieur est aujourd'hui en partie obstruée par des éboulis.

Lorsque, pour la première fois, nous parcourûmes les corridors en pente situés au-dessous de cette ouverture, mon attention fut attirée par l'aspect particulier d'un amas d'argile rouge extrêmement fine, au-dessus duquel des boules dures très régulières, de la grosseur d'un œuf de poule, étaient disséminées.

Une tranchée, pratiquée dans cette couche, m'a permis de constater que son épaisseur atteint plus de 1^m50, bien que la fosse creusée n'ait pas été poussée jusqu'au fond.

Quelques semaines après, ayant examiné les spécimens de limon rouge et les concrétions en forme de boule que j'avais emportés, j'ai constaté que l'argile, qui recouvre, sous une couche épaisse, le sol de la grotte, est le résultat de l'altération de parti-

cules sableuses très fines, contenant les éléments de roches granitiques désagrégées.

L'oxydation du mica a donné lieu à la formation du sesquioxyde de fer, auquel est due la coloration de la matière argileuse. De fines paillettes de mica incomplètement altérées sont reconnaissables dans l'intérieur de la pâte et principalement sur la croûte grise sableuse qui recouvre la couche de limon. L'argile elle-même est le résultat de la kaolinisation du feldspath. Quant à la silice libre, on la retrouve mélangée à l'argile. Elle existe aussi dans les boules, cimentée par du carbonate de chaux que m'a décelé l'analyse. La cassure des boules, présente l'aspect miroitant de cette forme minérale qu'on appelait jadis grès cristallisé de Fontainebleau, et qui n'est autre chose que le spath calcaire rhomboédrique ayant englobé des particules siliceuses dans sa cristallisation.

De nombreuses observations ont prouvé que la plupart des cavernes à dépôts limoneux (renfermant souvent les ossements des animaux de l'époque quaternaire : ours, hyène des cavernes, etc.), ont été remplies par le haut et non par les ouvertures latérales qui servent généralement d'accès aux visiteurs. Nous avons d'ailleurs ici une preuve de la communication de la caverne avec le plateau sous lequel elle s'étend, et à partir de cette ouverture, que j'ai signalée, la grotte n'aboutit à l'entrée qui a été notre point de pénétration, que par une série de plans graduellement inclinés, tous situés beaucoup plus bas que le plateau.

Les eaux ruisselantes qui coulaient sur le sol extérieur ont donc entraîné dans la grotte des matières

sableuses déjà en voie d'altération par leur séjour plus ou moins prolongé à l'air et à la pluie. Le pourrissage s'est accentué par le phénomène de lévigation, qui, sur la pente d'accès dans la caverne, a classé par ordre de densité les éléments entraînés, comme on voit sur le sluice des exploitations aurifères, l'or séparé des matières étrangères et celles-ci classées dans un certain ordre suivant leur densité et leur état de division moléculaire.

Quant à la présence du sable sur le plateau, elle peut selon toute vraisemblance être attribuée au vent.

J'ai pu me convaincre en effet, en examinant certaines places très élevées au-dessus du Gardon, que des tourbillons violents emportent le sable à une hauteur surprenante.

Celui-ci ne s'élève d'ailleurs qu'en étant repris de proche en proche par la succession des rafales. Mais il faut aussi tenir compte des conditions climatiques, de l'époque où se sont formés les dépôts limoneux de la grotte, dépôts que je considère comme appartenant aux temps quaternaires.

Sans entrer ici dans de longs détails, je rappellerai que, suivant les conclusions tirées de faits probants, l'intensité des phénomènes météorologiques était alors plus influente qu'aujourd'hui.

Les rivières moins encaissées, leur lit n'étant pas creusé comme il l'est maintenant, roulaient avec des eaux plus abondantes une plus grande proportion de roches et de sédiments.

Le transport par le vent des sables entraînés par le Gardon et résultant de la destruction des roches micacées n'est donc pas hypothétique, mais le corollaire obligé des constatations que j'ai exposées et

de leur concordance avec la météorologie de l'époque quaternaire.

Si l'accumulation du sable dans la grotte a pu atteindre cette importance malgré l'étroitesse de l'ouverture, qui la met en communication avec l'extérieur c'est que le sable entraîné par la violence du vent sur le plateau y constituait une véritable couche.

Il est donc admissible que les lieux voisins ont aussi reçu leur part d'apports de même nature, qui, de proche en proche, ont pu être transportés fort loin de leur lieu d'origine et se sont entassés dans les dépressions abritées où l'épaisseur du dépôt s'est accrue en raison directe du temps et de l'intensité des causes déterminantes.

L'altération même de la matière, sa kaolinisation, lui créent d'ailleurs une plasticité qui, la rendant plus adhérente au sol, assurent sa fixité.

Quant à l'analogie de composition qu'a la matière limoneuse provenant de la grotte avec celle des terres rouges qui recouvrent les montagnes calcaires, elle est frappante. Dans chacune d'elles, l'élément dominant est la silice puis l'alumine et enfin le fer à l'état de sesquioxyde hydraté. Si l'on ne retrouve dans la terre arable aucune trace du mica encore perceptible dans les dépôts argileux de la grotte, c'est que son altération a été poussée à ses dernières limites à cause de sa division moléculaire et de son exposition à l'air libre où les agents atmosphériques ont agi sur lui, tandis que l'action oxydante était moins complète dans le milieu abrité de la cavité souterraine.

Toutefois, il a fallu le concours d'un long espace

de temps, celui du climat humide et pluvieux de l'ère quaternaire pour provoquer une décomposition aussi complète des sables transportés par le vent.

Le degré d'altération des roches granitiques, que les anciens cours d'eau ont amoncelées sur certains plateaux, à des altitudes parfois très élevées, permet aux géologues de reconnaître l'ordre d'ancienneté de ces dépôts. Les différences sont aisément perceptibles même si l'on ne tient pas compte de la position de ces amas et de leurs relations stratigraphiques.

Mais toujours le noyau même de la roche, sa forme extérieure, sont reconnaissables lorsque des causes mécaniques n'en ont pas dispersé les éléments.

Les plateaux calcaires qui s'étendent au nord de Nîmes ne portent d'ailleurs aucun débris de roches anciennes analogues à celles auxquelles je fais ici allusion.

« Il est probable, dit Émilien Dumas, au sujet des
« terres rouges des plateaux calcaires, que ce sont
« ces mêmes terres rouges remaniées qui ont fourni
« les argiles sableuses rougeâtres accompagnant le
« diluvium caillouteux de la vallée du Rhône et des
« collines de la Costière.

Evidemment le ruissellement des eaux pluviales sur les pentes des collines calcaires a pu entraîner dans la plaine une partie des terres rouges des plateaux ; mais si, comme le reconnaît le savant observateur, elles ont des rapports de composition minérale très étroits avec celles des collines de la Costière, c'est tout simplement parce que les unes et les autres sont le résultat final de la décomposition

de roches anciennes constituées par les mêmes éléments principaux.

D'une part, nous avons, sur les collines de la Costière, des roches d'origine ignée, granites et autres, entraînées jadis par le Rhône, désagrégées et transformées en sable, dont l'altération a produit la terre rouge. D'autre part, nous trouvons, dans le sable du Gardon, les mêmes éléments résultant de la désagrégation, par ses eaux, des roches granitiques charriées, et l'altération de ces éléments après leur transport par le vent sur les collines, donne naissance à la terre rouge des plateaux, identique à celle de la Costière.

Mais il est aisé de concevoir que l'absence de carbonate de chaux dans les terres rouges des plateaux n'est pas absolue, et que la destruction lente des roches calcaires sous-jacentes s'accomplit avec une intensité différente, suivant qu'elle s'exerce sur les alternances marneuses de la base des couches néocomiennes ou oxfordiennes, ou sur les bancs plus solides de la partie supérieure.

J'ai dit seulement que la silice, l'alumine et le fer sont les éléments principaux, dans la majorité des cas.

Monsieur Jules Gal, président de la Société d'Étude des Sciences naturelles, a bien voulu exécuter l'analyse du limon rouge provenant de la grotte dont il vient d'être question.

Je mets en regard la composition de trois autres terres, suivant les indications données par Emilien Dumas, dans sa *Statistique géologique du département du Gard* :

ÉTAGE GÉOLOGIQUE QUI SOUTIÈNDRIT LA TERRE	PROVENANCE	COMPOSITION CHIMIQUE			
		silice	alumine	Sesquiox- de de fer	Eau
Limon rouge de la grotte située près du village de Vic.....		60	16	11	11 %
Schiste talqueux, silurien.	M ^r du Lirou	63.93	14.50	7.50	?
Néocomien, à Spatangus	M ^r de Devès commune de Baron.	54.20	20.46	9.25	?
Depôt subapennin,	diluvium de S. Gilles	73.51	12.37	5.33	?

Ajoutons que le limon rouge, analysé par notre ami, M. Gal, ne contient pas de potasse, sans doute à cause de lavages répétés par les eaux ruisselantes qui ont entraîné les substances solubles avant l'introduction de cette terre dans la grotte.

L'analogie de composition des terres de provenances diverses, désignées dans ce tableau, est évidente.

L'abondance du fer serait peut-être explicable, si nous connaissions sa proportion dans le mica des Cévennes, qui a fourni cet élément au limon.

Si ces indications n'ont pas, pour les agriculteurs, un intérêt pratique, elles pourront néanmoins les amener à rechercher l'explication des faits qu'ils sont à même d'observer chaque jour, et dont la connaissance est souvent une cause de réussite et de progrès.

G. CARRIÈRE.

CAPUCIN ET GOUVERNEUR DE LANGUEDOC¹

IV. — *Le Duc de Joyeuse prépare son retour.*

Quel fut l'effet de cette lettre sur l'esprit du duc de Joyeuse ? Nous pouvons le supposer puissant : il semble y en avoir quelque preuve dans l'emploi qu'il fit de plusieurs de ses arguments quand il écrivit au duc de Montpensier, son gendre, pour lui faire agréer son retour aux Capucins, comme nous verrons plus loin.

Le 13 août 1597, en compagnie de son frère le cardinal, il prenait part à la cérémonie de bénédiction des premières pierres d'une nouvelle église des Capucins de Toulouse.

Il y avait alors parmi eux un jeune prêtre nommé le P. Archange de Lyon. Dans le monde, il s'était appelé Claude du Puy, et était fils de Jacques, seigneur de Saint-Galmier en Forez, et de Catherine de Villars, dont le frère était évêque d'Agen et dont quatre autres parents occupèrent successivement en ces temps-là le siège métropolitain de Vienne. Ce jeune homme avait déjà fait preuve d'une éloquence plus qu'ordinaire. Le duc de Joyeuse le connaissait dès longtemps puisqu'ils avaient à peu près au même

(1) Voir les livraisons d'Avril et Juin.

jour revêtu la bure franciscaine au couvent de Paris ; François du Puy, jeune frère du P. Archange, les y avait rejoints et pris le nom de François de Lyon. Le duc manifesta donc aux Capucins de Toulouse le désir, auquel ils n'eurent garde de se refuser, que les prochaines stations de l'Avent 1597 et du carême 1598, fussent prêchées par le P. Archange dans la cathédrale. C'est pendant la première de ces prédications que nous apercevons d'une manière sûre, chez le duc de Joyeuse, la sérieuse pensée d'effectuer son retour dans notre ordre. A ce sujet, laissons parler nos chroniqueurs :

« En ce même temps, le R. P. Archange de Lyon prêchait à Saint-Étienne. M. le duc de Joyeuse, gouverneur du pays, et autrefois nommé parmi nous P. Ange, fut touché au cœur d'une forte inspiration du Saint-Esprit de se remettre dans l'ordre et de reprendre l'habit, disant en secret audit P. Archange que la nécessité qui l'avait obligé à sortir avait cessé, que le Roi était reconnu par toute la France, qu'ainsi le pays pouvait se passer de lui ; en conséquence, il voulait vivre le reste de ses jours et mourir capucin. Ce qu'il manifesta aussi peu après à M. le Cardinal son frère, qui fit tous ses efforts et employa tous ses amis pour le dissuader et le détourner de son saint propos. Mais on ne put obtenir de lui qu'un délai d'un peu de temps, pendant lequel M. le Cardinal devait aller en Cour pour essayer s'il pourrait, secrètement, faire tomber ses États et son gouvernement entre les mains de leurs parents ou alliés (1). »

(1) *Memorabilia præcipua provincz Capucinatorum Aquitaniz*, .
Mss anonyme des Archives municipales de Bordeaux, ad annum
1597.

Il suit de ces lignes que la résolution du duc de Joyeuse avait dû précéder la prédication du P. Archange, et que celui-ci n'eut qu'à en recevoir la confiance apportée spontanément. La même conclusion résulte du récit que fait son biographe Brousse, et qui mérite d'être ici rapporté (1) :

« Toutes choses succédant si heureusement au bienheureux P. Ange, personne ne pensait plus que, entre tant de faveurs, il eût l'esprit à la religion, puisque, même en apparence, il semblait les courtiser. Cependant c'était alors qu'il en avait un plus grand souvenir, et que la mémoire du bien passé, comme une triste ombre, occupant son imagination, empêchait l'entrée à toute autre pensée du côté du monde ou de l'ambition. Il savait trop l'inconstance des mondanités pour y fonder ses prétentions. Ses yeux étaient trop clairvoyants pour se laisser précipiter dans le gouffre des vanités, et tout ce qu'il faisait paraître au dehors, autant éloigné de son désir que la terre du firmament, n'était que des apparences que sa prudence mettait en œuvre pour tenir ses desseins cachés. Ce n'est pas le scrupule de son vœu qui le portait à reprendre ce chemin. Non, il en était assez dispensé, et de

(1) *La Vie du R. P. Ange de Joyeuse, prédicateur capucin*, etc., par M. Jacques Brousse, bachelier en théologie. Paris, Taupinart, 1621, in 8°, chap. VIII. Cet auteur, qui a dédié son œuvre à la fille du duc de Joyeuse, devenue duchesse de Guise par son second mariage, paraît exact et sincère. Il a édifié son livre, dit-il, au moyen de mémoires recueillis par une des personnes qui ont assisté le P. Ange à sa mort (probablement un religieux), « et qui a fait plus de quatre cents lieues pour ne laisser perdre aucune information. » C'est sans doute de ce livre que l'auteur des *Memo-rabilia* précités veut parler en disant que « la vie du P. Ange a été écrite amplement, en particulier par un de nos Pères de Paris. »

trop doctes esprits y avaient consenti pour laisser du doute après eux. Le seul amour de Dieu le voulait attacher à la croix des austérités, et le faisait soupirer après ses premières mortifications, pour rendre cette seconde entrée d'autant plus admirable que la première, qu'il quittait l'éminence des plus grandes charges et dignités.

« Il découvrit son dessein à un Père dudit ordre qui, prêchant l'Avent et le Carême à Saint-Étienne, métropolitaine de Toulouse, attirait les esprits à l'admiration, et les cœurs les plus endurcis à la dévotion, par l'éloquence de son discours et les mouvements zélés de sa façon de dire. Il ne manquait jamais à aucune de ses prédications, quelques affaires qu'il eût, s'il les pouvait différer, et souvent avec larmes. Après, il prenait occasion de le voir, l'entretenait sur ce qu'il avait trouvé de plus remarquable en son sermon, le congratulant de ce qu'il prêchait en vrai apôtre, blâmant le vice et exaltant la vertu, sans s'arrêter à mille curiosités plus dignes d'un théâtre que d'une chaire. Enfin, après plusieurs visites, il lui dit comme il avait résolu de retourner parmi eux, le pria de l'assister de ses prières et de son conseil en cette entreprise, où il prévoyait une infinité d'obstacles et d'empêchements. »

Le P. Archange était en mesure de considérer et apprécier à tous les points de vue la résolution du duc ; il la jugea, d'un côté, point nécessaire au salut de son âme, et d'un autre assez préjudiciable au bien public. Toutefois, M. de Joyeuse s'y confirmant toujours davantage, il lui conseilla de requérir de plus grandes lumières de Dieu au moyen d'une

confession générale, suivie d'une fréquentation plus assidue des sacrements.

A cette époque, les Capucins n'exerçaient que dans l'intérieur de leur ordre le ministère du saint tribunal. L'illustre pénitent choisit donc pour confesseur et guide, en cette circonstance extraordinaire, un P. Jésuite italien nommé Ignace, qui était à Toulouse en grande réputation de science, sagesse et vertu. Ce religieux n'avait jamais eu de relations avec le duc, et ne le connaissait que vaguement. Il crut que son projet n'était qu'une velléité destinée à faire bientôt place à d'autres sentiments. Toutefois, sous sa direction, le duc s'approcha souvent des sacrements, et se rendit plus assidu à ses exercices spirituels, jusqu'à leur consacrer la plupart de ses nuits.

Un soir, après qu'il eut fait retirer ses valets de chambre, il eut la pensée de demander à Dieu de lui déclarer sa volonté au moyen de la première sentence sacrée qu'il rencontrerait en ouvrant au hasard un livre de piété. Il prit en main un volume des sermons de l'évêque de Bitonto (1), l'ouvrit, et lut cette sentence de l'Apocalypse : « Souviens-toi d'où tu es déchu ; fais pénitence, et reviens à tes œuvres précédentes (2). » On était alors au commencement du Carême de l'an 1598. Le lendemain,

(1) Cornelio Mussi, religieux de l'ordre de Saint-François, fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son temps. Il fut promu évêque de Bertinoro, dans les Romagnes, en novembre 1541, et de là transféré à Bitonto, dans la province de Bari, le 27 octobre 1544. Il y mourut le 13 janvier 1574. Il a laissé au public quelques uns de ses sermons.

(2) Memor esto unde excideris, et age paenitentiam, et prima opera fac (Apoc., II, 5).

au sortir de son sermon, le P. Archange fit sa visite au duc, qui se hâta de lui dire : « Mon Père, Dieu m'a inspiré plus souvent que je ne méritais ; mais il ne m'a jamais si clairement parlé que cette nuit, et il faudrait que je fusse bien sourd et ignorant pour ne pas entendre une voix si forte et si intelligible. Elle m'a tellement occupé toute la nuit, qu'elle a chassé le sommeil de mes yeux ; les heures m'ont été des années, et la nuit une éternité, non pour le déplaisir de ne pouvoir reposer, ains par un embrasé désir de me revoir avec votre habit dans un cloître (1). »

Revenons à notre chroniqueur :

« Cependant, ledit sieur duc dissimulait merveilleusement ses intentions et volontés, et, par ses actions extérieures, assez libertines et ordinaires aux grands du monde, donnait de la peine à croire qu'il voulût effectuer tout de bon ce qu'il avait communiqué à peu de personnes. Pendant ces entre-faites, le Très Révérend P. Général se résolut de venir visiter les provinces de France. Étant arrivé en celle-ci, et parvenu jusques à Castelnaudari pour s'en venir à Toulouse, il reçut des lettres dudit seigneur duc, portées par un de ses propres serviteurs et domestiques, par lesquelles il lui déclarait sa résolution et le désir qu'il avait de lui parler en particulier avant qu'il entrât dans Toulouse. Ledit Très Révérend Père se trouva surpris et fort perplexe, craignant de donner sujet au peuple et à Monseigneur le Cardinal de s'offenser contre luy et contre la religion, soupçonnant qu'il fût venu en

(1) Brousse, *ibid.*

province pour retirer du monde ledit seigneur et le recevoir en l'ordre, et par conséquent priver le pays de son gouverneur et Monseigneur le Cardinal de son frère. Ce qui occasionna ledit P. Général de rebrousser chemin vers Carcassonne, d'où il lui écrivit une lettre pleine d'excuses honnêtes, lui disant, entre autres choses, que, ayant été dispensé du pape Clément VIII pour sortir de l'ordre, ayant de plus été reçu parmi les Chevaliers de Malte, il ne le pouvait recevoir en notre congrégation sans l'aveu et licence du même Saint-Père.

« Ce qu'entendu par ledit seigneur duc, il envoya secrètement à Rome un sien domestique nommé Laterrasse, l'adressant à Monseigneur le cardinal de Santa Severina, notre protecteur (1), qui lui obtint du Pape tout ce qu'il désirait. »

Le P. Général, parvenu à Carcassonne, y convoqua le chapitre de la province, qui fut réuni le vendredi de la semaine de Pâques (1598) ; puis il poursuivit sa route vers Avignon (2), et de là vers Lyon, Paris et les Flandres. De Paris, il envoya au P. Archange l'ordre de s'y rendre pour prêcher les prochaines stations de l'Avent et du Carême à Saint-Germain l'Auxerrois. Ce prédicateur avait pour

(1) Jules-Antoine Santorio, né à Caserta le 6 juin 1532, d'abord avocat, puis prêtre, joignit à un mérite personnel extraordinaire et aux honneurs qu'il lui procura la douleur d'être poursuivi pendant toute sa vie par des calomnies et des haines enragées. Le pape S. Pie V avait eu occasion d'apprécier sa haute valeur lorsqu'ils avaient collaboré ensemble au tribunal de l'Inquisition. Il le fit archevêque de Santa Severina ; puis, le 7 mai 1570, il le créa cardinal du titre de Sainte-Barbe. Il mourut à Rome le 28 mai 1602, laissant une grande réputation de charité pour les pauvres et d'érudition : celle-ci est justifiée par plusieurs ouvrages.

(2) Il présida dans cette ville le chapitre de la Provence le 10 avril ; celui de Paris le 10 juin ; celui de Belgique à Bruxelles le 14 août.

oncle l'évêque d'Agen, Nicolas de Villars, qui déjà l'avait retenu pour le même objet ; on le pria de réserver ce choix pour l'année suivante, et en échange on lui adressa le P. Joseph de Marseille, qui tint la chaire de la cathédrale à la satisfaction du prélat et de son peuple. Nous verrons tout-à-l'heure des conséquences bien inattendues résulter de cet appel du P. Archange à Paris.

« Cependant, M. le Cardinal étant allé à Paris pour les affaires de son frère, comme a été dit ci-dessus (1), le Roi fut obligé de l'envoyer à Rome pour de grandes affaires du royaume. Et, craignant ledit seigneur cardinal que son frère n'exécutât en son

(1) Le séjour du cardinal de Joyeuse hors de son diocèse, à cette époque, paraît avoir eu bien d'autres motifs, quoique nous n'ayons pas de raison d'excepter celui-là. Dans les premiers mois de 1598, entre autres travaux pour le service du Roi, il fit, avec le duc de Mercœur, au château d'Angers, les négociations qui aboutirent au traité, daté simplement du mois de mars 1598, par lequel la fille unique de ce duc était fiancée à César, duc de Vendôme, légitimé de France. Les deux fiancés étaient en bas âge ; leur mariage n'eut lieu qu'en juillet 1609. Il semble qu'à la suite le cardinal soit demeuré assez longtemps en cour ; puis le Roi eut besoin de l'envoyer à Rome, où les affaires de France n'étaient pas assez énergiquement soutenues et poursuivies par le cardinal d'Acquaviva, espagnol, auquel le cardinal de Joyeuse avait laissé la vice-protection pendant son absence. Le voyage du cardinal fut long et pénible. D'Ossat, dans sa lettre du 31 octobre 1598 à M. de Villeroy, suppose qu'il est à Gênes à ce moment-là, et Aubery dit : « Le Roi, donc, lui ayant commandé de se rendre le plus promptement qu'il pourrait de là les monts, il se mit en état d'obéir, et prit son chemin par le Languedoc. Et, n'ayant arrêté que huit jours à Toulouse et trois à Narbonne, il passa par la Provence dans le Piémont, l'une et l'autre de ces deux provinces également infectées de contagion. Ce qui ayant rendu son voyage plus difficile et plus long, il ne sut arriver assez à temps à Ferrare pour y trouver le Pape, comme c'était son dessein ; mais il lui fallut tirer droit à Rome, où il se rendit le 13 février 1599, et fut baisser les pieds à S. S. une demie heure après qu'il fut arrivé. » Nous rapportons tout ceci pour faire voir que le cardinal ne put pas entraver beaucoup la liberté de son frère, et, s'il le tenta, celui-ci joua au plus fin en envoyant à Rome son fidèle Laterrasse au moment où le cardinal n'y était pas.

absence son bon propos et premier dessein, même-ment le voyant éloigné de lui, il trouva moyen de le faire appeler en cour, pensant qu'il serait là bien assuré et favorable à ses intérêts jusques à son retour d'Italie. »

Sans contester d'une façon absolue l'intention, chez le cardinal, d'empêcher le retour de son frère dans le cloître, nous avons peine à croire que ses démarches auprès du Roi, qui n'y pouvait rien, fussent le principal motif du voyage et du séjour que le duc de Joyeuse fit en effet à Paris dans l'été de 1598. Son biographe Brousse, généralement bien informé, dit qu'il y alla au mois de juin, spontanément, à l'effet de régler plusieurs affaires de sa maison qui ne pouvaient être différées, et, « voyant M. de Montpensier et Madame sa fille, leur dire un dernier adieu, sans qu'ils s'en aperçussent, par cette visite (1). »

Le Pape, instruit de sa requête, « fut étonné d'une telle dévotion, et, après l'avoir mûrement balancée avec toutes ses circonstances, connaissant

(1) Brousse, loc. cit. Il ne paraît pas que le duc soit arrivé à Paris avant la seconde moitié du mois de juin, car certainement, s'il y fût arrivé plus tôt, son premier soin eût été d'aller faire visite au général des Capucins, qui dût y rester jusqu'à ce que les opérations du chapitre fussent terminées, c'est-à-dire jusque vers le 20. Aussitôt après, le Général se dirigea vers la Lorraine, qui ne formait pas encore une province. Là, son principal acte fut d'appeler le vénérable Honoré, et de l'établir son commissaire pour gouverner le groupe de couvents qui existaient en Lorraine et en Champagne. On aperçoit le vénérable Honoré à Chaumont le 2 août. Si donc le duc de Joyeuse fit ce voyage, ce ne put être que dans les derniers jours du mois de juin, et il était à Toulouse au plus tard dans la première moitié d'août, car, le 2 juillet, le conseil de la ville de Narbonne prenait connaissance de deux lettres de lui relatives à ses affaires municipales, et le 22 août, le duc, étant à Toulouse et faisant droit aux requêtes de ce même conseil, dressait une ordonnance pour l'élection de ses membres. (Inventaire des Archives municipales de Narbonne, série BB, reg. 5, séances des 2 juillet et 8 novembre 1598).

qu'il était véritablement poussé de l'Esprit de Dieu, commanda au Protecteur de lui faire réponse que, si en conscience il jugeait son séjour n'être nécessaire au pays de Languedoc, il consentait, eu égard à la ferveur de son désir, qu'il reprit l'habit de capucin ; mais qu'il y procédât mûrement, de peur que sa permission, obtenue sous un faux prétexte, au lieu de lui augmenter la vie, ne lui causât une éternelle mort ; l'exhortant, au reste, de continuer en un si sacré dessein, que Dieu ne paye qu'à la fin de l'œuvre ; qu'il sera l'aimant qui en attirera une infinité à son imitation ; bref, que Dieu et l'Église en seront plus exaltés. Et pour ce il lui donnait sa sainte bénédiction.

« Ayant, ledit seigneur duc, eu réponse de Rome selon son désir, il l'envoya soudain au Très Révérend P. Général qui s'en allait en Flandre. Étant, ledit Très Révérend Père, arrivé en Lorraine, il lui écrivit de Nancy, et lui accorda sa réception : laquelle fut portée par Frères exprès de province en province jusques à Toulouse, pour la lui rendre en main propre. Mais, ledit sieur duc ayant été contraint, avant la réception de ce paquet, de partir pour Paris, on lui fit savoir que ladite réponse et sa réception (*sic*) étaient gardés dans notre convent de Toulouse. Il écrivit soudain qu'on la lui mandât à Lyon, où il devait passer dans peu de jours ; mais, étant le commun avis de par deçà que ledit paquet ne lui pourrait être rendu à temps, on le retint dans Toulouse, de peur qu'il ne fût égaré parmi les séculiers, et qu'il fût ouvert par autres mains que les siennes.

• Ledit seigneur, ennuyé de ces délais, quelque

temps après son arrivée dans Paris, dépêcha à Toulouse M. de Guillaumont, son écuyer, pour chercher ledit paquet qui contenait l'adveu et consentement dudit Père Général pour son retour dans l'ordre : lequel lui ayant été délivré par nos Pères de Toulouse, lui fut porté et rendu dans le convent de Paris par les mains dudit sieur écuyer (1). » Il y eut donc une sorte de chassé-croisé. Le message du Général arrivait à Paris, tandis que le duc de Joyeuse faisait route vers Toulouse, et il ne parvint dans cette dernière ville que lorsque le duc en fut reparti pour Paris, où on le voit dès les premiers jours d'octobre, et d'où il semble qu'il ne soit plus descendu jusqu'à sa rentrée chez les Capucins.

Que put-il y faire pendant un si long séjour ? Plusieurs ont dit qu'il s'y montrait un des plus voluptueux seigneurs de la Cour ; mais ils n'ont articulé aucun fait, et le méchant Tallemant des Réaux lui-même n'a pas eu seulement à prononcer son nom. Pour nous, nous savons deux de ses démarches :

L'une est qu'il fréquenta un des plus saints personnages de la capitale, voire même de la France, Dom Richard Beaucousin, chartreux, qui l'exhorta puissamment à suivre l'inspiration divine en rentrant dans l'ordre des Capucins (2).

(1) *Memorabilia prov. Aquitan.*, ad annum 1598.

(2) Les *Ephemerides Cartusianae* (Montreuil-sur-Mer, 5 in-4°) consacrent à Dom Beaucousin une notice digne des rares vertus et des biens immenses qu'elles ont produits ; ses relations avec le duc de Joyeuse y sont spécialement rappelées. Ce grand religieux mourut le 8 août 1610, dans la Chartreuse de Cahors, dont il était prieur depuis quelques années. Il a été un des approbateurs de l'ouvrage du P. Benoit de Canfeld intitulé : *Règle de Perfection*.

L'autre fut la suite de ses conférences avec le P. Archange de Lyon. Celui-ci arriva dans la capitale au commencement du mois d'octobre. Un des sujets de leurs entretiens fut le choix de la province où le duc irait reprendre et porter l'habit religieux ; le Général lui avait à cet effet donné toute liberté. Ses réflexions le faisaient incliner vers la Suisse afin d'être plus éloigné des visites auxquelles il serait nécessairement exposé en France. Le P. Archange ne fut pas de cet avis.

• Il lui remontra avec efficace combien son adieu serait plus exemplaire à la face de la cour ; que s'absenter ressentait la pusillanimité ; qu'il n'aurait que telles visites qu'il voudrait, et qu'un esprit de la trempe du sien n'était pas en péril d'être dissuadé de son entreprise par aucune persuasion. Joint que sa présence serait grandement nécessaire pour la consolation de M. de Montpensier et de Madame sa fille, qui, sans doute touchés en leur âme pour son départ, ressentiraient une double affliction s'ils étaient du tout frustrés du bonheur de ses remontrances avec celui de sa conversation. Cela fut cause que, acquiesçant en partie à l'avis de ce Père, il se soumit entièrement au jugement des Pères du convent de Paris.

« Ces combats sur le changement de province durèrent depuis la Saint-François, que ce Père arriva à Paris, jusqu'à la première semaine de carême. Pendant ce temps, ayant mis l'ordre qu'il jugeait être suffisant pour sa maison, l'avis commun du tous les Pères fut qu'il devait prendre l'habit à Paris, pour les raisons que l'autre lui avait ci-devant déduites. Il en fut tant soit peu inquiété, parce

qu'il savait bien l'importunité qu'on userait (*sic*) en son endroit. Toutefois, pour se témoigner obéissant autant dehors que dedans la religion, il se résolut de suivre leur affection. Ce qu'il exécuta avec tant de dextérité, que ses domestiques même eurent plus tôt les nouvelles de sa retraite que de la volonté qu'il eut de se retirer (1). »

Tout ceci étant dit, que faut il penser de l'affirmation, par les Bénédictins, d'une prétendue division survenue en ce même temps entre les ducs de Joyeuse et de Ventadour au sujet de la présidence des prochains États de Languedoc ?

Les articles secrets demandés et obtenus du roi par le premier en janvier 1596, stipulaient que, après deux ans, c'est-à-dire en 1599, les États ne seraient plus partagés, mais formeraient une seule réunion. En janvier 1598, Joyeuse avait réuni ceux de son département, à l'issue desquels il avait accompagné leurs cahiers d'une lettre au Connétable, le priant de les recommander et protéger en cour. Maintenant, nous le voyons uniquement préoccupé de quitter la vie politique. Il y a donc lieu de regretter sur ce point le laconisme des historiens, qui laisse ce fait enveloppé de mystère.

Nous estimons toutefois que cette contestation n'alla pas jusqu'à diviser les cœurs de ces deux seigneurs. D'abord ils étaient parents assez proches (2);

(1) Brousse, *ibid.*

(2) Isabelle de Savoie, devenue par son mariage Madame de Batarnay, comtesse de Bouchage, mère de Marie de Batarnay, maréchale de Joyeuse, et par conséquent grand'mère des ducs Anne, Scipion et Henri, était la jeune sœur de Madeleine de Savoie, femme du connétable Anne de Montmorency et mère du connétable Henri. La maréchale de Joyeuse était donc cousine

en second lieu, après la réconciliation du Haut-Languedoc avec le roi, ils s'étaient mis de concert en mesure de détruire beaucoup de forteresses et de supprimer des garnisons, dans le désir de soulager les populations. A cet effet, ils avaient eu des conférences dans la ville de Béziers, au mois de juillet 1596 (1).

De plus, Joyeuse ne pouvait pas avoir oublié que les États ne seraient plus divisés, et son projet de retour à la vie religieuse l'en excluait, puisqu'ils ne devaient se réunir qu'après sa retraite. Enfin, ce qui nous reste de la correspondance d'Henri de Joyeuse avec le Connétable est loin de permettre qu'on aperçoive le moindre froissement entre tous ces seigneurs, à partir de 1596.

Quoi qu'il en soit, l'affirmation des historiens précités demeure enveloppée de mystère, et nous ne ferons pas surgir beaucoup de lumière en reproduisant ce passage de notre chroniqueur, qui,

germaine de ce dernier, et les ducs, enfants de la maréchale, étaient ses neveux à la mode de Bretagne. Ils se donnaient habituellement ce titre quand ils lui écrivaient. Par suite, ils étaient cousins en second, comme on dit, de Madame de Ventadour et, par alliance, de son mari.

(1) *Hist. gén. de Languedoc*, V, 484. -- De Béziers, Joyeuse écrivait au Connétable : « Monsieur, estant venu en sez quartiers veoir M. de Ventadour, j'ay esté requiz par les sindicz du dioceze de Nismes de pourvoir à la descharge de la garnison de La Motte. A quoy je n'ay peu ny satisfaire ny leur donner aulcune resolution, d'aullant que leurs deputez se tiennent maintenant à la court prez du Roy. Sa Majesté et vous, Monsieur, leur en pourrés donner tel commandement que vous jugerés à propos. Je vous supplieray, Monsieur, croire que, en celle et toute aultre chose, je me conformeray à ce qui sera de vostre intention. Cependant, je vous supplie me conserver l'honneur de vostre bonne grace, et je supplieray Dieu, Monsieur, qu'il vous donne bienheureuse et longue vie. De Beziere, 26^e juillet 1596, vostre plus humble neveu et serviteur, JOYEUSE. » (Biblioth. nationale, Manuscrits, FF, 3607, fol. 84).

lui aussi, s'appuie peut-être sur de vaines suppositions:

« O bonté souveraine, ô providence merveilleuse de ce souverain Seigneur qui sait si bien conduire toute chose et, par des ressorts inscrustables et pleins de douceur, les fait venir à son point au-delà de toutes nos prévoyances, pour son honneur et gloire, et comme il juge expédient pour notre bien et salut ! Car le propos et dessein dudit R. P. Ange partant de Toulouse vers Paris, était, après avoir expédié ses affaires à la cour, de revenir en Languedoc pour y tenir les États, où il voulait résigner son office et quitter sa charge de gouverneur en pleine assemblée, avec une belle harangue et remerciement aux trois États de l'honneur qu'ils lui avaient fait l'élisant pour leur chef et gouverneur en une occasion si pressante et si importante pour le royaume et pour la religion, et, à la fin de tel discours, s'en aller en leur présence dans le convent y reprendre l'habit. Mais, en ce fait particulier, s'est vérifié le commun proverbe: « L'homme propose et Dieu dispose », auquel en tout et partout soient rendus honneur, gloire et louange à jamais (1) ! »

V. — *Le duc de Joyeuse effectue sa rentrée aux Capucins.*

Enfin, le duc de Joyeuse crut le moment venu d'effectuer sa rentrée dans l'ordre des Capucins. Personne n'était prévenu de son dessein, lorsque, le second lundi du Carême, 8 mars 1599, « le Roi

(1) *Memorabilia prov. Aquit.* ad annum 1598.

étant à Monceaux, il accompagna, le matin, Monsieur d'Espernon, son beau-frère, jusqu'à une lieue de Paris, qui s'en allait le trouver, et envoya avec lui un de ses officiers portant un paquet de sa part à Monsieur de Montpensier, où, entre autres lettres de compliment, il y en avait une pour le Roi, à qui il faisait savoir que Dieu voulait, toutes choses étant en bonne paix, qu'il retournât au centre de son repos, d'où il était sorti par la violence d'un peuple affligé; qu'il le priait très-humblement de l'agréer, lui rendant ensuite toutes les charges et offices dont Sa Majesté l'avait honoré en témoignage de son affection, avec protestation d'en avoir un perpétuel souvenir en ses prières et sacrifices. Si le Roi et la cour en furent étonnés, il ne le faut pas demander, car, pour pallier son dessein, il semblait, durant quelques temps, aimer le monde avec autant de passion que les autres (1). »

Ajoutons que le duc envoya un courrier exprès à Rome, auprès de son frère le cardinal, pour lui donner le même avis. Plusieurs ont dit qu'à la lecture de la lettre du duc, Henri IV s'écria : « Notre paix est assurée, puisque nos capitaines se font moines. » Il est à regretter que le message au Roi n'existe plus; des diverses lettres dépêchées ce jour-là par Henri de Joyeuse, nous possédons seulement celle qui était destinée au duc de Montpensier, et qu'Aubery a rapportée comme il suit dans sa vie du cardinal :

(1) Brousse, loco citato. — Dans sa séance du 26 mars, le Conseil de la ville de Narbonne reçut communication des lettres d'Henri IV accordant la charge de gouverneur de cette ville à M. de Ventadour, en suite de la démission de Mgr le duc de Joyeuse.

« Monseigneur,

• Il pleut à Dieu, dès l'année passée, me toucher le cœur, m'ouvrir les yeux, et me faire reconnoître le perilleux estat en quoy estoit mon âme, vivante de la façon que je faisois, et estant, comme je suis, religieux profez et prestre, dont le caractère ne se peut effacer. Et, bien qu'il eust pleu à nostre S. Père avoir agreable que, quittant l'habit de ma profession, je retournasse au monde pour y servir à Dieu et à son Église, et m'eust par sa dispense, nonobstant mon vœu, rendu capable de pouvoir tenir honneurs et dignitez seculières ; neantmoins, entrant plus particulièrement en moy-mesme, et considérant à bon escient que l'intention de nostre S. Père, lors qu'il me donna cette dispense, fut sur ce qu'on luy fit connoître que la nécessité en estoit, comme à la vérité elle estoit lors assez importante pour l'honneur de Dieu et bien de l'Église, j'ai eu crainte que, cette extrême nécessité estant passée, qui seule, jointe à la dispense, fut suffisante de me faire sortir hors de mon cloistre, Dieu, qui ne peut estre trompé et qui est scrutateur des cœurs, voire qui penetre jusques au plus profond de nos pensées, et à qui nos secrètes intentions ne peuvent estre cachées, ne me chastiait fort severement si je demeurois plus longtemps en l'estat auquel j'ay vescu depuis quelques années,

• Car, combien que la dispense me permist de vivre au monde en habit de séculier, il ne s'ensuit pas qu'il fust bon de continuer plus long temps ceste vie. Car toutes les choses qui sont permises ne sont pas tousjours expédientes, d'autant qu'elles n'édifient pas. Il m'estoit donc permis, mais non pas

expédient. Je n'estois pas absolument en mauvais estat, pour ce qu'il m'estoit permis ; mais j'estois en grand danger, parce qu'il estoit plus nécessaire pour le salut de mon âme d'estre autrement, et aussi pour édifier mon prochain. Beny soit le Père de miséricorde qui me donna, l'année passée, comme je vous ay desjà dit, la lumière et connaissance de mon devoir, et maintenant de plus me donne la force et la résolution de l'exécuter ! Car il faut que j'avouë que je me laissay emporter à la chair et au sang, sur ce que Monsieur le Cardinal me manda que, quand il vous en avoit parlé, comme je l'en avois supplié, vous aviez monstré de ne l'avoir pas agréable. Mais maintenant, fortifié d'une grace plus puissante, je puis hardiment dire que, par la seule bonté, faveur spéciale et miséricorde divine, non de moy-mesme, qui ne puis rien que pecher, je triomfe à ce coup du diable et du monde, parce que je sçay bien que je fais une chose du tout éloignée et contraire aux règles de la prudence humaine, et que, humainement et selon le cours des choses du monde, on me pourroit mettre beaucoup de raisons en avant, qui ne manquent pas de bons prétextes, pour me persuader de ne le faire : n'estoit que S. Paul m'apprend que la prudence humaine est folie devant Dieu, et que ce qui est folie devant les hommes est tenu pour sagesse devant Sa divine Majesté. Pour vaincre la chair et le sang, je me suis ressouvenu d'une sentence de laquelle je me ressouvenois fort en ma première conversion, que j'avois leuë dans une Epistre que S. Hierome écrivoit, si je ne me trompe, à Constantin, luy persuadant de se retirer en religion, où il y a (je mettray les mots, car vous entendez le

latin) : *Licet in limine jaceat pater, et scissis vestibus ubera quibus te nutriverat ostendat mater, per calcatam matrem perque patrem siccis oculis ad vexillum crucis evola ; solum pietatis genus est in hac re esse crudelem* (1).

« Le diable, aussi, a esté vaincu avec toutes les suggestions et empeschemens qu'il a tasché de me mettre en la teste, m'estant vrayment résolu de le dechasser, en considération de ce que j'apprens de nostre Seigneur mesme : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum faciat* (2) ?

« Je m'assure, Monseigneur, que vous me ferez cet honneur de croire que je n'ay rien fait que je ne deusse, principalement quand vous viendrez à considérer qui nous sommes et qui est Dieu. Et si un moindre que vous vous avoit fait une promesse, ne voudriez-vous pas absolument qu'il vous la tinst, et s'il faisoit autrement, ne le trouveriez-vous pas mauvais ? A plus forte raison, donc, ne dois-je pas garder inviolablement la promesse et vœu solennel que j'ay fait à Dieu en face de l'Eglise, de demeurer tout le temps de ma vie en l'observation de la Regle que j'ay vouée ?

« Si j'y faillis, ne m'en demanderoit-il pas justement compte tres-estroit et tres-sevère, le jour du

(1) Quand même votre père s'étendrait sur le seuil pour vous en fermer le passage ; quand même votre mère, déchirant ses vêtements, vous montrerait les mamelles dont elle vous a nourri, vous devriez, l'œil sec, voler vers l'étendard de la croix en passant sur l'un et sur l'autre. En pareil cas, il est du caractère de la piété d'agir avec cruauté.

(2) Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme. (Matt., XVI, 26) ?

Jugement ? Cette vie est fort briefve et passe comme une fumée, et l'autre est éternelle et sans fin, où nous recueillerons la récompense ou la peine, selon les œuvres que nous aurons faites en celle-cy. Si tout cela ne vous émeut à le trouver bon, je vous supplie tres humblement vous imaginer que je suis mort, comme il peut avenir tous les jours par une infinité d'accidens de cette misérable vie, dont les exemples journaliers ne nous font que trop de foy. Mais il y a en ceci, Dieu mercy, une différence : c'est que, si je fusse mort en l'estat auquel j'ay vescu depuis quelque temps, j'estois en grand danger de damnation éternelle. Ce qui n'estant, j'espère que Dieu me fera la grace de pouvoir faire penitence en ce monde de mes pechez. A quoi estant absolument resolu, comme je m'y suis aussi absolument reconnu obligé, j'ay estimé qu'il estoit plus à propos de le faire que de le dire. Pour ce qu'aussi bien toutes les raisons qu'on m'eust peu alleguer au contraire, n'eussent esté que paroles perduës, ausquelles il y auroit de l'offense de Dieu. Ne le trouverez donc pas mauvais, Monseigneur, je vous supplie, et me faites cet honneur de croire que, tant que je vivray, où que je sois, je ne manqueray jamais de prier Dieu qu'il vous donne, Monseigneur le comble de ses graces et benedictions en ce monde, et, ayant esté longues années, il vous comble de sa gloire en l'autre.

• Vostre tres humble et tres obeyssant serviteur,

« JOYEUSE. »

A Rome, le cardinal de Joyeuse rendit au Roi les plus éminents services, en ce moment où la Cour

pontificale était fort douloureusement impressionnée par la concession de l'Édit de Nantes, ignorant sans doute les nécessités et exigences qui l'avaient arraché à Henri IV. Avocat heureux et habile, le digne prélat possédait également la confiance de son prince et celle du Pontife ; il venait d'en profiter pour obtenir la pourpre à son collaborateur d'Ossat (1). Le 2 mai, celui-ci écrivait à M. de Villeroy : « Je me trouvai présent quand M. de Sillery bailla à M. le cardinal de Joyeuse la lettre de la main du Roi, et qu'il fit l'office de vive voix, de la part de Sa Majesté, sur la résolution que M. de Joyeuse, son frère, avait prise. Ce que mondit sieur le cardinal de Joyeuse prit à grande faveur et honneur, d'autant que, comme je vous ai écrit ci-devant, il a porté cette occurrence fort constamment, tant pour l'avoir prévue en partie, que pour être déjà accoutumé à telles pertes. Sa Majesté a grande occasion d'avoir, comme vous m'écrivez qu'elle a, tout contentement de lui ; car, à la vérité, il ne respire que le service du Roi et le bien et réputation de ses affaires et de la France. Et, outre que son devoir et sa propre gratitude l'y portent, la solitude et la condition à laquelle il est réduit, et le mariage de Madame sa nièce, qui seule reste de leur maison, avec un prince du sang, ne comportent point qu'il ait autre mire en ce monde que le service et contentement du Roi et de tout le sang royal. »

En même temps, M. de Villers, alors en mission

(1) D'Ossat à Villeroy, 23 et 30 mars. Ce jour-là, il disait : « M. le cardinal de Joyeuse a eu un courrier exprès sur la résolution que vous m'écrivez avoir été prise par M. de Joyeuse, son frère, laquelle il a portée constamment. »

diplomatique à Rome, écrivait de cette ville à M. de Vic : « Le retour de M. de Joyeuse aux Capuchins n'est pas une promptitude, car il y a plus de trois mois qu'il avoit obtenu du Général des dits Capuchins la permission de reprendre l'habit, ayant obtenu mesme congé du Pape dès le mesme temps, et le sçay par la bouche du General, qui me l'a conté ici, deux mois sont et plus (1). »

Rentré en son hôtel, après avoir accompagné son beau-frère d'Épernon, le duc de Joyeuse passa le reste de la journée (lundi 8 mars 1599) à mettre la dernière main au règlement des affaires de sa maison, aidé d'un de ses gentilshommes, nommé de Marnef. Sur le soir, il fit semblant de se retirer dans sa chambre, commandant à deux de ses valets de n'en ouvrir la porte à qui que ce fût, et de répondre à chacun qu'il reposait ; le lendemain, après le sermon, ajouta-il, il leur ferait savoir sa volonté.

Sur les sept heures, il sortit secrètement et se rendit tout droit au couvent des Capucins. Là, il demeura en prières jusqu'à onze heures, où il revêtit de nouveau la bure franciscaine, se fit raser les cheveux selon la coutume de l'ordre, et, « fondant d'allégresse en présence de tous ses frères, renouvela sa profession et ses vœux, avec protestation de mou-

(1) Archives des Affaires étrangères, Corresp., registre XVI. Négociation de M. de Villers. — Méri, ou Aymeric, de Vic, seigneur d'Ermenonville, avait été président au Parlement de Toulouse jusqu'en 1597, et principal négociateur de la paix entre Henri IV et le duc de Joyeuse. Il fut plus tard ambassadeur en Suisse, sous le même roi. Louis XIII le fit garde des sceaux, le 24 décembre 1621, charge qu'il conserva peu de temps, sa mort étant survenue le 2 septembre suivant.

rir en les pratiquant... Sa couronne étant faite, il s'en alla au chœur chanter matines avec les autres, étant leur coutume de se lever à minuit et de rendre des louanges à Dieu, pendant peut-être que plusieurs se servent des ténèbres pour exercer leur méchanceté. Là, il observa le chant et les cérémonies avec autant de décence et de perfection que si jamais il n'eût usé d'aucune interruption : ce dont les Frères étaient étonnés.

« La nouvelle de sa retraite et de son changement fut sue à dix heures , le lendemain, annoncée par le prédicateur de Saint-Germain, qui , depuis un an et demi l'ayant assisté, fit, en forme d'oraison funèbre, la fin de son sermon sur ce sujet, avec des paroles si vives et si remplies de feu, que , versant des larmes le premier, il attira celles de tous ses auditeurs, où les propres gentilshommes, pages et domestiques du duc étaient spectateurs, éperdus de telle nouvelle, et croyant que leur maître dormait en sa couche quand ils ouïrent qu'il était capucin (1).

« Toutes les princesses et dames de qualité, entendant ceci, vinrent sur-le-champ le visiter, et ne le virent pas sitôt paraître dans l'église, que leurs larmes découlèrent en abondance, et les sanglots précipités, sortant de leur cœur , empêchaient qu'à grand'peine elles le pouvaient saluer. Il n'y eut que Madame de Belle-Ile, sœur de Mademoiselle de Longueville, traitant pour lors de se faire religieuse, comme elle est morte saintement dans le monastère

(1) Lestoile se trompe en disant que le prédicateur de Saint-Germain l'Auxerrois était le P. Brûlart. C'était le P. Archange de Lyon.

de Lencloltre (1), qui eut le courage de lui parler, se réjouissant d'un si heureux changement, l'estimant très prudent et bienheureux d'avoir su si bien choisir que de mépriser et quitter les choses qui ont la vanité pour être et l'inconstance pour fondement, pour plus assurément posséder Dieu, de qui les présents sont d'éternelle durée.

« Il reçut ces dames avec un visage riant, leur fit un petit discours spirituel de la grâce qu'il avait reçue de Dieu : qu'elle était de plus grand prix que l'on ne pensait pas ; que si le monde avait goûté des délices de la religion, les maisons se changeraient en clottres ; que si au reste elles lui avaient fait l'honneur de l'aimer, comme il avait cru jusqu'à présent, elles se devaient réjouir avec lui de son changement, puisque c'était le plus assuré chemin pour arriver à Dieu, la fin dernière de toute chose (2). »

« Le Roy l'alla voir peu après aux Capussins, auquel le prier, à l'entrée de l'église, fit une si belle et sainte exhortation, qu'elle lui tira les larmes des

(1) Antoinette d'Orléans-Longueville, de qui nous avons précédemment parlé. Ce fut au mois d'octobre suivant qu'elle entra aux Feuillantines de Toulouse. Pendant le cours de son noviciat chez ces bonnes religieuses, elle contribua pour la principale part, au moyen d'une large aumône, à la construction du couvent des Capucins de Castelnaudari. Ce n'est pas à Lencloltre qu'elle mourut, mais à Poitiers, le 25 avril 1618, tandis qu'elle posait les premiers fondements de la Congrégation des Bénédictines de Notre-Dame du Calvaire.

Catherine de Longueville, sa sœur aînée, refusa toute alliance mondaine par le désir de se livrer avec plus de liberté à l'exercice des bonnes œuvres. Elles remplirent sa vie entière, et S. François de Sales professait pour elle une très haute estime. Elle mourut saintement, à Paris, en 1638.

(2) Brousse, loco citato.

yeux (1). Entre autres propos notables, il lui dit que Dieu l'avait tiré des montagnes de Béart (*sic*) pour le faire Roy d'un grand peuple, mais à ceste charge de le reconnoistre et de lui en faire hommage, faisant regner ses loix, et se montrant vrai défenseur et protecteur de son Eglise ; sinon, que le mesme bras qui l'avoit eslevé le pouvoit abaisser, car c'estoit ce grand Dieu qui faisoit et defaisoit les Roys comme bon luy sembloit. »

P. APOLLINAIRE.

(1) Lestolle, que nous copions ici, donne au supérieur du monastère le titre de prieur, non usité dans les ordres franciscains, où on l'appelle *gardien*. Celui-ci, au couvent de la rue Saint-Honoré, où se présenta Henri IV, (était alors le P. Jean Brûlart de Sillery. L'émotion du Roi, en cette circonstance, prouve sa longanimité, car il avait, comme on va voir, quelques reproches à faire au P. Brûlart.

ALAIS DE 1250 à 1340¹

La distinction flatteuse dont vient d'être l'objet l'auteur de l'*Histoire d'Alais*, nous fait un devoir d'en dire quelques mots, insuffisants sans doute pour en faire apprécier le mérite, suffisants pour faire naître le désir de la connaître. Aussi bien les lecteurs de la *Revue* et les amis de M. Bardon nous en veulent peut-être d'avoir attendu si longtemps — car beaucoup sont l'un et l'autre.

Les bibliographes professionnels font précéder l'étude de l'histoire de celle de la géographie, ce qui est logique : comment comprendre le récit des événements si l'on ne connaît pas les lieux qui en sont le théâtre ? Dans le même ordre d'idées cependant, les historiens, lorsqu'il s'agit des mœurs, de l'industrie, des croyances d'un peuple ou d'une région, font de ces sujets importants une sorte d'appendice, comme si des batailles d'un jour et des traités de quelques années étaient tout dans la vie d'une collection d'êtres humains, avaient façonné leurs âmes à nouveau et pouvaient suffire à tout expliquer. M. Bardon n'est pas de leur avis ; aussi, avant d'entamer le récit de l'histoire d'Alais

(1) *Histoire de la ville d'Alais*, de 1250 à 1340, par Achille Bardon, receveur de l'enregistrement à Nîmes. — Nîmes, Clavel et Chastanier, 1894.

pendant la guerre de Cent ans, veut-il nous faire connaître à fond la scène et les auteurs de ce drame et nous familiariser avec les noms et avec les choses.

D'abord la famille, base de toute société. Le père, maître de « tout ce qui est sous son toit », la femme et les enfants soumis à son autorité mitigée, la loi romaine « tempérée par celle de Dieu. ». Puis, la cité avec ses droits et ses franchises, son organisation et sa vie municipales ; ses consuls désignés par les conseillers et ceux-ci choisis par les consuls jusqu'à ce que, par une mesure plus rationnelle, leur élection soit confiée directement aux citoyens rangés par catégories. Au-dessus du municpe, l'autorité suprême, le roi et le seigneur qui se partagent l'administration et la justice, chacun avec son viguier et ses juges, mais avec l'appel au sénéchal de Beaucaire et de Nîmes, gage d'influence prépondérante pour le pouvoir royal. La loi pénale, empreinte de la barbarie des temps féodaux, a parfois pour le pauvre une pensée de miséricorde que nous n'oserions inscrire dans notre code : celui qui a volé, parce qu'il avait faim, n'est pas un voleur.

L'impôt est là, comme ailleurs, comme toujours, le grand problème de la vie sociale. En vertu de leurs chartes, le roi ni le seigneur n'ont droit de lever des tailles sur les habitants, mais ils se rattrapent sur les convocations de ban, les albergues et les chevauchées, corvées qu'ils laissent transformer en redevances. Certains services personnels, la voirie et la garde aux remparts, incombent aux bourgeois ; mais pour payer les deniers commu-

naux et royaux, il faut un rôle et établir la cote de chacun et personne n'est content. L'immunité de la taille ne dispense pas la ville de contribuer par des dons « gratuits » aux besoins de l'Etat, ni les particuliers d'acquitter des droits énormes de mutation. Peu de privilégiés en somme : les consuls, le clergé paroissial, les médecins et quelques nobles ou soi-disant tels, quand ils peuvent prouver leurs prétentions.

Si nous voulons descendre maintenant du mécanisme de la vie publique aux détails de l'existence matérielle, les renseignements les plus précis et les plus complets ne nous manqueront pas. Nous saurons le prix du pain, de la viande, du vin et des châtaignes aussi bien que les ménagères alaises du XIII^e siècle. L'industrie du pays, avec ses filatures de toiles et de soies, ses mines et ses forges, les cuirs et les suifs, a fait de la ville un centre commercial important, qui a ses comptoirs, ses changeurs et ses courtiers. La sage organisation de ses foires, de ses voies publiques et des octrois, ainsi que les mesures protectrices des étrangers, en ont assuré la prospérité.

Et maintenant, en remontant vers les hautes régions de la vie morale, nous la voyons sous sa triple forme d'expansion : la religion, l'instruction et la charité. L'abbaye de Cendras, malgré ses nombreux prieurés, est, à l'époque qui nous occupe, en voie de décadence ; les abbés et les prieurs ne pensent qu'à leurs intérêts : c'est le zèle religieux qui leur manque et non les ressources de la dime, dont le fonctionnement est clairement expliqué. Le clergé paroissial proprement dit a la confiance des fidèles,

dont la foi se manifeste par des legs testamentaires fréquents , les confréries, les pèlerinages et le culte public et solennel que l'on rend aux reliques du Trésor.

Si les fils de S. Dominique et ceux de S. François se sont chargés de l'instruction primaire , la ville a cru utile de fonder deux chaires de droit, — droit civil et droit canon ; — mais elles disparaîtront bientôt, faute d'élèves. L'assistance publique est représentée par une grande distribution de pain annuelle et par deux établissements hospitaliers : une maladrerie pour les pestiférés et les lépreux , un hôpital pour les malades.

En résumé, le travail de M. Bardon , résultat de longues et patientes recherches, et basé uniquement sur les textes originaux , est appelé à rendre aux savants les plus grands services. Il est d'un style clair et simple qui n'exclut pas, à l'occasion, une *humour* caractéristique qui jette sur l'aridité de certains détails un regain de vie et d'originalité.

Lorsque l'auteur aura rempli le programme alléchant qu'il nous fait entrevoir , qu'il nous aura promenés successivement de la Gaule romaine à la France de Louis XIV ; que, grâce à lui, tous les sentiers ardu de l'érudition historique seront pour nous des routes battues, il ne lui restera plus qu'à condenser dans deux à trois volumes toutes ces belles études, et alors, la ville d'Alais n'enviera plus à Nîmes son historien ; elle aura, elle aussi, son Léon Ménard.

C^{te} DE BALINCOURT.

LA CHANSON DE MAGALI

Toute la France connaît la chanson des *Métamorphoses*, qui n'est pas si provençale que vous le supposez, bien que Mistral en ait su tirer un chef-d'œuvre. Elle a, en Bresse, un accent très pénétrant. M. Gabriel Vicaire a retrouvé le texte qu'il cite dans la *Nouvelle Revue* :

- Mignonne, ma mignotte,
Mon cœur joli,
En veux-tu cinq cents livres
De mon argent ?
Après tu m'y rendras
Le cœur content.
- J'en veux point cinq cents livres
De ton argent.
Je veux m'y mettre rose
Sur le rosier.
Jamais tu n'y auras
Mes amitiés.
- Ah ! si tu t'y mets rose
Sur le rosier ,
Je m'y mettrai espèce
D'un jardinier ;
J'irai cueillir la rose
Sur le rosier.
- Si tu t'y mets espèce
D'un jardinier,
Moi, je m'y mettrai caille,
Volant au blé.
Jamais tu n'y auras
Mes amitiés.

— Ah ! si tu te mets caille,
Volant au blé,
Je m'y mettrai espèce
D'un chien d'arrêt.
J'irai prendre la caille
Volant au blé.

Et ainsi de suite, car la complainte est interminable, jusqu'aux derniers couplets, qui sont les plus poétiques :

— Ah ! si tu te fais moine
Gaillard chantant,
Je m'y mettrai étoile
Au firmament.
Jamais tu n'y auras
Le cœur content.

— Si tu te fais étoile
Au firmament,
Je m'y mettrai nuage,
Nuage blanc.
J'irai couvrir l'étoile
Du firmament.

Cela sans doute ne vaut pas *Magali* ; mais, à défaut d'art, on y peut trouver de l'inspiration.

DE LA *Nouvelle Revue*.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES. — IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT

DOCUMENTS INÉDITS

RELATIFS

A LA CHARITÉ DE SAINT CÉSAIRE ET A LA LÉPROSERIE DE NIMES

Au XV^e siècle

A ne jeter sur l'histoire du Moyen-Age qu'un coup d'œil superficiel, on est effrayé et rebuté par une interminable série de misères et de calamités, qui s'enchaînent de telle sorte qu'il semble que l'humanité, durant cette longue période, n'ait pu attendre quelque soulagement que d'un changement de fléau. On s'étonne que le monde moderne soit sorti de tant de ruines. On se demande quelle force soutenait la société, la vivifiait, et lui a permis d'accomplir son évolution, en dépit des vices de son organisation et des périls extérieurs qui menaçaient son existence.

L'étonnement cesse, quand on descend au fond des choses, et la réponse à la question se présente d'elle-même : à des maux immenses suffisait une immense charité, non pas pour les guérir complètement, mais pour les rendre tolérables et pour que le sort de l'homme, dans son ensemble, soit allé à peu-près toujours en s'améliorant, même au cours de
T. XVII, Août 1895.

ce qu'on est convenu d'appeler une époque de ténèbres et de barbarie.

Sous l'influence du christianisme, l'idée de la fraternité humaine s'était implantée dans toutes les âmes. Souvent sans doute elle recevait des faits de cruels démentis; mais elle n'en demeurerait pas moins maîtresse des intelligences : on pouvait l'oublier, non la nier ; et les conséquences d'un principe ainsi posé et accepté sont incalculables.

La foi, dit-on, transporte les montagnes. Elle fit plus alors; elle lutta victorieusement contre l'égoïsme qui constitue le fond de l'homme. Une masse de documents, trop longtemps négligés ou mal étudiés, archives hospitalières, cartulaires, minutes des notaires, témoignent d'un irrésistible entraînement, d'une émulation ardente, qui poussaient les favoris de la fortune à se dépouiller au profit des déshérités. Les chartes de donation ne se comptent plus en ses siècles où la multiplicité des bonnes œuvres était la contre-partie nécessaire de la fréquence des crimes. Au lit de mort surtout, nul n'eût osé se soustraire à l'obligation de racheter ses fautes par de larges aumônes ; nul, même parmi les plus humbles, n'eût consenti à mourir sans tester, ne fût-ce que pour faire quelque legs pieux pour le salut de son âme, *pro remedio animæ*.

L'histoire de la charité contemporaine sera facile : fondation et administration des hospices, des asiles, des établissements de bienfaisance de tout genre, des caisses de retraites ou de secours, assistance publique, assistance judiciaire, tout est réglé par la loi, soutenu parfois et contenu toujours par l'autorité, uniformisé par la centralisation, enregistré par

la statistique. Le plus noble des sentiments est endigué, canalisé, comme l'eau d'un moulin, cadastré comme une terre soumise à l'impôt. Aussi l'analyse des paperasses officielles suffira-t-elle à donner aux historiens à venir un aperçu des effets de notre philanthropie.

Rien de tel pour la période médiévale. Tout ou presque tout y est laissé à l'initiative individuelle, au libre essor de la solidarité chrétienne. Le pouvoir royal n'interviendra que rarement et assez tard d'ailleurs. Quant aux communes, dès qu'elles seront constituées, elles seconderont volontiers toutes les manifestations d'un sentiment auquel elle doivent de vivre elles-mêmes. Elles seront appelées un jour à exercer sur les institutions de bienfaisance leur droit de police. Mais pendant longtemps elles se contenteront de les encourager, de les suppléer le cas échéant ; elles se garderont bien de les accaparer, de les absorber. Ainsi livrée à elle-même, la charité privée, et par ces mots il faut entendre le dévouement du clergé régulier et séculier aussi bien que la générosité des particuliers ou des corporations, s'attaque sans hésiter à toutes les plaies par où l'humanité saigne et souffre. Elle ne parvient pas à les cicatriser toutes ; mais combien de douleurs n'adoucit-elle pas ? Elle déploie pour cela des ressources d'une infinie variété ; elle s'accommode aux temps, aux lieux, aux circonstances. Chaque ordre religieux, chaque donateur ou testateur suit ses propres inspirations et ses préférences ; chacun adopte le moyen qu'il croit le plus pratique, la combinaison la plus ingénieuse, pour atteindre le but spécial qu'il s'est proposé ; et tous marquent leur œuvre de leur empreinte et

de leur caractère personnel. C'est ce qui donne à leurs créations une physionomie si originale et si vivante.

Incontestablement c'est là un attrait, mais un obstacle aussi, pour celui qui veut aujourd'hui retracer le tableau de cette floraison capricieuse et touffue. Ce n'est qu'en remontant sans cesse aux sources multiples et pour ainsi dire inépuisables dont nous parlions tout à l'heure, en recueillant avec soin des traits épars ça et là, en ne dédaignant aucun détail, qu'il pourra espérer se rapprocher de la vérité.

Les établissements charitables de Nîmes ont été l'objet d'études historiques d'une haute valeur conçues d'après cette méthode sévère (1). Il y aurait folie à prétendre refaire ces remarquables travaux. Mais il doit être permis, ce semble, et peut-être n'est-il pas sans intérêt de les compléter par quelques renseignements nouveaux que fournissent de temps à autre des documents encore inexplorés. C'est ce que nous essayerons pour deux de ces établissements, la Charité de St-Césaire et la Léproserie de Nîmes, à l'aide de divers actes de la fin du xv^e siècle que nous avons découverts dans l'étude d'un notaire de notre ville (2).

Sous ce nom de *Charité*, on désignait, non pas

(1) « La Charité à Nîmes, » par M. l'abbé Azais. Mémoires de l'Académie du Gard, année 1874, p. 27 et s. — « Les hôpitaux et les œuvres charitables à Nîmes d'après Ménard et les documents originaux » par M. l'abbé Goiffon. — « La Léproserie de Nîmes, d'après des documents inédits, » par M. le docteur Puech. Bulletin du Comité de l'art Chrétien du diocèse de Nîmes, t. IV, p. 165 et suiv..

(2) M^e Degors, qui a mis à nous laisser compulser ses vieilles minutes une complaisance et une bonne grâce dont nous ne saurions trop le remercier.

comme aujourd'hui des maisons hospitalières où malades et indigents sont recueillis et soignés par les sœurs de St-Vincent de Paul, mais des institutions d'une nature particulière, dont le but était d'assurer aux pauvres de la ville des distributions de secours à des époques déterminées, secours qui ne se confondraient point avec les aumônes annuelles que les titulaires de bénéfices ecclésiastique étaient obligés de faire, dans des conditions à peu près semblables, sur le produit de leurs terres et de leurs dîmes.

Notre ville comptait deux Charités : celle de Nîmes et celle de Saint-Césaire. Nous n'avons à nous occuper que de celle-ci, qui était probablement la plus ancienne.

Mentionnée déjà dans trois reconnaissances de 1226 (1), elle remontait à une date bien antérieure peut-être. Elle subsista jusqu'en 1546. Pendant ce laps de plus de trois cent vingt ans, de nombreux documents nous la montrent recevant, sous forme de legs ou de donations, d'une part des produits naturels du sol, tels que vin, blé, d'autre part des biens fonds. Les dons de récoltes étaient destinés aux aumônes de l'année courante ; l'avenir était garanti par les revenus des immeubles. Il y avait donc là pour les pauvres comme une sorte de dime, volontaire celle-là, et un véritable patrimoine, qui prit, au ^{xiii}^e siècle surtout, un accroissement considérable et qui finit par comprendre des biens de toute sorte. C'est ainsi que nous voyons la Charité de St-Césaire investie de la pleine propriété ou tout au

(1) M. l'abbé Goiffon, *op. cit.* p. 14.

moins du domaine direct de quantité de terres, vignes, olivettes ou pacages, non seulement dans les limites de la dimerie de St-Césaire (1), mais encore dans tout le territoire de Nîmes, alors bien plus étendu qu'aujourd'hui (2), et jusqu'aux portes de la ville, près des aires de la Léproserie (3). Elle perçoit un droit de cense sur la moitié d'une hôtellerie sise à Nîmes, rue de la Ferrage (4). Elle est enfin propriétaire en ville d'une maison, où sont ses magasins ou greniers ; c'est-là en effet, que, aux termes de tous les contrats, les tenanciers doivent apporter leurs redevances, à l'échéance ordinaire, c'est-à-dire à la fête de St-Michel.

Cet important patrimoine était confié à quatre administrateurs, appelés *caritadiers*, pris dans les rangs les plus modestes et nommés pour un an, qui repré-

(1) Notamment aux quartiers de Pondres (minutes d'Etienne Pignol, notaire du faubourg des Prêcheurs à Nîmes, registre de 1494 et 1495 passim. Etude de M^e Degors), de la Clausade (reconnaissance du 28 mai 1495. ib. f. 27), de Vésin, de Crep (ib.), de Chabran (autre reconnaissance du 28 mai 1495, ib. f. 28), de Font Contrastine (accens. des 29 décembre 1512. E. Pignol. f. 89 ; 7 janvier 1512. ib. f. 402 et s. ; 23 février 1512, ib. f. 262 et s.) ; de Bameyras (recon. du 26 fév. 1512. ib. f. 144) ; de Val de Gors (acc. du 4 janvier 1512, ib. f. 110).

(2) Par exemple aux quartiers de Negasaumas (accensement du 7 juin 1495 ib. f. 34), de Morties ou du Pilon d'Aureilhargues (reconnaissance du 1^{er} août 1495, f. 49), de Mégaurie (recon. du 14 novembre 1495, f. 124), du Puech Augié (accensements du 5 décembre 1495, f. 146, qui mentionnent, parmi les confronts, divers immeubles appartenant aussi à la Charité de St-Césaire ou dépendant du même *feudum*), du Telh (accens. du 24 décembre 1495, f. 155), du mas de Gardies, de Courbessac etc. etc. (Lettres de Louis XIII du 28 février 1614 dans Ménard. Histoire de la ville de Nîmes t. V. Preuves p. 237).

(3) Reconnaissance du 7 juin 1495 pour « quam dam terram sitam in territorio Nem(ausi) prope areas Leprosiæ inter iter de Codous et Montispelii, conf... a borea recto cum itinere Montispelii (E. Pignol 1495, f. 34).

(4) Reconnaissance du 14 novembre 1495 (ib. f. 124).

sentaient l'œuvre, plaidaient et contractaient pour elle, recevaient les libéralités qui lui étaient adressées, percevaient ses revenus en argent et en nature, exploitaient, amodiaient ses terres et enfin procédaient à la grande distribution d'aumônes, qui avait lieu tous les ans à la fête de la Pentecôte et qui terminait et couronnait leur gestion.

L'accensement était le moyen ordinaire de tirer parti de ces biens; c'était le plus simple et le plus en harmonie avec le but poursuivi. Mais quelle que fût la nature des biens accensés, si un droit d'entrée en argent était parfois stipulé, la rente devait toujours être payée en blé, à raison d'une *quarte* de grain par *carterade* de terre ou de vigne (1).

Deux procès-verbaux qui se suivent sur le registre du notaire Pignol, à la date du 7 juin 1495, jour de la Pentecôte, nous font connaître le mode d'élection et d'investiture des *caritadiers* (2). Les administrateurs sortants, Hugues Laurent, Colin Taborel, tisserands, et Antoine Beaucaire travailleur, tous les trois de Nîmes, et Denis Carbonnel travailleur de St-Césaire, se réunissent chez l'un d'eux à l'issue de la cérémonie qu'ils viennent de présider, coiffés de leurs chapeaux de fleurs (3), insignes de leur di-

(1) V. acte du 24 août 1495 (E. Pignol, 1495, f. 55-57). Une reconnaissance déjà citée du 1^{er} août 1495, porte un sétier de froment pour une *borsiata* de terre arable. Certains actes mentionnent des biens dont la Charité avait la pleine propriété; c'étaient surtout des terrains incultes, qui n'avaient pas encore trouvé preneur et qui sont parfois qualifiés de *heremi publici*: ... « Quemdam heremum conf. » Borea recto cum *heremis publicis* dictæ caritatis » (24 mai 1495 ib. f. 22). Était-ce parce qu'ils étaient provisoirement livrés à la vaine pâture?

(2) Voir appendice.

(3) Le texte précise davantage et parle de « chapeaux faits d'æillets » ou de « giroflées », *pileorum garioflorum* (pour *gario-*

gnité. Chacun choisit son successeur, et c'est ainsi que sont désignés Jean Richard, chaussetier, Louis Meynard ou Meynadier, savetier, Gilles Bordelle, travailleur et Jean Delacroix, ce dernier de St-Césaire (1). Les nouveaux élus déclarent accepter les fonctions qui leur sont dévolues et dont ils sont aussitôt investis par une de ces formalités symboliques alors si fort en faveur, l'imposition des couronnes fleuries que leurs prédécesseurs tiennent un moment sur leurs têtes.

Ils jurent sur les Saints-Evangiles de bien et fidèlement s'acquitter de leur charge ; après quoi tout le monde se rend à la maison de la Charité, dont la possession est transférée d'une façon à la fois réelle et symbolique par la remise des clefs, l'ouverture et la fermeture des portes, etc.

Il serait difficile de méconnaître ce qu'il y a de primitif dans le procédé, tel qu'il nous est décrit par ces procès-verbaux et tel que, selon toute vraisemblance, il avait été adopté, dès l'origine, pour le renouvellement des *caritadiers*. On peut supposer qu'il avait été imaginé par les fondateurs eux-mêmes.

filis, solécisme fréquent alors) *conditorum*. D'après le Glossaire de Ducange, *Gariofilum* était employé pour *Caryophyllum* dans le sens de girofle et parfois de giroflée. Le mot *Caryophylle* est l'ancien nom scientifique du genre œillet, et l'on sait qu'en Provence on appelle encore les œillets des giroflées. Dans un procès-verbal postérieur de quelques années et relatant aussi une élection des *Caritadiers* de St-Césaire, il est question d'une manière générale de « chapeaux de fleurs : » « imponentes in possessione per ipsorum *pilleorum florum* super eorum capita, morem solitum insequendo. » (Et. Pignol. 26 mai 1509. registre de 1509 f. 68). L'usage de se couvrir la tête de fleurs dans certaines cérémonies était très répandu au Moyen-Age et se conserva longtemps en bien des endroits.

(1) Il semble qu'un des *caritadiers* au moins dût habiter ce hameau, auprès duquel était située une bonne partie des terres de la Charité.

mes, à une époque très reculée où on n'éprouvait nul besoin de faire appel à une autorité publique, que du reste on n'eût su peut-être où prendre, dans l'universel désordre social. Ainsi établi, l'usage se perpétua jusqu'à la fin. Quelque singulier au surplus qu'on soit tenté de le trouver, il n'est pas sans précédent dans les annales de l'Eglise, et il offre quelque analogie avec les divers modes de nomination des consuls de Nîmes consacrés d'abord par un règlement de 1208, puis par la charte de 1254 portant rétablissement du consulat électif et reproduisant sur ce point une très ancienne coutume. En tout cas, il avait pour effet de conférer une très-grande indépendance envers le pouvoir municipal à une administration constituée en dehors d'une intervention quelconque de celui-ci.

Malgré cette autonomie, ou plutôt à cause d'elle, la Charité de St-Césaire paraît avoir longtemps prospéré. Mais, au temps où nous reportent nos documents, des signes manifestes de décadence se produisent ; le zèle d'autrefois, ne s'appuyant plus sur une croyance aussi ferme, faiblit ; le dévouement est moins pur et moins désintéressé ; les *caritadiers* ne se conforment plus aux traditions léguées par leurs devanciers ; ils cherchent à tirer profit pour eux-mêmes de leur qualité de gérants du bien des pauvres. Ils ne tiennent aucun compte du terme fixé à leur mandat : en 1495, le jour même où ils viennent d'être remplacés, ils ne craignent pas d'accenser encore des terres sur lesquelles ils n'ont plus aucun droit, et le notaire sera obligé de cancelier son acte et de noter en marge qu'il est nul, *non valet* (1). Voici

(1) *Novum accapitum* du 7 juin 1495 (E. Pignol, f. 34).

maintenant qui est plus grave. Le 28 mai de la même année, trois des *caritadiers* en exercice donnent à emphythéose au quatrième, Colin Taborel, une terre appartenant à la Charité moyennant une rente qui paraît assez faible (1). Les administrateurs élus quelques jours plus tard s'empressent de ratifier cet acte évidemment nul (2). Mais cette ratification elle-même n'est-elle pas plus que suspecte ? Et n'en est-il pas de même d'un autre bail emphythéotique consenti le 1^{er} août suivant au même Taborel (3) ? Enfin Ménard (4) nous apprend que les *caritadiers* cessèrent peu à peu de rendre leurs comptes et que même, en 1566, la distribution des aumônes manqua complètement. Les consuls s'émurent et intervinrent cette fois. Ils saisirent les biens et le livre des censives de la Charité, pour les attribuer aux hospices de la ville, et obtinrent du roi des lettres supprimant l'institution, ce qui était un moyen radical de supprimer les abus.

Le hasard, en mettant simultanément sous nos yeux les documents que nous venons d'analyser et celui dont il nous reste à dire un mot, a ménagé une frappante antithèse. Il n'y a rien, en effet, qui, au point de vue de l'ingérance des pouvoirs publics, diffère plus de la Charité de St-Césaire que la Léproserie de Nîmes. Ici encore c'est bien sur la générosité du clergé et des fidèles que l'on compte pour subvenir aux frais de construction et d'entre-

(1) Et. Pignol. 1495. f. 29.

(2) Acte du 12 juillet 1495. ib. f. 45.

(3) E. Pignol. 1495. f. 50.

(4) T. IV. p. 191.

tion des *maladreries, ladreries, malautières* ou *léproseries*, qui, au nombre de près de vingt mille, couvrent, depuis le règne de Philippe-le-Bel, toute la surface de la France ; ici encore c'est un ordre religieux, celui des frères de St-Lazare, qui se crée pour hospitaliser et nourrir les infortunés que frappe le mal inexorable. Mais le chrétien ne sent pas seulement sa pitié s'émouvoir à la vue du malheur de ses frères ; chacun tremble pour soi ; l'horrible fléau projette comme une ombre de terreur et de tristesse, qui se répand surtout aux alentours de l'an 1200. A tout prix il faut enrayer la contagion, séparer le lépreux de la société pour laquelle il est une menace. De là des mesures générales dont quelques-uns revêtent à nos yeux un aspect de véritable atrocité ; de là la rigueur des règlements qui régissent, sous le contrôle des agents du roi et des municipalités, l'administration et la police intérieure des maisons de St-Lazare.

Sous le nom de recteurs, des officiers royaux avaient été de bonne heure placés à la tête de ces maisons. Après un très long conflit, les consuls de Nîmes avaient obtenu la permission d'organiser et de surveiller à leur gré la direction de la Léproserie établie dans leur ville, à une date inconnue, mais fort ancienne. Ils publièrent, en conséquence, au mois de février 1487, un règlement, aux termes duquel ils devaient élire chaque année, parmi les lépreux, un prévôt, appelé aussi major ou majoral, chargé de maintenir le bon ordre et de faire respecter les statuts. Ils conservaient ; en outre, la haute main sur tout ce qui se passait dans l'hospice ; les pensionnaires ne pouvaient même tester sans leur autorisation.

M. le docteur Puech, qui a reproduit ce règlement d'après Ménard , pense qu'il n'avait pas encore été mis à exécution, en 1491, en ce qui concerne le majoral (1). Les registres de notre notaire (2) nous apportent la preuve qu'il était observé sur ce point, au moins en l'an 1499. En effet, le 6 septembre de cette année, Julien Delafont, se disant procureur de l'Hôpital des pauvres lépreux, et trois femmes, qualifiées de *pauvres lépreuses* de cet Hôpital, se présentent devant deux des consuls, les s^{rs} de Liquas et Vitalis, et leur exposent que le procureur ne peut suffire seul à la direction de la maison, (probablement à cause de la gravité de son état, bien que cela ne soit pas indiqué). Ils les prient, en conséquence, de leur donner, comme coadjuteur, *un pauvre de la même maladie, pauperem dicti morbi*, Paul Salhart, qui est présent. Il est fait droit à leur requête. Le candidat offert est accepté par les consuls, et comme coadjuteur et comme pensionnaire, à la condition qu'il apportera à l'établissement et à la communauté des *pauvres lépreux* la somme de 50 florins, et qu'il prêtera serment de se conformer aux statuts, ce qui a lieu séance tenante ; acte est dressé du tout, devant la porte de la Léproserie.

Le régime, on le voit, était tout autre que celui de la Charité de St-Césaire. Donna-t-il de meilleurs résultats ? Le doute est permis, en présence de ces considérants de l'ordonnance relative aux léproseries promulguée par François I^{er}, en 1545, un an tout juste avant le scandale qui motivait une si dure

(1) Docteur Puech, loc. cit.

(2) V. appendice.

répression de la part des consuls : « Comme nous sommes dûment avertis, dit le Roi, que les hôpitaux fondés en notre royaume, ayant été mal administrés par ci-devant, sont encore de pis en pis gouvernés tant par leurs administrateurs et autres qui doivent avoir l'œil sur iceux, lesquels se sont efforcés et s'efforcent encore journellement vouloir appliquer à eux ou leurs serviteurs le revenu desdits hospitaux et en faire leur patrimoine... » (1) Tant il est vrai que les institutions valent ce que valent les hommes et que les forces morales sont au nombre des plus puissants facteurs de l'ordre social !

F. DAUDET.

(1) Cité par le docteur Puech, op. laud.

APPENDICE

I

Electio seu Constitutio Caritaderiorum Caritatis sancti Cezarii.

Anno et regnante quibus supra (1495) et die septima mensis Junii, quæ erat festum Penthecostes. Universi, etc. Q. personaliter constituti providi viri Huguetus Laurentii, Colinus Taborelli textores et Anth. Bellicc (adri) laborator, habitatores Nem(ausi), necnon Dyonisius Carbonelli laborator habitator loci Sti Cezarii, caritaderii Caritatis et Eleemosinæ sancti Cezarii, quæ fit singulis annis in festo Penthecostes in presenti civitate Nem(auso), gratis et melioribus viâ, modo et forma, etc., quibus potuerunt, etc., in loco ipsorum posuerunt, elegerunt ac de novos (*sic*) constituerunt in caritaderios et gubernatores bonorum dictæ Caritatis S^{ti} Cezarii annatæ presentis die presenti incipiendæ die presenti (*sic*) et finiendæ simili die dicto anno penitus revoluta, videlicet dictus Colinus Taborelli in loco suo elegit discretum virum Johannem Richard, caussaterium Nem(ausi), et dictus Huguetus Laurentii in locum suum posuit et elegit providum virum Ludovicum Maynardum, sabbaterium Nem(ausi), et Anthonius Bellicc(adri) probum virum Egidium Bordelli laborem, habitatores Nem(ausi), præfatusque Dyonisius Carbonelli probum virum Anthonium de Cruce dicti loci S^{ti} Cezarii, ibidem presentes et horum onus in se gratis assumentes. Desvestientesque ipsos investierunt per impositionem pilleorum (*sic*) gariofilorum (*sic*) conditorum, quorum unusquisque ipsorum constituentium in manibus ipsorum tenebat super caput ipsorum electorum impositionem, dantes eisdem potestatem, auctoritatem et licentiam dictam Caritatem seu bona ejusdem regendi et gubernandi prout et quemadmodum est fieri solitum, feudaque eidem Caritati pertinentia ad novum accapitum tra-

dendi necnon laudandi, etc., cœteraque alia faciendi, etc., prout ipsi electores et constituentes faciebant et facere ante horum constitutionem poterant. Quod ita præfati Richard, Maynaderii, Bordelli et de Cruce bene, juste et fideliter facere promiserunt et juraverunt manus suas super Sancta Dei Evangelia imponendo, etc., de quibus, etc.

Actum Nem(ausi) infra Arenas et in domo dicti Anth. Bellicc(adri). T(estibus) p(resentibus) Audeto Monnerii furnerio, Johanne Giscarelli laboratore, Petro Gauberti, (nom illisible), labor. habitatoribus Nem(ausi), et me Stephano Pinholis.

Continuatio dictæ possessionis.

Demum ibidem et in continenti, dicti Huguetus Laurentii, Colinus Taborelli, Anthonius Bellicc(adri) et Dyonisius Carbonelli, una cum dictis Johanne Richard, Ludovico Meynaderii, Egidio Bordelli et Anthonio de Cruce de novo electos (*sic*) associatos (*sic*), me notario et testibus infra (nomina)-tis, accesserunt ad domum dictæ Caritatis sitam infra civitatem Nem(ausum), et, continuando dictam eorum possessionem, posuerunt in possessionem dictæ domus prefatos, Richard, Menaderii (*sic*), Bordelli et de Cruce noviter electos per traditionem clavum ejusdem domus, aperturamque et clausuram ejusdem, ac ingressum et regressum et per harum possessionem posuerunt in possessione ceterorum membrorum, annexorum et connexorum eidem Caritati pertinentium, etc. De quibus, etc. Actum tam infra quam ante dictam domum præfatæ Caritatis. T(estibus) p(resentibus) quibus proxime suprâ.

(Registre des notes brèves de M^e Etienne Pignol, notaire à Nîmes, pour l'année 1495, f. 33).

II

Receptio Pauli Salhart in domo Hospitalis pauperum Leprosorum.

Anno quo supra (1499) et die vi^{ta} septembris, universi, etc. Q. exis(tentes) et personaliter constituti Julianus de Fonte,

procurator Hospitalis pauper(um) Leprosorum civ(itatis) Nem(ausi), Johana Brussela, Catherina Aquaneyra et Agnes Malfre, pauperes leprosæ dicti Hospitalis, dixerunt et exposuerunt dominis consulibus, de Liquas et Vitalis, ibidem presentibus, quod ipsi erant sine aliquo coajutore et quod eorum procurator non poterat vaccare (*sic*) solus ad regimen dicti hospitalis. Idcirco instanter requisierunt dictos dominos consules quatenus dignarentur eisdem in coajutorem probum virum et pauperem dicti morbi Paulum Salhard ibidem presentem. Quiquidem d(omi)ni consules audita horum requisitione et postulatione eisdem pauperibus in quoadjutorem (*sic*) dederunt et tradiderunt eundem Paulum Salhart, proviso quod portet in dicto hospitali et eisdem pauperibus quinquaginta florenos. Quiquidem pauperes de consensu dictorum dominorum consulum eundem Paulum Salhart receperunt, qui iuravit servare statuta dicti hospitalis, et confessi fuerunt habuisse ab eodem dictos quinquaginta florenos... De quibus, etc... Actum ante dictum hospitale. T(estibus) p(resentibus) Rolieto Daure (?), Guilhelmo Alegre Nem(ausi), et me Stephano Pinholis.

(Registre du même notaire, pour l'année 1499, f. 44-45).

SÉGUIER SUR LA LOZÈRE

Jean-François Séguier, botaniste distingué et grand archéologue, naquit à Nîmes le 25 novembre 1703. Après vingt-trois ans de voyages à travers l'Europe et de travaux dont le plus important (*Inscriptionum antiquarum index absolutissimus*) est resté inédit, à la mort de son ami Maffei (1755), il revint se fixer dans sa ville natale, y apportant ses collections, qui devaient encore s'accroître pendant trente ans.

Il restitua l'inscription du fronton de la Maison-Carrée à l'aide des trous laissés dans la pierre par le scellement des lettres de bronze (1759). En 1772 il fut nommé associé de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il mourut le 1^{er} mars 1784.

Sa correspondance avec les savants de son temps, conservée à la Bibliothèque de Nîmes, forme seize volumes in-4°.

Séguier légua à l'Académie de Nîmes sa bibliothèque, ses manuscrits, sa collection de médailles et son cabinet d'histoire naturelle. Mais la Révolution supprima l'Académie (1791), et les richesses de Séguier furent réunies à la Bibliothèque de la ville. La rue où était la demeure de l'illustre nîmois a pris le nom de rue Séguier.

Séguier eut à Génolhac, au pied de la Lozère, un
T. XVII, Août 1895.

correspondant beaucoup plus jeune que lui, le docteur Reboul-Damalet, pour qui la flore de la montagne et du pays environnant n'avait pas de secrets.

Le 16 juin 1766 et les jours suivants, Séguier mit à exécution son projet de se rendre compte de ce qu'étaient la Lozère et sa flore. Reboul-Damalet n'avait alors que 25 ans et lui était encore très-probablement inconnu.

A cette époque on suivait encore la classification botanique de Tournefort (1697), fondée sur la forme de la corolle. Mais la classification plus scientifique de Linné (1731), fondée sur des considérations tirées des étamines et des pistils, avait déjà gagné du terrain, et l'on pouvait prévoir qu'elle deviendrait bientôt prépondérante.

Pour la géologie, elle était beaucoup moins avancée que la botanique. Buffon venait bien de faire paraître sa *Théorie de la terre*, mais, si remarquables qu'en fussent les vues, il n'y avait pas là les éléments d'une science positive et vérifiée. Son bel ouvrage des *Epoques de la nature*, qui a mis sur la voie des grandes découvertes de la géologie, ne devait paraître qu'en 1788.

Ce manque de données positives en géologie, science toute récente pour nous-mêmes, plonge Séguier dans un grand embarras, lorsqu'il se trouve en présence des énormes blocs de granit, arrondis et juxtaposés, dont les pentes de la Lozère sont semées, et qui leur impriment un caractère chaotique et grandiose. Excellent observateur, Séguier constate que ces blocs semblent avoir été placés les uns sur les autres *à dessein*, mais naturellement il n'en

croit rien. L'hypothèse d'une action volcanique ne donne aucune satisfaction à son esprit sagace, et, en véritable savant qu'il est, il se résigne à ignorer la cause de ces apparences extraordinaires. Aujourd'hui, plus heureux, nous savons qu'elles sont dues tout simplement à un phénomène de segmentation des masses granitiques superficielles, segmentation causée par l'action décomposante des agents atmosphériques.

Je n'ai pas reproduit les listes des plantes trouvées sur la Lozère, parce que je ne m'adresse pas ici à des botanistes. Il sera facile aux botanistes de profession d'en prendre connaissance dans le manuscrit de Séguier lui-même (Bibliothèque de Nîmes, n° 13776, recueil Séguier n° 6, art. 18, intitulé à la table : Description du voyage fait par M. J. Séguier au mont Lozère en 1766 et des plantes qu'il y observa. Ce recueil porte le n° 80 du nouveau catalogue des manuscrits).

La relation de Séguier est assez négligée comme style. C'est un texte qui évidemment n'a pas été revu pour l'impression. Je l'ai laissé tel quel, en comblant quelques lacunes. Il est intéressant par l'exactitude des observations. Le voici.

PLANTES OBSERVÉES AU MONT LOZÈRE

en 1766

Pour le voyage de l'Ozère, le 16^e juin 1766.

La montagne d'Ozère, qu'on nomme ordinairement Lozère, s'étend du midi au septentrion, environ lieues, et du levant au couchant lieues.

A l'Orient, elle a les villages de Génolhac.....

Au couchant, ceux de.....

La plus grande étendue est du midi au nord, et la partie la plus élevée est près de l'endroit nommé *le [Crucinas]* (1), et au dessus de l'Hôpital, du côté de l'Orient.

La masse de cette montagne est toute composée de pierres, que les habitants nomment *graveirous*. C'est un assemblage de *spa[th]* et de graviers de même qualité, unis ensemble, et liés si fortement qu'il est très difficile de les désunir. On y remarque quelques parties noires, comme dans le granite, en sorte qu'il y a des blocs qu'on pourroit y rapporter. Les grands blocs ne sont pas cependant unis entre eux, ils sont tous détachés et ils ne se soutiennent que par la position du sol sur lequel ils posent. Dans la pente de la montagne, toute la terre qu'il y a entre deux n'est qu'un gravier plus ou moins gros qui s'est détaché de ces masses. Quand on considère avec attention les différents endroits de cette masse de pierres, on est fort étonné de voir plusieurs blocs entièrement détachés, sur lesquels il en pose d'autres qui semblent y avoir été mis et posés à dessein. Leur poids et leur grosseur ne permet[tent] pas, cependant, de le soupçonner. En montant du côté de Génolhac, on en trouve plusieurs de cette espèce, qui, posant sur deux ou trois blocs, en portent un autre à leur sommet, assés souvent arrondi, et ne s'y soutien[nent] que comme un corps rond sur un plan horizontal. Toute la partie de la montée, du côté du même village, ne présente que des masses détachées

(1) 1.718 mètres d'altitude.

les unes des autres , et le nombre en devient plus grand à mesure qu'on approche des endroits les plus élevés. Il en est de même dans les autres endroits inclinés. On soupçonneroit que ce seroit l'effet de quelque volcan , si on pouvoit découvrir des marques qu'il y en a eu autrefois, et il est très difficile de rapporter à un agent le bouleversement que présente cette montagne aux yeux d'un naturaliste. Les plaines et les pentes douces où l'on trouve des prairies et des pâturages ne diffèrent point de celles qui n'en ont point, que par la terre et le gravier qui les recouvre. Par dessous, le sol est partout de la même nature , comme on peut s'en appercevoir par l'eau qui les traverse, et qui a découvert les pierres qui lui servent de lit.

On a pratiqué de Génolhac un chemin assés commode pour monter sur cette montagne. On passe d'abord par des bois de châtaigniers parsemés de seigle. Après qu'on les a dépassés, on commence à trouver les blocs détachés dont j'ai parlé. Quelques genêts y naissent dans l'entre-deux : c'est presque la seule plante qui s'y trouve et qui s'y fasse remarquer. Il faut environ trois heures de chemin pour arriver de Génolhac aux Bouzèdes. On laisse en montant, à la gauche, les rochers de Trenze (1), qui sont fort escarpés et qui dominant du côté du Viala. Ces Bouzèdes ne sont qu'une ou deux maisons recouvertes de chaume, habitées par un bon paysan qui fournit du vin aux passans. C'est un gîte, c'est une petite hôtellerie. Dans les environs, il y a quelques lopins de terreensemencés de seigle, point d'arbres,

(1) Lou ranc de Trenze (note de Séguier).

et une petite prairie où l'on commence à trouver la plante que les habitants nomment *Sistre*, le *Meum* [*athamantha*] (1), qui se plaît extrêmement dans toutes les prairies de la Lozère. Elle y domine et tient fortement à la terre par ses longues racines.

On monte encore pendant quelque temps, et quand on est parvenu à la vue d'une forêt de *fau* (2), qui est à droite, on prend le sentier à gauche pour descendre dans un vallon qui mène au village de Gour-douse. Ce village est composé d'environ une quinzaine de maisons bâties de quartiers de pierre de *graveirous* et recouverts de chaumes. Il est situé dans un endroit où il y a une grande quantité de masses de la même pierre détachées. Un ruisseau qui découle de la vallée qui y conduit, serpente parmi ces pierres et fait la richesse des pâturages qu'on y trouve. Cet endroit dépend des maisons [du prieuré du Pont] de St-Nicolas, qui y ont un fermier, nommé *Vignes*, chés qui je couchai, dans un lit garni de feuilles de *fau*, comme sont tous les autres de la montagne. Il y a les restes d'une église à demi ruinée. On y disoit autrefois la messe, mais aujourd'hui, comme la Lozère n'est habitée que par des protestans, on ne s'est pas empressé de la faire rebâtir. C'est aux environs de cette église et du village, de même que dans la vallée qui y mène, que l'on trouve les plantes suivantes :.....

Les autres villages et hameaux de l'Ozère sont Peirefrége, La Vialasse, L'Aubaret, Mauméjan, Frugières, annexe de Montvert, Le Pont de Montvert,

(1) Nom donné par Linné à la livèche, plante ombellifère.

(2) Hêtres, de *fagus*.

Grisac, L'Hermet, Runes, La Brousse , au midi ; — Sarrejan, Fignau, Chamblon de Lozère , Montgros , Vialanove, au couchant ; — L'Hopital , Bellecoste , Maravieille, Enaussière, Lou Mazel, du côté de Florac, au nord.

De Gourdouze, j'ai à l'Aubaret, et je trouvai sur la route Peirefregge et La Vialasse, où il y a des bonnes prairies où je vis les plantes suivantes :

C'est à l'Aubaret que passent presque tous les troupeaux qui viennent des plaines des environs de Nîmes, de La Vaunage, etc., pour aller paître, pendant l'été, dans la montagne. Les plus éloignés demeurent environ huit à neuf jours en route, et ils s'y trouvent environ à la St Jean-Baptiste. Ils s'y distribuent dans tels endroits assignés à chacun, et ils font parquer leurs troupeaux pendant la nuit. En passant à Portes, qui est sur la route , on leur fait payer 30 sols par bergers ou goujats qui servent pour mener chaque troupeau.

Il y a [à] l'Aubaret de belles prairies où la bistorte, la *sistre*, le flos Trollius, la Scorzonere , l'orchis (y) dominant, de même que le stalicor (1) et le narcisse, *las anedes* (2), ce qui forme le plus joli coup d'œil qu'on puisse voir. Dans ces environs, on (y) voit un ruisseau qui vient de la source du Tarn, qui n'en est pas éloignée, où l'on trouve des truites, qu'on pêche à la ligne. La vallée où naît le Tarn est à l'orient de l'Aubaret et fournit de bons pâturages.

De cet endroit on découvre à plein la montagne de l'Aigoual, qui git du nord au midi et qui est pa-

(1) Salicorne.

(2) Nom languedocien du narcisse.

rallèle à celle de Lozère. Elle est, à ce qu'on m'a dit, de la même pierre de *graveiroux* que celle de Lozère. Entre deux, il y a une montagne plus basse nommée le *Bougès*, qui n'est point comprise dans la Lozère, environ à une demi-lieue de l'Aubaret. Ce Bougès n'est formé que d'une pierre talqueuse reluisante et brillante comme des paillettes d'argent. Elle se divise par feuillets et sert aux habitans comme l'ardoise pour recouvrir leurs maisons. Ils la nomment *tieule* parce qu'elle sert comme les tuiles pour recouvrir leurs maisons. Ils s'en servent encore en façon de couvercles pour les pots où ils font cuire les alimens. On trouve une grande quantité de la même pierre sur le chemin qui mène de Chambourigau à Bellepoille, et les vignes de ces environs sont plantées dans un terrain tout parsemé de cette espèce d'ardoise.

Au nord de l'Aubaret, je trouvai dans les roches le *Siseli peloponnense* (*Cicutaria foetida* J. R. H.), qu'ils nomment *Angélique d'Espagne*; et à cause que son odeur a quelque rapport avec celle de l'angélique, de l'*Imperatoria*, qui y est fort commune.

On monte ensuite par un chemin fort raboteux et couvert de *graveiroux* pour aller à l'Hôpital, qui n'en est pas fort éloigné. C'est une commanderie de l'Ordre de Malthe. Il y a sur la porte de la maison qui sert de gîte les armes du commandeur de Grimaldi (1), de Nice, qui autrefois posséda cette com-

(1) Un grand nombre de chevaliers de ce nom figurent, à partir du xv^e siècle, dans les archives du grand prieuré de Saint-Gilles. (Voir comte de Grasset, *le Grand prieuré de Saint-Gilles*. Paris, 1869).

manderie, et l'on voit aux environs plusieurs bornes où l'on a gravé la croix de Malthe.

Il y a encore des endroits plus élevés que l'Hôpital, l'un au nord, et l'autre à l'orient de ce lieu; qui sont les sommets les plus hauts de l'Ozère. Palefumade est la montagne la plus haute et pelée de Lozère.

De l'Hôpital on prend du côté de l'orient pour aller à Bellecoste. On trouve sur le chemin un pâturage assés étendu, et peu à peu on trouve le hameau qui porte ce nom. Ce ne sont que quelques maisons de paysans où l'on ne trouve pas même un lit pour coucher. Quelques prairies et quelque peu de seigle que l'on recueille est tout ce que produit cet endroit. L'herbe des pâturages y est fort courte. Peut-être l'étoit-elle cette année à cause de la rigueur de l'hyver, qui a fait mourir une grande partie des vaches de l'herbe qui les produit.

Dans les prairies des environs de l'Aubaret, j'y ai trouvé le *Narcissus luteus*, calice oblongo, et des *Tulqui* sauvages qu'on trouve aussi à la vallée qui conduit à Gourdouse et dans d'autres endroits.

Aux environs de l'Hôpital il y a des bois taillis de *fau*.

Après avoir visité ce lieu-là, on prend toujours à l'orient et on passe près la maison d'un paysan. L'on nomme cet endroit La *Camargue*. En suivant la route on rencontre une grande et large plaine de pâturages, appelée *Senigrières*, où il y croît une grande quantité de *Scirpus lanatus*.

On entre ensuite dans le bois de *fau* nommé le *Fau de las Armes*, qui est extrêmement touffu et fourré. On y trouve, environ à mi-chemin, une

place vuide où il y a un rocher en table et en forme de barque, ce qui lui a fait donner le nom de *Ranc de la Barque*. Tout près on y tient une taverne le jour du lendemain de saint Jean, 25 juin, pour ceux qui vont à l'Hôpital et à l'Aubaret pour la foire qu'on y tient.

On traverse ensuite le restant de la forêt et on vient rejoindre les sentiers qui mènent à Gour-douse, et en repassant par les Bouzèdes on retourne à Génolhac. Il faut environ cinq heures de tems pour aller de l'Hôpital à Génolhac.

Il y a de bons coutelliers à Génolhac, qui sont renommés. On fait aussi des couteaux à Bellepoille, qui n'en est éloigné que d'un gros quart de lieue.

De là on passe du Pont-du-Rastel, à Chambourigaud et à Portes, où, un mille après l'avoir dépassé, l'on laisse le grand chemin à droite pour prendre un mauvais sentier à gauche qui mène à la descente des *Escarachous*, fort rude et fort mauvaise, qui mène à Saint-Florent et de là à Saint-Jean-de-Valériscle, d'où j'étois parti le 16^m juin.

Le 16^e, je dînai à Génolhac et je couchai à Gour-douse.

Le 17^e, je séjournai et je couchai à Gour-douse.

Le 18^e, je partis de Gour-douse et j'allai dîner à l'Aubaret, où je couchai.

Le 19^e, je partis de l'Aubaret, je dînai à l'Hôpital et je couchai à Bellecoste.

Le 20^e, je partis de Bellecoste, je dînai à Génolhac et j'arrivai le soir à Saint-Jean-de-Valériscle.

Plantes que j'en ai rapporté :

(Suit une liste de 105 espèces.)

Depuis Séguier, la montagne de la Lozère a été étudiée par plus d'un savant. Je citerai Émilien Dumas et Charles Martins, pour ne parler que des morts. Les membres de la Société d'étude des sciences naturelles de Nîmes y ont fait des excursions dont l'une, celle des 1^{er} et 2 juin 1879, dirigée par M. Fabre, alors sous-inspecteur des forêts, a été racontée par le regretté G. Féminier, dans le *Bulletin* de la Société, de la façon la plus intéressante. Ce récit, fait plus d'un siècle après celui de Séguier, donne la mesure du progrès accompli, soit dans la science et dans sa manière de présenter les choses, soit sur les pentes de la montagne elle-même, par l'effet des reboisements et de la construction de chemins forestiers.

M. Féminier a plus que Séguier le sens du pittoresque : on ne l'avait guère au xviii^{me} siècle. Il mentionne les vieilles maisons romanes de Génolhac, ses châtaigniers et ses prairies verdoyantes arrosées par de nombreux ruisseaux, le tapis blanc, — j'ajouterai embaumé, — formé dans les prés par la plante dominante, le *Narcissus poeticus*, les perchis de pins maritimes, dont les chatons couvrent les touristes de pollen jaune ; « la zone du châtaignier, qui ne dépasse guère 800 mètres, la zone du hêtre, qui occupe les hauteurs, et enfin la zone de la pelouse, qui remplace sur les plateaux le hêtre trop exposé aux rigueurs du climat hivernal. » Le torrent de la Brésilière, « immense entonnoir béant de 150 mètres de diamètre, creusé dans les roches friables du terrain granitique, aux berges de 50 mètres de hauteur, aux pentes croulantes, inaccessibles, hérissées de pitons rocheux, d'arêtes aigües, dont l'en-

semble offre l'image de la ruine et de l'instabilité, » est aujourd'hui boisé et éteint. Chemin faisant, on étudie en détail la nature du sol. « La roche constitutive qui forme les contreforts de la montagne est un granite porphyroïde à gros éléments, à mica noir ; les cristaux d'orthose y atteignent parfois 6 centimètres et restent en saillie à la surface des blocs ; ils sont eux-mêmes unis à un mélange cristallin de quartz gris vitreux et de plagioclase à cassure cireuse. Quelques filons minces... rompent seuls la monotonie de cet ensemble, ce sont des *granulites* à mica noir, généralement tourmalinifères ; la roche est rosée, très compacte dans les filons minces, par suite de l'atténuation des cristaux, mais cristalline et granitique dans les parties renflées... »

La géologie ne fait pas tort à la botanique, et à chaque pas on cueille des plantes.

Les tourbières du grand plateau de Malmontet renferment de nombreux débris de troncs de sapins, restes des anciennes forêts du XIII^e siècle, mentionnées dans les archives locales.

La petite rivière de l'Homol serpente au milieu de prairies marécageuses assises sur un dépôt morainiques de l'époque glaciaire.

On couche à la ferme de la Barque, à 1.400 mètres d'altitude. « Elle doit son nom, paraît-il, à un rocher voisin qui, avec un peu de bonne volonté, ressemble à un canot. » On voit que la tradition ne s'est pas perdue depuis Séguier. « C'est là que nous passons la nuit à demi enfouis dans la paille d'une grange immense, et tenus en éveil par les mugissements des veaux, les chants nocturnes des coqs et le braiement des ânes. »

Après une nuit si peu réconfortante et très écourtée, car il est à peine deux heures du matin, on reprend sa course à travers le plateau, à la clarté de la lune qui disparaît bientôt, ne laissant aux marcheurs d'autre guide que la clarté des étoiles. On traverse la rivière du Tarn sur un pont de neige, et on lutte contre le vent pendant deux heures. « Rien de plus pittoresque que cette troupe défilant dans ces solitudes, au milieu de la nuit, et rappelant les voyages de découvertes au pôle nord. »

Le but de cette longue course est le Pic de Malpertus, qui a 1683 mètres d'altitude.

« Seul, un monticule de blocs granitiques émerge au-dessus d'une nappe de neige qui couvre d'un manteau continu toutes les cimes mamelonnées du mont Lozère. Blottis dans les escarpements des rochers, à l'abri du vent qui a abaissé la température jusqu'à 1° centigrade, nous attendons le spectacle annoncé au programme. Grâce à la pureté de l'atmosphère, la chaîne des Alpes nous apparaît à l'horizon ; la neige qui la couvre, éclairée avant nous, se colore peu à peu d'un liseré de feu ; puis, le soleil majestueux apparaît ; le son des cors retentit pour annoncer et saluer l'astre du jour ; celui-ci s'élève au-dessus des montagnes dans un ciel à peu près sans nuages, affectant, à nos yeux, une forme de ballon aplati par le haut, prolongé en pointe dans le bas ; puis, reprenant sa forme pour poursuivre sa course.... »

M. Féminier décrit l'immense panorama de l'horizon. Au sud, le vaste plateau de Bellecoste, qui s'étend à ses pieds. A sa gauche, à l'est, un grand cirque aux parois abruties et hérissées de rochers,

tout cela sous la neige. On domine de plus de 700 mètres le fond de cet entonnoir, où l'on découvre, au milieu des prairies, les hameaux de Costeilades et de Pailhères (850 m.).

« Si les regards quittent les massifs mêmes du mont Lozère pour se porter au-delà, ils ont d'abord quelque peine à se reconnaître dans l'entassement confus des crêtes aigües et des profondes vallées qui se déroulent de tous côtés. . . . »

Au nord, les montagnes de Mercoire (1.501 m.), « où quelques grandes taches de neige signalent les sources de l'Allier. »

A gauche, vers l'ouest, l'horizon semble s'abaisser, « et le regard s'arrête dans le lointain sur le massif volcanique du Cantal (1858 m.), tout étincelant encore des neiges que les rayons obliques du soleil levant colorent d'une teinte rose admirable. »

A droite, l'arête rocheuse des montagnes du Tanargue (1487 m.).

« Derrière les crêtes dentelées des montagnes de Mercoire et du Tanargue, apparaissent, dans un lointain bleuâtre, une foule de sommets élevés : le cône volcanique de la Durande, au-dessus de Langeac, puis le groupe des volcans éteints du Velay, qui masque en partie les cimes aplaties et à peine visibles du Forez. »

Vers la droite, le Mézenc et le Gerbier des Joncs. Vers l'orient, une nappe de brumes couvre toute la vallée du Rhône et du bas Vivarais. Au-dessus de cette mer de nuages s'alignent les crêtes du Pelvoux, du mont Genève, du mont Viso, etc. Plus au sud, le Ventoux, les Alpes-Maritimes. Dans un lointain indécis, les plaines de la Camargue, l'étang de Valcarès et enfin la mer.

« Si de ces plages à demi voilées nous nous reportons bien plus près de nous, l'œil se perd dans l'inextricable enchevêtrement des hautes vallées cévenoles. »

Le Bougès, le Liron, l'Aigoual, le pic de Saint-Loup, le causse Méjean, le causse Noir, etc. s'y distinguent.

« Le froid nous arrache à la contemplation de ce panorama et nous oblige à chercher un abri contre un vent impétueux, derrière un des rochers qui dominent le cirque de Costeilades... »

M. Féminier restaure par la pensée l'état de la vallée de Costeilades à l'époque glaciaire. « Les *névés* qui, alors comme aujourd'hui, garnissaient les crêtes, devaient se réunir au fond pour donner naissance à un petit glacier qui venait pousser sa moraine frontale à 500 mètres environ plus bas que le hameau, sur un monticule de schiste. Nous avons pu parfaitement suivre du regard la moraine latérale gauche, dont les blocs erratiques de granulite sont perchés sur tous les mamelons de schiste qui entourent Costeilades, tandis que la moraine latérale droite a disparu sous le Bois des Armes. Le fond de la vallée, creusée dans une grande masse de schistes disloqués et plissés par suite du soulèvement de la Lozère, — a été nivelé par les apports successifs du glacier, et un ruisseau s'est frayé un passage au milieu des schistes... »

Je n'ai pas cru pouvoir mieux compléter le récit de Séguier que par ces extraits de la description de M. Féminier, faite avec l'aide de notes de M. Fabre, et où la précision scientifique s'allie si heureusement à l'émotion contenue qui naît des grands spec-

tacles de la nature. Le lecteur qui ne connaîtrait pas la Lozère en a maintenant quelque idée.

Nous avons en France des beautés naturelles ignorées ou dédaignées. Par ton, plus souvent que par conviction, nous portons à l'étranger notre admiration et notre argent, un peu dupes de notre désir de paraître et de vivre pour les autres. Il est convenu qu'on ne respire qu'en Suisse, entre un *Splendid Hôtel* et un casino empoisonnés d'Anglais et d'Allemands. Cette villégiature des auberges cosmopolites, où l'on change de toilette de trois à cinq fois par jour, c'est celle des gens qui détestent la campagne.

Pour moi, je préfère la vieille demeure familiale des Cévennes, avec ses murs de granit mordus par le lierre, l'ombre de ses grands arbres, sa fraîcheur intérieure où il est si bon de lire ou de sommeiller pendant les heures chaudes, ses prairies, son cours d'eau, les senteurs du bois prochain, et là-haut, couronnant la scène muette des vallées, le décor bleuâtre de la Lozère.

Ed. BONDURAND.

A BUDAPEST

ŒUVRES SOCIALES ET SANITAIRES

Du 1^{er} au 9 septembre 1894 s'est tenu, à Budapest, le VIII^e congrès international d'hygiène et de démographie.

La municipalité de Nîmes, comme celle des principales villes d'Europe, l'Académie de Nîmes, comme tous les corps savants du monde entier, universités, facultés, écoles supérieures, ont été invitées à s'y faire représenter.

Quoique je n'eusse pas reçu délégation directe de la Compagnie en vacances au moment où je me suis décidé à me rendre au Congrès, c'est en la double qualité de membre de l'Académie et de maire de la ville de Nîmes que j'ai assisté, en particulier, aux séances de la VIII^e section qui s'occupait de l'hygiène des villes.

Autour de ce congrès qui, par le nombre et l'importance des communications annoncées (celle du docteur Roux est restée célèbre), par la notoriété des adhérents, se présentait sous les plus heureux auspices, la ville de Budapest avait organisé une publicité toute moderne ; elle avait traité avec les Compagnies de chemins de fer de toute l'Europe, avec les Compagnies de navigation pour le trans-

port des congressistes, avec tous les hôtels de la capitale, voire même avec nombre de particuliers pour leur assurer un logement ; elle leur promettait des fêtes de toute nature, des excursions prochaines ou lointaines ; elle se mettait, en un mot, à leur entière disposition pour leur faciliter les moyens de s'instruire et leur rendre aussi agréable que possible le séjour en Hongrie.

Tant de promesses auraient pu rendre sceptiques ceux à qui elles s'adressaient : il n'en est pas une qui n'ait été tenue.

Ceux qui, dans les derniers jours du mois d'août 1894 faisaient route vers Budapest s'attendaient certainement à s'y trouver en excellente compagnie ; les Français notamment devaient y être nombreux ; mais jamais ils n'auraient cru à une telle affluence de savants du monde entier (l'Amérique avait sa part) ; jamais ils n'auraient cru à une aussi cordiale hospitalité ; jamais ils n'auraient cru à tant de modernisme.

Le congrès siège dans les vastes locaux de l'École polytechnique où a été préalablement organisée une Exposition internationale d'hygiène très touffue et très parlante. Dans chacune des vingt-six sections du Congrès les lectures, suivies de discussions en plusieurs langues, se déroulent depuis neuf heures du matin jusqu'à midi. L'après-midi, des conférences particulières permettent d'entendre Levasseur de l'institut, le criminaliste Lombroso, le professeur allemand Ernest Leyden, le docteur Ernest Hart, de Londres, le docteur Fedor Erismann, de Moscou. Un journal spécial très développé indique chaque jour l'ordre des lectures, les noms des ora-

teurs, les établissements à visiter, musées, égoûts, bains, abattoirs, hôpitaux, en même temps que les moyens de locomotion gracieusement mis au service des membres du Congrès : c'est ainsi que de trois à six heures se succèdent sans interruption les visites, promenades aussi variées qu'intéressantes, car elles sont toujours faites sous la conduite des directeurs et des spécialistes. Le soir, chaque théâtre offre à tour de rôle une représentation gratuite de gala avec ses meilleurs artistes. Le 2 septembre, il y a réception à la Cour royale de Bude, deux jours plus tard à la présidence du Conseil des ministres, puis au Musée national où le Comité des Dames fait les honneurs de la soirée ; enfin le 1^{er} et le 8 septembre, nous sommes plus directement les hôtes de la ville de Budapest : Dans un vaste hall, au milieu du Bois de Ville, hall dans lequel circulent facilement plusieurs milliers d'invités, nous assistons d'abord à un concert ; la représentation se poursuit par l'exécution, sur la scène, de danses nationales ; puis les tentures circulaires se lèvent et nous sommes en présence d'un buffet pour la description duquel il faudrait la plume de Rabelais ; elle ne serait pas de trop aussi pour dire les beuveries qui ont suivi, pour célébrer ce festin de Gargantua. Entretemps un souvenir de la Ville : elle offre à chaque invité un porte-cigare artistique bourré de cigares et de cigarettes. Coût de la soirée 25.000 florins.

Ce simple détail suffit à montrer si Budapest fait grandement les choses. En veut-on un autre exemple ? On construit en ce moment un Parlement qui aura coûté 15 millions de florins avec ses 100 salles,

ses 27 escaliers, ses 18 cours, son parc d'une superficie de 95,000 mètres carrés. Le secret de cette largesse, c'est que politiquement la Hongrie est unie à l'Autriche et qu'en vertu du pacte d'union, la Hongrie ne contribue aux dépenses générales qu'à concurrence du tiers.

Budapest a une histoire et un passé glorieux : elle a vu successivement la domination des Celtes, des Romains, des Huns et des Slaves avant d'appartenir aux Hongrois ; les uns et les autres ont laissé sur le sol une empreinte profonde ; les monuments romains en particulier, aqueduc, amphithéâtre, camp, bains, marché, grande maison d'habitation, mithræum, ont sollicité l'attention des archéologues sur Aquincum.

Mais nombre de villes sont, à ce point de vue, supérieures à Budapest.

Ce qui la caractérise le mieux, c'est le développement pris par elle depuis quinze ou vingt ans ; c'est sa façon tout américaine de tailler dans le vif, d'adopter le dernier cri de la science, de s'assimiler tous les progrès : c'est de Budapest que je désire entretenir les lecteurs de la *Revue* et plus spécialement de ce qui a trait à l'hygiène.

Le budget des dépenses annuelles de la capitale s'élevait à 2 millions de florins en 1867 ; le même budget accusait en 1894 un chiffre de 16,500,000 florins.

Dans le même laps de temps, tout a augmenté dans la même proportion ; la population notamment a doublé, elle est actuellement de 500,000 habitants.

Le contre-coup du développement de la capitale hongroise se portant d'un seul bond au rang des grandes cités, de la construction de nombreux palais, de l'ouverture de longues et larges artères n'a pas manqué d'être vivement ressenti par les classes pauvres obligées, à raison de la cherté des loyers, de s'entasser dans de petits logements peu convenables et de prendre des sous-locataires et des locataires de lit. Sur un total de 101,000 logements, plus de 500 sont en sous-sol et hébergent 25,000 individus ; dans près de 10,000 logements il n'y a pas de cuisine et cependant on n'y compte pas moins de 36,700 habitants. La population des logements encombrés augmentant chaque année, la municipalité a dû prendre, par son règlement de 1892, des mesures énergiques, telles que concessions de terrains à prix réduits pour les constructeurs de soixante maisons avec 1^{er} étage et ne contenant qu'un seul appartement par étage, défense d'habiter certains sous-sol, exemption d'impôt pendant quinze ans en faveur des habitations ouvrières, surveillance sévère des logements trop pleins (sont considérés comme tels ceux où chaque locataire dispose de moins de 10 mètres cubes), évacuation progressive des logements bas, construction par la ville de baraques-logements, etc., etc.

A part cette ombre au tableau et sans vouloir entrer dans les détails de ce qui se rencontre aujourd'hui dans toutes les villes du monde civilisé, qu'il me soit permis de citer quelques institutions de nature à justifier mon affirmation de modernisme à outrance.

Voici la Croix Rouge, avec ses 50.000 membres et son organisation militaire ;

— La société l'Hôpital des Enfants pauvres Stephanie ;

— La société nationale de la Croix Blanche dont le but est de soigner et de secourir les femmes en couches indigentes jusqu'à ce qu'elles soient en état de reprendre leur travail, de traiter gratuitement les enfants pauvres et de donner l'éducation aux enfants abandonnés jusqu'à l'âge de quatorze ans ;

— La société de l'établissement de jardins d'enfants pauvres ;

— En dehors des crèches et asiles qui sont nombreux, l'association protectrice de l'enfance pour donner une instruction pratique à des enfants exposés au vice ;

— La société de colonies de vacances pour envoyer à la campagne pendant les vacances les écoliers indigents de constitution faible ;

— La société de Samaritains qui pourvoit de secours, d'outils et de vêtements les malades et les convalescents pauvres sortant des hôpitaux ;

— L'association d'auto-éducation et de retraite des aveugles ;

— L'œuvre de l'hospitalité de nuit ;

— L'association balnéologique ;

— La société d'hygiène publique créée en 1887 en vue d'améliorer la santé publique par la propagation des connaissances spéciales ;

— Les hôpitaux de toute sorte qui comptent plus de 6,000 lits ; les plus grands d'entre eux sont entretenus pour la ville et lui coûtent annuellement près de 1 million de florins.

La direction de l'hygiène publique, depuis 1876, relève de l'Etat. Minutieusement réglementée, elle embrasse : la mortalité, la pureté de l'atmosphère, les constructions, les abattoirs, le bétail, les approvisionnements, les écoles, les prisons, les hôpitaux et hospices, les asiles, les pharmacies, les eaux, les établissements industriels, balnéaires, les épidémies, la vaccination, les chemins de fer, la navigation, etc. Six inspecteurs sanitaires dépendent de la section d'hygiène qui entretient aussi un institut de bactériologie ; elle est secondée par une Commission consultative qui se transforme, le cas échéant, en Commission d'épidémie avec des pouvoirs très étendus.

L'Etablissement de désinfection créé d'abord à titre temporaire est devenu permanent à raison des services rendus pendant le choléra de 1892. La construction au centre de laquelle se trouvent les trois étuves est divisée en deux sections absolument indépendantes et sans communication par un mur plein ; d'un côté on introduit les objets à désinfecter, de l'autre on les retire après l'opération ; cette séparation s'applique également au personnel et aux véhicules de service, de telle sorte que ce qui sort de l'étuve ne puisse contenir aucun germe d'infection. On pratique en même temps la désinfection des logements dans chaque cas de maladie contagieuse, grâce à la création d'un corps de 32 désinfecteurs.

Enfin, en dehors des médecins vaccinateurs de quartier, la ville entretient un établissement vaccinogène qui doit produire le vaccin nécessaire et opérer les vaccinations et revaccinations déclarées obligatoires depuis 1887.

Les frais du service sanitaire (je n'ai cité que les éléments les plus importants) se sont élevés en 1884 à la somme énorme de 7 millions de florins, soit 3 millions pour les dépenses ordinaires et 4 pour la création de nouvelles institutions.

Dépenses bienfaisantes, si l'on considère qu'elles ont eu pour effet d'enrayer la plupart des maladies épidémiques qui désolaient jadis la capitale hongroise avec une désespérante régularité ; ainsi, la variole ne figure plus actuellement sur les statistiques, après avoir occasionné 1.000 et même 1.500 décès par an.

- Dans le même ordre d'idées, les questions relatives aux eaux et aux égouts sont en voie de recevoir des solutions conformes aux données les plus modernes de l'hygiène et de l'assainissement.

Il y a cent ans, les égouts étaient inconnus à Budapest. Leur développement était de 90 kilomètres en 1878, et de 169 kilomètres en 1892. Malheureusement, le système manquait de plan préconçu, d'uniformité, de continuité, de garanties hygiéniques. Depuis 1891, un nouveau plan a été adopté, à l'élaboration duquel a participé M. Durand Claye. Il repose sur le « Tout à l'Égout. » Appelé à se prononcer sur cette question très controversée, le Congrès de 1894 a examiné les solutions adoptées un peu partout, et a constaté qu'aucun des autres moyens employés ou essayés n'a donné de résultat satisfaisant, tandis que le « tout à l'égout » est pratiqué avec succès dans toutes les villes où se trouvent réunies certaines conditions déterminées.

Une des sections les plus curieuses de l'Exposi-

tion d'Hygiène de Budapest étalait aux yeux , sous forme de plans grandioses et très complets , le système d'égout des grandes agglomérations.

L'exécution du nouveau projet hongrois coûtera 5 millions de florins ; trois collecteurs déverseront les eaux sales au milieu du Danube , près du pont du chemin de fer , par un canal métallique ; le curage des grands égouts s'opérera par les eaux mêmes du Danube ; celui des petits égouts est inutile, tenant la rapidité de leur pente.

La question de l'approvisionnement d'eau a été une des grandes préoccupations des administrateurs de la capitale. Passe encore pour Bude : de son réservoir, reconstruit en 1881, l'eau est distribuée à sept bassins , établis à différentes hauteurs (31.000 mètres cubes d'excellente eau par jour). Mais, à Pest, on s'est heurté à des difficultés autrement sérieuses. Après l'épidémie cholérique de 1866 , quatre puits ont alimenté la station hydraulique d'aspiration dont les réservoirs étaient placés à 32 mètres au dessus du niveau du Danube, de manière à laisser s'écouler l'eau, sous sa propre pression, dans tous les quartiers. Malgré l'excédent de 10.000 mètres cubes fournis par les aqueducs de Bude, le débit fut bientôt insuffisant, et une notable partie de la ville dut se contenter de l'eau non filtrée du Danube. Aussi, en 1889, la municipalité fit-elle établir, près du pont Marguerite, des filtres artificiels fournissant 25.000 mètres cubes par jour ; les résultats ne furent pas satisfaisants, et on revint , en 1892 , aux filtres naturels, en installant trois stations secondaires destinées à être rattachées plus tard aux aqueducs définitifs. Ceux-ci ont été commencés en 1893 , ils de-

vront fournir 120.000 mètres cubes par vingt-quatre heures.

Dans le bassin qui longe le Danube, on a constaté l'existence de vastes nappes souterraines d'eau potable ; à travers une couche de gravier de 10 mètres, limitée par un énorme lit d'argile, on a pratiqué des puits qui, d'une hauteur de 6 mètres au-dessus du niveau du fleuve, descendent à une profondeur de 14 mètres ; des tuyaux d'aspiration de 450 millimètres de diamètre aboutissent à la station des machines. Les réservoirs et la conduite centrale, de 7 kilomètres, ont été achevés dans un délai de trois mois et ont déjà débité 30.000 mètres cubes d'eau par jour, depuis deux ans. On a continué, en 1894, le deuxième groupe de puits, sur l'île de Palota ; l'eau en sera amenée, sur la rive gauche, dans un canal percé sous le lit du Danube.

Avec quelques travaux supplémentaires, le problème de l'approvisionnement d'eau potable sera résolu à tout jamais pour la ville de Budapest.

Rien de particulier en ce qui touche la voirie, si ce n'est que ce service relève du Commandant des sapeurs pompiers et que, d'autre part, les ordures ménagères sont enlevées par un entrepreneur, qui les fait transporter par chemin de fer, dans des wagons fermés, à sept kilomètres de la ville.

C'est avec une véritable satisfaction que le Directeur de l'Abattoir nous a fait visiter cet établissement. Élevé à 10 mètres au dessus du niveau normal du Danube par des terrassements, relié directement au chemin de fer hongrois, rattaché au marché aux bestiaux, le bâtiment principal contient qua-

rante salles d'abat, dont les parois intérieures sont en marbre et le plancher en briques émaillées ; en arrière se trouvent les chambres réfrigérantes , avec de vastes glacières ; tout autour , un réseau de canaux, et, au milieu, un château d'eau.

Une mention spéciale est due à la laiterie centrale, dont l'établissement occupe une superficie de 7.500 mètres carrés et entretient plus de 7.000 têtes de bétail. Le dernier exercice accusait une production de 8.922.784 litres, soit 30.000 litres par jour.

On ne peut parler de Budapest et des questions d'hygiène sans avoir à signaler ses établissements balnéaires. Ces bains , très réputés déjà du temps des Romains, n'ont rien perdu de leur renommée, à travers les âges ; la plupart datent de la domination ottomane. Aussi, ne ressemblent-ils en rien , par leur forme, leurs proportions, leur luxe , aux établissements similaires des autres pays.

Au bain S. Luc jaillissent 11 sources dont la température varie de 25 à 60° ; celle du Bain Impérial débite à elle seule 117.000 hectolitres par jour et 1.000 personnes peuvent s'y baigner en même temps.

Le bain des Vierges était réservé, dit-on, aux jeunes filles qui devaient embellir les harems des pachas.

Le bain de l'île Ste-Marguerite, le bain artésien du Bois de Ville et plusieurs autres sont alimentés par des sources sulfureuses, tandis que les bains Racz, Rudas, Saros et Hungania sont des sources thermales calcaires à température variable. Toutes

sont inépuisables ; celles de la rive droite débitent en 24 heures 486.000 hectolitres.

L'installation est un modèle d'élégance et de confortable : bains de vapeur, bains de boue, bain à alun, bains turcs, bassins de natation pour hommes, bassins pour dames, piscines particulières sous galeries monumentales ; au milieu, café restaurant, jardin, orchestre.

Par une délicate attention, les propriétaires de ces différents établissements avaient mis à la disposition de chaque membre du congrès une carte qui lui donnait droit à la visite et à l'usage gratuit de tous les bains.

Les membres du Congrès ont été également invités à se rendre aux sources, célèbres dans le monde entier, d'eaux amères Hunyadi Janos : un train spécial gracieusement organisé par le propriétaire des eaux nous a conduits jusqu'à l'établissement situé à quelques kilomètres de Budapest : 70 puits alternativement exploités permettent de remplir 100,000 bouteilles par jour. Les 120 hectares de l'établissement sont couverts de colonies de villas, de logements ouvriers, de dépôts.

Jamais, il faut le reconnaître, réclame ne fut mieux comprise (il y avait là plus de 3.000 médecins ou hygiénistes venus de tous les pays), mais il faut dire aussi que la réception fut princière et comme si ce n'était pas assez de l'impression très positive que nous avions emportée de l'après-midi du 3 septembre, nous avons reçu, un mois après le Congrès, plusieurs photographies aux vastes dimensions où nous avons retrouvé, avec l'image des congressistes, ces tables en plein air de plusieurs centaines de

mètres de circonférence que nous avons appréciées et admirées à loisir alors qu'elles étaient encombrées des mets les plus exquis, des crus les plus renommés, à côté d'un orchestre délicieux, sous les drapeaux flottants de toutes les nations.

J'ai signalé plus haut un certain nombre d'institutions philanthropiques. L'une des plus originales, sur laquelle je crois devoir donner quelques détails est la Société volontaire de sauvetage de Budapest.

D'autres villes possèdent des corps d'ambulance ; les Ambulance class de Londres ont une certaine notoriété. Mais leur propagande est surtout théorique et leurs services consistent plutôt à indiquer au public ce qui doit être fait, qu'à le faire.

La société de sauvetage de Budapest a pris modèle sur celle de Vienne et quoiqu'elle n'ait que sept ans d'existence, elle a su atteindre tout de suite un développement extraordinaire et tout à fait remarquable.

69 Fondateurs paient 200 florins, 178 protecteurs 50 florins et plus de 1.000 membres ordinaires donnent 3 florins par an. Comme membres actifs, 300 sauveteurs, étudiants en médecine, ayant subi un examen spécial, sont toujours prêts à fournir leur concours volontaire et gratuit. La station centrale qui date de 1890 a coûté 65.000 florins ; la ville a fourni 57.000 florins et donné le terrain ; 10.000 fl. ont coûté le matériel et l'installation qui, par ses réservoirs, sa ventilation, son éclairage répond à toutes les exigences de l'hygiène moderne et, en fait, on ne trouve aucun édifice de cette nature et

de cette importance dans aucune ville du monde civilisé.

On entre dans la salle du corps de garde ; le milieu est réservé au public ; à droite est le dortoir du corps de garde, à gauche le bureau du chef de service : c'est là que l'on trouve les instruments, les appareils de sauvetage, le téléphone ; c'est là que sont adressés les appels de secours (25 à 30 par jour) et les renseignements quotidiens par lesquels les hôpitaux indiquent le nombre de lits vacants et les incidents de la journée. A chaque appel, le chef de service répond par l'envoi immédiat du train de secours : c'est ainsi que l'assistance a été fournie à plus de 42.000 accidents en 7 années.

Après le corps de garde, vient la salle d'opérations, pourvue des instruments de chirurgie les plus parfaits, des médicaments de première nécessité, de tout ce qui doit servir au traitement antiseptique de plusieurs centaines de blessés, du matériel complet de désinfection.

Un dortoir est organisé à côté de cette salle pour les attaques soudaines et les indispositions passagères.

A droite du corps de garde, une salle de lecture et de récréation sert aux sauveteurs qui ne sont pas de service. J'indique pour mémoire la salle des médecins, celle du commandant, celle du chef de la station, la loge du concierge et la salle de bains. Dans la cage d'escalier est la cloche d'alarme que l'on agite en cas d'accidents multiples.

Au premier étage se trouvent la salle des séances du Comité, le cabinet du président, le bureau du secrétaire et enfin la caserne des douze élèves doc-

teurs qui y sont logés gratuitement et montent alternativement la garde journalière.

Au deuxième étage sont installés le bureau et le logement du directeur.

Au fond de la cour, les remises sont construites en vue de recevoir vingt voitures ; des écuries pour huit chevaux ; au-dessus, le dortoir des cochers et domestiques, le dépôt des brancards.

Quatre voitures de sauvetage, de formes différentes, sont constamment prêtes à rouler au premier appel ; un brancard suspendu, d'un maniement facile, sert de lit, et deux coffres contiennent les objets de pansement et un brancard de réserve. Un coupé, dont l'intérieur est en caoutchouc, sans fenêtre autre qu'une lucarne grillée dans le haut, impossible à ouvrir par dedans, est destiné au transport des aliénés.

Deux autres landaus, à ressorts très souples, sont disposés de manière à laisser passer un brancard par une portière pratiquée à l'arrière ou latéralement, en même temps qu'ils donnent place à un parent ou à un ami ; rien de particulier dans leur forme, rien qui soit de nature à attirer l'attention ; en hiver ils sont chauffés et en toute saison désinfectés. Cela ne veut pas dire d'ailleurs qu'ils soient utilisés pour les maladies contagieuses : dans ce cas, on se sert de voitures *ad hoc*.

D'autres petits véhicules à brancard mobile sont poussés à la main. Soixante-quatorze lits, sans compter les chaises portatives, peuvent se déplacer en cas d'urgence ou d'accidents multiples : le toscin sonne, le téléphone avertit les hôpitaux, les médecins, la police ; en cinq minutes huit ou dix voi-

tures sont prêtes à partir ; 60 à 70 hommes compétents sont bientôt sur les lieux désignés.

Nous avons assisté, dans la cour de la principale caserne de Budapest, aux exercices de gala des pompiers d'abord et ensuite des sauveteurs volontaires : ces derniers sont arrivés avec leurs voitures, ont tout démonté et remonté en un clin d'œil, brancards, lits, instruments ; ils ont ensuite au signal du clairon, simulé la retraite et le transport des blessés, le tout en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire.

Veut-on des chiffres officiels ? A la fin de 1893, l'assistance avait été fournie à 42,351 cas, dont notamment 23,998 sur la sollicitation du public, 3,371 sur la demande des autorités, 8,390 à la requête de la police, soit une moyenne de 8,800 cas par an. Veut-on plus de détails ? Voici le bilan de 1893 : blessures accidentelles, 2,961 ; attaques soudaines, apoplexies, accouchements dans la rue, etc. 1144, coups de soleil, foudre, froid 312, suicides ou tentatives de suicides 250 ; incendies 68 et enfin (la proportion n'est pas exagérée) 153 faux appels.

Le budget en cette même année accuse un chiffre de dépenses de 23,005 florins, dont 10,000 sont donnés par la ville, 2,000 par l'État ; le reste provient des cotisations et des donations capitalisées.

Les diverses œuvres sociales ou sanitaires fondées à Budapest ne s'y seraient certainement pas établies, du moins ne s'y seraient pas développées avec le succès que nous venons de signaler, si de son côté l'instruction publique n'avait suivi, sous toutes ses formes une marche ascendante d'une merveilleuse rapidité.

De 1873 à 1893 le nombre des écoles primaires entretenues par la ville est passé de 55 à 99 ; il est au total de 165 ; quand au nombre des élèves, 45,300, il a doublé ; celui des professeurs s'est élevé de 600 à 3.240. Enfin pendant cette même période des vingt dernières années, 5 millions de florins ont été affectés à des constructions d'écoles.

En dehors des écoles normales, l'enseignement secondaire compte onze gymnases et cinq écoles royales avec un total de 6.534 élèves.

Quant à l'enseignement supérieur, il est donné à l'Université royale hongroise des sciences où l'on enseigne le droit à 2,063 étudiants, la théologie à 89, la médecine à 928, la philosophie à 373.

Parmi les écoles d'enseignement spécial, il convient de citer l'Académie de Commerce, entretenue par les corporations de la capitale (on y a institué, depuis quelques années, un cours de commerce oriental), quatre écoles secondaires de commerce, un cours de commerce pour jeunes filles, une école industrielle de jeunes filles, une école pratique, etc., etc.

L'enseignement des Beaux-Arts ne compte pas moins de dix écoles, académies ou conservatoires, et les Instituts de bienfaisance pour aveugles, pour sourds-muets, pour idiots et autres, sont aussi nombreux que les établissements de charité qui les font vivre.

Une mention spéciale est due à l'Académie hongroise, dont la fondation remonte à 1825, et dont le but principal a été pendant longtemps le développement de la langue hongroise ; élargissant son cadre, elle encourage aujourd'hui les travaux scientifiques

et littéraires, publie ou subventionne les ouvrages originaux ou les traductions des chefs-d'œuvre classiques. Ses galeries, qui ne peuvent soutenir la comparaison avec les grands musées d'Europe, occupent une place honorable parmi les collections secondaires.

A côté d'elle, l'Union hongroise, fondée récemment, se propose la magyarisation de la capitale ; elle organise des cours de dimanche, pour l'enseignement de la langue hongroise, et s'efforce d'en généraliser l'emploi dans le monde des affaires ; il y a même une Société centrale pour la magyarisation des noms, en vue d'amener les personnes ayant des noms empruntés à des langues étrangères, à adopter des noms magyars : le nombre de ses membres est de 1.564.

On publie à Budapest, en langue hongroise, à l'heure actuelle, quinze journaux politiques quotidiens, dix hebdomadaires, sept illustrés, dix-huit gazettes religieuses ou pédagogiques, treize feuilles littéraires, sept journaux satiriques, cent trente-huit journaux spéciaux, cent trente-trois revues et périodiques divers, et enfin vingt-neuf publications en langues diverses, surtout en allemand.

Toutes les branches des sciences ont leurs affiliés, et c'est par centaines, quelquefois par milliers, que se comptent les membres des sociétés savantes : archéologie, ethnographie, héraldique et généalogie, philologie, géologie, sciences mathématiques ou naturelles.

Dans un autre ordre d'idées, il n'est pas possible d'énumérer, tant elles sont nombreuses, les sociétés de touristes, sociétés de tir, de gymnastique, de

sport nautique , de sport cynégétique , sociétés de courses hippiques.

Comme on le voit, le cadre, dans lequel avait à se mouvoir le Congrès d'hygiène et de démographie de 1894, ne laissait rien à désirer : Budapest peut, à très juste titre, compter au nombre des cités les plus civilisées du monde entier ; elle veut et elle sait pratiquer l'hospitalité d'une façon véritablement grandiose.

E. REINAUD.

LE DOCTEUR LE FÈVRE, D'UZÈS

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE PARIS

(Né vers 1660-1734)

La mémoire des hommes de talent et de vertu est bonne à recueillir, et sert à entretenir, dans le cœur de leurs compatriotes, l'amour des ancêtres, et le culte respectueux du passé. Lorsque le flux des événements et les reflux de la vie, font surgir, à nos yeux, quelques vestiges des grands hommes, ou simplement des hommes utiles, c'est un devoir sacré de les préserver de la destruction, de les soustraire aux mains ignorantes, et d'empêcher qu'ils ne demeurent enfouis à jamais dans la poussière des papiers sans importance.

Une bonne fortune ayant commis à mes soins une assez volumineuse correspondance, adressée de 1729 à 1734, par le docteur Le Fèvre d'Uzès, à François de Boissier de Sauvages, l'illustre professeur de la Faculté de Montpellier, j'ai cru devoir choisir dans ces lettres les détails, qui sont de nature à nous retracer quelques linéaments généraux de la physionomie intellectuelle et morale de ce bon docteur, qui fut membre de l'Académie Royale des sciences de Paris, savant estimable et distingué, qui fit honneur au Languedoc.

Il serait peut-être difficile de déterminer le lieu, voire même la province, où reposa le berceau du Dr Le Fèvre. Il est certain que son père était aussi médecin, et qu'il exerça cette profession avec la plus parfaite distinction, puisque son fils nous assure que le Marquis de Brandebourg, plus tard roi de Prusse, avait jeté les yeux sur lui, et avait désiré l'attacher à sa personne, en qualité de son premier médecin. Mais il paraît que le bonhomme refusa les honneurs qui lui étaient offerts, préférant, suivant l'expression de son fils, à l'agitation d'une Cour royale, le silence du cabinet, et la calme uniformité d'une vie toute consacrée à la science et à la philosophie.

Le père du Dr Le Fèvre, d'Uzès, serait-il cet autre Le Fèvre, membre de l'Académie des Sciences en 1680, mort en 1706, ancien tisserand, astronome et médecin, lequel fut exclu de l'Académie des Sciences, pour s'être trompé d'une demi-heure dans le calcul de la durée d'une éclipse solaire ? Tout ce que je sais, d'une manière sûre et certaine, c'est que Le Fèvre, père, fut un disciple du fameux Barbeyrac, et qu'il professa toute sa vie la plus fervente estime pour les vertus médicales du pavot.

« N'en déplaise à M. de Sthal, dit quelque part Le Fèvre, fils, il a beau crier contre le pavot, j'y con-
« nais de père en fils ; car*û* mon père (sic), l'ape-
« lait (sic) son épée de chevet, son favori, de vertu
« grande, surprenante, et des plus admirables. »

Le Dr Le Fèvre, d'Uzès, eut un frère, qui prit le grade de docteur à Montpellier, et mourut en 1706, par suite d'une fièvre lente, causée par une trop longue et trop continue application à l'étude ; ce

jeune homme laissa de lui-même une haute idée, s'il faut en croire le témoignage de son frère, il était appelé à fournir une très brillante carrière.

Parlant de sa jeunesse et de celle de son frère, le docteur s'exprime ainsi : « Je me remets nos incli-
« nations pour les microscopes, pour les lunètes
« d'aprophe (sic), pour les expériences de physique,
« qui étaient le sujet de nos entretiens, n'ayant aucu-
« ne connaissance du moindre jù (sic), par les soins
« que fù mon père avait pris de nous interdire et dé-
« fendre cessortes d'amusements, ce qui nous porta
« à nous apliquer (sic) à la physique ; et c'est par là
« que j'ai quelques idées des mécaniques, des hy-
« drauliques, des musiques, de la manière de tailler
« les verres, et de fabriquer des microscopes et des
« télescopes, et de faire des baromètres. »

Il est à propos de faire observer que l'orthographe étrange du docteur, ne provient point d'ignorance, et qu'elle est le résultat d'un système original, pratiqué avec persévérance, en se mettant en révolte ouverte contre le dictionnaire et la grammaire de l'Académie française.

Il écrivait *hûrûse* pour *heureuse*, *j'us* pour *j'eus*, *aplication* pour *application*, *exhorde* pour *exorde*, *lètre* pour *lettres*. Il n'était point embarrassé pour rendre compte de son orthographe ; peut-on en effet se faire du mauvais sang pour si peu de chose ? — « Je mets, disait-il, en principe, que tous les
« mots tirés du grec, doivent s'écrire avec les lètres
« qui répondent aux lètres grecques : *physique*, *ma-*
« *thématiques*, *philosophie*, *lymphe* doivent être écrits
« de cette façon, et d'affecter (sic) de leur changer ou
« rognier quelques lètres, c'est, en quelque manière,

« ignorer leur force, et, qui plus *est*, que j'ai ouï
« dire que rien ne choquait davantage les savants que
« cête mutilation. Pour les ôtres terme (sic) qui ne
« viennent (sic) pas du grec, come *honûr*, *humûr*, *il i*
« *a ú*, *votre*, *ét*, *viennent*, ce ne sont que des lètres inu-
« tiles, que je retranche, et, on comprend fort bien
« ce que sont ces mots; l'accent circonflexe exprime
« la soustraction qu'on a fait d'une lètre. Si c'êt une
« erreur je vous dirai, que je voudrais que chèque
« lètre peut (sic) exprimer un mot, come dans la lan-
« gue Chinoise, qui a trente mille caractères, et qu'il
« n'êt pas mieux d'écrire, come dans les anciens li-
« vres, *étaient*, *Nismes*, *viennent*. »

Le D^r Le Fevre vécut à Montpellier de 1702 à 1706, Il y eut, pour intimes amis, le D^r Astruc de Sauve « qui eut l'honneur d'être mandé par le roi de Pologne, grâce à ses grands talents, » les sieurs Boules et Pittot, qui « s'avancèrent par les mathématiques » et furent membres de l'Académie des sciences de Paris. Il eut pour maltres les docteurs de Montferrier et de Chicoigneau, sur le compte desquels, il raconte une assez curieuse anecdote. Le professeur Montferrier, ayant fait la découverte d'une mouche de fort jolie couleur, qu'on n'avait point encore observée, et à laquelle on n'avait point encore donné de nom, la voulut montrer à son confrère Chicoigneau. Celui-ci, désireux sans doute d'étudier à loisir les beautés particulières de cette mouche, l'emporta dans sa maison. Or, en ce moment, un jeune fils du roi d'Espagne se trouvait de passage à Montpellier et visitait l'Académie de médecine. Le docteur Chicoigneau chargé de faire la conduite au jeune prince, fut charmé de pouvoir amuser cet

enfant, en lui mettant sous les yeux une curiosité récemment inventée par la docte faculté : il lui présenta la jolie mouche du docteur de Montferrier : L'infant d'Espagne prit en effet plaisir à voir cette petite bête, qui, paraît-il, différait essentiellement par sa forme et par sa couleur, d'avec toutes les autres mouches que le royal enfant se souvenait d'avoir attrappé en Espagne, pour se distraire des leçons austères de ses divers précepteurs.

Enchanté d'avoir quelque animal utile aux écoliers à importer et acclimater en Espagne, le prince mit la main dans son gousset, en sortit une belle montre en or enrichie de diamants, et la donna à Chicoigneau, en lui disant : « Faisons échange, monsieur, j'emporterai votre mouche, et vous garderez ma montre. » Chicoigneau fut ravi de garder la montre. Mais le docteur de Montferrier ne fut point du tout content ; il s'ensuivit une querelle, dans laquelle on disputa beaucoup pour savoir si la montre devait rester à celui qui avait exhibé la mouche, ou bien si elle devait faire retour à celui qui l'avait découverte.

La santé du D^r Le Fèvre fut toujours chancelante ; il fut logé « toute sa vie dans le quartier de ceux « qu'on dit être *in constitutione fibræ rigidæ et tensæ.* » Cela fit qu'il ne put jamais aller à Paris, chercher la fortune et la célébrité. Cela lui fut pénible, car disait-il « c'est seulement à Paris que le mérite est récompensé. » Il se fixa à Uzès, en Languedoc, où il employa son temps dans l'exercice de la profession médicale, et dans l'avidie recherche de la science. Il y soulagea bien des malades, mais il n'amassa pas de richesses. A cause de cela, il protesta toute

sa vie contre le proverbe « *dat Galenus opes, dat Justinianus honores.* »

Les anciens prétendent qu'il y a trois espèces de savants qui ne font pas usage de leur science : les théologiens qui ne pratiquent pas ce qu'ils exigent des autres ; les jurisconsultes qui ne font point de procès ; les médecins qui ne veulent pas des remèdes qu'ils ordonnent aux autres.

Le Fèvre ne fit certes pas partie de cette catégorie de médecins ; il expérimentait par lui-même, et sur lui-même, les effets des remèdes. Il avait, ou croyait avoir acquis par là certains secrets pour guérir certaines maladies. Mais il se réservait la connaissance et l'usage de ces secrets. « Malgré les « anathèmes de Sydenham. disait-il, je ne me crois « pas obligé en conscience de divulguer ce que j'ai pu « découvrir, au péril et au risque de ma santé et de ma « vie. La communauté ne m'a pas payé pour me sacrifier. » Il était la dessus de l'avis de Sthal ; ses secrets étaient au nombre de ceux qu'il faut dérober aux yeux des copains ; certes il ne pouvait ignorer l'oracle proféré par l'immortel Bacon : « *sacra sacris communicanda, profanis vero nefas.* » Il le mettait sérieusement en pratique. S'étant tué le corps et l'esprit pour amasser des connaissances, et voyant qu'une profonde science était inutile pour amasser du bien, il nourrit longtemps le sentiment de son amère déception, et ne faisait part de ses découvertes qu'à des savants dignes de lui.

L'on peut déjà préjuger, par ce qui précède, que le docteur Le Fèvre, fut un empyrique. Les empyriques firent école autrefois, et Primerose nous donne une belle idée de cette école. Je ne puis me défen-

dre d'aimer le bon docteur, lorsque je lis ce qu'il écrivait au sujet de son système particulier de médecine : « Avec les explications les plus recherchées, « telles que la mécanique, la physique la plus saine « en fournissent, on ne guérit pas les maux. Il faut « en venir aux remèdes, aux drôgues, aux plantes, aux « minéraux; il faut les employer, les manier, faire des « réflexions sur leur usage, et tout cela sert à décou- « vrir quelque chose. On aime bien d'être raisonné, « mais encore plus de recevoir guérison. » Il trouvait que la botanique était inutile au médecin, en tant que nomenclature des plantes. Son inclination le portait à borner la botanique à la connaissance des vertus, des usages, des diverses propriétés médicinales des végétaux. Il aurait voulu avoir successivement toutes les maladies, qui attaquent le corps humain, afin de se rendre habile à connaître leurs remèdes. Il goûtait les médicaments ; il composait des breuvages qu'il avalait ; il s'exposait aux effets terribles des poisons et des narcotiques, tout cela, pour surprendre les secrets de la nature, et lui arracher l'art de guérir.

Le Fèvre fut, ce qu'on appelait de son temps, un minéraliste ; il excellait en minéralogie, et il eût le projet d'écrire l'histoire des Minéraux. S'il avait donné suite à son dessein, il aurait peut-être épargné au grand Buffon le reproche d'avoir écrit une mauvaise histoire des minéraux. Pour Le Fèvre, la minéralogie fut une simple distraction ; au lieu d'occuper ses moments de récréation à regarder les points amenés par les dés, chaque fois qu'ils tombent hors du cornet, dans un jeu de trictrac, il maniait et examinait, avec la loupe, des cailloux, des

petits paquets de terre de diverses provenances ; il analysait et classait ensuite tout cela dans ses catalogues, qu'il aimait à enrichir chaque jour de quelque particularité curieuse ou utile. Sans rien dépenser, et, sans acheter de livres, l'on pourrait devenir minéraliste. En allant à la promenade, ou bien en se livrant aux fatigues de la chasse, l'on n'a qu'à jeter les yeux sur les rochers, sur les graviers, sur les terres, et à saisir les différences qui se voient entre un objet et les autres objets ; toutes les fontaines que l'on rencontre ont une saveur plus ou moins prononcée ; tous les ruisseaux que l'on traverse déposent des sédiments particuliers, rouges, blancs, ou de quelque autre couleur ; que l'on discerne bien soigneusement les diverses apparences des choses, sauf à étudier ensuite, avec les livres, leurs diverses constitutions, et bientôt l'on sera un minéraliste. J'ai lu quelque part que ce sont des bergers et des chasseurs, qui ont découvert les mines d'or et celles de fer. Le Fèvre fut un des premiers à connaître les mines de Portes, de Bordezac et de Malbosc. Il a analysé les eaux minérales de toute la région d'Uzès et d'Alais, et c'est lui, qui le premier, a précisé les vertus médicinales des eaux d'Euzet et des Fumades : il crut à l'efficacité curative de l'eau minérale, et même de l'eau claire. Il avait raison ce bon docteur ; Pindare, un galant homme, a dit : « *Ariston men udor. Aqua omnium optima rerum !* »

Ce ne fut point par faveur que le docteur Le Fèvre reçût, vers 1732, une place à l'Académie des sciences de Paris ; il s'était, en effet, distingué par un certain nombre de découvertes, que, dans sa modestie, il affectait de traiter de бага-

telles, et qui cependant avaient toutes une sérieuse importance. Ce fut assez pour la gloire d'un savant de province, accablé d'infirmité, et gêné par la pénurie de livres et par la privation du commerce avec les grands savants de son temps, ce fut assez pour sa gloire, d'avoir pu égaler les plus illustres maîtres, par ses découvertes scientifiques.

Il trouva, en effet, le moyen de tirer le sel du soufre ; il démontra l'excellence du borax en médecine contre la goutte et l'hydropisie ; il eut le droit de partager avec Brand, avec Gann, avec Homberg, l'honneur d'avoir fait connaître le phosphore, ce corps simple, si précieux, par l'usage qu'on en fit plus tard, par l'invention de l'allumette chimique. En cherchant la composition de certain remède, il rencontra un procédé pour obtenir du phosphore, par le moyen de la limaille de fer et du soufre, dissous dans l'eau, et soumis à l'action du feu, pendant la durée de douze à seize heures. Le Fèvre, ayant communiqué sa découverte à l'Académie des sciences de Paris, eût d'abord un grand mécompte : les habiles chimistes qui voulurent reproduire son opération, n'en purent venir à bout, et, en pleine assemblée, l'expérience fut jugée impossible, et l'invention de Le Fèvre fut traitée de rêverie. Ne voulant point passer pour un imaginaire, ou pour avoir usé de supercherie, le bon docteur se remit à l'œuvre. Lorsqu'il voulut opérer, il se trouva avoir oublié certaines conditions essentielles de l'opération. Pendant trois mois, il travailla pour retrouver son phosphore, comme s'il se fut agi du grand œuvre de l'alchimie. Vingt-trois tentatives demeurèrent sans résultats, la vingt-quatrième réussit, et cette fois il fut enfin en mesure d'offrir à l'Académie des scien-

ces son phosphore, et de mettre les savants sur la route, au terme de laquelle on a rencontré cette chose si nécessaire à l'homme civilisé, pour éclairer son feu, pour allumer sa lampe, et puis son cigare, et puis sa pipe, sa bonne pipe de terre, de bois, ou d'écume, l'allumette chimique.

La plus grande gloire du docteur Le Fèvre est, à mon avis, d'avoir guidé les premiers pas de François de Sauvages, dans la carrière de la science, où il devait s'illustrer de la façon la plus éclatante. François de Sauvages, alors âgé seulement de vingt ans, et déjà reçu docteur de la Faculté de Montpellier, végétait à Alais, cherchant sa voie, et ne sachant pas encore quelles hautes destinées lui étaient réservées. Le Fèvre l'accueillit, et de suite reconnut dans ce jeune homme, qui venait à lui avec l'humilité d'un disciple, la science et les précoces lumières d'un maître émérite, qui l'égalaient à lui-même, et aux plus grands médecins de son temps. Confident de ses idées et de ses premiers travaux, Le Fèvre demeura bientôt confondu de découvrir, en un enfant de vingt ans, l'expérience et la sagacité d'un médecin qui aurait professé la médecine pendant trente ans.

Sans envie, sans jalousie, aimant le mérite partout où il le rencontrait, Le Fèvre se fit le précurseur bienveillant de François de Sauvages ; il parlait de lui à tous les savants qu'il connaissait ; il le signalait aux professeurs de Montpellier et aux Académiciens de Paris, « comme un génie des plus heureux (*sic*) et des plus propres à enrichir la médecine, « par la chimie, la botanique et les mathématiques. » Il se plaisait à l'encourager par des louanges : « Les esprits distingués comme le vôtre, lui disait-il sou-

« vent, ont plus besoin qu'on le leur annonce (*sic*), que
« les belles filles n'en ont d'être dites belles. » Consé-
quent avec ce principe, il ne cessait de l'entretenir,
avec enthousiasme, des talents qu'il voyait en lui et
du bel avenir qui lui était assuré : « Vous vous fe-
« rez bientôt un nom à Paris, lui disait-il , et cela
« vous mènera plus loin que vous ne pensez. Quand
« je songe qu'un Pittôt sans orthographe (!) sans
« philosophie, sans physique, sans chimie, a fait for-
« tune à Paris , et qu'il tient aujourd'hui un rang
« très distingué parmi les savants de toute espèce,
« ayant fait tout cela avec un peu de géométrie, sans
« calcul intégral et différentiel ; je vois que vous
« pouvez prétendre à tout ; voyez vous-même ce que
« vous ne devez pas faire , avec vos connaissances,
« vos talents et votre jugement vraiment supérieur.
« Il ne s'agit que d'avoir des amis ; vous aurez des
« amis distingués qui feront voir combien vous êtes
« estimable ; et vous, vous saurez soutenir tout cela
« parfaitement. »

Le docteur Le Fèvre n'eut point la satisfaction d'être témoin de la réalisation des prophéties qu'il avait proférées sur l'avenir de Sauvages , qui n'eût point à attendre longtemps la place de professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, et qui devint , en effet , bientôt le prince des médecins de son temps, et le fondateur de l'école animiste de Montpellier.

Sur la dernière page des lettres que lui avait écrites son vieil ami, l'illustre de Sauvages a tracé ces quelques mots : « J'ay appry la mort de mon cher ami, M. Le Fèvre , le 5^e d'avril 1734, par M. de La Farelle. »

Abbé DE RAFELIS DE BROVES.

ALPHONSE D'ORNANO

GOUVERNEUR DE PONT-SAINT-ESPRIT

ET LE GRÈNETIER ROYAL GUILLAUME VANEL

Les lettres inédites, que l'on va lire, ne sont pas sans quelque intérêt pour l'histoire de nos contrées, à l'époque des guerres civiles et religieuses qui les désolèrent au xvi^e siècle ; elles sont de nature à éveiller la curiosité moins sur leur auteur, d'Ornano, personnage bien connu, que sur leur destinataire relativement obscur que nous allons tâcher de remettre en lumière, noble Guillaume Vanel, grènetier pour le roi du grenier à sel du Pont-St-Esprit et premier consul en 1586. A en juger par cette correspondance et surtout par celle du gouverneur du Languedoc, Henri de Montmorency, duc de Damville, ce fonctionnaire investi d'attributions financières importantes et de toute la confiance de ces deux seigneurs, joua un rôle utile dans les négociations qui rapprochaient nécessairement, de temps à autre, ces irréconciliables ennemis, protestants et catholiques, royalistes, politiques et ligueurs.

Alphonse d'Ornano, colonel des bandes Corses, puis maréchal de France, chevalier des ordres du

Roi et son lieutenant-général pour le Dauphiné et la Guyenne, était né en 1548. Il était fils du célèbre Sampietro Bastelica, qui souleva ses compatriotes contre les Génois et leur fit une guerre acharnée. On connaît la fin tragique de sa femme Vannina d'Ornano, qui, pendant son séjour à Constantinople, avait tenté de se réfugier à Gênes avec tout ce qu'elle avait pu emporter, autant pour le fuir que pour sauver ses biens de la confiscation. Il lui annonça froidement qu'elle allait mourir et, comme la malheureuse se résignant à son sort, demandait en grâce de recevoir la mort de ses seules mains, il l'étrangla avec son mouchoir, « après lui avoir demandé pardon à genoux, l'appelant sa dame et sa maîtresse. » Ce trait de férocité, mêlé d'esprit chevaleresque, peint l'homme, l'époque et le pays (1).

Alphonse hérita de l'énergie et des talents militaires de son père, ainsi que son inaltérable dévouement à la France et à ses rois. Henri III, lorsque le duc de Guise vint le braver en plein Louvre, demanda conseil à son fidèle *Corse*, qui s'offrit incontinent à le débarrasser de ce rival dangereux. Le roi remit à plus tard l'exécution de ce projet et, lorsque les quarante-cinq accomplirent leur sinistre besogne, il le garda près de lui à tout hasard, comme réserve et comme défenseur. Alphonse devait rendre ailleurs d'autres services à la royauté et, si l'on compare sa conduite à celle de l'antagoniste énigmatique qu'il allait trouver, en Languedoc, dans la personne de son gouverneur, il est permis de pré-

(1) de Thou. Hist. universelle.

féder l'allure franche et dévouée de l'un à la politique de bascule de l'autre.

C'était aussi au parti de la ligne droite qu'appartenait Guillaume Vanel ; et il faut entendre par là la fidélité du subalterne aux ordres de son maître, tâche difficile dans ces temps troublés où l'ennemi du jour était l'ami du lendemain.

Issu d'une famille noble et déjà ancienne du diocèse de Mende, Vanel habitait Montpellier depuis la mort de son père, juge royal à Gignac, avec sa mère Isabeau de Rosier, dans la maison de son oncle maternel. Un violent incendie, qui la détruisit en 1572, le détermina peut-être, plus tard, à se fixer à Pont-St-Esprit, où ses deux oncles étaient pourvus de l'office de grènetiers. D'après une note des archives de sa famille, il aurait profité de son premier séjour pour entrer en relations avec de grands personnages et leur aurait fait apprécier ses talents de telle sorte que Damville et le duc d'Uzès l'auraient chargé d'une mission importante à Paris. Il est certain que ce dernier, Jacques de Crussol, lui donnait un passe-port, daté d'Avignon le 7 août 1745, « pour s'en aller de notre lieu à la Cour de sa Majesté pour certaines siennes affaires et aultres concernant le fait de son service » et qu'il y était encore en décembre de cette année (1).

L'édit de pacification de 1576 avait amené Montmorency à licencier une partie de ses troupes, quand d'Albert de Luynes, qui commandait alors pour lui au

(1) Lettre de son oncle, Jean de Rosier (Archives de la famille).

Pont-St-Esprit , exécuta, avec l'autorisation secrète du roi, le coup de main du 8 décembre par lequel la place passa de l'autorité du gouverneur sous celle du roi. Les religionnaires de Blacons, Vauchières et Priez furent arrêtés, ainsi que Guillaume de Thoré. Les politiques et les protestants réclamèrent avec violence contre cet acte d'hostilité commis en pleine période de pourparlers et tentèrent vainement de reprendre la ville par force et par surprise. Cette porte de communication et ce pont jeté sur le Rhône entre les révoltés des deux provinces étaient trop importants pour n'être pas à l'avenir soigneusement gardés. En mai 1596, Damville mit deux fois le siège devant Pont-St-Esprit ; il échoua grâce à la vigilance de d'Ornano, qui avait reçu un renfort de 300 chevaux et de 1.000 arquebusiers, et nous verrons, dans ses lettres, que la conservation de la place fut sa constante préoccupation.

En 1581, le maréchal de Joyeuse , devenu duc et beau-frère du roi, ne se contentant pas de la lieutenance-générale du Languedoc , visait ouvertement à en avoir le gouvernement et dénonçait à la Cour les menées de Montmorency avec les protestants. Il est sûr qu'à cette époque, Vanel fut chargé par celui-ci de négocier avec eux des trêves et accommodements; qu'il lui fit délivrer un passeport, daté d'Agde , le 10 mai 1581, avec ordre aux maîtres des postes d'avoir à lui délivrer des chevaux, et qu'il lui avait procuré le pareil du prince de Condé , daté de Nîmes , le 19 janvier précédent. Ces pièces portent néanmoins que Guillaume Vanel voyage avec ses armes , ses chevaux et ses serviteurs, « pour certaines siennes

affaires, » selon la discrète formule d'usage, et qu'il lui sera fourni ce dont il aura besoin.

Ce rôle d'agent intermédiaire entre les belligérants ne créait pas pourtant à Vanel une situation suffisante : il avait à faire sa fortune. Dès son arrivée à Pont-Saint-Esprit, en 1580, il avait décidé son oncle à lui céder un des offices de grènetier alternatif, qu'il possédait dans cette ville. Sur la dot de sa femme, il avait successivement acquis, à leur décès, celui de Guillaume La Boisse, son oncle maternel, et le dernier que possédait encore Jean de Rosier. En 1586, il réunissait ainsi les trois charges dont la juridiction s'étendait sur l'Auvergne, le Gévaudan, le Velay, le Vivarais et l'Uzège.

Il serait trop long de rappeler ici ce qu'était, sous l'ancien régime, l'administration des greniers à sel : le magasin royal, où cette denrée, dont l'État avait le monopole, était reçue et revendue aux regrattiers ; les fonctions du grènetier, à la fois receveur de sommes considérables, puisqu'il encaissait le cinquième du prix de vente, et magistrat, puisqu'il était à la tête d'un tribunal spécial où ressortissaient en première instance toutes les affaires relatives à la gabelle ; mais il faut remarquer, pour l'intelligence de certains passages de nos lettres, que, grâce à la rentrée facile de cet impôt de consommation obligatoire, le grenier à sel avait l'importance d'une recette générale de nos jours, et que l'État, toujours et traditionnellement à court d'argent, en escomptait les revenus d'avance (1).

(1) « Les grènetiers sont conseillers du Roy et chefs d'une juridiction royale composée d'un grènetier, d'un lieutenant, d'un

Ainsi, le 19 juillet 1588, Henri III ordonnait, par Lettres patentes, qu'il serait constitué une rente de 3.000 écus d'or, assignée sur les droits de foraine, resve, haut-passage et réappréciation des marchandises sortant du royaume en la généralité de Montpellier, sur le grenier à sel du Pont-Saint-Esprit et, à leur défaut, sur les tailles des diocèses de Viviers et du Puy, le tout pour une somme de 36.000 écus dont Sa Majesté avait le plus grand besoin. En conséquence, et sous peine de suspension de son office, Vanel dut verser entre les mains du receveur de l'épargne 9.000 écus d'or, en échange d'une rente, au denier douze, de 750 écus, heureusement hypothéquée sur les revenus de son propre grenier à sel.

Ceci nous montre que sa situation financière était assez prospère et que le bénéfice réglementaire de quatre deniers par minot de sel (52 litres) avait fructifié entre ses mains. Un assez riche mariage, contracté quelques mois auparavant, l'aurait, en tout cas, singulièrement aidé à faire face à un emprunt passager ; il avait épousé, en 1582, la troisième fille de Louis de Joyes, qui possédait des biens assez con-

contrôleur, d'un avocat, d'un procureur du Roy, un greffier, deux huissiers, un brigadier et quinze gardes. Ces charges sont alternatives et triennales ; ils connoissent tant au civil qu'au criminel de tous les cas concernant la gabelle et jugent en dernier ressort jusqu'à un minot de sel et dix livres d'amende et, au dessus, avec appel à la Cour des Aides.

« Ces charges ont déchu en Languedoc, par la suppression de divers droits qui leur ont été ôtés et attribués à la Cour des Aides. Celle du Saint-Esprit a souffert plus que toutes les autres, par le démembrement qui en fut fait, en 1689, des pays d'Auvergne, de Gévaudan, Vivarais et Velay, où l'on créa sept chambres, plus une à Bagnols. Les propriétaires des offices les ont laissés tomber aux parties casuelles. » (*Archives des Vanel, mss. du XVIII^e siècle, vers 1750.*)

sidérables sur les deux rives du Rhône (1). Il s'était donc installé dans la maison patrimoniale des Joyes, belle habitation « sise au quartier de Rivière, où les roys, princes et grands seigneurs ont coutume de loger, » et qui s'honorait déjà d'avoir donné l'hospitalité à Louis XII et à François I^{er} ; mais le malheur des temps avait laissé sa trace sur cette demeure qui maintenant menaçait ruine. Vanel lui-même nous l'apprend, dans le compte détaillé des réparations qu'il y fit faire avec un empressement naïf de futur propriétaire agréé :

« Durant que j'estoys fiancé, nous dit-il, et devant mes espousailles, je feitz rhabiller tout le couvert de la maison pour la garantir de la pluye par dedans. » Il n'avait pas trouvé commode, en effet, de faire sa cour dans une maison « rompue en plusieurs lieux, à l'occasion des précédents troubles, les chambres d'icelle inhabitables, y pleuvant partout, sans aung meuble que vieulx challits, bancs, tables et coffres de boys... en sy piteux estat qu'elle n'avoit plus marque de la maison ancienne de Joyes. » Depuis il y avait « employé et forny beaucoup de

(1) Louis de Joyes avait constitué en dot le tiers de ses biens à chacune de ses filles : Anne, mariée à Louis Martin de Verfeuil, régent de Bagnols ; Claire, mariée à Jean Restaurand, et Isabeau, qu'il institua, en outre, son héritière universelle, par testament du 15 juillet 1587. Guillaume Vanel racheta la part de ses belles-sœurs et réunit la fortune héréditaire des Joyes et des Roc, depuis deux siècles. D'après l'évaluation faite vers 1645, ce patrimoine avait une étendue équivalente à 400 hectares et était estimé, y compris la maison paternelle, 77.536 livres. J'ajouterai, pour ceux que la comparaison de la valeur respective de la livre et du franc peut intéresser, que, dans le même domaine, et bâtiments d'exploitation compris, l'hectare, valait alors 416 livres, et, en 1872, 2.400 francs, ce qui donne à la livre une valeur de 5 fr. 76 de notre monnaie, chiffre bien supérieur à celui que donne M. Bally, dans ses calculs basés sur le prix du blé, 4 fr. 95. Il est vrai que c'est là, je suppose, une évaluation moyenne pour toute la France.

deniers et l'avoyt remise, par le vouloir de Dieu, approchant son premier estat et esplendeur. » Cette dévastation, dont parle Vanel et qui devait remonter au sac de la ville, en 1562, par les calvinistes du Vivarais, avait eu son pendant, quelques années plus tard, durant les trois sièges de Pont-Saint-Espirit. La ferme du bout du pont et la grange des Barrenques avaient été abandonnées, puis ruinées, les bois coupés et les bâtiments à demi-détruits.

Louis de Joyes, qui, dans un premier testament, avait menacé d'exhérédation sa fille Isabelle si elle embrassait la réforme ou épousait un calviniste, pouvait mourir tranquille : son beau-fils avait pris une allure militante dans la lutte. Il avait obtenu de Henri III une commission de commissaire extraordinaire des guerres et ordonnateur, en date du 28 octobre 1588, dans l'armée que d'Ornano levait en Dauphiné et en Languedoc. La guerre continuait en effet avec acharnement entre les ligueurs d'un côté, les politiques et les calvinistes de l'autre, mais ses conséquences et ses excès imposèrent aux partis la conclusion d'une trêve d'un an pour assurer la possibilité des labours et la sécurité des biens et des personnes. Elle fut signée par le duc de Montmorency le 3 mars 1588 et adressée aux consuls des diocèses d'Uzès et de Nîmes, tandis que le maréchal de Joyeuse la faisait publier dans les villes soumises à la Ligue. Cette mesure n'empêcha pas les hostilités de continuer le mois suivant par la prise de Collias et de Marguerittes sur les catholiques, mais en août on négocia une trêve générale entre le gouverneur du Languedoc et d'Ornano fort occupé dans le Dauphiné. Ce dernier choisit Vanel pour le repré-

senter et, par lettre datée de Roman, 10 juillet 1588, il lui envoya un mémoire sur les propositions qui lui avaient été faites par les députés catholiques et huguenots, l'invitant à choisir, pour une entrevue, un jour et un endroit convenables. La réunion eut lieu à Roquemaure (1).

On stipula que les receveurs du duc payeraient à d'Ornano 5.000 écus pour la solde de ses troupes et les empêcher de vivre sur le pays. L'année suivante, on convint encore de proroger la trêve, qui allait expirer, jusqu'au mois de décembre ; Montmorency l'approuva, par lettres du 23 février 1589. Les députés se réunirent, cette fois, à Pont-Saint-Esprit, dans la maison de Vanel, le 28 mars, et l'on décida de reporter la fin de la trêve jusqu'au 25 avril, jour où l'on s'assemblerait de nouveau à Bagnols. En attendant, les diocèses de Nîmes et d'Uzès accordaient à d'Ornano 666 écus et deux tiers d'écu, pour la subsistance des gens de guerre. Il paraît que cette somme était insuffisante pour sa destination et que la place de Pont-St-Esprit courait toujours des dangers sérieux : on en jugera par les lettres suivantes, dont le sens est maintenant clairement expliqué.

1

Monsieur, je ne fais point de doute de la continuation de v^{re} amitié en mon endroict, car les effects d'icelle du passé

(1) Ménard, *Hist. de Nîmes*, V. 249. Les archives des Vanel disent à Vénéjan, le 11 septembre 1588 ; les *Preuves* de l'*Hist. de Nîmes* également.

m'en ont rendu tesmoignage très asseuré , aussy me feriez vous tort de doubter de la mienne tant soit peu. Je crois certainement que la nécessité en laquelle les compagnies sont réduictes est telle que vous m'avez mandé ; il n'y a pas faulte en moy de vollonté de les secourir ainsy que pouvez juger , mais seulement des moïens. Toutesfoys, je suis résolu de fere tout ce que je pourrey pour leur donner moïen de vivre ainsy que les capp^{nes} Antomaria (1) et Jehan vous feront entendre. Et ceppendant je vous prie que des deniers de la trefve de ce dernier moys vous en donniez aud^{es} compagnies, selon que je vous ay cy devant faict entendre par less^{rs} Pichot et Roberty ; car j'ayme mieux la conservation de la ville du St-Esprit que de tout le reste. Je vous ay tant de foys escrit pour le faict des deux cens muids de sel sans que m'en aiez jamais faict responce, je vous en mande presentement les provisions par led. capp^{ne} Antomaria. Sur quoy je vous prie adviser sy on pourroit fere quelque chose et m'en donner advis ensemble de tout ce que vous aurez de nouveau par delà et de la resollution de Messieurs de Nismes et Usez, affin que selon ce que m'en adviserez, je y puisse pourvoir. Quoy attendant je demeure, Monsieur,

V^{re} bien affectionné à vous fere service

++ Alfonso DORNANO.

A Grenoble, le v mars 1589.

Monsieur, je vous prie fere dellivrer à Monsieur de Blacons les quatre cens escus que vous avez en vos mains.

Monsieur Vanel, grenetier p^r le Roy, estably en la ville de St-Esprit.

(1) Antoine-Marie de Corti Casenove, plus tard mestre de camp d'un régiment corse, gouverneur du fort de St-André et bourg de Villeneuve-lez-Avignon, était fils de Léonard Cortiet de Lucabella de Casenove, ambassadeur en France, sous Henri II, qui l'attacha à son service.
(*Armorial du Languedoc*).

2

Monsieur, j'en'eusse tant différé de respondre à lav^{re} n'eust esté que je me promectoïs desjà avant me rendre en v^{re} ville, comme le bien et service du Roy m'y convie, et d'aillicurs me contraniet de ne pouvoir pas encores laisser ceste province, où ayant mis ordre d'une infinité d'affaires dont je me trouve accumulé, je ne perdray l'occasion de m'acheminer là bas, et cependant, je vous prie de vueiller, comme vous avez toujours tres dignement faict, à la conservation de vostre ville en l'o-beissance et service du Roy et en ce qui regarde mon particulier, j'ay escrit à Mess^{rs} les députez de Nismes pour la trefve desquels ayant responce je vous en donneray advis pour en avoyr le vostre. Au demeurant, Mess^{rs} de S. Jullian et Gibert vous feront entendre toutes nouvelles de par deçà qui me gardera de vous en fere autre discours, pour ne fere tort à leur suffisance. Je prieray Dieu vous donner

Monsieur, très heureuse et longue vie. A Grenoble, le
vj^e jour d'avril 1589.

Vostre affectionné a vous fere service

++ Alfonso DORNANO.

Mons^r, je vous prie de continuer l'entretenelement que j'avoys ordonné au capp^{ne} Gibert. Et advenant que la trefve se face, retenez Saint Alexandre pour luy, d'autant que il le veult gratiffier en cela, et lui rendez sa promesse.

3

Monsieur, j'escris assez amplement (à) Messieurs les vi-guier et consuls de vostre ville sur le nouveau accident survenu en icelle, ainsy que j'estime qu'ils vous feront veoir par leur

lettre qui me gardera de vous faire icy autre redicte. Seulement je vous diray quil m'est du tout impossible, pour le presant, de me pouvoir acheminer là-bas m'estant venu rendre en ce lieu pour faire retirer et sortir hors de cette province des compaignies de gens de pied qui tiennent les champs à la grande foule et opression du pauvre peuple. Toutesfoys sy les affaires sont tellement pressés qu'il faille par necessité que j'y doyye fere ung tour, me le faisant entendre je m'y rendrey toute chose laissée, estant tellement jaloux du bien et repos de vostre ville que j'en prefereray tousiours la conservation à toutes autres commodités qui scauroyent regarder mon particulier. Et vous me trouverez très disposé à vous servir en toutes les occasions qui s'en offriront de mesme volonté que je pryé Dieu qu'il vous donne

Monsieur, en santé longue et heureuse vie.

La Coste St André, ce ix aoust 1589.

Vostre affectionné amy a vous fere service

+ + Alfonso DORNANO.

4

Monsieur, avant l'arrivée du capp^{ne} Antomarie j'ay eu advis de plusieurs lieux que les ennemis de Sa Majesté ont une entreprise en la ville du St Esprit qu'ils tiennent estre asseurée. J'estois sur le point de monter à cheval pour my acheminer, mais les affaires que j'ay maintenant sur les bras à cause de la ville de Vienne m'en ont empesché ; qui me faut y depescher le s^r Maurin et ledit cap^{ne} Antomarie qui sont personnes, comme vous scavez, en qui j'ay toute fiance pour advertir Messieurs de la ville et les capp^{nes} de se prendre bien garde et vueiller à la conservation de la ville en l'obeissance du Roy, comme ils ont toujours faict, attendant que je m'y rende qui sera bien tost, Dieu aydant, ainsy que lesd s^{rs} Maurin et Antomarie vous feront entendre. Je les ay aussy voulu accompagner

de ce mot pour vous prier de vostre costé d'y avoir l'œil et continuer à mon endroict l'amitié que vous m'avez tant de fois promise et fere estat asseuré de la mesme qui ne vous manquera jamais. Et sur cette vérité je feray fin par prières à Dieu vous donner

Monsieur, en parfaite santé heureuse et longue vie.

A Bressieux, ce xxviii^e octobre 1589.

Vostre meilleur et à jamais plus
affectionné amy

+ + Alfonso DORNANO.

Si vous n'avez effectué ce que je vous dis à St Marcelin pour le cap^{ne} Saint-Ciergues, je vous prie de le fere.

Ici se termine la correspondance politique d'Ornano avec Guillaume Vanel. Henri III a été assassiné, le 1^{er} août, par Jacques Clément, mais, en mourant, il a désigné le roi de Navarre pour son successeur. Dès lors, il n'y a plus en France que des royalistes et des ligueurs, et Montmorency est maintenant le légitime et féal gouverneur du Languedoc pour le Roi. C'est en cette qualité que le grènetier de Pont-Saint-Esprit lui a écrit et en a reçu plusieurs lettres. Si le 9 août 1589, le duc lui a promis de faire droit à une requête des habitants de la ville ; si, le 6 septembre, il le prie de payer l'arriéré de la solde de ces mêmes compagnies corses, qui en forment la garnison et qui l'ont jadis si bien défendue contre lui ; si, le 18 septembre 1592, il le félicite de son dévouement au Roi et l'engage à veiller au bien et à la sûreté de la place, c'est qu'elle n'a plus à craindre

que l'armée du maréchal de Joyeuse. Voici cinq de ces lettres, si honorables pour leur destinataire, qui restent encore aux archives de la famille. Il y en avait beaucoup d'autres de d'Épernon, de Joyeuse et de Lesdiguières, qui malheureusement sont égarées. Nous recommandons au lecteur un passage éminemment suggestif de la troisième. Sous le nouvel ordre de choses, il devait être prudent de ne pas réveiller des souvenirs récents, et le grénétier, nous le verrons plus tard, avait des envieux et des ennemis.

I

Monsr Vanel, j'ay receu vostre lettre et, pour le desir que j'ay de vous satisfere en ce que je pourray, jescrips aux intendans des finances qui sont à Pézenas comme estant de leur charge..... affin qu'ils me donnent la dessus leur advis pour y pourveoir comme je verray estre affere pour le bien et utillité de la ville St-Esprit et nostre contentement particulier selon la bonne vollonté que je vous porte de laquelle je vous prie faire estat comme je fais le Créateur vous avoir en sa garde. De Moussac ce ix^e daoust 1589.

Votre meilleur et assuré ami,

MONTMORANCY

Monsieur Vanel, au Saint-Esprit.

II

Sr Vanel, le sieur Camarier d'Agde, mon aumônier, m'a rapporté l'affection que vous avez à mon service. Je l'ay aussy chargé de vous assurer de ma bonne vollonté de laquelle vous

expérimenteront les effects à toutes occasions que s'offriront. Je vous prie aussy avoir pour recommandé le paiement des Corses; à ce qu'ils aient occasion de contentement. Et je supplieroy le Créateur vous avoir et conserver, Sr Vanel, en sa garde tres s^{te}. De Béziers du vi septembre 1589.

Vostre meilleur et parfaict amy,

MONTMORANCY.

Je vous prie fere bailler aux compeignies corses pour les mois de juin et juillet et par forme de prest, sans les obliger à la monstre, jusques à ce que je y envoie des commisseres et controlleurs et je vous en feray descharger.

III

Sr Vanel, j'ay receu la lettre que vous m'avez escripte avec une des consuls du Saint-Esprict et veu aussy celle de Mons^r le Collonnel par laquelle il dict estre esclarcy et satisfait des raports qu'on luy avoit faicts de vous, dont jay esté tres aise et partant je suis tres content, avec l'assurance que vous (me) donnez de demurer bon serviteur du roy et vous conserver en laffection que vous me promettez, que vous retournez en vostre maison dans le Saint-Esprit pour y vivre en repos et vacquer au deub de vostre charge, comme'aussy pour tenir en ce que vous pourrez au bien et repos de la ville; mais je vous prieray aussi de fere veoir par les effects la vérité de vos parolles sans vous dispenser de dire ou fere chose qui puisse donner quelque mauvaise opinion de vous affin que jaye d'autant plus occasion d'en demurer comptant et de vous continuer mon amitié de laquelle vous ferez doresnavant estat tres assuré. Et je supplieray le Créateur, vous avoir et conserver, Sr Vanel, en sa sainte garde. De Béziers ce xviii septembre 1592.

Vostre meilleur et assuré amy,

MONTMORANCY.

IV (1)

Monsr Vanel, j'ay receu vostre lettre et veu par icelle le contentement que les..... de la ville du Saint-Esprit ont eu de ce que je leur ay procuré le soulagement..... descharge de leur garnison de quoy j'eusse esté bien ayse qu'ils eussent... sur ce que est survenu depuis. J'ay mandé à mon fils Monsr le duc de V. (Ventadour) ma vollonté, vous assurant que je ne désire rien tant synon de..... et soullager de tout ce que je pourray et que j'en auray moien, car (je me) confie en l'affection qu'ils ont au service du Roy qu'ils ne s'en desp (artiront) jamais. Et pour vostre particullier, faictes estat que je vous..... beaucoup de bonne vollonté et que je vous en produiray les effects (dans tous) les endroits ou le moien m'en sera donné d'aussy bon cœur que (je prie le Créateur) vous avoir en sa tres sainte garde. De Mello, XXI de septembre.....

Vostre assureé et meilleur amy,

MONTMORANCY,

V

Monsr Vanel, j'ay oublié de vous dire en passant que je seray bien aise que le sieur de Rocas soit payé de ce qui luy reste estre deub pour l'estat de cappitaine du Pont-St-Esprit, estant raisonnable qu'il en soit satisfaict puisque c'est chose qui luy est deue il y a long temps. Il me souvient, qu'avant mon départ de Languedoc pour aller en France, je le vous avois ordonné, car je fais bien encores, et d'y apporter tout le soing et dilligence que vous pourrès. J'ayme le dit sieur de Rocas pour estre gentilhomme de mérite tellement que

(1) L'extrémité des lignes manque dans l'original : on y a supplée pour les passages non douteux.

je le vous recommande. Et supplie le Créateur vous avoir en sa garde. De la Pallu, ce xxiii novembre 1600.

Vostre assureé et meilleur amy,

MONTMORENCY.

Le rôle politique de Vanel a pris fin et comme il l'a annoncé lui-même au duc de Montmorency, il est rentré dans le calme de la vie familiale et dans le paisible exercice de sa charge ; mais ses relations avec ses puissants protecteurs continueront et leurs témoignages d'amitié viendront le trouver souvent dans la maison des Joyes.

Alphonse d'Ornano, qui a obtenu en 1695, pour ses services dans le Dauphiné, le bâton du maréchal et bientôt après le gouvernement de la Guyenne, a conservé néanmoins celui de Pont-St-Esprit. Reçu triomphalement à Bordeaux, à sa première entrée il en apprend la bonne nouvelle à son ami Vanel, lui recommande les siens et le remercie de ses bontés pour son fils.

5

Monsieur, je vous ay bien voullu donner advis par ce mot de mon arrivée en ceste ville ou j'ay receu autant d'honneur que j'en eusse sceu désirer. Je voudrois que se presentast quelque occasion pour vous y servir et vous tesmoigner mon affection que je veulx conserver inviolable. Je mande au capitaine Antomarye de me venir trouver incontinent. Je vous pryé sy, en son absence, les miens ont besoing de quelque chose de les en assister et continuer à le deppartir vostre

sage advis et conseil. Ayez moy toujours, s'il vous plaist, et vous asseurez que je suis et veulx demeurer,

Monsieur,

Vostre bien affectionné et assuré à vous faire service

+ + Alfonso DORNANO.

A Bourdeaux, ce second j^r
de juing 1600 (1).

6⁽²⁾

Monsieur, bien qu'il me samble que vous m'avès oublié, sy n'eige portant diminué en rien la vollonté que j'ay de vous servy et de me revancher de tant d'obligassions que ie vous ey. S'il s'an offre quelque oquasion, ie vous prie ne me la tenès pas quachée que j'y apporterey ce quy depandra de moy avec la meme affection que ie suis votre serviteur. DORNANO (1606) *autographe*.

7

Monsieur, j'ay pryé Monsieur de St Bres ⁽³⁾ de vous dire de mes nouvelles et vous assurer du désir que j'ay de vous rendre des preuves de mon affection et que ne s'offrira ja-

(1) Suit une lettre du 5 juillet 1600, en réponse aux félicitations de Vanel et sans importance. La mission de M. d'Antomarie est terminée : « Je vous remercie du contantement que vous avez de mon arrivée en ces quartiers, où j'ay reçu autant d'honneur de tous indifféramment... Monsieur Dantomarye vous en dira des particularités. »

(2) Du fils d'Alphonse-Henry-François-Alphonse d'Ornano, s^r de Mazargues, colonel des Corses, gouverneur de Tarascon, Pont-St-Esprit et Saint-André, ancien écuyer de Gaston d'Orléans.

(3) Antoine de Beauvoir de Grimoard du Roure, s^r de S. Bres. etc., comte de Remesy, maréchal de camp, marié à Anne d'Ornano le 13 oct. 1596, tué au siège de Montpellier le 2 septembre 1622.

mais subiect de vous servir et ceulx qui vous appartiennent que je ne l'embrasse. Il vous parlera aussy de quelque chose qui me regarde. Vous le croyez, s'il vous plaist, et me conserverez en vos bonnes graces. Et je suis, Monsieur,

Vostre bien affectionné et asseuré à vous fere service

+ Alf. DORNANO.

A Thoulouze ce xv septembre 1606.

8(1)

Monsieur j'ay tousiours eu des affectionnés desirs a me conserver la possession de vos bonnes volontés et recois avec contantement les assurances et preuves que vous m'en rendez . Les miennes aussy, avec les plus chers effects que je pourray m'imaginer, vous seront conservés et rendus avec soing aux subjets qui s'en presenteront. Le regret que vous avez de mon mal m'oblige et la peine aussy que vous avez prise d'escrire à Monsieur mon père sur le subject que vous croyez en estre en partie cause; mes désirs à la vérité se portent à cela avec. de la passion ; mais je croirois commectre impiété de la tirer entierement de là puisque je tiens que ce sont des visites de la toutte puissance qui, en me continuant ses graces, me donnera celle de ma remise et les moyens aussi de pouvoir vous marquer avec vérité combien je suis, Monsieur,

Votre très asseuré serviteur

DORNANO.

A Agen le 8 décembre 1606.

9

Monsieur, j'ai receu de si bonnes preuves de vostre amitié que je ne la mestray jamais en doute, estant bien asseuré que

(1) D'Ornano de Mazargues, note 2, page précédente.

vous m'en ferez tousiours ressentir les effects es occasions où vous en aurez le moyen. J'en feray de mesme de la mienne, car il ne se presentera jamais subiect de vous servir que je ne l'embrasse de toute mon affection, vous remerciant de tout mon cœur de l'honneur que vous avez faict à mon fils de Mazargues qui vous rendra tousiours, et tous ceux qui dependront de moy, autant d'honneur que vous en désirerez. Faites en s'il vous plaist estat et croyez Mons^r d'Antomarye de ce que vous en dira de ma part. Et je suis plus que nul autre, Monsieur,

Vostre très affectionné et asseuré à vous fere service.

+ Al. D'ORNANO.

A Agen ce 9 décembre 1606.

10 (1)

Monsieur, mes veus et mes prieres vous trouveront de retour chez vous avec le guein de vostre prossès et vostre partie condamnée aux dépans. Et, parmy toutes ces roches (choses) resseues d'aussy bon cœur que ie vous les offre, les assurances de mon servisse. La court ne parle que de goute quar le Roy en et repris depuis quatre iours, et apres sella l'on pourret changé de discours sy le sujet le merite. Je vous en tiendrey averty, quar je veus vous temoigner en toutes occasions que ie suis, Monsieur, vostre assuré serviteur,

DORNANO.

A Monsceau, ce 29 ieuillet (1607) (*autographe*).

(1) Cette lettre du colonel d'Ornano est relative à un procès que Guillaume Vanel, en sa qualité de grènetier, et de concert avec son procureur du Roi, soutenait contre Isaac Fezandier, de la ville de Nîmes, lequel réclamait en sa faveur l'ouverture du fidéi-commis de son oncle, son frère Bernard, eondamné aux galères perpétuelles, étant mort civilement. Cette affaire, que plaïda le célèbre avocat Claude Expilly, devant le Parlement de Grenoble, fut résolue selon ses conclusions, c'est-à-dire dans le sens des intérêts de l'Etat.

11 (1)

Monsieur, j'ey reseu aveque toute sorte de, contantement l'oneur que vous mavès fet de me doner de vos letres et de me recommander, Monsieur vostre fis (2), lequell et an fort bonne santé et fort gualantoume. Je vous direy don que je la sisterey touiour dausy bon cœur que s'il etet mon fis, car je desire pasionement de vous temogner mon nafesion quy sera touiours toute telle que vous la sariez de zirer.

Vostre bien humble et plus aquize a vous fere service,
(1608) A. DORNANO.

Deux ans plus tard, le 21 janvier 1610, Guillaume Vanel perdait l'un de ses plus fidèles protecteurs, le maréchal d'Ornano. Nous donnons, d'après le *Mercurie Français*, le récit émouvant de son entrevue avec le Roi et l'éloge de sa vie :

« La France perdit, au commencement de ceste année, le mareschal d'Ornano. Il a faict plusieurs beaux exploicts militaires, sous le nom du colonel Alfonse Corse, ainsi qu'il se peut voir dans les Histories des derniers troubles. Après la mort du mareschal de Matignon, le Roy le tira du Dauphiné et du Pont-St-Esprit, où il estoit un de ses lieutenants généraux, et le meit gouverneur dans Bourdeaux, là où il s'est acquis une éternelle mémoire pour la douceur de son gouvernement. Il vint sur la fin de l'an passé à Paris, où agité de la pierre, il se resolut

(1) De Madame de St-Brès.

(2) Louis de Vanel, capitaine au régiment de Mazargues, gouverneur du château de Serviès, près d'Uzès.

de se faire tailler en la vieillesse où il estoit. Avant que ce faire, il alla dire le dernier adieu au Roy et furent un long temps à parler seuls d'affaires ; plusieurs cependant prenoient garde que les larmes decouloient le long de la face de Sa Majesté, qui s'en trouva toute esmeüe ; et lorsqu'il print congé d'elle, ne luy put parler. Il mourut à la taille. Son corps fut porté à Bordeaux, où en général toute la Province fit demonstration du regret qu'ils avoient d'avoir perdu un si homme de bien. »

Le maréchal n'avait que soixante-trois ans ; il laissait de son mariage avec Marguerite de Grasse de Pontevez quatre fils et trois filles. Les deux plus connus furent Henri-François, s^r de Mazargues, et Jean-Baptiste, gouverneur de Gaston d'Orléans, et maréchal de France, en 1626. Ce dernier s'attacha à la cause de ce prince et s'attira la haine de Richelieu, qui le fit emprisonner à Vincennes, où il mourut empoisonné.

Quatre mois après son entrevue avec Alfonse d'Ornano, Henri IV le suivait dans la tombe : la séparation entre le bon maître et le fidèle serviteur n'avait pas été longue. Ce coup funeste affligea profondément le s^r de Mazargues, qui perdait le bienfaiteur de sa famille ; on en jugera par cette dernière lettre :

12

Monsieur, je n'estimois pas de revenir en arrière du voyage que je faisais vers vous pour un tant funeste et prejudiciable subject pour moy que celui du parricide du Roy. Vous jugerez bien avec moy ma perte estre des plus grandes sur les signallés biensfaicts que j'avois liberallement receus de Sa

Majesté. La douleur m'en fust si sensible et la resolution de vous envoyer mon frère si prompt que je ne peus me donner ce contantement de vous escrire comme à l'un de mes plus entiers et parfaict amy et à qui j'ay des affections aussy fortes. Vous m'obligerez de les despartir à mon frere et vos bons avis en la conduite qu'il aura à observer soit pour le service du Roy, soit pour ce qui me regarde. J'ay à mesme intention escrit au corps de votre ville. Raportez moy, je vous supplie, ce que vostre amitié m'en doibt promectre, et pour les effects de vostre service vous trouverez qu'aucun ne vous en peult rendre de plus chers, Monsieur, que

Vostre tres affectionné et asseuré serviteur

DORNANO.

A Bourdeaux, le 22 may 1610.

Par une singulière coïncidence, la même année où succombait Alphonse d'Ornano, Guillaume Vanel, atteint de la même maladie, se décidait à subir la taille et, en vue d'une issue fatale qu'il envisageait courageusement, faisait son testament olographe, le 15 novembre 1610 : « Me trouvant, disait-il, par le vouloir de Dieu, depuis quelque temps, indisposé de la maladie de la pierre, suivant la reconnaissance qu'en ay faict faire par M^{re} Estienne Thomas, de la ville de Marseille, excellent opérateur....., je me suis résolu de me jecter entre ses mains, en faisant prière à N. S. me vouloir assister et bénir son opération manuelle pour mon entière guérison, comme il a faict réussir plusieurs autres personnes qui estoient atteintes du semblable mal. »

Bien qu'il eût à peu près le même âge que le ma-

réchal (1), Vanel sortit indemne de l'épreuve et vécut longtemps encore. Mais si sa santé se rétablit, sa situation financière fut un moment sérieusement menacée. Il était injustement assigné par devant le Conseil du Roy, pour taxation et restitution des émoluments de sa charge de grénétier. Le vieux connétable de Montmorency, du fond de sa retraite de Pézenas, entendit son appel et écrivit à tous les membres du Conseil une sorte de circulaire très énergique et très pressante en sa faveur. Elle variait suivant la qualité et les fonctions du personnage, mais celle qui était adressée au Chancelier et aux Directeurs des finances entraînait dans plus de détails. Cette missive, véritable brevet de capacité et de probité pour Vanel, doit être citée en entier : elle honore autant celui qui en était digne que l'illustre soldat qui, au bord de la tombe, parlait si hautement pour son bon ami et fidèle serviteur (2).

VI

A Monsieur le Chancelier (3).

Monsieur, le sieur Vanel, grénétier du St-Esprit est indeument vexé au Conseil du Roy pour la restitution et continua-

(1) Dans un acte de 1600, où il est appelé à témoigner de la noblesse du capitaine Joachim de Suffize de Lacroix, Guillaume Vanel déclare être âgé d'environ cinquante-deux ans. Il avait vendu, en 1595, à cet officier « d'une bravoure remarquable, et qu'il connoissoit depuis plus de vingt-cinq ans, » un cheval de deux cents écus dont il n'était pas encore payé en 1606 (*Communiqué par M. Paul de Faucher*).

(2) Coppyes des depeschés de lettres de faveur retirées en Languedoc et mandées à la Court, le xxviii^e janvier 1614, par Anthoine de Cussac, messenger (*Arch. des Vanel*).

(3) Nicolas Brulart de Sillery.

tion d'une taxation attribuée à son dit office de laquelle il a longuement jouy par vertu de plusieurs lettres patentes de Sa Magesté, comme il fera paroistre, lors que l'instance qui est pour ce pendante audit se jugera et d'aultant qu'il est personnage vertueulx et de mérite, très bon et utile serviteur de Sa Magesté, qui la sert tres dignement et fructueusement en plusieurs et diverses occurances, ès quelles je l'employe jornellement, dont il s'acquitte avec une singulière dextérité et fidellité. Je vous supplie de mectre en considération toutes ces choses et'y adjouster encore, s'il vous plaist, que led. sr Vanel est tres homme de bien, qu'il s'est contenté d'une médiocre fortune, qu'il n'a pas voulu me demander de la fere plus grande, ores qu'il l'aye peu, estant homme d'entendement et et capable de se demesler honorablement et avec louange d'une tres grande et serieuse administration ; toutefois qu'il s'est contenu en sa fortune, ayant plustost affecté la preudhomie et la temperance que les grands biens. Au moyen de quoy, je vous supplie de lui despartir prompte et briefve justice avec les bous et favorables offices dont les gens de bien et serviteurs du Roy, comme celluy ci, méritent d'estre gratifiés. Sa Magesté donne des pensions à bon nombre de ses serviteurs qui n'en sont pas dignes, ne la desservant comme il faict ; néantmoins il se contente des esmoluments de sa charge, lesquels je m'assence que vous luy conserverez puisqu'ils luy sont bien et légitimement deubs, dont je seray tres aise, tant pour la consolation de cet homme de bien que par le courage que cella donnera à ces semblables de continuer de bien en mieulx. Je demeure, Monsieur, vostre tres affectueux à vous fere tres humble service.

MONTMORANCY

A la Grange des Prez, les Pezenas (1).

(1) Les autres personnages, faisant partie du conseil, et dont les noms sont, à ce titre, intéressants à connaître, étaient : le prince de Condé, le duc de Montmorency et de Dampville, pair et amiral de France, le marquis d'Ancre, maréchal de France ; Jeannin,

Le connétable mourut le 1^{er} avril de cette même année, deux mois après avoir donné à son serviteur cette dernière marque d'estime et d'affection. Nous ignorons quel fut le résultat de l'instance de Guillaume Vanel auprès du Conseil, mais toujours est-il qu'il conserva sa charge, dont il était encore possesseur en 1620.

Il vécut paisiblement au milieu des siens, et mourut le 24 avril 1624, âgé de soixante-seize ans ; il fut enseveli dans sa chapelle de la Croix , à gauche du chœur de l'église de St-Saturnin, où l'on pouvait lire encore, au siècle dernier , cette date et son nom sur sa tombe. Il laissait trois fils et trois filles, mais par son testament, il instituait sa femme héritière universelle , déclarant ne pouvoir faire de distinction de leurs biens, dont ils avaient joui ensemble pendant trente ans, et qui avaient prospéré entre leurs mains. Il lui recommandait d'élever ceux de leurs enfants encore mineurs de telle sorte « qu'ils puissent estre capables de vertu, et, vivant par la seule crainte de Dieu, estre gens de bien et d'honneur, car en ceste vie, il les bénira et ne les abandonnera pas. »

Le dernier souhait de cet « homme de bien » fut réalisé, car sa nombreuse descendance , fidèle à son exemple, vit encore sur son patrimoine, et, grâce à Dieu, n'est pas près de s'éteindre.

contrôleur général et intendant des finances , de Chateaufort , de Thou, Maupéou, d'Attichy, intendant de la Reine, Arnould , Dole, tous conseillers ; puis du Tillet, intendant des affaires du duc, et Forestier, son secrétaire.

Et maintenant peut-être trouvera-t-on que les lettres que l'on vient de lire ne méritaient pas d'aussi longs commentaires. Il n'y a rien d'inutile, rien d'indifférent dans le passé d'un pays. S'il n'est donné qu'à des hommes, tels qu'Henri Martin et Michelet, d'intéresser des générations de lecteurs à l'existence d'un peuple, il faut laisser à d'autres, fussent-ils légion et à jamais inconnus, la tâche et le plaisir de parler de celle de leur ville ou de leur famille et de recueillir sur la table de ces grands penseurs ce que l'on a appelé justement : les miettes de l'histoire.

C^{te} E. DE BALINCOURT.

UNE ENQUÊTE SUR LA DÉCENTRALISATION

La décentralisation est à la mode, et les journaux ou revues lui consacrent volontiers des études et des enquêtes. La *Nouvelle Revue* de Madame Adam ayant, depuis quelques numéros, affecté une partie de ses fascicules aux communications relatives à la renaissance de la vie locale, la *Revue internationale* de Madame de Rute ne pouvait faire moins que d'imiter cet exemple en cherchant à le dépasser; de là l'enquête dont nous allons dire quelques mots pour les lecteurs de la *Revue du Midi*.

Il est certain que la fondation d'un syndicat agricole, la création d'un commerce ou d'une industrie, le développement d'une société savante est beaucoup plus utile à la décentralisation que toutes les enquêtes du monde. Celles-ci peuvent toutefois avoir du bon à condition que les questions soient bien posées et les questionnés bien choisis. Je ne sais si sur ces deux points, la *Revue internationale* n'aurait pu faire mieux.

Voici d'abord le questionnaire :

1° La décentralisation ne doit-elle pas être considérée comme une utopie, ou comme la cause ou l'effet d'un mouvement rétrograde? 2° La décentralisation n'occasionnerait-elle pas par suite du démem-

brement, du morcellement, un péril grave pour la patrie ? 3° Quels seraient les moyens les meilleurs à employer pour que le but des décentralisateurs soit atteint ? 4° Les congrès régionaux seraient-ils d'une grande efficacité ? 5° La presse départementale a-t-elle sur le pays en général une plus grande influence que la presse parisienne, et pourrait-elle puissamment aider le développement des revendications provinciales ? » De ces cinq questions, quatre sont inutiles ou ne demandent qu'un mot de réponse; une, la troisième aurait mérité d'être subdivisée en plusieurs points.

Quant aux consultés, leur choix est un peu hétérogène et semble une réunion d'habitues du même salon ou de collaborateurs de la même revue plutôt que la liste de spécialistes ou d'écrivains compétents : il y a trop de politiciens et de journalistes et pas assez, à mon sens, de savants, de philosophes ou de littérateurs ; aux noms de MM. Mistral, Paul Bourget, Maurice Barrès, Jules Bois, bien d'autres auraient pu être joints, ceux par exemple des membres non parlementaires de la fameuse Commission de décentralisation, ou pour ne parler que des essayistes, de MM. Amouretti et Charles Maurras, secrétaires de la Ligue de décentralisation dont il aurait été curieux de connaître nettement le programme.

Parmi les politiciens consultés, quelques-uns sont de ces types purs qui commencent à s'éclaircir et qui feront sans doute l'enthousiasme des futurs Cuviers de la sociologie politique. Toute la génération floquetique n'est-elle pas dans cette première

phrase de M. Tony-Réveillon : « Avec le scrutin de liste qui nous donnerait la Chambre des Députés dont nous avons besoin pour arriver à la révision de la Constitution, la décentralisation est peut-être le sujet le plus digne de passionner l'opinion, et nous aurions été heureux de voir les Conseils généraux s'en occuper, comme nous sommes heureux toutes les fois qu'un peu de vie politique vient agiter la surface de fausse tranquillité qui abuse les esprits. »

Certainement, il y a un abîme entre ceux qui veulent vraiment la décentralisation et ceux qui la réclament comme ils demandent la révision de la Constitution, pour passionner, pour agiter, et pour en finir avec cette « fausse surface qui abuse. » On le voit mieux encore quand ces messieurs, essayant de sortir de la phraséologie vague pour indiquer des réformes précises, pataugent dans les non-sens et les contradictions. Le dire de M. Flourens, ancien ministre, est un excellent spécimen ; il n'a qu'une vingtaine de lignes, pas une ne tient debout. M. Flourens veut la liberté des personnes civiles, mais qu'elles soient créées par la loi ; il leur permet de gérer librement leurs affaires, mais sous l'autorité des pouvoirs publics ; il supprime les préfets et sous-préfets, mais institue des procureurs syndics pour contrôler les conseils locaux et exécuter les ordres du pouvoir central ; il admet le rôle économique des congrès régionaux mais non leur rôle administratif. Et presque tous les politiciens en sont là. M. Tony Réveillon, déjà nommé, veut que les préfets cessent de jouer un rôle politique, mais restent des représentants du gouvernement chargés de faire respec-

ter la loi. M. de Hérédia, ancien ministre, demande qu'on remplace les sous-préfets par de simples téléphones, ce qui est économique et même spirituel, mais nullement décentralisateur. M. Abel Hovelacque sue sang et eau pour prouver que la Révolution a été décentralisatrice, même la Terreur, et se borne à transférer au pouvoir local diverses prérogatives du pouvoir central, y compris « la laïcité de l'enseignement, de l'assistance, de la surveillance du travail » ce qui est déconcentrer peut être mais ce qui n'est pas provoquer l'initiative individuelle. Quant aux purs socialistes, qui tout d'abord semblaient voir dans la décentralisation un élastique tremplin électoral, ils se réservent, Clovis Hugues avoue qu'il subordonne la question à l'idée socialiste, MM. Paul Brousse et Paul Lagarde bafouillent allègrement ; pour le premier de ces réorganisateurs sociaux, la marche à suivre est simple et facile : « Aller rapidement, se demander, le nez dans les faits, quelle est la marche du processus dans le corps social, fixer le rôle qu'y jouent l'activité locale et l'action centrale, débarrasser ce mouvement des entraves accumulées par l'ignorance des métaphysiciens et extraire vite des résultats, voilà. » Le second est moins méthodique mais plus météorologique, il parle de tempête, de fleuve, de torrent, de digue. Mais, ajoute, il faut lui en savoir gré : « Peut-être, monsieur, allez vous trouver que je m'écarte un peu de la précision de votre questionnaire. »

Quand on connaît le pur politicien, on comprend sans peine le type français moyen que l'on pourrait

définir politicien mitigé. L'enquête de la *Revue internationale* nous en fournit de nombreux spécimens. M. Elie Fourès par exemple est intéressant par son mélange de bon sens pratique et de tradition politicienne ; il commence par reconnaître que « sur la plate-forme de la décentralisation gambadent et hurlent des polichinelles qui ne cherchent qu'une réclame bruyante et rapide » et s'exprime fort bien en disant « que les hommes sont au premier rang des voies et moyens, et qu'il ne faut attendre la décentralisation ni des congrès régionaux, ni des décentralisateurs à grand tapage, ni du gouvernement, ni du Parlement, elle viendra, si elle vient, du travail de quelques bons esprits, honnêtes et pourtant pratiques... etc. » Fort bien, mais pourquoi M. Fourès n'est-il pas conséquent avec lui-même, et quand il s'agit d'universités et de musées régionaux, parle-t-il de les « obtenir » au lieu de les créer, ou demande-t-il un « grand homme d'Etat » pour « diriger » l'opération de la décentralisation ? La tendance regrettable à l'action politicienne est plus visible encore chez M. Thiaudière, ami de M. Fourès, avec un excès de complication, des séries de pouvoirs locaux, pouvoir monitorial, pouvoir capacitaire et professoral, tout cela artificiel et vain et ne valant pas encore une fois, pour la cause de la décentralisation, l'action libre et spontané du moindre industriel ou agriculteur. Je crois, il est vrai, que l'espèce dont M. Thiaudière est le type, est en voie de décroissance, les faiseurs de constitutions qui s'imaginent provoquer ou régler la vie sociale avec d'ingénieux casse-têtes politiques, mais l'opinion que représente M. Horace Bertin, provin-

cial, lui aussi comme MM. Fourès et Thiaudière, conserve de nombreux adhérents. « En résumé, dit le président du syndicat de la presse marseillaise, aucun moyen d'agitation ne doit être négligé, car jamais la province n'avait plus impatiemment et fiévreusement attendu l'heure d'entrer et de mettre en valeur ses merveilleuses réserves de jeunesse, de sève, d'énergie et de vitalité. » Voilà de bien grands mots, il vaudrait mieux, ce semble, négliger quelques moyens d'agitation, et attendre moins longtemps, fut-ce avec impatience et avec fièvre, l'heure de mettre la main à la besogne ; puisque la province a de si merveilleuses réserves, qu'elle les montre, et dès maintenant fasse preuve de sève, de jeunesse, d'énergie et de vitalité. Comme le dit Mistral avec beaucoup plus de foi et de sens pratique, en somme : « Prends ton lit et marche disait le Christ au paralytique. Et celui-ci marchait parce qu'il avait la foi. Labourons et semons, voilà de quoi nous occuper ; quand le blé sera mur, les faucilles viendront bien d'elles-mêmes. »

Il y a toutefois un certain nombre de réponses meilleures, émanant même d'hommes politiques. Le dire de MM. Jules Simon, A. Laisant, de la Ferronays, Mac-Adaras, de Colleville, est approuvable. On aurait aimé que M. Paul Deschanel, qui a écrit un livre sur *la Décentralisation*, développât un peu sa réponse à l'enquête ; il n'indique pas les « quelques réformes très simples, très modestes, » qu'il suffirait d'apporter à l'organisation communale, et semble croire qu'il y aurait avantage à remplacer le Conseil général par une Commission départemen-

tale pourvue d'attributions administratives et, sans doute, bien qu'il ne le dise pas, nommée par le pouvoir central, ce qui est le contraire de la décentralisation. Je trouve chez d'autres députés des avis plus précis et plus libéraux à la fois. M. de Marcère, président de la Ligue de Décentralisation, résume en deux mots le programme : « Laissez les gens tranquilles, leur permettre de faire leurs affaires et celles des communautés auxquelles ils appartiennent, réformer (ainsi) les mœurs publiques. » M. Beauquier, vice-président de la Ligue, pense de même : « Simplifier les rouages, décharger l'État, créer des mœurs nouvelles, des habitudes, d'initiative, de responsabilité, d'indépendance, de dignité. » L'abbé Lemire dit avec beaucoup de justesse : « Il faut permettre l'initiative. La liberté d'association doit précéder la décentralisation. On ne règle pas la vie avant de la créer. » M. de Colleville est aussi dans le vrai, quand il propose : « Soustraire à toute influence gouvernementale les unités ou centres d'action chargés de propager le mouvement. » Enfin, tous les écrivains désintéressés de la politique posent, comme condition préalable et nécessaire de la décentralisation, l'action libre, l'initiative spontanée. Mistral même ne veut pas qu'on se préoccupe des voies et moyens : « La cigale, qui sort des profondeurs du sol avant que d'en percer la voûte, s'inquiète-t-elle de la façon dont elle existera au pays de la lumière ? » Paul Bourget blâme notre démocratie administrative, notre anémie d'initiative, et s'abrite sous la triple autorité de Balzac, Le Play et Taine, dont il a si pertinemment parlé dans *Outre-mer*. Jules Bois réserve à la littérature, c'est-à-dire à l'initiative spon-

tanée par excellence, la part principale dans le réveil de la vie locale. Le signataire de ces lignes se résume en disant : « La décentralisation sera spontanée ou elle ne sera pas. » Enfin , Maurice Barrès lui-même , malgré ses amitiés socialistes , écrit ces lignes grosses de toute une rénovation du laissez faire d'autrefois : « Force médicatrice de la nature , voilà toujours la ressource. C'est aux organes souffrants à s'orienter vers leur salut. »

De ce résumé de l'enquête, on peut tirer cette réflexion. Les purs politiciens sont au fond hostiles à la décentralisation, ou n'y voient qu'une formule d'agitation électorale. Les intéressés de province sont pleins de bonnes intentions, mais manquent d'initiative, et attendent pour marcher que d'autres commencent. Seuls, les écrivains et quelques hommes politiques (en général des non professionnels) voient clair dans la question en pensant que le meilleur moyen de produire le mouvement comme de le prouver, c'est de marcher.

Je demande la permission de reproduire ici un passage de ma réponse : « Avant tout, on ne fera pas de décentralisation sans décentralisés, c'est-à-dire sans citoyens chatouilleux sur leur liberté propre et respectueux de la liberté des autres. Il ne s'agit pas de partager entre quatre-vingt départements ou trente mille communes les attributions césariennes du Parlement actuel, il s'agit d'avoir des individus virils habitués à faire fonds sur eux, sur leur travail personnel, et sur leurs associés libres, et non sur le concours de l'Etat , communal ou national peu importe. Le jour où les citoyens ne compteront

plus sur la commune, ni la commune sur le département, ni le département sur l'Etat, ce jour-là la décentralisation sera faite. Mais si les citoyens restent sans énergie ni initiative, embrigadés dans les cadres politiques, dociles à la réglementation bureaucratique, la décentralisation, fut-elle inscrite dans toutes les lois, ne se fera pas. La décentralisation est une affaire d'énergie individuelle et non de circonscription territoriale. La nécessité de décentraliser est aussi urgente, sinon plus, à la mairie de Pontoise qu'au Palais-Bourbon. Le moyen ? Laissez faire, laissez passer, formule qui n'est pas vaine en un temps où l'on ne laisse rien faire ni rien passer. Que le pouvoir, local ou central, s'occupe seulement de réduire les taxes, s'abstienne de créer des états artificiels par des primes données aux fonctions publiques ou aux professions libérales, et laisse chacun libre de faire de sa fortune les dispositions qu'il veut entre vifs ou à cause de mort. Cette expectative gardée, que chacun s'occupe de ses affaires et non de celles de son voisin, et qu'il s'en occupe par lui-même et non par des intermédiaires, ceux-ci fussent-ils décorés du nom de conseillers municipaux et de députés. Donc aussi peu de gouvernement que possible et ce gouvernement aussi direct que possible. »

Cette conclusion, que d'aucuns trouveront peut-être modeste mais qui du moins serait facile à mettre en pratique et féconde en résultats, il faut se tenir pour satisfait qu'elle ressorte d'un grand nombre de réponses. M. Paul Pascal, un de ceux qui ne croient pas à l'efficacité des enquêtes parlementaires et à l'utilité des commissions, cite cette pensée

très-juste de Paul Bourget : « Quand un très grand nombre de personnes dans un pays pensent et disent qu'une réforme est nécessaire, cette réforme est bien près d'être accomplie. » De même que les peuples, suivant le mot fameux de Joseph de Maistre, n'ont que les gouvernements qu'ils méritent, les associations et les groupes locaux n'ont que la vie dont ils sont capables. La décentralisation dépend donc des décentralisés beaucoup plus que des décentralisateurs. Tous les Congrès régionaux et toute l'agitation électorale imaginable n'auraient pas donné une preuve de la vitalité du Midi aussi précieuse que la reconstitution spontanée des vignobles après le phylloxéra. Que les fils de famille cessent de se précipiter vers les professions libérales et les fonctions publiques, et l'exode vers les grandes villes s'arrêtera, les campagnes ne se dépeupleront plus, les capitaux qui aujourd'hui ne servent qu'à entretenir l'oisiveté en renforçant les maigres émoluments de l'état, trouveront dans l'industrie et le commerce des emplois hardis, et les existences qui s'écoulaient inutilement dans les garnisons ou les cabinets à cartons verts, se développeront plus sainement et plus fécondamment dans le milieu rural. Et que les villes imitent en ceci les individus ; les universités provinciales naîtront quand les provinces le voudront, et les musées régionaux aussi ; mais combien de villes inscrivent-elles à leur budget un crédit quelconque pour achat de tableaux ? elles préfèrent attendre les « dons de l'Etat ». C'est plus économique, soit, mais les villes sont mal venues alors à réclamer la décentralisation.

La vérité c'est que les villes elles-mêmes sont de

petits états, et que ce n'est pas en elles mais dans les familles qui les composent que réside la véritable vie sociale. Les associations forcées, villes comme état, ne sont riches et grands que de la richesse et de la grandeur des individus et des associations libres qui en sont les éléments. Dans le Musée du Louvre lui-même, le nombre des tableaux achetés par l'Etat est infime à côté des collections léguées par des amateurs. Pour les Universités, il vaudrait cent fois mieux que ce soient des créations privées, des personnes morales, propriétaires et indépendantes, plutôt que des institutions de conseils municipaux ou de conseils généraux ; partager l'Université actuelle en un certain nombre d'universités régionales ne sera ni atténuer son caractère bureaucratique et fonctionnariste, ni provoquer l'initiative scientifique et littéraire dans les centres locaux. Quant à la presse départementale, elle aussi grandira en étant de plus en plus libre, de moins en moins politicienne. C'est que toutes ces conditions de la vie locale, presse, universités, associations, syndicats etc. dépendent des énergies individuelles ; il ne suffirait sans doute pas d'inscrire dans les lois la liberté d'association ou la liberté de disposition pour faire naître cette vie locale, mais cette vie locale ne peut naître sans ces libertés, de là leur nécessité primordiale. Les initiatives privées sont tout et les réglementations politiques ne sont rien. Mistral a plus fait pour le Languedoc et la Provence que les ineffables municipalités de Marseille et de Toulouse.

Est-ce à dire qu'il ne faille pas se préoccuper de l'Etat ? Ce serait excessif ; non seulement l'état doit

s'abstenir de toute gêne apportée à l'initiative individuelle (il faudrait se déclarer très heureux si cette première partie, toute négative, du programme était observée) mais encore il devrait, dans un pays déshabitué comme le nôtre de cette initiative, la provoquer et la stimuler. Qu'on prenne Paris en exemple ; il est inouï que dans une ville de deux millions d'habitants, quatre-vingt personnes seulement s'occupent des affaires municipales ; le résultat est que la bureaucratie est maltresse souveraine, l'action des quatre-vingt conseillers municipaux ne se faisant sentir que par des pots-de-vin ou des enfantillages anticléricaux. Si l'on avait à rédiger la loi municipale, il faudrait, à l'exemple du Conseil lui-même qui s'est scindé en six commissions permanentes (Finances, police, voirie, enseignement, assistance, hygiène) que dans chaque quartier parisien, il y en a quatre-vingt, une douzaine de contribuables, élus ou au besoin tirés au sort, ce qui ne donnerait pas de mauvais résultats et couperait court aux brigues, s'occupe de chacune de ces six sections administratives ; de cette façon 5760 parisiens seraient initiés aux affaires de leur ville, c'est à peu près le chiffre des londonniens ou des berlinois dans le même cas. Il y a lieu de croire qu'au bout d'une dizaine d'années la population de la capitale aurait fait son apprentissage de la vie locale et ne montrerait pas, dans une période de crise, l'incroyable veulerie et l'incapacité déplorable dont elle a fait preuve à plusieurs reprises au cours de ce siècle. A ce point de vue, d'ailleurs assez restreint, l'état aurait un rôle actif à jouer, mais partout ailleurs il devrait se borner à ne pas faire et surtout à ne pas empêcher

qu'on fasse. Ceci, il est vrai, est plus difficile à obtenir qu'il ne semble, tellement l'étatisme est passé dans nos mœurs, mais justement ce sont ces mœurs qui ont l'air de changer et qu'il faut, chacun dans sa sphère d'action, changer le plus possible. Le jour où les individus ne recourront plus à l'état, l'état prendra l'habitude de ne plus aller aux individus, et de là à ne pas les empêcher d'agir, il n'y a qu'un pas, qu'au besoin les individus devenus plus actifs, plus initiatifs, et plus énergiques, sauraient forcer l'État à faire.

Encore une fois la décentralisation dépend des décentralisés.

Henri MAZEL.

TEMPÉRATURE A L'OMBRE ET AU SOLEIL

Vous avez sans doute assisté à quelque scène comme celle-ci :

M. A (*s'épongeant le front*). — Quelle chaleur !

A midi, au soleil, la température est 40°.

M. B. — Vous voulez dire 50°.

M. C. — Pardon. C'est bien 60°, s'il vous plait.

M. A. — Je suis sûr de 40°. Mon thermomètre est signé Salleron.

M. B. — Et le mien Alvergniat.

M. C. (*avec conviction*). — Et le mien Bonnardel.

De ces trois hommes, également convaincus de l'excellence de leurs thermomètres et de l'infaillibilité des constructeurs, qui a raison ? Chacun d'eux et personne.

Portez les trois thermomètres à l'ombre, et les voilà d'accord ; ils marqueront tous les trois, par exemple, 30°. Vous pourrez dire alors : « La température de tout thermomètre à l'ombre, de tout corps à l'ombre, de l'air à l'ombre, est de 30°. A l'ombre, la température est 30°. »

Mais vous opérez au soleil, et vous trouvez autant de degrés différents que vous faites d'observations. Voilà la difficulté. Elle n'est pas difficile à résoudre.

Et, d'abord, qu'entendez-vous par ces mots *la*

température ? La température de quoi ? Est-ce la température du thermomètre ? Dans ce cas, M. A. a raison, comme M. B., comme M. C. Le premier thermomètre marque bien 40°, le second, 50°, le troisième, 60°.

Mais apparemment, en parlant de la température au soleil, sans préciser davantage, vous songez à la température *de l'air* au soleil, et vous dites : « Le thermomètre au contact de l'air s'échauffe jusqu'à l'équilibre ; alors, la température du thermomètre égale celle de l'air, et je n'ai qu'à lire celle-là pour avoir celle-ci. »

C'est une erreur, et vous le voyez déjà. Ces trois nombres 40°, 50°, 60° ne peuvent être exacts tous les trois ; ils sont faux tous les trois (dans le sens que vous leur donnez). Pourquoi ? Parce qu'un thermomètre *immobile* n'est pas en équilibre de température avec l'air au soleil.

Un mur opaque, exposé à la radiation solaire, l'absorbe et, par suite, s'échauffe. Une vitre laisse passer les rayons et, par suite, ne s'échauffe pas.—Pour venir jusqu'à nous, le soleil a traversé 80 kilomètres d'air sans s'affaiblir, puisqu'il éblouit encore l'œil : donc l'air ne l'a pas absorbé. L'air reste froid, même au soleil, parce qu'il est *transparent* ; le thermomètre au soleil s'échauffe, parce qu'il est *opaque*.

Bien entendu l'air qui est et qui reste froid abaisserait la température jusqu'à l'égalité si le soleil ne continuait à briller, maintenant l'excès qu'il produit. Cet excès est tel que la chaleur perdue par refroidissement au contact de l'air égale la chaleur reçue du soleil par rayonnement. Or cette chaleur reçue dépend de la forme du réservoir de la nature du

liquide, du support sur lequel est fixé l'appareil, de la propreté des surfaces etc..., d'où les variations constatées en changeant de thermomètre.

Pour avoir la vraie température de l'air, pour annuler l'excès dont je parle, il n'y a que deux méthodes : 1° Supprimer la radiation solaire, opérer à l'ombre; c'est la méthode employée toujours, la meilleure. 2° accroître le contact de l'air.

Je me place au soleil avec un thermomètre attaché à une ficelle que je fais tourner en fronde de plus en plus vite. Quelle que soit la position du réservoir dans le cercle qu'il décrit, il reçoit les mêmes radiations. Mais le contact avec l'air est augmenté et je favorise ainsi l'équilibre entre cet air et le thermomètre. Donc la température lue doit se rapprocher de celle de l'air au soleil, c'est-à-dire de celle d'un thermomètre à l'ombre. Exemple : un jour de juillet où un thermomètre marquait 40° au soleil et 32° à l'ombre, le même thermomètre tournant en fronde a marqué 38°, 36° et jusqu'à 34° selon la vitesse. Nul doute qu'avec une vitesse plus grande encore il ne fût descendu à 32° comme à l'ombre. Et en effet, un jour d'avril, au soleil légèrement voilé le thermomètre marquait 16° ; à l'ombre 14° ; et il marquait aussi 14° au soleil quand je le faisais tourner.

En résumé : à l'ombre, l'air, les corps transparents les corps opaques ont tous la même température. L'expression *température à l'ombre* a un sens très-précis.

Au soleil les corps opaques immobiles sont plus chauds qu'à l'ombre ; l'excès de température varie avec la nature et la forme du corps. L'expression *température au soleil* n'a pas de sens. Il faut dire *température de tel ou tel corps*.

Même au soleil, les corps transparents, ou pour mieux dire les corps diathermanes, ont tous la même température qui est la température à l'ombre. L'air n'est pas plus chaud au soleil qu'à l'ombre.

Jules GAL.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES. — IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT

UNE DIÉTÉTIQUE PROVENÇALE

Un des grands crimes de l'histoire, qui en est pleine, a été la croisade contre les Albigeois. Au nom d'une idée abstraite, et aussi pour satisfaire l'âpre convoitise d'une horde d'aventuriers du nord de la France, conduits par le sinistre Simón de Montfort, notre midi fut littéralement égorgé dans les premières années du xiii^e siècle. Le sac de Béziers (1209), où les croisés ne laissèrent vivants ni un homme, ni une femme, ni un enfant, caractérise cet effroyable massacre d'une race par une autre. Le supplice du bûcher détruisit méthodiquement tout ce qui avait échappé aux premières fureurs des envahisseurs. Dans la tempête, sombra la civilisation méridionale, exquise floraison d'une terre libre et ensoleillée, toute parfumée de grâce antique. Les poètes qui avaient fait le charme et la gloire de la cour des Comtes de Toulouse, s'enfuirent devant les barbares. On brûla leurs poèmes, leurs vers hardis et légers, et une longue nuit, traversée par le cri des victimes, se fit sur ces belles contrées, naguère si riantes. Puis, le dernier soupir étouffé, l'oubli s'étendit. Les nouveaux intérêts, nés de la conquête organisée, créèrent des courants nouveaux. La race vaincue elle-même ne se souvint plus !

Ce n'est qu'au xix^e siècle que des savants se sont
T. XVIII, Septembre 1895.

préoccupés de rechercher, dans les grandes bibliothèques de l'Europe, les débris littéraires de ce naufrage d'un peuple. On a ainsi reconstitué un ensemble poétique plus important par la qualité que par la quantité, et dont les universités allemandes se sont plus occupées que nos facultés françaises. C'est un des tristes fruits de notre centralisation et de la conception napoléonienne, que cette infériorité où est placé le midi de la France sur son propre terrain.

De temps à autre quelque nouveau texte vient s'ajouter au fonds déjà connu.

C'est ainsi que M. Hermann Suchier, professeur de philologie romane à l'université de Halle, a publié récemment, à l'occasion de la célébration du 200^{me} anniversaire de l'université de Halle, un poème anonyme sur l'hygiène : *Provenzalische Diätetik* (Halle, 1894).

L'éminent romaniste avait d'abord publié telle quelle cette *Diététique provençale* d'après un manuscrit de Londres (Halle, 1883). A cette époque, il ajourna l'établissement d'un texte critique jusqu'à de nouvelles découvertes, qui se sont produites depuis. Aujourd'hui l'on connaît quatre manuscrits donnant le texte de la *Diététique*. L'établissement d'un texte critique est devenu possible, et M. Suchier a accompli cette tâche délicate avec sa science consommée. Les quatre manuscrits qui ont formé la base de son travail sont : A, de Londres, au British Museum ; B, de Rome, à la bibliothèque Barberini ; C, de Londres, au British Museum ; D, de Rome, à la bibliothèque Barberini.

Le poème a 456 vers. M. Suchier en place la composition vers le début du XIII^e siècle, époque où les

troubadours provençaux florissaient, et la considère comme un charmant modèle de littérature provençale, *eine anmuthige Probe der Provenzalischen Literatur*. On verra combien il a raison et quelle reconnaissance nous lui devons pour avoir ajouté ce fleuron à la couronne méridionale.

Je vais faire connaître, par l'analyse, la citation ou la traduction, ce poème d'un hygiéniste épicurien, en me servant du texte critique de M. Suchier.

Qui veut entendre un bon traité que j'ai nouvellement trouvé, et tiré des livres anciens écrits avec art par Hippocrate et Galien sur le noble art de médecine, que celui-là, que chaque homme s'asseye autour de moi et l'écoute, pour son grand profit !

« Qui volauzir un bon tractat,
que iei novelament trobat,
c'ai traig dels libre ancians
que Ypocras e Galians
escriuseron per rason fina
de la noble art de medicina,
seza entorn mi e auja o,
cada uns hom per son gran pro ! »

Au temps du meilleur roi qui oncques fut, d'Alexandre, si preux qu'avec ses dons et sa gaillardise

« c'ap donnar e ab gailhardia »

il venait à bout de toutes ses entreprises ; en ce temps régnait Galien, le meilleur médecin, le plus savant et le plus plaisant qui oncques fut d'aucune nation.

Il était de si grande subtilité qu'il ne doutait pas de la guérison des malades les plus compromis, à moins de ne rien pouvoir leur faire avaler.

« sol quel pogues ren far trazir. »

C'était un si grand flambeau de science qu'il écrivit, nous le savons, cent-cinquante-neuf volumes de médecine et les enseigna.

Plus tard, il consigna la fleur de ce qu'il savait dans un petit livre en parchemin et en fit hommage au roi en lui disant :

Alexandre, si tu observes mes courts préceptes, tu seras toujours sain et sauf. La maladie ne viendra point et tu n'auras pas besoin de médecin,

« ni ja metjes obs non t'aura, »

si non par faute de nature, ou à moins qu'un malfaiteur ne t'assassine, ne te blesse ou ne t'empoisonne.

Cela, personne ne peut l'éviter qu'en faisant bonne garde.

L'écrit que je t'envoie dit ceci :

Au lever, chaque matin, quand tu seras bien éveillé, après t'être un peu étiré, et que tu auras passé ta fine chemise, blanche, belle et lisse, fais-toi peigner la tête,

« un pauc escarpir e gratar,
car aquo es grans sanitatz. »

Cela chasse les épaisses fumosités qui se sont amassées pendant le sommeil.

Après, tu sauteras du lit allègrement et par délice. Tu lavera tes mains et tes yeux, pour y voir plus clair,

« que plus clara lugor n'auras. »

Lave également ta bouche, pour avoir les dents

plus belles, l'été avec de l'eau fraîche, et l'hiver avec de l'eau tiède,

« et en ivern sia caudeta. »

Cela réchauffe et rend l'appétit.

Ensuite, frotte-toi les dents, et promène dans ta bouche un peu d'écorce d'olivier, ou d'aune, ou de pêcher,

« o de vern, o de presseguier, »

ou de sauge, ou de gentiane, ou de quelque autre espèce amère.

Cela conserve les dents, fait la langue mieux parler, chasse la paresse du cerveau,

« purga de fleumal cervel, »

maintient la vue claire et belle, rend plus forts et plus charnus le cou, les bras et les nages,

« el col els brasses els brazos. »

(Les conventions assez hypocrites de nos mœurs modernes me forcent d'aller chercher le vieux mot *nages* pour traduire *brazos*, mot du reste fort innocent).

Ensuite, tu revêtiras avec plaisir tes beaux vêtements écarlates et sisclatons (1), les plus riches et les plus précieux, et les mieux à ton gré.

Pour te reconforter le cœur, mange une pleine cuillerée d'électuaire (2), choisi selon la saison. En été, il se composera de sucre rosat et de diarrhodon

(1) En drap de soie.

(2) Médicament fait de poudres composées et aussi de pulpes et d'extraits, avec des sirops à base de sucre ou de miel.

à la rhubarbe. En hiver, ce sera une tablette de musc ou un mélange de cumin, de poivre et de gingembre, ou encore de bon *diantos* muscat. Avec l'électuaire d'été, bois une gorgée d'eau vive ;

« Ab lo lectuari d'estieu
beu un glop de l'aigua del rieu ; »

et avec l'électuaire d'hiver, souviens-toi de boire un peu de bon vin.

Ensuite, tu te feras apporter des espèces pour en respirer le parfum, qui doit être approprié à la saison. En été, ou vers le printemps, quand la température s'adoucit,

« en estieu o vas lo pascor,
cant lo temps torna en dousor, »

des roses, des violettes, des lis ou d'autres fleurs.

En hiver, à la chandeleur, quand l'eau gèle par la froidure, porte du musc, de l'aloès, du baume, de la noix de cyprès, ou quelque autre substance odorante analogue.

Car, ainsi que le pain soutient le corps, ainsi les bonnes odeurs soutiennent l'âme.

Parfums et beaux vêtements donnent joie et gaité,

« dona gaug et esbaudimens, »

la joie donne à l'homme de l'activité, augmente et aiguise son intelligence, fait courir le sang dans ses veines, et donne du lustre à sa peau.

« el gaugz fai home esforsar,
el sen creisser e agusar,
el sanc fai correr per las venas
e fai resplandir las codenas. »

Bientôt après tu sortiras, chevauchant par les rues
ou les chemins, par les belles prairies ou les beaux
jardins, écoutant le chant des oiseaux, de manière à
en être plus alerte,

« per tal que'n sias plus irnels. »

Puis tu t'en retourneras en ton palais, tu t'assoiras
avec tes chevaliers, tu entendras les messagers
qui t'apporteront nouvelles des pays d'où ils viendront.

Tu converseras avec tes amis, avec les plus sages,
les plus vaillants et les plus fidèles que tu auras,
tels qu'ils t'offrent le plus d'agrément, qu'ils soient
bien faits de corps, aient bel et riant visage,

« e tals que t'ajan bon solatz
et ajan lo cors avinen
e bela cara e risent. »

C'est avec eux que tu tiendras ton conseil et gouverneras ton royaume.

(Il y a une admirable philosophie dans cette vue
sur l'importance de la beauté. Cet artiste inconnu
qui nage dans un idéal de beauté physique, de douceur
morale et de raison, est un esthète raffiné,
un physiologiste et un moraliste de grande race,
plus digne de vivre aux beaux temps de la Grèce
qu'à la veille d'une catastrophe où la pensée méridionale
périt pour sept siècles).

Évite qu'un homme incapable, fastidieux et mal
instruit, ni aucune laide créature, ni un homme qui
ait le mauvais œil ou te trompe, ose prendre ta
place. Car, si les lourds fardeaux fatiguent le corps,
les gens mal doués fatiguent bien davantage l'âme
et l'esprit.

« C'aissi con al cors es afans
de sostenir los faisses grans,
es grans afans homs mal aibitz
a l'arma e als esperitz. »

Tes heures de repas seront réglées. Quand la table sera mise, tes écuyers te verseront de l'eau sur les mains, et tes officiers y apporteront de tous les mets qu'on pourra trouver et qu'on aura préparés.

« don t'aiga als mans tos escudiers,
e aport i lo despensiers
de totz los conduitz c'om poira
trobar ni acesmat aura. »

Mange savoureusement de ce qui te plaira le plus avec de beau pain de froment trié. Car tu sauras en vérité que ce qui aura pour toi la meilleure saveur te sera le plus salulaire. Évite seulement, si tous les mets sont solides sauf un liquide, que ton cuisinier ne soit assez fou pour te servir celui-ci le dernier ;

« non fos mingha lo cuex tant fols,
quel mol ti serves a derrier ; »

au contraire, il doit te le donner le premier. Si, à l'inverse, la plupart des mets sont liquides et le moins grand nombre solides, conformément aux préceptes de l'art, prends d'abord ce qui est solide, avec du vin clair et bon, de fin bouquet et de bon goût.

Mais au manger, sans affectation apporte un peu de retenue, de manière à garder un peu d'appétit en quittant la table. Car je sais par fine raison que trop manger fait blanchir ou grisonner avant le temps, et rend lourd et pesant.

« fai home canut e ferran
enant temps, e greu e pezzant. »

Surtout mange moins le soir que le matin.

Je te signale une cause de grand dommage, c'est de manger avant que la digestion soit accomplie,

« sia el ventre celebrada, »

et avant l'apparition des signes suivants : vide et faim, salive claire et vive.

Tu ne boiras pas d'eau après manger, car elle fait mal de bien des façons. Elle éteint la chaleur naturelle. Celui qui en boit après manger, s'il ne bénéficie de l'accoutumance, semble, courant au suicide, chercher sa perte et détruire son bien.

« par, si meteis vuelha aucir,
son dan querre, son pro delir. »

Mais, si par plat trop salé ou par la chaleur tu es altéré au point de ne pouvoir résister à la soif, bois de l'eau, le moins que tu pourras, et la plus fraîche que tu te trouveras.

Après, tu te lèveras de table, et tu iras par le palais ça et là, te distrayant un peu, écoutant des vers, ordonnant à tes gens ce qui te plaira, suivant la saison.

Ensuite, pour ton profit, tu te coucheras en un beau lit garni, appareillé et moelleux, où il y ait draps fins et blancs.

« on aia prim e blanc lensol. »

Tu dormiras un peu sur le côté droit, et puis tu te retourneras sur le gauche un autre moment, jusqu'à ce que ton sommeil soit achevé.

Alors tu sauteras du lit, tu laveras tes mains et tes yeux. Quand tout ce que je t'ai spécifié sera achevé, fais ouvrir les huis du palais, et qui sera courtois et gai, élégant et joyeux, que celui-là emporte la plus belle récompense.

« e qui sera cortes ni gais,
ni adorns, ni bos solatiers,
aquei en port melhors loguiers. »

Tu feras entrer les premiers ceux dont l'entretien est le plus agréable :

« aquel vuellhas qu'intre primiers ,
qu'er de solatz plus plasentiers. »

Que là soient les chevaliers , les jeux d'échecs , de dames , les échiquiers , les pages aux fraîches couleurs , enguirlandés de fleurs , les jongleurs aux suaves instruments , et aussi les jongleuses :

« La ins sian li cavalier ,
escatz e taulas e taulier,
e donzel ab belas colors
que ajan garlandas de flors ,
juglar ab douces istrumens
e juglaressas eissamens. »

Tu entendras belles chansonnettes , discords et ballades nouvelles, ou la geste, ou l'instrument qui charmeront le plus ton cœur.

Celui qui saura le mieux t'amuser aura la meilleure récompense.

Ensuite, pour te reconforter le cœur , qu'on fasse sonner les trompes, ou bien va à la chasse avec ta compagnie.

Si tu es à l'armée , fais vigoureusement , à grand bruit et grand éclat, attaquer château ou ville :

« o s'eras en ost, eissament
 fezesses afortidament
 ab gran bruig et ab gran esglat
 combatre castel o ciutat. »

(Ce sont là jeux de prince.)

Il ne faut pas oublier les quatre saisons de l'année.
 Ce sont le printemps, l'été, l'automne et l'hiver avec
 ses neiges.

Le printemps est plus tempéré. Il est alors très
 salubre d'être médecine ou saigné :

« de mecinar o de sancnar ,
 o de belhas domnas baisar , »

ou de manger des mets non échauffants , cailles
 grasses, perdrix, œufs tendres , poulets farcis , lait
 de chèvre au dîner, petites laitues au souper.

En été, contre la chaleur, on se rafraîchit avec du
 vinaigre dans la viande de veau ou de chevreau,
 avec des grenades, des pommes acidulées, des con-
 combres, des courges , ou en assaisonnant de bon
 verjus ou de raisin vert la viande ou le poisson.
 Alors on ne doit point se faire saigner :

« Adonchas nos deu hom sagnar
 ni ab las donas deportar ,
 mais ab tot lo meins que poira ;
 car qui o fai dan i aura. »

On doit aussi, en cette saison, se garder de trop
 manger.

Après l'été, vient le mélancolique automne, sé-
 paration naturelle entre la sécheresse et la froi-
 dure :

« Segon estieu es la partia-
 d'automp que fai melencolia ;

uns terminis es de sequor
naturalmens e de frejor. »

Alors on doit manger plus qu'en été, et des aliments chauds et succulents, doux et savoureux, comme sont raisins mûrs , figues sucrées au vin pur , gras moutons de deux ans, poules et oiseaux volants avec bon jus dans lequel on moudra du gingembre ou du safran. Alors on doit éviter les choux et les légumes :

« Adonchas deu hom esquivar
cauls e totz liüms per manjar, »

mais les médecines et les purgations donnent grand allègement :

« mais mezinass e purgament
donan adoncs gran leujament ,
e adonchas val mais amors
qu'en estieu cant fai grans calors. »

Après, vient l'hiver avec le froid , qui tient bien des choses en peine :

« que mouta res ten en destreig. »

Alors, on doit manger suffisamment , remuer le corps et l'échauffer, se tenir près de la cuisine, manger du gibier, faire rôtir sur la braise poules, coqs et chapons. Tu mangeras rôtis et panades , broche de porc et carbonades, tout cela bien saupoudré d'épices et de poivre.

Bois bons vins et bons piments (1) pour résister aux éléments,

(1) Le piment était une boisson composée de miel et d'épices.

« e beu bons vins et bons pigmens
per contrastar als elemens,
e rescon sutz ton cobertor
bela domna ab fresca color. »

Il n'y a pas alors de meilleure médecine.

« e non poinhes d'autra mesina
adoncs ; que non i a tan fina. »

Je dois maintenant préciser, pour chacun des douze mois, ce dont tu devras t'abstenir, malgré ton envie.

Ne te fais pas saigner en janvier, ne mange pas de poirée en février. En mars, pas de lentilles ni rien de doux, mais sache que la rue serait bonne pour qu'en pourrait boire. En avril, on doit se garder de manger des racines, mais la saignée sera salutaire à celui qui en aura besoin. En mai, on ne doit manger de tête de rien, et la saignée est mauvaise, mais c'est grand sens d'user de fenouil et d'essences,

« qui usa fenholh ni aussens. »

En juin on doit souvent manger des laitues, et user de vinaigre ou de verjus à table, quand on a faim. En juillet il ne faut ni saignée ni médecine,

« e de las donas fai gran sen
qui no las baisa trop soven. »

En août, le sage se garde de manger ce qui peut brouiller le sang ou rendre la bile noire,

« ni colra negra engenrar, »

mais il choisit ce qui est léger et réconfortant.

Chair de brebis de deux ans à la sauce de menthe ou de pouliot est alors de grand profit. Ce mois-là on ne doit acheter, pour la manger, chair de bouc ni de porc. Septembre est si avenant qu'il doit réjouir toutes gens. Il ne fait mal à personne, à moins qu'on n'ait pris mal en août. Alors on peut, mieux qu'en aucun mois de l'an, manger de tout plat sans dommage. Septembre est bon pour prendre médecine et boire du lait de vache.

En octobre on doit manger des raisins mûrs et presser le moût,

« En ouchuire deu hom usar
rasims douces e most trolhar. »

De tout l'an la panade n'est aussi saine, si elle est bien apprêtée. On doit user dans les sauces de poivre, de gingembre et de clous [de girofle].

En novembre on ne doit pas se baigner. Les saignées et les ventouses sont alors profitables, et tout homme qui consent à s'observer est plus habile pour composer ;

« et es plus sotilhs a trobar
totz hom quis volh estudiar. »

En décembre il faut éviter de manger des choux matin et soir, car ils produisent des apostèmes qui font crier les malades. Mais en ce mois est très vaillant,

« Mais en aquel mes es trop ric, »

celui qui use de l'herbe d'aspic en toute écuellée, de gingembre et de forte poivrade.

Alexandre, roi élevé au-dessus de tous les rois, souviens-toi de ces préceptes. Cher seigneur, que

Dieu te garde. Conserve, par-dessus toutes choses, la chaleur naturelle en ton corps ! Car tant qu'elle y demeure sans perturbation des humeurs, on est assuré de longue vie. Mais dès qu'elle s'affaiblit, la vie ne peut plus subsister.

« Mais pueis hom pren a frevolar,
la vida noi pot plus estar. »

Car le corps périt de deux manières. La première est naturelle, par envieillissement, quand l'organisme arrive à son dernier jour sans aucune maladie. L'autre est accidentelle, quand le corps est ruiné avant l'heure par quelque perturbation mortelle : substances délétères respirées, plats malfaisants mangés par avarice, fractures non [soignées, soit par crime, soit par négligence, dont meurt le malade en son lit. La mort prématurée est surtout amenée par la colère, le chagrin, la tristesse, la crainte, la peur, le pain trop dur et de mauvais goût, le vin piqué et vert, le fer dans les aliments, tout ce qui est trop salé, la dureté du coucher, les veilles, les repas trop fréquents, la poussière, la sueur ou la fumée dans la boisson,

« ab beure pols, sutjel σfūm
e ab de nuitz escriure al lum, »

un foyer malheureux et une femme acariâtre,

« ab estar torn caitieu fogal
et ab raina dins ostal. »

Tous ces cas et les cas semblables abrègent la vie.

Par contre, on peut l'allonger, si l'on y prend soin, par la joie et l'allégresse, qui doivent présider à toutes nos actions.

« Issament pot hom alonguar
totso, qui suengs'en vol donar,
ab gran gaug et ab alegrier
qu'en totz sos faitz meta primier. »

On achève plus heureusement ses entreprises avec
la joie qu'avec la tristesse,

C'ap gaug acaba hom plus gent
tostz sos faitz que ab marriment. »

Car avec joie se doit-on lever, avec joie doit-on
Dieu prier, avec joie se doit-on vêtir et de belle
robe couvrir, avec joie doit-on conter nouvelles,
avec joie les entendre et les écouter ; avec joie et
plaisir doit-on porter son vêtement, avec joie doit-
on chevaucher et poursuivre ses ennemis, avec joie
doit-on voyager pour son profit, avec joie doit-on
revenir chez soi.

Toute joie et toute allégresse donnent à l'homme
réconfort, sécurité, paix et courage,

« segurtatz e pas e conortz. »

Folâtrer, rire et s'amuser, voir rivières et prai-
ries, demeurer en lieux tempérés, manger assez
et bien reposer, se tenir en joie matin et soir, tout
cela allonge la vie de celui qui s'en souvient.

Telle est cette aimable et brillante fantaisie d'un
poète à propos d'hygiène, fantaisie plus sérieuse,
plus scientifique, d'une philosophie plus profonde
qu'elle n'en a l'air. Sans doute, au cours de cette
curieuse série de préceptes, nous avons rencontré
des préjugés, des opinions abandonnées par l'hy-
giène. Mais il aurait fallu plus que le génie d'un
Hahnemann, pour se mettre, dès le XII^e ou le XIII^e
siècle, au-dessus des purgations, des saignées, du

mauvais œil, et de tout le fatras dont une partie encombre encore notre thérapeutique officielle. Sans doute ce poète-médecin complique trop la cuisine, les boissons, et l'ensemble du train de vie de son illustre et fabuleux monarque Alexandre. Pour moi, j'aurais conseillé à ce grand roi, s'il voulait être bien portant et heureux, de laisser là sa pourpre et sa cour. Je lui aurais cité l'exemple de Dioclétien, quittant le gouvernement de l'univers pour cultiver des laitues. Je lui aurais recommandé le système de l'abbé Kneipp : du pain de ménage, de l'eau pure et des légumes. Les anciens ont placé, avec toute raison, le bonheur, le souverain bien, dans l'égalité d'âme. Or, elle n'est guère compatible qu'avec une extrême simplicité de la vie matérielle. Le luxe, la nombreuse domesticité, le désir de primer, de commander, nous créent des soucis qui la font fuir.

Mais, au-dessus des erreurs inévitables du spécialiste, les dominant et les faisant oublier, quel ferme bon sens, quelle vue sereine et juste des choses, de l'homme, de ses tendances intimes et éternelles, quelle heureuse et bienfaisante philosophie ! C'est celle d'un optimiste, trop jeune peut-être, lui et son roi, pour goûter beaucoup la frugalité des végétariens ou l'équilibre du sage Bias. Chaque âge a son point de vue.

Si notre poète eût été plus austère, nous y aurions perdu l'étincellement de ses vers, ses envolées vers la beauté, sa grâce élégante et railleuse, et la bonne humeur qu'il doit à sa liberté d'esprit.

Ed. BONDURAND.

L'ENTRETIEN
DE LA
SACRISTIE DE LA CATHÉDRALE DE NIMES
AU XVII^e SIÈCLE

Ainsi qu'on le verra par le document ci-après reproduit, l'administration de l'église cathédrale de Nîmes, au xvii^e siècle, ne ressemblait guère à celle d'aujourd'hui.

Elle était confiée exclusivement au Chapitre, qui disposait d'un revenu annuel d'environ 60.000 livres (1).

Si l'on en juge par les pièces qui nous ont été conservées, le Chapitre ne voulait rien laisser à l'aléa : il passait des traités avec ses divers fournisseurs pour plusieurs années, de façon à régler exactement son budget.

Nous trouvons, en effet, un « bail concernant les tonsures, seignées et autres cures qui doivent estre

(1) D'après l'évêque Fléchier, ce revenu n'était, en 1693, que de 55.000 livres. *Description de la cathédrale de Nîmes.*., par A. de Lamoignon. Nîmes, Grimaud, 1874.

Ce revenu était affecté non seulement aux dépenses de la sacristie de la cathédrale, — qui n'en absorbaient qu'une minime partie, — mais encore au paiement des vicaires et secondaires des paroisses placées sous la dépendance du Chapitre, à la rétribution des prêtres servants, à la musique, etc...

faictes aux enfans de chœur, » au prix annuel de 30 livres (1), et un « bail à chausser les enfans de chœur, » moyennant 40 livres par an (2). On vétissait aussi ces enfans, et, « pour le prix et somme de cent soixante-deux livres, » le tailleur devait, annuellement, « habiller les six enfans de chœur, » confectionner « les habits, fournir lestoffe et autres choses nécessaires, » et faire en conséquence :

« Les habits de chacun desd. enfans de chœur de sarge rouge de Sommières, tous complet et doublés de tamitte (3), et un paire bas a chacun mesme sarge ; les chausses, — dit le traité, — seront fermées en bas, fort amples, et seront lesd. habits faits et parfaits la veille de tous les saints pour estre pris le lendemain de la feste par lesd. enfans de chœur chasque année...

« A chacun desd. enfans, un autre habit complet de toielle grise pour lesté qu'il leur baillera au commencement de may de chasque année avec trois paires bas de toielle, les chausses de mesme façon que les susd. lesquelles serviront de calson pendant lhiver, et lesd. bas de toielle destrieu...

« Tous les rebailhages et fournissement à ses despans...

« Chasque année, une soutane cadis rouge à chacun desd. enfans doublée au corps et les manches de trélis rouge et une ceinture a chacun et un bonnet carré de sarge de Sommière rouge doublé de

(1) Bail du 14 juin 1663, Borrelly, n^o.

(2) Bail du 23 nov. 1663, Borrelly, n^o.

(3) *Tamito*, toile dont le tissu est lache (Mistral).

trélis rouge, une calotte mesme sarge , avec un galon autour, a ses despans et rabilhages aussy. »

A la fin de l'année , les « habits de sarge et soutines » étaient retirés par le fournisseur , « sauf la dernière année , qu'il les laissera aux enfans de chœur, » portent les conventions. Les vêtements ne pouvaient être livrés qu'en présence du syndic du Chapitre ou l'un de MM. les auditeurs des comptes , « afin d'examiner si tout est bon et bien fait. » (1)

Dans le « bail pour l'entretien de la sacristie, » (2) bail passé en faveur du « moindisant , » c'est-à-dire à la suite d'une adjudication au rabais, les moindres détails sont également réglés avec une minutie scrupuleuse.

Tout est prévu, jusques au sort des bouts de chandelles. Pour toutes les cérémonies, dont quelques unes sont tombées en désuétude , le nombre des cierges, leur poids , leur qualité sont indiqués : dans tel cas, on emploiera la cire blanche ; dans tel autre, la cire jaune suffira.

On envisage l'éventualité du décès de l'évêque ou du prévôt et on règle à l'avance le cérémonial en ce qui concerne le luminaire (3).

On veille, avec un soin particulier, à l'observation

(1) Bail du 24 déc. 1687, passé avec François Fustier , m^e tailleur d'habits de Nîmes (Borrelly , n^o). Voir aussi le bail antérieur du 2 nov. 1663 et le bail postérieur du 3 août 1699 (même notaire).

(2) La description de la sacristie occupe deux pages de la relation de Fléchier (*op. cit.*).

(3) Ces cas n'étaient pas prévus dans le bail du 14 décembre 1667 passé avec Honoré Baile, prêtre du diocèse de Digne (Borrelly, n^o.)

des prescriptions liturgiques sur la pureté des encens.

On prend de sages précautions en exigeant que le sacristain fabrique lui-même les hosties destinées non seulement à l'église cathédrale mais encore à toutes les églises dépendant de la mense capitulaire.

Si rien n'est prescrit, — pas même la vérification préalable du chanoine intendant de la sacristie, — en ce qui concerne le vin, c'est que, vraisemblablement, on ne connaissait alors sous ce nom que « le jus de la treille », comme disaient nos aïeux dans leurs chansons bachiques, et qu'on n'avait pas encore reconnu la nécessité de faire certifier épiscopalement la pureté des vins destinés à la célébration de la messe. La possibilité de la fraude n'était pas même soupçonnée, à tel point que le recteur de Sainte-Eugénie, en donnant à loyer à *un cabaretier* la maison dépendant de son bénéfice, sise à côté de l'église, insérait dans le bail qu'outre le prix annuel de 190 livres, le preneur était chargé de « fournir tout le vin nécessaire pour la célébration des messes qui se diront dans l'église de Ste-Eugénie pendant tout le cours dud. arrentement. (1) »

Saluons, en passant, ces temps heureux où on n'a pas eu la douleur de connaître la loi Griffé et où on pouvait, sans offense, offrir un lapin, à titre de récompense, aux membres du Chapitre assistant à la procession de la Fête-Dieu (2).

F. ROUVIÈRE.

(1) Bail du 11 mai 1677 passé à Jacques Lebreton (Borrelly, n°).

(2) Le droit de chasser dans les « devoirs de Puech Méjan, Puech Mazel, Puech Mitaud, las Espeisses et Cabanon » fut affirmé, le

Bail pour l'entretien de la sacristie de l'Eglise cathedrale de Nismes. (1)

Pardevant le no^r et secretaire du Venerable chapp^r de l'Eglise cathedrale de Nismes Estably en personne Messire Joseph Jacques chanoine de lad. Eglise et sindic la courant année dud chapp^r assisté de messieurs Philipe de fabrique second archidiacre, françois Aubert et Louis de Trimond chanoines de la mesme Eglise et auditeurs des comptes dud chapp^r la courante année lesquels en consequence de la desliberation prise cejourd'huy en plain chapp^r et autres précédantes (2).

2 novembre 1668, à Louis Novy, pour huit ans, au prix annuel de 110 livres et 23 lapins livrables à la Fête-Dieu « pour estre distribués par le sindic à Messieurs les Dignités et Chanoines qui se trouveront à la procession de lad. feste Dieu et à ceux qui seront tenus pour présens, et outre un au sec^r dud. Chapitre. » (Borrelly ne s'oubliait pas). De plus, le bail portait : « Sera permis à chacun de messieurs les dignités et chanoines daller chasser dans led debvois seul sans chasseur et sans furet le tout sans abus. » (Borrelly, n^o).

(1) Nous respectons l'orthographe de l'original, ainsi que l'accentuation et la ponctuation... qui font quasi défaut. Cet original fait partie des minutes de M^e Borrelly Estienne, conservées en l'étude de M^e Renouard, notaire à Nimes. (Reg. de 1671, p. 20). — Ce bail fut renouvelé, pour un an, le 4 décembre 1673 ; il n'y fut « rien innové ».

(2) A chaque chapitre général de la Saint-Martin, on nommait, parmi les chanoines, un syndic pour avoir soin des affaires et trois auditeurs des comptes. Le syndic et les auditeurs avaient les clés des archives.

Ont baillé et bailhent a m^{re} françois Ruc pretre servant de lad. Eglise (1) icy presant et acceptant comme dernier moindisant l'entretien de la sacristie de lad Eglise aux conditions suivantes

Premierement sera tenu led. m^{re} Ruc ainsy quil promet et soblige de fournir tout le vin pour toutes les messes qui se diront dans lad. Eglise

Item sera tenu de fournir les burettes cruches et cordes pour puiser de leau Ensemble les cloux, espingles ficelles et la corde mesme de la cloche qui repond au chœur et qui sert à sonner les messes,

Plus fournira la farine (2) et le bois pour fère les hosties tant pour lad Eglise que pour toutes celles des benefices depandans dicelle et fera lesd hosties

Davantage fournira led. sieur Ruc lancens Estoras (3) et benjoin qui sera bon et non meslé d'autres mathières qui en corrompt lodeur.

Encores fournira lhuile pour la lampe de la chapelle du S^t Sacrement et lhuile aussy qui sera necessaire pour lautre du cœur de lad. Eglise laquelle il sera tenu de tenir alumée durant les offices et aux

(1) François Ruc, prêtre du diocèse de Mende, habitué de l'église cathédrale de Nîmes, fut pourvu de la Rectorerie de la Magdeleine fondée hors la porte de ce nom et vacante par le décès de Messire Martin Eyroux, suivant lettres de collation du prévot de la cathédrale du 2 novembre.1673 ; il fut installé le lendemain (Borrelly, n^o, 14^e reg. p. 451)

(2) Les seize sanmées blé tozelle que le chapitre retirait, outre le prix en argent, de ses divers bénéfices exploités par un fermier général, servaient donc à autre chose qu'à la fabrication des hosties.

(3) *Storax*, résine qui découle de l'aliboufier.

festes de Nostre-Dame et a checun samedy tant seulement (1)

Item fournira et payera tout le blanchissage de tout le linge de la sacrestie et des autels de lad. Eglise le quel linge il changera selon la coustume desja establee et par lordre de celui des messieurs les chanoines qui sera comis par le chapp^{re} a prendre soing de lad sacrestie (2)

Item sera tenu led sieur Ruc de fournir le charbon pour le chauffage de la sacrestie pendant l'hiver a comancer et finir lorsque monsieur le Commiss^{re} le jugera à propos, aussy fournira le charbon necessaire pour lincensoir

Plus faira et dressera a ses despans le monument du Judy saint avec la decence requise et acoustumée dans le lieu et dans lordre qui lui sera prescrip par le chapp^{re} mestant les cierges requis et ordonnés et en donnant un a chacun de messieurs du Chapp^{re} durant la procession du Jendy et vendredy saint

Encores fournira le luminaire de l'Eglise de la maniere que sensuict Aux festes solennelles et episcopales il garnira les six chandeliers d'argent qui seront sur lautel de six cierges du poix d'une livre chacun et les deux de la credence de deux de demi livre pièce comme aussy dans toutes les autres festes que lon a acoustumé de mestre six chandeliers sur lautel et de deux sur les credences les

(1) L'inventaire de la sacristie, fait par l'évêque Fléchier en 1693, constate l'existence de « trois lampes : une du chœur, une de la chapelle du Saint-Sacrement, une de la chapelle de Notre-Dame. » *Description....* (op. cit.).

(2) C'était l'intendant de la sacristie.

cierges devant estre dans ces occasions seront neuf et n'auront jamais servy, aux doubles quil ni a que quatre cierges il pourra employer ceux qui auront desja servi tant a lautel qu'aux credences a condition quilz ayent encores deux tiers de leur longueur et le mesme sobservera les dimanches et qu'aux jours quil ni a que deux cierges il pourra employer les mesmes jusques quilz soient uzés de deux tiers l'autre tiers pouvant servir aux messes basses dans les chapelles seront dont tous les cierges dud. m^{re} autel dune livre et de cire blanche ne pouvant led. S^r Ruc employer de la cire jaune qu'aux torches des aniversaires seront les flambeaux que les Enfants de cœur portent a lelevation du S^t-Sacrement de cire blanche si non aux messes de mort quilz seront de cire jaune du poids de trois livres ou environ comme aussy les quatres qui seront a costé de la représentation aux aniversaires du mesme poids

Plus led. sieur Ruc soblige de fournir les cierges accostumes aux solennites du Te deum Et autres actions de graces et prieres publiques et par expres de la prosession qui se fait tous les premiers dimanches des mois autour du chœur de l'Eglise ou messieurs les dignités (1) et chanoines assistent chacun un cierge à la main

Plus fournira au feu de la veille S^t Jean (2) tout

(1) Le chapitre était composé de six Dignités ayant chacune un canonicat annexé et de quatorze chanoines. Le *Prévot* était la première Dignité, le *grand archidiacre* la seconde, le *second archidiacre* la troisième ; le prévot était nommé par le roi, le premier et le second archidiacre par l'évêque ; tous trois, collectivement, conféraient les autres Dignités, savoir : 3^e *archidiacre*, *présenteur* et *trésorier*.

(2) Le feu de la St-Jean s'allumait sur la « place de l'ortolice » en face la cathédrale.

le luminaire flambeau a messieurs les dignités et chanoines qui assisteront

Plus tout le luminaire de la feste Dieu et durant loctave de la maniere acoustumée et retirera led sieur Ruc la procession finie les cierges de ceux qui en auront porté ni ayant que la ceremonie de Nostre dame la chandeleur que les cierges demeurent a ceux ausquels ont les distribue

Et fournira aussy led. sieur Ruc les cierges de Nostre dame la Chandeleur a mess^{rs} les dignités et chanoines du poids de demy livre et aux pretres du bas cœur (1) a messieurs du présidial de la maison de ville et du secretaire du Chapp^{re} du poids dun carteiron et aux enfans de cœur de six la livre

Plus fournira le cierge pascal du poids de

(2) comme aussy les trois chandelles pour faire le Triangle à la cérémonie de la benediction

Item fournira deux torches raissonablement grosses et longues pour acompagner le S^t Sacrement aux malades comme aussy fournira tous les ans a messieurs les cures jusques a trois livres de bouts de cierges pour leur servir a aller administrer les sacremens.

Plus sera tenu de fournir le luminaire requis et ordonné par messieurs du Chap^{re} aux cas extraordinaires comme Jubiles et quarante heures et par expres a celles de noste dame daoust et quant a loc-

(1) Il y avait dans la Cathédrale 24 prêtres, clercs, laïques ou ouvriers servant à la musique, à la psalmodie et aux autres fonctions de l'église et du chœur.

(2) Le poids est en blanc dans ce traité comme dans celui passé avec Honoré Baile, prêtre du diocèse de Digne, le 14 décembre 1667 (Borrelly, n^{re}).

tave des morts fondée par mesieur de Merez chanoine le Chapp^{re} suivant la fondation lui accorde les quatre livres qui y sont affectées pour le luminaire requis a l'exposition et benediction du S^t-Sacrement durant loctave

Item fornira quatre torches de cire blanche aux batesmes ou messieurs les dignités et chanoines seront parrins et ne leur en fera rien payer pas mesme le deschef

Davantage fournira [outre] les susd. flambeaux et cierges tout ceux qu'il faudra pour metre autour de l'Eglise aux offices de nuit

Enfin sera tenu et obligé led. sieur Ruc de fournir toute la cire, huile, flambeaux, torches, chandelles et cierges que messieurs du chapp^{re} doivent employer dans leur Eglise a condition que led. sieur Ruc fournira pour led. seigneur Evesque et pour M^r le prevost en cas de mort vingt cinq flambeaux de cire jaune pour chacun du poix de trois livres et pour les autres sieurs dignités et chanoines aussi en cas de mort treize flambeaux de mesme qualité et poids des susd. ne pourra led. sieur Ruc prethendre des services qui se feront pour led. seigneur Evesque ou pour Mess^{rs} dud. chapp^{re}, et sera obligé de reprendre la cire qu'on lui aura ordonné de fournir en ce faisant payer le deschef seulement a sçavoir la cire blanche pour vingt-quatre sols la livre et reprendra les bouts et le reste de cire en flambeaux à quinze et fournira la jaune a seitze sols et reprendra le reste a huict sols

Plus sera obligé de fournir six cierges de cire blanche pour lautel lors des enteremens que sy les heritiers veullent plus grand nombre des flambeaux

ou cierges ils lui payeront tous entiers et apartiendront aud. Sacristain

Ne pourra autre que led. sieur Ruc faire aucun commerce de cire et cierge et messieurs du Chapp^{re} seront obligés a tenir la main a l'exécution du present article a ce quaucun des pretres du bas cœur nen vende et debitent.

Item est accordé que led sieur Ruc ne pourra non plus prethendre aucunes litres (1) ou bandes qui seront tendues soit dans le cœur soit dans la nef de l'Eglise tant de soye que de toutes autres estoffes et qu'and a la despoulhe du seigneur Evesque ou de messieurs les dignités et chanoines led. sacristain ni aura rien a prethendre et seront tous enteres avec leurs habits et ornemens bien lui appartiendra les litres ou bandes qui y seront aux chapelles particulieres autres toutesfois que celles de soye ,

Quant aux enteremens des personnes qui ne seront pas du Chapp^{re} les cierges et torches apartiendront au sieur Ruc

Item ne pourra employer aucune cire tant blanche que jeaune tant pour la qualité que pour le poids quelle naist este examinée et allouée par cellui des messieurs les chanoines qui aura le soin de la sacrestie et fera la mesme de lencens

Item sera tenu de metre et eschanger les livres de la psolmodie qui se metent ordinairement sur le pupitre de chœur.

Plus led s^r Ruc fournira dans lhiver toutes les chandelles necess^{res} a la sacrestie et chant de lof-

(1) Bande funèbre recouverte ou non de broderies ou d'armoiries.

ficé divin tant aux pulpîtres quaux chaires des messieurs les dignités et chanoines comme aussy celles qui seront dans la sacrestie

Davantage sera tenu de parer tous les autels de l'Eglise dans la forme acoustumée et principalement le mestre autel ne pouvant rien prethendre du chapp^{re} pour payement de ceux qui [l']assisteron aux grandes festes

Encores sera tenu led. sieur Ruc de prendre soing de faire bailler (1) aux clerks le chœur et la sacrestie et de leur fere froter la menuserie et oster la poussiere

Plus ne sera permis aud. sieur Ruc de prester aucune chose de la sacrestie de quelle nature quelle soict ny sous aucun preteste sans une deliberation expresse de tout le chapp^{re}

Plus se chargera led. sieur Ruc de tout ce qui est dans la sacrestie et en donnera invantaire (2) signe de sa main aux messieurs du chapp^{re} et en cas que lon eu oblié aspeciffier quelque chose dans le present acte ou quil survint quelque difficulté le tout sera decide par messieurs du Chapp^{re} et leur deliberation aura mesme force et autorite que les clauses especiffiées dans le present acte.

Le present bail a este faict et passé aud. sieur Ruc pour durant le temps et terme dune année comancé a courir au premier jour de janvier du courant mois et pareil jour finira et ce moyenant le prix et somme de cinq cens livres payable en deux payemens esgaulx ayant esté bailhe tant presente-

(1) Pour *balayer*.

(2) V. l'inventaire de l'argenterie, *Description....* (op. cit.).

ment aud sieur Ruc pour le premier payement un mandement de la somme de deux cens cinquante livres tire par messieurs dud. Chapp^{re} sur le sieur Novy leur recepveur demurant oblige led. sieur Ruc pour lassurance de lavance que lui est faicte de metre entre les mains de monsieur lintendant de la sacrestie des cierges de vateur de cinq cens livres et lautre payement lui sera faict dans six mois a compter du premier jour de janvier dernier avec pacte accorde respectivement entre lesd. parties que led. sieur Ruc sera tenu de coucher daus la chambre qui est pour luzage des sacristins a coste de la sale capitulaire (1) se chargeant lesd messieurs deputés de faire bailler aud. sieur Ruc les meubles qu'ont a acoustume de bailler ausd. sacristins desquels led. sieur Ruc sera tenu sen charger et les recevant pour les rendre a la fin du terme sy dessus promettant lesd. parties comme chacun conserve tenir et observer et pour le fere ont oblige et ippotheque scavoir lesd. sieurs deputes les biens et rentes dud. Chapp^{re} et led. sieur Ruc les siens propres presents et advenir qu'on sousmis aux rigueurs des cours de M^r le Senechal siege presidial conventions royaux ordinaire de Nismes et autres.

Faict et passé dans la sacrestie de lad. Eglise le huitiesme jour du mois de janvier mil six cens soixante et unze avant midy presens Mathieu Borrelli et Jean Trial praticiens de Nismes signés avec

(1) « Vis-à-vis la dite salle capitulaire est une chambre pour le sacristain, de toute la largeur du degré. » *Description*..... (op. cit.).

parties et moi Estienne Borrelli no^{re} royal dud. Nis-
mes soubz^e.

Jacques scindic

De fabrique arch^{re}

f. Aubert arch.

De Trimond arch.

Ruc p^{re}

Borrelly Trial.

Borrelly n^{re}

LE RETOUR A LA TERRE

On se moque volontiers du fameux La Palisse,

Qui n'entrait guère en courroux,
Si ce n'est dans la colère,

.....

Qui mourut le vendredi,
Le dernier jour de son âge,

et

Qui eut vécu davantage,
S'il fut mort le samedi.

On a tort. Ce brave homme ne manquait pas de philosophie. Il avait compris que certaines vérités, dites élémentaires, ont cependant besoin d'être répétées de temps en temps à tout le monde, même et surtout peut-être, au peuple qui, modestement, se croit le plus spirituel de l'univers.

Par exemple, celles-ci :

Toutes les matières premières, minérales, végétales, animales, qui permettent à l'homme de se nourrir, de se vêtir et de se loger, en somme, de vivre en formant des sociétés plus ou moins civilisées, — viennent de la terre. La source de la richesse, c'est, pour une part, le travail de l'homme ; mais c'est, en première ligne, la terre. A quoi ser-

virait le travail des bras et des intelligences, si la terre ne fournissait pas les matières premières ?

Vérités de La Palisse, n'est-ce pas ? Et pourtant les Français de notre fin de siècle, si prodigieusement éclairée, n'ont pas l'air d'en soupçonner l'existence. Au risque de faire une petite récolte de ridicule, il ne faut pas craindre de les dire, de les redire, et qui sait ? de les crier sur les toits, *urbi et orbi*.

Toutes les matières premières viennent de la terre. Par suite, l'agriculture seule est, en quelque sorte, créatrice. C'est elle seule qui produit ces matières et qui en augmente sans relâche la somme. L'industrie les affine, les approprie, les transforme; elle ne les produit pas ; au lieu de les augmenter, elle les diminue plutôt par le déchet qu'entraîne toujours la mise en œuvre. Le commerce les échange, brutes ou manufacturées, au moyen de la monnaie qui représente leur valeur ; il ne les produit pas ; et si, comme l'industrie, il ne les diminue pas, bien souvent, il les dénature et les falsifie.

L'agriculture doit donc avoir le pas sur l'industrie et le commerce ; et il y voyait singulièrement clair le grand Sully, quand il disait : « Labourage et pastourage sont les mamelles de l'Etat, les vraies mines du Pérou ». Lorsque, dans un pays, l'agriculture est en honneur et progresse, l'immense majorité de la nation a plus d'argent pour acheter toutes les choses nécessaires à la vie, qui, de leur côté, sont plus abondantes et meilleur marché. L'industrie et le commerce prennent leur essor ; les capitaux sont actifs et rapportent ; il y a augmentation constante du bien-être général. Mais

quand l'agriculture dédaignée décline, tout s'en ressent ; une sorte de malaise pèse sur la nation. Car enfin, vous aurez beau faire passer les matières premières déjà existantes par les usines les plus perfectionnées, vous aurez beau les exporter ou les importer par les moyens de transport les plus merveilleux, vous n'augmenterez en rien les éléments du bien-être général. Est-ce que, par hasard, une pièce de vingt francs finit par en valoir trente, parce qu'elle sort de la Monnaie la mieux outillée ou parce qu'elle roule rapidement de poche en poche ? Pour accroître sa valeur, il n'existe qu'un moyen, un seul, y ajouter de l'or qui est extrait, lui aussi, des entrailles de la terre. Pour augmenter la richesse d'un peuple, il n'y a qu'un moyen rationnel et sûr, un seul : cultiver la terre pour en tirer une quantité plus considérable de matières premières. Sans l'agriculture, cette richesse reste stationnaire ou finit même par se perdre.

Et voilà pourquoi le paysan qui défriche un hectare de terrain et l'exploite rend plus de services à ses semblables, au point de vue du bien-être, que celui qui perfectionne une usine, améliore un moyen de transport ou fonde une banque.

Développer outre mesure industrie, commerce, c'est-à-dire, arracher à la terre les travailleurs pour les accumuler dans les villes et les capitaux pour les concentrer sur des entreprises industrielles, commerciales ou financières parfois bien aléatoires et dont le besoin ne se faisait nullement sentir, c'est faire de notre organisme social un de ces corps difformes, chers aux caricaturistes, et dans lesquels des membres menus et un corps grêle supportent

une tête énorme. C'est « faire reposer la pyramide sociale sur le point ». C'est poser la question sociale : sous sa forme la plus aigüe.

Il y a une question sociale : autre vérité de La Palisse. Chacun l'envisage à sa manière et propose, pour la résoudre, sa recette particulière. Pourquoi les *terriens*, *terrianistes* ou adeptes du *terrianisme*, — appelez-les comme vous voudrez, et pardonnez tous ces néologismes inconnus à Littré, — ne diraient-ils pas leur opinion et ne distribueraient-ils pas gratuitement leur panacée ? Jusqu'à maintenant on a fait autour d'eux la conspiration du silence et leur succès a été des plus négatifs. Faut-il s'en étonner ? Allez donc faire comprendre au financier hypnotisé dans son palais par le maniement de l'or, au commerçant grisé par le mouvement fiévreux des échanges, à l'industriel qui chante en s'accompagnant de sa *Lyre d'airain* :

Je veux que ma fabrique en feu
Écrase toutes ses rivales,
Et que le coton de mes halles
En quittant mes brûlantes salles
Pour habiller le genre humain
Me rentre à flots d'or dans la main,

allez faire comprendre à tous ces gens-là que le mal vient surtout de la désertion des campagnes, de l'encombrement des villes, par suite, de l'avilissement des salaires, de l'exaspération des vices : débauche, alcoolisme et autres. Leur tenir pareil langage, c'est crier dans le désert. Qu'importe ? Frères en *terrianisme*, ne nous décourageons. Il faut, pour enfoncer un clou, plus d'un coup de marteau. Frappons à coups redoublés, non sans remercier la

Revue du Midi, qui a l'obligeance de nous offrir comme pièce de bois propre à recevoir le clou.... la tête de ses aimables lecteurs.

Voici donc la thèse qu'il s'agit de soutenir : seul, le retour à la terre peut donner des proportions normales aux différentes parties du corps social ; seul, il peut faire reposer la pyramide sociale, non sur la pointe, mais sur la base.

Parmi les maux dont nous souffrons, il en est un très grave qui saute aux yeux : c'est le mépris de la terre. Nos compatriotes sont atteints de cette maladie : « La terre devient trop basse pour qu'ils la cultivent, le soleil trop chaud, la brise trop froide, la pluie trop humide pour qu'ils s'y exposent. » (1) De plus, un grand nombre de campagnards, ne pouvant plus, comme leurs pères, gagner leur vie sur leur lopin de terre, le vendent à vil prix ou le laissent en friche pour aller dans les grands centres, les ports de mer, demander du travail ou du pain aux industriels, aux spéculateurs, aux armateurs » (2). De là, deux conséquences : d'un côté, les rois de la finance « peuvent se créer de grands territoires de chasse ou d'immenses fiefs pour un morceau de pain » (3), de l'autre, dans les villes, « s'il y a dix journées à faire, il se présente vingt ouvriers. Avec une pareille abondance de bras, les salaires ne peuvent que continuer de baisser, malgré toutes les grèves qu'on fera » (4). Le mépris et

(1) *Le Terrianisme ou Socialisme national*. Extrait de la *Revue socialiste*, du 15 juillet 1894, par Eug. de Masquard, p. 5.

(2) *Le Terrianisme*, etc., p. 3.

(3) *Le Terrianisme*, etc., p. 4-5.

(4) *Le Terrianisme*, etc., p. 4.

l'abandon de la terre entraînent donc l'accroissement des villes, et, par suite, l'avilissement continu des salaires, les chômages inévitables et de plus en plus fréquents, les grèves, avec leur impuissance et leur cortège de douleurs, de haines et de colères !

C'est dans les villes qu'a pu prendre naissance et grandir le prolétariat, danger permanent pour la société. Le mouvement industriel, commercial et financier, absolument légitime en lui-même, et qui aurait pu n'être que bienfaisant, est devenu, par son exagération, extrêmement malfaisant. Grâce à lui, les agriculteurs se sont précipités vers la ville où les bras manquaient. Ils espéraient y trouver le Pactole, une vie facile et des jouissances de tout genre. Or, on sait ce qu'ils y ont rencontré : la misère, les souffrances, les maladies, l'isolement, la mort, le suicide. Les femmes ont fourni un gros contingent à la prostitution, les hommes à l'alcoolisme, au vol et au crime. Ainsi s'est formée une armée d'indigents et de vicieux qu'excitent et s'efforcent de soulever les politiciens ambitieux et les révolutionnaires, armée dangereuse, s'il en fût, prête pour les émeutes et les massacres.

Si ce n'est pas là toute la question sociale, n'en est-ce pas un des aspects les plus poignants ? Et le remède n'est-il pas tout indiqué ? La raison, le patriotisme, la justice et la fraternité ne conseillent-ils pas, n'imposent-ils pas le retour à la terre ? Pour enrayer le recrutement de l'armée des mécontents et des misérables, il est urgent de retenir les agriculteurs chez eux et de ramener à la terre les ouvriers encore honnêtes qui l'ont désertée pour leur malheur.

Or, que fait-on dans ce sens ? Rien, moins que rien. Nous sommes même atteints de la manie des grandes villes. Il faut voir avec quelle naïve et aveugle satisfaction de prétendus économistes enregistrent l'augmentation de leur population. Il faut voir avec quel soin leurs maires et leurs conseillers municipaux s'efforcent d'y attirer le paysan par des embellissements pour le moins inutiles et par l'attrait de plaisirs souvent coupables. Il faut voir comment nos législateurs eux-mêmes y favorisent le pullulement des cafés, assommoirs, cercles, tripots, cafés-concerts, lupanars et autres lieux de perdition. Et ne semble-t-il pas, en vérité, que tout est gagné, lorsque quelque *Concours hippique ou musical*, quelque *Exposition* a fait passer des millions de la poche des villageois dans celle des citadins et laissé sur le pavé des chefs-lieux ou de la capitale quelques milliers d'individus sans sou ni maille et sans travail, renfort redoutable de l'armée des prolétaires ?

Pour conjurer le danger d'un bouleversement social, pour éviter l'essai d'un *collectivisme* ou d'un *communisme* quelconques qui, « non seulement n'amélioreraient pas le sort des déshérités de ce monde, mais encore accentueraient le mal et augmenteraient le désordre et le gachis (1), ce qu'il faut, ce n'est pas un retour en arrière, une réaction ; c'est une nouvelle éducation des travailleurs et une intelligente distribution de terres. »

(1) *Socialisme pratique par le retour à la terre*, dédié au peuple, mais plus particulièrement aux gouvernants, aux classes et sociétés dites aristocratiques, par P. *Verdad*. (Lessard) Paris, 1894, p. 152.

Il faut d'abord remettre en honneur la terre et le travail de la terre. L'ouvrier des grandes villes, « corrompu par les politiciens et les vices », ignore, ou plutôt, a désappris que « la terre est bonne mère et nourrit ceux qui ouvrent ses flancs avec amour et pour y déposer des semences » (1) ; que, pour que la terre « donne à l'agriculteur toute la vie et tout l'amour qui est en elle, il faut qu'elle soit possédée, non par un étranger qui en tire de l'argent, — comme certains hommes tirent de l'argent des prostituées, — mais comme une épouse bien-aimée (2) ». Quand donc cet ouvrier sentira-t-il se réveiller en lui l'amour de la terre ? Quand se convertira-t-il à l'idée de s'établir, non pas sur la terre d'un propriétaire ou de l'État, mais sur sa terre à lui ? « Sur sa terre, il sera chez lui ; il travaillera pour lui ; il créera pour sa femme et pour ses enfants le capital et le genre de vie qui procurent la plus grande somme de liberté ; il sera son maître et ne dépendra que des lois équitables de sa patrie, de sa conscience et de son Dieu » .

En vérité, ne sera-t-il pas plus vraiment citoyen et plus heureux qu'à l'atelier ? Sur la terre d'autrui, il serait encore en quelque mesure, asservi. Mais à l'atelier, avec un travail plus pénible, et, en fin de compte, moins rémunérateur que celui de la campagne, il végète au jour le jour dans son véritable esclavage. Qu'il retourne donc à la terre. « Il y trouvera d'abord le pain du corps, puis le pain de l'es-

(1) *Socialisme pratique* etc. p. 86.

(2) *Socialisme pratique* etc., p. 106-107.

prit, et tout le reste lui sera donné par surcroît dans la justice et dans la paix (1). »

Il est temps, mais il n'est que temps de sevrer les travailleurs des énormes et dangereux sophismes, dont on les sature, sous prétexte d'économie politique, et de refaire leur éducation. Il faut ensuite procéder à une intelligente distribution de terres. Intelligente; car il ne s'agit pas ici de faire des cadeaux à des vagabonds fainéants et vicieux. Il s'agit de tirer de la misère d'honnêtes ouvriers lassés d'attendre du travail aux portes des ateliers, écrasés par le souci du lendemain et que les privations endurés dans les bouges infects des grandes villes poussent dans la révolte et parfois dans l'émeute. . . Ces ouvriers-là, il est facile d'en trouver. Et comme ils désirent de la terre, comme ils en réclament, pourquoi ne pas leur en donner ? Oui, pourquoi ? D'autant plus qu'au moyen d'une loi simple et sage on pourrait exiger d'eux des garanties de sérieux et de moralité.

« Pourquoi, répondent les adversaires quand même de toute réforme sociale, mais, simplement, parce que pour donner des terres, il faut en avoir. Or, l'État n'en a point. » — C'est une erreur. En mettant de côté les forêts qui doivent être conservées, et, dans ce but, rester des biens nationaux, l'État n'a-t-il pas des *communs* ? Ne reste-t-il pas des landes en Bretagne et dans d'autres départements ? A côté de nous, n'y a-t-il pas la Crau ? Si, au lieu de perdre leur temps à des chinoiseries politiques, nos gouvernants utilisaient « par l'irrigation, non seu-

(1) Socialisme pratique etc. p. 37.

lement les eaux du Rhône, mais encore celles de tous nos fleuves, rivières et cours d'eau, qui vont se perdre inutilement dans la mer, entraînant des masses énormes de matières fertilisantes, > des étendues immenses de terrains aujourd'hui stériles ne deviendraient-elles pas cultivables ? Et puis, n'y a-t-il pas des terres en Algérie, en Afrique, dans nos autres colonies ?

Pour trouver de la terre à distribuer, sans dépouiller personne, il n'y a qu'à vouloir. Aussi bien, faudra-t-il, à ceux qui en recevront, quelques avances pour se procurer des outils, des semences, du bétail. Il y a donc ici une œuvre nationale à fonder, par la bonne volonté des particuliers et avec le concours de l'État.

Quoi ! on trouve deux cents millions et plus par an à jeter dans le gouffre du pari mutuel ; quoi ! on a pu réunir quatorze cents millions pour l'aventure du Panama ; quoi ! les banques et les sociétés de crédit recueillent toutes les années des millions et des millions qui prennent le chemin de l'Italie, du Portugal, de l'étranger, et s'y perdent parfois, et il ne se trouverait pas parmi nos capitalistes, petits ou grands, un nombre suffisant de patriotes pour doter richement la *Caisse du retour à la terre* par des dons ou par des legs, et pour faire, « soit de leur vivant, soit par testament, eux qui ont du superflu, la part de ceux qui n'ont pas le nécessaire » ?

Mais la bonne volonté des particuliers ne supprime pas le concours de l'État. Elle l'appelle, au contraire, et ce concours s'exerce par les lois concernant l'héritage.

Tout homme a le droit, en travaillant, de créer

un patrimoine à ses enfants, ou de faire valoir pour eux celui qu'il possède déjà. Quoiqu'on en use mal, et qu'il produise parfois des conséquences déplorable, l'héritage est juste. Sans doute, le jeune homme qui hérite d'une grosse fortune est particulièrement exposé à devenir un efféminé, un fainéant, une victime du luxe et de la débauche, un parasite ; sans doute, l'accumulation des héritages peut créer des fortunes qui sont un danger social et amènent parfois la ruine d'un peuple et d'une civilisation ; qu'importe ! La justice consacre le droit à l'héritage. Toutefois, l'État a, de son côté, le droit de soumettre l'héritage à certaines règles. Si donc la loi restreignait aux plus proches parents le droit d'hériter, ce qui fortifierait ce droit ; si, par contre, elle permettait, dans certains cas, de léguer à d'autres qu'à ses parents une partie de son avoir ; si, quand un héritage dépasse quatre ou cinq millions, l'impôt était, même en ligne directe, plus élevé qu'aujourd'hui ; si cet impôt était très élevé en ligne collatérale, l'État, devenant héritier dans de grandes proportions, ne manquerait pas de terres à distribuer.

Le retour à la terre est donc possible. S'il se réalisait jamais, ses effets bienfaisants se feraient sentir aussitôt dans la famille et dans la patrie.

Ce qui, dans le peuple, dissout la famille, c'est le manque de ressources, l'incertitude du lendemain, l'absence du bien-être physique et spirituel, l'esclavage de l'atelier. Donnez au jeune homme de la terre et des instruments de travail ; il aura du pain ; il économisera ; il connaîtra des jouissances élevées que ne connaît pas l'ouvrier des villes ; il sera libre, plus libre que cet ouvrier, même avec les trois 8.

En cultivant son champ, il élèvera sa famille, et, entouré de ses vieillards, acquerra de solides vertus individuelles et sociales. Et ceci n'est pas une idylle, car l'expérience prouve que, dans la population nimoise, par exemple, les véritables familles, celles qui se distinguent par leur unité, leur vie morale et religieuse, sont surtout celles des *rachalans* ou travailleurs de terre.

Quant à la patrie, un problème qui se pose pour elle avec une tragique énergie, c'est celui de sa *dépopulation*.

Depuis bien des années, le nombre des naissances décroît et se rapproche de celui des décès. En 1892, il y a eu plus de décès que de naissances, environ 28.000. Voilà « un mal profond que le grand public ne soupçonne pas et qui menace l'existence même de la France. Ce danger grandit tous les jours, et on ne fait rien, on n'essaie rien pour le combattre(1) ». Or, il est incontestable que le retour des travailleurs à la terre, à leur terre à eux, l'écarterait. La terre possédée appelle la famille (2). Ici encore nous en appelons à l'expérience.

Les grandes villes dévorent littéralement leurs habitants. Le nombre des décès y dépasse presque toujours celui des naissances. Elles n'augmentent donc que par l'immigration des ruraux sans laquelle elles seraient bientôt désertes. On peut conclure de là que c'est la campagne qui constitue notre réserve par ses nombreuses familles et nous

(1) *Socialisme pratique* etc., p. 16-18.

(2) *Socialisme pratique* etc., p. 22-27.

sommes en train de supprimer étourdiment cette réserve. Quelle faute ! Quelle folie !

Le retour à la terre s'impose. En même temps qu'il transformerait la famille et contribuerait à l'accroissement de la population, on peut démontrer, — et M. P. Verdad dont le livre a été continuellement cité dans cet article, l'a fait de façon magistrale, — qu'il donnerait un sens rationnel et moral, un sens conservateur, aux formules jusqu'ici accaparées par les révolutionnaires : le droit à la vie, le droit au capital, le droit au travail. Il rétablirait la véritable égalité, celle qui consacre la hiérarchie et l'ordre dans l'humanité, bien loin de les supprimer. En un mot, il simplifierait singulièrement la question sociale, et, s'il ne le résolvait pas complètement, il fournirait les principaux éléments de sa solution.

Reste à savoir par qui s'opèrera le retour à la terre. Sera-ce par le peuple lui-même ? Évidemment non. Livré à ses propres ressources, le peuple ressemble à un enfant, parfois à un esclave. Il est presque impuissant. Il ne saurait se gouverner lui-même. Ses ignorances, ses passions, ses vices lui interdisent de s'élever jusqu'à la dignité d'être conscient, autonome, raisonnable et libre, et le mettent à la merci des plus détestables influences. Non seulement il se trompe lourdement, quand il s'imagine se gouverner lui-même, mais encore il tend à devenir tout à fait ingouvernable. On l'éclaire matériellement ; mais on fait la nuit dans son âme. « Aussi cède-t-il sans cesse aux inspirations de la haine qu'entretiennent en lui le sentiment de sa misère et la contemplation de richesses accumulées par un indus-

trialisme et un mercantilisme trop souvent sans entrailles. Aussi se laisse-t-il diriger par des politiciens sans scrupules, par une presse vénale et menteuse, par le marchand de vin, par le tenancier de brasserie, par cette tourbe de gens sans principes qui sont, en définitive, les grands électeurs. Qu'espérer, dès lors du suffrage universel toujours mal éclairé, toujours dupé, toujours habilement exploité? Pour lui, les mots de dignité, de justice, d'idéal, finissent par n'avoir plus aucun sens. Étonnez-vous, après cela, qu'il verse chaque jour davantage vers un prétendu socialisme qui consiste uniquement à se mettre à la place des riches pour palper leur argent et goûter leurs plaisirs! Étonnez-vous après cela, que l'ordre social soit constamment menacé? Non, le salut, et le salut par le retour à la terre ne peut pas venir du peuple lui-même.

— « Très contestable, s'écrit M. Eug. de Masquard. Si le peuple a des ignorances, des passions, des vices, j'ajouterai : des crédulités honnêtes » qui le mettent à la merci des plus détestables influences », ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre, mais à ceux chargés de son éducation intellectuelle et morale. »

Dans tout ce qui précède, nous n'avons pas dit autre chose. Mais de ce que nous sommes d'accord pour désigner les auteurs responsables de l'abandon de la terre, en résulte-t-il que le peuple ne soit pas actuellement ignorant, passionné, vicieux, incapable de revenir de lui-même à la terre? Par malheur les faits parlent ici plus haut que tous les raisonnements.

D'où viendra donc le salut, et le salut par le re-

tour à la terre, ..., s'il vient ? Évidemment d'en haut. De l'aristocratie intellectuelle et morale, des pouvoirs publics enfin réveillés. Il faut ici encore que les particuliers et l'Etat s'unissent pour réagir contre les sophismes et les déclarations coupables qui troublent les âmes, rendent à l'ouvrier la vie insupportable et méprisable, déchaînent la convoitise et la violence, et mènent droit au désordre au chaos, à l'anarchie sauvage (1). Au maire, à l'instituteur, au préfet, aux ministres de répéter et de faire répéter à satiété, avec preuves à l'appui, que le salut est dans le retour à la terre, et qu'au lieu de végéter et de se perdre dans les grandes villes, il vaut mieux « vivre avec de simples récoltes, sur une terre plus ou moins grande, mais y vivre comme des femmes et des hommes libres, les droits de l'État payés, et ne se souciant de rien autre que d'être en paix avec tout le monde, de communier toujours plus avec la nature, et de s'élever toujours davantage vers Dieu (2) ».

(1) M. Eug. de Masquard ne trouve pas ces déclamations si coupables, « parce que, dit-il, on leur doit le réveil des pouvoirs publics et de l'aristocratie intellectuelle et morale qui continuerait à dormir, pendant que l'aristocratie de l'argent, qui ne s'endort pas, nous conduit pour s'enrichir à l'abîme du déficit ». D'abord, je ne vois pas que les pouvoirs publics et l'aristocratie intellectuelle et morale soient réveillés. Je constate, au contraire, qu'ils dorment d'un sommeil singulièrement lourd. Les déclamations que je persiste à qualifier de coupables ne semblent pas parvenir jusqu'à eux. Elles se contentent d'exciter le peuple en le trompant. Ensuite, je ne crois pas que le plus sorte jamais du moins, la lumière des ténèbres, le bien du mal. Les initiateurs d'un progrès quelconque sont et seront toujours les hommes de cœur et de conscience, les penseurs d'élite qui se rencontrent dans l'aristocratie intellectuelle et morale d'une nation, et quelquefois aussi, quoique plus rarement, dans son gouvernement.

(2) *Socialisme pratique* etc. p. 148-149.

En d'autres termes, les hommes de cœur et de conscience, les penseurs d'élite, qui font partie soit du gouvernement, soit de l'aristocratie intellectuelle et morale, et qui comprennent la nécessité du retour à la terre, doivent s'efforcer de créer en sa faveur un irrésistible mouvement d'opinion. Il faut qu'ils éclairent et entraînent aristocratie et gouvernement. Ceux-ci, à leur tour, éclaireront et entraîneront le peuple. Il sera facile alors de chercher et de trouver les moyens les plus propres à hâter cette pacifique révolution. On établira, par exemple, l'égalité de toutes les industries et de tous les capitaux devant l'impôt, devant les douanes et devant les tarifs de transport. On prendra toutes les mesures nécessaires pour que les campagnards ne soient pas forcés de « vendre leurs récoltes au dessous du prix de revient ». Ces mesures, nous n'avons ni à les énumérer, ni à les discuter ici. Notre seul but est de démontrer que le retour à la terre est possible, nécessaire, bienfaisant.

Jusqu'à maintenant, si le gouvernement, si l'aristocratie intellectuelle et morale n'ont, pour ainsi dire, rien fait dans ce sens, évidemment, c'est parce qu'ils ne se doutent pas de l'importance du retour à la terre. Ce retour, ils ne le veulent pas, ils ne peuvent pas le vouloir. N'est-il pas, dès lors, oiseux de se demander s'ils sont ou non capables de le réaliser ? Ils n'aperçoivent pas le but. Que nous importe qu'ils aient ou non les forces nécessaires pour l'atteindre ? L'essentiel, ce qui presse, ce qui est urgent, c'est de leur ouvrir les yeux. Y parviendrons-nous ? On peut l'espérer. Rien n'est encore perdu.

Après avoir compris la nécessité du retour à la terre, il est temps pour eux, mais il n'est que temps, de l'inculquer au peuple, de faire l'éducation économique et morale du peuple, en lui disant la vérité. Il est temps pour eux, mais il n'est que temps, de se mettre résolument et effectivement à la tête du peuple et de résoudre la question sociale par la justice et la fraternité. Voudront-ils entreprendre et mener à bien cette grande, belle et bonne œuvre ? Toute la question est là.

Quand les directeurs de l'opinion et les pouvoirs publics seront d'accord avec le peuple sur le principe, et auront la ferme volonté de le faire triompher, ils auront vite fait de s'entendre sur les voies et moyens.

L. TRIAL.

PSALMODI¹

III. — SPLENDEUR DE PSALMODI.

L'abbaye de Psalmodi devenait de jour en jour plus florissante ; la bienveillance du siège apostolique lui était assurée , et la faveur des princes et des rois devait sous peu porter à son apogée la puissance de ce monastère, et quoique , par une charte datée de Melun, en 1157, le roi Louis le Jeune eût accordé à l'Évêque de Nîmes, à perpétuité, certains droits sur Psalmodi , les exemptions du monastère n'avaient rien perdu de leur force et allaient recevoir de nouvelles confirmations.

En 1158, Raymond V, comte de Toulouse, « pour le remède de son âme et de celles de ses parents, » confirma à l'abbé Guillaume la possession et les immunités accordées au monastère, dans le territoire du comté , par ses prédécesseurs ou ses vassaux ; cette charte eut pour témoins Bernard de Montrédon, prieur de Psalmodi , plusieurs moines , Bermond d'Uzès, Raymond Gaucelme de Lunel, Guillaume de Sabran et plusieurs autres chevaliers. Guillaume reçut aussi, en 1170, de Hugues , archevêque d'Aix , donation de l'église de Sainte-Marie de Limance ,

(1) Voir la livraison du 25 avril.

sous l'albergue de six sols, payables chaque année, à Noël ; cette église fut mise sous la dépendance directe d'Adhémar, prieur de Saint-Roman (1).

PIERRE IV d'Uzès, neveu d'Aldebert, évêque de Nîmes, était abbé de Psalmodi en 1174, époque où il fut témoin de la donation de la terre d'Ayroles, faite à l'abbaye de Franquevaux, par Raymond, seigneur d'Uzès et de Posquières ; il reçut, le 26 mars 1180, de Jean, évêque de Sisteron, confirmation de la donation anciennement faite à Psalmodi de l'église de Sainte-Marie de Vols ; il se démit peu de temps après et eut pour successeur GUILLAUME IV.

Les agrandissements du monastère avaient amené les moines à contracter certaines dettes que dut payer l'abbé Guillaume ; au mois de juillet 1181, d'après le conseil des religieux et de l'autorité d'Henri, cardinal-légat et évêque d'Albano, il vendit à Bertrand, prieur de Tornac, et à son monastère, quelques possessions, pour lesquelles il reçut 4.000 sols ; cette somme fut donnée en paiement à des juifs de Lunel ; l'ancien abbé Pierre d'Uzès fut témoin de cet acte.

En 1185, FOULQUES II possédait le titre abbatial ; il continua la liquidation des dettes de Psalmodi et inféoda dans ce but, pour 4.500 sols, la seigneurie des lieux de Combas et de Saussines à Pierre de Ribaute (2).

GUILLAUME V gouvernait Psalmodi dès 1190 ; il vit son monastère s'enrichir dans le diocèse de Siste-

(1) Limans, commune du canton de Forcalquier (Basses-Alpes). — Archives du Gard, H, 406 et 417. — *Hist. de Lang.*, II, pr. col. 565.

(2) Archives du Gard, H, 406 et 417.

ron ; Guillaume , comte de Forcalquier , donna , en 1193 , à Psalmodi et à l'église de Vols , tout ce que lui avait laissé Flandina Ruffa de Montéglet , c'est-à-dire sa part du château du lieu et tout ce qu'elle avait dans le territoire de Vols en terrains cultes ou incultes , bois , garrigues , etc.

ALDEBERT prit possession de l'abbaye en 1198 ; RAYMOND II l'y remplaça dans les premiers jours de 1203 ; sa prélature fut très courte ; dès le mois de septembre de la même année , il avait eu pour successeur BERNARD I DE GÉNÉRAC , qui obtint , le 13 de ce mois , de Raymond , duc de Narbonne , comte de Toulouse et marquis de Provence , un acte , par lequel ce prince reconnaissait avoir lu la charte donnée sous le seing et le sceau de Charles le Simple , en faveur de Psalmodi ; le comte confirma cette charte et munit de son sceau l'instrument qui fut rédigé à cette occasion , à Nîmes , dans la boutique d'Arnaud Gabian , en présence du connétable Rostang de Sabran , du viguier de Nîmes , Etienne Adhemar , et de plusieurs autres témoins , parmi lesquels nous remarquons Pons Rostang , sacristain de Psalmodi (1).

Au mois de janvier 1205 , Rostang , seigneur de Posquières , conféra à l'abbaye le droit perpétuel de prendre le bois mort de ses forêts , pour les besoins de la cuisine du monastère (2).

Toutes ces chartes donnaient à Psalmodi une importance de plus en plus considérable ; mais l'acte qui confirma le mieux sa puissance lui vint du roi de France Philippe-Auguste qui , par lettres-patentes

(1) Archives du Gard. H, 406 et 444.

(2) Ibid. H, 406 et 447.

de 1203, donna à l'abbaye la qualité de franc-fief, la plaçant sous la suzeraineté immédiate de la couronne. De son côté, le pape Innocent III, par bulle du 6 juin 1212, confirma, en les recensant, les possessions du monastère.

RAYMOND III, abbé de Psalmodi depuis 1220, obtint l'année suivante du pape Honorius III, une nouvelle bulle qui exemptait encore le monastère de toute juridiction épiscopale et le prenait sous la juridiction directe du siège apostolique. A Raymond III succéda PONS, de 1226 à 1241, époque où il devint abbé de Saint-Gilles ; Grégoire IX, sur sa demande, lui accorda une bulle datée d'Agnani, le 6 novembre 1230, défendant de bâtir sans le consentement de l'abbé, ni église, ni oratoire, ni cimetière dans les terres de la juridiction du monastère, sous peine d'encourir l'indignation de Dieu et des saints apôtres Pierre et Paul (1). Le 20 novembre 1238, le même pape voulant prouver son amour pour Psalmodi donna à Tusculum une bulle confirmative de l'union de trente carterées de pré à l'infirmerie du monastère pour servir à l'usage des malades. Trois ans après, le 21 novembre 1241, par une charte datée d'Arles, Béranger comte et marquis de Provence et comte de Forcalquier, pour la rémission de ses péchés et de ceux de ses prédécesseurs, donna pour l'usage du monastère quinze mesures de sel à prendre sans gabelle ni péage sur les salins de Camargue (2).

GUILLAUME VI gouvernait l'abbaye en 1243 ; il eut

(1) Archives du Gard H 406 et 409.

(2) Archives du Gard H 406.

pour successeur RAYMOND IV. Tous ces abbés consolidèrent fortement la puissance de Psalmodi et travaillèrent à développer l'ancienne bourgade construite auprès de la tour Mataferre et y créèrent un port capable de favoriser le commerce maritime. Raymond IV obtint du pape Innocent IV une bulle datée de Lyon, le 27 avril 1245, confirmant tous les privilèges et immunités précédemment accordées à Psalmodi par le St-Siège (1).

Ce fut à ce moment, en 1246, que l'emplacement d'Aiguesmortes attira l'attention du roi Saint-Louis IX, qui préparait alors sa première croisade ; les moines de Psalmodi consentirent à échanger le territoire d'Aiguesmortes qui, du reste, leur rapportait peu, contre des terres considérables situées le long du Vidourle près de Sommières (La Condamine). Cet échange conclu la même année ne fut cependant constaté par un acte authentique qu'au mois d'août 1248. La cession fut complète des deux côtés, sauf que le roi se réserva le droit de justice sur les terres de Sommières et que les moines de l'abbaye retinrent le droit de pêche et de pâturage sur le territoire d'Aiguesmortes (2).

Cet échange fut ratifié par le Saint-Siège, à la suite du rapport de l'évêque d'Uzès qu'une bulle donnée à Lyon, le 5 décembre 1246, avait chargé de surveiller l'échange du terroir d'Aiguesmortes contre la Condamine de Sommières, de manière que ni le roi ni les moines ne fussent lésés (3).

(1) Archives du Gard, H. 406.

(2) Archives du Gard, G. 4402.

(3) Archives du Gard, H. 406 et 409.

GUILLAUME VII CATELLI prit possession du siège abbatial , en 1249 ; le pape Innocent IV , lui accorda plusieurs marques de sa bienveillance particulière. Son prédécesseur Grégoire IX avait dressé des constitutions dans le but de s'opposer au relachement qui se glissait dans certains monastères ; Innocent IV chargea en 1250, l'évêque de Nîmes Raymond II Amalric , de faire inviolablement observer ces règles dans les monastères de son diocèse, à l'exception toutefois de ceux de Saint-Gilles, de Psalmodi et de Cendras, et lui enjoignit par une seconde lettre datée d'Assise, le 22 juin 1223, de révoquer toutes les sentences qu'il pouvait avoir prononcées à cette occasion contre quelqu'un de ces trois monastères privilégiés. Vers la fin de 1250, par une bulle datée de Lyon, le même Souverain-Pontife avait exempté Psalmodi de toute imposition de pension, soit par lettres apostoliques soit par ordonnances de légats, à moins d'un ordre spécial du Saint-Siège. Par une autre bulle donnée à Pérouse. le 30 novembre 1252, Innocent IV, confirma ce privilège et le précisa en marquant qu'on ne pourrait y contredire qu'en faisant, dans les ordres généraux, mention du privilège et du monastère de Psalmodi (1).

GIRALD DE BRUGÈRES gouverna l'abbaye de 1258 à 1269. Il obtint du pape Clément IV trois bulles confirmatives des privilèges du monastère ; la 1^{re} datée du palais de Latran, le 28 février 1266, permit à l'abbé de reprendre les biens aliénés par ses prédécesseurs, à la seule condition de rendre l'argent qu'on en avait

(1) Archives du Gard H. 406.

retiré pour l'utilité du monastère et lui défendit d'en rien distraire à l'avenir sans le consentement des moines. La seconde datée de Viterbe. le 6 décembre 1266, exempta les bénéficiers dépendant de l'abbaye et à qui leur titre ne conférait pas charge d'âmes de se présenter à l'ordinaire pour faire insinuer leurs provisions. Par la dernière datée du même jour et signée de quatorze cardinaux. Clément IV confirma au monastère ses églises, ses biens, ses droits, ses facultés et ses privilèges. et, comme Calixte II, il fit l'énumération des diverses possessions de l'abbaye ; les principales différences qui existent entre les deux listes consistent dans l'addition en celle-ci des églises de Saint-André d'Entrevignes (près de Vergèze) , de Saint-Nazaire de Marissargues (près d'Aubais) et de deux ou trois autres dans des diocèses éloignés (1).

BERTRAND II DE NAGES tenait le siège abbatial, en 1272. Après lui, la conduite du monastère fut confiée à l'abbé PIERRE V. A cette époque, le relâchement s'était introduit à Psalmodi, le pape Nicolas IV s'en émut et chargea l'évêque de Marseille de procéder à la réformation des moines ; sous l'inspiration du délégué pontifical, l'abbé imposa, en 1288, de nouveaux statuts capables de faire refleurir la primitive observance (2). C'est le même abbé qui conclut, le 24 avril 1300, avec les moines de Saint-Gilles un acte remarquable de confraternité. Cet acte porte que dès que l'on apprendra à Psalmodi le décès d'un moine de Saint-Gilles, les religieux prêtres diront

(1) Archives du Gard, H. 106.

(2) Archives du Gard, H. 118.

chacun une messe pour le repos de son âme et les autres moines réciteront cent psaumes et on fera mention du défunt tant à la messe conventuelle que dans les autres exercices pieux. La même chose sera faite à Saint-Gilles, dès qu'on sera instruit de la mort d'un moine de Psalmodi (1). Cette union de prières fut confirmée et renouvelée, en 1308 ; un autre acte du même genre fut passé, en 1316, entre l'abbé de Psalmodi et celui de Saint-Michel de Cuxac.

Pierre V fit bâtir au centre du cimetière de l'abbaye une chapelle dédiée à *Notre-Dame* dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige ; il assista le 25 juillet 1303 à une assemblée de prélats, tenue à Montpellier et adhéra à l'appel au Concile général contre Boniface VIII. Il obtint de Clément V des marques spéciales de protection.

Ce pape ayant appris qu'une chapelle de Saint-Clément dépendante de l'abbaye et située près d'Aiguesmortes, chapelle fréquentée par les marins et dans laquelle plusieurs miracles s'étaient opérés, menaçait ruine et avait besoin d'une réparation coûteuse et de divers ornements, livres et vases sacrés, accorda à ceux qui la visiteraient après s'être confessés et feraient une aumône destinée aux réparations nécessaires un an d'indulgence à certains jours de fêtes et quarante jours pendant les octaves. Les fêtes marquées dans la bulle étaient celles de la Noël, la Circoncision, l'Épiphanie, Pâques, l'Ascension, la Fête-Dieu, la Pentecôte, la Nativité de la Ste Vierge, son Annonciation, sa Purification et son Assomption, la Nativité de Saint

(1) Archives du Gard, H. 419.

Jean-Baptiste, la fête de saint Pierre et de saint Paul, celle de saint Clément, la Toussaint et la Dédicace de la chapelle. La bulle qui porte ces concessions est du 23 novembre 1306 ; elle est datée d'Avignon (1).

Le 9 avril 1312, par une autre bulle également datée d'Avignon, Clément V cassa une bulle de son prédécesseur Boniface VIII qui avait uni le prieuré de Ste Cécile de Loupian au monastère de Valmagne, dix ans auparavant et en fit restituer à Psalmodi les dimes et les fruits (2).

Vers cette époque, en 1309, une transaction entre l'abbé et les moines fixa certains droits de ces derniers ; l'abbé leur abandonna pour leur entretien des revenus estimés à 6.000 sols tournois et promit de payer par quartier ou trimestre la somme de 60 livres (3). Cette pièce est une preuve que, dès cette époque, la mense abbatiale était déjà distincte de celle des moines.

Tout en protégeant la nouvelle ville d'Aigues-mortes, les rois de France ne cessèrent pas d'accorder leurs bienfaits à Psalmodi. Cette abbaye avait conservé dans l'échange de 1248 le droit de pêche de la mer sur la côte d'Aiguesmortes. Les officiers royaux lui ayant enlevé cette liberté, du temps même de saint Louis, elle lui fut rendue par une sentence de Guy Fulcodi, alors archevêque de Narbonne et plus tard pape sous le nom de Clément IV, à qui le saint roi avait donné commis-

(1) Archives du Gard, H, 410.

(2) Archives du Gard, H, 406.

(3) Archives du Gard, H, 419.

sion de régler cette affaire. Malgré cette sentence, les officiers royaux privèrent, une seconde fois, l'abbaye de son droit; Pierre V en demanda le rétablissement et leva procès contre le procureur du roi devant la Cour du Sénéchal de Beaucaire. Le Sénéchal renvoya l'affaire devant le juge ordinaire d'Aiguemortes, qui rendit une sentence favorable au monastère.

Or, l'abbé ne put parvenir à faire exécuter cette sentence, quelques réquisitions qu'il en fit au Sénéchal Alphonse de Rouvray. Il se décida enfin d'en porter ses plaintes au roi Philippe-le-Bel qui ordonna à cet officier, le jeudi d'après la fête de saint Denis de l'an 1294, de faire exécuter les sentences que l'abbé avait obtenues sur cet objet, avec cette alternative cependant que s'il y trouvait quelque difficulté, il lui envoyât tout le procès au prochain Parlement et aux Grands Jours de la Sénéchaussée.

Le même jour encore, le roi qui était alors à Paris, accorda trois chartes en faveur de l'abbaye de Psalmodi dont il renvoya l'exécution au même sénéchal; par la première il lui enjoignait de maintenir le monastère, ses biens et ses droits, sous la protection et la sauvegarde royale, s'il était constant qu'elle lui eût été accordée; par la deuxième, il lui mandait d'enjoindre au procureur du roi de ne point faire traîner en longueur le procès qui était pendant en la Sénéchaussée entre cet officier et le monastère, à raison du droit de connaître des premières appellations interjetées des sentences rendues par les juges ordinaires des terres de l'abbaye; les religieux disputaient ce droit au pro-

cureur du roi, sur le fondement qu'ils avaient la haute et basse justice dans tous leurs domaines. Enfin, par la dernière de ces chartes, Philippe-le-Bel mandait au Sénéchal de faire la même injonction au procureur du roi touchant le procès qui était aussi pendant en la Sénéchaussée entre l'abbé et cet officier, au sujet de la possession où était l'abbé de faire venir par une roubine de l'eau salée dans son territoire pour y fabriquer du sel, possession qui lui était disputée par les officiers royaux.

Quelques années après, un différend considérable s'éleva entre l'abbé et Guillaume de Nogaret, chevalier du roi, au sujet de certaines terres situées dans le voisinage du monastère, et sur lesquelles Philippe-le-Bel avait assigné des rentes au chevalier. Après beaucoup d'altercations, les deux parties convinrent de s'en rapporter à la décision de Clément de Fraissin, juge-mage en la sénéchaussée de Beaucaire. Cet arbitre se rendit sur les lieux, et, après avoir tout examiné avec soin, il rendit, le 14 janvier 1310, un jugement qu'il compléta le 31 juillet suivant. Sa décision, confirmée par le roi, au mois de septembre, établit parfaitement les droits de chaque partie et mit fin à toute contestation.

La même année, le roi Philippe-le-Bel termina de son autorité souveraine une autre affaire d'une considérable gravité. Le sénéchal de Beaucaire avait pris le monastère de Saint-Roman de l'Aiguille et en avait chassé les religieux. Le roi donna l'ordre au sénéchal, le 19 novembre (*alias*, le 14 octobre) 1310, de réinstaller les moines dans leur possession (1).

(1) Archives du Gard. H, 406.

Vers la même époque , en l'honneur des saints protecteurs du prieuré de Saint-Roman, Bertrand de Jonquières céda au monastère tous les droits qu'il avait dans cette localité.

A partir de cet instant jusqu'en 1537 , nous n'avons plus rien à signaler dans l'histoire de Saint-Roman. Cette année-là, ce prieuré fut sécularisé, du consentement de l'abbé de Psalmodi ; la bulle de Paul III, qui prononça cette sécularisation, annexa à la mense abbatiale de Psalmodi , en échange de Saint-Roman, le prieuré de Saint-Saturnin de Nissan au diocèse de Narbonne. Cette annexion amena des procès, qui se terminèrent seulement, en 1606 , par une transaction , en vertu de laquelle Notre-Dame de Dassargues remplaça le prieuré de St-Saturnin.

Le château et le monastère de Saint-Roman furent échangés, le 14 juin 1538, contre une maison située à Aiguesmortes , et appartenant à François de Conseil ; Saint-Roman fut plus tard vendu à un nommé Nicolas ; les protestants s'en emparèrent , au mois d'août 1571, Nicolas fut tué dans les fossés du fort, en essayant de le reprendre. Saint-Roman passa ensuite dans la famille des Brancas et eut plusieurs propriétaires successifs ; ce n'est plus aujourd'hui qu'une vaste ruine.

L'abbé Pierre V mourut en 1316 et fut remplacé sur le siège abbatial par PIERRE VI BÉDOS , qui posséda peu, et auquel succéda RAYMOND V BERNARD , auparavant prieur de Saint-Martin d'Alayrac ; Raymond fut nommé à l'abbaye de Psalmodi par une bulle de Jean XXII, en 1317. Cet abbé reçut ensuite le titre de légat, et fut envoyé, en cette qualité , au concile de Béziers ; il devint abbé de Cluny, en 1319.

Le pape Jean XXII donna alors l'abbaye à ARNAUD III, moine de Saint-Papoul, qui mourut presque aussitôt.

FRÉDOL, moine et doyen de Psalmodi, fut nommé abbé, par bulle du même pape, en 1319; il permuta, onze ans après, avec GAILLARD, abbé de St-Thibéri. Gaillard avait été prieur de Montclus, au diocèse d'Uzès; Jean XXII l'avait chargé de l'abbaye de Saint-Thibéri; il mourut vers la fin de 1331.

Une bulle de Jean XXII préposa à Psalmodi, en 1332, RAYMOND VI DE SÉRINHAC, qui avait été successivement abbé de Gellone et prieur de Goudargues, puis abbé de Saint-Gilles; il siégea vingt ans. Son successeur, nommé par bulle d'Innocent VI, fut GAUCELIN DE DEAUX, neveu de Bertrand de Deaux, archevêque d'Embrun; il gouverna Psalmodi jusqu'en 1362, époque où il fut nommé à l'évêché de Nîmes, d'où il passa, en 1367, à l'évêché de Maguelonne. RAYMOND VIII, doyen de St-Gilles, fut nommé abbé de Psalmodi, par bref d'Urbain V, en 1362; il mourut à Avignon, en 1365.

GUILLAUME VIII COLOMB, moine de Montmajour, près d'Arles, fut abbé de Psalmodi, de 1365 à 1367; son successeur, PIERRE VII DE LASTEYRIE, ou plutôt, selon Ménard, DE LASCARRI, siégeait en 1368, selon que le prouve le testament de son cousin Guy; on le trouve encore cité en 1375.

PIERRE VIII, d'abord abbé de St-Albin d'Angers, fut nommé à Psalmodi, la cinquième année du pontificat de Grégoire XI (1376); il déposa, cette même année, le prieur de Pierrevorte, au diocèse de Sisteron, à cause de sa conduite peu édifiante. Il obtint, en 1378, une bulle de Clément VII, pape d'Avignon,

approuvant l'échange de l'église de Notre-Dame d'Entraignes, au diocèse d'Aix, contre celle de Saint-Marcel de Fontfouillouse, et le 4 mars 1388, une autre bulle, confirmant une décision du Chapitre des religieux. Ce Chapitre voyant que le prieuré de Sainte-Marie de Cécèles avait besoin de grandes réparations soit à l'église, soit aux autres édifices, et que les revenus étaient insuffisants pour y pourvoir, avait décidé d'y unir l'église séculière et rurale de Sainte-Colombe de Missargues, qui était de collation abbatiale (1). Pierre VIII fut institué, en 1395, visiteur apostolique des monastères situés dans les diocèses de Nîmes et d'Uzès; il mourut le 28 avril 1400, à Saint-Laurent d'Aigouze, qui était devenu le lieu habituel de résidence des abbés de Psalmodi. Un an avant sa mort, il avait établi qu'au décès de chaque religieux, chaque prêtre dirait trois messes et les simples clercs, ou frères convers, 300 *Pater* et *Ave*, que l'abbé donnerait à manger à quinze pauvres; le prieur et les autres dignitaires, à sept; le tout pour le repos de l'âme du défunt.

AIMERIC DES GARDIES, nommé abbé en 1400, obtint du roi Charles VI, en octobre 1405, une charte confirmative des donations faites par les anciens rois de France, ainsi que des droits et privilèges de l'abbaye; il envoya, en 1409, un procureur au concile de Pise. Le monastère lui fut redevable, cette même année, de fort sages statuts et règlements, qui furent arrêtés en Chapitre général (2).

(1) *Call. Christ.*, VI, et Archives du Gard, H, 106 et 110.

(2) Archives du Gard, H, 127.

En 1415, le siège abbatial appartenait à ARNAUD IV DE SAINT-FÉLIX.

PIERRE IX DE NARBONNE possédait en 1438. L'année suivante, son prédécesseur fut remis en possession de l'abbaye, et donna presque aussitôt de nombreux bijoux et ornements pour l'église du monastère ; parmi ces objets, se trouvaient deux coussins de drap d'or, avec boutons d'argent, un pontifical, relié en cuir, avec fermoir de vermeil, aux armes du donateur, diverses livres de chœur, une riche boîte à trois clefs différentes, une mitre ornée de dix émaux, une crosse d'argent doré, du poids de vingt-deux onces, un pectoral d'argent armorié, un anneau d'or, orné d'un rubis, etc. (1).

Arnaud de Saint-Félix fut choisi, en 1448, pour définiteur du Chapitre général, célébré à Carcassonne ; il assista, le 4 décembre de la même année, à l'élévation des reliques des saintes Maries ; il siégeait encore en 1459, époque où il donna à son monastère six tasses, deux aiguières et douze cafetières en argent (2).

GUILLAUME IX DE SAINT-FÉLIX fut pourvu de l'abbaye en 1462, et la gouverna jusqu'à sa mort, en 1483. L'année précédente, le 1^{er} août, Psalmodi avait encore reçu une libéralité considérable ; Jean Le Forestier, seigneur de Vauvert et de Marguerittes, et sa femme, Marguerite de Joyeuse, avaient donné aux moines le droit de dépaissance dans la forêt de Vauvert.

(1) Archives du Gard. H, 122.

(2) Ibid., H, 123.

IV. — DÉCADENCE, COMMENDE, SÉCULARISATION.

Depuis plus d'un siècle, les conditions d'existence de Psalmodi avaient été profondément modifiées, et quoique de beaux jours dussent encore luire sur l'abbaye, elle n'en était pas moins entrée dans une période d'inévitable décadence ; déjà les moines avaient perdu le droit d'élire les abbés, et ceux-ci, loin de veiller sur la discipline monastique, s'étaient retirés du monastère, en avaient laissé le soin à des prieurs claustraux et ne songeaient plus qu'à vivre en grands seigneurs, aux dépens mêmes des religieux, auxquels ils ne laissaient qu'une bien petite part des revenus de l'abbaye; la commende allait accélérer cette décadence et amener la sécularisation.

GUY DE LAURET, protonotaire apostolique, fut le premier abbé commendataire de Psalmodi, de 1484 à 1508.

Ce fut pendant cette prélature, le 11 avril 1491, que furent faits, pour la consécration des droits des religieux, deux inventaires remarquables que nous devons rapporter ici :

Le premier est celui des bijoux de l'église de Psalmodi ; le trésor de cette église possédait :

1° Une crosse entière et son bâton en quatre parties, en argent doré, très ornée d'images, pesant 32 marcs.

2° Une mitre ornée de perles pesant huit marcs sans les perles et renfermant un reliquaire d'argent avec les armes de l'ancien abbé de *Saint-Félix* ;

l'abbé porte ce reliquaire sur la poitrine, quand il va célébrer.

3° Deux gants ornés d'argent doré, avec les images de Saint-Pierre et de Saint-Paul et les armes de *Saint-Félix*.

4° Deux anneaux d'argent doré, avec deux pierres précieuses de couleur rouge, l'un grand et l'autre petit, plus une broche pour étole.

5° Deux disques d'argent doré, du poids de seize marcs, portant les armes de *Saint-Félix*.

6° Un grand calice d'argent, entièrement doré, avec sa patène d'argent doré, le tout du poids de six marcs.

7° Un autre calice d'argent avec sa patène d'argent, aux armes de *Saint-Félix*, du poids de trois marcs.

8° Un autre calice assez grand entièrement doré et sa patène, le tout marqué d'armes qu'on dit être de *Védune*.

9° Un grand encensoir d'argent avec ses chaînes pesant sept marcs, deux onces et douze deniers.

10° Un autre encensoir d'argent avec ses chaînes, du poids de quatre marcs, deux onces et dix-huit deniers.

11° Deux navettes d'argent, aux armes de *Saint-Félix*, pesant trois marcs et vingt-un deniers.

12° Deux burettes d'argent du poids d'un marc, cinq onces et douze deniers.

13° Une petite croix de corne.

14° Un grémial de Damas de soie rouge.

15° Quatre mouchoirs brodés à l'aiguille.

16° Une nappe ornée.

Le second inventaire est celui de la bibliothèque

T. XVIII, Septembre 1895.

de Psalmodi ; les livres y étaient pour la plupart enchaînés sur sept tables autour desquelles des bancs étaient disposés pour la commodité des lecteurs ; comme on va le voir le monastère était assez riche en livres pour une époque où l'imprimerie n'avait pas encore vulgarisé les ouvrages de l'esprit.

Sur la première table se trouvaient 1° le sixième livre des décrétales avec la glose de Jean And. 2° Les nouvelles du même sur le sixième ; 3° l'archidiaque sur le sixième ; 4° le sixième avec la glose de Jean le moine ; 5° Gennellinus sur le sixième ; 6° le même sur les Clémentines ; 7° les règles du droit de Dinus avec quelques questions de droit de Vence-Barthélemy de Brixio, le tout en un seul volume ; 8° les Clémentines avec la glose de Jean And. 9° Paul sur les Clémentines ; 10° Guillaume de Mandagout sur le même recueil ; 11° Guillaume de Mont-Laudun sur le même.

La seconde table offrait aux lecteurs : 1° les décrétales avec la glose de Bernard ; 2. les nouvelles de Jean And, en deux volumes sur les cinq livres des décrétales ; 3° deux volumes d'Henri Bois sur ces cinq livres ; 4° Innocent très-complet ; 5° la somme d'Ostie complète ; 6° Jean de Lunano, sur la première partie des décrétales, écrit sur papier ; 6° la lecture d'Ostie sur le premier et le second livre des décrétales, en deux volumes.

Les moines avaient sur la troisième table : 1° le décret complet ; 2° la glose de Pierre de Salinis sur le décret ; 3° les cas de Barthélemy de Brixio sur le décret ; 4° quelques autres cas sur le décret, écrits sur parchemin, mais non enchaînés ; 5° Jean Durand sur le *speculum* ; 6° un répertoire du *speculum* ;

7. une Bible ; 8. une somme des confesseurs ; 9. le maître des sentences ; 10. un sexte de peu valeur ; 11. les fleurs des saints ; 12. d'autres fleurs des saints données à la bibliothèque par Dom Etienne Blandini autrefois camérier de Psalmodi ; 13. un recueil de morceaux de Saint-Jérôme ; 14. la lecture d'Ostie en deux volumes sur les deux premiers livres des décrétales ; 15. quelques conclusions sur les quatre livres des sentences, écrites sur papier et non enchaînées.

On trouvait sur la quatrième table : 1. l'*infortiatum* ; 2. le vieux Digeste ; 3. le nouveau Digeste ; 4. le code de Justinien ; 5. la somme d'Asan sur le droit civil ; 6. le *volumen* ; 7. Bartholus sur la première partie de l'*infortiatum* ; 8. Pierre Jacobi, de *confectione libellorum*.

Ces quatre premières tables, comme on le voit, n'avaient guère que des livres de droit et quelques uns de théologie ; les trois autres étaient couvertes de commentaires sur l'Ecriture-Sainte et de divers ouvrages des Pères.

Sur la cinquième table étaient : 1° saint Augustin, sur la Genèse ; 2° le Lévitique ; 3° les Lamentations de Jérémie ; 4° une glose sur Jérémie ; 5° l'Histoire de la Scholastique ; 6° la seconde partie de cette Histoire ; 7° une glose sur Ezéchiel ; 8° saint Jérôme, sur les petits Prophètes ; 9° une glose sur l'Evangile de saint Mathieu ; 10° une glose sur l'Evangile de saint Luc ; 11° les Actes des Apôtres ; 12° une glose sur l'Evangile de saint Jean ; 13° une Vie de Jésus-Christ ; 14° un Bréviaire, selon les coutumes de Psalmodi, avec les armes de *Saint-Félix*.

Sur la sixième table, on trouvait : 1° saint Augus-

tin, sur les Psaumes ; 2° une glose sur le Psautier, depuis le psaume 118 jusqu'à la fin ; 3° une autre glose sur le Psautier ; 4° une troisième glose sur le Psautier ; 5° une quatrième glose sur le Psautier ; 6° Jean de Tolède, sur le livre des Pronostics, sur l'explication de la Messe et de la règle de saint Benoît ; 7° la glose de Pierre Lombard, sur les Psaumes ; 8° Papias ; 9° une Histoire en trois parties ; 10° une Histoire de la Scholastique ; 11° le Livre des Dialogues de saint Grégoire ; 12° un ouvrage, intitulé *Abel*.

Les moines possédaient, sur la septième table : 1° les Œuvres morales de saint Grégoire ; 2° la Cité de Dieu, de saint Augustin ; 3° la Doctrine chrétienne, du même Père ; 4° les Conférences des anciens Pères ; 5° les Épîtres de saint Jérôme ; 6° le livre intitulé *Polycarpe* ; 7° l'Immutabilité de Dieu, de saint Augustin ; 8° une histoire de saint Clément et une exposition sur le Symbole de saint Athanase ; 9° le livre des Décrétales, avec l'Art de prêcher, réunis en un seul volume ; 10° un livre de Sermons, autrement intitulé : *Paroles de Salut* ; 11° quelques cas du Décret, écrits sur parchemin, non reliés et non enchaînés (1).

Une bulle du pape Jules II donna la commende de Psalmodi à JACQUES DE BEAUNE, évêque de Vannes, qui prit possession le 18 juin 1508. Ce prélat mourut en 1510. Aussitôt qu'ils l'apprirent, les moines, réunis en Chapitre, élurent pour abbé l'un d'entre eux, GIRARD DE PELET; cette élection rencontra une grande opposition de la part du procureur du roi d'Aigues-

(1) Archives du Gard. H, 107.

mortes, qui en appela au sénéchal de Beaucaire ; cependant, le roi Louis XII confirma l'élection (1).

Mais une bulle de Jules II donna l'abbaye à MARTIN DE BEAUNE, chanoine de Tours, qui prit possession, le 21 mars 1514, et prévalut contre l'abbé régulier (2).

Ce fut la dernière tentative des moines pour conserver la régularité ; l'heure de la sécularisation allait bientôt sonner. JÉRÔME DE CANOSSE fut abbé de 1523 à 1529 ; il laissa l'abbaye par résignation à son parent, LOUIS I^{er} DE CANOSSE, qui fut évêque de Bayeux. RÉGINALD DE MARTIGNY, évêque de Vabres, posséda ensuite, de 1531 à 1536, année de sa mort ; il fut remplacé, dès les premiers jours de 1537, par JEAN I^{er} DE LUXEMBOURG, sous la prélature duquel Psalmodi cessa d'exister comme monastère régulier. Se voyant privés de la plupart de leurs anciens privilèges, entraînés d'ailleurs par l'exemple de plusieurs grandes abbayes, les moines de Psalmodi résolurent de demander leur sécularisation.

Le 12 avril 1537, lundi de Quasimodo, ils se réunirent en Chapitre général, au nombre de 26, et, considérant l'état de leur monastère, ils en demandèrent la sécularisation, sous le bon plaisir cependant du Pape et du Roi, et formulèrent le désir que l'église abbatiale fut transférée à Aiguesmortes, ainsi que la résidence du Chapitre à créer, à cause de l'infection de l'air qui régnait à Psalmodi, par le voisinage des marais, qui en rendaient le séjour presque inhabitable. Les moines déléguèrent six

(1) Archives du Gard, H, 429.

(2) Ibid., H, 130.

de leur corps pour poursuivre l'affaire et obtenir tant du roi que du siège apostolique les lettres nécessaires pour ce double objet (1).

Le 16 mai suivant, les démarches des délégués avaient été couronnées d'un premier succès; le roi écrivait au Pape que l'abbaye de Psalmodi se trouvant placée en un lieu malsain et exposée aux invasions des pirates et des corsaires, il devenait nécessaire de permettre aux religieux de transférer leur église et leur demeure dans la ville d'Aiguesmortes et de commuer leur régularité en état de chanoines séculiers ayant un doyen pour principale dignité. Le roi se réservait la collation de la moitié des chanoinies et prébendes, l'autre moitié restant à conférer par le Chapitre; François I^{er} pria ensuite le Pape de vouloir bien donner les bulles, dispenses et provisions apostoliques requises pour la sécularisation.

La bulle de sécularisation fut donnée par le pape Paul III, le 15 décembre 1537. Jusqu'à cette époque outre la dignité abbatiale, Psalmodi comptait onze charges claustrales; c'étaient celles du prieur annuel, du doyen, du sacristain, du camérier, du précenteur, de l'aumônier, du sous sacristain, de l'infirmier, de l'ouvrier, du chambrier et du pitancier.

La bulle éteignit toutes ces charges et institua: un abbé séculier, un prévôt, un archidiaque, un précenteur, un succenteur, vingt-deux canonicats majeurs, y compris les dignités et personats ci-dessus et vingt-deux canonicats mineurs.

(1) Archives du Gard, H, 407.

Le monastère fut sécularisé et l'église de Notre-Dame du Sablon fut érigée en Collégiale sous le titre de Notre-Dame et de Saint-Pierre de Psalmodi. L'abbé devait avoir un canonicat majeur et une prébende plus le prieuré de Nissan et l'ancienne mense abbatiale ; le prévôt, une prébende et le prieuré de Saint-Bonnet ; l'archidiaque, une prébende et les prieurés de Montrédon et de Cécèles ; le précenteur, une prébende et le prieuré de Valergues ; le succenteur, une prébende et les prieurés de Saussines et de l'Herm.

La mense capitulaire restait composée des prieurés de Candiac, Gresse, Combas, les Ports, Massillargues, Dassargues, Malaspels, Aspères, Cucuron, Vols, Valjouines, Camberlaie, Château-Dauphin, Pierreverte, Corneillan, Aubais, Aiguesvires, Nozet, Candillargues, Mudaisons, Sylve et Laval.

Le même jour, une autre bulle de *perinde valere* donna la prévôté à Guillaume Jacob, ancien sacristain du monastère ; l'archidiaconé à Antoine de Montgros, prieur des Ports ; la précentorie à Raymond Dassas, ancien aumônier et la succentorie à Pons Malbois, ancien précenteur. — Les dix-sept canonicats majeurs furent distribués à quatorze moines, un chanoine d'Avignon, un clerc d'Agen et un clerc d'Avignon. — Les canonicats mineurs furent donnés à dix-neuf moines, deux clercs de Montpellier et un de Nîmes.

Il fut convenu que les canonicats majeurs et mineurs seraient, dans chaque catégorie, réduits à quinze, par mort ou démission et que la collation de tous ces titres appartiendrait par moitié et alternativement au roi et au chanoine hebdomadier.

La bulle de sécularisation fut fulminée, le 18 mars 1538, par Pierre Magne, chanoine majeur de la cathédrale de Montpellier que le Pape avait délégué pour cette affaire ; le même jour Magne installa tous les nouveaux chanoines (1).

Sept ans plus tard, le 4 mai 1545, à cause de la modicité des revenus de la mense capitulaire, une transaction fut passée entre les chanoines majeurs et les chanoines mineurs ; il fut convenu que toute distinction entre les deux ordres serait détruite et que douze prébendes mineures seraient supprimées par extinction. Cette transaction fut homologuée en Cour de Rome, le 26 du même mois et mise à exécution à mesure que les extinctions se produisirent ; cet état de choses ayant été attaqué plus tard, fut confirmé par un arrêt du Parlement de Toulouse, le 10 juin 1682. Cet arrêt déchargea le chapitre d'Aiguesmortes des bénéficiers qui voulaient s'imposer à lui et déclara que les douze prêtres desservant le bas-chœur de la Collégiale étaient amovibles et n'avaient droit qu'à 240 livres de gages chacun (2).

V. — LA COLLÉGIALE D'AIGUESMORTES

L'abbé, doyen du chapitre, était nommé par le roi ; il avait toute juridiction sur les chanoines et les prêtres servants ainsi que sur les bénéficiers, tant sur ceux qui dépendaient de sa mense particu-

(1) Archives du Gard, H. 107.

(2) Archives du Gard, H. 107, 109, 110, 111 et 124.

lière que sur ceux qui dépendaient de la mense des chanoines. L'abbé était la première dignité du Chapitre ; les deux autres étaient le prévôt et l'archidiaque qui tous les deux étaient élus par les chanoines. Le précenteur et le succenteur n'étaient pas dignités, mais seulement personats du Chapitre ; c'était l'abbé qui les nommait. Les canoncats simples étaient, comme nous l'avons déjà dit à la collation alternative du roi et du Chapitre.

Le bas-chœur se composait de douze prêtres servants, dont deux faisaient les fonctions de curés d'Aiguesmortes, neuf formaient la musique de la Collégiale et un servait de maître aux quatre enfants de chœur que les chanoines entretenaient.

A partir de l'établissement du Chapitre l'histoire de Psalmodi se confond avec celle d'Aiguesmortes et il ne nous reste plus à signaler que des faits peu nombreux ; Psalmodi abandonné, isolé et désert fut détruit par les calvinistes et devint un simple bâtiment de ferme auquel il restait encore cependant quelques restes d'ancienne beauté ; l'église était presque entière, ainsi qu'une partie des dortoirs et du cloître, lorsque le 26 février 1704, on vit apparaître sous ses murs une bande de Camisards sous la conduite d'Abdias Maurel, dit Catinat. Plusieurs catholiques fuyant devant les ravages des fanatiques s'y étaient réfugiés ; ils furent maltraités et plusieurs furent assommés. Le fermier de Psalmodi était alors un protestant nommé Fontanès ; ses meubles et ses effets furent soigneusement mis à l'écart ; puis on entassa dans les bâtiments tout le bois qu'on put se procurer et deux jeunes filles qui retournaient à Aiguesmortes furent forcées, sous

peine de mort, de mettre le feu au vieux monastère. Le 24 janvier 1791, Psalmodi, le domaine, le maisonnage, les terres cultes, les pâturages et toutes les dépendances furent vendus révolutionnairement pour la somme de 241,000 francs à Denis Rame, Abraham Combe, fils, et Jean-Louis Trouchaud.

La dignité abbatiale fut conférée en 1551 à *Barnabé de Fayolles*, sous la prélature duquel le Calvinisme s'introduisit à Aiguesmortes. Huit chanoines donnèrent dans les nouvelles erreurs et se firent continuer la jouissance de leur prébende par sentence du juge de Lunel, en 1563. L'abbé habitait alors Paris. Il laissa sa dignité, en 1571, à FRANÇOIS I DE FAYOLLES qui la fit passer, en 1590, à son parent JEAN II DE FAYOLLES.

MARC DE CALVIÈRE fut abbé de 1606 à 1618 ; il céda alors sa dignité à son frère JEAN III DE CALVIÈRE et devint président au Parlement de Toulouse.

JEAN III résigna en Cour de Rome en faveur de son neveu, FRANÇOIS II DE CALVIÈRE qui prit possession le 17 novembre 1634 et eut pour successeur, en 1646, ANTOINE DE CALVIÈRE ; celui-ci obtint une bulle du 26 mars 1655 par laquelle l'abbaye passa à un autre membre de la même famille, simple clerc tonsuré du nom de LOUIS II DE CALVIÈRE qui se démit en 1689 pour aider à la création de l'évêché d'Alais.

Cette création, décidée depuis plusieurs années, exigeait la formation d'une mense épiscopale digne du titre nouveau. Le roi jeta les yeux sur la mense abbatiale de Psalmodi qui ne valait pas moins de 20.000 livres de rente et n'avait que très-peu de charges ; cette union de la mense de Psalmodi à

l'évêché d'Alais permettait aussi de créer dans la nouvelle cathédrale un Chapitre nombreux et suffisamment doté, en transférant les chanoines d'Aiguesmortes à Alais et en ne formant qu'un seul chapitre des deux collégiales d'Alais et d'Aiguesmortes; c'est ce qui fut fait; dès 1690, l'évêque désigné d'Alais, François Chevalier de Saulx fut nommé abbé de Psalmodi, et, en 1694, les bulles d'érection de l'évêché d'Alais unirent l'abbaye à la mense épiscopale et la collégiale d'Aiguesmortes à celle d'Alais; la collégiale d'Aiguesmortes avait alors un revenu net de plus de 5,000 livres.

Pour terminer ce chapitre, transcrivons ici un état détaillé des possessions des chanoines d'Aiguesmortes en 1682 que nous trouvons aux Archives du Gard; cette pièce comparée aux bulles du xii^e et du xiii^e siècle fera connaître les changements survenus dans les possessions de Psalmodi.

Le bénéfice de la mense abbatiale était Saint-Laurent-d'Aigouze servi par un vicaire perpétuel, à la collation de l'abbé qui était seigneur du lieu, en toute juridiction et possédait la justice haute, moyenne et basse.

Le bénéfice du prévôt était Saint-Bonnet dont il était coseigneur avec le duc d'Uzès, quant à la haute juridiction et justice et seigneur en seul quant à la justice moyenne et basse.

L'archidiacre était prieur de Montredon et Salinelles; le précenteur était prieur de Valergues, au diocèse de Montpellier et le succenteur était prieur de Saint-Étienne de Saussines, au même diocèse et de Saint-Étienne de l'Herm, sur le Gardon, au diocèse d'Arles.

La mense capitulaire se composait : 1° du prieuré de Notre-Dame du Sablon ; 2° du prieuré de Marsillargues où le chapitre entretenait un vicaire perpétuel et deux prêtres amovibles qui servaient dans cette église pour les églises ruinées et désertes de Saint-Julien de Corneillan et de Saint-Pierre des Ports dont les paroissiens s'étaient réfugiés à Marsillargues ; 3° du prieuré de Candiac, alors sans église, ni paroissiens ; 4° du prieuré de Codognan qui avait un vicaire perpétuel ; 5° des prieurés ruraux de Teillan, Varanègues, Malaspels et Saint-Cyrgue de la Margue, sans églises, ni paroissiens et dont le service se faisait dans l'église paroissiale d'Aimargues ; 6° du prieuré de Saint-Pierre au château d'Aubais, avec son annexe, Saint-Nazaire de Marisargues, lequel avait un vicaire perpétuel et un secondaire ; 7° du prieuré de Saint-Pierre d'Aiguesvives desservi par un vicaire perpétuel ; 8° du prieuré rural de Notre-Dame de Laval, près de Bellegarde, sans église ni paroissiens ; 9° du prieuré rural de Notre-Dame de Dassargues, près de Lunel, sans église, ni paroissiens ; 10° du prieuré de Sainte-Cécile de Loupian, au diocèse d'Agde, desservi par un vicaire perpétuel ; 11° du prieuré rural de Saint-Jean de Nozet, près du pont de Lunel, au diocèse de Montpellier, sans église ni paroissiens ; 12° du prieuré de Sainte Asciscle et Sainte-Victoire de Moudaisons, au même diocèse, avec un vicaire perpétuel.

L'état que nous citons énumère ensuite les bénéfices suivants comme ayant été usurpés sur le Chapitre : 1° le prieuré de Saint-Roman de l'Aiguille, au diocèse d'Arles ; 2° celui de Combas et son an-

nexe Savignargues ; 3° celui de Valjouine, au diocèse d'Aix ; 4° celui de Cucuron, au même diocèse ; 5° celui de Vols, au diocèse de Sisteron ; 6° celui de Camberlaye, au même diocèse ; celui de Château-Dauphin ; 8° celui de Pierrevorte ; 9° celui de Nissan, au diocèse de Narbonne, lequel appartenait à la mense abbatiale ; 10° celui de Saint-Mathieu de Cécèles, au diocèse de Montpellier qui était à l'archidiaconat.

Viennent ensuite dans cet état, les bénéfices qui, d'après les anciennes bulles, dépendaient de la collation de l'abbé ou du Chapitre, en voici la nomenclature :

1° Au diocèse de Béziers, l'abbaye de Joncels, près du château de Lunas ;

2° Au diocèse de Nîmes, l'église de Saint-André d'Andusenque (Vabres) ; la chapelle de Saint-Sébastien près de Vauvert sur l'étang d'Escamandre ; la chapelle de Saint-Thomas à Tovane (Beauvoisin) ; l'église Sainte-Marie de Vestric ; la chapelle rurale de Notre-Dame d'Asports ; le prieuré de Saint-Martin et Saint-Benoît d'Anglas.

3° Au diocèse d'Arles, le prieuré de Saint-Vincent, celui de Saint-Laurent et la chapelle Saint-Michel de Jonquières ; le prieuré de Saint-Saturnin au château de Velaux et la prieuré de Saint-Sixte de la Roque ;

4° Au diocèse d'Aix, les églises de Saint-Étienne d'Ansouis, de St-Lambert, de Saint-Pierre de Pomeyrol, de Saint-Marcel et sa petite chapelle, de Saint-Roman de Beaumont, de Saint-Léger et celle de Sainte-Marie d'Entraigues ;

5° Au diocèse d'Avignon, l'église de Sainte-Marie

d'Urbane, celle de Saint-Pierre du Terme, celle des Saints Vincent, Geniès et Marcel près de Tarascon, celle de Saint-Pierre d'Entraigues et celle de Saint-Pierre de Limara ;

6° Au diocèse d'Apt, les églises de St-Michel , de Saint Paul, de Saint-André de Rescluse et de Saint-André d'Oppède.

7° Au diocèse de Sisteron en Provence , les deux églises de Saint-Pierre d'Entraigues et de St-Géniès des Mourgues.

8° Au diocèse de Montpellier, l'église de Sainte-Colombe de Missargues, près de Saint-Géniès, celle de Saint-Jean de Corny , celle de Saint-Cériès et la chapelle de Saint-André d'Entrevignes , près de Lunel.

9° Au diocèse d'Uzès, l'église de Saint-Pierre de Tharaux.

10° Au diocèse de Narbonne , l'église de Saint-Christophe de Marignan et des annexes de St-Jean et Sainte-Eulalie de Périers.

11° Au diocèse de Gap, l'église de Saint-Marcel , du lieu de Beaume.

E. GOIFFON.

SOUVENIR D'UNE EXCURSION
A LA GROTTÉ DES DEMOISELLES
(FEUILLETS DÉTACHÉS D'ALBUM)

Les petites cités cévenoles ont conservé encore un peu de cette vie locale que la centralisation à outrance tend de plus en plus à leur enlever. C'est ainsi que naguère Anduze et Ganges avaient des jeux floraux. C'est à l'occasion d'une de ces solennités littéraires qui avait lieu, il y a quelques années, à Ganges, que je fus invité à visiter la grotte des demoiselles, en même temps que de nombreux savants, félibres ou littérateurs.

Je me trouvais là, comme vous le voyez, en très intéressante et très pittoresque compagnie. La ville de Ganges nous avait fait la veille le meilleur accueil. Cette jolie petite ville avait voulu, en notre honneur, se faire belle ; cela ne lui avait pas été bien difficile, car la nature s'est chargée, depuis longtemps, de gâter une localité où l'eau, les bois et les rocs couverts de verdure, forment autour d'elle un agréable paysage, faisant oublier le sombre drame qui s'est déroulé jadis dans son château et dont son infortunée marquise fut la noble victime.

La municipalité de Ganges avait tenu à recevoir dignement les Félibres de la maintenance de Lan-

guedoc, qui étaient venus, comme nous, célébrer la mémoire de trois enfants du pays ; le poète Languedocien Fabre d'Olivet, le conseiller d'état Louis Saunier, bienfaiteur de Ganges et le professeur Planchon, le vainqueur du phylloxera.

Les jeux floraux furent tenus sur la grande place publique, sous la présidence de cet homme au cœur vaillant, de ce gallo-romain de race, qui s'appelle Albert Arnavieille. Que de jolis vers, que de délicieuses légendes furent lus par les poètes et poétesses de notre belle Occitanie, auxquels les chants harmonieux des chorales et des artistes de la région ont succédé ! Il n'y a pas dans le Midi, vous le savez, de fêtes de ce genre sans musiques et sans chansons.

Le soir, un banquet de quatre-vingt-dix couverts avait lieu dans la salle du Casino, fort bien décorée de drapeaux et d'écussons portant les noms suivants : Frédéric Mistral, Clémence Isaure, le roi René, Florian, Marguerite de Provence, Roumanille, Aubanel, Jean Reboul, Clara d'Anduze, Balaguer, etc. Un Vatel de la localité sut, par sa cuisine fine et recherchée, chatouiller agréablement nos palais. Les truites de l'Hérault, la célèbre morue à la brandade de Nîmes, et un vin des coteaux de Montoulieu eurent, autant que je m'en souviens, le plus grand succès. Les félibres ont toujours eu, du reste, bon appétit, et toujours su apprécier aussi bien les bons morceaux de poésies que... les autres. J'allais oublier qu'un convive, en découpant un gigot de mouton, sut fort à propos faire remarquer que Louis XV ne mangeait à sa table que du mouton de Ganges. Celui du nord, disait le roi, sent trop le grailon.

Frédéric Mistral manquait seul à la fête. Il fut remplacé par une lettre que nous lut Arnavielle. L'illustre auteur de *Miréio* protestait avec énergie, dans ce document, contre les insinuations malveillantes de quelques journalistes parisiens, à propos du dernier discours qu'il venait de prononcer à Avignon, lors de la Santo Estello. On sait, en effet, que dans une feuille de la capitale, un des princes de la critique, à court de mot de la fin pour sa chronique, a prétendu, sans sourciller, que Mistral avait demandé « la suppression du français ! » Calomnier le Midi, ses jeux et ses usages, est entré absolument dans les mœurs parisiennes. On nous traite de barbares parce que nous aimons les courses de taureaux et parce que nous trouvons que notre belle langue ensoleillée vaut bien celle de Rabelais ou de Montaigne !

Les convives du banquet de Ganges qui ont lu, si ce n'est même entendu prononcer le discours de la Santo Estello et qui n'y ont pas vu, probablement parce qu'ils ne sont pas boulevardiers, ce que l'éminent critique y a trouvé, applaudirent vigoureusement la lettre de Mistral et signèrent immédiatement une adresse de félicitations au grand provençal.

A un gentil compliment et à un fin bouquet que lui offrit une fillette de Ganges, le regretté Louis Roumieux, notre compatriote, répondit par les vers suivants que j'ai conservé sur mon calepin :

Es, toun bouquet, perfum, frescour, grâci, beùta ;
Mai, en nous l'oufrissent de ta maneto d'ange
De quant sies pu poulido, ô chatouno de Gange,
Qu'as de mai, tu, souriré, avenenço e bounta.

Tambèn, en gramaci de ta gènto aculido,
Per toun bonur, enfant, souvète qu'un beu jour,
Acampas sus ti pas, per li garda toujours,
Li flour que lou bon Diou per tu i'aura spélido.

Vas aro, en pagamen de toun fin bouquetoun,
Me permetro, parai ! de te faire un poutoum !...

Le lendemain nous allâmes en excursion à la grotte des demoiselles ou *Baumo de las Fados*, dans la commune de Saint-Bauzile-de-Putois, voisine de Ganges. Nous admirions, en passant, le château féodal de M. de Rodez-Bénavent et les rochers à pic de la Roque. J'ai pensé que le récit de cette promenade des chantres du soleil, dans un monde souterrain, pouvait présenter quelque intérêt pour les lecteurs de la *Revue du Midi*, dont le programme est surtout de faire mieux connaître les beautés de notre région et son histoire locale.

Une description savante et fidèle de la grotte a déjà été faite, en 1861, par un Montpelliérain fort connu, M. Ernest Hamelin. Je renvoie donc les géologues et les savants à son livre. Ce travail a, du reste, été reproduit par M. Louis Figuier, dans son bel ouvrage *la Terre et les Mers*. J'estime qu'il n'est guère possible de faire un meilleur portrait de la splendide caverne.

J'emprunterai à cette étude quelques points principaux pour compléter des notes prises à la hâte dans la rapidité d'ascensions et de descentes difficiles.

L'entrée de la grotte se trouve au sommet du mont Taurat, montagne pelée sur ses flancs, aux rocs

calcaires, qui recouvre comme une cloche immense le singulier trésor que nous allons visiter. L'ascension de ce mamelon escarpé se fait en trente-cinq ou quarante minutes environ. Le sommet est un plateau couvert de chênes-verts. A l'extrémité nord, est une sorte de puits, au fond duquel on descend à l'aide d'une échelle. C'est là que se trouve l'entrée de la grotte fermée par une porte.

Nous sommes au nombre de quarante excursionnistes, dont sept guides, sous la conduite de l'intrépide M. Chanson. Six dames font partie de la caravane ; deux d'entre elles, femmes d'officiers de l'école d'enfants de troupe de St-Hippolyte-du-Fort, sont revêtues de costume militaire : pantalon de treillis et veste-bourgeron ; leurs maris les accompagnent ; les quatre autres sont en costume de chasse ou de vélocipédistes.

Arrivés au fond du puits, dans le vestibule, les guides allument des torches de résine et distribuent une bougie à chacun de nous. Recommandation est faite de laisser toute canne ou tout bâton. On pénètre dans la grotte. A peine avons-nous fait quelques pas, qu'il nous est facile d'avoir une idée de la puissance des dépôts calcaires accumulés là depuis des siècles. Des stalactites énormes dressent leurs blanches et capricieuses silhouettes ; les parois du rocher semblent tapissées d'une neige pétrifiée, mouchetée çà et là de cristaux transparents comme des glaçons, s'irrisant de toutes les couleurs du spectre sous les rayons de nos lumières.

Mais ce n'est rien encore. Chanson ouvre la porte qui empêche les indiscrets d'aller se perdre dans des dédales sans fin, et l'on s'engage dans le laby-

rinthe en sautant de rochers en rochers. On traverse successivement les salles dites du « Manteau Royal, » des « Petites Colounes, » la salle à manger, où le boute-entrain de toutes fêtes, le regretté majoral Roumieux mène une farandole. Puis, l'on se désaltère, tout à côté, à la buvette, de l'eau très limpide et très fraîche, provenant des filtrations. Et l'on recommence à pérégriner sur les roches. Les plus âgés comme les plus jeunes se livrent à une gymnastique étourdissante, et chacun déploie toutes les ressources de sa vigueur musculaire, y compris nos intrépides dames ; tantôt nous prenons les positions les moins usitées dans la vie habituelle, c'est-à-dire ramper sur le ventre ou se traîner sur le dos, tantôt nous marchons courbés à tous les degrés possibles et impossibles, glissant le long des parois sur une saillie large comme deux travers de main, descendant des rochers presque à pic et aussi élevés que des maisons, nous cramponnant, la bougie aux dents, à toutes les aspérités, et le plus souvent ne faisant un pas qu'après avoir soigneusement éclairé la place où nous mettrons le pied. Les guides nous surveillent dans le passage de ces points dangereux. Nous franchissons sous leur œil vigilant le terrible « Pas du Diable, » et nous nous initions, quelques mètres plus loin, à la souplesse de la race féline, dans le passage appelé « le Saut-du-Chat. » L'intrépidité des dames est digne des plus grands éloges. Celles qui portent l'habit militaire encouragent leurs compagnes de la voix et du geste, et les premières franchissent tous les obstacles. Bien certainement que ces dames ont pris quelques leçons de gymnastique à l'École d'enfants de troupe de St-Hippolyte.

Après tant d'émotions et de peines , nous voici enfin à la salle de la Vierge, la plus belle de toutes. Elle regorge, à la lettre, des plus étranges et des plus surprenantes formations. Nulle part, au monde, assurément, la nature n'a accumulé avec plus de profusion des œuvres plus merveilleuses. Citons seulement le Manteau Royal, admirable draperie du même genre que celle que nous avons remarquée au sortir du vestibule , citons surtout les grandes orques, la plus imposante de ces bizarres et gigantesques créations du hasard.

« A la vue de ces piliers d'albâtre , dit M. Hamelin, hauts comme des clochers de cathédrale, de ces buffets énormes se détachant de la paroi circulaire avec un relief effrayant , de cette coupole tapissée d'aiguilles blanches, dentelée , fouillée comme par le patient ciseau d'un sculpteur du moyen-âge , on se sent un moment comme anéanti. Chaque feu de Bengale qui s'allume, éclairant d'une lumière différente cette scène émouvante et grandiose, arrache à toutes les poitrines des cris d'admiration. »

Devant le Manteau royal, Roumieux, monté sur un quartier de roche, déclama admirablement la *Vénus d'Arles*, d'Aubanel. Cet hymne à la beauté éternelle excita l'enthousiasme de tous.

C'est surtout en présence du décor féerique que nous avions sous les yeux, que l'on comprend l'énergie de ces vers :

Luse tout ço qu'es beu, tout ço qu'es laid s'escounde.

Marchons encore un peu. Tout-à-coup, la flamme de Bengale jaillit et vient frapper en plein une statue de femme drapée et couronnée, surgissant au mi-

lieu de l'abîme et détachant sur le noir absolu du fond la bizarre et merveilleuse ébauche de ses formes colossales. C'est la Vierge. La première impression est vraiment saisissante et explique facilement les naïfs et miraculeux récits auxquels ce singulier phénomène a donné naissance dans la contrée.

Alors, l'admiration des excursionnistes se manifeste d'une manière touchante. Sur notre invitation, un jeune félibre cellois, M. Joseph Coste, chante l'*Ave Maria* de Gounod, de sa voix qui rappelle celle de Faure. Ravis par cette musique divine, encore plus riche dans ce temple bâti par le Créateur, les femmes s'agenouillent, les hommes se découvrent respectueusement, et la belle voix de ténor de M. Coste s'élève fraîche et mélodieuse. Une dame entonne le *Magnificat* et tout le monde reprend les versets. Soudain, une voix solennelle, majestueuse, terrible même dans ces lieux, un vrai « creux du Midi, » suivant l'expression d'Alphonse Daudet, descend de la voûte. L'on se regarde étonné, se demandant quel est l'être caché qui répond à nos chants. C'est un des guides, chantre au lutrin de sa paroisse, qui veut nous faire apprécier l'acoustique de la salle...

De pareilles scènes sont inoubliables.

La caravane reprend sa route en exécutant le chœur des soldats de *Faust* :

Gloire immortelle de nos aïeux...

Il est midi trente minutes ; nous sommes dans la grotte depuis neuf heures vingt. Comme on n'a point emporté de vivres, les plus affamés veulent remonter, mais sur les instances de M^{me} Léon S...,

femme du commandant de l'École militaire de Saint-Hippolyte-du-Fort , dont l'audace est tout simplement admirable, et du peintre Marsal , qui voudrait habiter ces palais de l'art naturel , l'on descend jusqu'au fond de la grotte, au pied de la stalagmite de la Vierge, dont l'élévation totale n'a pas moins de quarante-deux mètres.

Et l'on dévale toujours , se tordant , comme de vrais reptiles , dans le passage du serpent , ou se traînant avec effort sous l'étroite et visqueuse arête du pas du châteaueu. Nous faisons halte, enfin. Nous sommes à la base du piédestal de la Vierge. C'est là que nous bornons notre exploration, car il paraît qu'on pourrait se promener encore longtemps dans ce dédale dont on ne connaît pas la fin.

Maintenant, il faut remonter, le retour s'opère plus vite, la faim aiguillonne. Ceux qui sont à la fin de la colonne jouissent d'une *pegoulade* fantastique.

De la tête de la colonne, en jetant au-dessous de soi le regard sur ce souterrain plein d'abîmes et de mystères, sur ces hommes aux costumes étranges, tout pailletés de taches de cire et maculés de la forte argile que l'on rencontre au fond de la grotte , se cramponnant aux saillies de rocher, promenant dans les galeries ténébreuses leurs lumières vacillantes, on songe involontairement à ces terribles repaires de brigands, dont notre enfance recherchait si avidement les descriptions.

Nous voici enfin rassemblés dans le vestibule et nous escaladons l'échelle qui amène hors du puits. Il est deux heures trente. Sur la plate-forme l'on répare le désordre de sa toilette. Après avoir remercié les guides , dont nous avons su apprécier tous

les services, nous descendons la colline du Taurat, pour aller nous reconforter à Ganges, à l'hôtel de la Croix Blanche, en répétant ces paroles de M. Hamelin : « Si l'on ne savait combien il est d'usage de dédaigner les richesses qu'on a sous la main, on s'étonnerait, à bon droit, de voir cette merveille citée aujourd'hui dans toute l'Europe, à peine connue de nom, de la plupart de nos compatriotes, qui vont parfois chercher bien loin des impressions moins émouvantes et moins grandioses. »

ADOLPHE PIEYRE.

SONNETS

SUR UNE VIEILLE CATHÉDRALE¹

La vieille cathédrale est au fond de mes yeux,
Plus au fond de mon cœur ; je la rêve et je l'aime,
Je me la fais royale en un glorieux thème,
M'enlevant du portail au trèfle radieux.

Ma vieille cathédrale, elle m'accueille vieux,
Éternellement jeune et robuste elle-même.
Palpitante de vie en sa beauté suprême,
Sérieusement douce à l'esprit sérieux.

Elle me fait courir un frisson de jeunesse :
En afflux de mémoire il faut que l'on renaisse
Aux printemps consolés, à l'être d'autrefois.

Revivez pour une heure, antiques harmonies,
Murmurez dans la pierre, âmes, subtils génies ;
Voûte à fine nervure, en vous est une voix.

(1) Extrait d'un volume comprenant octante et sept sonnets et ayant pour titre : *Le Poème de la Cathédrale*, par Charles des Guerrois. Lemerre, éditeur. — La cathédrale qui a inspiré ces sonnets est celle de Troyes.

Qui dira le matin riant dans ses vitraux,
Alentour des piliers faisant chanter l'aurore,
La gamme des rayons en son éclat sonore,
Hymnes intérieurs, mystérieux choraux ?

Le ciel profond d'azur, par ses bleus soupiraux
Laisse tomber ses feux sur la tour qui se dore
Feux mêlés à l'encens d'en-bas qui s'évapore
Comme un brouillard léger qui flottait sur les eaux.

La ville avec orgueil voit l'ombre matinale,
Céder sur le parvis à l'aurore automnale
Et les toits alentours rougissent sous ces feux.

Au parvis, sur les toits vainqueurs du crépuscule,
Quand s'avance le jour et que la nuit recule,
La lumière avec l'ombre a d'indicibles jeux.

CHARLES DES GUERROIS.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

MES. — IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT

A LA RECHERCHE D'UNE ARISTOCRATIE

Notre société démocratique est en mal d'aristocratie. Des trois termes de la formule magique : Liberté, Égalité, Fraternité, il y en a un , Égalité , qui semble avoir perdu sa vertu. C'est un ballon dégonflé, une cendre éteinte. S'il ne lui restait pas les murs des édifices pour s'étaler aux yeux des passants, on serait embarrassé pour lui faire un sort. J'ai une trop haute opinion de la vanité humaine pour croire que ce mot d'égalité ait jamais été pris très au sérieux. Au moins faisait-on semblant. Au lieu que, depuis quelques mois, on poursuit publiquement une enquête brutale sur son compte, on le convainc de sonner creux, on le relègue au musée de la Révolution entre l'habit bleu de Robespierre et l'écharpe de Camille Desmoulins. La responsabilité de ce déchet remonte surtout à Taine. Mais Taine a fait école. Car, dans l'année qui vient de s'écouler, je ne compte pas moins d'une douzaine d'écrivains qui ont achevé ce malheureux principe, quoique immortel. Et cette douzaine d'écrivains ne sont pas des écrivains à la douzaine, ce sont des penseurs solides et distingués, tels que MM. Gus-

tave le Bon, Gabriel Tarde, Henry Bérenger, Jean Izoulet, etc... Je passe M. le comte d'Haussonville pour ne citer que des roturiers : leur témoignage contre l'égalité est plus piquant.

La cause de ces écrivains est gagnée dans la majorité des lecteurs, sinon des électeurs. Non, si les hommes sont égaux devant la loi, ils ne le sont pas entre eux. L'inégalité est la loi des corps : il y a les formes concrètes de la vie, et il y a les indiscernables, et de ces indiscernables même on discernerait qu'ils sont inégaux, s'ils n'étaient indiscernables. Il n'est même pas absolument exact de dire que les espaces géométriques et les cristaux de matière soient égaux les uns aux autres. Et la cellule initiale, d'où tout descend, aura toujours cette supériorité sur les autres cellules qu'elle leur aura été antérieure. Et vous voulez que les hommes, qui sont des formes supérieures de la vie, aient entre eux cette égalité que les particules minérales n'ont probablement pas ? C'est le contraire qui arrive : plus on monte dans l'échelle des êtres, plus s'accuse avec évidence leur inégalité.

Et, de fait, où a-t-on vu deux hommes égaux entre eux ? Il y a des grands et des petits, des riches et des pauvres, des imbéciles et des gens d'esprit, et parmi les grands, les riches et les gens d'esprit il y a des degrés à l'infini, comme parmi les petits, les pauvres et les imbéciles. Et, à intelligence ou à sottise égale, chacun n'a pas celle de son voisin. Il y a l'intelligence de l'inventeur et celle du prêtre, celle du professeur et celle du banquier, celle de l'officier et celle du notaire. Il y a la sottise de Georges Dandin et celle de Thomas Diafoirus.

Et chacun , pour avoir chaque chose , n'a pas eu à s'évertuer, il l'a trouvée dans son berceau.

Que faire ? Il faut en prendre son parti, et puisque l'égalité est la plus vaine des chimères , puisqu'il y aura toujours une foule et une élite , et que c'est à l'élite qu'incombera malgré tout la mission de diriger la foule, puisque notre société paraît destinée à voir se constituer une aristocratie nouvelle, cherchons quelle serait la meilleure aristocratie.

L'aristocratie nobiliaire a fait son temps. Elle avait eu sa raison d'être. Après l'invasion des barbares , quand on était en alertes quotidiennes pour la sécurité de sa vie et pour la possession de son champ, le seigneur montait incessamment la garde , il payait de sa personne pour défendre , avec ses biens, ceux de ses vassaux groupés autour de son donjon protecteur. La paix revenue, il rendait la justice, ce qui n'était pas la moins bonne manière de justifier les droits qu'il s'était arrogés. Mais quand l'unité du royaume fut réalisée, et que tout le monde plia de gré ou de force sous un seul roi , le rôle de la noblesse changea. D'actif il devint décoratif. Elle forma la Cour. Toutefois, tant qu'elle eut à sa tête un des siens et que les hauts grades militaires lui appartinrent à peu près exclusivement , elle conserva un reste d'influence et de pouvoir. Mais depuis que le roi a disparu, et qu'un vilain à la tête de nos armées n'est plus une exception, mais la règle, la noblesse n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle a des titres, mais sans la réalité des charges ou des honneurs dont ces titres n'étaient autrefois que la marque extérieure. Elle a les signes , non plus les choses significatives.

D'ailleurs la noblesse, prise dans son ensemble, n'a rien fait pour se relever. C'est une mode aujourd'hui, parmi de nombreux plébéiens, de s'acharner sur elle. Je ne sacrifierai pas à la mode. Des morts et des vivants, voilà ce que représente à nos yeux la noblesse. Or on ne piétine pas des morts, sous peine de sacrilège, surtout quand ils s'appellent Montmorency, la Tremoille ou la Rochefoucauld, et qu'ils ont légué à la France moderne un si beau patrimoine d'honneur et de gloire. Et quant aux vivants, il y a de l'ingratitude à cogner sur des gens qui ont si bien fait nos affaires. Car si la noblesse n'était pas rentrée de l'émigration sans avoir rien appris, si à la fortune, aux situations acquises, au prestige de la naissance alors intact, elle eût su joindre un discernement plus habile des nouvelles conditions sociales, ainsi que les avantages du travail et du mérite personnel; si, au lieu de boudier les institutions modernes, elle les eût tournées à son profit, elle eût été en avance de toute la distance qui la séparait encore des nouveaux venus, elle eût été invincible. Mais elle s'est entêtée dans ses habitudes séculaires de frivolité et de paresse, et voilà pourquoi elle meurt d'une atmosphère à laquelle elle n'a pas voulu s'adapter. Il y a et il y aura toujours des nobles. Il y en a même de plus en plus, depuis qu'il n'y a plus de noblesse. Ils jouiront longtemps encore de certains privilèges, comme de trouver plus aisément que les plébéiens un créancier bienveillant, ou pour beau-père un Américain cousu d'or. Mais, en tant que caste exerçant une influence réelle sur les affaires publiques, la noblesse est bien finie. Toute résurrection, si tant est que l'avenir nous en réserve une,

serait factice et passagère. Elle durerait ce que dure une cavalcade historique, l'espace d'une demi-journée. Ce n'est donc pas sur cette aristocratie d'hier, si sympathique soit-elle, que la France peut compter.

Ce n'est pas davantage sur l'aristocratie d'aujourd'hui, sur celle de l'argent. On a tout dit contre elle. Le fameux *Enrichissez-vous* n'a rencontré parmi nous que trop d'écho. Je ne prétends pas que tous les Français se soient enrichis. En général, ce sont des étrangers qui l'ont fait pour eux. Mais ils ont tous contracté la fièvre de la richesse, ils lui ont donné le pas surtout, sur le savoir et sur l'honneur : l'Union Générale, le Panama, et actuellement les Mines d'or, en sont des symptômes alarmants. Ils jugent tout à sa mesure, et l'éclat de l'or n'a pas de peine à leur masquer les hontes ou même les crimes qui ont servi à l'accumuler. Des financiers ont surgi, formidables potentats, qui, appuyés de capitaux extravagants, font la loi aux particuliers et à l'État ; renversent les ministères, changent les gouvernements, ruinent un pays pour en enrichir un autre, décident de la guerre et de la paix, et cela, sans bruit, ni déploiement de forces, mais par un simple coup de bourse, du fond d'un cabinet mystérieux. Leur règne ne durera pas, ils périront par l'excès même de leur puissance. Non pas que les financiers ne soient à leur place dans un État. Ils aident à son crédit et à sa prospérité. On en citerait même qui sont généreux. Mais ils ne peuvent pas être l'aristocratie que nous cherchons, la nature de leurs services ne le permet pas.

Quels titres, en effet, ferait-on valoir à la conduite d'une nation, si l'on n'a pour tout mérite que celui

d'entasser de l'argent ? L'argent , considéré comme moyen, est une chose précieuse : c'est lui qui bâtit les maisons d'école et les hospices, qui perce les tunnels et construit les voies ferrées , qui défriche les terrains incultes et lance d'excellentes entreprises. Mais, considéré comme but , l'argent est une chose tout au moins stérile et sans idéal. Il n'implique chez son possesseur ni rectitude du jugement , ni noblesse des sentiments, ni vigueur de la volonté. Au contraire, il a des chances d'apporter avec lui des préjugés, et, par la paresse autant que par la satiété qui le suivent d'habitude, il tend à affaiblir la sensibilité et l'énergie. Or l'argent, pour les financiers , est considéré comme but. C'est à qui en aura davantage en caisse, à qui brassera le plus de millions , à qui sera le maître absolu des marchés. Et pour y parvenir tout est bon, mais la tactique la plus commune, et celle qui réussit hélas ! le plus sûrement, consiste à escamoter par des vols gigantesques, qu'on appelle des affaires, l'épargne des petites gens. Aussi les petites gens se révoltent à la fin, et il faudrait être bien sourd pour ne pas entendre, depuis quelques années, courir dans les foules déshéritées des bruits sinistres d'appel aux armes pour de brutales revendications. Il y aura toujours des riches , c'est certain, et les riches seront toujours une force avec laquelle il faudra compter, mais je constate que la richesse, qui n'a jamais imposé à l'élite , est en passe de devenir odieuse aux multitudes. L'aristocratie de l'avenir ne sera pas la ploutocratie d'aujourd'hui.

Une nouvelle aristocratie s'est levée, l'aristocratie intellectuelle , avec des ambitions encore plus

vastes que celles de ses devancières. La noblesse abaissée, la ploutocratie méprisée, elle s'est trouvée seule émergeant au-dessus de la cohue démocratique. Après avoir pris conscience d'elle-même et de sa supériorité, elle affiche la prétention d'être seule désormais capable de gouverner la foule. Elle appelle communément la société un corps dont elle est le cerveau directeur et régulateur. Forte des progrès des sciences, elle fait passer sous les yeux ébahis du vulgaire les merveilleux résultats auxquels elle est parvenue en moins d'un siècle. Elle a vaincu la distance et le temps, elle a vaincu la matière en substituant, par les machines, son travail à celui de l'homme, elle a vaincu et elle vainc tous les jours les plus terribles maladies par des remèdes qui tiennent du prodige. Elle jette aux quatre vents avec un accent d'orgueil les noms triomphateurs des Taine et des Renan, des Hugo et des Pasteur.

Son programme est magnifique. L'aristocratie intellectuelle se subordonne délibérément les aristocraties nobiliaire, militaire, théocratique et pécuniaire, désormais épuisées, et dont elle, la noocratie, est comme le suprême aboutissement. Elle ne détruira pas ces forces, elle les confisquera à son profit, ou plutôt au profit de la société, dont elle se considère comme une sorte de fondé de pouvoirs. Elle dirigera leur emploi en limitant leurs excès. D'elle naîtront, par la pensée, par les découvertes scientifiques, par les arts ou par la parole, les puissantes idées directrices de l'humanité, les progrès des lumières, les nobles méditations et les rêves gros de l'avenir. C'est elle qui sera chargée de pétrir à la nation une âme commune, qui abolira les antiques

germes de défiance et d'antipathie. A elle reviendra la tâche de souder le futur au passé et d'adapter à chaque génération une morale toujours plus haute , mais appropriée. Elle fondera définitivement la liberté et la solidarité parmi les hommes.

Jamais aristocratie n'avait parlé un langage aussi grand et aussi persuasif. Il semble au premier abord qu'elle ait pour elle tout ce qu'il faut pour plaire à la société moderne et se faire octroyer la direction de ses destinées. Par son origine même, elle satisfait, chose importante, ce que notre passion égalitaire a de juste et de fondé , puisqu'elle est une élite incessamment renouvelée dans les couches mêmes de la démocratie et qu'elle ne reconnaît d'autre hérédité que celle de l'intelligence , d'autres privilèges que ceux de l'esprit. Elle n'est pas fondée , comme la ploutocratie, sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Au contraire, elle ne se donne d'autre mission que de travailler à leur bonheur par la diminution de la souffrance et de l'ignorance, prenant pour elle seule la peine et l'effort.

Malgré tout, ce n'est pas encore à cette aristocratie purement intellectuelle que les nouvelles générations doivent confier leurs destinées. L'expérience ne lui a pas été assez favorable. L'intelligence éclairée, tout comme l'argent , quand on la considère comme une fin en soi , comme un idéal à réaliser pour lui-même, ne produit les trois quarts du temps que de fâcheux résultats. Si l'homme était bon de nature, comme on l'a cru jadis à la suite de J.-J. Rousseau, une intelligence éclairée n'aurait d'autre effet que de rendre cette bonté naturelle plus active et plus ingénieuse. Mais il y a longtemps que les récits

des voyageurs et les études des naturalistes ont fait justice de cette utopie. L'homme est, par nature, au moins aussi mauvais que bon, et ceux qui ne voient guère en lui que de mauvais instincts ne manquent pas d'arguments. Sur ce point du moins l'accord s'est fait entre la science et la religion, entre le dogme du péché originel et la théorie évolutionniste. Il n'est donc pas étonnant que, parmi les hommes appelés au bienfait d'une intelligence éclairée, nous n'ayons vu surgir jusqu'ici aucun type plus perfectionné de l'espèce humaine. Presque tous l'ont mise au service de leurs instincts égoïstes et intéressés. Le nombre des habiles, des rusés et des audacieux, des hommes de proie, en un mot, a centuplé, voilà tout. La statistique accuse même, depuis la diffusion à outrance de l'instruction, une recrudescence marquée de la criminalité, et, parmi les criminels, la proportion des lettrés (au sens le plus modeste du mot), au lieu de diminuer, a augmenté sensiblement.

L'élite, c'est-à-dire l'aristocratie intellectuelle elle-même, n'a pas donné d'exemples plus rassurants. Si elle n'est pas immorale, elle est le plus souvent *a-morale*. Elle feint de croire à la distinction essentielle du bien et du mal, mais cette distinction est à l'usage du peuple, comme la tragédie. L'élite, elle, la relègue dans le domaine du relatif. Il n'y a pas de science, il n'y a que des opinions. Il n'y a pas de vrai, il n'y a que du vraisemblable. Le bien étant relatif comme le vrai, la morale n'est que l'art de réussir, et le train dont va le monde est une comédie amusante, dont il est bon de s'offrir le spectacle, sans vouloir y rien changer. Des sceptiques et des

dilettantes, voilà ce que sont la plupart des intellectuels de nos jours.

Vis à vis du peuple, le péché mignon de la noocratie est le mépris. Des « mufles » et des « philistins », elle n'y voit guère autre chose. Tout ce qu'elle s'offre à faire pour lui, c'est de reprendre le projet de sophocratie de Socrate (encore un intellectuel sans faiblesse pour la multitude), et de constituer un petit comité de philosophes et de savants, détenteurs des plus terribles secrets chimiques et militaires, qui le tyranniseraient, vertueusement. C'était le rêve, avoué ou non, de Flaubert, de Taine et de Renan. Eh bien ! ayons le courage de le dire, toute aristocratie intellectuelle, qui ne serait qu'intellectuelle, irait infailliblement à une morgue et à un esprit d'oppression mille fois plus insupportable que tout ce qu'on a pu reprocher de ce genre à la noblesse.

Que sera donc l'aristocratie de l'avenir ? Il faudrait qu'elle fût avant tout une aristocratie morale. Entendons-nous d'abord sur ce mot.

Une aristocratie morale signifie une élite d'hommes attachés de toute leur âme à des croyances morales très pures auxquelles ils conforment toute leur vie. Il y a eu un temps où l'on parlait des « libertés nécessaires », un autre, des « destructions nécessaires » : reconnaissons aujourd'hui qu'il y a aussi les « croyances nécessaires ». Ne mêlons ici aucune préoccupation de confession religieuse, ni de secte philosophique. Gardons chacun dans notre for intérieur ce qui nous divise pour n'évoquer que ce qui nous unit. La civilisation est assez avancée pour qu'il existe un certain nombre de croyances solide-

ment établies sur un consentement quasi universel, sorte de patrimoine inviolable de l'humanité. Secouons dans un van tout l'apport des religions et des philosophies, ces croyances resteront au fond avec le bon grain. Celles-ci, par exemple : qu'on ne peut pas raisonner de la vie morale de l'homme comme de la vie des animaux ou des phénomènes des sciences physiques et naturelles ; qu'il y a dans chacun de nous un principe moral et libre qui échappe au déterminisme positiviste ; que si l'homme a de bons instincts, il en a surtout de mauvais, et que la vertu consiste dans la victoire de la volonté sur la nature ; qu'on ne vaut que le prix de son âme, et que l'argent n'est qu'un instrument, bon ou mauvais, suivant l'usage qu'on en fait ; que la question sociale est une question de réformes politiques et économiques, mais qu'elle est aussi une question morale qui sera sinon résolue, du moins en voie de l'être, quand nous serons persuadés que nous sommes tous frères, redevables en conscience à nos cadets de ce que nos aînés ont fait pour nous ; qu'il n'y a pas de morale possible sans obligation ni sanction, et que nous devons admettre, par conséquent, que nous porterons un jour, peu importe de quelle manière, et ne fût-ce que dans nos descendants, la peine de notre égoïsme et de nos défaillances. Et l'aristocratie morale ne pensera pas seulement cet idéal, elle le créera. Elle le créera dans sa vie privée, en la conformant entièrement à ces hauts principes de morale qui doivent ordonner la vie des individus avant d'ordonner celle des sociétés. Elle le créera en dehors d'elle, par la confession courageuse de ses croyances et en organisant une campa-

gne persévérante par la parole et par la plume contre les doctrines dissolvantes des adversaires.

Ceux qui professeront ces croyances et qui les mettront en pratique auront ce que j'appelle une vie morale, et la réunion de tels hommes formera l'aristocratie morale que nous cherchons.

Ce n'est pas que je veuille mettre en opposition l'aristocratie morale et l'aristocratie intellectuelle. Jen'ignore pas que celle-ci est le principe et la source de celle-là. Ce sont les idées qui créent les mœurs et non pas les mœurs qui créent les idées. Les lois morales déposées dans les consciences populaires sont faites, en somme, des spéculations intellectuelles des philosophes. Ajoutez qu'une aristocratie morale qui serait inaccessible au mouvement des idées dégènerait vite en une autocratie de préjugés, une coalition de fanatismes, mortelles à la liberté. Et d'ailleurs, quel pouvoir fort peut-on espérer constituer avec une aristocratie purement morale? Elle serait sans défense contre le mal, sans défense contre les appétits et les pires instincts. Il lui faut l'appui d'intelligences capables de guider les foules et, au besoin, de les contraindre et de les dompter. Il ne s'agit donc pas de substituer l'aristocratie morale à l'aristocratie intellectuelle. Je dis seulement qu'il est indispensable que les deux n'en fassent qu'une, parce que, à tout prendre, il n'est pas prouvé que l'intelligence soit plus nécessaire à la force d'un peuple et à son bonheur que le caractère. Je dis que la foi naïve du charbonnier, le courage simple du soldat, l'abnégation de la sœur de charité servent mieux la société que les chefs-d'œuvre de tel ou tel intellectuel, qui n'ont abouti peut-

être qu'à dissoudre cette foi, qu'à amollir ce courage; qu'à décourager cette abnégation. Et voilà pourquoi on ne saurait trop tenir compte de la valeur morale dans le choix qu'on fait de ceux qui, à un titre quelconque, doivent détenir une parcelle de pouvoir ou d'influence sur leurs semblables.

Mais il va de soi que cette aristocratie morale, ce n'est pas par des examens qu'on la recrutera. Qui sera donc chargé de la reconnaître, et à quel signe ? Assurément ce ne sera ni les Universités, ni le suffrage universel. Aux Universités échapperaient les chefs d'industrie, au suffrage universel les chefs d'armée. Il n'y a pas de procédé extérieur quelconque capable de trier les plus aptes et les meilleurs. Il faut que ce soit par le dedans que ce tri s'opère, par un choix éclairé de la conscience des chefs naturels, qui ne sera, dans ce cas, que la personnification de la conscience sociale, ou, pour parler avec plus de précision, de la conscience collective de tous ceux qui font partie du même corps. — Mais ces chefs naturels ne peuvent-ils pas avoir, à un moment donné, leur jugement faussé par l'ambition, par la jalousie ou par l'égoïsme ? — Sans doute, puisqu'ils sont des hommes. Et il faut savoir en prendre son parti, parce qu'on n'y changera rien. L'essentiel est que ces chefs naturels soient eux-mêmes d'une valeur morale incontestable (tel Duruy, dans l'Université), qu'ils sentent à quoi les engage vis-à-vis de la société la charge dont ils sont investis, et qu'ils soient bien convaincus qu'il y a autour d'eux une conscience éparse qui les juge et qui, suivant les cas, les réproouve ou les soutient.

On voit donc quelle part considérable revient à

l'éducation dans la formation d'une société , plus considérable même que celle de l'instruction. Heureux les jeunes gens qui la reçoivent d'une famille capable de la donner. Mais la majorité n'étant pas dans ce cas , elle aurait besoin de la trouver dans les écoles. Et cela est d'autant plus urgent que nous vivons en pays de suffrage universel. Il n'y a pas chez nous que des poètes , des savants, des généraux, des fonctionnaires, des chefs du commerce et de l'industrie. Il y a des députés , et leur influence est incalculable , puisque c'est de leur initiative que sont issues les lois sous lesquelles nous vivons , les lois qui contribuent , ne l'oublions pas, à faire les mœurs.

Or, qui a la plus grande part dans l'élection de ces législateurs, sinon le peuple ? Voilà pourquoi il est d'un intérêt si pressant que son éducation ne soit pas négligée. C'est bien à lui qu'il faut enseigner , à côté et au-dessus de l'alphabet et de la table de Pythagore, à dompter l'égoïsme , à vaincre le préjugé de la supériorité de l'argent , à répudier cette affreuse théorie de la lutte pour la vie qui justifie l'oppression et la misère en les fondant sur une théorie scientifique mal comprise , et cette autre , non moins corruptrice, qui sollicite à la jouissance tout de suite et par tous les moyens. C'est encore à lui qu'il faut inculquer la passion du bien d'autrui et de la solidarité humaine, le désir d'une vie morale supérieure, le goût de la vie simple et irréprochable, le respect du travail , le courage de ses opinions. Quand on aura façonné au peuple ce sens moral et social, c'est guidé par lui qu'il élira, parmi les hommes qui lui demanderont sa confiance, ceux qu'elle

en voudra honorer; il lui sera un instinct à peu près infailible pour lui faire deviner les plus dignes et les meilleurs.

Alors, mais alors seulement, sera constituée l'aristocratie de l'avenir, celle que nous souhaitons sans croire sa réalisation très prochaine, véritable état-major de caractères servis par des intelligences, destinés à conduire la société à cette moyenne de bonheur honnête et élevée à laquelle les hommes peuvent espérer atteindre. Dans la hiérarchie sociale et dans le gouvernement, chacun (ou presque) sera à sa place, et c'est pour cela que les amours-propres seront disposés à se courber sans envie sous une telle aristocratie.

JACQUES ROCAFORT.

CAMBRONNE A COLORGUES¹

Qu'on se rassure ! Il ne s'agit pas ici du général qui doit son universelle popularité à sa colère scatologique.

La gloire de notre héros vient uniquement de ce qu'il a mérité, d'après M. Germer-Durand (2), le titre de « restaurateur de Saint-Nicolas et des trois églises » qui en dépendaient, que lui a donné l'auteur (ou les auteurs, puisqu'elle a été retouchée) de son épitaphe.

L'une de ces « églises » était celle de Colorgues. Le prieuré de St-André-de-Colorgues, du doyenné d'Uzès, était un prieuré régulier uni au monastère de Saint-Nicolas-de-Campagnac. Comme tel, il était de la collation de l'abbé ou prieur de Saint-Nicolas, qui y nommait, d'ordinaire, un de ses chanoines (3).

Donc, Jacques de Cambronne, « chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin de la congrégation de France au monastère Saint-Nicolas-de-Campagnac,

(1) « Colorgues, canton de St-Chapte. » Germer-Durand, *dictionnaire topographique du département du Gard*, Paris, imp. imp. 1868, p. 62.

(2) *Le prieuré et le pont de St-Nicolas-de-Campagnac*, Nîmes, Giraud, Waton et Bedot, 1864.

(3) *Dictionnaire topographique, statistique et historique du diocèse de Nîmes*, par l'abbé Goiffon, Nîmes, Grimaud, Gervais-Bedot et Catélan, 1881, p. 99.

prieur de Collorgues , » avait un procès, devant la Cour de M. le Sénéchal de Nîmes, avec noble Daniel de Brueys, seigneur de Fontcouverte (1), de Colorgues et autres places.

Le prieur de Colorgues disait :

Il y avait autrefois à Colorgues une église, une maison claustrale avec sa cour, son jardin, son étable, sa grange, une aire, un autre jardin , une maison « dans le fort ou aux environs » et plusieurs autres pièces dans le terroir de la communauté, le tout dépendant du prieuré.

Dans le fort, « les habitants avoient des loges ou petites maisons pour y mettre en sureté ce qu'ils avoient de melheur. » L'église et les maisons « ayant esté destruites pendant les premiers mouvements des guerres de religion (2) , le seigneur questoit hors dans le lieu de Collorgues et la communauté des habitants dud. lieu semparèrent presque de toutes lesd. pièces, mesme du sol de lesglise que led. seigneur faisoit servir de place pour la communauté. Après quoy un des devanciers dud. seigneur de Fontcouvertes , qui estoit puissant , obligea lesd. habitants de passer une transaction avec lui , le 5 avril 1590 , par laquelle il se fist ceder le fort à condition de bailler aux habitants un four,

(1) Hameau de la commune de Barron, canton de St-Chapte.

(2) D'après M. l'abbé Goiffon, *Dictionnaire*. . . (op. cit.) l'église de Colorgues fut restaurée en 1665, c'est-à-dire 9 ans avant la transaction dont nous nous occupons ici.

Dans l'« Etat des garnisons entretenues au diocèse d'Uzès » (Verbal de l'assiette, *arch. dép. C. 1215*) du 15 Avril 1622, on lit : « Au sieur de Fontcouvertes la somme de deux cens livres pour la solde de dix soldats ordonnés en garnizon à son chateau de Collorgues et pour deux mois à raison de treute six jours chascun commandés le septième mars dernier. »

hors led. fort de même grandeur que celluy quils avoient dans le fort, et envelopa dans ce nouveau bastiment ce quy apartenoit aud sieur prier , sauf une petite partie quil a laissée au dehors du fort et chasteau pour servir de rue au lieu et place de celle quy servoit anciennement pour aller au fort , ayant même porté le bastiment du fort si avant que lune de ses tours touche, peu s'en faut, les fondemens de lad esglise , ny ayant entre le restant du fort et chasteau et leglise que sept à huict pans de distance, ce qui obscurciroit l'eglise et empecheroit de faire la procession a lentour. Le revelin (1) du chasteau que le sieur de Fontcouvertes a fait abattre depuis quelque temps estoit basti en partye sur les fondemens de l'eglise. »

Le 25 décembre 1606, « un autre predecesseur du sieur de Fontcouvertes » passa une seconde transaction avec les habitants « par laquelle il exécuta la première, et, pour le four qu'il leur devoit bailler, leur bailla un sol qu'il qualifia jardin qui estoit le cimetièrre dud Collorgues. »

Sur ce sol, les habitants firent ensuite construire un four « avec un membre au dessus où se disoit autre fois le preche. » Ils se servirent, pour la construction, « de la pierre de lesglise. »

En 1636, ils « firent faire deux cloches de celle de lad eglise qui estoit rompue, l'une pour lesglise du lieu de Collorgues et l'autre pour celle de Fontcou-

(1) *Revelin*, ancien ouvrage de défense qui, par des modifications successives, est devenu la demi-lune. Les revelins (depuis Brantome on orthographie *ravelins*) datent de la fin du moyen-âge. D'après Rabelais, ce serait un terrain à l'extérieur d'un fossé. Voy. *Dictionnaire de Larousse*, XIII, 736.

vertes, pour laquelle la communauté de Collorgues contribua la somme de cent livres , ayant celle de Collorgues esté mise au lieu de Fontcouvertes et celle de Barron au lieu de Collorgues posée sur la tour du chasteau ou fort. »

Le père Cambronne ayant voulu se servir de cette dernière cloche , le sieur de Fontcouverte l'en aurait empêché. Cette goutte d'eau fit verser le verre ; le prieur de Colorgues présenta requête contre Brueys en restitution de la cloche, en desistat des maisons et casals du fort, de la maison claustrale, etc... « et des deux cimetières sur lun desquels a esté basti le four et l'autre est apellé le cimetière de lhospital où les habitants de la religion prethendue refformée enterrent leurs morts , sauf un petit coing qu'ils ont baillé aux catholiques. »

Brueys demanda et obtint la nomination d'experts dont la mission fut de vérifier et d'estimer non-seulement les immeubles en litige, mais aussi « une maison apartenant au sieur Pasquier , tout proche de lesglise desmolie, » affermée au sieur Audabre, laquelle le sieur de Fontcouverte offrait « de bailler pour servir de maison claustrale, au lieu de celles qui sont dans le fort. »

Il prétendit « n'avoir jamais donné trouble au père prieur en la possession des deux cazals , qui sont joignant la muraille du chasteau, du costé du levant, ayant iceux demuré vaquant de tout temps immemorial ; » il ne dépendait donc que du prieur ou de ses prédécesseurs d'en jouir, et, partant, on ne pouvait raisonnablement prétendre à aucune restitution de fruits.

« Quant à la maison qui est au midi dud sol, —

disait Brueys, — led père n'a que la directe (1). » Il ne lui contestait pas ce droit de directe sur les casals de l'enclos du château en compensation desquels il offrait la maison Pasquier qu'il achèterait suivant l'estimation.

La demande des pierres de l'église « est imaginaire, ajoutait-il, et pour la cloche il ne faut que la voir pour juger que le père ne peut rien prétendre, le nom des prédécesseurs dud. sieur de Fontcouvertes et de son ayeule y étant en relief, ce qui ne serait pas si elle appartenait à l'église par ce que tant luy que ses prédécesseurs ont tous fait profession de la religion prétendue réformée et ont joui toujours de lad. cloche qui n'a jamais servi à autre usage que pour appeler les domestiques du château. »

L'aire, enfin, a toujours été la propriété des Brueys. « Pour la proximité du fort avec l'église, il est certain que le château et fort sont beaucoup plus anciens que l'église, et, partant, on ne peut rien lui imputer; joint qu'il y a entre deux une espace de douze à traise pans qui est suffisant pour faire la procession, attendu le peu d'habitants qu'il y a dans ledit lieu. »

Sur le rapport des experts, MM. Emmanuel Lacoste et Antoine Blisson, tous deux bourgeois de Nîmes, « l'un et l'autre catholiques, » une transaction intervint, et il fut convenu « qu'à cause de la proximité du fort et château avec l'église n'y ayant que douze pans de distance, au lieu que suivant les ordonnances règlements luy doit avoir deux canes

(1) « *Directe*, seigneurie dont un fief ou un héritage possédé en roture relevait immédiatement. » LAROUSSE

deux pans, il sera loisible au révérend père de faire faire la sacristie de lad esglise a l'espace qui est entre lad esglise et la muralhe du fort et chasteau au mesme endroit ou estoit le revelin, et dapuyer a cest effect contre les murailhes dud fort chasteau sans toutefois pouvoir fermer ny obscurcir les veues. » Le surplus de cet espace pourra être fermé par le prieur qui cederà au sieur de Fontcouverte « les trois cazals et loges et partie d'une maison ou led fait grenier, le tout dans le fort, » en compensation de quoi « et pour tous les autres droits et prethentions » du père prieur, Brueys s'engagea à acquérir la maison Pasquier, pour servir de maison claustrale, avec les deux petits jardins en dépendant, à la reparer, à l'affranchir de la cense à laquelle elle était soumise. « Pour acquérir son repos, » Brueys consentit à délaïsser « la cloche qui lui appartenoit et que les experts ont estimé estre de valleur de trois cens livres, et ce en faveur et pour le service de lesglise. » Quant à la cloche « qui est sur la murailhe et tour du chasteau et fort, le prieur sera tenu de la retirer dans un an ou plus tost si bon lui semble pour la loger ailleurs ou bon luy semblera. »

Cette transaction fut signée à Nîmes, dans la maison de Pierre Chazel, docteur et avocat, premier consul, le 9 février 1674 (1); elle nous a paru du plus haut intérêt pour la monographie du fort et du château de Colorgues sur lesquels les documents sont rares.

F. ROUVIÈRE.

(1) Acte reçu par M^e Borrelly Etienne, notaire (15^e reg. f^o 36), au pouvoir de M^e Renouard, notaire à Nîmes.

LE PRIEUR D'ESTÉZARGUES

Le 28 juillet 1527, messire Jacques Trigalet, bachelier en droits, chanoine de l'église cathédrale d'Uzès, et prieur de l'église paroissiale Saint-Gérald d'Estézargues, *de Thesanicis*, arrentait à messire Jacques Folquet, prêtre d'Estézargues, habitant soit Estézargues, soit Aramon, son prieuré avec ses dépendances. Le bail était de 3 ans, pour le prix annuel de 80 écus sol, valant chacun 40 sols tournois. Cet acte a été conservé dans les minutes du notaire de Montfrin, Raimond Puel (1). Il est en latin pour le commencement et la fin, mais le prieur y a fait insérer ses clauses en français. Elles en occupent le milieu et permettent de saisir sur le vif la vie d'un prieur de campagne à cette époque. Dans ces clauses, le bon chanoine prend la parole en un langage qui ne manque pas de saveur, et où l'on sent un amour profond de ses vignes. Heureux homme, qui pouvait ainsi s'arranger une retraite paisible dans des jardins fertiles, dans des terres aux blonds épis, sous un ciel radieux, et se laisser vivre dans la paix et la lumière. Il y avait bien le revers de la médaille, la peste ou la « gendarmerie, » mais ces deux fléaux n'atteignaient pas tout le monde, et

(1) Archives du Gard, E. 550.

l'on pouvait se flatter d'y échapper. La « gendarmerie » d'alors n'avait rien de commun avec celle d'aujourd'hui. On appelait ainsi les gens de guerre, au service du roi ou des ennemis du roi. Quel que fût leur camp, ils pillaient, violaient, tuaient et incendiaient. C'était leur délassement, la meilleure récompense de leurs travaux, le fruit d'un long atavisme, la floraison sanglante de tous les germes du moyen âge. Mais qu'y faire ? Fallait-il pour cela cesser de boire du vin clair et en louant Dieu ?

Voici le texte des clauses :

« S'ensuivent les pactes et conditions touchant l'arrentement du bénéfice et prioré de Thésargues, faictz entre moy, le prieur dud. bénéfice, et messire Jacques Folquier, prebtre dud. lieu, le xxviii^e de juillet, l'an de Nostre Seigneur mil V^e XXVII.

« Et premièrement est pacte convenu et retenu entre noz que le service de Dieu et de l'esglise soyt faict deuement, ainsi qu'il a esté de coustume, non autrement, et du temps que je n'ay esté le prieur, dès vingt et deux ans en ça ou environ ; et l'esglise avecques ses appartenences soyt deuement entretenue en tout tempz, tant de sanité que de peste ou autre quecumque. Je me relies, pour mon reffuge et des miens, la moytié et la partie de la meson claustrale où de présent je habite, la partie, c'est à savoyr que est à la senestre (1) de la porte de la visete (2), à l'antrée, la visete faisant (3) la division

(1) A la gauche.

(2) Escalier à vis. Ce simple mot nous indique une maison de style.

(3) Pour faisant.

et servissent (1) tant à l'ung que à l'autre, ensemble le servir et obésyr (2) de la cuysine ou sale basse.

« Item, retenues les deux vignhes dud. prieuré, l'une que ensemble fays, et la veulx parfere (3) à grand coust, olivete soubz le puy ou delà Renier (4) l'autre qu'est à Canson (4) ou à Rousset (4), que anssera (5) grand coust. Je ay planté et plante tous les ans de vigne et arbres fruictiers, et la veulx semblablement parfere, s'il plaict à Dieu, fossés tout à l'entour. Et retenu mon clouz (6) qut est à bas au lieu et terroier de *A la Plage*, où fays, non sens gros coust et despens, pré, vignhe et jardrin à force arbres fructiers, que veulx, s'il plaist à Dieu, parfere. Retenuz aussy la canebière (7) que est soubz l'yè-re (8), et le jardin et saffranière (9) près du semytère (10).

« Je laysse et baylhe le demeurant pour et en arrentement pour troys ans révolus et troys années et jouyes révolues aveques toutes honeurs et charges acoustumés, sens que je luy soye atenu de quecumque fole (11) ou despence de gendarmerie ou gens

(1) Pour *servant*.

(2) Le servir et l'obéir, c'est-à-dire l'usage.

(3) Comme *parfaire*, achever.

(4) Nom de quartier ou lieu dit.

(5) Pour *en sera*.

(6) Enelos.

(7) Chènevière, lieu où l'on cultive du chanvre.

(8) Aire.

(9) Lieu où l'on cultive du safran.

(10) Cimetière.

(11) Foule, dégât, dévastation, oppression, exactions, pillage, contribution de guerre.

de guerre aud. messire Jaques Folquier. Veray est que si le cas advenoyt ; *quod Deus advertat*, qu'il i eût si grande stérilité , par tempeste ou autrement , que à la darnière année les misses (1) excédassent et surmontassent ou passassent les prinses (2), je luy en seray tenu à remboursser et l'en satisfere à lad. darnière année, comme est de droict, et du feu du ciel, non autrement.

« Et avecque ce, je luy forniray et le forniz ou garniz, pour metre son vin, de doze pièces de veycelle vinayre, demis vaycelz, franche et nete, affin que il la me rende itelle au bout ou termme des dites troys années. Et semblablement luy bayle , pour fere ses vins, la grande tine (3) pour bolher (4) et la petite pour foler la fruicte (5), d'environ un vayceau coulant (6), neufve et bien bone , proveu que je i feray, ou il pour moy i fera, mes veins blancz de fruictes de mes dictes vignhes.

« Et aveques ce je me réserve, et il en sera tenu toutz les ans, me balher en paye dix sauinées (7) blé du meilher froment qu'il aura dragé (8) en lad.

(1) Dépenses, de *mittere*.

(2) Recettes, de *prehendere*.

(3) Cuve.

(4) Faire bouillir la vendange.

(5) Fouler la vendange.

(6) Coulant un *vaisseau*, ancienne mesure de capacité pour le vin, dont il n'est plus question à Estézargues, à la Révolution.

(7) La *salmée* était une mesure de capacité pour les grains. A Estézargues elle valait deux hectolitres trois litres soixante-onze. Elle se divisait en dix émines et l'émine en dix vestisons, (*Tables de comparaison des anciens poids et mesures du Gard*, par Durant et Bastide).

(8) Passé au grand crible, vanné, du provençal *draia*, *draja*, qui vient lui-même du latin *tragum*.

yère de la claustre (1), pour le pris de troys florins de Roy le saumée, mesure de Uzès (2). Et semblablement me baylera, et en sera tenu me balher tous les ans, quatre canes (3) bon huyle pour quinze sols la cane.

« Item, me doit balher troys vaicelz de vin cleret bon, pour le pris de deux escus au soleil, valens quatre livres tournoyses pour chescun vaycel, et ce chescun an, comensent au vin ceste année, en déduction de la dernière paye de chescune année.

« Et en tous ces pactes et conditions que dessus je arrente mon benefice et esglise de Monsieur Sanct Gérauld aud. messire Jaques Fouquier, come dessus, pour troys ans et troys années ou jouyes révoluz, pour le pris de octante ou quatre-vignsz escus au soleil, valens huyct vingz livres tourneses, pour chescun an.... »

Le preneur donne pour caution, « fermance, » son frère. Louis Folquet ou Fauquier, « parrochien » du prieur.

L'acte est passé à Estézargues. Messire Jacques Manhon, prêtre et curé dud. lieu, originaire de Saint-Laurent-La-Vernède, est un témoin.

Ce petit texte montre, entre bien d'autres, combien étaient nombreux, au XVI^e siècle, les ecclésiastiques jusque dans les plus humbles villages.

Nous y voyons, en outre, que leur situation n'était

(1) Presbytère, maison curiale, du roman *clastra* et du latin *claustra*.

(2) La salmée, mesure d'Uzès était la même qu'à Estézargues. *Tables de comparaison*, etc.

(3) La canne ou quarte, mesure de capacité pour l'huile, valait à Estézargues neuf litres 052. *Tables de comparaisou*, etc.

pas mauvaise, et qu'en ce temps-là du moins la malice du fabuliste était justifiée :

Dieu prodigue ses biens
A ceux qui l'ont vœu d'être siens.

Ed. BONDURAND.

L'ARCHÉOLOGUE-EXPLORATEUR

SCHLIEMANN

Le 26 décembre 1890, mourait, à Naples, Henri Schliemann, le plus heureux et le plus infatigable des fouilleurs de Tirynthe, de Mycènes et de Troie. Peu d'existences de savants ont été aussi aventureuses. Ses goûts de vie cosmopolite, l'ont servi admirablement, pour devenir, après l'incomparable Jean-Baptiste de Rossi, le plus illustre des archéologues explorateurs de ce siècle.

Henri Schliemann naquit à Neu-Buckow, petite ville du Mecklembourg-Schwerin, le 6 janvier 1822, d'un pasteur protestant, qui lui laissa pour tout héritage le culte d'Homère et de ses héros. « Quoique
« mon père, nous dit-il (1), ne fût ni savant, ni archéologue, il aimait passionnément l'histoire ancienne, il me racontait souvent, avec l'enthousiasme le plus communicatif, le sort tragique d'Herculanum et de Pompéi, et trouvait bien heureux, les gens assez riches et assez libres de leur temps, pour aller visiter les fouilles, qui mettent au jour ces deux villes. » Les événements de la guerre de

(1) *Ilios*, p. 3.

Troie, exposés avec une conviction profonde et une admiration sans borne, produisirent dans Henri Schliemann une impression si vive, qu'Ilios devint l'objectif de sa vie.

Un événement puéril en apparence mit le comble à cet enthousiasme. Henri Schliemann avait atteint sa septième année, on lui donna comme cadeau de Noël une histoire universelle, où se trouvait une gravure représentant l'incendie de la ville de Troie, avec ses murs énormes et la porte Scée, par où fuyait Enée, portant son père Anchise et donnant la main au jeune Ascagne. « De tels murs, disait à son père le précoce archéologue, n'ont pas pu être complètement détruits. » Et sans s'arrêter à l'observation de son père, lui disant qu'une image est souvent une pure fantaisie de l'artiste, Schliemann commençait à rêver la découverte des murs de Troie, à consacrer son intelligence et ses ressources à ce gigantesque et audacieux travail, qu'il accomplira cinquante ans plus tard.

Henri Schliemann apprit les éléments de la langue latine, par les leçons de son père et de Carl Andres, devenu, plus tard, conservateur du musée d'antiquités à Neu-Strelitz. Mais, hélas ! des malheurs de famille obligèrent l'élève studieux à quitter les bancs de l'école, pour devenir, à quatorze ans, apprenti chez un petit épicier de la ville de Furstenberg. Et voilà notre jeune rêveur d'antiquités, occupé tout le long du jour à distribuer au détail, nous dit-il, des harengs, du beurre, de l'eau-de-vie, du sucre, de l'huile, et à moudre les pommes de terre pour la distillerie. Les journées étaient longues, elles commençaient à cinq heures du matin, pour finir à onze heures du soir.

Un accident causa à Schliemann des crachements de sang, qui l'obligèrent à chercher un emploi moins pénible.

Après s'être remis, il prit le parti de s'embarquer, comme mousse, sur le brick *La Dorothee*, à destination du Vénézuëla. Schliemann était alors âgé de dix-neuf ans. Partis de Hambourg, le 28 novembre 1841, les neuf hommes composant l'équipage furent réduits, par la tempête, à chercher leur salut dans le canot du brick ; après neuf heures d'angoisses, ils échouèrent sur un banc de sable de l'île de Texel, dans le Zuyderzée. Chose étonnante ! tandis que le capitaine et ses compagnons perdirent tout, Schliemann eut la joie de voir la mer apporter au rivage la caisse qui contenait ses hardes et ses papiers. Cette bonne fortune lui valut le surnom de Jonas.

Le consul de Texel procura à Schliemann les moyens de se rendre à Amsterdam, où, après mille vicissitudes et la tentative infructueuse d'un engagement dans la vie militaire, il entra comme garçon de bureau dans une importante maison de commerce, aux appointements de 800 francs par an. C'était assez pour ne pas mourir de faim et pour donner à l'étude plusieurs heures, chaque jour.

Afin de se perfectionner dans la prononciation de la langue anglaise, Schliemann employa un moyen digne d'être cité. Chaque dimanche, il se rendait à deux prédications de l'église anglaise, et à voix basse, il répétait mot pour mot les phrases du prédicateur. Les courses qu'il faisait pour ses maîtres, il les utilisait, même sous la pluie en apprenant par cœur les chefs-d'œuvre de la littérature. Ainsi fu-

rent étudiés : *le Vicaire de Wakefield*, et *Ivanhoe* pour la langue anglaise, *Télémaque* et *Paul et Virginie* pour la langue française.

Le goût de l'étude nuisait aux devoirs du garçon de bureau, qui d'ailleurs était mécontent de son maigre traitement. Schliemann dû quitter sa place, sur l'ordre de ses chefs. Mais la Providence veillait sur lui, et il devint teneur de livres, toujours à Amsterdam, aux appointements de 2,000 francs. Grande fut sa joie, plus grande encore sa confiance en l'avenir. Il se mit aussitôt à apprendre la langue russe, sans professeur, comme il l'avait fait pour l'anglais et le français. Toutefois Schliemann employa un système particulier. Convaincu de l'avantage qu'il y aurait à réciter ses textes à un auditeur quelconque, il payait 4 francs par semaine « un pauvre juif, dit-il, qui chaque soir, venait écouter pendant deux heures, des récitationes en russe, dont il ne comprenait pas un mot. » Les succès ne se firent pas attendre, en quelques mois Schliemann parlait la langue russe, avec une telle aisance que ses chefs, après avoir éprouvé sa science dans des conversations avec leurs correspondants de la Russie, l'envoyèrent à Saint-Petersbourg pour y représenter leur maison, au mois de janvier 1846. Le futur archéologue avait alors vingt-quatre ans.

La fortune de Schliemann, commença à s'affirmer dès son arrivée à Saint-Petersbourg. Pendant onze ans il garda l'agence de ses anciens chefs, tout en faisant de riches opérations, sur le commerce spécial de l'indigo, qui lui fit gagner environ 200,000 francs.

En 1850, Schliemann se trouve en Californie, au-

près de son frère, et comme à cette date, ce pays fut élevé au rang d'État de l'Union américaine, il saisit avec empressement, dit-il, l'occasion de devenir citoyen des États-Unis.

La guerre de Crimée menace un moment de ruiner Schliemann revenu de la Californie à Saint-Petersbourg : il possédait alors près de 600,000 francs. Grâce à un concours de circonstances inouïes, qu'il serait trop long de rappeler ici, tout malheur fut conjuré, et l'heureux favori de la Providence put réaliser un rêve longtemps caressé, il put se livrer avec enthousiasme à l'étude du grec. En quelques mois l'Illiade et l'Odyssée, devenaient ses lectures courantes. En 1858 Schliemann s'adonne avec un égal succès à l'étude du latin, dont son père lui avait jadis appris les éléments. Enfin en 1864 sonnait l'heure, où assez enrichi par un commerce extraordinairement lucratif, l'archéologue allait succéder à l'homme d'affaires. Schliemann avait alors quarante-deux ans, et environ 200,000 francs de rente.

Un voyage en Egypte, permit à Schliemann d'apprendre l'arabe, dont il fit, dit-il, une étude approfondie à Saint-Petersbourg, à son retour. Il avait parcouru les villes et les déserts, du Caire jusqu'à Jérusalem, visité Pétra et toute la Syrie. Un voyage à Ceylan, Calcutta, Hong-Kong, Pékin et Yokohama lui permit d'écrire son premier ouvrage ayant pour titre : *la Chine et le Japon*.

En 1868 Schliemann se rend à Rome, de là à Corfou, et à Ithaque, puis il parcourt le Péloponèse étudie les ruines de Mycènes, visite Athènes et s'arrête enfin à l'extrémité sud de la plaine de Troie à Bounarbashi. C'est là que devait commencer la série des

fouilles qui ont rendu illustre parmi les archéologues, le nom de Schliemann.

Cependant quelques recherches, pratiquées à Bounarbashi, démontrèrent jusqu'à l'évidence l'erreur des archéologues, qui avaient jusqu'à ce jour reconnu dans les ruines de cette région, la véritable Troie. Ces ruines sont celles d'une petite citadelle, place de mince importance, probablement l'ancienne Gergis.

Schliemann, mieux inspiré, remonta vers le nord-ouest, à 4 kilomètres 800 mètres de l'Hellespont, et choisit pour le champ de ses explorations la colline d'Hissarlik, dont l'élévation, au-dessus de la mer, est de 49^m43, d'après les calculs de M. E. Burnouf. Deux paysans y avaient découvert, vingt ans auparavant, un trésor de 1200 statères d'argent de l'époque d'Antiochus III. Strabon appelle cette colline : *Novum Ilium* ; le paysage paraissait répondre, mieux que l'autre, aux descriptions de l'Iliade. Enfin plusieurs savants anglais s'étaient depuis longtemps prononcés pour Troie-Hissarlik ; l'un d'eux, Barker-Webb, s'était même rendu propriétaire de près de la moitié de la colline, où des fouilles commencées sous sa direction avaient donné de beaux résultats.

Des affaires d'ordre privé obligèrent Schliemann à passer aux Etats-Unis toute l'année 1869. Il revint à Hissarlik en 1870, fit creuser quelques puits et commença les démarches pour obtenir un firman de la Sublime-Porte, qui ne lui fut octroyé qu'en septembre 1871. Quatre-vingts ouvriers sont mis à l'œuvre des fouilles, et travaillent du 11 octobre au 24 novembre. L'hiver les oblige à cesser leurs recherches. Au mois de mars 1872, cent ouvriers d'abord,

puis cent trente continuent les explorations fructueuses de l'année précédente. Les salaires seuls montaient à plus de quatre cents francs par jour. Les travaux furent suspendus le 14 août ; pendant six mois environ, Schliemann dépensa plus de cent mille francs aux fouilles d'Ilios, sans parler des frais du matériel et de sa maison, car sa femme l'avait suivi et participait de tout son pouvoir à la direction des recherches.

En 1873, les travaux furent repris le 1^{er} février avec une moyenne de cent cinquante ouvriers, jusqu'au 17 juin. Les résultats furent des plus heureux.

L'année 1874 fut consacrée à Mycènes, en raison des difficultés soulevées par le gouvernement turc qui réclamait la moitié des objets découverts à Hissarlik. Un procès s'ensuivit, à Athènes, Schliemann fut condamné à payer seulement 10.000 francs. Mais en homme avisé, il fit porter 50.000 francs au ministre de l'instruction publique, pour le musée impérial, en exprimant le vif désir de conserver des relations amicales. L'effet d'une pareille générosité ne se fit pas attendre, un nouveau firman, autorisant la suite des fouilles d'Hissarlik, mit le comble au bonheur de Schliemann, qui venait de trouver des trésors dans les tombes royales de Mycènes.

Ces travaux de Mycènes et la publication des découvertes occupèrent Schliemann pendant près de quatre ans. Le commencement de 1878 fut consacré à des fouilles dans la patrie d'Ulysse, à Ithaque, travaux toujours couronnés de succès. Enfin, vers la fin de septembre de cette année (1878), Ilios revit ses infatigables travailleurs ; pour éviter les vols il ne fallut pas moins de dix gendarmes turcs, payés par

Schliemann, qui surveillaient les ouvriers et gardaient les vastes baraques en planches, qui servaient de dépôts d'antiquités.

Les explorations d'Ilios se terminèrent en juin 1879, et après plusieurs années passées à des fouilles sur divers points de la Troade, Schliemann revint encore à Hissarlik en 1882, ce fut la dernière année de ses travaux d'exploration. Elle fut contristée par des persécutions mesquines et par une maladie de quatre mois.

Les fièvres paludéennes cédèrent à la quinine. Les ennuis, suscités par Saïd pacha, grand maître de l'artillerie, qui voyait un espion dans un archéologue, disparurent, grâce à un *iradé* du sultan, obtenu par l'influence de M. de Bismark, et la grande œuvre de Schliemann fut menée à bonne fin, vers les commencements du mois d'août 1882.

A partir de cette année 1882, Schliemann cesse les explorations archéologiques ; il s'occupe de ses ouvrages et jouit avec une paix plusieurs fois troublée, des succès incontestables, aux yeux de tous les vrais savants.

Un savant d'Outre-Rhin, le capitaine bavarois Bœtticher, avait prétendu que les ruines d'Hissarlik n'étaient pas autre chose que les restes d'une nécropole à incinération. Les grands vases donnés par Schliemann, comme destinés aux provisions, n'étaient d'après Bœtticher, que des urnes cinéraires « *dans l'une desquelles on avait trouvé un crâne,* » disait celui-ci. Le congrès anthropologique de Paris, de 1888, entendit formuler la même opinion par l'un de ses membres. Schliemann, toujours prêt à la lutte, enhardi par les victoires du passé et la

certitude de ses convictions , proposa au capitaine de venir, avec trois archéologues, à Hissarlik, étudier la question sur place , et lui Schliemann se chargeait de tous les frais de déplacement. La proposition fut acceptée, et en 1889, le capitaine et ses trois compagnons archéologues, invités à titre d'experts et de témoins, se rendirent à Hissarlik. Ceux-ci, en présence des faits, adhérèrent totalement aux vues de Schliemann, Bötticher les imita , mais avec de nombreuses réserves, qui parurent provenir plutôt d'un orgueil blessé que d'une conviction sérieuse.

Cependant Schliemann ne pouvait dormir tranquille, en présence de cette résistance. Sur ses instances, la plupart des corps savants, du monde civilisé, nommèrent des délégués, qui se réunirent à Hissarlik au mois de mars 1890. La France, la Prusse, l'Autriche , la Turquie et les Etats-Unis d'Amérique y envoyèrent des représentants.

Le résultat de cette conférence extraordinaire fut un succès complet pour Schliemann. Tous les délégués signèrent une déclaration en huit articles , où il était reconnu qu'on n'avait trouvé, *dans aucune partie des ruines*, aucun indice *pouvant faire croire à des incinérations humaines*, qu'au contraire les vases découverts contenaient parfois des grandes masses de blé, de pois et de graines oléagineuses, mais *jamais des ossements humains, carbonisés ou non*. M. Babin , qui représentait la France à cette conférence, rendit compte de sa mission à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres , en confirmant les conclusions de la déclaration.

Schliemann mourut vers la fin de cette même année 1890, comme nous l'avons dit au commencement

de ce travail. Il avait 68 ans. Peu d'hommes ont montré, avec autant de succès, ce que peut une intelligence d'élite, soutenue par une volonté de fer, fortifiée elle-même par une confiance invincible dans les desseins de la Providence.

ABBÉ FRANÇOIS DURAND.

JULES DUPRATO

Duprato (*Jules-Laurent-Anacharsis*) est né à Nîmes, le 20 août 1827. Voici la copie exacte de son acte de naissance :

« L'an 1827, et le 22 août, heure de deux de l'a-
« près-midi, par devant nous Charles-François-Fré-
« déric Vidal, adjoint à la mairie de Nîmes, officier
« public de l'État-Civil, a comparu Monsieur Alexan-
« dre Recolin, docteur en chirurgie, âgé de soixante
« ans, domicilié à Nîmes, section 7, lequel nous a
« déclaré que *Césarine* Duprato, âgée de trente ans,
« native de Metz, département de la Moselle, non
« mariée, fille de *Jean-Baptiste* Duprato et de Marie-
« Catherine Guiraud, est accouchée le 20 du cou-
« rant, à deux heures du matin, d'un enfant mâle
« qu'il nous a présenté et auquel il a donné les noms
« de *Jules-Laurent-Anacharsis*. » — Témoins : Ga-
briel Monier, taffetassier, quarante-deux ans ; et
Gilles Sipeyre, cultivateur, quarante-quatre ans ; do-
miciliés à Nîmes.

J'ai tenu à donner le texte même du registre de notre État-Civil. C'est une réponse péremptoire à deux opinions ou affirmations erronées.

D'abord, il n'est pas contestable que Duprato soit né à Nîmes. On a révoqué en doute et même contredit ce fait, je ne sais trop pourquoi. Serait-ce pour s'exonérer de toute manifestation de reconnaissance

envers une illustration locale ? La reconnaissance ne doit pas être un sentiment importun et la manifestation peut s'en produire à petits frais.

Ensuite, le nom est bien Duprato. On avait gratuitement supposé qu'il fut, à l'origine, plus simplement et plus banalement Duprat tout court, italianisé postérieurement, selon certaine mode, par celui qui le portait, jeune homme alors lancé dans le monde musical et devenu artiste et compositeur. Non, la déclaration et la rédaction officielles, où le nom est deux fois répété, toujours avec l'O final, rectifient ces affirmations imprudentes et rétablissent la vérité.

Il est à noter, et il faut regretter que l'officier de l'État-Civil ait pris le soin inutile de mentionner le domicile du déclarant (*section sept*) et qu'il ait négligé, malgré les prescriptions légales, d'indiquer le lieu de l'accouchement. Nous avons voulu réparer cette omission. Les renseignements les plus dignes de foi et les plus précis que nous ayons pu obtenir désignent la maison qui porte actuellement le numéro 3 de la rue des *Chassaintes* (une erreur manifeste, mais aisément explicable par la consonnance, a parfois fait écrire par des étrangers, ignorants de notre histoire locale, le mot de *Jacinthes*, au lieu du nom de *Chassaintes*), comme celle où l'enfant serait venu au monde.

L'obligation à laquelle a obéi le docteur en faisant cette déclaration de naissance dirait assez, à elle seule, même sans les précisions de l'acte, que *Jules* était un enfant naturel. Il ne reçoit que le nom de famille de sa mère, *Césarine Duprato*, âgée déjà de trente ans, *native de Metz*, département de la Mo-

selle, *non mariée*. Le père est toujours resté inconnu et inconnu, entièrement ignoré du fils. Jamais, à aucune époque, il ne s'est révélé à lui, ostensiblement, effectivement inquiété de lui. Peut-être même n'a-t-il jamais été avisé de sa paternité, ne l'a-t-il pas seulement soupçonnée.

Quelles étaient la profession, la situation, les ressources de la mère ? Quand, comment et pourquoi, de son pays si éloigné, était-elle venue dans le nôtre ? Est-ce par accident ou par circonstance qu'elle s'y trouvait au moment de la naissance de son fils ? Y avait-elle, au contraire, depuis un temps plus ou moins long, un domicile, une résidence, un établissement ? Toutes ces questions, et bien d'autres aussi, nous nous les sommes naturellement posées, sans que nous ayons pu, de quelque façon, malgré tout notre désir, toute notre curiosité et nos plus minutieuses ou indiscretes investigations, les éclaircir, encore moins les résoudre.

Pauvre Jules ! Le voilà donc jeté comme d'aventure sur cette terre, sans aucun lien de famille, pour ainsi dire, puisque son père lui est toujours demeuré étranger et que sa mère ne le reconnaît même pas légalement en le mettant au monde.

Auprès de son berceau, pour sourire à ses premiers regards, en guise de fées généreuses, ou tout bonnement propices et bienveillantes, on n'aperçoit que les deux misérables ouvriers, le taffetassier et le cultivateur, témoins, devant l'officier de l'Etat-Civil, du docteur en chirurgie qui vient de le tirer du néant. Qui aurait découvert dans cette misère les promesses certaines, mais à ce point dissimulées, d'un si brillant avenir ? Qui aurait pu soupçonner

ou croire que ce triste abandonné parviendrait un jour à illustrer son nom ?

De son premier âge, nous savons tout juste que l'enfant quitta Nîmes vers sa troisième année. Il est alors emmené par sa mère à Bordeaux, où se trouve sa grand'mère Duprato, née Marie-Catherine Guiraud, qui y réside passagèrement ou s'y est fixée, nous l'ignorons, avec une autre de ses filles, dont le mari est artiste dramatique.

Quelle fut l'éducation de l'enfant dans ce milieu ? Je le laisse à penser. Quant à son instruction, avec les minces ressources qu'il faut supposer à cette famille, elle fut forcément courte et sommaire.

A ses dix ans, on le trouve petit commis chez un marchand de musique, attiré là, a-t-on dit depuis, par son amour pour cet art, vraisemblablement parce que la profession de son oncle lui avait valu quelques recommandations dans le monde des théâtres et des éditeurs. En tout cas, il commence de bonne heure la lutte pour la vie. Déjà il gagne son salaire et apporte son appoint à l'entretien de la famille.

La manipulation continuelle de la musique, les conversations spéciales qui régulièrement et à peu près exclusivement se tiennent autour de lui, aidant la nature et favorisant les dispositions particulières du bambin, éveillent, activent, développent ses instincts musicaux et décident de sa vocation.

Quand plus tard il dira : « J'ai su la musique sans l'apprendre, » peut-être voudra-t-il simplement faire allusion à ses débuts et donner à entendre qu'il a saisi son art insensiblement et fatalement par les oreilles et par les doigts au contact incessant des artistes et de leurs œuvres, affectant par excès de

modestie de passer sous silence les précieuses richesses de son organisation naturelle, les rares facultés de sa singulière intuition et le travail intelligent et persévérant par lequel il avait fait fructifier et prospérer les dons heureux que la Providence lui avait si largement départis.

Tous ceux qui l'approchaient étaient frappés de ses aptitudes exceptionnelles. On conseillait à ses parents de l'envoyer au Conservatoire de Paris, prédisant unanimement qu'il y réussirait à merveille. On les poussait à cette détermination avec une affectueuse énergie et une vive insistance. Sa famille ne demandait qu'à favoriser ses penchants et à lui en faciliter la culture. Mais l'absence totale des moyens nécessaires pour l'adresser là et l'y entretenir, sans appui, sans secours, était ce qui s'opposait le plus à la réalisation de ce rêve et le motif péremptoire d'une résistance passivement énergique et profondément désolée à des conseils si utiles en apparence, au demeurant si flatteurs. Quant à l'y conduire, à y demeurer avec lui, c'était un projet qui semblait encore plus chimérique.

Cependant, l'oncle, vaincu par l'évidence, s'abandonnant, d'une façon irréfléchie peut-être mais bien excusable (on verra prochainement à quel point il y eut lieu de se féliciter de cette courageuse audace), aux desseins manifestes de la Providence, se résolut délibérément et décida la famille à expédier, à la garde de Dieu, le petit bonhomme dans la capitale.

Voici donc Jules lancé sur le pavé de Paris, à quatorze ans, d'après les uns, mais plus probablement, d'après les autres, à dix-sept, peut-être gamin encore ou adolescent à peine, en tout cas jeune,

très jeune, n'ayant pour tout bagage que son amour pour ses parents, ses illusions, sa droiture, son ardeur au travail, sa foi dans l'avenir.

Après son admission au Conservatoire, qu'il obtint d'emblée au concours, il fallut qu'il songeât à s'assurer le gîte et la nourriture. Quelque modeste et frugal qu'il fût, il trouva la question difficile à résoudre. La pension promise par les siens était pour le moins aussi légère que problématique. Il calcule, il s'ingénie pour réduire même le strict nécessaire et pour entrevoir le moyen de se le procurer.

D'abord il décroche, et fort heureusement certes, si minime qu'en soit l'appointement, le pupitre de timbalier à l'Ambigu : 33 francs par mois ! Juste assez pour ne pas mourir de faim. Pour le reste, ma foi, j'ignore comment il s'arrangera.

Ce que je sais et affirme, c'est qu'il se fait remarquer dans toutes les classes qu'il fréquente et dans toutes les places qu'il occupe. Après un prix d'harmonie lestement enlevé, il suit le cours de composition de M. Leborne. Il se présente, en fin d'année scolaire, au concours de l'Institut de France, et, âgé de moins de vingt-et-un ans, à sa première épreuve, il remporte de haute lutte, le premier grand prix de composition musicale, le prix de Rome. Le sujet donné est une cantate sur un poème de Jules Lacroix, qui a pour titre *Damoclès*.

C'était en 1848. La fameuse Révolution de Février durait encore au moment du concours, c'est-à-dire au mois de juin, dont certaines sanglantes journées sont devenues sous ce nom tristement historiques. Les élèves étaient en loges, tandis que, en plein Paris, autour des barricades, l'affreuse guerre civile, au

milieu des horribles convulsions de l'insurrection agonisante, livrait ses derniers et ses plus sanglants combats. Les concours se faisaient alors à l'Institut. Les loges, c'est-à-dire les petites chambres dans lesquelles on enfermait les concurrents pendant tout le temps à eux donné pour composer leur partition, étaient aménagées dans les combles du palais. La chaleur était suffocante dans ces réduits, en cette saison, sur les bords de la Seine, où l'air est encore plus irrespirable avec son humidité lourde et pénétrante. Les logistes (c'est ainsi qu'on nomme les élèves en loges), accablés, tout le jour, par l'oppression de l'atmosphère étouffante, sortaient, le soir, de leur prison, par leurs fenêtres, sur les toits, et s'y promenaient comme des chats. Ils erraient dans la brume, rêvaient au clair de la lune ou bayaient aux étoiles, selon le temps, cherchant toujours à ranimer un peu leur poitrine haletante. Un poste de garde nationale avait été installé en bas pour garder l'Institut. Par une belle nuit bien claire, le factionnaire méfiant et esclave de sa consigne aperçoit des ombres de forme humaine au faite du palais. La sentinelle de l'ordre, convaincue que ce sont des émeutiers échappés de la grande bagarre et réfugiés là à l'insu de tous, épaule son fusil, et, tout effarée, fait feu (sans crier le moindre *Qui vive ?*) sur l'un des promeneurs nocturnes qu'elle peut le moins malaisément viser. Le coup part dans la direction de celui qui se trouve en si singulière et si dangereuse posture. Par une occurrence dont il faut se féliciter, la balle manque son but. Aussitôt l'ombre prudente de détalé : elle disparaît rapidement, sans autre sommation et sans donner le temps au farouche gardien

de la paix publique de recharger son arme. Les insurgés soupçonnés n'étaient que des logistes et le logiste qui venait de servir de cible au tireur malheureux était Duprato. Le pauvre garçon, une fois à l'abri, se remit vite de son alerte et de son juste émoi. Guéri désormais de la tentation de cette espionnerie commune et traditionnelle, qui, cette fois, avait failli avoir de si tragiques conséquences, il subit moins impatiemment la chaleur, travailla plus courageusement sa cantate et assura, ainsi que nous le savons, sa victoire dans l'épreuve décisive du concours, comme il s'était tiré à son honneur et sans dommage aucun de cette épreuve inattendue. Toute sa vie, il a trouvé présent à sa mémoire le souvenir de cette périlleuse aventure de sa jeunesse. Il se laissait facilement aller à la redire avec un entrain mitigé par un sentiment de terreur qui jamais entièrement ne s'effaça.

Quatre ans plus tard, en 1852, à semblable concours, à son premier essai également, ainsi que je l'ai raconté ailleurs, un autre nimois, Ferdinand Poise, obtenait la seconde place et s'en contentait, pressé sans doute, quoique encore jeune (il avait vingt-quatre ans à peine, tandis que, plus étonnamment précoce, Duprato n'en a pas même vingt-et-un), de travailler plus utilement pour sa bourse avec le théâtre qu'à l'école.

Le succès de Duprato lui valut donc le prix de Rome. Il lui valut quelque chose de plus et de mieux assurément, si grand que soit l'honneur d'une telle victoire et si avantageuses qu'en soient les conséquences : il fut l'occasion de la reconnaissance légale du jeune lauréat par sa mère. De ce jour, Jules

n'était plus un rejeton isolé, perdu, abandonné ; il était rattaché à une souche par un lien visible et infrangible ; il avait une origine certaine ; il avait une famille. La gratitude et la tendresse qu'il avait vouées à sa mère et qu'il lui conserva jusqu'à son dernier jour étaient sans bornes, et si cet acte d'affection et de justice ne put les étendre et les fortifier, il n'était certes pas pour les diminuer et les amoindrir. De sa vie, ce fils modèle ne s'est départi de cette amour, de ce respect, de ce dévouement infinis. Par crainte sans doute de les affaiblir en les partageant, il n'a consenti à se marier que dans un âge déjà avancé, vers sa cinquantaine, lorsque celle qui fut jusqu'alors toute son existence eut à la fin, octogénaire toujours soignée et choyée, doucement quitté ce monde.

Ces sentiments étaient trop vifs et trop profonds pour n'être point communs à celle qui les inspirait ; mais peut-être s'étonnera-t-on de la coïncidence que nous venons de signaler : elle serait susceptible de faire supposer que, s'il n'en fut pas le seul et déterminant mobile, l'orgueil ajouta du moins un appoint sensible aux causes qui inspirèrent l'acte que nous louons en ce moment.

Devenu, par le fait de sa victoire au concours, pensionnaire du gouvernement, Duprato quitta Paris pour Rome (d'où le nom du prix), et passa dans la *Villa Médicis* (l'*Académie de France* y fut installée vers 1803), en compagnie, avec ses camarades compositeurs de musique, des pensionnaires peintres, sculpteurs, architectes, graveurs.

Duprato vécut, sous le beau ciel d'Italie, dans la Ville Éternelle, au milieu du perpétuel enchante-

ment des merveilles de toutes sortes que la nature et les arts y ont à l'envi entassées. Mais, à la différence de tant d'autres, il ne s'y amollit pas : il travaillait, comme l'atteste et aime à le répéter encore aujourd'hui son contemporain, son camarade, M. Charles Garnier, l'éminent architecte de l'Opéra de Paris. Il travaillait ; ce mot résume toute son existence de pensionnaire à la Villa Médicis. Ses nombreux et importants envois à l'Institut de France affirment de plus en plus la richesse de son tempérament, la fécondité de sa nature, l'élévation de ses sentiments, et attestent le souci qu'il prend, l'ardeur qu'il met à les cultiver, à en tirer gloire et profit.

Sa *Messe solennelle* a le très grand mérite et l'insigne honneur d'être choisie pour être exécutée devant S. S. le Pape, Pie IX. Une *Symphonie* de sa composition a de telles qualités qu'elle fait impression dans le clan des artistes et déniche, avec surprise, sans le chercher, cet oiseau, si rare pour les auteurs que tous, à de très rares exceptions près, les arrivés comme les jeunes, considèrent presque comme un mythe, et qu'on nomme un éditeur. Et, tandis que des œuvres mûres de compositeurs connus, acceptés et applaudis, souvent ne parviennent pas à sortir de leurs cartons, voilà qu'une œuvre d'école, sinon d'écolier, émerge tout à coup, séduit des protecteurs intelligents et se trouve par eux présentée au public et patronnée dans le monde de la musique.

Après deux ans réglementairement passés à Rome, Duprato visite les autres villes importantes de la Péninsule, où se continue l'épanouissement de ses

brillantes facultés. Il voyage ensuite en Allemagne, où sous un tout autre climat, dans une atmosphère toute différente, dans la patrie des Bach, Haydn, Mozart, Beethoven, Glück, Weber, Wagner et autres génies, s'achève et se perfectionne son instruction.

Rentré définitivement en France, Jules Duprato s'installe à Paris, qu'il ne doit plus quitter. A Paris, non seulement capitale de notre beau pays, mais encore foyer de toute civilisation, où toute réputation, d'artiste en particulier, s'évanouit ou se consacre irrévocablement, il fait rapidement sa place. Son naturel aimable et fin, ses manières aisément distinguées, sans morgue ni raideur, sans recherche ni affectation, son instruction spécialement et fortement cultivée, ouvrent toutes les portes et tous les cœurs à ce jeune homme d'une correction irréprochable, réservé, un peu moqueur peut-être, mais jamais blessant, parce que, si les mots piquants ne lui coûtent guère, il ne les lance jamais qu'à des généralités, non point à des personnalités, qui ne sauraient dès lors se sentir atteintes, n'ayant été ni visées ni désignées ostensiblement.

Aussi ses débuts furent-ils relativement faciles. Ils furent brillants, presque éclatants. L'ex-pensionnaire de la Villa Médicis avait rapporté de Rome, dans sa petite malle, un acte que Michel Carré et Jules Lorrain avaient tiré pour lui du joli conte de Paul de Musset, *Les Trovatelles*. A Naples, on désigne sous ce nom les orphelines ou enfants trouvées qui sont élevées dans un couvent jusqu'au moment de leur mariage. A dates fixes, elles sortent de leur retraite et les garçons des environs viennent choisir leurs femmes parmi elles. C'est un

peu la *Martha*, de Flotow, *le Marché aux filles*, du siècle dernier ; c'est un mode de mariage renouvelé de l'antiquité, car les Assyriens le pratiquaient jadis. Dans le livret nouveau, le héros est un ânier, d'où les titres successifs de *l'Anier*, puis *l'Anier amoureux*, que la pièce porta successivement. Sous le titre définitif de *Les Trovatelles*, elle arriva à l'Opéra-Comique, le 28 juin 1854. *La Fiancée du Diable* s'y débattait depuis le 5 de ce mois contre la froideur du public et succombait en quelques soirs. Victor Massé, dont c'était le premier grand ouvrage (3 actes), n'avait pas rencontré la veine mélodique de ses charmants levers de rideau. Le poème, quoique Scribe y eût collaboré, était par trop naïf. Le public sceptique eut bientôt condamné, sans appel possible, cette œuvre manquée.

Le début du 28 fut la revanche de cet insuccès. La partition de Duprato est agréable : remplie d'idées fraîches et élégantes, ainsi que d'exquises mélodies, empreinte de grâce, d'esprit et d'originalité, elle présente un coloris séduisant, une bonne harmonie, une instrumentation intelligente. Ce délicieux ouvrage est resté constamment au répertoire pendant huit années. Il n'en a disparu, comme quelques autres, qu'au moment de l'effondrement provoqué, à la seconde salle Favart, par la débâcle financière du *sieur Beaumont*, qu'un arrêté ministériel du 26 janvier 1862, signé Walewski, révoquait de ses fonctions de directeur. Il avait obtenu alors 107 représentations. Il est, paraît-il, arrivé depuis à 300 environ, charmant toujours, malgré les révolutions radicales et brutales survenues entre-temps dans le domaine de la musique, les oreilles dont la

délicatesse a pu résister aux éclats des orchestres modernes. Très souvent encore, après plus de quarante années courues depuis sa mise au jour, si les affiches de nos théâtres sont accaparées par les maîtres outranciers de la nouvelle école au détriment de leurs gais et spirituels aînés, et la plupart du temps au détriment de l'agrément du public, l'ouverture de cette œuvre savoureuse est servie comme un morceau de choix par les musiques militaires aux amateurs de nos concerts publics.

Quelques mois à peine avant cette heureuse apparition, en septembre 1853, Ferdinand Poise avait également triomphé sur une scène parisienne avec *Bonsoir, voisin*. Ainsi, nos jeunes compatriotes, que les mêmes goûts, les mêmes aspirations, la même ambition avaient poussés dans la même carrière et qu'allait lier une sincère et profonde amitié, laquelle ne s'est pas démentie jusqu'à la tombe ouverte pour eux au même lieu, presque au même jour, comme leur naissance s'était rencontrée au même pays et presque au même temps, portaient tous les deux vers la même époque, dans la capitale et par là dans le monde éclairé, le renom de notre ville, continuaient les traditions de nos célébrités locales et commençaient à illustrer à leur tour Nîmes et les Nimois.

Le directeur de l'Opéra-Comique n'eut garde de négliger un compositeur dont le coup d'essai avait été si remarqué. Le 2 juin 1856, le nom de l'auteur des *Trovalettes* reparaisait sur l'affiche avec un nouvel ouvrage, *Pâquerette*, dont les paroles étaient de E. Grangé et La Rounat. Cette fois, il faut l'avouer, Duprato avait été moins bien inspiré que la

première. Cette blquette sans importance fut-elle incapable de séduire et d'exalter son imagination ? Ses impressions d'Italie étaient-elles déjà éteintes ou bien ses idées avaient-elles besoin pour éclore de la limpidité et de la chaleur du ciel du Midi ? Il est de fait que, sur un sujet plus ténu, l'artiste avait eu la main moins légère. Aussi, sa pauvre *Pâquerette* n'eut-elle que dix-sept représentations, la première année. Après deux brèves reprises, les deux années suivantes, elle fut trouvée complètement fanée et mise définitivement aux oubliettes.

Notre compatriote allait bientôt se relever vivement de cet échec en compagnie d'un exquis poète, *M. Camille du Locle*, dont la collaboration avec lui a été depuis si féconde et si heureuse. Abandonnant momentanément l'Opéra-Comique, il conduit sa muse alerte et joviale aux Bouffes-Parisiens, dont son émule, Ferdinand Poise, vient, avec *Le Thé de Polichinelle* (4 mars 1856), de lui montrer le chemin, chemin du succès pour tous les deux. Le 24 novembre 1856, Duprato, à son tour, donnait, en effet, sur cette scène, un acte, *M'sieu Landry*, que la critique fut unanime à louer et dont la réussite fut si franche que près de quarante ans n'ont pu encore l'épuiser. On a dit et répété sans aucune appréciation discordante (je me borne à transcrire ces formules pour montrer toute la sincérité et toute la spontanéité de la louange) que cette partitionnette était charmante et pleine de bonne humeur, que ce petit ouvrage était bien inspiré, réussi de tout point, que le succès en fut aussi vif que vrai, que c'est l'œuvre de Duprato qui fit la meilleure fortune, puisqu'on ne cesse de la jouer.

Allant encore cette fois de conserve, Poise et Duprato se succèdent sur la scène de l'Opéra-Comique, en 1861, à quelques jours d'intervalle, le premier avec *Le Jardinier galant* (2 actes ; 4 mars), le second (3 actes ; 30 avril) avec *Salvator Rosa*. En cette année, la fortune de ce théâtre fut médiocre d'abord, et puis, sauf pour une pièce ou deux, franchement mauvaise, avec un bilan de quatorze actes pour huit pièces. Les opéras de nos compatriotes n'eurent pas la chance, malgré leurs qualités, de rompre le maléfice. *Le Jardinier galant* parvint à vingt-et-une représentations. *Salvator Rosa* fut arrêté à la onzième. Il est avéré par tous que le livret de Grangé et Trianon, qui avaient pris ce peintre pour héros, était d'une extrême faiblesse, suivant les uns, exécrable, suivant les autres. Il est reconnu aussi généralement que la nouvelle partition de Duprato, conçue dans de plus larges proportions que ses précédentes (celle-ci était la première qu'il écrivait en trois actes), révéla son talent de compositeur dramatique. Les connaisseurs y virent une énergie peut-être exagérée dans les morceaux d'ensemble, mais une verve et une puissance qui firent beaucoup augurer de cette tentative dans le genre sérieux. Cependant la musique ne put sauver le poème. Malgré l'estime inspirée par la partition et le succès qu'elle obtint, la pièce, manquée dans son ensemble, succomba. Elle est, aujourd'hui, à peu près complètement inconnue et oubliée comme la plupart des nouveautés de cette époque fatale.

Ici se place chronologiquement un travail, qui semble, au premier abord, de peu d'importance, mais qui exige, chez l'adaptateur, une connaissance inti-

me du modèle, une expérience et une dextérité de main toutes particulières, un désintéressement complet. En 1862, le Théâtre des Arts, à Rouen, voulut représenter, du compositeur irlandais Balfe, un opéra inconnu alors en France, même à Paris, *La Bohémienne*, mais qui avait fait sensation en Allemagne et en Autriche, à Hambourg et à Vienne notamment. Duprato fut chargé d'écrire les récitatifs et les raccords nécessités par l'adaptation française de cet ouvrage. Il composa même deux morceaux à l'intention de M^{me} Galli-Marié, qui en jouait le rôle principal. Il réussit à merveille cette œuvre d'autant plus délicate qu'elle exige de celui qui l'accomplit l'oubli et l'abnégation de sa personnalité pour entrer complètement dans celle de l'auteur primitif, afin d'éviter toute disparate qui serait choquante et insupportable.

M. Arthur Pougin, qui donne ce détail, dans son *Supplément à la Biographie universelle d's musiciens par Fétis*, ajoute, dans la même note, cette autre indication du même genre : « Duprato a aussi écrit des « récitatifs pour un opéra-comique d'Hérold, l'*Illusion*, en vue de l'adaptation de cet ouvrage au « genre de l'opéra et de sa représentation sur ce « théâtre. Jusqu'ici pourtant (1881, et pas davantage « depuis), ce travail n'a pas été utilisé. »

C'est ainsi que notre compatriote assouplissait et mûrissait son talent.

Après ces alternatives, que nous venons de conter, de succès retentissants et légitimes, de chutes d'autant plus dures pour lui qu'elles étaient moins imputables au compositeur, mais surtout et presque exclusivement aux auteurs de ses livrets, avec un

labeur divers, consciencieux et ininterrompu, qui lui permettait de fournir sans intervalle notable à diverses scènes des productions de genres si différents, il retrouva, le 21 février 1863, à l'Opéra-Comique, le même enthousiasme qui avait salué là ses débuts. Mais la fortune a des retours imprévus et des rigueurs aussi cruelles qu'injustes. *La Déesse et le Berger*, qu'on appela successivement *Ariane et l'Age d'Or*, en est un exemple mémorable. Cette pièce (deux actes) est due à la collaboration de du Locle, poète élégant, et de Duprato, musicien qui avait fait ses preuves. « Elle sortait de l'ornière « bourgeoise de l'ancien opéra-comique ; elle s'animait au souffle d'une mythologie un peu fantaisiste, mais spirituelle et gracieuse... Cette idylle « est tout entière écrite en vers harmonieux, délicatement soupirés par Capoul et Mlle Barette. » Elle séduit par la magie d'une couleur antique idéale. On y sent passer comme le souffle de Théocrite. Le compositeur s'élève à des hauteurs sereines et radieuses. Et cette œuvre, pleine de distinction et de poésie, si favorablement accueillie qu'elle semblait appelée aux plus longues destinées, glorieuses et fructueuses tout ensemble, disparut subitement et sans motif apparent de l'affiche après la dix-septième représentation.

On raconta bientôt qu'une dame du plus grand monde fut tellement charmée par cette musique si délicate, si éthérée, qu'elle ne voulut pas laisser jouir plus longtemps de ces mélodies célestes les oreilles vulgaires. Elle acheta au compositeur sa partition moyennant 10,000 francs, avec cette clause qu'elle en serait le seul possesseur, afin que nul

profane ne l'entendît désormais. *La Déesse et le Berger* furent dès lors à jamais perdus pour le public. Le biographe auquel j'emprunte ces détails ajoute : « Nous espérons que M. Duprato voudra « bien donner un pendant ou plutôt un remplaçant « à cette œuvre et que cette fille de son inspiration « ne se laissera point enlever comme sa sœur aînée. »

« Fanatisme de bon aloi », dit un autre, qui l'a suivi.

Or, ce biographe est Larousse, et, quand on songe à la variété et à la multitude des renseignements fournis par cette immense encyclopédie, on ne peut raisonnablement avoir une confiance absolue dans sa totale infailibilité. Un incident parlementaire fameux nous a, du reste, récemment appris à refuser toute créance à certaines de ses affirmations et à répudier impitoyablement tels de ses documents d'une authenticité plus que problématique et fantaisiste. Nous sommes donc irrésistiblement tenté de taxer ce récit de légende et de n'y voir qu'un conte inspiré par les temps fabuleux auxquels nous reportent le sujet et le titre de cette pièce, *la Déesse et le Berger*.

D'autres, au fait exactement vrai de la disparition de la pièce et de l'achat de la partition, attribuent un motif plus terrestre, plus humain. Ils en donnent une explication, plus naturelle et plus simple, d'intérêt personnel et pécuniaire. Ceci doit être l'histoire.

« La partition se recommandait par des qualités « peu communes, disent MM. Soubies et Malherbe, « et pourtant dès l'abord elle ne trouva pas d'éditeur. A qui venait la demander, les marchands ré-

« pondaient : *Elle n'a pas paru !* et, les jours succédant aux jours : *Elle ne paraîtra pas !* Cette
« réponse ayant été faite, un matin, à une dame qui
« se montrait désolée de n'avoir pas la musique réclamée, *M. Duprato*, dit-elle, *consentirait-il à me*
« *vendre la propriété de son manuscrit ? — Ma foi,*
« lui fut-il répondu, *je crois que cette proposition ne*
« *pourrait que lui être agréable, et que, moyennant*
« *mille écus... — Mille écus*, s'écria la dame, *ce ne*
« *serait pas assez. Veuillez faire savoir à M. Du-*
« *prato que je lui en offre six mille francs !* Le soir
« même le marché était conclu, et ce fut elle qui fit
« graver la partition, revenue depuis, mais longtemps après, entre les mains d'un éditeur. Chose
« curieuse ! la dame n'avait cru faire qu'une bonne
« action, elle fit peut-être une bonne affaire ; car, si
« l'ouvrage n'avait pas réussi au théâtre, bien des
« morceaux détachés réussirent dans les salons, et
« l'on joue encore aujourd'hui l'ouverture avec son
« motif à cinq temps qui ne manque pas d'originalité. »

Légende ou histoire, voilà les deux versions. Que chacun choisisse entre elles, s'il lui plaît, et qu'il adopte, s'il le veut, l'un ou l'autre de ces récits. La chose est, en tout cas, assez peu commune, surtout la générosité spontanée de l'acheteur, pour frapper les esprits et mériter qu'on la rapporte et la retienne.

A suivre

PAUL CLAUZEL.

L'EGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS

Le 6 novembre 1789, le pape Pie VI donnait une bulle qui érigeait la ville de Baltimore en évêché et assignait au diocèse dont elle devenait la tête, le territoire entier des États-Unis, récemment séparés de l'Angleterre. Jusque-là ce pays avait relevé du vicaire apostolique résidant à Londres. L'évêque qui allait gouverner cette église, immense par son étendue, mais petite par le nombre des fidèles reconnaissant son autorité, était un enfant du pays, un ancien jésuite rendu au clergé séculier par la suppression de son ordre, John Carroll, dont un parent du même nom, avait signé la déclaration d'indépendance. Carroll fut sacré dans la chapelle domestique d'un manoir anglais et se dirigea vers son diocèse où il était attendu par un troupeau de 40 mille catholiques, épars au milieu de 3 à 4 millions de protestants. Il avait trouvé, pour partager ses labeurs apostoliques, trente prêtres issus de sept ou huit nations différentes, étrangers entre eux, étrangers, pour la plupart, au pays qu'ils allaient évangéliser ensemble.

Au mois de novembre 1889, les catholiques américains célébraient, à Baltimore, en de belles et touchantes fêtes, le centième anniversaire de la naissance de leur église. Le cardinal Gibbons, hui-

tième successeur de Carroll, les présidait. Mais loin de représenter seul la hiérarchie catholique dans son pays, il était entouré de 83 évêques, pasteurs des nombreux diocèses qui s'y étaient successivement formés. Chacun de ces évêques avaient un troupeau bien plus nombreux que celui qui avait été confié au premier évêque de Baltimore, puisque de 40 mille, les catholiques étaient arrivés au chiffre de 8 à 9 millions ; chacun d'eux avait un clergé bien plus considérable que celui de Carroll, puisque le chiffre total des ouvriers évangéliques sur cette terre lointaine, était passé de 30 à 8000. Dans cet intervalle séculaire les évêques, les prêtres et les fidèles s'étaient multipliés plus rapidement, ce semble, qu'en aucun temps et en aucun pays.

Mon dessein serait d'esquisser ici, en un tableau rapide, l'état actuel de cette église des États-Unis qui, aux jours du centenaire de 1889, a paru dans l'éclat du triomphe. J'aurai la bonne fortune de pouvoir m'appuyer sur un guide éclairé, M. le Cte de Meaux qui, témoin oculaire de ces fêtes, a étudié, sur place, et la population qui les célébrait joyeusement et l'état des églises entre lesquelles elle se partage (1). A son exemple et à sa suite, je parlerai successivement de la population catholique des États-Unis, de son clergé, de ses écoles et des ressources financières que son dévouement sait trouver.

On sait que le premier noyau de la population qui couvre aujourd'hui le vaste territoire de l'Union Américaine, fut formé par les *puritains*, sectateurs

(1) Voir l'*Église catholique et la liberté aux États-Unis*, par le Cte de Meaux, un vol. in-42.

Anglais ou Ecossais de la réforme, qui, prétendant se conformer à la parole de Dieu dans toute sa *pureté*, s'étaient séparés de l'église Anglicane. « Le puritanisme, dit Tocqueville, n'était pas seulement une doctrine religieuse ; il se confondit encore, en plusieurs points, avec les théories démocratiques les plus absolues. De là lui étaient venus ses plus dangereux adversaires. Persécutés par le gouvernement de la mère patrie, blessés dans la rigueur de leurs principes par la marche journalière de la société au sein de laquelle ils vivaient, les puritains cherchèrent une terre si barbare et si abandonnée du monde, qu'il fut encore permis d'y vivre à sa manière et d'y prier Dieu en liberté. » C'était sous Jacques I^{er}, le premier des Stuarts. Les « pèlerins, » les « saints » s'embarquèrent, au nombre de 150 environ, sur le navire la *Fleur de Mai*. « Leur but, dit encore Tocqueville, était de fonder une colonie sur les rives de l'Hudson ; mais, après avoir erré longtemps dans l'Océan, ils furent enfin forcés d'aborder les côtes arides de la nouvelle Angleterre, au lieu où s'élève aujourd'hui la ville de Plymouth. On montre encore le rocher où ils descendirent... A partir de cette époque l'émigration ne s'arrêta plus. Les passions religieuses et politiques qui déchirèrent l'empire britannique pendant tout le règne de Charles I^{er} poussèrent, chaque année, sur les côtes d'Amérique, de nouveaux essaims de sectaires. » Sous Cromwell, les évêques allèrent y retrouver leurs anciens ennemis. En 1681, William Penn, conduisit les *amis* (*friends*) ou *quakers* sur le territoire qui, de son nom, s'est appelée Pennsylvanie et y fonda la ville de Philadelphie.

Les catholiques n'étaient pas oubliés dans la persécution et, eux aussi, ils cherchèrent, au delà des mers, un asile pour leur culte proscrit. L'émigration catholique s'accomplit sous Charles I^{er}. Elle fut favorisée par la reine Henriette Marie, cette princesse immortalisée par Bossuet et sous l'influence de laquelle, suivant l'expression du grand évêque, les catholiques Anglais respiraient. Préparée par Georges Calvert, lord Baltimore, elle s'effectua sous la conduite de son fils Cecil. Transportée par l'*Arche* et la *Colombe*, la colonie, qui comprenait 200 familles, occupa un territoire qu'en souvenir de sa protectrice elle appela *Maryland* et un port à qui elle donna le nom de son seigneur, *Baltimore*. Telle fut la première semence catholique jetée sur le territoire Américain.

Quelles que soient les idées à accepter sur les questions si délicates de tolérance et d'intolérance, nul n'accusera d'intolérance les colons du Maryland, eux qui, en 1649, inscrivaient dans leurs lois la déclaration suivante : « Attendu que la tolérance en matière de religion, a eu souvent de dangereuses conséquences pour les sociétés où elle a été exercée ; afin d'assurer le tranquille et pacifique gouvernement de cette province, afin de garder le mutuel amour et l'unité parmi les habitants, aucune personne, quelle qu'elle soit, dans cette province ou dans les îles, ports, havres et baies qui lui appartiennent, faisant profession de croire en Jésus-Christ, ne devra désormais en aucune manière, être troublée, molestée, inquiétée à cause de sa religion ou dans le libre exercice de cette religion. »

C'est de ces colons de Maryland que descendaient,

au moins une grande partie, les 40 mille catholiques qui, en 1790, eurent Carroll pour évêque. J'ai dit combien leur nombre s'était accru depuis lors. Il s'est accru suivant une progression bien plus rapide que l'ensemble de la population du pays. En 1789 on comptait 1 catholique sur 100 habitants, aujourd'hui on en compte 1 sur 7. Cet accroissement est dû, avant tout, à l'émigration européenne, car si aux *xvi^m* et *xvii^m* siècles, l'Amérique a été, comme le dit M. de Meaux, la patrie de ceux qui ne pouvaient pas pratiquer leur foi sur notre continent, au *xix^m* siècle, elle est devenue la patrie des hommes qui ne pouvaient y gagner leur vie. Parmi les premiers, il s'est rencontré des catholiques, mais la plupart ont été des protestants ; la société chrétienne, aux États-Unis, a d'abord été protestante. Parmi les seconds, parmi les enfants de l'Europe que la terre d'Europe ne se prête pas à nourrir, le plus grand nombre s'est trouvé catholique ; de là, au milieu des communions protestantes, la place chaque jour croissante de la population catholique. » Toutes les nations européennes, mais particulièrement l'Irlande et l'Allemagne, concourent à former ce flot d'émigrants qui débarquent, chaque année, à New-York, par centaines de mille.

Dans cette population si diverse d'origine, de tempérament, de caractère, qui vient se fondre, s'unifier et se rajeunir sur la terre d'Amérique, l'élément catholique (8 ou 9 millions sur 65 millions) est formé pour moitié d'Irlandais, pour un quart d'Allemands, pour un cinquième ou un sixième de Français d'origine, nés sur la terre, autrefois française, de la Louisiane, ou venus soit de SaintDomingue soit du

Canada. L'appoint est fourni par les autres races européennes, par un petit nombre d'indiens indigènes ou de nègres, par les descendants des premiers colons catholiques et par les convertis.

Sur la terre d'Amérique, les conversions ou conquêtes directes du catholicisme sur le protestantisme, ont été jusqu'à ce jour, plus importantes par leur signification que par leur nombre. C'est aux États-Unis qu'on a vu, pour la première fois, un évêque protestant abandonner son évêché pour revenir à l'Église romaine. Le docteur Yves, évêque de la Caroline du Nord, était honoré de tous par sa science et sa vertu. Il chercha la vérité d'un cœur droit, la trouva et abandonna tout pour aller à elle. Le 26 décembre 1852, il était aux pieds de Pie IX et et, les yeux baignés de larmes, il lui remettait son anneau et sa croix en disant : « Saint-Père, voici les signes de ma rébellion. — Ils seront à l'avenir les signes de votre soumission, répondit le Pape, et comme tels, vous irez les déposer sur le tombeau de saint Pierre ». Parmi les convertis les plus célèbres, il faut citer John Thayer, Brownson et surtout Hecker qui, devenu catholique, entra chez les Rédemptoristes, puis se sentit appelé à fonder une congrégation nouvelle qu'il mit sous le patronage de saint Paul, le plus grand des convertis. Cette congrégation se recrute, en grande partie, parmi les protestants revenus à la foi catholique et elle favorise avec succès le mouvement qui porte nombre d'esprits et de cœurs vers le centre de l'unité. Elle ne comprend encore que trente membres et elle obtient chaque année de 3 à 500 conversions. Je citerai encore le docteur Cœrtel, pasteur Luthérien,

venu, il y a cinquante ans, de Prusse à New-York avec sa paroisse entière, pour garder dans leur intégrité, ses croyances traditionnelles que le gouvernement prussien prétendait régler, c'est-à-dire violenter et qui, ne les trouvant point dans sa patrie d'élection. cherchant vainement à qui s'unir, se refusant à glisser sur la pente qui si souvent conduit les protestants américains vers ce qu'ils appellent l'*agnosticisme*, c'est-à-dire vers le scepticisme ou l'incrédulité, remonta vers l'Église romaine et y trouva la paix de l'intelligence et du cœur. Il devint prêtre catholique et publia un journal catholique en langue allemande. Les Scandinaves sont au nombre de 5 ou 600 millions aux États-Unis. Ils sont Luthériens comme l'était le docteur Cœrtel. Peut-être suivront-ils un jour la voie que ce dernier leur a tracée.

Il y a donc lieu de se réjouir des progrès du catholicisme en Amérique. Et pourtant, il faut le dire aussi, ces progrès, au point de vue du nombre, seraient plus considérables si tous les émigrants catholiques étaient restés fidèles à leur foi, s'il n'y avait pas eu de défections parmi eux. Ces défections, trop nombreuses dans le passé, s'expliquent. Jusqu'à ces derniers temps, les pasteurs manquaient aux troupeaux, et, par suite de l'abandon forcé où ils étaient laissés, les émigrants se sont trop souvent rangés ou ont trop souvent rangé leurs enfants à la religion de la société au sein de laquelle ils cherchaient un asile. Aujourd'hui, la cause qui a amené ces désertions n'existe plus.

Mais ce qu'il faut admirer sans réserve, dans l'église catholique américaine, c'est la vie, c'est l'esprit de foi, l'entrain, le zèle, le sacrifice joyeusement

accepté. « Là, dit M. de Meaux, dans ce corps grandissant, pas de membres morts, pas d'indifférents, comme en Europe, pas de catholiques de naissance et de nom qui aient cessé de pratiquer et de croire... Là, parmi les hommes comme parmi les femmes, le catholique qui n'observe pas sa religion est une exception : le clergé l'atteste, et quelques faits, saisis çà et là dans mon rapide voyage, me l'ont montré. » Et l'auteur ajoute, comme exemple, qu'à New-York, dans une église desservie par les *Paulistes*, religieux du P. Hecker, sur 13.000 paroissiens en âge de raison, 10.000 au moins font leurs Pâques ; il raconte qu'à Chicago, on voit, le dimanche, ceux des employés du chemin de fer qui restent de service, se rendre, de grand matin, à l'église où une messe particulière est célébrée pour eux.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la population européenne des États-Unis, de celle qui est composée de colons venus d'Europe, ou de leurs descendants. Mais à côté de cette population d'origine étrangère, quel rôle joue la population indigène ? De cette population primitive, de ces *Indiens*, comme on les a improprement appelés, il ne reste que des débris. Chose bien triste à dire, les malheureux Indiens ou Peaux-Rouges ont été longtemps traqués comme des bêtes fauves par les blancs ; ils ont été chassés des forêts où leurs ancêtres erraient librement, ils ont été refoulés entre des limites de plus en plus étroites et « ne connaissant, dit M. de Meaux, d'autre moyen de subsister que la chasse et la pêche, ils ne trouvent pas à vivre sur les terres que les blancs convoitent et qui nourriraient une population cent fois plus nombreuse. Le seul contact de la civilisation

leur est mortel ; elle leur inocule des vices et des maladies dont ils ignorent le remède. Un chemin de fer passe-t-il à leur portée ? Le pays qu'il traverse leur devient inhabitable ; leur principale nourriture, les buffles s'écartent et fuient devant la vapeur. Aussi depuis que, par un tardif remords, le gouvernement américain a renoncé , envers cette race indigène , à son implacable dureté, il est obligé d'en prendre les rejetons à sa charge, de les adopter pour pupilles , de les nourrir, de les vêtir à ses frais. En face des Européens, il faut que cette race renonce à la vie sauvage, il faut qu'elle se civilise ou qu'elle périsse, et la religion seule peut la civiliser. » Nous parlerons des missions qui sont organisées au milieu de cette malheureuse population.

Réduite à 300.000 hommes, la race indienne est menacée de disparaître un jour. La race nègre est , au contraire, en voie d'accroissement , au moins depuis l'abolition de l'esclavage. Elle compte 6 à 7 millions d'hommes, sur lesquels 3 ou 4 millions ne connaissent d'autre culte que celui de leurs fétiches ; 3 millions environ sont protestants , 300.000 seulement sont catholiques. On voit combien serait abondante la moisson qui s'offre à l'église romaine. Nous essaierons de dire quelque chose des ouvriers , en petit nombre encore, qui la préparent.

Nous savons qu'à la fin du siècle dernier, quelques prêtres s'étaient réunis pour évangéliser, sous la direction de l'évêque de Baltimore, les peuplades de l'Amérique septentrionale. A ce groupe primitif vinrent peu à peu s'adjoindre des prêtres appartenant à diverses nations européennes. La Russie, notamment, donna à l'église qui se formait au delà de

l'Atlantique, le prince Galitzin qui, débarqué en 1792 et ordonné par Carroll, fut le premier apôtre des monts Alleghany. La tourmente révolutionnaire se déclarait alors en France. Un grand nombre de prêtres français furent obligés de s'expatrier; quelques uns d'entre eux se dirigèrent vers l'Amérique. Le vénérable M. Emery, supérieur de St-Sulpice, envoya plusieurs de ses collaborateurs à Baltimore, où ils jetèrent les fondements d'un grand séminaire. A cette génération d'ouvriers évangéliques français appartient le sulpicien Ambroise Maréchal qui, ordonné secrètement à Bordeaux, partit le jour même et célébra sa première messe à Baltimore, dont il devait un jour occuper le siège épiscopal, Etienne Badin et Benoit Flaget, qui évangélisèrent ensemble l'Ohio et le Kentucky, et Louis Dubourg, futur évêque de la Nouvelle Orléans. Le plus célèbre de tous ces proscrits fut M. de Cheverus, dont Villemain a résumé, dans la page suivante, la vie apostolique : « Jeté hors de son pays, en 1793, ce jeune prêtre avait trouvé à Boston, au milieu du libre concours de toutes les sectes chrétiennes, une église catholique faible et peu nombreuse. Bientôt il l'accroît, il la ranime par l'ardeur de son zèle et sa vertu persuasive. Il est à la fois le plus fervent et le plus tolérant des hommes. Simple et modeste dans ses manières, spirituel, brillant, gracieux par la parole, il charme les protestants américains en leur prêchant l'Evangile dans la langue de leurs pères.

« Cet apostolat dans une ville ne suffit pas à sa charité. Aux confins des six États nommés autrefois la Nouvelle Angleterre, au delà du Connecticut, erraient encore des tribus sauvages du nombre de cel-

les que l'implacable progrès de la civilisation américaine fait successivement disparaître de la surface du globe. Le jeune prêtre les regarde comme dévouées à sa mission catholique de Boston. S'aidant du jargon d'une vieille esclave sauvage, qui parlait un peu l'Anglais, il apprend la langue de ces peuplades ; puis, seul comme le missionnaire dont M. de Chateaubriand a tracé l'immortelle peinture, avec son bâton et son bréviaire, il s'enfonce dans la profondeur des bois et va chercher des âmes à sauver, des hommes à convertir et à humaniser. Dans cette poursuite, il a le bonheur de retrouver quelques restes d'une ancienne mission chrétienne ; il les rassemble, il les vivifie de nouveau par l'ardeur d'une charité dont le souvenir ne s'effacera plus dans le cœur oublieux du sauvage. Vivant sous les huttes de ces pauvres tribus, traversant les fleuves sur leurs frêles pirogues, les sauvant par ses prières et son autorité de la contagion des marchands qui leur apportaient les liqueurs enflammées de l'Europe, il passa là plusieurs mois à instruire, à consoler, à guérir ; et dans la suite, il revint souvent visiter son diocèse du désert. Mais il lui fallut alors le quitter pour retourner à Boston ; une épidémie de fièvre jaune l'y rappelait ; il accourt, et, dans le trouble général, quand les affections de famille, quand le zèle religieux même reculait effrayé, il est partout l'assistant des abandonnés et le consolateur des mourants.

« Que pouvait un titre pour tant de vertus ? Rome, cependant, qui voyait alors, c'était en 1798, le culte catholique menacé dans une partie de l'Europe, apprît avec joie les miracles de charité qu'un prêtre

français exilé suscitait en Amérique ; elle se hâta de les honorer en le nommant évêque de Boston. Ce titre sans pouvoir, sans crédit temporel , au milieu d'une ville étrangère et dissidente, devint pour M. de Cheverus, comme pour un évêque de l'Eglise primitive, un instrument de charité universelle , un signe public de conciliation et de paix, au milieu de la division des sectes, envenimée par la division des partis. Dans la rudesse souvent si injurieuse de la liberté américaine, son nom , toujours béni par le pauvre, n'était jamais prononcé qu'avec respect ; son secours était partout invoqué ; ses dons semblaient inépuisables , tout pauvre qu'il était ; sa voix faisait partout élever des églises et des écoles. L'âpreté du zèle sectaire tombait devant sa douceur, et souvent les pasteurs des différents cultes le priaient de prêcher dans leurs temples , comme si sa parole, vraiment apostolique, fut venue rendre aux chrétiens leur unité première. — C'est ainsi qu'il fut occupé près de trente ans en Amérique , étendant son influence et sa vertu depuis Boston jusqu'à Baltimore. » (1)

M. de Cheverus devait rentrer en France, en 1825, pour monter sur le siège épiscopal de Montauban et mourir, peu de temps après 1830, cardinal-archevêque de Bordeaux.

Tels étaient les apôtres que l'église de France envoyait à l'église des Etats-Unis. Celle-ci sait rendre hommage à ceux qui ont été ses pères dans la

(1) Villemain , *Rapports sur les concours de l'Académie Française*, 1841. Dans le fragment dont je reproduis la première partie, Villemain analyse la *Vie du cardinal de Cheverus*, par M. Hamon , depuis curé de St-Sulpice. Cette biographie était couronnée par l'Académie.

foi. « Il y a dans l'élasticité et l'entrain naturels aux Français, a dit Mgr Spalding, archevêque de Baltimore, quelque chose qui s'adapte particulièrement aux missions étrangères. Ils savent s'approprier à chaque situation. Partout ils se sentent chez eux et conservent leur gaieté. Parmi les membres du clergé exilé qui aborda nos rivages, la plupart avaient été élevés dans les raffinements de la société la plus policée : ils ont accepté sans un murmure toutes les rigueurs et toutes les privations de la vie de missionnaire aux frontières de la civilisation et jusqu'au cœur des pays sauvages ; ils ont pu s'accommoder au climat, se plier aux sentiments et aux habitudes d'un peuple opposé à leur tempérament et à leur caractère. »

Composée ainsi, à l'origine, d'éléments venus presque tous de l'extérieur, l'église des États-Unis est arrivée graduellement à combler elle-même ses vides et à élever le nombre de ses prêtres, à mesure que s'élevait le nombre de ses fidèles. L'émigration Irlandaise et aussi, quoique à un degré moindre, l'émigration Allemande, après avoir, peut-être, amené, dans leurs rangs, un certain nombre de prêtres, ont fourni des vocations sacerdotales. Un clergé indigène s'est ainsi constitué peu à peu et il existe aujourd'hui, aux États-Unis, huit ou neuf mille prêtres, 35 séminaires et 2.132 séminaristes, sans compter deux séminaires Américains établis en Europe, l'un à Rome, l'autre à Louvain. Mais dans cet heureux mouvement, les états du sud sont restés en arrière. Les vocations y sont rares et la plupart de leurs prêtres leur viennent de l'étranger. Le diocèse de la Nouvelle-Orléans, par exemple, ce diocèse

dont la population est en grande partie Française, a pour clergé des prêtres venus d'Irlande, d'Allemagne, de Belgique, de Hollande, de France. Notre époque a vu placer à sa tête Mgr Odin, l'apôtre du Texas et, comme l'a dit un prélat Romain, « l'un des présents les plus précieux qu'ait fait au Nouveau-Monde, le diocèse de Lyon, cette pépinière féconde en missionnaires. » Ses deux premiers successeurs ont été Français comme lui. L'archevêque actuel est un Hollandais, Mgr Janssen.

Formé et dirigé par un épiscopat exemplaire, le clergé des Etats-Unis est édifiant, fidèle aux devoirs de sa vocation, animé d'un zèle prompt, entreprenant et hardi. Heureuses dispositions dans un pays où, en tant de paroisses, tout est à créer ! Après quelques années de vicariat le jeune prêtre est nommé curé. Or, disait un avocat de New-York, un curé qui n'entreprend pas une église de 20.000 dollars (100.000 fr.) sans avoir un sou dans sa poche, croit manquer à sa vocation. « Le voilà, dit de son côté M. de Meaux, tantôt lancé au loin, à travers la campagne, dans une paroisse grande parfois, à peu près comme un diocèse de France et qu'il devra parcourir sans relâche, en chemin de fer, à cheval ou en tilbury ; tantôt jeté dans quelque quartier encore informe d'une ville en croissance, parmi une population à peine campée et à demi nomade. Souvent personne n'a occupé avant lui le poste qui lui est assigné. Il faut qu'il inaugure le culte, trouve des ressources, non-seulement pour l'entretenir, mais pour l'établir, bâtisse l'église et fonde l'école ; car désormais, aux Etats-Unis, il ne doit pas s'élever d'église sans école. Alors il construit à la hâte, qua-

tre murs de bois ou de briques, les couvre d'un toit, les perce de quelques fenêtres et les coupe en deux étages. En bas la classe sera faite par des Frères ou des sœurs dont il trouvera moyen d'assurer la subsistance ; en haut, il posera un autel autour duquel il commencera à rassembler ses paroissiens. Après quoi, il s'occupera sans délai d'édifier, avec un caractère plus monumental, une église définitive ; et quand il l'aura achevée, le premier bâtiment sera consacré tout entier à l'école agrandie. »

Le P. Lacordaire a exprimé, quelque part, l'espérance qu'un jour viendrait où, renonçant à d'aveugles méfiances et à des préjugés invétérés, le pouvoir civil dirait aux hommes de cœur qui voudraient répandre quelques bienfaits autour d'eux et en assurer la continuation aux générations futures, ou se vouer eux-mêmes au service de Dieu, des âmes et des pauvres : vous voulez partager vos biens avec ceux qui souffrent, partagez-les ; vous voulez instruire la jeunesse, instruisez-la ; vous voulez fonder des écoles, je ne vous en conteste pas le droit ; vous voulez vous unir à vos frères pour mener avec eux une vie de prière ou pour porter avec eux les labeurs de l'apostolat, suivez librement l'attrait qui vous sollicite. L'illustre religieux espérait donc qu'un jour l'Église exercerait avec une pleine indépendance cette mission divine, ici bas, qu'un jour ses fils pourraient librement s'associer à son œuvre. L'état de choses que Lacordaire appelait de ses vœux, nous en constatons, à beaucoup d'égards, l'existence en Amérique. En ce pays, sur bien des points, l'Église et les catholiques sont vraiment libres des entraves qui, ailleurs, arrêtent toute ini-

tiative, découragent toute bonne volonté. Sans doute, comme le Souverain-Pontife le rappelait, il y a peu de jours, aux évêques américains eux-mêmes, cet état de choses n'est pas, en lui-même, le plus parfait puisqu'il serait plus conforme au droit de la vérité que l'action de l'église fût, non pas seulement respectée par un pouvoir neutre, mais secondée par un pouvoir animé de dispositions favorables. C'est du moins un grand avantage pour elle de jouir d'une liberté loyalement reconnue, et il semblerait difficile de réclamer davantage dans un pays où les catholiques ne forment, dans l'ensemble de la population, qu'une minorité assez faible encore.

L'indépendance de l'Église d'Amérique se manifeste tout particulièrement dans l'élection des évêques. Quand le premier pasteur d'un diocèse est frappé par la mort, le pouvoir civil n'intervient nullement pour la désignation de son successeur, mais l'archevêque de la province, ou, si c'est l'archevêque qui est décédé, le plus ancien évêque, réunit, sous sa présidence, les principaux ecclésiastiques du diocèse, à savoir les curés inamovibles et les conseillers diocésains ou chanoines. Ainsi représenté, le clergé désigne trois candidats pour le siège vacant. La liste ainsi dressée est soumise aux évêques de la province qui l'adoptent ou bien en dressent une autre. De plus, s'il s'agit d'un archevêque, tous les archevêques des États-Unis sont consultés. Rome donne alors l'institution canonique au candidat qui lui paraît mériter la préférence. L'expérience s'est prononcée en faveur de ce système de nomination. Le suffrage universel, tel que nous le pratiquons, a pour résultat habituel, on le sait, d'élever les mé-

diocrités. Le suffrage restreint et gradué tel qu'il est pratiqué en Amérique pour la désignation des candidats aux évêchés, met, au contraire, en évidence les membres les plus éminents du clergé et resserre les liens qui unissent le corps sacerdotal à ses chefs.

Ces évêques ont toute liberté pour l'observation des règles posées par l'église au sujet des synodes et des conciles. Chaque année, par conséquent, tout évêque réunit ses prêtres autour de lui en synode et, tous les trois ans, les évêques de chaque province ecclésiastique se réunissent, en concile provincial, sous la présidence de leur métropolitain. De plus, à des intervalles moins fréquents mais non pas indéfinis, les évêques et archevêques de toutes les provinces se réunissent en concile plénier. Il y a eu un de ces conciles pléniers en 1852, un second en 1866, un troisième en 1884. Ce dernier a vu assemblés 24 archevêques, 62 évêques et 6 abbés. Le prochain concile de ce genre réunira vraisemblablement plus de 100 prélats. Ce n'est pas tout encore. Les archevêques ont adopté l'usage de se réunir, annuellement, tantôt dans une province, tantôt dans une autre, pour y étudier les affaires d'intérêt général et arrêter des résolutions communes.

Je n'ai parlé jusqu'ici que du clergé séculier. « Mais, a dit Montalembert, la renaissance des ordres religieux de notre temps, après l'ouragan révolutionnaire, malgré une impopularité séculaire, malgré des préjugés sauvages, malgré les dénonciations quotidiennes de la presse intolérante, malgré les entraves et les recrudescences fanatiques d'une législation rétrograde, cette renaissance sera une des

merveilles de l'histoire. » Or, l'Amérique a vu, elle aussi, en notre siècle, une floraison de ces ordres religieux qui « sous mille formes, sous mille noms anciens et nouveaux pourvoient à l'éducation, à l'aumône, au soin des malades, au repentir, à toutes les souffrances humaines » et cette floraison n'est pas moins admirable que celle qui transportait Montalembert.

L'Amérique connaît aujourd'hui tous les ordres religieux et toutes les congrégations qui existent en Europe ; elle en connaît quelques autres qui ont été fondés sur son territoire pour répondre à des nécessités particulières. Ici, j'ai moins que jamais, la prétention d'être complet ; je me bornerai aux indications qui me paraîtront les plus intéressantes.

Les Franciscains et les Jésuites ont été les premiers apôtres de l'Amérique du Nord. Ils ont reparu, les uns et les autres, sur ce théâtre de leur ancien apostolat. Les Franciscains évangélisent surtout les Allemands et possèdent 44 couvents. Les Dominicains, comme pour appeler la touchante amitié qui exista entre leur fondateur et St François d'Assise, ont rejoint les Franciscains sur le territoire des États-Unis.

Nous l'avons dit, le premier évêque de Baltimore avait été jésuite. Apprenant que, malgré la suppression de la compagnie, le pape Pie VI venait d'autoriser ceux de ses anciens membres qui habitaient la Russie blanche, à reprendre leur vie commune, il réclama et obtint la même faculté pour ceux qui vivaient disséminés dans son vaste diocèse et leur confia l'éducation de la jeunesse laïque, au collège

de Georgetown (1), de même qu'il avait confié aux sulpiciens la fondation de la jeunesse sacerdotale, au grand séminaire de Baltimore. Depuis lors et particulièrement depuis la restauration générale de leur ordre, les jésuites se sont multipliés en Amérique. Ils y sont aujourd'hui au nombre de 1.360 (560 prêtres, 800 frères coadjuteurs et scolastiques). Ce chiffre représente plus du dixième du nombre total des membres de la Compagnie. Après s'être assez longtemps recrutés à l'étranger, les jésuites Américains se recrutent maintenant dans le pays même.

Les Lazaristes, cette congrégation fondée par St Vincent de Paul, avaient été arrachés du sol Français par la révolution. Mais ils subsistaient en Italie, et de cette branche Italienne, un prélat Français dont j'ai déjà écrit le nom, Mgr Dubourg, détacha, en 1815, un rameau qu'il transplanta aux États-Unis. Les fils Italiens de St Vincent de Paul s'établirent à Ste-Marie de Barreins, en Missouri, et leur congrégation ayant été relevée en France, y furent rejoints par un certain nombre de Français. Des rangs de ces prêtres est sortie une légion de missionnaires et d'éminents évêques, Mgr Rosati, Italien, qui administra le diocèse de la Nouvelle-Orléans et fonda celui de St-Louis, Mgr Odin, l'apôtre du Texas, Mgr Timon, mort en odeur de sainteté sur le siège

(1) « Au milieu des récentes et magnifiques constructions de cet établissement florissant, on aperçoit un corps de logis modeste et qui semble vieux dans ce pays, car il date d'environ un siècle : c'est celui où Carroll abrita ses anciens confrères et que, depuis 1806, ils n'ont plus quitté. De toutes leurs maisons, je ne crois pas qu'à notre époque il en soit une autre au monde qu'il leur ait été donné d'habiter aussi longtemps en paix et sans proscription. » (Cte de Meaux, p. 153).

qu'il avait fondé à Buffalo, et de nos jours, Mgr Ryan archevêque de Philadelphie.

L'ordre des Passionistes fut fondé à Rome, au XVIII^e siècle, par St Paul de la Croix, un saint qui, à l'exemple de l'apôtre des nations, ne voulait connaître que Jésus et Jésus crucifié. A notre époque, ils se sont répandus en Angleterre et y ont ramené à l'église Romaine, d'illustres personnages. Appelés aux Etats-Unis par l'évêque de Pittsburg, en 1852, ils possèdent aujourd'hui sept maisons, et un orateur populaire de grande renommée, le P. Fidelis, leur appartient.

Les Rédemptoristes sont nés, eux aussi, en Italie, aux XVIII^e siècle. St Alphonse de Liguori, leur fondateur, les destina à servir les âmes abandonnées. Ils sont arrivés en Amérique, en passant par l'Autriche et l'Allemagne d'où, en 1841, l'archevêque de Baltimore les attira pour prodiguer leurs soins spirituels à leurs compatriotes émigrés; et, depuis lors, ils se sont assez multipliés pour qu'on en trouve un groupe au milieu de toute agglomération Allemande. C'est de leurs rangs qu'est sorti le P. Hecker, fondateur d'une congrégation nouvelle dont j'ai déjà parlé, celle des *Paulistes*.

Inutile de rappeler qu'aux Etats-Unis, comme en France, les Sulpiciens forment, dans leurs grands séminaires, une partie du jeune clergé.

Disons encore, en quittant les religieux prêtres, que, dans ces dernières années, un ordre Français très militant, celui des Augustins de l'Assomption, a mis le pied sur le sol américain.

Les frères de la doctrine chrétienne ou *Frères chrétiens*, comme on les appelle en Amérique, avaient

paru, en 1830, au Canada. Dix ans plus tard, ils franchissaient la frontière et s'établissaient aux États-Unis. Depuis 1862, ces deux pays forment, chacun, une province de leur ordre. Aujourd'hui les Frères chrétiens se recrutent aux États-Unis et y tiennent des écoles dans 24 diocèses. A côté d'eux, les clercs de St Viateur et les Frères de la Croix sont aussi arrivés de France par le Canada, les Frères du Tiers-ordre de St François et les Frères de St-François-Xavier ont été envoyés à l'Amérique, les uns par l'Irlande, les autres par l'Allemagne. Ils sont tous voués à l'enseignement.

A suivre

CH. DE LAJUDIE.

I. — LA FOIRE DE BEAUCAIRE

Hier et aujourd'hui

Dans notre chère et belle Provence, et dans le Languedoc oriental, son frère, bien plus qu'en tout autre pays du monde, les joyeuses mélopées de jadis ne cessent de vibrer sur la harpe Eolienne du Souvenir, dont les modulations, divinement harmonieuses, pénètrent jusqu'aux plus profondes cavités du cœur humain. Je te salue, étonnant mystère d'où s'échappent à flots les rires et les larmes, cet étrange composé de la Vie, qui serait la dérision amèrement cruelle du Créateur à la créature, si elle n'avait un meilleur lendemain.

Non ! elles ne sont pas mortes encore nos vieilles coutumes provençales ; et, Dieu merci, elles ne mourront pas de sitôt !

Le soleil, cet éternel régénérateur des êtres et des choses, vivifie de ses innombrables rayons d'or les généreuses idées de notre belle race Greco-Latine ; et celles-ci, toujours rajeunies, jaillissent de nos cerveaux en ébullition, ainsi que l'onde pure et féconde de l'interminable fontaine de Jouvence, à

laquelle nòs lèvres enfiévrées brûlent d'étancher leur soif de bonheur et d'immortalité.

* * *

Ainsi je me disais, le soir du .. juillet 18.., jour baptisé, de temps quasi immémorial : — *lou Bèu Dimenché*. — dans ce pré merveilleusement beau, unique au monde peut-être ; dont les arbres , d'une végétation de plus en plus luxuriante , se mirent comme par enchantement , dans les flots du Rhône impétueux, sous un radieux ciel d'azur , jamais monotone, quoiqu'il soit uniformément pur,

Le vieux château des Montmorency, frère jumeau, plutôt que rival jaloux de celui de l'archi bon roi René, de douce mémoire , bâti sur la rive opposée du fleuve, au-dessus , dit la légende, de l'ancre infernal de la monstrueuse Tarasque , qu'il cache à tout jamais , de par la volonté sainte de Marthe , la vierge chrétienne, par qui elle fut terrassée ; — le vieux château des Montmorency , perché là-haut comme un nid d'aigle s, sur le vertigineux sommet d'un superbe rocher taillé à pic, se redressant plus majestueux au milieu de ses ruines gigantesques, découpait au clair de la lune et dans le vide de l'espace sans fin, sa fantastique silhouette sur le fond d'un ciel irradié par la tremblottante lueur des étoiles d'or ; et le fleuve orgueilleux déroulait la masse argentée de son interminable ruban, accompagnant ainsi de son harmonie fugitive, les rires de joie et les chants d'amour des marmoréennes Vénus de ce coin privilégié des dieux.

Heures de délicieuse volupté , vous n'êtes plus !

vous avez seulement vécu la vaporeuse durée d'un rêve enchanteur ; mais pourtant vous ne cesserez de vivre dans les mystérieux replis de mon âme. Oh ! je la vois encore cette voute de lumière multicolore, féériquement suspendue sous la verte frondaison des platanes, des ormes et des peupliers, où se déroulait , au son des galoubets et tambourins , une étourdissante farandole , dont les interminables anneaux, en ondulant avec une grâce enchanteresse, disputaient le prix de beauté au splendide miroir frangé de perles des eaux pluviales.

Le doux murmure des baisers et des sempiternels serments d'amour échangés par des lèvres roses, assoiffées de plaisirs, dans les énivrantes étreintes des mains indissolublement unies par les liens du cœur , charmaient mes oreilles de plus en plus amoureuses de ses notes ailées ! Eblouis sont encore mes regards, des œillades incandescentes lancées par les yeux profondément lumineux des filles de ce ravissant pays d'Arles, qui, tant que le monde sera monde, ne cesseront de porter sur leurs fronts de déesses l'étincelant diadème de la Beauté Antique : et, comme pour prolonger les charmes d'un songe pareil ; dans une éblouissante vision, j'aperçois les nombreux fils d'Adam accourus dans ce paradis toujours perdu mais aussi toujours retrouvé ; et , foule respectueuse, s'incliner devant le sceptre enchanteur, si délicatement tenu par leurs mains de reines divines ; puis, dans un élan d'extase admirative, baiser avec ivresse leurs pieds, délicats et mignons comme aucuns ; et de leur côté, ces Eves, calines et tentatrices comme leur mère, sourire éternellement d'espérance et d'amour



C'était la foire de Beaucaire, si célèbre jadis ! La vieille fée , qui d'un geste de sa baguette magique lui donna l'être sur les bords enchanteurs du Rhône aux flots rapides, tout à coup rajeunie, cessant en ce jour de joie de pleurer sur sa grandeur déchue, sortit du sein de l'onde ; et dominant alors de sa svelte stature tout un peuple accouru à son puissant appel, disait aux jouvencelles et jouvenceaux énamourés :

La vie est un songe ;
Tout n'est que mensonge,
Excepté l'amour !
Sous ce vert feuillage,
Aimez ! c'est votre âge,
Aimez sans retour !

Ce chant , éternel échos des cieux pleins de lumière, retentit encore à mon ouïe enchantée par ses modulations aériennes ; et tandis qu'aujourd'hui j'erre, solitaire et pensif, sous le splendide berceau de verdure de la prairie immense ; je vois, avec une tristesse résignée à demi , les traces légères laissées hier par la foule joyeuse sur le sable mouvant, disparaître une à une au souffle des zéphyr parfumés.

Ainsi vont les choses : — Grandeur et Décadence ; — ici-bas tout s'enchaîne ; tout à son lendemain !

L'Art, seul éternel, comme Celui dont il émane : le comprendre et l'aimer c'est le bonheur suprême.

II. — LA SAINT-GILLES

Il n'est assurément personne au monde qui, tout en aimant la Mère-Patrie, ne garde au fond de son cœur un plus grand amour pour le clocher natal : il n'y a donc rien d'étonnant, qu'ayant été, comme tant d'autres, fatalement arraché au mien par les trop cruelles exigences de la vie, — ainsi que la fleur éclore au soleil sur sa tige tremblante, qu'une main sacrilège arrache pour l'emporter sous un autre ciel, où elle s'étiole et se laisse mourir, — il n'y a donc rien d'étonnant, ai-je dit, que je donne libre cours à mes larmes, à la douce souvenance de ces beaux jours qui ne reviendront plus jamais : C'est du Félibrige le plus pur.



Premier Septembre ! — Ah ! que n'éveille point de souvenirs heureux une telle date dans l'âme de tout bon Saint-Gillois : c'est la foire et la fête patronale de ce beau pays, indissolublement uni à la Provence par sa double origine grecque : si le miel y est parfumé, l'huile y prend des teintes d'or pur et le vin des côteaux, ce parfum fortement renommé ; la langue de Mistral y résonne plus vigoureuse que partout ailleurs.

Depuis longtemps déjà la célèbre Héraclée des Phocéens n'existait plus, quand Aïguidios, fils des rois d'Athènes, méprisant les honneurs de la cour,

quitta sa chère patrie, après avoir donné aux pauvres le prix de ses biens : c'est en Arles, et auprès de l'illustre Césaire, que se fixa tout d'abord le royal solitaire, d'où le lustre de ses vertus , après l'avoir désigné à l'admiration publique, l'obligea de partir; et alors, remontant le cours du Rhône, qu'il franchit ensuite, afin de se cacher dans une des grottes superbes des rives du Gardon , il attendit l'heure marquée par la Providence à laquelle il devait fonder l'antique cité , orgueilleuse d'un nom pareil... — Saint-Gilles. — mais, hélas ! en a-t-il passé depuis lors de l'eau limoneuse et limpide dans le lit du fleuve impétueux où se mire l'azur d'un ciel aussi beau que celui de l'Hellade !



Ainsi je me disais, tout en me promenant, pensif et assoulé, sur le dernier plateau de cette chaîne de collines, couvertes de vignes et d'oliviers, où s'élevait jadis, fièrement campé sur ses bases solides, le superbe château des Raymonds, comtes de Toulouse : et le passé surgit soudainement à mes regards remplis de larmes à travers le prisme éblouissant d'une poétique évocation.

Soudainement je m'écriai :

Qu'est-ce donc l'existence ? — « une épreuve plus ou moins longue suivie d'un meilleur lendemain, — » répondit une voix mystérieuse ; et l'haleine des zéphyrs en chantant passa plus parfumée à travers le feuillage touffu des splendides peupliers du fleuve des fleuves et la chevelure des grands chênes.

L'Angelus égréna ses notes argentines dans l'air calme et retentissant ; l'étoile du matin disparut à

mes yeux ; c'était le jour après l'aurore. Tout à coup le soleil émergea, majestueusement drapé de pourpre et d'or, au-dessus des merveilleuses dentellures des Alpilles accroupies aux pieds du Ventoux ; et la tour d'Aiguesmortes souriant à celle de Bellegarde, ainsi qu'au gigantesque donjon de Beaucaire ; et le vieux château du bon roi René et celui de la princière maison des Baux, et les innombrables clochers d'Arles, avec la Sarrazine de ses arènes, dressèrent leurs cimes orgueilleuses vers le ciel, tout là-bas dans l'immense plaine, tandis que l'interminable ruban du Rhône se diaprait de plus en plus des sept couleurs du disque incandescent ; et j'entendis alors retentir dans le calme de la solitude, mêlés au bêlement des troupeaux repus, les joyeux hennissements des chevaux camargues, amoureux de la brume salée, qui accouraient ventre-à-terre dans un nuage de poussière d'or, conduits par leurs nobles gardiens, tristes à mourir de leur exil futur.

Pauvres bêtes ! elles aussi ont à subir les lois inéluctables de la destinée. Adieu les gras pâturages et la liberté ! Civilisation à outrance, voilà bien de tes coups ! Ah ! de combien l'existence des patriarches était plus douce que la nôtre ! Survint ensuite l'émouvante arrivée des farouches taureaux, que nous aimons à voir dans nos jeux olympiques s'élancer sur l'homme, et, pleins de rage, l'exhaler par leurs naseaux fumants.

Quel merveilleux spectacle ! Ceux-là seuls qui savent s'abandonner à l'ivresse des foules peuvent s'en faire une idée approximative.

Quand tout un peuple est à la joie, chacun se sent le cœur à l'aise : prenons la vie telle qu'elle est : pleu-

rer dans la tristesse et rire dans le bonheur, c'est la plus humaine formule de la philosophie pagano-chrétienne... Rires et Larmes!... ces mots, d'un éloquent symbolisme, la résument; et que serait la douceur des uns sans l'amertume des autres ?

Bien plus grande eut été mon allégresse, si, comme il y a de cela un nombre d'années déjà trop grand, j'avais vu porter en triomphe, dans les rues enguirlandées de verdure et de fleurs, sur le fond poétiquement harmonisé de tentures multicolores, les reliques et la statue du père de notre cité chérie, au joyeux tintement des cloches mises en branle, aux sons de la musique et des tambourins, dominés de temps à autre par la voix du salpêtre; et que n'aurais-je point donné pour entendre encore le chant inspiré de *l'Iste confessor*, soutenu dans le vaisseau de la superbe basilique par l'accompagnement des vieilles orgues en prière, si longtemps jouées par mon père, — un artiste inconnu, — au moment solennel, où le peuple, massé sur le perron et la place de l'église, recevait avec attendrissement la bénédiction du fondateur d'Egidiha!

O désolant *sunt lacrymæ rerum*! — tu seras donc éternellement vrai!...

C'était alors des jours heureux pendant lesquels l'âme étanchait sa soif inextinguible de bonheur et d'immortalité à la coupe de l'espérance dans les sphères de l'Idéal, son domaine; s'ils ne sont plus, ces jours de joie, la mienne est toute parfumée de leur impérissable souvenir!...

A. CHANSROUX.

LE R. P. OLLIVIER

A LA CATHÉDRALE DE NIMES

Nous avons eu le plaisir d'entendre tous les soirs pendant une semaine le R. P. Ollivier, l'illustre prédicateur dominicain. — Où cela ? à la Madeleine ? à St-Philippe du Roule ? — Point du tout : à Nîmes, s'il vous plait, à la Cathédrale.

Je comprends votre étonnement. Exception faite pour le P. Gaudeau, jésuite d'une rare distinction, il y a si longtemps que les chaires catholiques de Nîmes sont déshabituées des bons prédicateurs ! — Je parle des étrangers bien entendu. — Si longtemps qu'il n'y monte que de vagues parleurs, dont l'image, à peine la fin du carême arrivée, s'évanouit de notre esprit : pieux religieux, à coup sûr, mais dont la piété eût gagnée à être comme la fille de Gêronte, muette.

Le P. Ollivier, c'est l'antique tradition renouée, et renouée par un coup d'éclat, grâce au zèle du nouveau curé de la Cathédrale. Le succès a répondu à l'effort. Une foule immense n'a pas cessé de se presser au pied de la chaire, la foule des grands jours, c'est-à-dire beaucoup d'hommes, même des incroyants, même des dissidents. Dieu me pardonne, je crois qu'il y avait aussi des juifs ! Le P. Ollivier, s'il l'a su, a trop d'esprit pour s'en être fâché : il

aura été plus reconnaissant à ces hérétiques et à ces infidèles de leur bonne foi attentive qu'à certaines dévotes de leurs orthodoxes ronflements.

La belle, et saine, et virile parole ! Nous tremblions tout d'abord, car le sujet était la dévotion au Rosaire, sujet spécial, et qui est considéré — à tort, le Père nous l'a démontré — comme un sujet pour bonnes femmes. Nous nous disions : ou l'orateur sera esclave de son sujet, et nous serons noyés dans un froid mysticisme, ou il le laissera de côté, et alors les promesses du programme ne seront pas tenues. Vaines appréhensions : le P. Ollivier a traité le sujet annoncé et il a réussi à intéresser en édifiant.

Par quels moyens ? Par deux principaux .

Il nous a d'abord parlé notre langue. Si saint Dominique a eu ses arguments à lui pour propager cette dévotion parmi ces contemporains, le P. Ollivier n'a pas jugé que ce fut une raison suffisante pour ne nous servir que ceux-là. Le XIX^e siècle n'est pas le XIII^e. D'ailleurs il n'a rien inventé, il a mis à profit les indications de Léon XIII qui a montré dans une récente encyclique comment la pratique du Rosaire s'adaptait aux nécessités particulières du temps présent. L'orateur a développé les termes de l'encyclique, il en a suivi le plan, il en a en quelque sorte rempli le canevas. Parmi les maux de notre époque, n'est-il pas vrai que se place le dégoût des positions modestes ? Eh bien, le Rosaire enseigne l'humilité par le mystère de l'Annonciation. L'impatience de la pauvreté et du travail ? Le Rosaire enseigne la résignation à la pauvreté et l'amour du travail par le mystère de la

naissance de Jésus-Christ. La peur de la souffrance ? Le Rosaire enseigne la patience par les mystères douloureux. Et ainsi de suite. Ce sont là les propositions des sermons du P. Ollivier. On le voit, c'est une manière de parler du Rosaire, qui peut paraître un peu large, mais qui vivifie, rajeunit, modernise, si j'ose dire, cette dévotion presque sept fois centenaire.

En second lieu, le P. Ollivier se met dans ses sermons, et en s'y mettant, il y met quelqu'un, une personnalité pleine de vie et de relief.

Son éloquence est puisée aux sources mêmes de l'Écriture, et je n'ai pas besoin d'ajouter aux sources les plus orthodoxes. Mais elle est originale par le commentaire qu'elle en fait. On n'a pas, en l'entendant, cette impression de « déjà vu » qui accable dans la plupart des sermons. On sent, au contraire, que l'esprit et le cœur de l'orateur ont pris directement contact avec le texte sacré, et que c'est de ce contact immédiat que jaillissent tant de vues neuves et saisissantes. Ce n'est pas sa faute, au P. Ollivier, si ces qualités ne sont pas appréciées comme il faut par tout le monde, si elles ne sont pas ce qui frappe le plus beaucoup de ses auditeurs. Quoi de plus beau pourtant que sa conception de l'homme et de la vie, ou plutôt que la conception que le Christianisme en a apportée et que l'orateur a magnifiquement développée devant nous ! Le travail est la loi de l'humanité. Vivre, c'est agir. Le travail est l'honneur de l'homme, parce qu'il le rend le plus possible semblable à Dieu, à l'image duquel il a été créé, en lui donnant l'indépendance d'abord, ensuite la faculté, toujours plus grande, de répandre le bien-être au-

tour de lui, dans sa famille et dans la société.— Mais alors le travail n'est pas une déchéance ? le châtiement de la faute d'Adam ? — Point du tout ; et le nombre des auditeurs pour lesquels une pareille théorie a été une révélation, s'ils veulent être francs, est considérable. En introduisant l'homme dans le Paradis, Dieu entendit lui en confier la garde et l'exploitation, *ut custodiret et operaretur eum*. Or, le Paradis étant par définition un lieu d'honneur et de délice, il s'ensuit que, dans la pensée même de Dieu, le travail, *opera*, a été considéré dès l'origine comme un délice et un honneur. Ce qui en a fait une déchéance et une punition, ce sont les conditions de fatigue et de stérilité auxquelles, après la chute, il s'est trouvé irrémédiablement associé. Je passe la théorie sur la richesse, sur le plaisir, sur la souffrance, d'autres encore, si insolites, si hautes que pas mal d'auditeurs, et surtout d'auditrices, impuissants à comprendre, ont du se borner à admirer.

En revanche, ce qui a sauté, ce qui a trop sauté aux yeux, ou plutôt aux oreilles de tout le monde sans exception, c'est le côté satirique de l'éloquence du P. Ollivier. Je sais bien qu'il était impossible qu'il en fût autrement. L'orateur manie la verge d'Aaron avec une si véhémence furie, qu'on est bien obligé d'en sentir passer sur sa tête le sifflement. « Il frappe comme un sourd », aurait dit de lui M^{me} de Sévigné avec autant de raison que de Bourdaloue. Seulement, un sourd ne s'entend pas frapper, tandis que le P. Ollivier s'entend, et continue : « Je ne me suis pas fait moine, s'est-il écrié, pour que les dames me trouvent charmant ou que les hommes me sou-

rient sur mon passage.» Vieillards débauchés, hommes mûrs oisifs, jeunes gens fainéants et corrompus, tous défilent sous la bastonnade, et surtout les fils de famille, gommeux et bons à rien, dont l'unique souci est de découvrir l'héritière aux pieds de laquelle ils déposeront leur intelligence vidée et leur corps précocement disloqué par le plaisir. Les femmes ont leur tour : mères indignes de ce nom, soit qu'elles se déshonorent pour leur compte, soit qu'elles jettent l'hameçon à ces fêtards dont elles rêvent de faire leurs gendres ; jeunes filles poussées en herbes folles, poupées de modiste affolées de toilettes nouvelles, ou demi-vierges déjà déflorées par le flirt. Le P. Ollivier a la dent dure. Ses peintures de mœurs ont le trait en relief, la couleur crue. Lui en ferons-nous un reproche ? Moi, pas. J'aime la propriété des termes. Et je constate en passant que beaucoup de personnes qui prétendaient s'en scandaliser sur les lèvres du P. Ollivier, toutes les fois qu'elles ne l'y trouvaient pas, s'en retournaient désappointées : « Ce soir, disaient-elles, il n'a pas été aussi intéressant. »

Il y a donc du Savonarole dans cet impitoyable censeur des mœurs présentes. Mais le P. Ollivier rappelle encore son célèbre prédécesseur du XV^e siècle, dominicain comme lui, par un autre côté, par le souffle démocratique qui circule dans tous ses sermons. Les fils de saint Dominique, surtout restaurés par Lacordaire, ont toujours nourri une faiblesse pour la démocratie. Issu d'une grande famille sans doute, mais disgraciée par la fortune, et lui-même fils d'ouvrier, le P. Ollivier considère le travail comme la loi de la vie, et ne consent à donner

qu'à ceux qui travaillent, des bras ou du cerveau peu importe, le beau nom d'hommes et de créatures de Dieu. Car le travail, de par la volonté expresse de Dieu, est l'instrument par excellence de la rédemption et du relèvement des fils d'Adam. Chacun doit gagner *son* pain, même le millionnaire. Quiconque mange le pain gagné par autrui, fût-ce par son père, est un inutile, ou plutôt un nuisible, car celui qui ne sert pas, nuit. Le riche ne doit voir dans la richesse qu'un moyen de travailler sur un champ plus étendu, et dans l'intérêt, non plus de soi seulement, mais des autres. C'est pourquoi le P. Ollivier n'a pas d'anathèmes trop virulents contre ces nobles et ces riches qui dépensent toute leur activité à jouer, à faire courir ou à entretenir des filles. Il n'est pas un révolutionnaire — les moines ne profitent pas, dit-il, aux révolutions — mais il déclare ouvertement que s'il avait, comme la Providence, le pouvoir de déchaîner des révolutions, autrement dit de les arrêter au point précis où il le voudrait, il en ferait une à chaque génération, à seule fin de débayer la terre de tous ces inutiles et de tous ces oisifs qui prennent au soleil la place des laborieux : feuilles mortes et branches sèches qu'un vent d'orage nous rendrait service de balayer. Car ce sont ces frelons de la ruche humaine qui excitent les colères du peuple, et qui le portent quelquefois aux pires excès. Le P. Ollivier ne justifie pas ces excès, mais il les comprend, et bravement il les excuse, quand il songe à quoi ils sont dus : au spectacle révoltant de l'égoïsme, de la fainéantise et de l'inconduite des privilégiés de la fortune ou de la naissance.

Vaillante colère ! Elle a eu ses exagérations, j'y consens, mais elles trouvaient leur excuse dans l'entraînement de l'orateur et dans l'optique de la chaire. Mise au point, la leçon était juste, elle était à sa place à Nîmes aussi bien qu'à Paris. Il n'y avait qu'une chose, mon Père, qui fût déplacée ici. Vous avez parlé tout le temps de descendants de croisés et de riches qui gaspillent. Bien peu de nos gentilshommes, mon Père, remontent aussi haut, et de nos millionnaires pas un n'est prodigue....

Après avoir admiré tout ce qu'il y a d'orthodoxie originale, de pénétration morale, d'élévation, de sympathies démocratiques dans l'éloquence du P. Ollivier, il serait assurément puéril d'insister sur la forme de langage dont ces qualités supérieures sont revêtues. Aussi bien l'orateur nous met-il à l'aise sur ce point, puisqu'il nous a avertis par deux fois qu'il n'était pas venu *parler devant* nous, mais *causer avec* nous. Je lui appliquerai la définition du bon orateur donnée par Fénelon : « il pense, il sent, et la parole suit. » Le P. Ollivier pense clairement, et ses développements sont clairs et bien ordonnés. Il sent vivement, et sa parole est vive, d'une vivacité quelquefois hardie, pour ne pas dire plus. Elle est généralement facile, agréable, simple avec force, étoilée d'images, tantôt grandioses, tantôt gracieuses, toujours neuves. L'organe est puissant, sans exclure la finesse ironique ou la douceur attendrie. Le geste est beau, et savamment mesuré.

En résumé, saluons dans le P. Ollivier un de nos premiers orateurs catholiques actuels. Disciple de Lacordaire, il a une hauteur de vues et une noblesse de sentiments auxquelles on ne rend pas tout de

suite hommage, occupé qu'on est par ses coups de boutoir : à la longue, elles paraissent davantage. Néanmoins, si je m'imposais la tâche, périlleuse après si peu d'auditions, de dégager de son talent saisissant et populaire le trait caractéristique, je me rangerais au jugement instinctif de la foule, je reconnaitrais qu'il est avant tout un moraliste et qu'il représente éminemment dans la chaire la satire des mœurs contemporaines.

XXX.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES. — IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT

LE CENTENAIRE DE FLORIAN

Jean-Pierre de Claris de Florian était issu d'une famille anoblie depuis près de trois siècles, et qui avait obtenu, en 1723, des lettres de maintenue de noblesse, nonobstant la dérogeance encourue par quelques-uns de ses ancêtres, comme récompense des services rendus à l'État par plusieurs de ses membres, dans la campagne de 1692.

Les armes de la famille de Florian étaient d'or à l'aigle éployée de sable et au chef d'azur chargé d'un soleil d'or.

Où était né notre poète ? La question est controversée — comme pour Homère. — M. Albin de Montvaillant, son biographe (1), assure qu'il est né à Sauve, malgré le témoignage de Rosny, de Jauffret, de Charles de Lacretelle, de Quérard, de Bouillet, de Sainte-Beuve, d'Ad. Pieyre, etc., qui lui assignent pour lieu de naissance le château de Florian.

M. de Montvaillant se base principalement sur ce passage des *Mémoires d'un jeune Espagnol*, où Florian s'exprime ainsi : « Je suis né à *Cogollos*, PETITE « VILLE du royaume de Grenade. » Or, dit cet auteur, si cette appellation cache absolument le nom

(1) *Florian, sa vie, ses œuvres et sa correspondance*, par M. Albin de Montvaillant, Paris, Dentu. 4 vol. in-8, 228 p.

véritable , il est impossible d'y voir une désignation de château. » Ce qui est certain, c'est qu'il a été baptisé à Sauve (1), le 12 mars 1755, six jours après sa naissance.

Sur les terres de l'ancienne commune de Comiac de Florian (2), réunie aujourd'hui à celle de Logrian, dans une de ces belles vallées du Languedoc, que terminent les majestueuses croupes des Cévennes, son aïeul avait bâti un château hors de proportion avec l'importance réelle du domaine (3).

(1) *Sauve*, 2.440 h., chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan.

Extrait des actes curiaux de Sauve pour l'année 1755.

« Le douzième mars du même an, a été *baptisé* Jean-Pierre de « Claris de Florian, né le sixième du présent, fils de noble Fran- « çois de Claris de Florian, lieutenant de cavalerie, et de dame « Gilles Salgues, mariés ; son parrain a été messire *Jacques Pierre* « de Gailhan, conseiller à la cour souveraine des aides, *comtes* et « finances de la ville de Montpellier, faisant pour noble Jean de « Claris, seigneur de Florian, aussi conseiller en la même cour ; « sa marraine, dame Jeanne de Vibrac, épouse de noble Louis « Durand de *Vezenobre*, faisant pour dame Marthe Flaugugier, « épouse de M. Jean Salgues, avocat au Parlement ; Vibrac de « Sauve ; Gailhan, le *clerc* de Florian, et Flotard, curé, signés au « registre. »

D'après M. de Sales de Salèles, on voit encore dans une maison, appartenant à la famille Dufour, située à l'extrémité de la ville de Sauve, au quartier du Pont-Vieux entre deux tourelles rondes, regardant au Nord, l'appartement où Florian serait venu au monde.

(2) *Logrian et Comiac de Florian*, 242 habitants, canton de Sauve, château où naquit Florian. Adolphe Joanne, *Géographie du Gard*, 1892.

(3) Le château de Florian, situé à 15 kilomètres d'Anduze (4.069 h., arrond. d'Alais, dépend du canton de Sauve. Brûlé pendant les guerres de religion, il fut reconstruit sous Louis XIV. Le caractère en a été modifié depuis par des transformations successives. Les lieux mêmes qui l'environnent ont changé d'aspect ; les bois de grands chênes qui l'entouraient de leurs ombrages ont été abattus, pour faire place à des allées de mûriers plus prosaïques.

Cette habitation, élevée dans un site à la fois sauvage et pittoresque, fut vendue vers 1782, par Florian lui-même à M. Bousquet, d'Anduze, qui la céda ensuite, en 1805, à M. Cabanne, dont le descendant actuel, l'honorable membre du Conseil Général du Gard, a su donner à ce château, désormais historique, par des agrandissements et des restaurations de bon goût, une ampleur et une élégance qu'il n'avait pas à l'origine.

C'est auprès de son aïeul, pour lequel Florian professait constamment une respectueuse affection, qu'il passa ses premiers ans, l'accompagnant dans ses promenades champêtres ; sous les auspices de ce vieillard aimable et instruit, doué de beaucoup d'esprit et d'une vivacité prodigieuse, malgré ses quatre-vingts ans, Florian ouvrait ainsi son cœur aux effusions de la nature, qu'il a célébrée avec tant de chaleur dans ses écrits.

Florian se plaisait à évoquer plus tard, dans ses idylles, le souvenir de ces pérégrinations par monts et par vaux.

Je ne résiste pas au désir de vous citer, comme exemple, malgré son étendue, une de ses tirades empreinte de cette douce mélancolie, imagée et colorée, que Bernardin de Saint-Pierre, seul après lui, devait reproduire avec un sentiment si profond.



« Beaux vallons, fortunés rivages, où, encore
« enfant, j'allais cueillir des fleurs ! Beaux arbres,
« que mon aïeul planta, et dont la tête touchait les

« nues, lorsque, courbé sur son bâton, il me les
 « faisait admirer ! Ruisseaux limpides, qui arrosez
 « les prairies de Florian, et que je franchissais avec
 « tant de peine et de plaisir, je ne vous verrai plus !
 « Je vieillirai tristement, éloigné du lieu de ma
 « naissance, du lieu où reposent mes pères, et si je
 « parviens à leur âge avancé, le beau soleil de mon
 « pays ne ranimera pas ma faiblesse. Ah ! que ne
 « puis-je au moins espérer que ma dépouille mor-
 « telle sera portée dans le vallon où, enfant, j'ai vu
 « bondir nos agneaux ? Que ne puis-je être certain
 « de reposer sous le grand alisier, où les bergères
 « du village se rassemblent pour danser ? Je vou-
 « drai que leurs mains pieuses vinssent arroser le
 « gazon qui couvrirait mon tombeau ; que les en-
 « fants, après leurs jeux, y jetassent leurs bouquets
 « effeuillés. Je voudrais enfin que les bergers de la
 « contrée fussent attendris en y lisant cette inscrip-
 « tion :

« Dans cette demeure tranquille
 « Repose notre bon ami ;
 « Il vécut toujours à la ville,
 « Mais son cœur fut toujours ici. »

Cette touchante apostrophe renferme tout Florian,
 et je devrais m'arrêter pour vous laisser sur cette
 impression...



S'il fallait pourtant chercher le secret de cette ten-
 dresse émue, si rare chez la plupart des écrivains

froids et sceptiques de son temps , c'est dans l'affinité de sa nature avec celle de sa mère qu'il faudrait le trouver (1).

Florian n'avait point eu le bonheur de la connaître, mais il n'en parlait qu'avec l'expression d'un profond regret, que l'âge n'atténua point, et dont nous pouvons saisir l'influence sur sa propre destinée littéraire.

Il se plaisait à se la représenter, comme on la lui avait dépeinte, belle, bonne, aimante, et ne pouvait se consoler d'être privé d'un tel trésor. Voyant un jour, raconte M^{me} Amable Tastu, pleurer un petit paysan, que sa mère avait corrigé : « Tu es bien heureux, toi, lui dit Florian, tu peux être battu par « la mère. »

Ce sentiment de la tendresse filiale , qui le possédait si entièrement , il le peignit plus tard , en termes éloquents, dans le préambule de son poème de *Ruth*, couronné par l'Académie Française, en 1784 , que vous me permettrez de vous citer :

- « Le plus saint des devoirs, celui qu'en traits de flamme,
- « La nature a gravé dans le fond de notre âme,
- « C'est de chérir l'objet qui nous donna le jour !
- « Qu'il est doux de remplir ce précepte d'amour !
- « Voyez ce faible enfant que le trépas menace ,
- « Il ne sent plus ses maux quand sa mère l'embrasse. »

(1) Une inclination mutuelle fut la seule inspiration qui avait déterminé le mariage des parents de Florian , malgré une certaine opposition de sa famille. Cette union paraît avoir été très heureuse, mais la pauvre mère ne jouit pas longtemps de ces joies du foyer : elle mourut un an après la naissance de notre poète. Le père de Florian , inconsolable , ne voulut pas entendre parler d'un second mariage, et se voua à l'éducation de ses enfants (le second fils mourut très jeune), et à l'amélioration de sa fortune déjà bien compromise : la terre de Florian était tout ce qu'il possédait , et encore était-elle grevée d'hypothèques.

C'est de sa mère que Florian croyait tenir ses talents.

Elle était née en Espagne, et c'est peut-être à cette particularité qu'il faut faire remonter l'inclination si prononcée que Florian manifesta toujours pour la chevaleresque Ibérie, dont il a chanté le grand capitaine *Gonzalve de Cordoue*. — Il avait aussi cherché à populariser en France le chef-d'œuvre du plus illustre des écrivains espagnols, Cervantès, par sa traduction de *Don Quichotte*, traduction d'une lecture attachante, mais trop fleurie, et trop élégante pour être fidèle : comme l'a dit Marie-Joseph Chénier, « sous le prétexte de corriger des situations, des libertés de style et des gaietés qui lui semblaient trop hardies, ce sont souvent les vraies beautés et le génie même qu'il supprime à son modèle. »

Florian s'était aussi proposé, dans les dernières années de sa vie, de publier l'histoire de l'Espagne ; il en avait déjà écrit, en des termes que les meilleurs juges ont trouvés excellents, toute une période, sous le titre de *Récit historique sur les Maures*.

D'ailleurs, le souvenir des liens qui, au Moyen-Age, unissaient à l'Espagne la France méridionale, ne s'est jamais effacé au sein de nos populations.

Pendant trois siècles (à partir de 1113) que fleurit l'illustre maison des Béranger, comtes de Barcelone et de Provence, il s'établit, entre ces nations voisines, une vraie fusion qui amena celle de la langue et de la littérature. Il y a identité complète à cette époque entre les écrivains des deux côtés des

Pyrénées, comme le dit, dans son langage imagé, le grand écrivain espagnol Victor Balaguer, en son bel ouvrage *Los Trovadores*, les Troubadours.

Marsella y Barcelona se miraban, como en un espejo común, en el mismo mar; las mismas brisas acariciaban sus frentes; al rayo del misma sol se solazaban; tenían el mismo origen, le misma historia, y la misma lengua (1).

Le goût inné de Florian pour l'Espagne et ses auteurs s'expliquait donc par les traditions de sa race et de son pays.

Envoyé dans une pension, à Saint-Hippolyte-du-Fort, petite ville du voisinage (2), le jeune Florian se fit remarquer par son intelligence précoce; mais c'était avec une joie toujours nouvelle qu'il se retrouvait au château de son aïeul, où il partageait les loisirs de ses vacances entre les livres de sa bibliothèque (*l'Illiade* était celui qui lui plaisait le plus), entre les longues excursions et la chasse où, un petit fusil en main, il aimait à arpenter les rampes ardues des collines environnantes, heureux de rapporter, le soir, son modeste gibier qui, nous dit-il, se composait surtout de moineaux.

A dix ans, il était placé à Paris pour continuer, dans la carrière des armes, les traditions de sa famille, auprès de son oncle, le frère aîné de son

(1) Marseille et Barcelone se mirent comme dans un miroir unique dans la même mer; les mêmes brises caressent leurs rives; au rayon du même soleil, elles se réchauffent: elles ont la même origine, la même histoire, la même langue...

Tome 1^{er}, p. 23. Madrid, 1892.

(2) Saint-Hippolyte-du-Fort, 4,079 habitants. Chef-lieu de canton de l'arrondissement du Vigan, à cinq ou six kilomètres du château de Florian.

père, le marquis de Florian, colonel des dragons de la Garde du Roi, qui avait épousé la propre nièce de Voltaire. Ces bons parents obtinrent de son père de se charger de son éducation. Plus tard, ils lui laissèrent toute leur fortune. « Je n'avais pas besoin, disait-il à cette occasion, de ce bienfait pour les pleurer ».



La tante de Florian ne tarda pas à le conduire à Ferney où elle le présenta à Voltaire.

C'est ainsi que s'établirent des rapports d'affection et de quasi-parenté entre le jeune Cévenol et le vieux patriarche de Ferney, alors l'arbitre du monde philosophique et littéraire. Voltaire l'accueillit avec amitié, enchanté de son esprit naissant, de sa gentillesse et de ses vives réparties. La première entrevue de Voltaire avec l'enfant se passa à lui débiter, avec l'accent que le poète savait y mettre, la fable *du Marchand, du Gentilhomme, du Pâtre et du Fils du Roi*, par La Fontaine.

Qui sait si, de cette leçon, donnée sans prétention, ne sortit pas le germe qui devait faire éclore notre futur fabuliste ?

Voltaire, dans une lettre datée du 16 janvier 1767, et adressée au marquis de Florian, exprime ainsi l'affection qu'il porte au gracieux adolescent : « Florianet a écrit une lettre charmante en latin à « Père Adam. Je vous prie de le baiser pour moi « des deux côtés. »

Confié à son aumônier (car Voltaire avait un aumônier), pour lui enseigner les éléments du latin,

Florian faisait souvent, à la dérobée, corriger par Voltaire lui-même, ses thèmes et versions que le précepteur trouvait ensuite excellents.

Mais ce qui lui plaisait le plus c'étaient les représentations données sur le petit théâtre, installé à Ferney, et où Mlle Clairon venait jouer la comédie.

Un jour, c'était la fête de la célèbre actrice, on chargea Florian, déguisé en petit berger, et donnant la main à une petite bergère, de lui réciter des couplets en dialogue, composés par Voltaire, qui débutaient ainsi :

« Je suis à peine à mon printemps

« Et j'ai déjà des sentiments. »

Florian raconte qu'il était vêtu de blanc, que son habit, son chapeau, sa houlette, étaient garnis de rubans roses. « La jeune fille que j'accompagnais, ajoute-t-il, soutenait avec moi une grande corbeille pleine de fleurs ».

« Ne voilà-t-il pas, dit Sainte-Beuve, dès l'entrée, « toute une vie qui se dessine et le jeune Florianet « (le surnom que lui avait donné Voltaire ne le « quitta pas de longtemps), ne commençait-il pas, à « quatorze ans, l'innocente pastorale d'*Estelle et* « *Nemorin*. »

En 1768, il était admis, comme page, dans la maison du duc de Penthièvre, un des descendants du duc de Maine, légitimé par Louis XIV, auprès duquel son oncle était appelé par son service d'écuyer. Ce grand seigneur, possesseur de richesses immenses, en faisait le plus noble usage, dans sa superbe résidence de Sceaux, et sa vertu austère qui contrastait avec les mœurs désordonnées, que la

Régence avait transmises aux classes élevées, fut pour Florian le plus solide exemple qui pût être proposé à sa jeunesse.

Il aurait dû, à cette école, travailler beaucoup, car il était entouré de maîtres en tous genres, pour le dessin, l'écriture, les langues, les mathématiques, la musique, les exercices d'armes, de danse, de voltige, etc. — un vrai M. Jourdain.

Mais cette éducation ne fut pas trop surveillée. « Je passais, dit-il dans les Mémoires de sa jeunesse, ma vie sur les chemins ou à l'église, car le duc était très dévôt et voyageait sans cesse. Aussi je n'étudiais guère, et comme mon projet était d'entrer dans la cavalerie, je croyais qu'il était inutile de s'appliquer à autre chose qu'au cheval. » Dans les nombreux voyages dont il parle figurent plusieurs excursions à la Trappe, en compagnie du duc de Penthièvre. La sévérité de la règle de ces pieux cénobites ne paraît pas avoir altéré l'humeur joviale de Florian. Il travaillait dans cette solitude, d'où il retournait à Paris, avec ce caractère gai, ouvert, qu'il portait dans la société.

C'est à cette époque que se place une anecdote qui indique toute la vivacité d'esprit de Florian, et son étonnante faculté d'assimilation. On raconte que, mis au défi par le curé de Saint-Eustache de composer un sermon, le jeune page écrivit, sans désemparer, un discours sur la Mort, — dont le manuscrit original est conservé à la bibliothèque nationale. — Dans cette homélie, où l'on sent passer comme un souffle de Bossuet, Florian se livra aux plus hautes considérations sur le néant des choses humaines, qui ravirent d'admiration ses auditeurs et lui firent

gagner son pari dont l'enjeu, en bons louis d'or, fut payé par le duc de Penthièvre.

Cet apprentissage, si paternel auprès de ce bon et puissant protecteur, était un acheminement à la profession des armes. — Le voilà donc à l'entrée de la vie, ayant pour protecteurs le petit-fils de Louis XIV et Voltaire. Le duc de Penthièvre, qui le baptisa à son tour du surnom de *Pulcinello* (polichinelle), veillait paternellement sur lui, et le soir allait lui-même l'enfermer dans sa chambre.

*
* *

A seize ans, Florian entrait donc dans le corps royal d'artillerie, dont le siège était alors à Bapaume. Dans cette école, Florian se montra fort assidu au travail, tout en trouvant le temps de donner ou de recevoir force coups d'épée dans des duels, et de poursuivre une longue correspondance avec la jeune nièce de *Gresset*, l'auteur de *Vert-Vert*.

Mais cette école ne tarda pas à être licenciée à la suite de la turbulence des élèves, et le siège en fut transféré à Brienne, d'où devait sortir, quelques années après, un lieutenant destiné à remplir l'univers des surprises de sa gloire, Napoléon Bonaparte.

Les jeunes gens de l'école de Bapaume furent renvoyés, pour la plupart, à la suite, dans divers régiments d'artillerie. Florian rentra dans sa famille. Là, son père décida qu'il s'engagerait dans la marine.

Qu'allait devenir la vocation du futur chantre de Galatée et d'Estelle, au milieu des océans ?

Mais le duc de Penthièvre était là, et grâce à sa

protection, Florian, tout en conservant son grade dans le corps des dragons, obtint, à titre de réforme, la faveur de demeurer lui-même, chez le duc, en qualité de gentilhomme attaché à sa maison, à Paris, en son bel hôtel de Toulouse, dans un appartement agréable, organisé avec goût, jouissant d'une bibliothèque choisie. Le voilà donc à vingt ans, ayant le bel uniforme de capitaine de cavalerie Louis XVI, qu'il porte fièrement, au centre de la société la plus élégante et la plus polie qui se soit jamais rencontrée. C'est là que l'ennui, inséparable du cœur humain, l'inoccupation, des succès de salon, le patronage et les encouragements de Voltaire, et aussi le désir honorable de contribuer, par le profit qu'il comptait retirer de ses ouvrages, à payer les dettes de son père, jetèrent Florian dans la carrière littéraire, où il devait cueillir plus de lauriers que la profession des armes ne lui en eût sans doute procuré.

Je viens d'indiquer la médiocrité de sa fortune comme une de ces causes qui le poussèrent vers un travail opiniâtre. C'est Florian qui nous en a fait connaître lui-même l'origine dans l'histoire piquante de la première partie de sa vie, qu'il a publiée sous le titre de *Mémoires d'un jeune Espagnol*, dans lesquels, pour dérouter le lecteur, il a *anagrammé* les noms des localités et des personnages auxquels il fait allusion : ainsi Florian y est transformé en *Niaflor*, etc.

Il nous apprend donc dans ce récit, que son grand-père — qu'il a pourtant dépeint en termes si touchants, dans *Estelle* et *Némorin*, — avait la passion du jeu, celle des plaisirs, la manie des procès

et enfin celle de la bâtisse. « Or, dit-il, comme l'une
« d'elles suffit à ruiner l'homme le plus opulent,
« nul ne sera surpris de l'état où mon père a trouvé
« sa succession, qu'il n'a pu améliorer malgré ses
« efforts, en travaillant lui-même les terres, et con-
« duisant la charrue sur ce sol âpre et peu fertile,
« avec lequel il fallait lutter. »

Fidèle au devoir et par respect pour la mémoire des siens, il se dessaisit de tout ce qu'il possédait, château et domaine de son aïeul, afin de payer intégralement les dettes, se bornant à soustraire de la vente une petite maison, en faveur d'une vieille servante de son père, qui l'avait connu enfant, et qui eut la douleur de survivre à Florian. Elle ne parlait jamais, plus tard, de son jeune maître, que les larmes dans les yeux.

Ce sacrifice, Florian l'accomplit sans tristesse. « Je suis condamné, disait-il en écrivant à un ami, « en 1773, à ne jamais avoir de campagne, et pour « m'en dédommager, je me suis emparé de la nature. « Avec cela et votre amitié, je ne regretterai rien. »

Ces revers ne modifièrent pas son humeur, et s'il osait peu se livrer à sa gaieté naturelle dans ses ouvrages, selon la remarque de M. de Lacretelle, « il avait le privilège d'inspirer partout la joie par ses bons mots, ses contes et ses chansons. »

Mais tout devait sourire à Florian dans la carrière des lettres.

Dès 1779, il adressait à l'Académie Française qui avait donné, pour sujet de prix de poésie : « *l'Abolition du servage dans les domaines du roi* » une pièce qui fut couronnée sous ce titre : « *Voltaire et le serf du Mont Jura.* » Cette récompense, émanée du pre-

mier corps littéraire de France, devint pour Florian un irrésistible encouragement.

En 1783, il publia *Galatée*, son premier roman, imité, quant au fond, de Cervantès, mais dans lequel il cherchait à marcher sur les traces de Gessner, le mélancolique auteur de la *Mort d'Abel*. La Harpe, — dont l'opinion comme critique avait tant d'autorité — constata le succès de Florian, qu'il qualifia de « jeune homme à l'esprit heureux et naturel. » Quatre ans après *Estelle* et *Némorin*, son chef-d'œuvre, dans le genre pastoral, mit le sceau à sa réputation d'écrivain.

Peu de livres ont produit un pareil retentissement. Les Etats du Languedoc, alors réunis sous la présidence de l'archevêque de Narbonne, acceptèrent la dédicace de ce roman. La délibération, prise à ce sujet, le 21 février 1789, s'exprime ainsi : « Cet ouvrage ne respire, d'un bout à l'autre, sous « le voile de l'amour, qu'amour de la patrie, que la « raison, embellie par la seule parure de la nature « et de la vertu. » Il ne faut pas dès lors s'étonner, si à trente-trois ans, à peine, l'Académie Française l'appelait au fauteuil qu'avait occupé le cardinal de Luynes. Dans son discours de réception, prononcé le 16 mars 1788, il faisait, en présence du duc de Penthièvre, l'éloge de ce bienfaiteur insigne, celui de Voltaire et de Buffon, avec lequel il avait été en correspondance.

Retenons de ce discours ces utiles et justes considérations : « Si l'amour du travail rend heureux, « dans tous les âges, il est surtout profitable dans « la jeunesse ; c'est lorsque les passions fougueuses luttent sans cesse contre une raison faible,

« qu'il est nécessaire de donner de l'aliment à cette
« activité inquiète, et d'arracher sa vie à l'ennui
« après lequel marchent souvent les vices. Tra-
« vaillez, disait-il, en s'adressant aux jeunes gens
« de son temps, et vous trouverez dans l'étude des
« jouissances pures ; vous éviterez des repentirs
« amers, en méditant sur la vertu, en cherchant
« toujours à la peindre. Ce sera le prix réservé à
« vos efforts. Votre valeur prendra bientôt une nou-
« velle énergie, car la valeur s'élève avec l'âme ; vous
« deviendrez meilleurs et plus heureux ! »

Nobles leçons que devrait méditer certaine école littéraire de nos jours, qui ne se complait que dans la peinture des plus méprisables instincts !

Florian recevait, à la même époque, la croix de Saint-Louis, le brevet de lieutenant-colonel et une abbaye pour une de ses tantes.



La lecture des premiers ouvrages de Florian est loin de nous inspirer le même engouement qu'à ses contemporains.

La fadeur et la monotonie des intrigues qui s'y déroulent, l'invraisemblance des mœurs idylliques, attribuées à de vulgaires gardiens de troupeaux, lasseraient bien vite nos organismes intellectuels, blasés, en quête d'émotions violentes, puisées dans un naturalisme sans voile, d'où l'idéal est banni.

Mais au XVIII^e siècle, tout était au tendre. Les bergers étaient en honneur, et l'on avait fait, dans cette voie, bien du chemin, depuis les *Chères Brebis* de Madame Deshoulières et de Segrais. Les poèmes

larmoyants de Gessner avaient mis en vogue cette littérature douceuse, qui considérait comme les types les plus achevés de mœurs élevées et pures, dignes d'être proposés à l'imitation de la société la plus distinguée, les jeunes bergers, les timides bergères, devisant sur les prés fleuris, jouant de la musette, groupant, autour d'eux, leurs moutons frisés et parés, avec leurs houlettes enguirlandées !

Comme par une secrète opposition au courant de dépravation, qui venait de trop haut et de trop loin pour pouvoir être endigué, les duchesses et les marquises, sous leurs satins bouffants et leurs plumes flottantes, ne rêvaient plus, au milieu des fêtes de la cour, que villages et plaisirs champêtres, que danses et rondeaux sous la charmille.

La reine elle-même se faisait bergère à Trianon :

- « Chapeaux ornés de fleurs, houlettes, panetières,
- « Corsets enrubannés, élégantes chaumières,
- « Triomphaient à l'envi ! le galant madrigal,
- « Pour plaire, se paraît d'un vernis pastoral.
- « Alors, on vit, parfois le jupon sur les hanches,
- « Après un gai repas de lait et de pain bis,
- « De royales beautés presser de leurs mains blanches
- « Les mamelles de leurs brebis (1). »

Jean-Jacques Rousseau, avec son sentimentalisme d'emprunt, avait mis en faveur, dans son *Emile*, la théorie de l'innocence native de l'homme, se maintenant pure dans les champs, au milieu des forêts, loin des influences néfastes d'une civilisation toujours corruptrice, d'après ce philosophe mo-

(1) M. Valéry-Montbart, avocat en Dordogne, 2^e prix du concours d'Anduze.

rose et jaloux de toute supériorité sociale. Au sein d'un monde raffiné, en matière de plaisirs et de goûts, avide de chercher la solution des problèmes les plus ardues et les plus profonds, on ne semblait plus prôner que les chastes émotions, que la candeur et la naïveté. La bonté en tout et partout était à l'ordre du jour. Berquin, dans ses contes et ses comédies enfantines, n'était que l'interprète sincère de cette société singulière, que l'on aurait cru habiter encore ces régions primitives, où les pasteurs de l'Arcadie coulaient des jours se-reins à se conter fleurette, au bord des limpides ruis-seaux.

Cet amour de l'églogue, que nous avons vu par-tagé par les penseurs les plus graves, tels que Fon-tenelle, Montesquieu, dans son *Temple de Gnide*, avait passé dans les habitudes de ceux mêmes qui jouèrent un rôle des plus actifs dans la sombre tra-gédie de la révolution. Saint-Just avait composé *Mes Passe-Temps* et son *Poème d'Organ* dans le pur style idyllique. Quant à Fabre d'Eglantine, ses romances populaires *Il pleut, il pleut, bergère*, et *Je l'aime tant* sont dans toutes les mémoires.

*
* *

La passion, telle que la rendaient ces claviers mo-notones, nous paraîtrait aujourd'hui écœurante et insupportable.

Et cependant, pour apprécier sainement les choses, il convient de reconnaître qu'il n'est pas possible de faire abstraction du décor social, des milieux, des habitudes de la vie intime, des contingences

pour peindre avec succès , suivant les époques , les phases de l'*éternel féminin* , comme disent nos psychologues.

Il faut que la passion naisse, vive, s'agite , se développe au milieu du monde, tel qu'il se manifeste au moment où on la met en scène. Impossible de la concevoir autrement que drapée, habillée selon la mode de l'époque.

Invariable dans son essence, la passion se modifie à l'infini dans les détails extérieurs, et sa forme apparente, avec les âges et les sociétés.

Que ce soit dans les bosquets de l'Eden où le génie de Milton nous transporte, que ce soit aux bords de l'Hellespont avec Héro et Léandre, ou parmi les bergers du Latium avec Corydon et Amaryllis, ou bien avec Daphnis et Chloë , Roméo et Juliette, Hermann et Dorotheë, Paul et Virginie , Chactas et Atala, *Mirèio e Vincènt* , toujours il faut nous incliner devant la nécessité de faire mouvoir et parler les personnages sur un théâtre, et selon un langage, qui convienne à la galerie, et produise l'illusion nécessaire.

C'est dans ces dispositions qu'il est juste d'aborder l'examen des œuvres pastorales de Florian.

*
* *

Sainte-Beuve prétend qu'il faut lire *Estelle* « à quatorze ans et demi ; qu'à quinze ans, pour peu qu'on soit précocé, il est déjà trop tard. »

C'est de cette composition que le caustique Lebrun disait , dans une de ses mordantes épi-grammes :

- « Berger , bergère, auteur, tout bête :
- « Puis, berger, auteur, lecteur, chien
- « S'endorment de moutonnerie.
- « Pour réveiller la bergerie ,
- « Oh ! qu'un petit loup viendrait bien ! »

Le jugement de Sainte-Beuve nous paraît bien rigoureux. Il est possible que nos goûts, gâtés par le mélodrame moderne, mouvementé et pimenté à outrance, trouvent trop simple et trop primitive la mise en scène qui commence à se dérouler dans les agrestes environs de Massane. Mais suivez les deux modestes héros du *libretto*, au milieu des péripéties de leur touchante odyssee, et vous ne tarderez pas à vous intéresser à leur sort, à espérer, à pleurer, à vous réjouir avec eux. Vous admirerez leur constance à braver les mille obstacles qui viennent, comme une barrière infranchissable, s'opposer à la réalisation de leur désir, et contrarier leur mutuelle et chaste inclination.

Estelle fut accueillie et dévorée, par les lecteurs, avec cette *furia* qui n'a pas été, depuis lors, le lot des héroïnes de roman les plus en renom. Il y eut jusqu'à trois personnes que le public crut avoir été à la fois la muse et le modèle qu'avait eus en vue la galanterie du peintre, entr'autres, la sémillante duchesse d'Orléans, fille du duc de Penthièvre.

« De toutes les bergères, l'honneur et l'ornement
« de leur pays, dit Florian, Estelle fut la plus belle,
« la plus tendre, la plus vertueuse. » Au moment où elle croit pouvoir s'unir à son Némorin, surgit l'inexorable volonté de son père, qui, despotique comme l'était à cette époque l'autorité paternelle,

impose à sa fille l'obligation de renoncer à son fiancé, et d'épouser Méril, le riche prétendant de Massane.

Estelle se soumet docilement, la mort dans l'âme, et l'infortuné Némorin, éconduit, prend avec douleur le chemin de l'exil. Mais la Providence, qui protège la fidélité dans l'amour, dispose les événements pour le mieux. Méril, peu après cette union où le cœur d'Estelle ne s'était pas donné, a le bon esprit de succomber dans une guerre soulevée entre les Espagnols et les Français, que commandait Gaston de Foix, et où Némorin lui-même s'était distingué par sa valeur. Après la durée du deuil, qu'Estelle observe dans toute sa rigueur, Némorin rentré en grâce auprès du père d'Estelle, peut enfin la conduire à l'autel : je vous laisse à penser avec quels élans de joie des deux côtés,

Les jeunes époux, sortis de tant d'épreuves, furent heureux, comme il est dit dans les contes des fées. Florian ajoute en terminant : « La paix, l'union, « l'affection furent l'héritage qu'ils laissèrent à « leurs enfants dont la postérité subsiste encore « dans le beau pays où j'ai pris naissance. »



Le roman d'Estelle et Némorin nous intéresse surtout par la description pleine de vrai sentiment, que Florian fait des environs de Cardet (1) et de Massane (2), théâtre de cette histoire où il a peint

(1) Cardet, 472 h., canton de Lédignan (Gard).

(2) Massane, 422 h., canton de Lédignan.

les mœurs simples et paisibles des bergers qui mènent paître leurs troupeaux à travers les prairies verdoyantes qu'arrose le Gardon. Il nous parle avec enthousiasme d'un vallon, où « la nature, dit-il, « semble avoir réuni tous ses trésors, où l'on se « promène sous des berceaux de figuiers et d'acacias. L'iris, le genêt fleuri, la narcissée émaillent le sol ; le grenadier, l'aubépine exhalent leurs parfums. Au loin, des rochers couverts de neige « arrêtent l'horizon. »

N'allez pas chercher à revoir cette vallée, si bien dénommée Beau-Rivage. Les débordements du Gardon, dans leurs caprices, l'ont depuis lors dénaturée.

Florian parle des jeux, en honneur dans la contrée, des concours de chant, du saut, de la lutte sur l'herbe, du mail, des danses et farandoles auxquelles se livraient si volontiers ces bergers.

Il n'a garde d'oublier les combats de taureaux :

« Accoutumé, dès l'enfance, fait-il dire à Némorin, « à les terrasser, je cours sur lui (il s'agit d'un taureau prêt à éventrer une biche). Je l'excite. L'animal furieux vient à moi. Affermi sur mes pieds, « j'attends le moment où il baisse le front pour m'atteindre. Je m'élance à ses deux cornes et, pesant sur l'une, en m'élevant à l'autre, je le renverse sans effort. Le taureau tombe et roule dans le « fleuve. La biche était sauvée. »

Si nos arènes n'avaient jamais vu se dérouler, que dans des conditions identiques, les phases si mouvementées de l'adresse et de la vigueur de nos jeunes gens, luttant avec succès cependant contre la férocité du taureau, il est probable que les *corridas*

n'auraient jamais été exposées à encourir les foudres de la société protectrice des animaux et à succomber sous les doctes arrêts de la Cour suprême.

On se demande comment l'imagination de notre écrivain, jeté de si bonne heure hors de son doux pays, sous le ciel brumeux et les neiges du nord a pu demeurer toujours fraîche et odorante, pareille à ces délicieuses fleurettes de notre Midi, que ni le soleil ni le mistral n'arrivent pas à dessécher.

* * *

Il est facile de deviner le troubadour dans le chantre d'*Estelle*, qui a semé son récit de couplets en langue cévenole. Tout le monde connaît cette romance que Benjamin Godart, le compositeur, a mise en musique.

Ai, s'avez din voste village
 Un jouin'é tendre pastourel
 Que vous gagn'au premié cop d'iel
 E pièi que toujours vous engage,
 Es moun ami, rendu-lou me,
 Ai soun amour, el a ma fé.
 Ah ! s'il est dans notre village
 Un berger sensible et charmant
 Qu'on chérisse au premier moment,
 Et qu'on aime ensuite davantage,
 C'est mon ami rendez-le moi,
 J'ai son amour, il a ma foi.

(Traduction faite par Florian lui-même).

Pour nous, cet indéracinable attachement au pays natal, qui a résisté aux délices de la capitale, et à une absence presque continuelle, est un des traits qui nous plaisent le plus dans Florian.

A une époque où les idées systématiques des législateurs, sur l'unité nationale, allaient faire table rase de toutes les nuances des races diverses, sans tenir compte des dissemblances de climat, d'habitudes, de langues, pour les courber toutes sous le joug d'une centralisation implacable, Florian demeure fidèle à sa province, et ne croit pas cesser d'être bon Français, en restant Cévenol.

« Je te salue, dit-il, ô belle Occitanie (1), terre de
« tous les temps aimée des peuples qui t'ont con-
« nue. Et il célèbre son territoire, où, sous l'action
« d'un ciel toujours d'azur, croissent la verte olive,
« la mûre vermeille, la grappe dorée; où, sur de
« riantes collines, semées de violettes et d'aspho-
« dèles, bondissent de nombreux troupeaux; où,
« enfin, un peuple spirituel et sensible, laborieux et
« enjoué, échappe aux besoins par le travail, et aux
« vices par la gaieté. »

Il ne manque pas de glorifier Raymond, comte de Toulouse, luttant contre l'usurpateur Simon de Montfort, qui a assuré la domination des barons du Nord sur les populations indépendantes jusque là de la vaste région latine.



Je ne ferai qu'indiquer les *Nouvelles*, sorties également de la plume féconde de Florian. La dédicace, qu'il consacre à la charmante et infortunée princesse de Lamballe, portait cet en-tête qui respire la plus délicate galanterie :

(1) Nom ancien du Languedoc.

Pour embellir mes héroïnes,
A l'une j'ai donné votre aimable candeur ,
A l'autre, ce regard , ce sourire enchanteur ,
Vos grâces à la fois et naïves et fines.

Malgré leur forme soignée et la vivacité piquante des anecdotes , ces *Nouvelles* restent trop dans la note des œuvres du même genre , si appréciées au siècle dernier ; elles rappellent , par trop de côtés , les *Délassements de l'Homme sensible* ou les *Annales du Sentiment*, que d'Arnaud de Baculard écrivit dans une vingtaine de volumes , — dont nos aïeules raffolaient , — pour que je vous retienne sur ces bucoliques surannées. Notre goût , et surtout notre patience, ne nous laisseraient pas les lire jusqu'au bout. Mentionnons pourtant son poème hébreu *Eliezer et Nephtali*, qui a pour sujet l'héroïsme de deux jumeaux , fils du juif *Sadoc*. Cet ouvrage , empreint de la poésie propre aux livres saints , vous touche par l'expression des plus tendres sentiments. Florian s'y fait , dans la préface , le défenseur ardent du peuple d'Israël , qui saluait alors en France l'aurore de son émancipation. — On ne parlait pas encore d'anti-sémitisme à cette époque.

* *

Le *Théâtre* de Florian est peut-être ce qu'il a composé de plus original et de plus vrai. Il s'y montre l'émule de Marivaux , de Le Sage et de Sedaine , par la verve pétillante , par les nuances de fraîcheur , de sentiment et de gaieté, qui lui assurent une place à part au milieu de nos auteurs comiques. Mais cependant son genre ne l'abandonne

pas. Malgré les facéties et les balourdises de ses arlequins, ils sont encore simples, bons, faciles à tromper, doux, ingénus, aussi babillards qu'honnêtes, naïfs, sans pourtant être niais, « *de grands enfants.* »

Ses personnages, dans le *bon père*, le *bon fils*, la *bonne mère*, le *bon ménage*, *Jeannot* et *Colin*, nous rappellent ceux que Greuze a immortalisés dans ses tableaux. Ils ont tous cette sensiblerie vertueuse et paternelle, répandue alors sur toutes les figures, et qui est comme le cachet de l'époque.

Arlequin devenu vertueux, n'est-ce pas l'image fidèle d'un siècle qui s'amende en ses vieux jours et se moralise ?

A son mérite de composition, Florian, comme Molière, ajoutait celui d'interprète vraiment remarquable. Au dire de ses contemporains, il aimait à jouer lui-même ses créations devant un public choisi dans le meilleur monde, sur les petits théâtres des salons aristocratiques de Paris.

*
* *

J'ai hâte d'arriver aux *Fables*, qui parurent en 1792. C'est là que Florian développe son talent au complet, avec son naturel gracieux, sa diction facile et spirituelle, sa morale aimable et bienveillante, où la raillerie sait trouver sa place à propos, et relever d'une pointe d'ironie, sans aigreur, les leçons d'une sagesse pratique, mise à la portée de tous.

Il ne s'agit pas d'établir un parallèle entre Florian et La Fontaine, qui est le *Dieu* ou l'*Homère*

du genre ; car on ne compare pas l'esprit avec le génie.

La Fontaine est un précurseur comme Molière, Fénelon, Labruyère. — On peut découvrir dans ses apologues, qui continuent la tradition gauloise, celle des Trouvères du Moyen-Age et des Fabliaux du xvi^e siècle, avec le sel de Rabelais, la verve satirique et moqueuse de Montaigne, comme le germe de tout ce qui constitue le patrimoine des idées modernes, se donnant un libre essor, dans leur fière indépendance, contre les préjugés et les conventions factices.

Le *bonhomme* vous captive, vous pousse à réfléchir, à scruter. Il vous enchante, il est suggestif. La fable chez lui n'est qu'un prétexte aux conceptions les plus originales, aux aperçus les plus hardis. Il vous ravit dans ses compositions pleines d'humour, émaillées de pittoresques observations, traversées par des éclairs de lumineuse philosophie, modèles de naïve simplicité et d'inimitable naturel...

*
* *

Mais que de grâces jetées çà et là dans les fables de Florian ! Quelle étude de l'humanité, de la vie des animaux, sincère, amusante et d'un réalisme de bon goût, dans ces mille petits riens, qui font de chacune de ces compositions autant de frâches et ravissantes peintures. Il vous arrête à travers les champs pour vous intéresser à la plainte de l'humble *grillon*, *mécontent de son sort*, sur les bords des fleuves où nagent la *carpe*, si sagement raisonneuse,

et ses carpillons si étourdis ; sur la place publique, où les *singes montrent la lanterne magique*, où les *danseurs de corde*, présomptueux, font rire les badauds. Quelle leçon de profonde politique à tirer de *l'hermine, le castor et le sanglier*, du *château de cartes*, du *léopard jouant à la main chaude* (gare aux alliances !)

- « Parmi ces fables, il est celle
- « Où le *lapin* et la *sarcelle*
- « Luttent de dévouement, de tendresse et d'amour,
- « Et se protègent tour à tour.
- « C'est là tout un roman, que dis-je ? C'est un drame
- « Dont on doit admirer la trame.
- « Le *Linot*, l'*habit d'Arlequin*,
- « *Pandore*, le *lierre* et le *thym*
- « Sont des chefs-d'œuvre en miniature. » (1)

Petits poèmes délicieux, qu'on n'oublie plus, avec la morale qui les termine, à mesure qu'on avance dans la carrière, et qui avaient déjà tant de saveur quand nos lèvres enfantines s'exerçaient à les déclamer !

Quelle âme sensible ne serait pas attendrie par cette touchante pensée de la fable de *la Sarigue et ses petits* :

« L'asile le plus sûr est le sein d'une mère »

Ce vers vaut celui de Virgile, inspiré par le même sentiment.

« *Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.* »

« Cher petit enfant, commence à reconnaître ta mère à son sourire.

(1) Adolphe JOLLY, de Paris, lauréat au concours d'Anduze en 1869.

On raconte que Florian aimait passionnément les oiseaux, et qu'il possédait en son hôtel de Toulouse, à Paris, une volière, dont les hôtes sautillants l'égayaient, par leur ramage, pendant son travail. C'est de ces observations que sont sortis tant de jolis traits, qu'il prête à la gent emplumée, pour l'instruction de ses jeunes lecteurs

Car les fables de Florian sont mieux appropriées à l'éducation de l'enfance que celles de La Fontaine, dont la naïveté est toujours satirique, et dont la simplicité ne laisse pas que de céder souvent la place à une moquerie gouailleuse. Il y a du scepticisme et de l'amertume dans l'admirable conteur, à qui Boileau n'a pas osé rendre justice dans son *Art poétique*, de peur de déplaire au Lion couronné et ombrageux qui régnait à Versailles.

On dirait qu'aucune illusion — sauf celle de l'amitié, en son inimitable histoire des *Deux pigeons*, — n'est demeurée debout dans cet esprit d'une philosophie chagrine.

Florian n'aurait jamais eu le courage, dans son indéfectible bonté, d'écrire la fable égoïste de *La Cigale et la Fourmi*.



Ces délicieuses Fables devaient être le *Chant du cygne* pour Florian. Avez-vous parfois admiré ces rayons d'un soleil d'automne qui empourprent tout l'horizon, avant que l'astre ait disparu derrière les sombres montagnes ? Telle devait être l'image de la destinée de notre poète.

Une année à peine s'était écoulée depuis la publication de ce livre charmant, qu'éclatait la catastro-

phe où allait être engloutie , avec notre aimable auteur, la société élégante et polie dont il avait été l'ornement.

Ce siècle, où l'on assurait que la raison humaine avait recouvré ses droits, où l'on ne parlait que de rénovation des mœurs, qui avait fait de la douceur et de la bienfaisance publique comme l'idéal de l'autorité, où tout semblait ne tendre qu'à la paix universelle, à la fraternité générale des peuples, où l'on voyait tout en rose, ce siècle devait finir dans d'atroces convulsions , dans des guerres titanesques, douloureux prélude de l'enfantement d'une liberté, d'un ordre durables, mais dont les traces ont gardé si longtemps leur effrayant aspect, semblables à ces ruines, laissées çà et là sur la surface du globe, par les bouleversements qui en ont précédé la constitution et la stabilité définitives.

RAYMOND POULLE-SYMIAN.

A suivre.

M. PASTEUR A SAINT-JEAN-DU-PIN

La commune de Saint-Jean-du-Pin, si riche en riants vallons et en coins de terre pittoresques, est aussi en possession de glorieux souvenirs scientifiques ; elle aurait même quelque droit à voir son nom figurer dans l'histoire de la science. En effet , quatre grands savants ne dédaignèrent point d'établir leur résidence dans son territoire agréable et recueilli. François Boissier de Sauvages, le prince des médecins de son temps , Augustin Boissier de Sauvages, naturaliste et linguiste consommé , le baron d'Hombres-Firmas, correspondant de l'Institut, et enfin, plus illustre que tous les autres , le plus grand savant des temps modernes , M. Pasteur , ont habité notre modeste patrie, et fréquenté ses laborieux habitants.

Pendant tout le temps que dura l'utile et difficile mission que le gouvernement lui avait confiée pour le plus grand avantage du midi de la France, M. Pasteur résida sur le territoire d'Alais, dans le gracieux domaine du Pont de Gisquet, sur les bords de l'Alizou. Mais le Pont de Gisquet est , en réalité, situé à cent mètres de l'église paroissiale de St-Jean-du-Pin, et à 2 kilomètres du clocher de la ville d'Alais. Au reste, il est certain que si le grand homme avait ses livres et sa famille au Pont de Gisquet, c'est sur

le terroir de St-Jean-du-Pin qu'il avait son champ d'expérience et ses divers ateliers d'application; c'est chez nous, à St-Jean-du-Pin, que Pasteur faisait ses expériences et vérifiait ses découvertes.

Ceux d'entre nous qui ont à présent cinquante ans se rappellent distinctement ce que fut le domaine de Pont de Gisquet, pendant le temps qu'il fut occupé par M. Pasteur ; ce fut comme un foyer lumineux et attractif : les notables visiteurs, les personnages officiels, les célébrités de l'Institut affluaient vers cette demeure solitaire : anxieux sur le résultat des travaux du grand homme, ils venaient s'enquérir de ses espérances et des péripéties de ses investigations. Mais le travailleur infatigable n'était point toujours accessible ; en dehors de ses heures de récréation, il ne se laissait pas volontiers approcher ; enfermé dans son laboratotre , il ne voulait voir personne ; le petit bosquet et le kiosque élégant, qui existent encore dans le parc du Pont de Gisquet, étaient des lieux sacrés , dans lesquels il se plaisait à aller méditer, en promenant à pas lents; quelquefois, tout plein de ses calculs et de ses méditations scientifiques, il frôlait ses visiteurs, il passait silencieux, grave, abstrait, à côté d'eux , sans les apercevoir, ou se contentait de les saluer d'une manière distraite.

Il avait choisi parmi les cultivateurs de notre commune ceux qui lui parurent les plus capables et il en avait fait ses collaborateurs. Comme lui, le célèbre abbé des Sauvages avait discerné les qualités ouvrières, et l'esprit de suite de nos *Pinins*, et c'est parmi eux qu'il avait trouvé ses plus intelligents et ses plus habiles magnaniers. Chargé d'ini-

tier les habitants de l'Angoumois à la culture des vers à soie, l'abbé de Sauvages emmena avec lui, au château des Larochefoucauld, toute une colonie composée d'habitants de Saint-Jean-du-Pin. M. Pasteur fit comme l'abbé de Sauvages son illustre devancier ; il établit des ateliers dans nos magnaneries, et nos hommes, nos ouvriers agricoles travaillèrent sous sa direction. Il leur distribuait la graine de vers-à-soie qu'il avait reconnue indemne de toute espèce de tare ; ceux-ci la mettaient à éclore, et faisaient l'éducation des vers-à-soie sous la surveillance du docte maître, qui, de son côté menait une éducation parallèle de vers issus des mêmes semences. Dieu sait avec quels soins infinis et minutieux il suivait les faits et gestes de ses animaux ; ni le jour ni la nuit il ne les laissait seuls ; quand il était obligé de s'en éloigner, madame Pasteur demeurait dans l'atelier avec sa fille, Mlle Louise Pasteur, qu'on appelait familièrement *Zizi*. Un jour M^{me} Pasteur étant seule dans la magnanerie s'aperçut qu'un énorme magnan se dressait sur ses fibres musculaires, et agitait sa tête en divers sens, comme s'il avait des convulsions ; aussitôt M^{me} Pasteur de crier : « Vite, vite Zizi, cours vite appeler ton père ; voilà un vers qui a la colique ! » Pasteur accourut, et, opinant aussi dans le sens de la colique, il administra au petit malade, à l'aide de je ne sais quel tube capillaire, le remède de M. Purgon ; l'assistance rit beaucoup, mais le magnan fut sauvé de la colique.

Aux périodes critiques des vers-à-soie, Pasteur allait inspecter les chambrées de ses collaborateurs ; il s'y rendait à pied ; il y arrivait à toute heure, et,

comme dans nos campagnes, souvent le même appartement sert de chambre à coucher et de magnanerie, il se produisait parfois des coïncidences malheureuses; Pasteur pénétrait à l'improviste dans ces logis où les magnans n'étaient pas les seuls à dormir; il arriva plus d'une fois que le savant fit le tour des aires, et passa en revue ses chères petites bêtes, sans avoir remarqué que la magnanier était au lit, et que la magnanière, ne s'étant pas attendu à des visites si matinales, était fort confuse d'être, elle aussi surprise au lit; mais le grand homme n'y prenait pas garde; il faisait sa tournée, examinait à la loupe toutes choses excepté le lit; il paraît même qu'une fois ou deux il se serait assis sans façon sur le bord du lit, et qu'il aurait écrit ses notes, sans apercevoir le dormeur et la dormeuse, lesquels confus, et tapis sous leurs couvertures, ne bougeaient pas plus que des bornes; pour le docte maître, il n'y avait là ni homme ni femme, mais rien que des vers-à-soie,

Dès cette époque mémorable de sa vie Pasteur était presque infirme, et il ne pouvait qu'avec peine monter un escalier, ou se hisser sur une échelle; néanmoins, comme il voulait tout voir, quand il s'agissait d'examiner son petit bétail, il priait deux robustes paysans de vouloir bien le soulever, afin de lui procurer la facilité de promener ses regards sur les plus hautes aires. Lorsque la chambrée avait bonne tournure et donnait des espérances, il était ravi et ne dissimulait pas sa joie expansive. C'est ainsi qu'ayant un jour conduit Jean-Baptiste Dumas, l'une de nos plus pures gloires Alaisiennes, à Saint-Jean-du-Pin, afin de lui montrer ses chambrées, il crut

devoir pousser des cris d'enthousiasme et de triomphe, en présence de la santé florissante de tous ces vers à soie, en quelque sorte créés par son génie. Juché sur une échelle, il criait : « Regarde donc, Dumas, regarde comme c'est beau ! Regarde, Dumas, il y aura 50 kilos à l'once ! Tu le diras, à Paris, 50 kilos ! oui, Dumas, 50 kilos ! » Il paraît qu'en cette circonstance, le docte sénateur Dumas (*honny soyt qui mal y pense*) prit plaisir à circuler lentement autour des clayons, en appuyant son bras droit sur les épaules de la magnanière, jeune femme fraîche, propre et accorte ; la belle enfant tremblait un peu au contact vénérable de la science ; mais elle se garda bien de secouer le joug un peu lourd du Sénat impérial et de l'Académie-Française. Issu du peuple, l'ami de l'empereur Napoléon sembla se réconforter aux saines effluves de la fille du peuple, aux modulations gracieuses de son langage patois ; puis, assis à l'ombre d'un énorme mûrier, il dit à son ami, M. Pasteur : « Cette journée, à St-Jeandupin, fait revivre en moi mon enfance et ma jeunesse ; j'y ai retrouvé la joie savoureuse que j'avais lorsque j'allais aux champs, lorsque j'escaladais les peupliers, les châtaigniers, les chênes, pour dénicher les colombes, ou pour prendre la pie au nid. »

Pasteur a laissé parmi nous de nombreux et reconnaissants souvenirs : il s'intéressait à la santé de nos villageois, il les soignait dans leurs maladies. Il ne dédaignait pas de s'emparer de leurs marmots, de les dorloter, et de les amuser. Je sais plusieurs gars, vigoureux, aujourd'hui époux et pères, qui furent honorés jadis des caresses de M. Pasteur ; le

grand homme leur faisait faire risette, et plus d'une fois, en les gardant sur ses genoux, il leur a dit : « Voilà de petits gaillards qui plus tard auront du poil aux dents, comme leur père. »

Le grand homme aimait sincèrement nos bons campagnards de St-Jean-du-Pin. S'il apprenait que leurs ateliers séricicoles étaient en détresse, il se hâtait de s'y transporter, quelle que fût la distance à parcourir ; il indiquait minutieusement les mesures à prendre, et si le mal était sans remède, il en expliquait la cause, et fournissait toutes les instructions nécessaires, afin de prévenir le retour des mêmes désastres.

Il s'efforçait de relever le courage de nos magnaniers, et de leur inspirer la foi ardente qu'il avait à la possibilité du succès et de la victoire. Lorsqu'un des nôtres réussissait brillamment sa chambrée, il le récompensait et lui obtenait une prime d'encouragement, qui montait à la somme de 400 francs, quelquefois de 200 fr. A cette époque, le désarroi et la désolation de nos ateliers séricicoles étaient au comble, et non sans raison, car la plupart des sériciculteurs voyaient périr leurs magniaux, et ceux qui réussissaient le mieux, n'avaient pas plus de 20 kilos de cocons par onces. Les temps sont bien changés, grâce au génie de M. Pasteur ; et nous obtenons aujourd'hui partout des résultats satisfaisants ; nous faisons jusqu'à cinquante et soixante kilos de cocons par once, et nous serions trop heureux, si nos produits se vendaient comme autrefois à raison de dix francs le kilo !

Rien ne pourrait exprimer avec quelle chaleur le grand homme, certain de la victoire définitive qu'il

avait remporté sur le fléau de nos contrées méridionales, exhortait les gens de la campagne à cultiver les mûriers, et à ne pas désespérer de l'industrie des vers-à-soie. L'un d'entre nos villageois, nommé Pierret, pui jouissait de son estime et de sa confiance, ayant fait l'acquisition d'un petit domaine sur le terroir de notre pays, M. Pasteur eut la bonté de prendre la peine d'estimer la plantation de mûriers, qui se trouvait dans cette propriété ; il en fut satisfait, et se fit un bonheur de dire au nouveau propriétaire : « Voilà qui va bien, Pierret, voilà une bonne affaire pour toi ; avec tes mûriers, avec la graine que je te donnerai, je veux que ta terre et ta maison soient payées dans trois ans ! » En effet, les héritiers de Pierret, l'ami du grand homme, sont depuis lors dans l'aisance, et font honneur à la commune. « L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux ! »

Madame Pasteur comblait aussi nos paysannes de ses bontés ; l'une d'entr'elles m'a déclaré posséder encore des linges et des hardes que M^{me} Pasteur lui avait données ; cette bonne femme m'a également assuré que pendant son séjour au Pont-de-Gisquet la famille Pasteur allait à la messe tous les jours à Rochebelle, et que le chanoine Bourelly de sainte et charitable mémoire, était l'un des familiers les plus fréquemment et les plus volontiers reçus dans la maison de l'illustre savant. Avec un pareil époux, avec un tel ami, avec de tels instincts, le grand homme ne risque pas d'être atteint par les injures que les boulevardiers des journaux de Paris, ont lancées sur sa mémoire, en le représentant comme un incroyant, comme un philosophe et comme un

déiste. Au contraire, il y a tout à parier que Pasteur fut un fidèle chrétien, un de ces heureux qui ont su garder la loi du Seigneur, et qui, à cause de cela, ont prospéré et réussi dans toutes leurs entreprises.

Lorsque la famille Pasteur quitta le Pont-de-Gisquet pour retourner à Paris où il allait accomplir d'autres missions, et cueillir de non moins glorieuses couronnes, il se produisit une scène touchante, que je tiens à rappeler. De nombreux habitants de Saint-Jean-du-Pin accoururent, pour faire la haie au bord de la route, par où la voiture de M. Pasteur devait passer. Ces braves gens s'inclinèrent respectueusement et tristement devant M. Pasteur et sa famille ; ils crièrent bien fort qu'ils n'oublieraient jamais le bienfaiteur de leur patrie. L'on m'a dit que le grand homme, en présence de cet hommage de reconnaissance et d'admiration, versa de grosses larmes d'attendrissement. Il garda le silence que l'émotion lui imposait ; mais Mme Pasteur, toute en larmes, parla pour lui ; elle dit à ces braves gens : « Merci, et au revoir ; si nous ne nous revoyons plus ici, nous nous reverrons au ciel. »

Tous ces détails, que je viens de raconter en ces quatre pages, pourront sembler naïfs aux yeux de plusieurs ; ils ont pour moi, et pour les honnêtes gens, l'importance considérable des sentiments et des souvenirs du cœur, et chacun sera bien maître de les juger à sa façon. Pour moi, j'ai été avide de recueillir l'expression de ces souvenirs sur les lèvres sincères et pieuses de mes paysans et de mes villageoises. Je me suis fait un devoir d'écrire toutes ces choses, qui sont, à mon avis, de nature à alimenter dans les âmes les nobles aspirations, les gé-

néreux élans , le vrai amour de la patrie, dont font partie le culte des grands hommes, le respect de leurs vertus, l'admiration de leur génie. Est-il un exemple plus fortifiant et plus salubre que celui d'un grand homme doux et bon, simple et affectueux , uniquement appliqué à cultiver la science, non pour en retirer de l'argent ou des honneurs, mais pour aider, soulager et enrichir l'humanité ? Pasteur, roi de la science, admiré de toute l'Europe , fut aussi l'ami et le camarade des pauvres cultivateurs. Il ne visita guère les riches dans leurs châteaux , mais il prodigua ses visites dans les chaumières et dans les ateliers des pauvres ! Aussi, les pauvres gens ont conservé la mémoire de son génie et de son cœur ; ils en parlent entre eux, au foyer , autour de la table en bois blanc, sur laquelle brûle un lumignon fumeux ; c'est là, rien que là , que mon oreille en a reçu mot à mot le récit. A la nouvelle de la mort de M. Pasteur , les obscurs amis qu'il avait laissés à Saint-Jean-du-Pin sont devenus graves et pensifs ; ils ont interrompu leur travail pour rentrer à la maison, et pour dire à la femme et au fils : « Vous ne savez pas ? Pasteur, le grand savant, notre ami , le grand savant qui s'est assis chez nous , qui a fréquenté notre grange , Pasteur est mort ! quel malheur ! » Ces braves gens ne s'en sont pas tenus là ; mais, d'une main plus habile à manier un outil qu'à tenir une plume, ils ont écrit à la veuve de l'illustre défunt et à celle qu'ils eurent la permission d'appeler « *Mademoiselle Zizi*, » ils leur ont écrit l'expression de leurs condoléances , condoléances vraies et parties du cœur ! Je serais surpris que l'illustre

veuve ait lu cette lettre sans en être profondément heureuse.

A coup sûr , l'histoire laissera périr ces petites miettes de la vie d'un grand homme, mais je me serais cru coupable si, ayant quelque motif de rendre hommage à sa mémoire, j'avais négligé de le faire. Je dépose donc ces quelques lignes sur la tombe glorieuse du grand savant, du bienfaiteur de ma patrie, du bienfaiteur du genre humain.

ABBÉ RAFÉLIS DE BROVES.

L'EGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS ¹

En passant aux ordres religieux de femmes il nous sera agréable de constater que le plus grand nombre de ceux qui existent en Amérique ont une origine française. « Une américaine entre-t-elle au couvent, dit M. de Meaux, le plus souvent elle revêt un costume Français, elle adopte une règle française, elle se soumet, de loin, à une supérieure Française. »

Comme la chose eût été facile à prévoir, aux États-Unis, dans cette société jeune, laborieuse, faite pour le mouvement, les ordres actifs ou à la fois actifs et contemplatifs se sont bien plus vite propagés que les ordres purement contemplatifs. Les Carmélites et les Clarisses ont pourtant fondé quelques maisons.

Les Visitandines, qui associent une œuvre active, l'éducation des jeunes filles, à la pratique de l'oraison, ont été implantées en Amérique, au début de notre siècle, par l'abbé de la Clorivière, et elles ont aujourd'hui des communautés dans douze diocèses.

La France avait établi les Ursulines à la Louisiane lorsque ce pays était Français. Elles ont eu à traverser des jours difficiles quand, au début de notre siècle, le contre-coup de la Révolution se fit sentir

(1) Voir le numéro du mois d'octobre.

en ces lointaines contrées. Elles ont pu tenir tête à l'orage et, renforcées par des adjonctions de religieuses venues de France, d'Angleterre ou d'Irlande, elles se sont peu à peu développées. Elles ont actuellement trente couvents.

Parmi les personnes qui veulent bien me lire, il en est, probablement, qui connaissent le beau livre que M^{me} de Barberey a consacré à Élisabeth Seton, cette jeune veuve convertie qui, au commencement de notre siècle, guidée par l'abbé Dubourg, le futur évêque de la Nouvelle-Orléans, fonda à Emmitsburg, en Maryland, une communauté à laquelle elle donna la règle de Saint-Vincent-de-Paul. Trente ans après sa mort, un autre prêtre français rattacha définitivement la famille spirituelle d'Él. Seton à l'ordre français des Sœurs de la Charité. — Cette fusion ne fut pourtant pas approuvée par Mgr Hughes, archevêque de New-York, et sous sa direction, un groupe de sœurs américaines conservèrent leur autonomie. Les unes et les autres se sont multipliées. Les sœurs rattachées à l'ordre Français ont des établissements dans cinquante diocèses. Celles qui sont demeurées indépendantes desservent une centaine de maisons scolaires ou charitables.

Fondée en France dans les premières années du siècle qui finit, la Congrégation du Sacré-Cœur envoya, en 1818, à l'appel de Mgr Dubourg et sous la conduite de M^{me} Duchesne, une colonie au delà de l'Atlantique. En quittant leur patrie, ces religieuses avaient l'intention de se dévouer aux Indiens; elles furent arrêtées sur leur route, en Louisiane, par des populations auxquelles les secours qu'elles apportaient étaient aussi nécessaires qu'aux sauvages.

Mais la pensée des Indiens, qui attendaient les lumières de l'Évangile, resta attachée au cœur de M^{me} Duchesne ; elle eut, avant de mourir, la consolation ardemment désirée, de voir un de ces établissements s'ouvrir chez eux, et c'est au service de la tribu des Potowatomies qu'elle consuma ses dernières forces. — Elle fut remplacée, dans sa charge, par une princesse russe convertie, la mère Galitzin, sous laquelle la congrégation s'implanta à New-York et fit de rapides progrès. De nos jours elle compte vingt-huit maisons et se recrute sur place, de sorte que dans chacune d'elles on ne trouve guère que la maîtresse de français qui soit venue de France.

Je ne puis que mentionner à la hâte les sœurs du Bon Pasteur, d'Angers ; les sœurs de Bon Secours, de Paris et de Troyes qui ont été réclamées, pour le soin des malades, par le corps médical de Baltimore ; les admirables Petites-Sœurs des pauvres qui, déjà, ont ouvert vingt-quatre maisons ; les Petites-Sœurs des pauvres de l'Assomption ; diverses congrégations connues sous le nom de sœurs de Saint-Joseph ; les sœurs de la Providence, venues de Bretagne ; les sœurs Marianites de Sainte-Croix, venues du Maine ; les sœurs de Notre-Dame, envoyées à l'Amérique par l'Allemagne ; les sœurs de la Merci, envoyées par l'Irlande.

Si, de la population d'origine européenne, nous passons aux tribus indigènes, nous contemplerons d'autres merveilles opérées par le clergé et les religieuses. Impossible de parler avec détail de Monseigneur Seghers, prélat belge, qui explora et évangélisa les régions glacées de l'Alaska et qui, en

1866, fut tué par un Européen mêlé à son escorte et laissa les Indiens inconsolables de sa perte ; de Mgr Deners, de Mgr Blanchet, apôtre de l'Orégon qui, en 1882, après quarante ans d'apostolat, pouvait prendre congé de son peuple en disant : « Là où nous ne vîmes, à notre arrivée, que les ténébres et l'ombre de la mort, fleurissent aujourd'hui des communautés nombreuses et ferventes, un clergé zélé et un vaillant peuple catholique » ; de l'érection d'un vicariat apostolique dans le territoire de l'Utah (1886) où une mission confiée aux Maristes dispute aux Mormons les rives du Grand Lac. Les Maristes encore et les Oblats de Marie Immaculée fécondent, par leurs travaux apostoliques, le Texas, les rivages du golfe du Mexique et la Californie.

La Compagnie de Jésus tient une large place dans ce champ de l'apostolat catholique parmi les Indiens. Le P. de Smett, un Belge, s'est ouvert et a ouvert à l'évangile une route à travers les montagnes Rocheuses, où une mission a été fondée. D'autres missions, dirigées aussi par les Jésuites, existent en Californie, à Buffalo, au nouveau Mexique, à la Nouvelle-Orléans.

Les Indiens voient encore arriver à eux les fils de saint Benoît et les Trappistes. Les premiers leur avaient d'abord été envoyés par l'Allemagne. Depuis que la France est devenue pour eux une terre inhospitalière, les Bénédictins de la Pierre-qui-Vire sont allés, eux aussi, chercher des âmes à sauver chez les Peaux-Rouges.

Ces diverses missions constituaient des forces éparses qu'il importait de réunir en faisceau, dont il importait de soumettre les efforts, sinon à une direction, du moins à une entente commune.

Il était utile aussi de leur donner une représentation qui pût stipuler en leur nom auprès du gouvernement américain. C'est dans ce but que les évêques des États-Unis ont institué, à Washington, un bureau central, lequel est contrôlé par un conseil où siègent plusieurs d'entre eux. « Ce bureau a pour directeur le P. Stephan, un grand vieillard à la barbe blanche, aux traits vigoureux et prononcés, à l'œil profond et doux. Il a passé vingt-quatre ans au milieu des Indiens, ne les quittant que pour accompagner l'armée du Nord durant la guerre de sécession et, soit pendant cette guerre, soit dans les postes où les troupes fédérales sont échelonnées pour surveiller et contenir les tribus indisciplinées, il a connu de près les principaux capitaines des États-Unis. Mais toutes ses prédilections appartiennent à ses chers sauvages. Il en parle avec une tendresse maternelle, sa voix a apaisé plus d'une révolte, prévenu plus d'un combat, les Indiens même qui ne sont pas catholiques le respectent et l'écoutent. Chaque année les missionnaires en convertissent un assez grand nombre, et quand ils sont convertis, dit le P. Stephan, « ils deviennent des saints »... Le P. Stephan ne veut pas admettre que leur race périra ; selon lui elle a maintenant cessé de décroître. Mais, hélas ! il est bien tard pour la sauver (1). »

Restent les nègres, population considérable auprès de laquelle la tâche à remplir est immense. C'est à l'évangélisation de cette race malheureuse qu'un prélat anglais, issu d'une famille qui a reçu la

(1) Vicomte de Meaux, *op. cit.*, p. 110.

consécration du martyr, le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster, a destiné une congrégation fondée par lui et placée sous le patronage de saint Joseph. En envoyant les *Joséphistes* à l'Eglise d'Amérique, il lui a représenté qu'elle se devait elle-même aux noirs, qu'enfantée par des missionnaires elle devait à son tour enfanter des missionnaires et qu'il manque un principe de vie à toute église adulte qui n'a pas l'ardeur de se propager.

En 1848, un juif converti, le P. Libermann, qui, depuis, a été déclaré vénérable par l'Eglise, restaurait la congrégation du Saint-Esprit et la destinait à secourir les peuples abandonnés. Cette société évangélise la côte occidentale de l'Afrique et les colonies Françaises. Elle s'est développée surtout en Irlande et c'est de ce pays qu'un groupe de religieux s'est dirigé sur Pittsburg, en Pennsylvanie. Il y a fondé un collège où 42 jeunes gens, futurs apôtres des noirs, se forment à la vie sacerdotale.

Mais pour cette évangélisation des Indiens et des noirs les missionnaires ne suffisent pas. Il faut encore des ressources pécuniaires ; il faut surtout des religieuses pour seconder les missionnaires dans leur œuvre. Pour obtenir les ressources pécuniaires, les Conciles d'Amérique ont prescrit une quête annuelle dans tous les diocèses. Quant aux religieuses elles se sont offertes d'elles-mêmes. J'ai déjà parlé de Mme Duchesne, de son désir de concourir à l'apostolat parmi les sauvages et de l'établissement qu'elle fonda au milieu d'eux. Les sœurs de Saint-Vincent de Paul se sont vouées à la même œuvre auprès des Indiens et des nègres. A leur exemple, quelques humbles chré-

tiens noirs s'essaient à la vie religieuse et instruisent les enfants de leur race. Les sœurs grises, fondées au XVIII^e siècle par une jeune veuve Canadienne, Mme d'Youville, ont envoyé une centaine des leurs aux missions Indiennes des États-Unis. Presque toutes les sœurs appartenant à cette congrégation sont nées au Canada d'une famille Française d'origine. Il en est une, la sœur Legoff, qui est entièrement Française. Quand on lui demande pourquoi elle a quitté sa Bretagne et traversé l'Océan, elle répond : par amour pour les sauvages.

Ces exemples ont été contagieux sur le sol des États-Unis eux-mêmes et les filles de ce pays se sentent quelquefois prises d'une vive pitié pour les races qui ont tant souffert par l'injustice de leurs compatriotes. Après avoir donné, en un an, 100.000 dollars (500.000 fr.) aux missions Indiennes, une d'entre elles a résolu de se donner elle-même. Entrée chez les sœurs de la Merci, elle se propose de fonder une congrégation destinée à secourir les Indiens et les nègres. « Elle m'est apparue, s'écriait l'archevêque de Philadelphie, en lui donnant le voile, entre la race des opprimés et la race des oppresseurs, comme l'ange de la réparation et de la réconciliation. »

De tout temps les États-Unis ont attaché une importance souveraine à l'instruction de la jeunesse et c'est peut-être le pays du monde où les cités prodiguent annuellement le plus de millions et où les particuliers ont fait les fondations les plus magnifiques, pour procurer à tous les habitants le bienfait d'une culture intellectuelle plus ou moins étendue. Qu'il me suffise de dire que les sommes dé-

pensées, chaque année, pour les écoles publiques ou officielles, sur toute la surface du pays s'élèvent à 122 millions et demi de dollars (612 millions de fr. environ), que la ville de New-York alloue, tous les ans, de 3 à 4 millions de dollars à ses écoles et qu'un de ces riches parvenus, qu'on appelle les *rois de l'Or*, a, entre autres royales libéralités faites à son pays, affecté, en 1867 et 1868, trois millions de dollars (15 millions de fr.) « à promouvoir l'éducation morale, intellectuelle et industrielle des populations les plus abandonnées du sud et de l'Ouest. » Le résultat de tous ces sacrifices est que dans les écoles publiques, 12 millions d'élèves reçoivent l'enseignement de 347 mille instituteurs ou institutrices.

L'enseignement primaire est réputé nécessaire à tous. Il est donné dans les *écoles communes* (*common schools*). Au dessus de ces modestes établissements se présentent les *écoles supérieures* (*high schools*), qui répondent plus ou moins exactement à nos maisons d'instruction secondaire et qui reçoivent seulement les élèves que ne réclament pas immédiatement les labeurs d'une profession manuelle. Au dessus, enfin, se trouvent les universités avec leurs écoles de droit et de médecine et d'innombrables écoles commerciales, industrielles ou agricoles.

En dehors des écoles publiques on peut mentionner les *Académies*, établissements privés et non gratuits d'instruction secondaire.

Dans l'origine, les établissements d'éducation commune n'étaient, en aucune façon, des asiles d'indifférence en matière religieuse. Les premiers colons déclaraient, au contraire, que s'ils procuraient à leurs enfants les moyens de s'instruire, c'était

« afin de les rendre capables de connaître et de comprendre les principes de la religion et les lois fondamentales de leur pays. » Mais, aujourd'hui, la diversité des cultes entre lesquels la population se répartit, a déterminé l'Etat à ne pas donner l'instruction religieuse dans ses écoles. Il eût pu renoncer à donner lui-même l'enseignement, mais il ne l'a pas voulu. Il eût pu encore se prêter à l'organisation d'un enseignement, distinct dans chaque confession, mais il ne l'a pas voulu davantage, et cela dans la crainte de compromettre le résultat d'assimilation qu'il poursuit entre les éléments si disparates de sa population. Pour n'offenser aucun culte, il ne lui restait que le système de la neutralité scolaire. « Voilà donc la religion hors des écoles publiques, dit M. de Meaux. Si l'expérience de ce régime, inconnu jusqu'à ce jour, s'est faite, quelque part, en des conditions favorables, assurément c'est aux Etats-Unis. Là, il n'a pas été inventé en haine de la religion ; la diversité des cultes a paru le rendre inévitable, les catholiques ont concouru pour leur part à l'établir ; (Ce système valait mieux pour eux que celui qui leur imposait des écoles publiques protestantes) ; il est pratiqué de bonne foi, avec la ferme intention de n'attaquer directement ni indirectement aucune croyance chrétienne, de ne blesser aucune croyance chrétienne.... Eh bien ! de l'épreuve ainsi tentée quel est le résultat ? Au témoignage des croyants sincères, c'est l'effacement de la religion dans l'âme de l'enfant, c'est la diminution du Christianisme dans la génération nouvelle ; du mal ainsi constaté, ils concluent à la nécessité de mêler l'enseignement religieux avec l'édu-

cation tout entière, et, si cet enseignement ne peut être donné dans les écoles de l'Etat, à l'obligation d'opposer l'école confessionnelle à l'école neutre. »

Aussi, voyons-nous les évêques américains déclarer, dans leurs conciles, qu'une école catholique est presque aussi nécessaire dans chaque paroisse que l'église elle-même. Les catholiques américains se trouvent donc dans une position analogue à celle qui est faite aux catholiques français, avec ces différences, néanmoins, que rien n'entrave leur liberté de fonder des écoles et qu'ils ne subissent, dans ces écoles, ni surveillance, ni inspection de la part de l'autorité. En 1889, ils avaient fondé 3.194 écoles paroissiales, lesquelles étaient fréquentées par 633.238 élèves. Comme les Français, ils se plaignent, et avec raison, que les écoles publiques soient fondées et entretenues aux frais de tous, alors qu'elles ne leur profitent pas à tous, tandis qu'ils supportent, eux et eux seuls, la charge de leurs écoles libres. La plupart des protestants ont cessé de professer des dogmes bien définis et, pour ce motif, ils n'ont pas d'objection contre les écoles publiques. Seuls, les épiscopaux partagent les griefs des catholiques et fondent des écoles confessionnelles. Mais pour subvenir à cette charge, ils ont un riche patrimoine ecclésiastique dont la fondation remonte à l'origine des colonies et qui, depuis, n'a cessé de s'accroître.

Les catholiques, eux, n'ont aucun avantage semblable ; de plus, composés, en grande partie, d'émigrants ou de familles d'émigrés que la misère a poussés au-delà des mers, ils ne comptent guère les rois de l'or parmi eux, et c'est de leur pauvreté

qu'ils doivent tirer les ressources nécessaires à la fondation et à l'entretien de leurs écoles. C'est, d'ailleurs, avec une vaillance admirable qu'ils font les sacrifices jugés nécessaires pour la défense de leurs croyances ; mais ils ne renoncent pas, pour cela, à leurs droits, et ils demandent à l'État de mettre leurs écoles et les écoles publiques sur le même pied, en accordant aux unes et aux autres des subventions proportionnées au nombre de leurs élèves. Tel est, du reste, le système qu'ils voient appliqué dans un pays voisin, au Canada, où tous les établissements scolaires sont confessionnels.

Tel est aussi le système qui, jusqu'à ces derniers temps, a été pratiqué aux États-Unis même, en ce qui concerne les populations indiennes. Les écoles fondées, au sein de ces peuplades, par les missionnaires et par les sœurs, étaient subventionnées, de même que celles qui devaient leur existence aux diverses confessions protestantes. Mais le gouvernement a manifesté l'intention fâcheuse de soumettre, désormais, au même régime scolaire, c'est-à-dire au régime de l'école neutre, aussi bien la population indigène que la population d'origine européenne. Les évêques et les missionnaires réclament avec énergie contre ces projets d'innovation, et les catholiques sont entrés en campagne, à ce sujet, contre le général Morgan, commissaire des affaires indiennes ; ils en ont appelé à l'intervention du président, qui est revêtu, sur le territoire des tribus, d'une autorité presque illimitée. S'ils n'obtiennent pas immédiatement gain de cause, ils ne renonceront pas à demander, dans l'avenir, le redressement d'une mesure qu'ils considèrent comme injuste et désastreuse.

La plupart des écoles paroissiales sont tenues soit par les Frères des écoles chrétiennes, qui possèdent, aux États-Unis même, un noviciat et une école normale, et par les sœurs de Saint-Vincent de Paul. Au second rang se trouvent, soit d'un côté, soit de l'autre, les différents ordres enseignants dont j'ai déjà mentionné l'existence.

L'enseignement secondaire nous offre naturellement un bien moins grand nombre d'établissements que l'instruction primaire. Nous rencontrons ici, en fait d'établissements catholiques, 102 collèges pour les jeunes gens. Quant aux maisons destinées à l'éducation des jeunes filles, leur nombre ne nous est pas exactement connu.

Au premier rang des instituteurs de l'adolescence, aux États-Unis comme ailleurs, il convient de placer les Pères de la Compagnie de Jésus. Là, comme ailleurs, ils sont fidèles à leurs traditions et appliquent leurs méthodes. Mais ils ont affaire à une jeunesse que tout entraîne vers le négoce, le commerce, l'industrie, et ils ne réussissent pas toujours à la retenir, jusqu'à la fin, dans le domaine paisible des lettres et des études classiques.

Les jeunes filles trouvent une excellente éducation et une solide instruction chez les Visitandines, les Ursulines, les Dames du Sacré-Cœur.

Au dessus de l'enseignement secondaire s'offre à nos regards l'enseignement supérieur. La tâche et l'honneur de couronner l'édifice de l'enseignement catholique aux États-Unis étaient réservés à notre époque.

Les jésuites, pourtant, avaient fondé à Washington, comme dépendance de leur collège de George-

town , une faculté de droit et une faculté de médecine, mais l'année du centenaire a vu l'inauguration d'une université catholique. La fondatrice est une jeune fille, une orpheline, héritière d'une grande fortune. Son nom mérite bien d'être indiqué ici. C'est miss Mary Gwendolen Byrd Caldwell. Sa sœur, d'autres jeunes filles , quelques personnes fortunées et généreuses ont apporté leur or , et l'ont donné à pleines mains. En deux ans , 200 à 300.000 dollars (1 million à 1.500.000 fr.) ont été dépensés en constructions et en mobilier et, en attendant le jour où un enseignement pourra être donné à la jeunesse dans toutes les branches des sciences divines et humaines, huit chaires ont été érigées et dotées d'un fonds de 50.000 dollars chacune. « L'édifice, qui est le siège de cette université naissante, s'élève, dit M. de Meaux, du milieu des prés et des bois qui forment à la ville de Washington une paisible ceinture. »

L'Eglise est fille du ciel , mais elle a le pied appuyé sur la terre. Soumise , ici-bas , aux conditions ordinaires de l'existence humaine, elle a à compter avec les exigences de la vie matérielle. Quelle est , à cet égard , la situation particulière de l'Eglise d'Amérique ? Quelles sont ses charges ? Quelles sont ses ressources ?

Au premier rang de ses charges, il faut placer la construction de ses temples. Depuis la fameuse cathédrale de St-Patrick, qui est le plus bel édifice religieux de New-York et qui, commencée en 1858 , terminée en 1863 , a coûté 3 millions de dollars (15 millions de fr.), jusqu'à l'église de bois du pauvre village à peine créé, tout a été élevé par elle. Elle a ainsi édifié 8.700 édifices religieux. Sur ce

nombre total, 3.000 ont été construits depuis 1865. L'année 1889 en a vu commencer ou achever 250.

L'Eglise d'Amérique a à pourvoir, en outre, non seulement aux frais du culte proprement dit, mais encore et surtout à l'entretien des ministres du sanctuaire. Comme le disait l'archevêque de New-York, évêques, curés ou recteurs, vicaires, dépendent, pour leur pain quotidien, de semaine en semaine, de la charité des fidèles.

Je ne rappelle pas que les écoles paroissiales, sauf quelques rétributions payées par les familles, ne vivent que par les libéralités des catholiques.

Outre ces charges déjà si lourdes, les paroisses ont souvent à supporter le fardeau de dettes plus ou moins considérables. Cet état de choses est forcé. Quand une paroisse se fonde, elle n'a encore de ressources d'aucune sorte. Pour bâtir l'église et l'école, il faut donc emprunter. Les prêteurs ne manquent pas, mais il devient nécessaire de pourvoir aux intérêts et à l'amortissement de la dette.

Je ne parle que pour mémoire de l'assistance des indigents. Dans ce pays si jeune, où tant de carrières s'ouvrent à l'activité humaine, il paraît que l'indigence est rare (1).

Malgré leur pauvreté, les catholiques Américains font face à toutes ces dépenses avec une générosité que nous n'égalons pas, je le crains bien. Mais quelles sont leurs principales ressources ?

Dans la période où leur église était en état de for-

(1) Elle n'est point rare dans les grands centres et notamment à New-York où les conférences de Saint-Vincent de Paul visitent, chaque année, plus de cinq mille familles, et où les fidèles consacrent, annuellement, aux œuvres charitables plus de 800.000 dollars (4 millions de fr.) de dons volontaires.

mation, les ressources lui sont venues, en grande partie, de la France et tout particulièrement de l'œuvre de la propagation de la foi, œuvre qui sortit, en 1882, à Lyon des inspirations et des efforts réunis de Mgr Dubourg, évêque de la Nouvelle-Orléans, de Mlle Pauline Jaricot, et de quelques négociants catholiques. Soixante-deux ans plus tard, un concile réuni à Baltimore déclarait que cette œuvre admirable avait donné aux églises des Etats-Unis, 25 millions de francs. Ces allocations diminuent maintenant d'année en année, à mesure que les églises et le clergé Américain sortent de leur pauvreté ; et qui plus est, ces églises contribuent maintenant à l'œuvre qui les a, en partie, créées. Elles donnent aujourd'hui, à la propagation de la foi autant qu'elles en reçoivent.

A peu près en même temps que l'œuvre Lyonnaise, se fondait en Autriche, sous le nom de Société Léopoldine, une œuvre analogue qui a fourni aux missions d'Amérique une somme totale de plus de 4 millions de fr.

Si nous portons maintenant notre attention sur le présent, nous constaterons que les recettes ordinaires des paroisses d'Amérique consistent dans la location annuelle des bancs de l'église (*pew' rent*) et dans la quête hebdomadaire. Il y a donc, dans l'église, des bancs loués ; mais il y a aussi des places gratuites au milieu de la nef. Les quêtes, renouvelées à toutes les messes et à tous les offices, donnent un produit annuel tantôt supérieur tantôt inférieur à la location des bancs. Dans les paroisses de Baltimore les quêtes produisent, annuellement, 4.000 dollars (20.000 fr.), les bancs produisent

6.000 dollars (30 mille fr.). Ailleurs la proportion est renversée.

Une autre source de revenus pour les paroisses sont les concessions dans les cimetières. Je dis *pour les paroisses*, car, plus heureux que les catholiques Français, les catholiques Américains ont leurs cimetières et n'y subissent pas la loi du pouvoir civil.

Que s'il est nécessaire de pourvoir à quelque dépense exceptionnelle on ouvre des souscriptions, on donne des concerts de charité, ou encore on fait des collectes sous enveloppes (*envelope collect*s). Ce dernier mode de solliciter la charité consiste à distribuer de banc en banc, à l'église, des enveloppes où les fidèles inscrivent leur nom et renferment leur offrande, en monnaie de papier.

J'ai peut-être réussi à donner à mes lecteurs une idée de cette église d'Amérique si pleine de jeunesse, de vigueur et d'espérance. Mais pendant les longues heures que j'ai consacrées à l'étudier, un souvenir m'est revenu à l'esprit. Je me suis rappelé Fénelon montrant dans son sermon pour la fête de l'Epiphanie, le flambeau de l'Evangile éclairant, pour ainsi dire, chaque jour, des nations nouvelles, mais aussi abandonnant quelquefois celles qui n'ont pas voulu marcher à sa lumière. « Que reste-t-il sur les côtes d'Afrique où les assemblées d'évêques étaient aussi nombreuses que les conciles universels, et où la loi de Dieu attendait son explication de la bouche d'Augustin ? Je ne vois plus qu'une terre encore fumante de la foudre que Dieu y a lancée.

« Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre dans le

siècle passé ! L'Angleterre rompant le lien sacré de l'unité qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés. — L'Eglise, il est vrai, répare ses pertes ; de nouveaux enfants, qui lui naissent au delà des mers, essuient ses larmes pour ceux qu'elle a perdus. Mais l'église a des promesses d'éternité, et nous qu'avons-nous, sinon des menaces qui nous montrent, à chaque pas, l'abîme ouvert sous nos pieds ? Le fleuve de la grâce ne tarira jamais, il est vrai ; mais souvent, pour arroser de nouvelles terres, il détourne son cours, et ne laisse dans l'ancien canal que des sables arides... » Puissent les tristes pressentiments de Fénelon ne se réaliser jamais ! Puisse la lumière de l'Evangile éclairer bientôt tous les peuples qui ne la connaissent pas encore ! mais puissions-nous aussi, ne jamais mériter qu'elle s'éloigne de nous !

CH. DE LAJUDIE.

L'ATTAQUE DE LA RUCHE

Tout était désert, à ce moment là, et tout était calme aux environs de la ferme de Warniforêt. Tout était désert, sauf un petit endroit d'un vallon étroit où il y avait nos soldats qui campaient, fort peu nombreux.

Tout était calme, partout, excepté autour des ruches dont l'ancien propriétaire de Warniforêt avait fait l'exploitation.

Des abeilles voltigeaient en bourdonnant à travers ces ruches, parce que, la nuit venant, il fallait rentrer. Des ruches là, on en aurait bien compté quatre ou cinq douzaines.

Bientôt, le silence se fit dans les habitations liliputiennes. De temps à autre, seulement, une retardataire cherchait sa demeure et, l'ayant trouvée, pénétrait. Un bourdonnement sonore à l'arrivée, et c'était fini,

Ils se préparaient, nos braves soldats, après une longue journée de marches et de contre-marches infructueuses, à faire un repas léger, puis, — comme les chefs avaient assuré qu'on n'avait rien à craindre des bandits, des Prussiens — à se reposer.

C'était bien juste.

Les chefs étaient si convaincus de leur parfaite sécurité qu'ils n'avaient point pris la peine de placer des factionnaires sur les tertres voisins. Les fusils étaient tous disposés en faisceaux ; les hom-

mes avaient mis leur hâvre-sac sous la tête, comme des coussins...

On allait enfin pouvoir dormir !

Pauvres petits soldats !... Hélas !... Aucun de vous ne sait le sort qui lui est réservé... Cette confiance en votre sécurité va vous perdre, tout à l'heure...

La nuit est très noire. Les feux du bivouac, prêts à s'éteindre, seuls, donnent un peu de clarté.

*
* *

Une bande d'assaillants vient se précipiter sur les Français. C'est une tuerie horrible, où nos soldats, réveillés en sursaut par l'invasion, ne sachant ce qui arrive, n'ont pas même le temps de se lever : aussitôt, dix assaillants se jettent sur chacun, l'empêchant de prendre ses armes, le massacrent avec une joie féroce et lâche.

Cela ne devait pas durer longtemps. Au bout d'une heure, nos soldats étaient couchés dans une mare fumante de sang qui mouillait les bottes des Prussiens...

Pas un des nôtres n'y a survécu.

Au moins, les autres — les lâches bandits — n'eurent pas le drapeau : dans cette nuit, ils ne le virent point, tellement il se confondait avec les vêtements baignés par le rouge...

Après ce bel exploit, les assassins voulurent poursuivre leur route.

Avant, grisé par son succès, en quête d'une nouvelle victoire, le commandant de la troupe ordonna de rester aux environs du champ de bataille, en fouillant les alentours.

Lui-même, à la tête d'un petit détachement se

mit à la recherche d'autres hommes — pour les im-
moler.

Tout à coup un hurlement se fait entendre ; c'est le général qui a hurlé. Il se montre, aplati sur son cheval, gros, avec des yeux brillants, étendant la main vers un point du vallon, désignant les broussailles. Au jour qui commence à poindre, on aperçoit que sa figure bouffie est rayonnante.

Aveuglé par le sang, il a cru voir là-bas des soldats français. Le hurlement qu'il a poussé est un cri de ralliement.

Ses hommes accourent vers lui. Son aide de camp se range à son côté, attendant un ordre.

— « Sehen sie nieth, dort (1) ? » s'écrie le gros commandant.

L'autre regarde l'endroit montré. Sa réponse est affirmative.

Alors ce cri retentit et se répète de bouche en bouche, avec un contentement indescriptible :

— Da sind francœzen, noch !... Forwœrts (2) !

Et la troupe hurlante, ivre, s'élance ; le gros homme est le premier, le sabre levé, escomptant les avantages de cette nuit de succès qui allaient bien sûr le faire monter en grade.

Ils arrivent tout près du lieu désigné. L'élan est donné : ils ne peuvent s'arrêter. Les sabres s'abattent sur les ruches...

Alors, un bruit sourd s'échappe de là. On dirait celui de coups de canon lointains.

Et de leurs demeures, tous les essaims sortent à la fois... Leur bourdonnement semble être un écho

(1) Ne voyez-vous pas là-bas ?

(2) Ce sont là des français, encore. En avant !

du cri, tout à l'heure répété, après la voix du chef, de rang en rang, par la soldatesque affamée de notre sang : sourd à la fois et sifflant, ce bourdonnement rappelle bien le « da sind francœzen... »

Oui, elles sont françaises, ces abeilles, et leur cri de guerre est le même que le vôtre d'un instant, maudits allemands !... Leur arme est petite, mais elle est terrible !.. Et aucun moyen n'est propre à vous en débarrasser, L'acier et la poudre sont impuissants à vous délivrer de l'aiguillon vengeur !

Le général tombe le premier : sa figure devient une plaie sanglante, grâce aux piqûres de milliers d'insectes. Il ne se relève pas. Vingt, trente, quarante soldats tombent aussi, sous le dard venimeux. Et toujours les essaims augmentent. Et toujours de nouveaux hommes mordent la poussière, s'y roulent, fous de douleur s'arrachant leur tunique, parmi les sabres ou les baïonnettes qui leur labourent les chairs, au milieu de leurs convulsions. Leur poitrine ensanglantée s'en va par lambeaux, car il se l'arrachent de leurs ongles qu'agite un affreux délire. Et les abeilles continuent leur œuvre de vengeance ! Ces ennemis presque invisibles forcent les nouveaux venus à abandonner le terrain.

Et quand le soleil rayonna dans le ciel doré, il éclaira ce champ de bataille, découvrant cinquante hommes couchés au milieu des monceaux d'abeilles dont l'abdomen est déchiré — ainsi le veut la nature — noyés au milieu du sang et du venin.

Pas loin de là, un autre champ de bataille ; ici rien que des français. Cinquante, comme à côté...

PAUL DE SAINT-GEORGES.

UNE FÊTE A VAUVERT EN 1771

Moins de vingt ans avant la Révolution, Louis XV, par un édit du mois d'août 1771, avait supprimé les parlements. Le même édit réorganisait sur de nouvelles bases le Parlement de Toulouse, et créait un *Conseil supérieur* à Nîmes, ayant les mêmes prérogatives et les mêmes attributions. Cette sage réforme, louée par Turgot, et bien en harmonie avec la situation de la France d'alors, ne dura pas longtemps. Un autre édit, de février 1775, rappelait les magistrats, exilés quatre ans auparavant, et supprimait le Conseil supérieur de Nîmes.

Ce Conseil éphémère se composait d'un premier président : Jean-Louis de Rouvière de la Boissière, de deux présidents : Pierre-Augustin de Chazelles de Luc et Jean-Maurice Reinaud, de deux conseillers-clercs, de dix-huit conseillers laïcs, de cinq officiers, dits gens du roi, et de trois greffiers. A la tête des conseillers laïcs, et comme doyen, avait été placé Jean-Jacques-Maurice Reinaud de Genas, baron de Vauvert.

La création de ce Conseil fut accueillie avec enthousiasme dans la province, et surtout dans le Bas-Languedoc. A cette époque, un procès à soutenir au Parlement de Toulouse coûtait fort cher : cette ville était très éloignée de Nîmes, les voyages difficiles et les dépenses très élevées. A

Vauvert, surtout, l'enthousiasme ne connut pas de bornes. Un des présidents et le doyen des conseillers étaient presque des compatriotes. Le premier consul, M. de Montade, convoqua le Conseil ordinaire et le Conseil renforcé des habitants, le 26 octobre 1771, et leur fit le discours suivant :

« Messieurs, vous êtes instruits de la création que le Roi a faite d'un Conseil souverain à la ville de Nismes, vous connoissés tous les avantages que le peuple en retirera : la justice gratuite, et on ne sera pas obligé d'aller dans une ville éloignée pour l'obtenir. Dans cet événement, nous sommes plus heureux que les autres sujets du Roy, ayant le bonheur d'avoir, dans cette Cour souveraine, M. Reynaud pour l'un des présidents , et M. le baron de Genas, son fils, notre seigneur, pour l'un des conseillers. Nous devons donc , Messieurs, faire connoltre tout l'intérêt que nous prenons à cet heureux évènement et je requiers qu'il soit délibéré.

« Délibéré unanimement par tous les dits habitants que M^r les consuls et greffier consulaire se rendront à la ville de Nismes ,pour haranguer Nos seigneurs les Présidents et Procureur général du Conseil souverain, leur demander l'honneur de leur protection et de leur bienveillance pour la communauté, et que le Conseil en corps ira haranguer aussi M. le baron de Genas, notre seigneur , luy demander la continuation de l'honneur de sa protection et bienveillance, l'assurer du respectueux attachement de la communauté ; haranguer aussy M^r son beau-père (1), l'assurer du vif intérêt que la communauté

(1) Pierre de Genas, baron de Vauvert. Jean-Jacques-Maurice Reïnaud avait épousé sa fille, Louise-Marie-Antoinette de Genas.

prend à l'élévation de son gendre, et luy demander aussy la continuation de l'honneur de sa protection, et que, en outre, il sera fait une illumination générale et un feu de joye, pour témoignage de celle que la communauté et ses habitants ressentent.

« FARJON, FALGAIROLLE, J. HUBIDOS, GACHON, MAURIN (1)... »

Les habitants de Vauvert ne se contentèrent pas de ces marques d'attachement aux Genas. L'arrivée dans leur ville du président Reinaud et du conseiller de Genas, son fils, ayant été annoncée, ils organisèrent une fête populaire, dont nous donnons plus loin la relation.

Si l'on pouvait transporter cette fête dans les prairies du Vistre, on se croirait en présence des meilleures scènes d'Estelle et de Némorin, décrites par l'immortel Florian.

PROSPER FALGAIROLLE

Relation des réjouissances faites à Vauvert, à l'occasion de la nomination de M. Reinaud à un office de président au conseil supérieur de Nîmes, et de M. Reinaud de Genas seigneur du dit lieu à un office de conseiller au dit conseil supérieur.

« Le dimanche 17 novembre 1771, plusieurs habitants des plus distingués furent à cheval au devant

(1) Archives communales de Vauvert.—Reg. des Délibér. consulaires. B. B., 23.

de M^r le Président jusques à l'extrémité de la terre de Vauvert , M^r Maurin étoit à la tête et harangua ; l'étendard étoit porté par M^r Boissier cadet, et M. Tempié, bourgeois, faisoit les fonctions de major. Cette troupe, précédée du trompette, précédait le carrosse de M^r le Président. Dès qu'il fut à la vue de Vauvert, toutes les cloches sonnèrent ; arrivé à la porte, on tira plusieurs bombes ; les consuls (1), suivis d'un nombre d'habitans, l'y attendoient.

« M^r le Président descendit de carrosse et fut harangué en patois et en françois par M. de Montade, premier consul : il fut conduit au château, où, peu après, se rendirent les officiers de justice (2), pour faire leur compliment.

« On avoit placé à l'entrée de la cour un arc de triomphe, avec les armes des Genas (3) et une inscription.

« Après le dîner, où il n'y eut que les Genas, la famille et les amis qui avoient accompagné M^r le Président, tous les habitans des deux sexes vinrent faire leur visite ; les jeunes gens, dits les abats (4), vinrent aussi faire un compliment ; Jozan portoit la parole.

« M^r le Président fut rendre visite à M^r Boissier , juge (5), à M. de Montade, premier consul, à M. le

(1) Noble Etienne-Gabriel de Guyon, sieur de Montade, écuyer, premier consul , Jean Molimard, deuxième consul.

(2) Jean Boissier, juge , Antoine Maurin, procureur fiscal ou juridictionnel.

(3) Écartelé au 1 et 4 d'argent, au genêt à 4 branches passées en deux doubles sautoirs de sinople , qui est de Genas ; au 2 et 3 de gueules à l'aigle éployée d'argent, qui est de Spifame.

(4) Nom donné aux chefs des réjouissances de la jeunesse dans les villages du Bas-Languedoc.

(5) Jean Boissier.

curé (1) et à M. Maurin, chef de la cavalcade. Après vêpres, les paysans dansèrent au jeu de ballon, et les musiciens et demoiselles, dans la salle, en haut.

« A sept heures, on servit dans le salon un ambigu (2), où furent invités les officiers de justice, les consuls et greffier consulaire (3), et les messieurs de la cavalcade présents furent admis à cette table.

« Après soupé, on tira un feu d'artifice très bien décoré, placé au jeu de ballon, contre l'église. Sur l'estrade du milieu, il y avoit un médaillon, où étoient représentés des paysans et paysannes qui dansent, avec cette inscription : *Lætitia Civium* ; à l'arcade droite étoit l'écusson de M. le Président (4), surmonté d'une renommée, avec cette inscription : *Virtutis et laboris premium* ; sur l'arcade gauche étoit l'écusson de M. le Président, accolé à celui des Genas, avec cette inscription : *E connubio felicitas nostra*. Sur les arcades latérales, il y avoit deux autres médaillons.

« Ce feu d'artifice réussit bien, à l'exception de la pièce du milieu ; les fusées étoient très belles ; M. le Président donna un louis au fils de l'artificier, qui lui presenta le bâton à mesche.

« Après le feu, M. le Président, M. et M^{me} de Genas et plusieurs autres personnes furent voir les illumi-

(1) Messire Jacques-Joseph Mitier, curé perpétuel depuis 1730, démissionnaire en 1776.

(2) Repas irrégulier, composé de mets peu assortis, qui n'est ni un dîner, ni un souper, mais bien une espèce de collation.

(3) Jean-François Boissier, fils du juge.

(4) D'argent au cœur de gueules, portant l'inscription : *Fide*, au chef d'azur chargé de 3 étoiles d'argent posées en fasces.

T. XVIII, Novembre 1895.

nations du village ; celles des officiers de justice et de quelques habitans étoient distinguées par leurs inscriptions et leur forme.

« Les Messieurs de la cavalcade montèrent ensuite à cheval en flambeau pour faire le guet ; ils montèrent au château, et de là, ils parcoururent les rues du lieu ; on chanta les chansons faites à cette occasion (1), on dansa ensuite jusques à onze heures.

« Le lendemain, lundi, on fit courir, le matin, des taureaux jusques au diné, (*sic*) où furent invités le curé, le vicaire et autres messieurs qui n'avaient pas été priés la veille ; après diné on fit encore courir des taureaux.

« Monsieur le Président fit distribuer du cadis (2) pour habiller de pauvres paysans, hômes, femmes ou enfans. La jeunesse vint danser au château un branle et le branle des soufflets (3). M. de Genas dit à M. Josan, chef des abats, qu'il partait pour Bech et qu'il avoit chargé son agent de le représenter pour leur donner à souper ce jour-là. A sept heures, on soupa avec les personnes qui n'avaient pas été invitées le matin.

« Il y eut, à l'Hôtel-de-Ville, un repas de trente-trois personnes. M. le Président, M. et M^{me} de Genas avaient promis d'y aller voir ces messieurs à table ; on les fit avertir par le vallet de ville quand on fut à la fin du repas ; ils s'y rendirent avec un

(1) Nous donnons plus loin ces diverses chansons.

(2) Étoffe grossière dont étoient faits les habits des paysans d'alors.

(3) Danse très curieuse, encore en usage dans certaines localités de l'ancienne province du Languedoc.

grand nombre de personnes ; à leur arrivée , on tira plusieurs bombes, tous les convives se levèrent de table pour saluer M. le Président, chantèrent des chansons et burent aux santés de M. le Président, de M. et M^{me} de Genas. M. le Président et M^{me} de Genas trinquèrent avec tous ces Messieurs qui offrirent à M. et M^{me} de Genas un plat de dragées, au milieu duquel on avoit mis une pyramide de cœurs peints et des devises relatives.

« La porte de l'hôtel-de-ville étoit décorée d'un arc de triomphe et d'une jolie illumination ; on tira, après le repas, un bouquet d'artifice. On remonta au château précédé des messieurs qui dansoient le branle des soufflets dans les rues, et qui le dansèrent dans la salle ; après quoy, les paysans dansèrent dans une des salles basses du château, les autres personnes en haut. Le lendemain matin M. le Président fut à Bech, on tira des bombes à son départ.

« Le soir l'agent de M. de Genas donna à souper aux abats, et aux gens de la cavalcade qui n'avaient pas mangé au château⁽¹⁾. »

I

Cansoun nouvello

*à l'ouccasioun de l'arrivado de Moussu lou président
Reynaud*

Sur l'air : DE TOUT UN PEU

Mei chers amis,	N'ignouras pa
Eyci lou temps ben favorable	Ce que noste Rei ven de faire,
Mei chers amis,	N'ignouras pa.
Per nous ben touti diverti ;	Lou Counsel qu'à Nimes a crea,
Venez entendre uno nouvellé	En pera tendre de la François,
Témoignen touti noste zélé	Ya fort ben plaça la balanço,
Mei chers amis,	N'ignoures pa,

(1) Archives de la Maison de Genas.—T. V. Les Reynaud de Genas

Canten, riguen,
Faguen grandî rejouissenço
Canten, riguen
De ce qu'aou counsel souveren
Lou pera d'un segnour aimablé
Ten uno plaço respectablé
Canten riguen,

Sen ben counten
Ya ven agu de préférence
Sen ben counten
Moussu Reynaud per président,
Jamai n'en poudien pas miel faire
Per termina léou lis affaire,
Sen ben counten.

Lou chancelié
Que counsié ben si mérité
Lou chancelié
A nouma soun fil counselié ;
El sa que puniran lou vicé
Et que rendran ben la justicé
Lou chancelié.

N'oubliden pa
Dedin aquesto cansouneto,
N'oubliden pa,

Nosté baroun lou ben aima.
Madama et leur aimabla filla
Non plus que la chero famille
N'oubliden pas.

Incessammen
Per temoigna nostre allegresso
Incessammen
Un fio de joye n'en faren ;
Et per coumbra nosti délicé
Youra de bombe d'artificé
Incessammen.

Manquaren pa
De prega Diou per sa famille
Manquaren pa
Soir et matin de l'invoqua
Per que ye donné longuo vido
Et que la vegoun embelido,
Manquaren pa.

Anen, Maurin
Courage, faguen cavalcado
Anen, Maurin,
François Bouissié et Sarrazin,
Tempié, Serrier, Bounet, Massano
Coumencen nosto caravano
Anen Maurin.

Addition par la Jeunesse

Faguen crida
A voix de troumpo per la villa
Faguen crida
Afin que res n'ignore pa,
Qu'a voudra estre de la festé,
Que dimenché si trové presté,
Faguen crida.

Braves abba
Et lou resta de la jouinesso,
Braves abba,
Venes toutei nous imita,
Approuchavous douncaoup vite
Fases léou, car tout vous invite
Braves abba.

Nen douten pa
Seren la troupo la plus bella,
N'en douten pa

Seren toutei fort ben renga
Et sans que règne de désordre,
Nous veiran marcha en bon ordre,
N'en douten pa.

Marchen, voulén
Camarado, a l'arrivado,
Marchen, voulén,
Aou davan d'aquel présiden
D'aquel magistrat tant proupicé
Que nous rendra de grant servicé
Marchen, voulén.

Vivat, vivat !
Yaura plaisi de tout entendre
Vivat, vivat !
Quant tout aco nen jougara
Deis haubois, violounset musetta.
Et que sounaran dei troumpetta
Vivat, vivat ! (1)

(1) Nous respectons l'orthographe de l'époque, et ne prétendons pas donner ces chansons comme des modèles de poésie patoise ou française.

II

Cansoun de rejouissença

Sur l'air : TON HUMEUR EST CATHERINE

Celebren la benfasenço,
De nosté Rei tant aïma,
Canten per rejouissenço
Lou grand Counsel qua fourma
Ya mes nosté jugé-magé,
Et soun fil per sous doyen,
Acos un grand avantage
Car toutis dous jugeou ben.

Mousou Reynaud poudes creiré
Qua Vouvert sen ben counten
Daou bonheur qu'a ven de veiré
Que vous fugués Présiden ;
Seres toujours noste père,
Tacharen d'ou merita,
Per noste amitié sincère
Et nosta fidelita.

Couragé, brava jouinesso,
Amusen nous toutei ben,
Temoignen nosta allegresso
Aou fil et aou president.
Que lous fiocs, lous artifices
Et las illuminatiouns,
Siegeou las pus febles indices
De nostri satisfaciouns.

Noste seignou tant aimablé
Lou Rei la recoumpensa,
Es tant justé, tant affablé,
Que saurian pas proun l'aïma ;
Sa fenno tendré et fidello,
Fai lou bonheur de sei jours,
Toutei dous soun lou modelo
Dei pus parfaites amours.

Béni siegué la journado
Qu'a quel tant bravé seignou
Espousé la fillo ainado,
De nosté aimable barrou ;
Grand Diou gardes de disgraço
Leur digno pousterita
Es una tant bona raço
Que nous la faou conserva.

Es ben justé camarado.
En finissen la cansoun
De n'en douna nosto aubado
A nostré illustré baroun ;
Partiguen sans pus attendre
Per yé faire coumplimen,
De ce qu'an plaça soun gendré
Din lou counsel souverain.

III

Chanson

*En l'honneur de M. de Genas, seigneur de Vauvert
et conseiller en la Cour souveraine de Nismes.*

Sur l'air : ME PROMENANT AU BORD D'UNE FONTAINE

Peuples venez, que dans cette contrée
L'on puisse entendre éclater votre voix,
Et que chacun dise en cette journée :
Vive Genas, le défenseur des loix !

Nous le voyons dans la Cour souveraine,
Par ses vertus, justement élevé ;
Que chacun donc vienne dire sans peine :
Vive Genas, à jamais honoré !

Notre grand Roi, par un choix légitime,
Mit en ses mains le glaive de Thémis ;
Il fera voir en punissant le crime,
Qu'à son mérite, on devait bien ce prix.

La piété, par ses soins couronnée,
Reconnaissant ses équitables mains,
S'écriera justement transportée :
Vive Genas, le père des humains !

Daigne agréer, ô juste et digne arbitre,
Choisi du ciel pour faire des heureux,
Les tendres vœux, que tous, à juste titre,
Remplis d'amour, élèvent jusqu'aux cieux.

Puisse à jamais, la sage providence,
Sur ta personne épuiser ses faveurs,
Pussions-nous voir la paix et l'abondance,
Par tes conseils enivrer tous nos cœurs.

Puissent toujours dans ce bas hémisphère,
Tes descendants mériter des autels,
Puisse-t-on voir à jamais sur la terre :
Vivre Genas, l'exemple des mortels.

Et toi, Reynaud, dont l'heureuse vieillesse,
Vient soulager nos peines et nos maux,
Nous dirons tous dans une douce ivresse :
Vive à jamais la maison des Reynaud !

Peuples heureux, reprenez vos musettes,
Venez vassaux, offrez-lui votre cœur,
Fifres, hautbois, tambourins et clarinettes,
Que tout célèbre aujourd'hui son honneur !

Venez, venez, un cœur si magnanime
Mérite bien que l'on dise en ces lieux,
Remplis d'amour d'une voix unanime :
Vive Genas, et nous serons heureux (1).

(1) Mêmes archives.

LE PAPILLON

Joyeusement éclos dans le jardin de Flore,
Je suis un papillon à sa première aurore ;
Et, déjà curieux, volage et polisson,
J'ai fait plus d'un baiser aux perles du buisson.
La rose en entr'ouvrant sa fragile corolle,
Au réveil du matin me donne son obole
De parfum, de rosée ; et la fleur du chemin
M'offre amoureusement sa lèvre de carmin.
Le soleil qui me voit errer de branche en branche,
Aller du bouton d'or au cœur de la pervenche,
Abandonner l'œillet pour le volubilis,
Désertier celui-ci pour la blancheur du lis,
Se dit : Ce papillon est d'aimable nature.
Il me dispense alors ses rayons pour parure :
Voilà pourquoi mon aile, au radieux essor,
A des teintes d'azur et des paillettes d'or.

LA PAQUERETTE

Au gré du hasard, au pied d'un vieux mur,
Un jour je naquis, humble paquerette ;
Avec mon œil d'or fixé dans l'azur,
J'avais, teinte eu rose, une colerette.
Les coquelicots me faisaient la cour,
Mon front émergeant de l'herbe nouvelle,
A moi je voyais venir tour à tour
Le bleu papillon et la damoiselle.
J'étais une reine en un petit coin :
Mais un jour hélas, de triste mémoire,
L'homme me faucha comme un brin de foin :
Depuis je suis là. — Telle est mon histoire.
Mais le plus cruel, pour moi, c'est de voir
Que, depuis que l'homme a brisé ma tige,
L'insecte pour qui j'étais un miroir
Me fuit. — Fleur, la vie est ainsi, lui dis-je.

P. B. NITRAM.

JULES DUPRATO¹

Depuis longtemps déjà, Duprato se distinguait dans le professorat, se donnant à ses fervents disciples avec le désintéressement qui fut l'une des marques distinctives de son caractère. Le gouvernement, à son tour, voulut mettre à profit dans l'intérêt général sa science et son dévouement en l'attachant comme maître au Conservatoire dont il avait été l'un des meilleurs élèves, l'un des plus brillants lauréats.

En 1866, en effet, Duprato y fut nommé professeur d'harmonie écrite. L'excellence de ses leçons, le don généreux de son activité et de son affection à la classe dont il était chargé devaient être bientôt reconnus et concacrés par la consolidation de sa position dans l'école. Dès qu'une vacance le permit, en 1871, il devint titulaire d'un cours d'harmonie et d'accompagnement pratique.

Quel il fut comme professeur ? Nous venons de le dire d'un mot et cela suffit pour le faire connaître sous ce jour. L'histoire est impossible à écrire, parce qu'elle est nécessairement uniforme et sans incident, par suite inutile, de ces longues heures de labeur et d'efforts communs entre le maître et les élèves, dans lesquelles, sans rien perdre de son fonds, l'un enrichit le fonds des autres, l'ensemencant

(1) Voir le n° du 25 octobre 1895.

avec ses produits accumulés et ses récoltes en réserve, transmettant sans se dépouiller, augmentant et développant l'héritage d'autrui sans amoindrir le sien, au contraire, et trouvant dans la culture du champ voisin l'avantage et les bénéfices de la culture de son propre champ, outre le plaisir et l'honneur de créer, de façonner des intelligences à l'image et sur le modèle de la sienne, de les initier aux arcanes et aux joies de son art, de leur ouvrir et de leur faciliter une carrière dans laquelle il s'est frayé un large chemin.

Les succès du professeur sont faits de ceux des élèves. La liste en est fort étendue dans les archives du Conservatoire. Il faudrait y joindre l'histoire des succès plus difficiles et plus importants que ceux-ci ont obtenus ensuite auprès du public dans les théâtres et les concerts. A cette nomenclature il conviendrait d'ajouter celle des disciples particuliers et de leurs réussites.

Si occupé qu'il fût par ses cours, si absorbé qu'il fût par ses leçons, Duprato trouvait, dans son endurance à la fatigue, dans son ardeur au travail, dans son amour pour l'art, assez de loisir, assez d'énergie, assez de liberté d'esprit et de fraîcheur d'imagination pour composer. Dans les temps où nous sommes arrivés, son activité paraît s'être animée encore. L'année 1866 seule a vu naître plusieurs pièces de lui et pas des moins estimables. Sa production ne s'est ni ralentie, ni diminuée dans les années suivantes, malgré le terrible accident qui faillit le terrasser définitivement et dont il ne s'est jamais complètement remis.

Le 24 septembre de cette année 1866, il donnait,

aux Fantaisies-Parisiennes, trois actes en deux pièces, qui eurent, la seconde surtout, une brillante réussite : *Le Baron de Groschaminet* (un acte) ; *Sacripant* (deux actes). Cette dernière partition, écrite sur un livret de Phillippe Gille, enleva tout les suffrages et valut à son auteur, outre l'estime des connaisseurs et du public, avec un succès d'argent au théâtre, une récompense honorable et un profit inattendu. En 1867, le Ministère des Beaux-Arts, pour encourager une entreprise qui offrait aux jeunes compositeurs un débouché utile, mit « à la disposition du directeur des Fantaisies-Parisiennes, dit M. Arthur Pougin, une somme de 1.000 francs destinée à être donnée en prix à l'auteur de la meilleure partition qui aurait vu le jour sur ce gentil théâtre. Le jury nommé à cet effet décerna à l'unanimité le prix à M. Duprato, pour sa partition de *Sacripant*. »

Le Chanteur florentin, scène lyrique en un acte, avait suivi de près, sur la même scène, le 29 novembre de la même année 1866, avec la même bonne fortune auprès des auditeurs, ses deux charmants aînés.

Notre auteur va maintenant enfler la voix, quitter chalumeaux et pipeaux pour emboucher la trompette héroïque, et changer le brodequin contre la cothurne. Ses succès, sa situation officielle au Conservatoire avaient fixé sur lui l'attention. L'Opéra devait enfin lui ouvrir ses portes. Il était temps que le prix de Rome, qui, depuis près de vingt années, se morfondait patiemment et courageusement aux entours de la première scène de France, fût admis à s'y produire. Son âge, sa valeur, sa notoriété, le désignent, il y a belle heure. La faveur de pénétrer

dans le cénacle lui est à la longue accordée. Voyez avec quelle bienveillance il est reçu, quelle large place lui est assignée dans la salle du festin, quelle bonne part lui en est octroyée : juste un petit coin pour y mettre les pieds, une miette pour apaiser sa faim. Pour franchir ce cap des tempêtes, qui s'appelle l'Opéra, on l'embarque sur une frêle pèrissoire. Le résultat était prévu ; il était inévitable : le fragile esquif chavira.

La fiancée de Corinthe, en un seul acte, malgré les vers harmonieux de du Locle, malgré la science, l'habileté, les jolies mélodies de Duprato, ne fit guère que passer, le 24 octobre 1867. Si la coupe de deux actes est périlleuse à l'Opéra-Comique, celle d'un acte l'est encore davantage à l'Opéra. C'est à ce danger que, ici et là, a succombé notre malheureux compatriote. A l'Opéra-Comique, deux actes, c'est trop pour un commencement de spectacle, trop peu pour remplir une soirée après un simple lever de rideau. A l'Opéra, un acte est chose absolument inutile ; les spectacles y sont, en général, fournis par un seul ouvrage, en cinq actes la plupart du temps. Que faire avec un acte d'Opéra ? Rien, pas même le complément insuffisant ou superflu d'une représentation inusitée de ballets. Et le pauvre Duprato a été cruellement astreint à deux actes d'opéra-comique, pis encore réduit à un acte d'opéra ! Il a été jugé et condamné dans ces conditions, quand il n'était coupable que de l'imprudence de s'être laissé prendre au piège ou de sa trop facile résignation à y tomber fatalement. Qui oserait approuver ce verdict impitoyable ? Personne assurément ; non, il faut rayer cela de ses papiers et ne lui tenir

- compte que de ses luttres raisonnables et régulières. Son bilan se solde alors à son actif par des succès légitimes et incontestés.

Ces travaux, ces combats, ces successions de joies vives et de cuisantes déceptions, cette fièvre perpétuelle de l'homme laborieux, de l'artiste épris de son idéal, du compositeur qui livre sans cesse en public des batailles toujours incertaines pour la conquête de la renommée, tout cela doit user rapidement le tempérament le plus robuste, le caractère le plus fortement trempé. Ajoutez-y les privations auxquelles fut condamné l'enfant, l'adolescent, le jeune homme qui est le sujet de cette étude, et vous ne serez pas étonnés que, plutôt qu'un autre peut-être, Duprato, dans la force de l'âge, ait été plus facilement surpris et plus sûrement atteint.

En 1869, il fut soudainement envahi par un mal qui ne pardonne guère et qui eût terrassé une nature moins robuste, une âme moins énergique. Mis à deux doigts de sa perte, il ne succomba pas ; mais, s'il s'est relevé, il n'a retrouvé jamais sa santé primitive. Frappé d'hémiplégie, il semblait perdu, il se sauva ; mais son corps fortement secoué ne put plus reprendre son équilibre. Et, depuis, ce fut merveille, à la fois triste et consolant, de voir cet homme dont la santé physique était si profondément altérée, conserver intacte sa santé intellectuelle et morale ; ce fut un spectacle, curieux et émouvant tout ensemble, de contempler cet édifice charnel si délabré, habité, hanté par un esprit aussi jeune, aussi alerte, aussi aiguisé que si son enveloppe humaine eût été dans sa pleine robustesse. La souffrance put l'attrister, mais ne parvint point à lui enlever sa bonté. Il

sortit peu désormais , après même qu'il se fut remis debout. Il profitait de sa réclusion pour rendre plus de services encore à ses élèves et leur consacrer de plus longues séances d'études profitables et de conseils aussi utiles toujours et toujours plus désintéressés, parfois jusqu'à l'aide discrètement effective et efficace. Rien n'est exagéré dans ces affirmations, soyez-en persuadés. Ce n'est là que la constatation exactement juste de la vérité. Je n'en veux d'autre preuve que la nomination officielle de Duprato , en 1871 (nous l'avons déjà notée), comme professeur titulaire d'harmonie et d'accompagnement pratique au Conservatoire.

Tenu à un repos physique presque absolu , soit par les prescriptions de la Faculté, soit par la crainte des douleurs que lui faisait ressentir la locomotion, soit par la conscience de son impotence même, limitant ses sorties au minimum imposé par les nécessités de sa profession , ainsi dispensé de tout soin extérieur et délié de toute obligation mondaine, le pauvre perclus s'absorbait dans ses rêves artistiques , peuplait sa solitude des fantômes créés par son imagination et occupait ses longues heures d'immobilité corporelle à donner une forme saisissable aux conceptions de son esprit. *La Tour du Chien Vert* naquit de ces élucubrations , le 20 ou le 28 (j'ai trouvé les deux dates sans le moyen de désigner sûrement la vraie) décembre 1871 , sur la scène des Folies-Dramatiques. Édifiée par des mains qui n'avaient pas retrouvé toute leur vigueur, elle n'était pas assez solidement construite, ni assez fortement cimentée ; elle pencha dès l'abord et croula bientôt. Faut-il imputer cette chute à la faiblesse accidentelle

du malade ? Faut-il reconnaître que, d'une manière générale, le compositeur, si habile à esquisser un lever de rideau, ne pouvait supporter le poids d'un long ouvrage qui était ou semblait trop lourd pour sa muse ? En fait, il n'a écrit que deux pièces en trois actes, *Salvator Rosa* et la légendaire *Tour du Chien Vert* ; l'une et l'autre sombrèrent.

Son mal n'empirant pas, mais, au contraire, tendant plutôt à disparaître, ou arrivé du moins à l'état de tolérance, Duprato voulut prendre une revanche dans la forme et sur le théâtre de ses premiers succès. Le 24 mai 1874, il donnait, à l'Opéra-Comique, un lever de rideau, intitulé *Le Cerisier* (un acte). Le librettiste, Jules Prével, avait pris le sujet de l'imbroglio qu'était sa petite pièce dans la cinquième journée de l'Heptaméron de la célèbre reine Marguerite de Navarre. Ce n'était qu'un aimable pastel, mais suffisant en son genre et adroitement encadré. La musique, un peu incolore, rappelait, par ses proportions exigües, les opuscules de l'ancien répertoire. Les cerises furent tout d'abord trouvées excellentes ; mais, dès le dix-septième soir, l'arbre, dépouillé de ses fruits, parut avoir perdu sa vigueur et sembla prêt pour la hache. *Le Cerisier* fut coupé et jeté à la cave. Coïncidence bizarre à remarquer, le chiffre 17 est en quelque sorte fatal à Duprato : trois de ses pièces, en effet, *Paquerette*, *la Déesse et le Berger*, *Le Cerisier*, se sont uniformément arrêtées à ce nombre fatidique de représentations. Pour se consoler de cette froideur, il n'eut qu'à songer au même sort fait dernièrement à *Gille et Gillotin*, un lever de rideau aussi, dû à la plume d'un maître, M. Ambroise Thomas, et qui, depuis le 22 avril,

jour qu'il parut comme nouveauté, était avec peine arrivé, définitivement épuisé, à sa vingt-et-unième exécution.

S'il ne reparut plus à la scène, s'il ne retrouva pas sa santé primitive, Duprato ne s'endormit point dans la paresse et l'inaction ; il ne céda ni au découragement, ni à la souffrance. Ses dernières années sont aussi actives que celles de l'ardente jeunesse, aussi pleines de labeur et de production que s'il eût eu toute sa liberté physique et morale.

.....
 Quoique voué naturellement et porté par ses études aux grandes œuvres scéniques, Duprato n'a pas dédaigné d'écrire de petites pièces pour un ou deux des instruments les plus cultivés. On remarque, en ce genre, *trois morceaux mélodiques pour piano et violon*, et *six romances sans paroles pour piano*.

Mais, où il excelle, c'est dans le maniement des voix. Prenez au hasard, parmi les mélodies vocales qu'il a publiées (il n'est nullement nécessaire de faire un choix pour tomber bien), vous ne risquez aucune désillusion : au contraire, croyez-m'en, vous serez ravis. Voyez, par exemple (je cite à l'aventure) : *La plainte*. — *Mon cœur, que faut-il faire ?* — *La rivière*. — *La maisonnette*. — *C'est tout le contraire*. — *La petite Madelon*. — *Le dépôt amoureux*. — *Tout rend hommage à la beauté*. — *Adieux à Suzon*. — *La Fontaine de Palerme*. — Vous y admirerez, comme tout le monde, « un grand souci de « la forme et une rare délicatesse de sentiment. »

Duprato passe, au dire de certains, pour avoir inventé la forme musicale du sonnet. Quelle que soit la valeur de cette allégation, c'est là que se distin-

gue le plus sa personnalité. Les vingt *Sonnets* qu'il a publiés chez Heugel, sur des poésies de son sympathique et fidèle Camille du Locle, sont des compositions fort remarquables et ont obtenu un très grand succès, vraies merveilles de grâce mélodique et de poétique harmonie.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, il défendit toujours son cœur contre tout autre que sa mère, de crainte de laisser amoindrir en quelque façon les sentiments d'amour sans bornes et de reconnaissance infinie qu'il avait pour elle. A elle tout entier et sans partage, il l'entoura filialement de tendresse et de respect, dévotement il la combla de prévenances et de soins, sans lassitude et sans relâche. Et, quand il fut frappé par la maladie, ce n'est point pour lui, c'est pour elle qu'il tremblait, de peur de l'abandonner, sur cette terre, seule et sans secours, à son âge déjà avancé, désarmée pour les luttes de l'existence. Aussi s'accrocha-t-il désespérément à la vie, par affection et par dévouement pour celle qui la lui avait donnée. Loin de se laisser abattre par la douleur, c'est lui qui la vainquit. Bientôt et comme miraculeusement il se reprit à l'activité, au travail, pour la joie et l'aisance de sa mère. Il eut le bonheur de la conduire dégagée de tout souci et vénérée jusqu'à une vieillesse honorable. Il eut le chagrin et la consolation de lui fermer les yeux, lui dissimulant les horreurs de la mort comme il lui avait épargné les tristesses de la vie.

Après cette cruelle séparation, lorsqu'il se retrouva isolé dans ce monde et qu'une affection nou-

velle put pénétrer dans son cœur sans y faire tort au culte du souvenir, il se maria, sur le déclin prématuré de son âge et de ses forces. Le 19 juillet 1877, il épousa une femme bonne, intelligente et courageuse, qui devint la collaboratrice de ses travaux en même temps que la compagne de son existence. Poète, en effet, Mlle Emilie Ducrey fournit dès lors à son mari des textes sur lesquels il écrivit sa musique la plus inspirée. Nous venons de dire quelles richesses dans le genre intime et tempéré Duprato mit au jour durant cette période. Rasséréné et comme ragaillardi au contact de celle qui fut désormais son appui, à lui qui avait eu jusque là le souci et la charge d'être le soutien de sa mère, il s'abandonna plus mollement, sans de trop graves et trop gênantes préoccupations, aux invitations de sa muse, qui se montra encore plus tendrement mélodieuse, harmonieuse encore plus finement.

Ce stimulant de la collaboration, cette aide réciproque au travail, ces soins mutuels de tous les instants, cette communauté de sentiments et de labeurs, tout cela ne peut avoir d'histoire : on le sent, on le devine, on ne le conte pas.

Aussi le temps file-t-il, à cette époque, sans secousse appréciable et les années se succèdent-elles sans que le moindre incident frappe notre attention et sollicite nos remarques et notre souvenir.

Dans la paix de cet intérieur, au milieu de ce calme qui contraste si fort avec le bruit et le tracass des luttes quotidiennes qui l'ont précédé, les soins intelligents, dévoués et persévérants de M^{me} Duprato fortifient la résistance de son mari au mal et prolongent ses jours tranquilles au-delà de toute

prévision. Il faut à la douleur pour accomplir son œuvre plus d'efforts et de patience qu'on ne l'eût jamais soupçonné. Le moribond de 1869 dure encore vingt-trois ans après sa première attaque. Pour lui comme pour son ami et compatriote Ferdinand Poise, on a dit : « La mort a pu facilement accomplir sa tâche. Malade depuis de longues années, épuisé par la souffrance, il n'a pas dû opposer grande résistance à ses coups, et la fin a été pour lui la délivrance. » Nous savons par le détail la part qu'il faut faire à la vérité dans ces suppositions. Ainsi que Poise, Duprato, soutenu par l'énergie et les soins ingénieux d'une compagne dévouée, fut à la mort une proie relativement lente. Seule la catastrophe dernière put paraître rapide. Et ce dut être, en effet, malgré la profonde affection des époux, un soulagement, un affranchissement, que la cessation de ces tortures physiques. Ce dut être aussi la récompense de leur courage et de leur résignation que la brusquerie du dénouement. Il arriva, pour ainsi dire, sans secousse, le vendredi 20 mai 1892. Juste huit jours avant, un vendredi encore (bizarre coïncidence que je n'ai point signalée le premier et n'ai fait que souligner à mon tour), Ferdinand Poise, inopinément éteint, s'était, au lever du jour, insensiblement endormi dans un dernier sommeil.

Le dimanche 22, à deux heures de l'après-midi, tout le Paris artistique fit à Duprato, estimé et aimé de tous ceux qui l'avaient connu, de la maison mortuaire, rue de La Rochefoucauld, 64, au temple protestant de la rue Chauchat et au cimetière Montmartre, des obsèques pieusement émues et tristement solennelles.

Après avoir lu ces pages, nul ne s'étonnera que Duprato soit mort sans postérité.

On s'étonnera encore moins qu'il n'ait pas laissé une large aisance à sa veuve. Il vint au monde dans des conditions qui étaient exclusives de toute idée de richesse, de toute espérance de patrimoine et d'héritage. Son seul bien fut sa probité, son intelligence, son amour du travail. Avec cela il vécut honorablement, et, après de longues luttas et des épreuves nombreuses, il s'éteignit dans une honnête médiocrité. La carrière à laquelle le vouèrent ses aptitudes, qu'il embrassa et qu'il parcourut si laborieusement, si courageusement, si fièrement et non sans éclat, est assurément de celles où se rencontre parfois la gloire, tardive d'ordinaire, posthume souvent, mais jamais la fortune.

« Les artistes, nous sommes comme les chiens, » me disait naguère, s'appropriant un mot amèrement spirituel d'un illustre dramaturge contemporain, un inspecteur de notre école nationale de musique ; « comme eux on nous siffle, avec cette différence « toutefois que, les chiens, on les siffle pour les « appeler et les caresser ; nous, on nous siffle pour « nous chasser et nous blâmer. » Un artiste sifflé, c'est la misère ; un artiste applaudi, c'est plus de renommée que de pain.

Jules Duprato laisse une mémoire justement estimée dans le monde lyrique et le souvenir d'un homme de bien à ceux qui l'ont connu.

Si M. Duprato n'est pas apprécié par le gros du public, a écrit un autre, peut-être cela tient-il à ce que sa musique est trop discrète, trop élégante, trop fine pour porter sur la masse. C'est un musicien

intime, plein de tendresse voilée, de poésie pudique et de raffinements délicats. Il n'a jamais rien de vulgaire ni de lâché. Et, dans certaines œuvres, il a su enfler ses accents et s'élever à des hauteurs sereines et radieuses. — Ne pas sacrifier à la mode, ne pas abaisser, ne pas avilir son talent, c'est très courageux, très désintéressé, très louable. C'est peut-être un tort, humainement s'entend, de ne pas chercher à plaire à la masse et de tenter, au contraire, de se rapprocher de l'idéal ; ce ne saurait être un défaut reprochable.

Nous avons dit en cheminant et par le menu, à propos de chaque ouvrage, avec toute sincérité et toute impartialité, ce qu'il convenait d'en penser. Il serait superflu de le redire. On s'en souvient et on peut s'y reporter. Ces détails successifs et authentiques mettent en assez bonne posture et placent assez haut notre compatriote pour rendre sa situation et son renom enviables. Saluons une dernière fois en lui la clarté, la fraîcheur, la distinction des idées. Reportons-en avec orgueil le bénéfice et la gloire à notre beau ciel du Midi sous lequel il les trouva en recevant le jour.

Je sais bien que Duprato n'aimait guère les musiciens touffus de la nouvelle école et que d'aucuns pourraient le lui reprocher. S'il ne les goûtait point, comme il avait l'audace de l'avouer, ce n'était pas faute de les comprendre, c'était peut-être parce qu'il les comprenait trop. Il eût été capable de la boutade de Gounod, à qui l'on n'a pourtant pas osé en faire un crime. A un jeune compositeur qui lui soumettait un de ses derniers travaux, l'auteur de *Faust* demanda, après l'avoir parcouru : « Où est

« donc l'idée ? Je la cherche et ne la trouve pas. —
 « L'idée ? Il n'y en a point ; il n'en faut pas ; ce ne
 « serait pas de la musique nouvelle, » répondit hau-
 tement le cadet. — « Alors, répliqua le maître, em-
 « portez vite votre partition. Nous ne pourrions
 « nous entendre et mes avis vous seraient inutiles. »

Duprato était dans ces sentiments. Ennemi des accords altérés, il l'était, lui, professeur d'harmonie au Conservatoire, non point par incapacité, par inhabilité à en faire, mais parce qu'il les trouvait désagréables à l'oreille. Il prétendait même que, pour les écrire, il n'est pas nécessaire d'être harmoniste : ils se font tous seuls. Les résoudre naturellement, artistement, c'est autre chose : là seulement est la difficulté. Elle n'aurait pas arrêté le maître. Quant aux jeunes outranciers, bien souvent ils la tournent ou la négligent.

.....
 J'ai dit ou insinué que, professeur émérite, dévoué, désintéressé jusqu'à la plus complète abnégation, Duprato avait, soit volontairement, soit avec résignation, savouré le plaisir, doux ou amer, suivant les cas, du *sic vos non vobis*. Ainsi, je peux bien répéter, puisqu'on l'a écrit et publié, qu'il ne marchandait pas à ce pauvre Firmin Bernicat, qui mourut jeune sur la voie du succès et qui fut son élève, ses *conseils* les plus pratiquement efficaces, et que la partition de *François-les-Bas-Bleus* se ressent de façon heureuse de la direction du maître.

Je ne veux pas divulguer moi-même ce fait, quoique j'en aie lu la relation en divers endroits ; je me contente de vous adresser à Robert Planquette, l'au-

teur que *Les Cloches de Corneville* ont rendu populaire. J'ai tout lieu de penser qu'il vous contera sans détour et sans réticence que ces joyeuses *Cloches* furent fondues et accordées, sinon avec l'aide dont il aurait peut-être quelque difficulté à préciser l'intervention plus ou moins importante, du moins sous les yeux attentifs de son professeur.

C'est la loi naturelle que le maître instruisse ses élèves, qu'il les dirige, qu'il les prenne par la main pour les guider et les soutenir, qu'il revive en eux et que par eux il se perpétue. C'est là sa joie et son orgueil. Ce qui est moins dans l'ordre, c'est que le paon se dépouille volontairement ou se voie sans protestation dépouiller de ses plumes en faveur même d'un frère. Et cependant, Duprato a connu, il a subi ce déboire. « Qui ne sait qu'il a sa part, dit un « de ses biographes, dans la réussite des... », cette « large mélodie que.... a popularisée ? » Qui ne sait ? Beaucoup peut-être ; beaucoup trop certainement. Aussi, pour ne point assumer la responsabilité d'une publicité nouvelle donnée à pareilles indications, j'ometts le titre et le nom et je les remplace résolument par des points. Cela ne fait rien à l'affaire : la réputation de l'un y gagne aussi sûrement et autant qu'avec une précision plus grande, sans que celle de l'autre y perde rien. Tout le monde est ainsi satisfait : la vérité reprend ses droits et l'amour-propre ne reçoit aucune attaque. « Un jour, continue le biographe, que nous écoutions ensemble un baryton « chanter ces..., M. Duprato nous prit le bras et « nous dit, sur un ton indéfinissable : — *On est « heureux de n'être pas l'auteur de cela, parce que « l'on peut dire que c'est beau.* — Le mot était juste,

« mais amer. » Le mot était juste : cette constatation suffit à la vérité , à la louange du maître. Il était amer : on imaginerait difficilement un auteur qui verrait sans émoi un autre que lui porter l'honneur de ses œuvres. Admirens la réserve, digne et vaillante à tout prendre, de notre compositeur , sans lui reprocher trop un soupir de regret échappé à sa résignation et à sa patience. Plus de stoïcisme serait au-delà de l'humanité ; ce serait d'une indifférence incompréhensible.

A ces traits, qui nous révèlent l'artiste, le compositeur, le professeur , joignons ceux sous lesquels nous avons contemplé successivement le fils, l'époux, l'ami, l'homme du monde. Nous aurons la physionomie entière, l'aspect général , et combien digne d'étude, d'intérêt et de sympathie , de celui que nous désirions faire connaître et apprécier.

C'est à cette personnalité si honorable que Paris a voulu rendre hommage. C'est de cet artiste si distingué que les artistes les plus célèbres de la capitale ont tenu à glorifier le nom et à perpétuer le souvenir. L'illustre architecte de l'Opéra, M. Charles Garnier, qui fut son camarade à la Villa Médicis , a revendiqué le droit de dresser le plan du tombeau qui lui a été érigé au cimetière Montmartre. M. Thomas, l'éminent sculpteur, a fait de lui, pour ce monument, un très beau médaillon. A Paris, l'on sait ou l'on apprendra que Duprato naquit à Nîmes. Nîmes l'ignore ou l'a oublié. A Paris, on trouvera l'expression des regrets et le tribut d'admiration offerts et payés à la mémoire du maître que l'art a naguère perdu et pleurera longtemps. Si le voyageur qui aura visité ce mausolée et remarqué le nom du lieu où

reçut le jour celui dont les restes l'habitent a la curiosité de venir voir comment sa ville natale l'honore, il sera surpris et attristé de ne trouver rien, ici, ni une pierre, ni une plaque, qui apprenne ou rappelle aux Nimois que c'est un enfant de Nîmes, ce Jules Duprato, parti de si bas et si haut parvenu.

PAUL CLAUZEL.

LA CROISADE CONTRE LES ALBIGEOIS

LE SAC DE BÉZIERS , L'INQUISITION¹

L'imagination ne joue-t-elle aucun rôle dans l'histoire ? Oser l'affirmer ne serait pas sans hardiesse. Il est des tableaux tout faits qui surgissent aux yeux de certains historiens dès que vient sous leur plume un nom, un fait, un mot retentissant sinon véridique.

La croisade contre les Albigeois, le sac de Béziers, l'inquisition jouissent du pouvoir d'évoquer ainsi de véritables visions.

Des écrivains fameux, des érudits célèbres, nous le rappellent de temps à autre. Ici même, en septembre 1795, on pouvait lire sous la signature de Ed. Bondurand, au début de son très intéressant travail sur *une diététique provençale*, la curieuse page suivante :

« Un des grands crimes de l'histoire, qui en est pleine, a été la croisade contre les Albigeois. Au nom d'une idée abstraite, et aussi pour satisfaire

(1) L'impartialité nous fait un devoir d'insérer cette réponse de M. l'abbé Bascoul à l'article incriminé de M. Bondurand, ainsi que la riposte de M. Bondurand. D'ailleurs la *Revue* ne répugne pas à accueillir des discussions de ce genre, si solides, si courtoises : elles lui donnent de la couleur et prouvent sa vitalité. Le débat est clos maintenant. A chacun de se faire son opinion. (N. D. L. D.).

l'âpre convoitise d'une horde d'aventuriers du nord de la France, conduits par le sinistre Simon de Montfort, notre midi fut littéralement égorgé dans les premières années du XIII^e siècle. Le sac de Béziers (1209), où les croisés ne laissèrent vivants ni un homme, ni une femme, ni un enfant, caractérise cet effroyable massacre d'une race par une autre. Le supplice du bûcher détruisit méthodiquement tout ce qui avait échappé aux premières fureurs des envahisseurs. Dans la tempête, sombra la civilisation méridionale, exquise floraison d'une terre libre et ensoleillée, toute parfumée de grâce de cantique, etc. etc... »

Malgré l'art et la science de l'auteur, cette lecture a froissé nos souvenirs historiques. Nous avons cru à une charge à fond contre les vainqueurs spirituels et temporels des Albigeois, et, il n'a pas fallu moins que le titre et la suite de l'étude pour nous convaincre qu'il s'agissait d'un livre sur l'hygiène et la médecine provençales.

« Le sinistre Simon de Montfort, » pour parler comme M. Bondurand, nous est apparu sous une figure de barbare et de brigand, tandis que Louis Veillot, et bien d'autres avec lui, nous avaient appris à le tenir pour « une gloire de l'humanité chrétienne. »

En vérité, cependant, « les cris des victimes » n'ont pu étouffer la voix de l'histoire.

1

Est-il légitime de mettre tous les torts du côté de « l'idée abstraite, » ou des « aventuriers du nord de la France ? » Sans doute l'idée abstraite représente

ici le catholicisme, la grande idée religieuse du moyen-âge, et la horde d'aventuriers, les défenseurs de l'ordre social d'alors ; mais les Albigeois, eux, que sont-ils, que représentent-ils ?

Les Albigeois représentent des doctrines subversives du culte catholique, passées d'Orient en Europe, et des idées contraires à la famille, à la propriété, à l'ordre social établi. Sectaires, ils blasphèment le Christ, brisent ses images et pillent ses églises ; ils dévastent les monastères et maltraitent les fidèles et les prêtres ; ils sèment le désordre et provoquent à la guerre civile. Révolutionnaires, ils recourent tantôt à la ruse, tantôt à la force, feignant la soumission quand ils sont les plus faibles, pillant les récoltes et massacrant leurs adversaires quand ils sont les plus forts.

Quel système emploie-t-on contre eux, au début ? Les papes épuisent à leur égard tous les moyens de douceur ; conseils, avis, exhortations, prédications. Rome combat et s'efforce d'arrêter le développement de l'hérésie par la persuasion ; tous les papes du douzième siècle y échouent. Eugène III et Alexandre III, ne peuvent obtenir qu'une pacification relative. Ils ont pourtant pris toutes les mesures les plus modérées. Rien n'y fait : ni les prédications des missionnaires, ni les appels des légats et des papes, ni les discussions publiques, ni les décrets des conciles. L'éloquence même de saint Bernard cesse d'obtenir le triomphe partout attaché à sa parole, et la ténacité sectaire alarme le pouvoir civil en même temps que l'autorité religieuse.

Aussi voit-on Louis-le-Jeune s'entendre avec le roi d'Angleterre contre les agitateurs du midi. C'est

l'intervention du pape Alexandre III qui sauve de l'orage les provinces méridionales.

Néanmoins le mal empire jusqu'au pontificat d'Innocent III. Celui-ci, résolu à terminer un conflit de plus en plus dangereux, commence par « réformer le clergé de la France méridionale, afin de bannir des scandales qui y étaient malheureusement communs, et d'ôter aux hérétiques des prétextes qu'ils exploitaient. Il ordonna de prêcher partout les doctrines du christianisme et de réfuter celles des Albigeois. Il changea de cette prédication les moines de Citeaux. » L'histoire est obligée de constater ces efforts avec M. Dareste. Le malheur fut qu'ils échouèrent. Saint Dominique n'aboutit pas mieux.

Evêques et légats eurent l'ordre après l'insuccès des tentatives de conversion d'employer les menaces, ajoute le même historien, c'est-à-dire, en premier lieu, suspendre les coupables de l'exercice de tous leurs droits et de l'exercice des fonctions qu'ils pouvaient remplir ; en dernier lieu, si cette rigueur ne suffisait pas, les priver de leurs biens et les bannir du territoire où ils résidaient.

« Il confiait (Innocent III) aux seigneurs, c'est-à-dire à la force armée, le soin de veiller à l'exécution des arrêts rendus par les tribunaux ecclésiastiques. Les hérétiques étant considérés comme des criminels de lèse-majesté, on leur appliquait les châtiments établis pour ce crime, par les anciennes lois romaines et renouvelées par celles de l'Eglise. Tel était le droit public européen. »

Ce droit ne fut pas seulement violé par les Albigeois dans l'idée abstraite, mais il le fut jusque dans les personnes, même les plus sacrées.

Pierre de Castelnau, qui, au nom du Pape, avait frappé de peines canoniques quatre évêques indignes ou faibles, fut contraint, par la résistance du comte de Toulouse, à excommunier ce seigneur lui-même.

Un crime ne tarda pas à venger Raymond VI excommunié. Le légat du Pape, fuyant les menaces du comte, fut assassiné non loin de Saint-Gilles, sur la rive droite du Rhône.

C'était au moins une provocation.

II

Innocent III devait-il paraître insensible à ce meurtre odieux ? devait-il dévorer en silence un affront qui pouvait détruire son autorité ?

Tuer un ambassadeur, n'est-ce pas la dernière des injures ? et un tel forfait n'a-t-il pas toujours appelé une réparation ou une vengeance éclatante ? Dans la circonstance, le légat du Pape n'était-il pas en même temps le représentant de toute l'Europe chrétienne ?

Non seulement le Pontife suprême avait le droit de faire appel aux seigneurs et aux monarques, mais il en avait le devoir. Il était temps aussi que les monarques eux-mêmes avisassent au danger national dont les sectaires menaçaient la France. Papes et monarques prirent des mesures de salut. C'était se vouer, dans l'avenir, aux tolérantes épithètes de « monstres couronnés, casqués et mitrés qui se dilataient dans les souffrances de l'humanité, » ou à celle d' « hydre à trois têtes attachée aux flancs du

peuple, pour sucer son sang et pour boire ses sueurs. »

Il est vrai que ceux qui parlent ainsi des acteurs de la répression ne disent rien de l'œuvre de justice et des actes de miséricorde, rien des motifs et des causes qui l'ont provoquée. On parle de répression cruelle, et on oublie l'excitation des esprits, l'état des mœurs ; on cite les erreurs, les abus, les violences légales, et on oublie les réparations, les redressements, la pratique universelle de la torture et le droit public général du moyen-âge.

Il n'était pas dans l'usage alors de biaiser, ni avec le droit, ni avec la vérité. C'est pourquoi les seigneurs n'hésitèrent pas à former, dès que le Pape l'eût demandé, la croisade contre les Albigeois. Est-ce à dire que princes et barons marchèrent mûs par le seul esprit de foi ? Il ne faudrait pas croire à tant d'abnégations, pas plus qu'il ne faut croire à l'impeccabilité des Albigeois.

Ces derniers avaient beau s'appeler *Purs*, ou *Parfaits*, ils ne l'étaient guère, et l'on sait que les petits seigneurs, dont ils étaient les protégés, menaient trop souvent la vie de nobles épicuriens entourés de jongleurs, de ménestrels et de femmes. La vigilance d'un grand nombre de prélats du Midi, dignes émules des petits barons laïques, ne risquait pas d'arrêter la corruption manichéenne, et le nom même de prêtre ressemblait à une injure.

A la faveur de leur indépendance, les provinces et les nobles du midi en prenaient à l'aise avec la doctrine et avec les mœurs. « Armagnac, Comminges, Béziers, Toulouse, n'étaient jamais d'accord que pour faire la guerre aux églises, dit Michelet. Les inter-

dits ne les troublaient guère. Le comte de Comminges gardait paisiblement trois épouses à la fois. Le comte de Toulouse, Raymond VI, faisait pis encore : dès son enfance, il recherchait de préférence les concubines de son père. Cette Judée de la France, comme on a appelé le Languedoc, ne rappelait pas l'autre seulement par ses bitumes et ses oliviers ; elle avait aussi Sodome et Gomorrhe. »

Voilà pour les seigneurs du midi ; voici, d'après le même historien, ce qu'il faut penser des soldats de la cause albigeoise :

« Les montagnards du midi, qui aujourd'hui descendent en France et en Espagne , pour gagner de l'argent par quelque petite industrie , en faisaient autant au moyen-âge , mais alors la seule industrie était la guerre. Ils maltraièrent les prêtres comme les paysans, habillaient leurs femmes des vêtements consacrés, battaient les clercs et leur faisaient chanter la messe par dérision. C'était encore un de leurs plaisirs de salir , de briser les images du Christ, de lui casser les bras et les jambes. Ces routiers étaient chers aux princes, précisément à cause de leur impiété, qui les rendait insensibles aux censures ecclésiastiques. La guerre était effroyable. C'était surtout dans l'intervalle des guerres, lorsqu'ils étaient sans solde et sans chef , qu'ils pesaient cruellement sur le pays, volant, rançonnant, égorgeant au hasard. »

Ces désordres, semble-t-il, provoquaient une répression ; le meurtre du légat Pierre de Castelnau la rendait inévitable.

III

Le roi de France, menacé par Othon d'Allemagne et par Jean d'Angleterre, ne put participer à la croisade, mais il laissa pleine liberté à ses vassaux de guerroyer pour la cause de l'Église. Le rendez-vous fut fixé à Lyon.

Raymond VI, effrayé, fit sa soumission. Cité à Valence par le légat du Pape, Milon, il prêta serment d'obéissance et de fidélité. Mais, par mesure de précaution, le légat demanda aux autorités d'Avignon, de Nîmes et de Saint-Gilles de s'engager à se regarder comme dégagées de toute obéissance envers le comte, s'il violait ses engagements. Alors Raymond fut admis à la pénitence publique, après quoi Milon lui remit la croix et reçut le serment suivant : « Moi, Raymond, par la grâce de Dieu, duc de Narbonne, comte de Toulouse, marquis de Provence, je jure sur le saint Évangile, d'obéir aux croisés dès qu'ils seront entrés dans mes domaines, et de faire tout ce qu'ils me commanderont pour la sûreté et le bien-être de leur armée. » Ainsi se préparait la croisade.

Le Pape avait arraché la puissance séculière à une fausse sécurité. Il ne s'agissait pas d'une simple hérésie à étouffer, mais il y avait une formidable insurrection à prévenir. Duruy avoue que la secte « envoyait partout des missionnaires ; des doctrines malsonnantes commençaient à paraître en Flandre, en Allemagne, en Angleterre. » C'est dire qu'elle devenait un danger pour le Nord comme pour le

Midi. Organisée « en sociétés secrètes », cette insurrection latente menaçait les pouvoirs établis à l'égal de l'Église.

Si pour la papauté, personnifiée dans Innocent III, la guerre contre les Albigeois était une croisade contre les hérétiques, c'était, pour la royauté représentée par Philippe-Auguste, une expédition contre des provinces indépendantes, une occasion de réduire ses vassaux et de continuer l'œuvre de l'unité nationale.

Au fanatisme des populations du midi, répondait l'humeur guerrière des gens du nord ; aux violences de la haine religieuse s'ajoutait l'antagonisme brutal des races. La vieille querelle du nord et du midi allait se vider pour toujours. Les cruautés des sectaires méridionaux allaient trouver une vengeance dans les fureurs des guerriers de France. Ceux-ci joints aux fidèles exaspérés du midi apportaient de nouvelles passions dans la lutte à mort qui s'engageait. D'ardentes convoitises germèrent vite dans les âmes grossières des soldats descendus vers les riches plaines du midi. Leur avidité se réjouissait de l'abondance du butin, leur cupidité s'enflammait à la vue de richesses inconnues, et leur âpre jalousie les prédisposait à des actes barbares, à de terribles représailles.

Telles sont les conditions dans lesquelles s'ouvrit la croisade contre l'albigéisme. La guerre qui fut déclarée à ces hérétiques « eut les conséquences les plus importantes pour la société qu'elle maintint, pour l'autorité de l'Église qu'elle rétablit, enfin pour la royauté dont elle étendit le pouvoir sur la « France méridionale, » mais n'anticipons pas.

IV

Parmi les chefs de croisés réunis à Lyon, outre les archevêques de Sens, de Reims, de Rouen, les évêques d'Autun, de Bayeux, de Lisieux, etc... , plusieurs abbés, il faut citer : Othon ou Eudes III, duc de Bourgogne, cinq ans plus tard un des héros de Bouvines ; Hervé, comte de Nevers, dont l'épée avait refait la fortune ; Gauthier, comte de saint Pol, dont la bravoure au siège de Saint-Jean-d'Acre avait fait un des plus illustres chevaliers ; Guichard IV de Beaujeu, qui devait abandonner la cuirasse pour la bure franciscaine ; Simon de Montfort en qui tout était grand, selon Pierre de Vaux Cernay : la taille, la force, la foi, le courage et l'ambition,

Quels contingents amenèrent-ils avec eux ? Quel fut le nombre des croisés ? L'histoire ne peut le préciser, mais il est certain que le chiffre de 300.000 et de 500.000 hommes donné par quelques historiens est inadmissible et faux. Même après que le Comte de Toulouse eût rejoint l'armée à Valence pour la guider jusqu'à Béziers, même après que les forces amenées du midi par l'archevêque de Bordeaux et par les évêques de Bazas, de Cahors et d'Agde (non pas celui d'Agen, comme on l'a dit par erreur puisque Bertrand de Beceyras, évêque d'Agen, mourait, chargé d'années, le 4 août 1209, dans sa ville épiscopale) se furent fondues avec le gros des troupes catholiques à Montpellier ou devant Béziers, « l'ost innombrable » des croisés ne paraît pas avoir dépassé 100.000 hommes de guerre.

Partie de Lyon le 24 juin, « l'ost de France » avait campé dans les premiers jours de juillet, aux portes de Montpellier, c'est-à-dire aux frontières mêmes de la vicomté de Carcassonne qu'elle se proposait d'envahir.

Un instant, le Vicomte de Béziers, Raymond-Roger, se repentit de n'avoir pas suivi l'exemple du comte de Toulouse qu'il avait en vain essayé de retenir dans le parti des Albigeois, et il vint à Montpellier trouver les légats. Mais les conditions qu'on lui imposait lui déplurent et il se disposa à une résistance désespérée. On sait quels fruits porta son entêtement.

Un dernier essai de persuasion tenté au nom de l'Eglise, ne réussit pas auprès des habitants de Béziers. L'ancien évêque, Réginald de Montpeyroux, les harangua sans succès ; ils déclarèrent qu'ils se laisseraient noyer dans la mer — une version dit, qu'ils mangeraient leurs enfants plutôt que de se rendre. Par cette démarche le prélat, qui devait se souvenir de l'accueil fait à l'un de ses prédécesseurs dont la machoire fut fracassée, pour avoir voulu arracher des mains de ses meurtriers le vicomte de Trencavel égorgé sur l'un des autels de l'église sainte Marie-Madeleine, montrait autant de courage que de sollicitude pour ses ouailles. Quelques catholiques seulement sortirent avec lui de la ville.

Après cet échec, il ne restait qu'un recours : la force. Les chefs de la croisade tiennent conseil, ils « délibèrent sur le moyen de sauver ceux qui, dans la ville passent pour catholiques. »

A ce moment même, un croisé s'avance sur le pont de Béziers. Les assiégés, faisant une sortie, frap-

pent à mort le soldat qu'ils précipitent du pont. Les servants de l'armée assiégeante voient tomber la victime ; furieux, ils s'élancent en chemise et en braie contre les agresseurs, sans perdre de temps à revêtir l'armure de guerre. Ils suivent de près les provocateurs, les refoulent, escaladent les murs, enfoncent les portes, envahissent la ville et massacrent sans pitié tous ceux qui tombent sous leurs mains. Dans le court espace de temps qui s'écoule entre l'heure de tierce et celle de none, 20,000 victimes, sans distinction de foi, de condition, de sexe, ni d'âge périssent par le fer et l'incendie. Tout est confondu dans le carnage, les églises elles-mêmes deviennent des refuges pour les vaincus, et les prêtres sont massacrés revêtus des ornements sacerdotaux — pour la circonstance sans doute, Mary Lafon leur donne des surplis noirs ! Une jalousie barbare, surexcitée par le butin, arme les vainqueurs de torches enflammées et le feu achève l'œuvre de désolation et de ruine.

La ville était prise et saccagée (22 juillet 1229) « à l'insu des gentishommes de l'armée », comme l'assaut avait été livré « sans attendre l'ordre des chefs. »

V

Où placer maintenant le mot fameux de l'abbé Arnould, dit Almaric, légat du Pape : *Tuez les tous ?* Les ribauds, les truands, on le voit, ne prirent pas le temps de bavarder, ni d'aller chercher des conseils ou des ordres. Et il ne fut donné ni à l'abbé de Citeaux, ni à Simon de Montfort d'intervenir. Les fauves étaient déchainés, quand les chefs apprirent

l'assaut ; la boucherie était commencée ; « il n'y avait plus moyen, d'après les témoignages du temps et selon le mot de M. Tamisey de Larroque, d'arrêter l'irrésistible élan de ces hommes altérés de sang et de butin, de ces hommes, écume de la société, qui étaient attirés sur les champs de bataille par les mêmes motifs qui, de tous les points de l'horizon, y amenaient les plus vils oiseaux de proie. » Ne voyez-vous pas ces forcenés suspendant l'assaut et le pillage, pour aller flegmatiquement demander l'avis des chefs ? Ce serait, indépendamment de la rage qui les possédait, supposer à ces hommes une discipline qui n'appartenait pas à l'époque des *rou tiers*.

D'où vient donc ce mot : Tuez-les tous, car Dieu connaît les siens : *cœdite eos, novit enim dominus qui sunt ejus* ? Bien qu'on retrouve cela dans tous les livres qui s'occupent des Albigeois, et dans des écrits où ces hérétiques n'ont rien à voir ; bien que Guizot, l'honnête et savant historien, ait rappelé cette réponse fameuse dans sa *Réponse au discours de réception du R. P. Lacordaire* à l'Académie Française (24 janvier 1861), l'abbé de Cîteaux n'a jamais tenu ce langage barbare. Tant pis pour les historiens qui se contentent de suivre le courant des idées reçues !

Rien ne justifie l'attribution de ce mot à l'envoyé du Pape. Les chroniques du temps traduites par Guizot lui-même n'en parlent pas, et sur douze chroniqueurs qui s'occupent des Albigeois et de la Croisade pas un seul ne l'enregistre, pas un seul n'y fait allusion.

Où donc a-t-on pris cette parole d'un admirable effet dans les articles contre l'intolérance ? Son ori-

gine est bien connue aujourd'hui. Vous savez qu'il existe un vieux *Livre* allemand *sur les miracles — ou sur les prodiges*, à votre gré ; l'auteur, Pierre Césaire, moine du monastère d'Heisterbach, est un écrivain gai ; non content d'annoncer que « ces récits vous feront rire, » il s'y prend de son mieux pour réaliser son dessein. Aussi tous les critiques dont l'attention s'est portée sur ce livre conviennent-ils que dans les récits de Césaire l'in vraisemblance atteint les dernières limites du grotesque. Ne raconte-t-il pas sérieusement que le soleil se partagea, un jour, en trois morceaux, et que les diables, une nuit, enlevèrent l'âme d'un écolier de l'Université de Paris et la firent sauter en l'air comme une balle, la recevant sur leurs griffes acérées ? Était-ce crédulité ou bien amour de conter des histoires à dormir debout ? Peut-être l'un et l'autre ; mais quel crédit établir sur la parole d'un tel homme et d'un tel livre ? Tel est l'unique témoin qui dépose en faveur de l'authenticité des paroles attribuées à l'abbé Arnould. Eh bien ! c'est cet écrivain, cet étranger, séparé du théâtre des événements de la croisade par plus de deux cents lieues, enfermé dans sa cellule aux environs de Cologne, qui nous apprend ce que n'ont pas su les hommes placés dans les rangs mêmes des deux armées. Et cet homme qui contredit tous nos chroniqueurs offre les garanties de véracité que l'on vient de voir ! De plus, il n'ose pas même affirmer, ce n'est qu'un bruit : *fer-tur dixisse* ! Voilà bien une calomnie qui ne devrait plus trouver place dans l'histoire.

On sait, d'ailleurs, que dans un cas fort semblable à celui de Béziers, Simon de Montfort, s'étant em-

paré de Minerve (1210), l'abbé de Citeaux, sollicité par le chef militaire, n'osa pas condamner les habitants « *vu qu'il était moine et prêtre* ». Tout oblige donc à déclarer fausse et mensongère la parole attribuée au légat d'Innocent III.

VI

Il ne peut être question de raconter ici la suite de cette longue guerre civile qui dura près d'un quart de siècle. Mais peut-on se dispenser de signaler la prise de Carcassonne, séparée de quelques jours seulement de celle de Béziers, et où s'était enfermé le vicomte de ces deux villes. Cette fois, les croisés soumis à leurs chefs ne renouvelèrent pas les scènes de carnage, malgré la liberté qui fut laissée, selon les mœurs et les lois du temps, de piller les biens de hérétiques. On croirait que certains historiens l'ont regretté, à voir comme ils cherchent à dénaturer les faits qui ont précédé ou suivi la capitulation de Carcassonne, ou mieux, selon eux, la prise déloyale du vicomte Raymond-Roger qui s'était bel et bien rendu otage de son plein gré.

Que penser des assertions de ceux qui, à la manière de Sismondi, accusent Simon de Montfort lui-même d'avoir donné « les ordres nécessaires pour que le vicomte Raymond-Roger mourût de la dysenterie, le 10 novembre, (trois mois après qu'il se fut rendu) dans une tour du palais vicomtal de Carcassonne. » Que penser des auteurs qui accusent Simon de Montfort (il faut que tout vainqueur paie sa victoire) de s'être débarrassé par le poison d'un ennemi jeune encore, quand on a le témoignage po-

sitif de Guillaume de Puylaurens qui, loin d'être un ami du chef catholique, l'était de ses adversaires, avec lesquels il avait des relations étroites. « Le vicomte mourut de la dyssenterie, dit-il ; et l'on répandit à ce sujet plusieurs impostures, en disant qu'il avait été tué à dessein. » La *chanson* ne parle pas différemment, « et le comte de Montfort, ajouta-t-elle, se conduisit alors en homme courtois et franc : il le fit exposer publiquement (le corps de Raymond-Roger), afin que les gens du pays l'allassent pleurer et honorer. — En grande procession il fit enter rer le corps. » Au moins ici, le « sinistre » vainqueur se conduisait en vrai chevalier.

La première expédition de la croisade contre les Albigeois était finie ; elle se termina par l'élection d'un nouveau comte de Toulouse, et Simon de Montfort remplaça Raymond VI.

Il suffit maintenant de mentionner à la hâte deux ou trois des événements qui rendirent si célèbres la seconde et la troisième croisade contre les Albigeois. On ne peut oublier ni la bataille de Muret, où Pierre d'Aragon trouva la mort, et les armées vasco aragonaises, une humiliante défaite, ni le second siège de Toulouse, où Simon de Montfort périt, frappé « là où il fallait » par une pierre que lança la main d'une femme ; ni l'expédition de Louis VIII, qui rendit effective la réunion du pays de Languedoc à la couronne, et qui acheva, dit M. l'abbé Douais, la dérouté de l'hérésie néo-dualiste.

Mais il faut dire un mot sur « les poètes qui avaient fait le charme et la gloire de la cour des comtes de Toulouse. » Ce mot, Michelet va le dire, en jugeant la poésie des troubadours : « gracieuse, légère, im-

morale littérature, qui n'a pas connu d'autre idéal que l'amour, l'amour de la femme, qui ne s'est jamais élevée à la beauté éternelle. Parfum stérile, fleur éphémère, qui avait crû sur le roc, et qui se fanait d'elle-même quand la lourde main des hommes du Nord vint se poser dessus et l'écraser. Le premier signe de décadence avait paru de bonne heure ; la poésie tournait à la subtilité, l'inspiration au dogmatisme académique, quand vint la croisade des Albigeois. L'esprit scolastique et légiste envahit, dès leur naissance, les fameuses cours d'amour... La comtesse de Narbonne décide, dans un arrêt conservé religieusement, que l'époux divorcé peut fort bien devenir l'amant de sa femme mariée à un autre. Eléonore de Guyenne prononce que le véritable amour ne peut exister entre époux ; elle permet de prendre pour un temps une autre amante, afin d'éprouver la première. La comtesse de Flandre, princesse de la maison d'Anjou, et la comtesse de Champagne, fille d'Eléonore, avaient institué de pareils tribunaux dans le nord de la France, et probablement ces contrées, qui prirent part à la croisade des Albigeois, avaient été médiocrement édifiées de la jurisprudence des dames du Midi. Les gens du Nord devaient prendre encore plus au sérieux tant d'impiétés amoureuses que nous rencontrons dans la poésie des troubadours. »

Il se peut qu'une pareille littérature mérite quelques regrets, mais n'est-il pas vrai qu'elle appelait aussi une purification ? Et ne touchait-elle pas à son terme, quand la guerre vint l'aider à mourir ? Il y aurait là belle matière à dissertation. Cependant, il faut en finir, et il reste encore quelque chose à dire de l'inquisition.

VII

Toute l'habileté des adversaires de l'Eglise consiste à ne pas distinguer le rôle de l'inquisition ecclésiastique de celui de la législation civile; l'Eglise ne jugeait en réalité que de l'hérésie, mais les lois civiles faisant un crime de cette faute religieuse, le gouvernement temporel s'emparait du coupable pour lui appliquer la loi.

Parfois aussi on ne distingue pas assez la croisade guerrière de l'inquisition : les cruautés soldatesques, des sentences des juges. Par exemple, faut-il rendre le tribunal de l'inquisition justiciable du sac de Béziers et de tant d'autres exploits de fureur ou de rage ?

Avant tout, le rôle des papes fut modérateur. On peut en faire des buveurs de sang, leurs actes les justifient, et ils ne sont pas responsables des faits accidentels. On affirme souvent que les prévenus ne pouvaient pas se défendre ; ils le pouvaient si bien, qu'ils citaient des témoins à décharge et qu'on leur accordait, s'il le fallait, des séances supplémentaires ; Isarn de Pesens en obtint jusqu'à trois.

C'est avec une insistance particulière que les Papes qui se succèdent sur la chaire de Saint-Pierre recommandent d'éviter avec soin toute erreur sur les prévenus, de n'accorder la confiance qu'à des témoins sûrs, de punir avec sévérité les faux témoins.

Dans plusieurs affaires le pape Alexandre IV, ordonne de recommencer l'enquête ; le même pontife renouvelle les conseils donnés par Innocent III et

par Innocent IV. Qu'on allie la douceur à la sévérité ; la miséricorde à l'énergie ; qu'une sage discrétion préside aux enquêtes ; que l'on mette au-dessus de tout l'amour de la vérité, l'éloignement de toute faveur et de toute haine, la justice et le désintéressement. Des punitions exemplaires sanctionnent les ordonnances pontificales.

Une réparation solennelle est faite à Pierre Tournemire, injustement condamné. Le jugement le plus sévère frappe le notaire Adalbert de Narbonne, serviteur de l'inquisition, coupable d'avoir commis des exactions en exigeant des salaires exorbitants.

Maintes fois des conflits éclatèrent entre l'inquisition et le pouvoir laïque au sujet de la punition des hérétiques ; ce fut toujours parce que les représentants du clergé, voulaient plus de douceur ou s'opposaient aux exactions. Ainsi le sénéchal de Carcassonne, Pierre d'Auteil, est signalé au roi par l'évêque d'Agde, l'abbé de Saint-Polycarpe, et l'archidiacre de Fenouillèdes ; dans sa défense, l'officier royal fait un objet de reproche aux évêques d'imposer des pénitences légères aux hérétiques et de leur laisser leurs biens.

Urbain IV demande des adoucissements à la procédure ; Paul III, rappelait au roi très chrétien, que « le Dieu créateur étant en ce monde, avait usé plus de miséricorde que de rigoureuse justice, et que c'était une cruelle mort que de faire brûler vif un homme. »

Que l'inquisition employât la torture, la question sous toutes ses formes, on ne le nie pas, mais quel est, s'il vous plaît, le tribunal de cette époque qui n'avait pas recours à ces moyens violents pour dé-

couvrir la vérité ? N'est-ce pas, pour ce motif même, que les intéressés qui protestèrent contre les sentences n'attaquèrent jamais leur principe ? Pourquoi, nous-mêmes, spectateurs lointains de cette procédure acceptée par les contemporains, nous plaindriions-nous de la législation d'un autre âge ? Ce qu'il y eut de cruel venait des mœurs du temps et si certains hommes exagérèrent ce que l'usage tolérait, ou dépassèrent les bornes des rigueurs admises, qu'ils portent l'ignominie de leur indignité ; mais ni l'institution ni l'Église ne sont responsables de leurs fautes ou de leurs crimes.

L'histoire peut-elle être juste, si elle se refuse à voir que chaque époque a son esprit, sa manière propre d'envisager les choses, son système particulier d'action, soit pour opérer le bien, soit pour écarter le mal ? La véritable histoire, pour porter sur les événements son impartiale lumière, ne doit-elle pas tenir compte du temps, des mœurs, et des hommes ? Ne sera-t-elle pas faussée, ne sera-t-elle pas injuste si elle juge un siècle avec les passions, les préjugés ou seulement les idées d'un autre siècle ?

VIII

C'est du droit imprescriptible de légitime défense qu'est sorti le tribunal de l'inquisition, aussi bien que la croisade contre les Albigeois. Pourquoi faut-il donc que certains historiens aient accumulé à ce sujet tant de colères et tant de jeux d'imagination.

N'est-ce pas ainsi, du reste, qu'on séduit le peuple et qu'on irrite la foule ?

Vous souvenez-vous de la grande émeute de

Madrid, en 1820 ? La populace soulevée voulait délivrer les prisonniers ensevelis dans les cachots de l'inquisition, arracher aux ténèbres et briser sur la place publique les horribles instruments de la torture. Que trouve-t-elle ? Quelles affreuses machines découvrit-elle ? quelques vieux clous, des débris de bouteille, et... une savate, respectable reste d'une pauvre victime. Hélas ! même cette savate n'était pas une relique ; il fallut la rendre à une pauvre femme qui l'avait perdue dans la presse.

L'histoire doit éviter de pareilles méprises à la simplicité populaire et à elle-même. S'il lui appartient de dénoncer les crimes, il est aussi de son devoir de détruire la calomnie.

ABBÉ LOUIS BASCOUL.

LETTRE DE M. BONDURAND

Je ne crois pas avoir excédé mon droit en disant avec sincérité mon impression sur la croisade contre les Albigeois. Tous les faits de ce grand drame historique sont bien connus, et le tableau des horreurs commises, tracé par M. Bascoul lui-même, n'est pas fait pour infirmer le jugement qu'il me reproche. Nous différons par le point de vue d'ensemble. Ici la divergence est radicale et irréductible. Aussi serait-il parfaitement oiseux d'entreprendre une polémique qui n'apprendrait rien à personne et ne modifierait en rien les idées de chacun. Je demande seulement la permission de faire deux ou trois remarques.

M. Bascoul consacre son paragraphe V à la réfutation du mot célèbre « Tuez-les tous ». Or, je n'en ai pas parlé. Ce mot est comme la plupart des mots historiques. Ils n'ont que rarement été prononcés, mais ils sont la synthèse brève et saisissante d'une situation. Qu'importait d'ailleurs aux victimes de Béziers que le mot eût été ou non prononcé, puisqu'aucune n'échappa ?

M. Bascoul me reproche l'épithète de « sinistre », donnée à Simon de Montfort. Or les Bénédictins Dom Devic et Dom Vaissète, auteurs de l'Histoire de Languedoc, quoique par état glorifiant la croisade, ne peuvent s'empêcher de faire suivre leurs éloges de restrictions qui, sous leur plume, ont bien leur éloquence. « Nous n'avons garde, disent-ils, de vouloir rien diminuer de la gloire qu'il s'acquit, à si juste titre, par ses excellentes qualités ; mais on ne saurait disconvenir qu'il n'ait mêlé quelques défauts à un plus grand nom-

bre de vertus, et il est aisé de reconnaître, en lisant dans les auteurs du temps le récit de ses actions, qu'avec beaucoup de piété, un zèle ardent pour la religion, un courage invincible, une extrême valeur, une science consommée dans l'art militaire, et un cœur généreux, bienfaisant et libéral, il avoit une passion démesurée de s'agrandir et d'élever sa famille au faite des grandeurs ; qu'il étoit dur, fier, inflexible, colère, vindicatif, cruel et sanguinaire. Enfin divers auteurs très pieux, entre les anciens et les modernes, sont persuadés que Dieu, par sa mort, voulut punir son ambition et sa négligence à corriger les désordres des croisés. » (*Histoire générale de Languedoc*, tome VI, p. 517-518, *nova editio*).

M. Bascoul paraît vivement touché des égards que l'Inquisition témoignait aux hérétiques avant de les faire mourir, et des scrupules délicats de sa procédure. Il est probable que les hérétiques eussent été plus touchés encore de ne pas être suppliciés pour l'exercice du droit de penser, droit que l'humanité a acheté bien chèrement et qu'on lui conteste.

Je ne veux pas clore ces courtes observations sans reconnaître la courtoisie de mon savant contradicteur.

E. BONDURAND.

L'administrateur-gérant : GERVAIS-BEDOT.

NIMES. — IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT

A QUOI PEUT SERVIR LA NOBLESSE

M. Rocafort a grandement intéressé les lecteurs de la *Revue* en appelant à la tête de notre société française une noblesse nouvelle, dont l'élévation serait exclusivement due à la moralité de ses membres. Pour que notre nation arrive à jouir de ce merveilleux privilège, il a indiqué comme moyen une forte éducation morale, donnée à la jeunesse par la voie de l'enseignement et par celle de l'exemple.

Cette idée n'est pas nouvelle en ce bas monde ; elle a cependant une vraie nouveauté, en face de l'état de décadence où chacun convient que nous sommes tombés, après l'abaissement où nos Révolutions et l'esprit qu'elles ont laissé ont fait descendre, d'abord le sentiment général du respect chez les foules, puis l'influence, non seulement des classes qui précédemment étaient à leur service, mais encore de celles qui tendent aujourd'hui à prendre cette succession. M. Rocafort fait preuve d'un grand esprit d'observation et de judicieuse appréciation des hommes et des choses, dans la façon dont il expose ce malheur public.

Cependant, sa théorie me paraît incomplètement développée, et je lui demande la permission d'y

ajouter ce qui va suivre : je le prie, à l'avance, de se tenir certain que ma prétention n'est point de donner la solution définitive de ce difficile problème ; j'espère seulement la rendre plus aisée en supprimant une des inconnues.

Il est notoire à chacun que l'enseignement de la morale est de nul effet quand il n'est pas précédé, accompagné et suivi des leçons du bon exemple.

Pour peu que chacun veuille bien y réfléchir, il reconnaitra encore que, en règle générale, le bon exemple véritablement influent est celui qui vient d'en haut, émanant de personnages dont la situation sociale et le caractère contraignent le respect ; que, surtout aux yeux des foules, ces deux conditions sont en quelque sorte inaliénables, annexées à une longue suite de services publics, se perpétuant, le plus possible, de pères en fils, en petits-fils, etc., et consacrant leur nom.

C'est dire que, toujours en règle générale, cette influence n'est entière que par le prestige de la naissance.

Nous voici arrivés à notre ancienne noblesse, et puisque, au dire de M. Rocafort, contre qui je ne m'inscris pas en faux sur ce point, son influence est aujourd'hui perdue en droit et en fait, je sens le besoin d'exprimer un adieu plein de regrets à cette vieille institution, et d'offrir en cela un hommage à ceux des survivants qui en représentent encore les traditions et l'esprit avec fidélité et dignité.

Originairement, la noblesse était la récompense de services signalés rendus à l'Etat. On distinguait la noblesse militaire, la noblesse de robe, provenant de l'exercice de certaines magistratures, la noblesse

de clocher, récompensant en divers lieux un temps plus ou moins long de fonctions municipales.

Malgré l'admission, dans notre droit, de l'adage romain *Cedant arma togae*, la noblesse militaire plaisait davantage au caractère des Français, et possédait incomparablement leur estime. Elle avait quelques privilèges, notamment l'exemption des impôts ordinaires ; mais cette faveur était largement compensée par l'obligation du service militaire, singulièrement plus onéreux qu'aujourd'hui : il était de principe que le gentilhomme devait au Roi, c'est-à-dire au pays, son sang et sa fortune ; chacun était classé dans le ban ou dans l'arrière-ban, comme on l'est de nos jours dans l'armée active, dans la réserve, ou dans l'armée territoriale, et il fallait répondre à l'appel. On comprend le prestige qui s'attachait à ces vaillantes races, à mesure que chaque génération, au retour de ses campagnes, rentrait dans ses terres couverte de blessures autant que de gloire, mais souvent réduite à une pauvreté lamentable, ou tout au moins chargée de dettes contractées pour l'entretien des régiments ou des compagnies par suite de la détresse du trésor royal.

Toute personne versée dans l'étude de l'histoire a vu passer sous ses yeux quantité de familles nobles, riches d'un grand nombre d'enfants, et rapidement éteintes parce que tous ils avaient été foudroyés dans une même guerre, ou à peu d'intervalle les uns des autres.

Un fait moins connu est celui de la pauvreté à peu près générale de notre noblesse, pauvreté venue des nécessités de nos guerres. Je suis loin

de toute bibliothèque ; mais je me souviens très bien avoir lu qu'un de nos rois fit faire une enquête sur le nombre des gentilshommes ruinés par son service : on en trouva quatre mille. Si je pouvais aller à la bibliothèque Mazarine, je mettrais immédiatement la main sur ce document, bien que le titre du volume ne me reste que comme un souvenir vague ; je le vois encore ouvert devant mes yeux. Quel homme studieux n'a pas rencontré de semblables témoignages ?

Il y a peu de temps, je lisais l'ouvrage de M. Frédéric Masson sur le ministère du cardinal de Bernis. En un certain endroit, après avoir constaté la pauvreté générale de notre noblesse, il observe que beaucoup de ses familles n'ont pu conserver leur parcelle de terre et entretenir le château que par le secours de ceux des leurs qui étaient d'église, comme on disait alors ; ceux-ci, n'ayant pas à faire des sacrifices aussi ruineux, et profitant parfois de bénéfices dûs à la reconnaissance du Roi, étayaient la maison paternelle prête à crouler.

Au moment où la Révolution allait consommer leur ruine, la plupart des gentilshommes de France jouissaient de revenus annuels variant de trois mille à dix mille francs. Je crois avoir vu ce fait constaté, pour la Marche, dans l'ouvrage de M. le comte de Seilhac sur la Révolution dans le département de la Corrèze. Je l'ai sûrement vu dans un ouvrage de caractère officiel de M. de Bengy-Puyvallée sur le Berry. J'en ai sous les yeux un témoignage bien plus frappant pour le département de la Haute-Garonne. M. le baron de Bouglon est auteur d'un ouvrage actuellement en cours de publication inti-

tuilé *Les Reclus de Toulouse sous la Terreur. Registres officiels* (Toulouse, Privat). Les deux premiers fascicules ont paru ; le troisième est impatiemment attendu. Là, on voit toute la noblesse Toulousaine passée en revue par ses ennemis, avec indication en chiffres de la fortune de chaque famille. Les plus riches, ou les moins pauvres, appartiennent surtout à la noblesse de robe ou de clocher ; à peu d'exceptions près, les militaires ne dépassent pas les revenus indiqués ci-dessus ; plusieurs en ont moins, et quelques uns ont pour tout bien leurs décorations et une pension de retraite qui serait dérisoire aujourd'hui.

Je n'aurai pas la simplicité de prétendre que tous les nobles fussent des modèles de vertu ; mais il me serait possible, si c'était le lieu, d'énumérer par milliers ceux qui ont été les bienfaiteurs et les modèles de leurs contemporains, surtout de leurs vassaux, et de montrer que ceux-ci ne gagnent pas au change avec les hobereaux d'aujourd'hui. Je n'ignore pas les scandales anciens et modernes donnés par trop de nobles ; mais j'en ai vu qui, au milieu de leurs fautes, avaient encore un culte de l'honneur dont seules les grandes âmes sont capables. Ici, dans le lieu même où j'écris ces lignes, pas loin de Nîmes, j'assistai, il y a 44 ans, à une conversation où d'honnêtes paysans faisaient observer à un vieux gentilhomme, mon ami, qu'un personnage l'avait trompé dans un contrat passé de vive voix, que par suite il lui volait vingt-cinq mille francs ; ces braves gens estimaient qu'il fallait porter la chose devant les tribunaux. Le vieux noble répondit : « C'est impossible ; il a ma parole, elle

vaut un écrit. » L'infortuné vivait dans les angoisses, et avait besoin de cette somme ; mais le sentiment de l'honneur le pressait bien plus, et il se résignait.

J'ai vu les gentilshommes traiter leurs subordonnés avec douceur et respect : le dévouement pour les inférieurs était chez eux de principe, autant que le service du pays. J'ai vu les parvenus, les déclassés, les hommes de rien, traiter qui que ce soit avec arrogance.

Le monde me paraît divisé en deux catégories : les tapageurs, et les gens sérieux. J'appelle tapageurs les incapables ambitieux, les cupides, les chercheurs d'influence malsaine, les historiens menteurs et calomniateurs, les savants qui se prétendent supérieurs à notre bon Dieu, les accapareurs de popularité, les romanciers pourris, les avocats bavards et malhonnêtes, les médecins qui se mêlent de politique, les chefs de parti immondes, les apôtres d'un liberté qu'ils n'ignorent pas ravir au peuple, les vingt..., les cent-quatre.... Pardonnez-moi, j'allais oublier qu'en cette *Revue* on ne fait pas de politique ; il serait, du reste, inutile d'en faire ici, car vous connaissez aussi bien que moi les innombrables classes de ces malheureux qui travaillent à corrompre l'opinion des simples au bénéfice de leurs passions et de leurs avantages personnels. Eh bien ! comparez-les avec nos vieux gentilshommes, qui servaient le pays et le peuple à leurs dépens !

Je veux vous en montrer un peint par lui-même. Je l'ai bien connu : il m'était allié. Je l'ai connu alors qu'il courait ses dernières années, et que j'étais encore dans l'insouciance de l'enfance et de

la jeunesse. Lorsque je le quittais pour rentrer au collège, il me disait : « Figure-toi toujours que je suis à t'observer en tout ce que tu diras et feras ; de de cette sorte tu demeureras studieux et sage. » Il est mort quand je me trouvais dans la seizième année de mon âge, et son aspect vénérable me suit aujourd'hui bien plus qu'au temps où je prenais auprès de lui mes ébats d'enfant.

Qui était-il, me demanderez-vous ?

Entré jeune dans la carrière diplomatique, il était à Constantinople avec le comte de Choiseul, ambassadeur de France, lorsque la Révolution les mit l'un et l'autre en disgrâce. Il dut demeurer hors de la patrie. Je sais qu'il eut à souffrir de bien des manières pendant ses premières années d'exil ; mais je n'en ai surpris que trop peu de détails dans ses conversations. Il trouva ensuite bon accueil en Russie. Il y fit d'excellents services militaires ; il fut collaborateur, à Odessa, de ce magnifique duc de Richelieu qui, après avoir ajouté à la fortune de la Russie la création si fructueuse de cette ville et de son port, rentra en France aussi pauvre de biens qu'il était riche de services et de gloire. Dans ce même empire, il se lia d'intime amitié avec l'abbé Nicolle qui y fondait une célèbre école de cadets, et qui, au retour, fut recteur de l'académie de Paris (1). En récompense de sa belle conduite à l'armée, il fut nommé conseiller de cour à Saint-Petersbourg. On m'a dit que cette dignité n'était pas différente

(1) La vie de ce digne prêtre a été donnée au public par M. l'abbé Frappaz ; mon gentilhomme y est nommé, et une poésie composée par lui en l'honneur de son illustre ami s'y trouve reproduite.

de celle de conseiller d'Etat en France. La paix étant rendue à notre pays, il songea au retour, et, à cette occasion, fut muni d'un ukase que j'ai tenu entre les mains ; il lui donne rang, ainsi qu'à ses descendants, parmi la noblesse russe. En France, il avait à recueillir l'héritage d'un oncle capitaine de dragons avant nos troubles, mort sans enfants. Il trouva ce bien notablement compromis par des dettes. Il paya en se défaisant des parties les plus éloignées. Il jouissait des autres depuis plusieurs années lorsqu'il trouva un papier écrit par son oncle, mais non signé, où était manifesté le désir que l'héritier donnât vingt-cinq mille francs à telle personne. Tous ses amis et conseillers protestèrent qu'un tel écrit ne pouvait pas imposer d'obligation. « Mais, dit-il, je reconnais l'écriture de mon oncle ; il était gentilhomme, et je le suis ; je croirais faillir à l'honneur en n'accomplissant pas son désir. » Il vendit encore, pour faire cette somme, une propriété qui, grâce au travail de l'acquéreur, de ses enfants et de ses petits enfants, vaut aujourd'hui, dit-on, cent mille francs. Il ne restait plus à mon gentilhomme que le vénérable noyau de l'antique fortune. Je le dis vénérable parce que depuis quatre siècles il n'a point été souillé par un acte d'achat ou de vente : des mains d'un Génas, d'anneau en anneau de parenté, il est venu à celles des propriétaires actuels(1).

Or, en l'an 1832, au cours de sa correspondance avec son fils unique, mon gentilhomme écrivit ce

(1) Un des collaborateurs de la *Revue*, M. le comte de Balincourt, a publié une généalogie de la maison de Génas, éteinte dans la personne de son aïeule. Je n'use du mot *publié* que dans la mesure où il peut s'appliquer à une édition de quarante-trois exemplaires, distribuée à des savants et à des amis.

De officiis, je dirais peut-être assez à propos ce *Décalogue* des mœurs nobiliaires, qui le peint lui-même, et avec lui tous les gentilshommes dignes de ce nom :

« Je suis né noble et d'une noblesse très ancienne (suivent quelques détails relatifs à l'origine et aux titres de cette noblesse).

« Mais, dira-t-on, qu'est-ce que cela signifie devant la loi d'égalité et devant l'opinion, qui décide de tout, et qui est si prononcée en France contre les droits de la naissance ? Qu'est-ce que la noblesse à présent ?

« Je vais répondre à cette question, et voici comme je l'envisage :

« La Providence, en créant l'homme, a fondé pour son bonheur l'état de société, et c'était en quelque sorte une nécessité, puisqu'elle l'avait créé social. Elle a réglé en même temps les conditions de la société, et la hiérarchie des rangs est une de ces conditions, et des plus indispensables.

« Les lois humaines ont, par la suite, appliqué ces conditions aux divers besoins des peuples, et toute l'Europe a eu sa noblesse, comme le couronnement de l'édifice social et le soutien indispensable de la monarchie.

« La noblesse, donc, fondée et reconnue par les lois les plus anciennes de la monarchie française pour en être le soutien et la gloire ; la noblesse, que les lois françaises et ripuaires ont également consacrée dans l'intérêt public, est encore reconnue et autorisée en France par les nouvelles lois. C'est

donc un droit, tout aussi bien que celui d'électeur. La loi me garantit l'un aussi bien que l'autre.

« Si l'on me privait de celui-ci, je le réclamerais par les voies de droit ; de même que, si l'on me contestait le titre de noble , par exemple dans des actes où il me conviendrait de m'en prévaloir , dans la forme de ma signature , dans l'usage du cachet armorié de la famille, ou autres cas semblables , fort de la sanction de la loi, qui me garantit ce rang social et les signes qui le caractérisent , j'apporterais à les défendre la même fermeté que j'applique, en me renfermant dans les limites de la raison, à tout ce qui me paraît le demander.

« Ce rang n'est pas de droit divin, sans doute : qui prétend cela ? Mais il est de droit français , et fondé sur l'utilité sociale. Tel je l'ai reçu de mes ancêtres, tel je dois le transmettre à mes descendants, jusqu'à ce que la loi, qui a pu le constituer et le modifier, ait prononcé son anéantissement. Voilà des principes bien simples , bien clairs , bien légaux : qui pourrait le contester ?

« Il n'y a plus , j'en conviens, de privilèges attachés à ce rang comme autrefois. Aussi, j'en ai vu, dès ma jeunesse , successivement restreindre les avantages. Il n'y a que les charges qui nous soient restées ; je ne les ai jamais abjurées ni déclinées pour mon compte. J'en ai dit la raison plus haut, quand j'ai reconnu que Dieu est l'auteur des conditions de la société, comme de la société elle-même. *Noblesse oblige* : que ce soit là toujours notre devise.

« Que la volonté de Dieu règle la condition de chacun, c'est ce dont je suis entièrement convaincu. C'en est assez pour que je reste dans la mienne ,

quels qu'en puissent être les inconvénients. Je ne souffrirai donc volontairement rien qui me fasse descendre du rang où je suis né, et, jusqu'à la mort, j'en remplirai les obligations telles qu'elles m'ont apparu et que je vais les exposer :

« 1° Vivre noblement, ce qui ne veut pas dire magnifiquement, à moins qu'une grande fortune ne vous y oblige. Mais j'entends par là qu'on ne s'attache à aucune des conditions serviles et humiliantes de la société, qu'on ne se livre à aucun commerce illicite, tel que fraude des droits, contrebande, piraterie, trafic de ses services ou de sa protection, en un mot à aucun lucre, ou émolument quelconque, dont un homme délicat puisse avoir à rougir.

• 2° Ne se permettre sciemment et de propos délibéré, en matière grave, aucun mensonge, verbal ou par écrit, quand il s'agirait de tous les trésors de la terre ; et ne jamais manquer à sa parole et aux lois de l'équité la plus stricte.

« 3° Payer tout ce qu'on doit en conscience, quand bien même l'on ne pourrait vous y contraindre dans la rigueur de la loi ; et ne jamais retenir ce qui n'est pas dû, quand on pourrait le faire sans risque et sans reproche.

« 4° Travailler pour vivre, s'il est nécessaire, et y employer tous les moyens qu'on peut tirer de son esprit ou puiser dans son courage : cela vaut mieux que de mendier basement les secours dont on a besoin, ou de les attendre lâchement, sans rien faire, de l'orgueil des grands et des riches, ou de la pitié publique.

• 5° Ne point recevoir de cadeaux qu'on ne les puisse rendre : ce qui ne s'entend pas des dons que la parenté autorise, cela va sans dire.

« 6° Donner libéralement aux pauvres, dans la proportion de ses facultés ; ne refuser ses services, petits ou grands, ni ses conseils, l'appui de ses amis, son influence, toute sa protection enfin, à qui que ce soit qui les requière.

« 7° Et plus particulièrement encore, il faut, suivant l'étendue de ses moyens, soutenir tous ses parents dans leurs nécessités ; n'en laisser aucun dans la misère quand on peut l'en tirer. Il est des cas où il faut montrer plus que de la justice, mais encore une judicieuse libéralité : n'en point perdre l'occasion.

« 8° Autant que possible ne fréquenter que ses pareils, nobles ou non, mais toujours d'une classe analogue à celle à qui l'on appartient. Ne mépriser aucune condition, et n'estimer les hommes que d'après leur valeur morale ou leur utilité dans le monde. Mais fuir impitoyablement les gens sans foi, sans principes, et tarés, les ivrognes, les crapuleux, les méchants, etc.

« 9° Respecter toutes les autorités. Honorer le curé de sa paroisse et tous les prêtres qui honorent leur ministère. Et, si l'on vit à la campagne, traiter de temps en temps son pasteur, le maire de sa commune et ses voisins les plus honorables, suivant l'étendue de ses moyens.

« 10° Avoir toujours une mise propre, sans recherche ; dans sa maison, de l'arrangement sans affectation ; de l'ordre dans ses affaires ; de la règle et de la propreté dans son domestique, et surtout la plus grande exactitude dans le paiement des gages et dans le salaire des ouvriers qu'on emploie.

« Si à cela vous joignez l'attention continuelle de

cultiver votre esprit , de travailler à le remplir sans cesse de nobles ou utiles connaissances ; si vous vous appliquez à parler purement votre langue et à l'écrire correctement , vous aurez rempli le mieux possible l'idée que je me suis faite de bonne heure du vrai gentilhomme , et que je me suis toujours étudié à accomplir en moi autant que je l'ai pu .

« Si vous en usez de même , vous vous montrerez , mon cher fils , digne de moi et du nom que vous portez , et je m'estimerai heureux de pouvoir vous transmettre , avec la noblesse , les principes et les sentiments qui en font quelque chose de plus qu'un préjugé et une fiction gothique , en la rendant presque semblable à la vertu . »

A cette lecture , on se souviendra tout naturellement d'une observation de M. le comte de Chambord aux gentilshommes qui vont faire les tapageurs à Paris , au lieu de demeurer dans leurs terres et d'y être les bienfaiteurs et l'exemple des populations . A ce souvenir on joindra celui de Louis Veuillot leur reprochant de se rendre , par cette conduite , semblables à Esaü , qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles : au fond , tous les plaisirs de Paris ne valent pas mieux que ce plat très sobre , et causent la perte bien lamentable d'une influence que les cajoleurs et les sangsues du peuple savent trop bien accaparer .

Mon gentilhomme vit la mort venir avec le calme qu'il avait opposé aux maux de la vie et au feu des

batailles. Elle fut longue à opérer son œuvre. Dans ses derniers jours, en proie aux tortures du mal, il ne donnait pas d'autre signe d'impatience que de s'écrier : « Mon Dieu, qui avez rendu les derniers instants de l'homme si douloureux, veuillez abrégér les miens. »

Il avait dès longtemps préparé son épitaphe, que voici :

Cy-gît qui ne désira rien,
Rien que de vivre en sage et mourir en chrétien,
Sans autre ambition vit couler ses années,
Attendant plein de foi d'heureuses destinées.
Vous qu'il aima vivant, mort ne le pleurez point.

Je me demande si notre vieille noblesse ne mérite pas quelques larmes et les profonds regrets de tous ceux qui aiment notre France et la reconnaissent décadente ?

1^{er} novembre 1895.

A^m D. de B.

LA RIVALITÉ

ENTRE LES DEUX SEIGNEURS D'ALAIS

1348-1378

Le 23 février 1343, un projet de traité fut signé à Villeneuve-lès-Avignon par Humbert II pour la cession du Dauphiné à la France.

Un second traité conclu le 7 juin 1344 indiqua les valeurs mobilières ou immobilières abandonnées au Dauphin par le Roi en paiement du prix de la cession.

Parmi ces valeurs figurait la moitié de la seigneurie d'Alais indivise depuis la guerre des Albigeois entre la famille Pelet et les Rois de France. Le 23 juillet 1345, le Dauphin vendit sa part dans la seigneurie d'Alais à Guillaume Rogier de Beaufort, frère du Pape Clément VI.

Le roi accorda fin février 1346 à Guillaume Rogier la supériorité sur Raimond Pelet.

Raimond Pelet, dissimulant son dépit, fut contraint par le sénéchal de Beaucaire et de Nîmes à prêter serment au vicomte de Beaufort ; mais à sa mort, en 1348, son fils Bernard Pelet n'accepta pas aussi facilement la déchéance de sa famille dans Alais, et la mésintelligence entre lui et son suzerain alla toujours en grandissant.

Nous détachons de notre histoire d'Alais le récit de deux épisodes de ce conflit.

I

Bernard Pelet, fils et successeur de Raimond Pelet, était allé à Villeneuve-lès-Avignon rendre hommage au vicomte de Beaufort ; celui-ci n'avait pas été satisfait des termes de l'acte. Pelet déniait à Guillaume Rogier le droit de pénétrer dans le donjon de son château pour y faire flotter sa bannière, au cri de Beaufort. Pourtant son ancêtre n'avait soulevé aucune difficulté, lorsque le 15 des calendes d'août 1210, on avait arboré sur la tour Peletine la bannière des comtes de Toulouse. Le Roi de France, successeur indéniable des comtes de Toulouse, ayant transmis ses droits à Humbert Dauphin de Vienne, pourquoi Beaufort ne pouvait-il pas revendiquer cette marque de supériorité, à chaque mutation de suzerain ou de vassal ?

A qui appartenait le vacant existant entre la tour Peletine et la tour du château royal ? Bernard Pelet prétendait, sans produire aucun titre, en être seul propriétaire !

Lorsque G. Rogier avait créé un juge d'appeaux, Pelet s'était cru autorisé à en avoir un ; ses prédécesseurs avaient fait une plus saine appréciation de leurs droits ; bien que possédant dans la ville même, indivisément avec le roi, la juridiction, ils n'osaient pas alors s'immiscer dans le recrutement du personnel judiciaire ; le roi nommait pour juge qui bon lui semblait, et les Pelet se soumettaient. Maintenant B. Pelet affirme avoir les mêmes droits que le vicomte, et par conséquent juge et officiers de la cour doivent, d'après lui, être désignés d'un commun accord ; B. Pelet a manqué de logique ;

eût-il raison là-dessus, pourquoi alors s'est-il permis de créer des greffiers, des notaires, sans consulter son coseigneur ? Pourquoi de son propre chef a-t-il, sans entente préalable, ordonné des réquisitions, assemblé des gens d'armes, commandé des patrouilles ? Pour narguer son voisin, il s'amuse à placer au sommet de sa tour une sentinelle qui ne cesse de corner, nuit et jour. A-t-on jamais vu un inférieur prendre tant de licence envers son supérieur ! Les agents du baron, se modelant sur leur maître, se moquent des agents du vicomte ; ils ont l'ordre, dit-on, de ne tenir aucun compte des observations des officiers vicomtaux.

Pelet essaya de réfuter point par point, et non sans habileté, l'accusation. Si dans le dénombrement, l'énumération de ses obligations envers Beaufort, il y avait quelque lacune involontaire, il était prêt à la combler. Mais de là à admettre toutes les prétentions de son adversaire, il y avait loin. Le Dauphin n'a jamais osé venir arborer son drapeau sur la tour Peletine ; Beaufort lui-même n'a pas réclamé ce droit lorsqu'il a pris possession de la seigneurie d'Alais. Les Pelet ont toujours joui exclusivement de la place qui est entre les deux châteaux. Quelle est cette mauvaise chicane qu'on soulève à propos de patrouilles ? comme seigneur indivis, il en a commandé et en commandera aussi souvent qu'il en aura fantaisie. En ce qui concerne l'exercice de la justice, quelques notions rétrospectives sont utiles. On a jadis essayé, c'est vrai, de lui contester le droit d'avoir un juge d'appaux ; par esprit de paix, lui et son père ont parfois rapporté les nominations de juge d'appaux qu'ils avaient faites, mais toujours sous réserve de leurs droits. Que la

compétence de ce juge ne s'étende pas aux causes pendantes entre Alaisiens et plaidees en première instance devant le juge ordinaire de Pelet, à raison de la juridiction supérieure qu'à le Vicomte, soit ; mais Pelet a le droit d'avoir un juge d'appaux pour les causes de ses justiciables qui n'habitent pas Alais. Il ne manquerait plus aussi que de lui dénier le droit d'avoir même en ville un juge ordinaire ; qu'à certaines époques, pour le bien de tous, les deux coseigneurs aient cru préférable de n'avoir qu'un juge commun, chargé de résoudre les procès, sans distinguer entre les bourgeois de la part du roi et les bourgeois de la part de Pelet, oui ; mais ce magistrat a toujours été nanti d'une double délégation ; avant d'entrer en fonctions, il a prêté serment aux deux seigneurs, et il a réprimé les écarts de tous les officiers seigneuriaux subalternes.

On nomma des arbitres. Guillaume Rogier confia la défense de ses intérêts à son frère Hugon, cardinal de Tulle, à son fils Pierre, cardinal de Beaufort, jeune encore, mais bon juriste. Gaillard du Puy, docteur ès lois, Guillaume de Vaquières, camérier du cardinal de Beaufort, le seigneur de la Vérune, Hugon de Mirabel, prévôt de l'église de Mende, Bertrand Boni, viguier de Pelet, Jean Fabri d'Angoulême, licencié en droit, juge de la cour seigneuriale d'Alais, et Bertrand Delmas, son lieutenant, faisaient partie de ce tribunal arbitral, présidé par le cardinal de Clermont, le futur Pape Innocent VI. La sentence fut rendue le 15 mars 1349 :

1° A chaque mutation de vassal ou de supérieur, le vicomte ou ses successeurs pourront envoyer quelques hommes arborer leur bannière sur le donjon de la tour Peletine en signe de supériorité ; ces

individus entrèrent dans le château dès que la cloche paroissiale aura sonné tierce ; ils en sortiront lorsqu'on aura fini de sonner nones ; pendant ces trois heures, ils clameront tant qu'ils voudront : Beaufort, Beaufort ; 2° on mesurera et on partagera ensuite le vacant qui se trouve entre les deux châteaux ; un mur mitoyen sera construit pour limiter la part attribuée à Beaufort, et celle attribuée à Pelet ; défense absolue d'ouvrir des ouvertures, d'appuyer des bâtiments sur ce mur au haut duquel il y aura une crête en pierre assez pointue pour que personne ne puisse ni s'y promener, ni même stationner ; 3° le vicomte pourra continuer, s'il le veut, la nouvelle tour qu'il fait bâtir, sans modification au devis primitif communiqué aux arbitres ; 4° les arbitres ont mûrement réfléchi sur les allégations des deux parties relativement à l'exercice de la justice ; ils se sont occupés d'abord du tribunal d'appel. Les distinctions faites par Pelet ont quelque fondement ; il a reconnu cependant que le territoire où il avait qualité pour instituer un juge d'appels avait une très petite valeur, car les premières appellations dans la ville appartiennent au vicomte ; mieux vaut donc pour Pelet renoncer complètement à avoir une cour d'appel, sauf indemnité que les viguiers Alaisiens, ou à leur défaut, Guillaume de Vaquières et Hugon de Mirabel détermineront dans la quinzaine ; et en cas de désaccord persistant, le cardinal de Clermont fixera le montant de la somme payable avant la Pentecôte par Beaufort à Pelet pour sa renonciation à ses droits d'appels. L'organisation du tribunal de première instance ne recevra aucune modification ; un juge commun suffit ; mais chaque seigneur nommera son viguier et deux sergents

portant des bâtons aux armes de leurs maîtres. Il y aura cependant, disent les arbitres, une petite prééminence en faveur des agents vicomtaux ; ils oublient d'indiquer comment elle se manifestera ; les sergents vicomtaux marcheront les derniers dans les cortèges officiels, aux processions ; aux visites du jour de l'an, la municipalité ira d'abord saluer le viguier comtal. Tout cela est insignifiant, et pourtant la prééminence ne peut guère s'affirmer autrement puisque la juridiction ordinaire reste, comme par le passé, indivise entre les deux seigneurs ; ainsi aucun viguier ne peut ordonner une patrouille, sans entente préalable avec son collègue (sauf un cas urgent, la sûreté publique devant être le premier souci de tout fonctionnaire) ; aucun seigneur ne peut poursuivre à main armée les malfaiteurs, sans en référer à son associé ; il serait préférable que l'un et l'autre s'abstinssent de ces sonneries inutiles et parfois ennuyeuses... Voici maintenant les arbitres arrivés au point le plus délicat de leur mandat. Comment procéder lorsqu'un officier de la cour, un sergent de B. Pelet aura commis quelque délit ? Premier cas : le fait délictueux a été commis dans l'étendue de la juridiction de la ville, évidemment l'instruction et la répression sont dévolues à la cour commune ; second cas : il a été commis hors de l'enceinte, hors du terroir communal, nous nous arrêtons ; nous n'avons à nous occuper que de la ville elle-même.

En résumé la famille Pelet sort amoindrie de ce procès ; son compétiteur triomphe à Alais comme à Portes. Le 17 avril 1349, Bernard Pelet, se trouvant à Aubenas, chez son beau-père, se soumet à la décision arbitrale et reconnaît tenir à hommage de

Guillaume Rogier le château et la tour Peletine, la moitié indivise de la haute et basse juridiction de la ville, moitié de la leude du blé, un tiers de celle du sel, deux tiers du péage des marchandises transitant par la Regordane, moitié des autres péages, le château de Connillère et ses dépendances, la 32^e partie de la juridiction de Montmoirac, le lieu de Soustelle, celui de Saint-Paul-Lacoste, partie de Blannaves, etc. Le vicomte lui-même est à demi-satisfait ; il eut préféré rester seul maître de la ville, ou au moins voir ordonner le partage réel de la seigneurie d'Alais. Mais Pelet ne tenait pas à vendre, et la Royauté elle-même n'eut peut-être pas approuvé la reconstitution entre Avignon et Montpellier d'une grande seigneurie comme celle de Bernard d'Anduze.

II

Depuis que Grégoire XI, fils du comte d'Alais, neveu de Clément VI, a manifesté l'intention de quitter Avignon et de rétablir à Rome la chaire de Saint-Pierre, on a essayé de toutes les façons de le faire renoncer à ce projet : le pape n'a écouté ni les supplications du duc d'Anjou et des cardinaux français, ni les remontrances de sa famille ; il a répondu au roi que sa résolution était irrévocable et que pendant l'automne de 1375, il se rendrait dans sa résidence légale. A force de le supplier, on a obtenu un sursis ; il ne s'embarquera pour l'Italie qu'après l'été de 1376.

En haut lieu, on regrette d'avoir été pendant trente ans si empressé envers les Rogier. Ce n'est pas Clé-

ment VI, dit la cour, qui eût ainsi trahi son pays natal ; son neveu aime mieux Rome que la France ; tant pis pour ses parents. Bernard Pelet profite du moment pour se plaindre du Comte ; le Parlement fait de suite droit à sa requête.

« Notre cher et fidèle Bernard Pelet, chevalier,
» coseigneur d'Alais, nous a exposé que d'après
» les us et vieilles coutumes de ce pays, inviolable-
» ment observées, lui, comme les autres barons de
» la sénéchaussée de Beaucaire, ainsi que leurs offi-
» ciers, juges et serviteurs, ne reconnaissent com-
» me juges compétents, en ce qui concerne les faits
» relatifs à leurs fonctions, que le Roi et ses repré-
» sentants officiels ; c'est certain ; ainsi notre cher
» et fidèle comte de Beaufort n'a aucune juridiction
» sur Pelet, sur ses officiers ou ses gens pour faits
» se rattachant à leurs fonctions. C'est donc à tort
» que le comte ou ses représentants s'efforcent
» d'étendre leur juridiction en lançant des assigna-
» tions de toute espèce contre Pelet et son entou-
» rage. La chose est d'autant plus regrettable que
» nos sénéchaux, nos procureurs, qui sont sur les
» lieux, ont maintes fois signalé au comte de Beau-
» fort l'illégalité de ces poursuites, la nullité radi-
» cale de ces procédures ; ils l'ont prévenu qu'il
» s'exposait en continuant ces tracasseries à de for-
» tes amendes ; il n'a tenu aucun compte de leurs
» avis officiels ; les citations contre Pelet et ses
» gens ont redoublé ; la justice comtale, voyant B.
» Pelet ne pas bouger, l'a déclaré contumace ; en
» présence d'une telle situation, nous voulons que
» ces empiètements sur nos droits royaux aient un
» terme.

• Gouverneur de Montpellier, châtelains de Som-

» mières, d'Aiguesmortes et de Beaucaire, nous
 » comptons à l'avenir sur vous pour surveiller ces
 » désobéissances, ces attentats ; dès qu'on vous
 » signalera un acte se rattachant à ce parti-pris
 » chez le comte de Beaufort de violer nos droits,
 » vous ouvrirez une instruction ; une fois les faits
 » bien établis, vous nous enverrez sous pli cacheté
 » votre procès-verbal d'enquête, et vous ferez assi-
 » gner à Paris, devant notre parlement, les coupables,
 » pour l'époque où devront se juger les affaires
 » concernant la sénéchaussée de Beaucaire. »
 (31 juillet 1376).

Pelet obtient le mois suivant une lettre de sauvegarde le mettant provisoirement à l'abri des représailles de son suzerain et coseigneur. Vidimée par le sénéchal de Beaucaire le 3 octobre, cette lettre est publiée à Alais le 5 novembre. Les officiers de la comté transmettent à leur maître cette grave nouvelle.

Le comte venait de se mettre au lit lorsqu'il reçoit trois lettres à la fois, venant d'Alais ; il se lève furieux ; on dirait qu'il a entendu à Cornillon, dans sa chambre, la trompette qui a résonné dans tous les carrefours de la ville d'Alais ; il parcourt la copie des lettres de sauvegarde accordées à Pelet. « Jamais, s'écrie-t-il, on n'en a octroyé de pareilles, à personne ; avant de les octroyer on n'a pas pris la peine d'ouïr la partie adverse, on y a compris non seulement Pelet et ses familiers, mais encore les familiers de ses familiers ; on n'a pas tenu le moindre compte de la transaction de 1348. Qu'a-t-on pu machiner à Paris contre lui ? Qu'est-ce qu'on lui reproche ! ah, ce qui arrive, il l'avait bien prévu, lorsqu'il demandait, il y a vingt ans environ, le par-

tage effectif de la ville d'Alais, de façon à n'avoir plus rien de commun avec tous ces Pelet ; il avait pressenti l'avenir. Ce Pelet, quel imposteur, avec ses histoires de l'autre monde ! N'a-t-il pas eu l'audace de soutenir que sa femme, sa fille, avaient été maltraitées par nous, qu'elles portaient encore les traces des coups que leur auraient donnés nos gens, que ses serviteurs avaient été blessés par nos serviteurs ! Qu'on cite donc toutes ces prétendues victimes, qu'elles viennent, devant les juges du Parlement, étaler leurs cicatrices et leurs blessures, tout doit avoir une fin, oui. Quelle sera la confusion de Pelet quand il verra s'écrouler cet échafaudage de médisances et de calomnies. Ces lettres de sauvegarde dont il a voulu se glorifier seront le point de départ de son humiliation. Nous allons l'assigner en partage, en diffamation, en..., nous verrons la tête qu'il fera. »

Il se met à écrire à ses fils, à ses amis, à Guillaume Rogier, vicomte de Turenne, à Nicolas Rogier, seigneur d'Herment et de Limeuil, à Marquis Rogier, seigneur de Canillac et vicomte de la Motte, aux archevêques de Rouen et de Reims, aux évêques de Paris et d'Amiens.

Bernard Pelet avait jusqu'à présent le beau rôle ; malheureusement au moment où le Parlement, où la Royauté lui prodiguaient des marques de sympathie, il compromettait sa situation en recevant la visite des ennemis du Roi. A priori cela semble incroyable ; l'accusation paraît pourtant bien établie.

Voici d'abord une lettre envoyée à Beaufort, le 16 novembre 1376, par le greffier de la cour commune d'Alais : « La femme de Jean Rossignol a dit hier devant moi que la veille de la Toussaint, au

moment où l'on sonnait les vêpres, en sortant de la maison de Laurent Saige, le savetier, elle aperçut au coin de la rue de la Bouquerie, devant l'officine de Michel Bonnier, apothicaire, un nommé Perrot de Galard, ce gros et méchant écheleur Anglais, et son neveu qui embrassaient Bernard Pelet. Ce dernier était accompagné de son fauconnier, Hugon de Viviers, et du Breton, ses inséparables. Nà Rossignol ne pouvait en croire ses yeux, et pourtant il lui était impossible de se tromper, ayant vécu intimement avec ce Perrot pendant trois ans. Son premier mouvement fut naturellement de se rapprocher de l'Anglais, mais il lui fit signe de s'éloigner ; elle obéit, puis après quelques va-et-vient dans la rue de la Bouquerie, elle s'enhardit ; de nouveau l'oncle et le neveu lui marquèrent de se retirer. Ce propos de femme ne m'aurait pas frappé, si je ne m'étais souvenu de ce que m'avait dit récemment Guillaume Alasard, concierge de votre château. La veille de la Toussaint, à l'heure de matines, il était couché avec sa femme quand ils entendirent du bruit du côté de la tour qu'on appelle la malgracieuse ; il se leva, alla du côté d'où le bruit venait et ne vit rien ; il crut à quelques bonds de la chèvre ; cependant regardant mieux il aperçut, du côté du château des Pelet, trois individus qui avaient l'air d'épier ; il dit alors à sa femme de lui apporter son épée, son arbalète avec des traits, et en attendant, il jeta par la fenêtre quelques pierres près du mur du verger de Pelet ; immédiatement nos trois personnages se retirèrent à petits pas, vers la maison de Pelet. Je vous écris cela à la hâte. Votre dévoué serviteur, Jean Chalvet, notaire. »

Le messager en partant pour Cornillon avait l'or-

dre de marcher le plus vite possible ; il remit le jour même la lettre dont il était porteur à Guillaume Rogier, qu'à son tour, ne voulant pas perdre une minute, écrivit un petit billet au juge royal d'Uzès, Raimond de Montaren :

« Très cher compère, vous trouverez ci-incluse une missive de Chalvet ; ce bandit de Pelet voudrait, paraît-il, se venger et mettre à exécution le projet qu'il a si souvent avoué, c'est qu'il lui est parfaitement égal de perdre sa part de la ville d'Alais pourvu que je perde aussi ma part. On dit que les Anglais doivent évacuer prochainement Carlat. Ce méchant Pelet aurait-il l'intention de leur livrer son château pour leur faciliter la prise du nôtre ? Dire que du coup toute notre région serait entre les mains de cesscélérats, presque jusqu'aux portes d'Avignon ! Allez donc dimanche ou lundi au plus tard à Alais, sous un prétexte quelconque. Vous causerez avec Chalvet, Alasard et autres ; s'il y a un fond de vrai dans tout cela vous avertirez les viguiers d'Alais, du Mas-Dieu, de Portes afin qu'on monte de suite la garde, chaque nuit à notre château. Après ce, vous pourriez venir me rejoindre ici, en compagnie du juge qui doit y tenir les assises, mardi ou mercredi. Cornillon, 13 novembre 1376. »

• P. S. — Ayez la bonté, j'avais oublié de vous le marquer, d'avertir les consuls de ce qui se passe ; on ne doit pas leur cacher des manœuvres aussi criminelles.»

En même temps le comte écrivait à Chalvet pour le remercier de sa communication et l'engager à continuer très discrètement ses investigations.

Raimond de Montaren ne tardait pas à répondre au comte :

« Dès qu'on m'a remis votre lettre et que je l'aie eu lue, j'ai été de votre avis ; Bernard Pelet veut se venger de vous, Dès demain, lundi, je serai à Alais, et si ces nouvelles ont quelque consistance, soyez tranquille, j'aviserai qui de droit ; nous empêcherons bien un mauvais citoyen de ruiner sa patrie. Uzès, 16 novembre 1376. »

Le Juge tint parole ; le 17, il était sur les lieux ; le 18, il commençait son enquête. Nous voyons apparaître Philippe Bonimassip, bourgeois, viguier comtal ; Privat Martin, ex-notaire, viguier de Portes ; Gilles Cabrayret, procureur comtal, et enfin le portier du château.

La déposition d'Agnès de Bourges, femme de Jean Rossignol, dit Florence, est la plus intéressante. Cette femme était venue faire un brin de causerie chez le cordonnier ; elle voit des gens qui ont l'air d'attendre quelqu'un ; elle croit reconnaître des Anglais qu'elle a fréquentés jadis. Pelet ne tarde pas d'arriver au lieu du rendez-vous. Perrot s'aperçoit qu'une femme l'épie ; il en fait la remarque à Pelet. Perrot et son neveu, comme tous les Anglais portaient une jaquette noire, un manteau rouge ; Agnès cherche à se rappeler où elle les a déjà vus ; elle est d'autant plus embarrassée qu'elle ne peut croire que des Anglais aient l'audace de venir se promener dans les rues d'Alais. Ses soupçons s'aggravèrent, le fauconnier de Pelet vint le soir même l'accoster et lui dit : « Agnès, fais attention de ne parler à personne de ce que tu as vu, si tu tiens ta langue, tu auras une jolie cotte-hardie pour te parer, ou six francs d'or à ton choix, mais si tu bavardes, gare à ta peau. »

Elle en parla le soir même à son mari ! Puis le jour de la Saint-Martin, sa langue lui démangeant,

elle en souffla un mot chez Jean Valcroze , un autre chez le concierge. L'imprudente ! Le dimanche suivant, Hugon l'accosta, dans un endroit retiré, près du puits de la Gouge. Ah, ribaude, lui dit-il, tu as parlé, va, mon maître le sait, il se charge de te faire ton compte ; il t'apprendra à aller colporter des cancans de maison en maison.

La pauvre Agnès n'avait depuis cessé de trembler ; elle se voyait déjà rossée de coups par les estafiers de Pelet.

Nous n'insisterons pas sur le peu de moralité de cette femme. Au fond, l'enquête n'établissait pas grand chose ; il était certain que des personnes qui avaient été tantôt dans les compagnies françaises, tantôt dans les compagnies ennemies, étaient venues à Alais, que Bernard Pelet avait peut-être caressé un moment l'idée de s'en servir dans quelque entreprise un peu louche, mais en fait il n'y avait pas eu de commencement d'exécution. Raimond de Montaren le comprend bien ; il voudrait découvrir quelque acte plus criminel ; il accueille alors les racontars les plus invraisemblables.

Il y a quelques années, Artaud de Beausemblant, au moment de son départ d'Alais, aurait dit à ceux qui l'entouraient : « Aimez bien mon beau-père, car pas plus tard qu'hier, sachant qu'il y avait des bandes de gens d'armes à Barjac, il a insisté fortement pour que je leur écrivisse de venir à Alais, et surtout à Rousson pour rançonner les habitants de ce village avec lesquels il est en procès ; j'ai rédigé la lettre, et si elle n'est pas partie, c'est que sa femme n'a pas voulu. »

Est-il admissible qu'un gendre, en bouclant ses malles, en serrant la main aux voisins, aux notables,

leur dise : « Aimez bien B. Pelet ; hier il souhaitait vous voir tous pendus ; j'ai écrit moi-même à un spadassin de venir avec sa compagnie. » Notez qu'Artaud de Beausemlant est un diplomate de l'époque.

Cette conversation a eu lieu devant témoins, dit-on ; écoutons leurs dépositions :

On demande à Pierre de Caussargues de désigner les personnes qui ont assisté, comme lui, à ce départ ; il hésite, il était dans l'embrasement d'une fenêtre au premier étage, mais il y avait dans la cour, à ce qu'il croit, les frères mineurs Rostaing Peirier, Pierre Cambefort, Hugon Navarre. Comme les religieux eussent probablement refusé de déposer devant un juge civil, et surtout dans une affaire concernant le bienfaiteur de leur ordre, on le prie de désigner des laïques ; il ne se souvient que de Jean de Champclos ; il affirme pourtant que le lieu où ce propos a été tenu était plein de monde. Pierre de Caussargues est un homme de loi, il ne veut pas se compromettre.

Jean de Champclos a la parole ; il a entendu parfaitement Artaud de Beausemlant ; celui-ci, dit-il, était devant le puits qui est dans le jardin des frères mineurs quand il parla de son beau-père.

Autre histoire ; il y a 5 ou 6 ans, B. Pelet, ainsi que la comtesse de Beaufort revenaient de l'Église ou de la promenade, ils causaient de l'insoumission de leurs vassaux ; B. Pelet dit : « Madame, si vous et votre mari vouliez, je sais quelqu'un qui dans les 24 heures serait ici, si vous le permettiez, et qui mettrait à la raison tous ces manants. On ne sait vraiment où s'arrêteront leurs insolences, c'est inouï tous les revenus qu'ils nous font perdre par leurs déobéissances. » La comtesse ne voulut pas se prêter à

ce projet; elle en parla à Jean Fabre, alors vice-gérant de la Comté, à son procureur Gilles Cabrayret et les engagea à empêcher Bernard Pelet de réaliser un pareil projet.

Que Bernard Pelet ait tenu cette conversation, c'est possible, il arrive parfois que dans un moment d'exaspération, on prononce des paroles regrettables; mais de là à accomplir quelque violence, quel abîme!

Le manuscrit qui nous a révélé les détails de ces conflits nous permet de douter de l'impartialité de Pierre de Caussargues; il contient une lettre de cet individu à Beaufort qui l'avait envoyé à Paris pour suivre son procès avec Bernard Pelet; or Pierre de Caussargues était jugé de la cour commune; il aurait dû rester neutre entre les deux seigneurs.

Jean de Champclos est aussi suspect....

Quoiqu'il en soit, Charles V, mieux renseigné probablement que tout autre, conserva avec Bernard Pelet les meilleurs rapports, et ne crut jamais à sa prétendue félonie.

.....
Guillaume Rogier mourut en 1380; son fils, le vicomte de Turenne, transporta son domicile principal sur les bords de la Loire, et dès lors disparurent ces querelles entre les Pelet et les Beaufort.

ACHILLE BARDON.

ÉTUDES SUR LA NARBONNAISE ANTIQUE

LA VIE ET LES MŒURS SOUS L'EMPIRE

Tacite nous dit que les provinces acceptèrent volontiers l'empire, parce qu'elles tenaient pour suspect et odieux le gouvernement du peuple et du sénat, ayant cruellement souffert des luttes des grands ainsi que de la cupidité des magistrats et n'ayant trouvé qu'impuissance dans les lois prétendues protectrices, émoussées par la violence, la brigue et l'argent. Plus on pénètre dans l'histoire intime de la Narbonnaise, et mieux on apprécie la justesse de cette observation, un des rares passages de son œuvre où le grand historien aristocrate ait montré de l'impartialité. La mainmise du pouvoir suprême opérée par César et Auguste donna le signal d'une transformation complète dans notre province. Hier c'étaient les gouverneurs avides, les Fonteius, les Flaccus et leurs dignes collègues ; c'était la foule des aventuriers protégés, commandités par l'aristocratie Romaine, se ruant au pillage ; un C. Quintius, un Nævius, ancien crieur public, spéculant sur les terres, sur les troupeaux, sur la misère des indigènes et aussi sur leur faiblesse ; maintenant, c'est la plus magnifique expansion de bonheur social que l'histoire ait enregistrée ; c'est la paix

assurée, l'impôt régularisé, la justice rendue ; ce sont les jeunes ambitions provinciales qui peuvent librement se donner carrière ; c'est un Nimois, Domitius, salué comme le premier avocat de Rome ; un Voconce, Burrus, devenu préfet du prétoire et chef d'état-major général des armées Romaines ; ce sont les fils des obscurs Arécomiques, les Æmilii Honoratus, les Soillius, tribuns militaires et gouverneurs de province ; ce sont les nobles Allobroges et Narbonnais forçant les portes du sénat de Rome où leurs pères, n'entraient qu'en humbles suppliants presque toujours éconduits. Comment les provinciaux n'auraient-ils pas accueilli avec enthousiasme l'avènement de ce régime sous lequel ils goûtèrent pendant trois siècles la plénitude de la joie de vivre ? Point de guerre, sauf la courte lutte qui détermina l'avènement de Vespasien. Le bruit des armes ne leur arrivait même pas des frontières Germanique, Dacique ou Perse, dont les légions couvraient les lignes avancées. Les Caligula, les Domitien, les Commode étaient des tyrans citadins, exerçant leur cruauté dans la capitale et sur leur entourage immédiat. Les provinces étaient tout aussi tranquilles sous leur règne que sous celui des Trajan ou des Antonin. Néron, par exemple, avant de devenir le criminel sanguinaire que l'on sait, fut un monomane de l'Hellénisme, follement épris de musique, de belles statues, de luxueux spectacles, et qui ouvrit au monde latin tout entier de nouvelles perspectives de culture intellectuelle et de jouissances artistiques. Sous ces empereurs détestables, la bureaucratie agrandit son rôle et rognait petit à petit l'autorité trop absolue des gouverneurs : les provinciaux n'eurent

rent bientôt plus affaire qu'avec elle, et, comme elle était presque exclusivement composée d'affranchis, de petits employés issus de la démocratie, ils ne s'en trouvèrent pas plus mal.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, dit-on. Le proverbe veut dire sans doute que ceux-là seuls, peuples ou individus, méritent d'être appelés heureux dont l'existence n'est pas traversée par une de ces crises terribles, guerre ou revers, dans lesquelles risquent de sombrer la vie, la fortune ou la raison. Mais il ne s'ensuit pas que même dans les existences les plus calmes, au milieu des sociétés les plus tranquilles, l'immobilité demeure absolue. Dans chaque province de l'empire Romain, une évolution s'accomplit dans un cadre déterminé par les circonstances géographiques, les événements politiques, et suivant le tempérament particulier des groupes formant le fond de la population, évolution dont nous ne pouvons suivre toujours la trace distincte, mais qui nous est suffisamment révélée par son point d'aboutissement. Au lendemain de l'établissement des royaumes barbares, les pays de Provence et de Languedoc, démembrements de l'ancienne Narbonnaise, nous apparaissent avec une civilisation particulière et autonome ; ce ne sont point encore des nationalités distinctes ; mais déjà les différences s'accroissent ; une petite patrie est née, par voie de démembrement, je dirais presque par une sorte de scissiparité sociale. Entre le départ et l'arrivée, la Narbonnaise d'Auguste et les sept diocèses du Bas-Empire, un vide existe. Mais si les documents manquent pour le combler entièrement, nous pouvons du moins, à l'aide de repères plus nombreux qu'on ne serait

tenté de le croire, jalonner la route suivie. C'est le point de départ, c'est-à-dire l'état social de la Narbonnaise aux 1^{er} et 11^{me} siècles de notre ère, que je voudrais essayer de fixer ici.

I

Les Voyages. — L'Emigration. — La Population.

Le mélange des races et des peuples, leur expansion en dehors de leurs frontières naturelles, sont de précieux agents de progrès. A ce point de vue, l'achèvement des grands travaux de viabilité, contemporains des premiers temps de l'empire, amena dans les mœurs une révolution comparable à celle qui a suivi la création des chemins de fer. La Narbonnaise fut desservie de merveilleuse façon, et son réseau de routes de toute grandeur lui assura une situation privilégiée : la nature avait d'ailleurs pris soin de tracer elle-même le plan d'ensemble suivi par les ingénieurs romains. Les deux grandes voies qui faisaient communiquer la Gaule du sud avec l'Italie, l'une, la voie Aurélienne, par Sisteron, Embrun et les Alpes Cottiennes, l'autre, la voie Herculéenne suivant le littoral, par Fréjus, Antibes et Nice ; la voie Domitienne, qui reliait l'Espagne à l'Italie et dont la construction fut une des plus grandes dates de l'histoire Romaine, partant d'Arles et passant par Nîmes, Béziers, Narbonne et Castel-Roussillon ;

enfin la voie d'Arles à Lyon, construite par Agrippa(1) parallèlement au Rhône, constituaient un premier ensemble grandiose, assurant le plus large transit entre les contrées occidentales de l'Europe en même temps que la pénétration vers le Nord. Toute une série de routes secondaires reliait, entre elles, ces lignes principales, desservant les centres de population un peu importants, allant chercher les tribus montagnardes les plus isolées, les introduisant dans le concert de la civilisation et permettant aux Helviens des Cévennes de se transporter rapidement à leur gré au rivage de la Méditerranée comme aux cols les plus abruptes des Alpes. Qu'on imagine toutes ces voies sans cesse entretenues par les agents du fisc impérial, munies de relais, peuplées d'une ligne d'étapes de stations et d'hôtelleries assez rapprochées pour qu'un piéton pût, sans trop de fatigues, aller de l'une à l'autre ; pour nous habitués aux trains rapides, ce n'est rien ; pour l'antiquité, ce fut la plus puissante et la plus active des manifestations du progrès.

Il était certainement plus facile et moins dangereux de circuler alors dans toutes les parties de la Narbonnaise et d'aller en Espagne ou en Italie que de voyager dans les mêmes pays au commencement de notre siècle. Tout aussi fréquentes, plus fréquentes peut être étaient les communications par mer : la navigation par cabotage, exclusivement employée pour l'Italie, la Grèce et l'Orient était plus longue ;

(1) Elle a été étudiée avec le soin et la lucidité qu'il mettait en tout ce qu'il faisait par Florian Vallentin, dont la magistrature et la science ont également déploré la mort prématurée. « La voie d'Agrippa, de Lugudunum au rivage Massaliote, Paris, 1880. »

mais avec des capitaines et des matelots sachant leur métier, elle était tout aussi sûre et plus commode. D'autre part, le fait de la réunion d'une série de peuples très différents sous une même loi et la communauté des langues facilitaient singulièrement les établissements en pays étranger. Chaque nation avait sans doute conservé son idiome particulier et antique ; le punique n'était pas oublié à Carthage du temps de saint Augustin, et nos inscriptions celtiques témoignent de la même persistance dans notre pays. Mais deux langues, le grec et le latin, s'étaient imposées dans le monde méditerranéen, adultérées sans doute par l'usage et l'introduction d'éléments spéciaux empruntés à l'idiome de chaque pays, singulièrement transformées dans les basses classes et devenues comme cette langue Franque en usage dans tous les ports algériens, mais assez répandues, assez reconnaissables sous leur travestissement pour que tous pussent se comprendre tant bien que mal, et pour qu'un voyageur de l'Ionie ou de Béryte ne se trouvât pas trop dépaysé sur le forum de Vienne ou de Toulouse.

Aussi se mit-on à voyager beaucoup plus à ce moment. Il semblait que tous voulaient prendre leur revanche de l'ancienne immobilité à laquelle le commun des mortels était autrefois condamné et de cette époque déjà fabuleuse où l'on était claustré dans sa cité. On voyageait par mode, par curiosité, pour raison de commerce, pour trouver une situation, pour visiter de nouveaux pays. Un négociant de Tralles, Cratès, venu pour tenter fortune dans la Narbonnaise, élève à Vienne un tombeau à une affranchie nommée Eutychia qui y était morte et qu'il parait, honni soit qui mal y

pense! avoir aimé tendrement (1). Un soldat, C. Julius Tiberinus, né à Béryte, vient élever à Nîmes un autel à son Dieu national, Jupiter Héliopolitain, auquel par convenance sans doute il ajoute le nom du protecteur de la cité, Nemausus Auguste (2). Voici maintenant pour la santé. Trois vases découverts en 1852, près du lac de Brescia, racontent le voyage de malades espagnols partis de Cadix pour aller prendre les eaux de Vicarello, et indiquent, stations par stations, la route suivie. Ce sont à peu près les mêmes que nous retrouverons dans les itinéraires du XI^e siècle (3). La petite source des Fumades, près de Saint-Ambroix, celle d'Amélie-les-Bains, ont reçu également les visites intéressées de malades étrangers. Sur ce point d'ailleurs nous pouvons généraliser et admettre sans crainte que presque toutes nos stations thermales ont été fréquentées par les anciens. Leur présence se révèle par des inscriptions, des ex-voto, surtout par des monnaies jetées dans le bassin des sources. Cette large diffusion des types monétaires est, elle-même, une preuve de la facilité et de la rapidité des communications: on a trouvé des coloniales de Nîmes presque sur les bords du Danube et dans la Dacie. En conclure qu'elles y ont été portées par des Nîmois serait sans doute trop auda-

(1) *Bæck Corpus Inscript. græcarum*, t. III, numéros 6781-83. — Cf. Bazin, *Vienne Antique*, p. 112.

(2) *Corpus Inscript. Latinarum*, t. XII, numéro 3072.

(3) Ces vases sont connus sous le nom de vases Apollinaires, du nom de la divinité protectrice de la source bienfaisante: Notre regretté confrère Aurès en a tiré parti pour l'étude des voies Romaines, Cf. Friedlaender: *Mœurs Romaines*, t. II, page 5.

cieux ; mais cela prouve tout au moins qu'elles y étaient connues et acceptées comme monnaie de bon aloi.

Les pays riches exercent une puissance d'attraction proportionnelle à leurs ressources et à la multiplicité des fonctions économiques que le progrès du luxe y fait naître. Tel était bien le cas de la Narbonnaise dans son ensemble et des grandes cités de son territoire en particulier. De là un double courant d'émigration, un double mouvement de population que l'on perçoit très distinctement dans les textes épigraphiques ; d'une part les étrangers venus d'Italie, de Grèce ou d'Asie Mineure, qui viennent chez nous, s'y trouvent bien et y demeurent ; d'autre part les habitants des montagnes, Alpes, Cévennes ou Pyrénées, à la recherche d'un habitat plus propice, d'une vie plus facile, en proie à ce mal que nous connaissons si bien sans y avoir trouvé plus de remède que nos devanciers, la nostalgie des grandes villes.

Comme cela devait arriver nécessairement, la première poussée d'étrangers émigrés dans la Narbonnaise vint surtout de l'Italie. Je n'insisterai pas sur la période qui s'étend de la conquête jusqu'au proconsulat de César, bien qu'à cette époque déjà nous relevions, soit dans les monuments de Saint-Remy, soit dans les plaidoyers de Cicéron, soit encore dans l'histoire littéraire de notre province, les traces d'une infiltration continue de familles latines. Mais ce ne sont que des établissements isolés. Sous le principat d'Auguste au contraire, de véritables colonies, des flots pressés d'émigrants arrivent à titre officiel, envoyés par le triumvir vainqueur pour roma-

niser le pays et recevoir l'investiture des terres vacantes ou expropriées. Tout porte à croire que ce droit d'expropriation, très légitime et naturel à cette époque, ne fut exercé qu'avec une grande modération et restreint à quelques cités. Il n'y en eut pas moins dans certaines localités un véritable déclassement de population, un afflux énorme sur certains points de sang étranger. A Narbonne, par exemple, le savant professeur de Bordeaux, M. Jullian, a pu constater qu'une grande partie de la population était issue de colons envoyés par Auguste et originaires de la haute vallée du Tibre. A Nîmes, l'arrivée de colons Egyptiens fut assez forte pour faire modifier le type des monnaies locales et adopter comme nouvel emblème le crocodile enchaîné à un palmier. Dans les colonies maritimes comme Fréjus et Arles, dont le territoire était fort restreint, la masse de ces émigrés fut telle qu'elle recouvrit presque complètement et absorba l'ancienne population. Il va sans dire d'ailleurs qu'un certain nombre de ces colons, ainsi lotis et récompensés par leur général devenu empereur, pouvaient être originaires eux-mêmes de la Narbonnaise, puisque des légions entières avaient été recrutées dans le pays par César et son neveu. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, ce mouvement dura peu et s'arrêta avec les causes qui l'avaient provoqué. Mais si elle changea de nature, l'émigration ne paraît pas avoir diminué d'intensité. Ce qui l'alimenta surtout alors, ce fut l'arrivée incessante des esclaves, amenés de plus en plus nombreux pour remplir les vides ouverts par les affranchissements ou par cette libération définitive, la mort. Tous ces esclaves portent des noms

grecs ; cela ne veut pas dire qu'ils soient tous d'origine Hellénique. Leur état civil était fabriqué de toutes pièces dans la boutique du marchand qui les vendait. En réalité ils venaient de tous les coins du monde connu et inconnu, esclaves par la naissance et fils de ces contrées orientales où la servitude est dans le sang ; prisonniers de guerre enlevés dans une expédition ; hommes libres déchus de leurs droits de citoyens par une condamnation criminelle ou même réduits par la misère à aliéner leurs personnes. Ils formaient une seconde population , se renouvelant sans cesse et d'autant plus nombreuse que le pays devenait plus riche et ses habitants partant plus disposés à se faire servir. Puis venait le dénouement habituel, l'affranchissement. Par générosité parfois, par ostentation souvent, les maîtres affranchissaient un certain nombre de leurs esclaves ; ceux-ci de leur côté faisaient tous leurs efforts pour grossir la petite fortune particulière, le *pécule* que les mœurs et la loi plus tard leur accordaient ; ils achetaient leur liberté et faisaient souche d'ingénus. Ainsi se construisaient sans cesse de nouvelles familles de race absolument étrangère. L'épithaphe métrique d'un riche habitant de Narbonne (1) nous apprend que, né en terre barbare et réduit en servitude par les hasards de la guerre, il avait été transporté dans la province où, par son travail et son industrie, il avait conquis successivement la fortune et l'opulence.

Les inscriptions si nombreuses se référant à la classe des sévirs augustaux , nous offrent les

(1) *Corpus I. L.*, XII, n° 5.026.

témoignages les plus répétés de cette lente invasion de la Narbonnaise par les affranchis étrangers.

Ce sont des sévirs, ces riches armateurs arlésiens qui se faisaient construire à Trinquetaille de princières demeures et encombraient de leurs statues ou de leurs fastueux tombeaux les avenues de la cité; sévir ce M. Apronius Entropius, médecin de l'école d'Asclépiade, dont la tombe a été découverte à Limoney. A Nîmes, le sévir C. Aurélius Partenius est un assez gros personnage pour avoir mérité le décurionat honoraire dans les colonies de Narbonne, Fréjus, Orange et Lyon. Il serait vraiment trop facile et fastidieux de multiplier les exemples du développement pris par cette classe d'affranchis, de leur acharnement à relever leur situation, de leur activité industrielle et de leur puissance d'économie. C'est dans leurs rangs qu'il faut chercher la première apparition historique du tiers-état, de la petite bourgeoisie, inconnue aux cités antiques, et dont le rôle en France sera si considérable.

En face des colons latins, venus d'Italie, et de ce peuple d'affranchis, venus d'un peu partout, que devient l'ancienne classe des possesseurs du sol, des conquérants celtiques ?

Il semble au premier abord qu'elle ait complètement disparu, débordée par le double flot des étrangers; mais un examen attentif des textes nous ramène à une plus juste appréciation des choses. De bonne heure, sous l'empire, des personnages considérables, des soldats, des poètes, des orateurs viennent à Rome et y occupent une grande place. Ce qui rend difficile à leur égard une attribution de race, c'est que tous portent un gentilice latin, de telle sorte

que nous ne savons pas trop si nous avons à faire à des Gaulois d'origine ou aux fils des premiers Romains établis dans la province. Pour quelques-uns, cependant, le doute n'est pas possible : Valérius Asiaticus, qui exerça de hautes fonctions sous Caligula et Claude, nous est donné par les historiens qui ont parlé de lui comme issu de l'ancienne souche gauloise ; pour d'autres, les surnoms sont d'authentiques pièces d'état civil, caractéristiques d'une antique origine : ainsi du précepteur de Néron, Sextus Afranius Burrus (1) et du poète Cornelius Gallus, l'ami de Virgile. Il faut, en cette matière délicate, tenir compte d'un usage historique bien connu. Pompée, César, tous les gouverneurs, avaient accepté comme clients et couvert de leur patronage un grand nombre de personnages considérables de la province, qu'ils avaient intérêt à s'attacher par des liens étroits. La coutume était alors que le client prit le gentilice du patron : ainsi s'expliquent les nombreux Julius, Pompeius, Domitius et autres, que nous retrouvons sur les inscriptions de la Narbonnaise. Toutes les grandes familles de l'aristocratie romaine y sont représentées, et, à les prendre au pied de la lettre, il semblerait que le Sénat romain ait passé tout entier les Alpes. En réalité, ces noms sont portés par des Gaulois d'origine, dont quelques-uns ont soin d'indiquer leur filiation première par un surnom caractéristique (2).

(1) Nous trouvons un autre Burrus à Aix-les-Bains, *C. I. L.*, XII, 537.

(2) Voir, à ce sujet, l'exemple que j'ai donné, dans mon chapitre : « Les campagnes de César, » de la famille Helvienne des Valérius. Le père, Caburrus, fait citoyen romain, par le propréteur C. Valérius

Plus tard, quand la paix fut définitivement rétablie et l'organisation romaine solidement assise, les grands propriétaires du pays, qui s'étaient tenus à l'écart dans leurs domaines, descendirent dans les villes et reprirent la part d'influence à laquelle ils avaient droit et que la politique romaine eut grand soin de leur réserver. L'heure était passée des patronages romains ; aussi adoptèrent-ils un gentilice celtique sous lequel ils sont connus dans les fastes lapidaires des cités. C'est à Nîmes surtout, capitale d'un territoire montagneux et plus protégé contre les influences externes, que nous pouvons suivre ce mouvement : les Adgennius, les Soillius, les Cominius, d'autres encore dont les exemples abondent, tous fils authentiques des anciens nobles Arécomiques, arrivent au plus hautes charges municipales et tiennent à honneur d'entrer dans la vie officielle avec un nom qui dénote leur première origine terriane. Dans la Viennoise, nous trouvons un Helvius qui vient de l'Ardèche, un Allobrox qui vient des Alpes, un Minnius originaire de la petite tribu des Segiontii, mentionnée dans la trophée de la Turbie. A mesure que l'on avance dans le cours des âges et que l'on approche du III^e siècle, les familles gauloises reparaissent de plus en plus et occupent de grandes situations. Comme il ne saurait être évidemment question d'une nouvelle invasion celtique, il faut bien admettre, pour expliquer ce phénomène, une émigration à l'intérieur, alimentant d'une façon continue l'aristocratie des cités.

Flaccus, prend le gentilice de son patron. Les fils le gardent définitivement, en y ajoutant les surnoms gaulois de Donnotaurus et de Cracillus (Cf. l'inscription 3215 du Corpus, t. XII, relative à un Domitius Axiounus).

Cette classe, qui fournissait les décurions, les décemvirs, les pontifes. tous les magistrats municipaux en général, ne s'ouvrait pas très facilement et se défendait de son mieux. Il y avait des familles où les honneurs municipaux étaient comme héréditaires ; les mœurs autant que les lois (1) interdisaient aux affranchis l'accès des fonctions les plus modestes de la cité. Aussi exigeait-on des postulants des quartiers d'ingénuité. Les quarante-quatre inscriptions municipales de Vienne, les quarante-trois inscriptions de Nîmes, ne nous offrent que des personnages dont l'état civil est au complet et dont l'origine ingénue est au-dessus de tout soupçon. Parfois cependant un cognomen d'une dissonance caractéristique nous avertit d'une lointaine ascendance servile. L'argent forçait toutes les barrières, et le *donativum* par lequel les magistrats payaient leur bienvenue au peuple coûtait cher. Pour esquiver la difficulté, pour sauvegarder l'amour-propre de l'aristocratie, on s'en tirait en conférant dans certains cas le décurionat honoraire à certains personnages, trop riches pour qu'on pût se passer d'eux, d'une origine trop rapprochée de la servitude pour qu'on crût devoir les accepter dans le gouvernement du municipe.

Les fils de ces vieilles familles de la Narbonnaise trouvaient facilement un exutoire ouvert à leur ambition dans la recherche des positions officielles, non plus seulement dans leur cité, mais à Rome et dans

(1) La loi Visellia, encore en vigueur sous Justinien, interdisait aux affranchis de postuler les honneurs municipaux et punissait sévèrement ceux qui essayaient de se faire passer pour ingénus. (Code IX, 21. L. *Unica : ad legem Viselliam*).

l'administration impériale. L'amour du fonctionnarisme ne date pas seulement de nos jours ; on le voit au contraire très ardent, très développé chez nos lointains aïeux. A Nîmes, les inscriptions révèlent onze fonctionnaires civils ou militaires originaires de la cité des Arécomiques, et nous n'en possédons qu'une très faible partie ; quelle serait donc la proportion si nous les avions toutes ! On débutait généralement dans la carrière militaire ; on tâchait à coup de protection d'obtenir un poste de tribun semestre, grade assez mal défini et qui semble avoir été quelque chose comme une sorte d'officier d'État-Major attaché au commandant de la légion ; si on avait du goût pour le métier des armes, on s'élevait petit à petit par les commandements d'une aile ou d'une cohorte d'auxiliaires ; sinon, on tournait dans les carrières civiles ; les plus favorisés atteignaient les gouvernements des provinces ; d'autres, moins heureux ou moins ambitieux, rentraient chez eux et se contentaient de jouer les premiers rôles dans leur cité natale, n'oubliant pas de se parer avec ostentation des décorations recueillies dans le cours de leur carrière.

Mais quelque grand que fût le nombre des emplois à distribuer et des modes divers d'occuper l'activité et de satisfaire l'ambition des jeunes Narbonnais, on ne pouvait cependant les utiliser tous. Il en restait encore assez pour constituer un noyau de vieilles familles, conservatrices des traditions et portant en elle une forte vitalité. Longtemps elles résistèrent au flot montant des étrangers qui les pressait de toutes parts ; longtemps elles gardèrent ce faible embryon de nationalité celtique, dont

nous retrouvons çà et là les traces dans notre pays. Puis un jour vint où l'émigration se ralentit ; les divers éléments en présence se mêlèrent entre eux ; la fusion s'opéra, et de ces trois groupes qui avaient vécu parfaitement distincts et reconnaissables comme trois stratifications géologiques d'âge différent, les conquérants Gaulois, les colons Italiens, les affranchis grecs et orientaux, sortit une population une et constante. Mais elle n'apparut dans l'histoire que pour mourir, et sa personnalité eut à peine le temps de s'affirmer que l'arrivée des barbares, vint recouvrir d'un nouvel humus d'êtres vivants cette terre si désirée et si souvent envahie.

A suivre.

GEORGES MAURIN.

LES REINES DE PARIS

(FRAGMENT)

I

— Plus haut ! — encore plus haut ! — toujours plus haut !

La fillette qui, assise sur l'escarpolette, les mains solidement cramponnées à la corde, lançait d'une voix brève et impérieuse de petite reine ces ordres réitérés, s'adressait à un jeune garçon brun, nerveux, bien découplé, dont le bras vigoureux envoyait, à chaque cri, la balançoire se perdre plus haut dans les arbres, — sans que le visage de l'enfant trahît d'ailleurs d'autre émotion que celle d'un plaisir intense.

Et le jeune homme ne se défendait pas d'un sentiment d'admiration, visible sur sa physionomie, pour l'audace et la bravoure de cette petite, jetant par intervalle, de sa jolie voix claire, des :

— Plus haut ! — encore plus haut ! — toujours plus haut ! — Jusqu'à ce que, lasse à la fin, tout essouffée, rouge comme une belle cerise mûre, les longues tresses de ses cheveux défaits lui battant les tempes, elle supplia :

— Oh ! grâce ! monsieur Landry, grâce !

— Pardon, Mademoiselle, ce n'est plus M. Landry, balbutia le jeune garçon un peu embarrassé mais riant tout de même, — on l'a réclamé au tennis. et c'est moi qui, à votre insu, l'ai remplacé à l'escarpolette.

La fillette avait tourné la tête du côté de son interlocuteur, traînant les pieds au ras du sol, de ce mouvement familier aux enfants pour arrêter les dernières oscillations de la balançoire. Déjà ses mains avaient lâché la corde et saisi ses cheveux épars, qu'elle s'efforçait de remettre en nattes lisses et serrées.

— Ah ! ce n'est plus M. Landry, fit-elle sans se déconcerter, alors merci, vous, — mais qui est-ce, vous ?

— Eh bien, moi, c'est Daniel Moris — votre serviteur, Mademoiselle ! répliqua plaisamment le jeune homme amusé de l'étrangeté de la petite.

— Daniel Moris ?

Elle leva au ciel sa tête énergique et brune de gitana, posa un doigt sur son front bas, entêté, et répéta :

— Daniel Moris ? — connais pas !

Et, fort tranquillement, elle promenait sur le jeune homme qui riait la curiosité de son grand œil inquisiteur. Puis, son examen terminé :

— Un nom d'histoire sainte, ce nom de Daniel ! conclut-elle. — Ah ! mais, c'est cela, j'y suis maintenant : Daniel... la fosse aux lions... Oui, oui, c'est amusant tout plein, cette légende de Daniel, — est-ce que vous aussi, vous êtes sacré aux lions ?

— Hélas ! Mademoiselle, — pas même aux petites filles !

Elle rit. Et son rire large découvrit jusqu'au fond ses blanches dents de ramoneur.

— Moi, je m'appelle Mab ! reprit-elle avec un geste orgueilleux de sa petite tête redressée.

— Un nom de fée, Mademoiselle !

Elle se rengorgea, d'une attitude de satisfaction qui gonfla sa jeune poitrine et grandit sa taille pas encore formée d'adolescente.

— C'est un peu moi qui l'ai fait, ce nom-là ! On m'appelle Amable, autrement, — comme c'est trop long et que ça ne me plaît pas, j'ai supprimé trois lettres, j'ai gardé les trois autres, et voilà ! Nous disons donc : Mab Debray, quinze ans l'année prochaine, — car c'est ennuyeux d'avouer quatorze ans : — on n'est plus une petite fille, pas encore une grande fille... On n'a l'air de rien du tout. Et vous ?

— Oh ! moi, dix-neuf ans aux cerises — un vieillard, Mademoiselle !

— Mon grand-père, quoi !

Et ils éclatèrent ensemble d'un beau rire frais.

Redevenue sérieuse :

— Je reprends, dit-elle. — Mab Debray, élève des Cours de la Ville, aspirante au brevet de capacité, met à peu près l'orthographe, commence à connaître l'histoire et la géographie, aime l'étude, adore le jeu, va à la messe et préfère la promenade, — voilà pour moi. Après, il y a papa qui tire des lignes sur du papier pour des chemins et pour des ponts : cela s'appelle ingénieur. — Et chez vous, voyons, monsieur Daniel ?

— Chez moi, Mademoiselle, papa ne tire pas de lignes : il porte un uniforme, la croix sur la poitrine, et l'épée au côté ; il commande à des soldats, — cela s'appelle général.

T. XVIII, Décembre 1895.

35

— Ah ! mais c'est très bien, un papa général, — ça décore, surtout.

Elle était espiègle naïvement, sans malice.

— Alors, tout est beau dans votre famille, monsieur Daniel ! — Et vous ?

— Mais... moi... vous me voyez, Mademoiselle !

— Oui — et vous êtes très bien aussi ! mais ce n'est pas ce que je veux dire : quelle carrière poursuivez-vous ?

— Comme mon père, Mademoiselle : je suis voué au métier de armes.

Il avait prononcé cette phrase d'une voix profonde et recueillie, avec une sorte de respect, comme il eût parlé d'une chose sainte, d'un culte sacré. Elle, d'un élan de son jeune cœur qui avait vibré à cette parole ferme et pénétrée, — mue par une rapide impulsion d'enthousiasme et d'admiration qui la faisait ressembler à une petite guerrière marchant au combat, — s'avança vers Daniel, et lui tendant la main :

— C'est beau, ami Daniel ! dit-elle.

Il la considérait, surpris de cette spontanété qui l'avait poussée à lui ; et moitié ravi, moitié confus, il serrait sans répondre, encore hésitant, la petite main qu'elle avait mise dans les siennes. Mais sous le clair et franc regard de l'enfant, sa timidité fondait, et il sentait au-dedans de lui comme un flot de pensées qui montait, montait — pressé de s'épancher, débordant.

Adossé contre un arbre, maintenant, — la fillette tombée sur l'herbe à côté, et rattachant ses cheveux, sans quitter des yeux le visage doucement éclairé de son interlocuteur, — il parlait, il disait sa vie,

ses espérances, son avenir ; il racontait ses études, son travail, ses luttes, son désir ardent de parvenir, sa jeune ambition déjà éveillée. Et son regard noir s'animait, brillait. La petite, à ses pieds, écoutait captivée. Quand il se tut, ayant tout dit, une ombre fugitive voila le front de Mab, et elle murmura, laissant retomber, songeuse, sa tête intelligente et fine sur sa poitrine qu'un soupir gonfla :

— Oh ! si j'étais un homme, — moi aussi ! Puis, avec la mobilité de son âge, gaïement :

— Allons rejoindre les autres, à présent ! Les autres, c'étaient les jeunes Deligny qui, chaque jeudi, à la campagne, réunissaient en d'aimables garden-parties leurs compagnons de classes et de jeux.

Mab Debray était depuis longtemps une assidue de « ces jeudis, » attendus par toute cette jeunesse avec l'impatience d'une récompense accordée à l'application de la semaine. Et c'était chose excellente à tous les points de vue que ces fréquentations régulières où, au milieu des ris, des conversations enfantines, des conciliabules tenus et des conseils donnés sur le devoir de la veille ou la leçon du lendemain, se nouaient ces délicates amitiés de jeunes filles, ces solides camaraderies de garçons qui font le charme des premières années de la vie et dont plus tard on retrouve avec regret la trace à demi-effacée — comme un soleil pâli de notre jeunesse éteinte.

Tout de suite, Mab avait marqué sa place, parmi les autres amies, dans le cœur de Claire et de Renée Deligny. A cet âge où les regards ouverts s'invitent et s'appellent, où les mains se tendent et se serrent sans arrière-pensée, elle avait su conquérir dans ce

petit monde d'innombrables sympathies, jamais démenties depuis tantôt quatre ans, qui cimentaient de leurs heureux souvenirs ces charmantes intimités d'enfance, écloses dans le rapprochement de la vie d'études, et dont la date mémorable avait été l'entrée aux Cours de la Ville.

Mab en gardait encore les moindres détails, gravés en un coin frais de sa petite cervelle. Un matin, Mme Debray, sa mère, l'avait mandée, — et, pesée, lente, solennelle, avec cette voix chantante et susurrante des femmes habituées aux chuchotements mystérieux des églises :

— Mon enfant, avait-elle soupiré, te voilà sur tes dix ans, tu deviens une grande fille : nous touchons au terme où une mère, quels que soient ses désirs, ne peut se charger de continuer seule l'éducation de sa fille, et doit se résigner à la remettre en d'autres mains. Il m'eût été doux, pour l'enseignement religieux qui est le grand et le seul enseignement de la femme, de te confier à la bienfaisante et salutaire influence du couvent. Mais, ton père est fonctionnaire ; nous ne sommes pas riches ; et nous vivons sous un gouvernement qui ne permet pas de manger d'autre pain que celui qu'il nous vend : en te mettant au couvent, je compromettrais la situation, l'avancement et l'avenir qui doivent servir d'auxiliaire à ta dot. — Tu es encore un peu jeune pour comprendre ces choses-là ; tu te les expliqueras tout naturellement plus tard, en grandissant. Ce que je te demande pour le moment, c'est de ne point oublier, au contact des petites filles sans religion que tu vas fréquenter, les leçons de piété, de morale et de sainteté qui t'ont entourée jusqu'ici.

Mab n'avait guère compris et retenu de cette prolixie et inutile harangue que l'annonce d'une promesse bienvenue : c'est qu'elle allait voir enfin d'autres enfants comme elle ! Et le froncement de sourcils, la grimace esquissée au début sur son fin visage à l'évocation des murs gris et hauts du couvent, s'étaient promptement effacés pour faire place à l'expression de joie la plus franche.

La perspective entrevue d'études en commun, de labeur partagé, apparaissait comme une sorte de terre promise à l'imagination de cette petite, isolée, enfermée jusqu'ici dans la société exclusive de sa mère, — grandie à l'ombre des vitraux d'église, ne connaissant de récréation que l'agenouillement prosterné aux pieds des autels en fête, sous le ruissellement des cierges allumés, ou la prière distraite au rythme parfumé des encensoirs balancés.

Et quand, exacte au coup de huit heures, Mab pénétra le lendemain, rayonnante et fière, son premier portefeuille d'écolière sous le bras, dans la salle bourdonnante où les élèves se rangeaient, il lui sembla que les portes du paradis s'ouvraient.

A son entrée, toutes les têtes s'étaient retournées. On la toisait. Mais elle, superbe d'assurance, souriait à ces curiosités, et, de son petit pas ferme, sonnant sec, allait s'asseoir, l'air aisé, à l'une des places restées vides.

Le professeur était monté sur l'estrade. Il commença. Les élèves prenaient des notes. Mab, à qui l'on n'avait jamais fait de cours, intriguée de toutes ces têtes penchées sur le papier blanc que le crayon salissait en courant, s'enhardit à regarder par dessus l'épaule de sa voisine.

— Qu'est-ce donc que vous faites, Mademoiselle ?

— Mais... je prends des notes, Mademoiselle !

— Eh bien, prenez-en aussi pour moi, aujourd'hui, voulez-vous ? — et j'en prendrai pour vous une autre fois !

L'élève complaisante acquiesça d'un signe. On s'était souri. A la sortie, on se tendit la main. Et les jours suivants, on échangea des devoirs, on lia conversation et amitié.

Mab savait maintenant que sa voisine, Claire Deligny, était la fille d'un magistrat qui habitait, à proximité d'Andréville, un vieux château démantelé, au milieu d'un parc immense, dans lequel sa nouvelle amie l'avait déjà invitée à venir jouer.

Mesdames Debray et Deligny, qui accompagnaient assidûment leurs filles aux cours, n'avaient pas été sans s'apercevoir bien vite de la liaison de Mab et de Claire, aux signes qu'elles s'adressaient, aux bonjours qu'elles s'envoyaient, en se quittant. Et comme, informations prises, les deux familles se trouvaient appartenir au même monde, ces dames assistaient d'un œil bienveillant aux progrès chaque jour plus marqués de l'intimité croissante des fillettes. Aussi, quand M^{me} Deligny, sur les instances de Claire, s'approcha un matin de M^{me} Debray pour lui exprimer, en quelques paroles gracieuses, son désir de voir Mab faire partie des réunions d'amies du jeudi, l'invitation fut acceptée avec les témoignages d'empressement et de remerciements voulus.

Ce n'était pas que M^{me} Debray se réjouit intérieurement des distractions et des plaisirs qui s'offraient à Mab. Cette mère eût préféré, en dehors des leçons, retenir sa fille dans les pratiques de la piété,

sans assez de souci des impulsions et des instincts de sa jeunesse qui attiraient Mab vers les jeux folâtres, et les innocentes gâtées de son âge, par trop supprimées autour d'elle.

Cependant au point de vue social, M^{me} Debray, en qualité de femme de fonctionnaire, avait compris qu'il fallait se prêter de bonne grâce à certaines obligations que le monde et la situation de son mari exigeaient, et dont elle s'acquittait d'ailleurs avec la régularité et la componction d'un devoir. A la liste de ces corvées, elle adjoignit peu à peu les charges que lui imposait l'éducation de sa fille, auxquelles, par bienséance, elle réussit à se plier avec la même conformité méthodique. Le cercle de ses relations s'étendit tout naturellement ; ses visites s'accrurent. M^{me} Deligny fut du nombre, et bientôt les rapports des deux mères, en communion d'idées sur les questions religieuses, resserrèrent le lien d'amitié des jeunes filles.

Mab s'était jetée dans cette liaison, sa première liaison — avec toute l'ardeur des enfants tenus longtemps à l'écart des plaisirs de leur âge, et qu'un peu de liberté accordée grise tout d'un coup. Ces journées du jeudi étaient pour elle quelque chose de sans pareil, dont le souvenir complice l'aidait à supporter les lenteurs des heures d'église, et, tandis que ses lèvres remuaient, bégayant une indistincte prière, ses yeux mi-clos sur ses mains jointes revivaient avec extase les douceurs du jeudi passé, ou entrevoyaient avec ravissement les promesses du jeudi à venir.

La raquette et le volant avaient été les premiers,

et longtemps les seuls éléments de ces innocents bonheurs qui ont la légèreté et l'inconsistance des jolis ballons rouges que Mab et Claire s'amusaient parfois à lâcher dans les arbres du parc. Mais, avec les ans, le croquet, les jeux de cache-cache semblaient avoir perdu quelque chose de leur attrait, et souvent les deux fillettes, abandonnant la partie à Renée, à ses jeunes frères et à leurs camarades, s'oubliaient en flâneries errantes sous les allées ombreuses, — déjà graves dans leurs robes demilongues, quand elles promenaient à pas lents leurs chuchoteries ingénues et leurs soupirs sans cause.

Claire avait un cousin, né aux Guyanes : Landry Hébelot, qui, venu en France pour préparer Polytechnique, était élevé par M. Deligny avec ses propres enfants. Landry, en sa qualité d'aîné, avait pris au sérieux son double rôle de mentor vis-à-vis de ses petits cousins Jean et Pierre, de protecteur à l'égard de ses jeunes cousines Claire et Renée. Et c'était lui surtout qui avait été l'instigateur des réunions et des récréations du jeudi, qu'il animait de son entrain, de sa bonne humeur, pour l'agrément de tous. Aussi, quand il dut, au bout d'un certain temps, quitter Andréville pour achever sérieusement, dans un des grands lycées de Paris, sa préparation aux Écoles, son départ laissa une tristesse et un vide dans le petit clan. Mab et Claire particulièrement en ressentirent une plus profonde impression : ce fut leur premier chagrin, — et peut-être la raison inconsciente de leurs mélancoliques isollements et de leurs juvéniles tête-à-tête, où le nom de l'absent flottait sur des lèvres roses, où le vague des regrets s'auréolait de l'espoir des retours.

II

Le général Moris, désigné, à la promotion de juillet, au commandement de la brigade d'artillerie casernée à Andreville, était issu d'une vieille race huguenote du Languedoc, descendant par les femmes de Coligny, et qui se piquait de garder intactes les traditions des aïeux.

Très jeune, François Moris, présentement général, s'était allié, par son mariage avec Bénédicte Décourcelles, à une ancienne famille du Quercy protestant, et il avait fait souche.

L'aîné des enfants, Daniel, nature sensible et délicate, cœur aimant et tendre, enclin aux épanchements, avait dû se contraindre et se replier sous la forte éducation qu'il avait reçue, dont le choc rude avait meurtri tout d'abord, pour les mieux viriliser ensuite, les côtés par trop sensitifs et doux de ce tempérament quasi féminin.

Mais le pli était pris maintenant, et le jeune homme se développait avec les qualités distinctives des chefs de sa race : — mâle, fier, marchant droit son chemin avec l'assurance de ceux qui savent où la vie les mène.

Instruit de bonne heure par de saines leçons, nourri de longues et patientes études, tourné vers le but sérieux de l'existence, Daniel n'avait jamais eu les étourderies et les légèretés des garçons de son âge, — quoique resté au fond plus jeune et plus naïf qu'eux. Et lorsqu'à la fin de sa troisième année de Paris, il était devenu, à Louis-le-Grand, le con-

disciple et l'ami de Landry Hébelot, l'aîné des Moris gardait encore ses tendances nobles et graves, son âme probe et forte.

Les entraînements, les dangers de Paris, — si pernicieux à la plupart de ceux venus pour travailler, et hâtifs à jeter au vent, en folles miettes, les années d'études et de labeur qui préparent et ouvrent les voies de l'avenir, — avaient vainement fait luire aux yeux du jeune homme insensible leur mirage doré. Il ne s'était pas laissé éblouir, les regards en haut, levés au but, et n'avait point dévié ses pas fidèles de la route tracée.

Landry Hébelot, au contraire, en sa qualité d'étranger, avec son sang de rastaquouère dans les veines bayait aux séductions faciles, aux plaisirs courants s'amusait, s'enchantait de tout. Et il avait fallu plus d'une fois le robuste bon sens, l'influence toute-puissante de Daniel pour le tirer des périls saugrenus dans lequel il se jetait tête baissée. Landry admirait son camarade, lui obéissait par l'ascendant naturel qu'exerce toute volonté énergique mise en action, — quoique sa conscience jouisseuse maugréât contre le frein qu'on lui imposait.

— Quel phénomène tu fais au milieu de nous ! disait-il parfois à Daniel, les jours de sortie, tandis qu'ils allaient, tous en potaches, la cigarette aux lèvres, la badine sous le bras, fendant la foule de leur juvénile poussée vers l'inconnu des attraites mauvais.

Et Daniel, alors, embrassant du regard la tourbe grouillante de ses camarades, avait tout à coup comme la perception aiguë des masses qui n'entrevoient la vie qu'à travers le prisme trouble des fumées de

havanés, des vertiges mornes d'absinthe, des visions louches de métal tentateur.

Hélas ! ils ne sont qu'une poignée ceux qui, comme lui, dans le travail, dans les découvertes de la science, dans les merveilles de l'art, dans le progrès et la perfection de l'humanité, voient l'avenir, les triomphes prochains, les récompenses futures. Au contraire, ils sont légion, les autres : ceux qui, — vestiges dégénérés de races prêtes à disparaître, lueurs mourantes d'un flambeau qui s'éteint, — passent sans se douter qu'il est pour leur responsabilité, dans les profondeurs des destinées humaines, un champ autrement vaste à explorer qu'un coin de tapis vert, une piste de course, ou une volte de danseuse, — et qui, déserteurs honteux, déchus de leur grade d'homme, préfèrent à l'effort la reddition immédiate, — le retour à la bête des âges primitifs.

Quel sera le conflit entre ces courants inverses, — l'un qui est multitudes, habitudes, majorité écrasante, circulant librement, infiltré partout, mais ne charriant plus qu'un sang décoloré, anémié, vicié ; — l'autre qui n'est encore qu'embryon, réseau naissant aussi ténu qu'un fil, mais riche d'un sang nouveau, d'un sang régénéré, que couvent des désirs éclairés, des intelligences neuves, des volontés généreuses... ?

Daniel, silencieux, marche auprès de ses compagnons, le front lourd sous son rêve...

Il a parlé — et, graves soudain, au milieu des verres qui se choquent, tous, ils entament ardemment la plaie béante du grand problème social, avec ces mots de potaches qui seront leurs mots d'hommes, demain.

III

Daniel, en compagnie de son ami Landry , venait d'arriver, pour les vacances , rejoindre sa famille , depuis un mois à peine en garnison à Andréville , lorsque les circonstances l'avaient si fortuitement présenté à Mab, « aux jeudis » des Deligny.

La fillette avait fait impression sur le jeune homme, — impression vive, profonde, inaltérable. Toute la semaine qui suivit , il songea à elle , naïvement , il la revit dans sa robe blanche , venant à lui souriante comme une petite déesse , avec les reflets noirs de ses grands yeux pensifs. Et son cœur fermé se dilatait comme au foyer ardent de quelque rayonnante affection ; il se sentait pénétré de chaleur , heureux de vivre sans savoir pourquoi , — et plein d'une impatience, d'un émoi très doux dans l'attente du jeudi à venir.

C'était jour de danse chez les Deligny.

Mab, toute rose, les cheveux toujours épars, défaits et rebelles, vint à son nouvel ami.

— Eh bien ! monsieur Daniel , vous ne dansez pas ?

Il rougit, timide, n'osant presque point avouer :

— Mon dieu ! Mademoiselle, je ne sais pas !

Elle eut un sourire étonné. Puis, obligeante et bonne :

— Oh ! ce n'est pas difficile ! — venez, je vous apprendrai !

Mais il craignit de lui paraître gauche , ridicule , et dissimulant son orgueil sous un faux air de dédain :

— Je vous remercie , dit-il , je n'aime pas la danse.

Il rougit de nouveau de ce petit artifice, car , à vrai dire, il enviait en ce moment ses camarades plus experts, dont il eût vivement souhaité pouvoir prendre la place auprès de Mab.

Elle crut qu'il méprisait, en effet , ce genre de sport , et une peur lui vint qu'il la jugeât sotte de s'y livrer avec autant d'ardeur.

— Allons, Claire, proposa-t-elle , en repoussant cette dernière du tabouret où elle était assise devant le piano, — à mon tour de vous faire danser !

Et, feuilletant le premier cahier venu , elle s'arrêta à une jolie valse qu'elle jouait avec beaucoup d'expression.

Daniel, demeuré à côté du piano, la contemplait , extasié. Il lui semblait que jamais il n'avait vu de doigts aussi blancs courir sur l'ivoire, ou que les doigts agiles de Mab étaient bien différents de tous les autres ; — et il lui prenait des envies de saisir ces petites mains vibrantes pour les emprisonner dans les siennes.

— Comme vous jouez bien ! fit-il avec admiration, lorsqu'elle eut plaqué le dernier accord.

— Vous trouvez ?

— Oh ! oui ! — et ce doit être bien plus difficile que la danse ?

— C'est que vous préférez la musique , voilà tout !

— Peut-être ! — si j'étais une jeune fille , il me semble que j'aimerais beaucoup la musique , en effet !

Elle éclata d'un joli rire moqueur :

— Et qu'est-ce qui vous empêche de l'aimer, parce que vous êtes un jeune homme ?

— De l'aimer, non ! — d'en faire, oui : je n'ai pas le temps ! Et puis, voyez, — il avançait gauchement les mains, — je n'ai pas les doigts faits pour ça ! quelle différence avec les vôtres !

Et il comparait naïvement aux menottes maigres et fines de l'enfant, ses grandes mains maladroites, qu'il considérait avec une sorte de honte, l'air contrit.

La petite ne put s'empêcher de rire de nouveau :

— Ah ! que vous êtes drôle ainsi, monsieur Daniel ! Vous voudriez donc ressembler à une petite fille ? Fi ! que c'est laid, pour un homme, des mains de demoiselle ! — Moi, j'aime bien mieux à un garçon de grandes belles pattes, un peu noires, un peu rudes, avec des doigts bien gros, comme les vôtres ! Au moins, on sent la force là-dedans, et ce doit être un bien doux orgueil, une bien mâle sensation de pouvoir se dire que, si on voulait, avec des mains comme celles-là, d'une simple pression, on briserait de pauvres frêles pattes d'araignées comme les miennes ! C'est beau, la force, ami Daniel ! moi, voyez vous, je n'envie rien tant que ça, et je crois que si la Providence m'avait pourvue de mains comme les vôtres, — je soulèverais le monde et je ferais des miracles !

Lui l'écoutait, ébahi. Puis il regardait ses doigts, et il n'avait plus honte de les voir si gros, si forts. Il lui en venait, au contraire, cette légitime et virile fierté dont parlait la petite, et il souriait à ses mains, il se souriait à lui-même, ingénûment.

— Alors, c'est bien ainsi, et je suis content de ce

que j'ai, puisque vous m'assurez que la laideur n'en est pas apparente, — du moins pour vous.

Elle riait de plus belle, s'amusant à le confondre.

— Vous tenez donc à paraître beau, monsieur Daniel ?

— Mon Dieu ! Mademoiselle, personne n'aime, je crois, à faire peur !

— A coup sûr, je ne voudrais pas être un monstre ! mais, jolie ou pas jolie, je ne m'en soucie guère, je vous assure, et j'aimerais bien mieux posséder quelque don rare, quelque grand talent, ou faire quelque chose de vraiment beau !

Il la trouvait extraordinaire, avec ses répliques bizarres, ses idées au-dessus de son âge.

— Enfin, conclut-elle, il faut bien se garder chacun comme l'on est ! — Tenez, ami Daniel, voulez-vous renouer mes cheveux, — voici le ruban ?

Il prit d'un geste inhabile le nœud qu'elle lui tendait, le tortilla en tous sens, soupesant avec admiration la natte lourde et noire.

— Ah ! que c'est long ! fit l'enfant impatiente. Dépêchez-vous, et serrez fort, — que cela tienne !

— C'est que..., balbutia le pauvre Daniel confus, c'est que... je ne sais pas, moi !

Elle rit de nouveau.

— Ah ! c'est juste ! vous n'avez pas de grands cheveux comme ça, les messieurs ! si vous saviez ce que c'est incommodé ! et combien je l'échangerais volontiers contre une coiffure de garçon, ma longue tresse qui me bat dans le dos comme une crinière de lionne !

Ce fut à Daniel de rire, et il dit :

— Eh bien ! Mademoiselle, vous qui prêchez le contentement de soi-même, vous ne donnez pas l'exemple !

Elle soupira, — et avec une expression tragique de sa petite tête brune :

— Ah ! mon ami Daniel, c'est que je ne me consolerais jamais de n'être pas un homme !

Lui, à l'entendre, songeait au plaisir qu'il éprouverait, en effet, à l'avoir pour compagnon d'étude, partageant ses labeurs, affrontant le même combat. Elle lui aurait donné plus d'ardeur, plus de zèle, plus de courage surtout ; — et il regrettait de ne pouvoir la retenir, toujours à ses côtés. Puis, à la voir si gracieuse, si fine, si gentille, son sens d'artiste éveillé lui soufflait tout bas qu'elle était bien mieux ainsi : — sous sa forme de femme, avec son vaillant petit cœur d'homme, au dedans.

Tous les jeudis qui suivirent, ils se rencontrèrent, — échangeant leurs naïves effusions, leurs fraîches confidences.

Chez Mab, déjà, l'enfant avait des curiosités de jeune fille, des inquiétudes de femme, des tourments d'apprendre la vie, l'inconnu. Elle se débattait comme une chrysalide contre les murs trop étroits de sa prison, et, avide, interrogeait son ami.

— Est ce amusant, Paris, le lycée, vos camarades ?

— Cela dépend, Mademoiselle, — je préfère le travail.

— Et vous ne vous ennuyez jamais ?

— Je n'ai pas le temps, — je vois tant de choses intéressantes qu'une vie d'homme ne suffirait pas à épuiser ! mon seul chagrin est de ne pouvoir réussir à embrasser toutes ces connaissances.

— Que voudriez-vous être, alors,—si c'était possible ?

— Oh ! à mon âge , on ne peut guère être autre chose que ce que je suis , vraisemblablement : un moi qui n'est pas encore et qui aspire à devenir... quelque chose qui évolue , qui se forme, qui se fait. C'est intéressant, Mademoiselle, la lutte pour la vie , — la lutte contre soi-même, contre les autres , avec un idéal invariable devant les yeux ! Se dire : c'est ce que je veux être ! c'est ce que je serai ! c'est ce que je me ferai ! Et , par l'intelligence , par le travail, par la volonté, à la force des poignets, pour ainsi dire : rompre les lances, arriver, être quelque chose, — un homme !

— Il faut être bien fort ?

— Que non ! Il y a l'éducation, les lois de l'atavisme qui nous aident ; dans les vieilles races en fer forgé, comme la mienne, ce sont les efforts des aïeux qui triomphent dans les générations présentes.

— Ah ! moi, je ne sais pas... je suis ennuyée d'être une petite fille... je me sens mal... mal à l'aise comme si quelque chose allait craquer, — je voudrais être grande !

— Pourquoi faire ?

— Je ne vois pas encore très nettement, mais il me semble que j'aurais des idées — beaucoup d'idées ! je sens des choses qui remuent dans ma cervelle, qui s'agitent, qui sautent, qui tourbillonnent. Il y a des jours où ça me pèse très fort, — à croire que ça va éclater, et ces jours-là, quand maman me prend à l'église pour faire ma prière, — je m'embrouille... je rêve que je suis une grande dame toute blanche comme la Sainte Vierge, que je suis bonne,

et qu'on m'adore... puis, il y a des anges, — ce sont des petits enfants qui ont des ailes et qui volent autour de moi... puis il y a des démons, — ce sont des hommes méchants qui veulent faire du mal à tout le monde... alors, je parais au milieu des petits anges, — et, en voyant ma robe blanche, les hommes méchants deviennent doux comme des agneaux... Et il fait soleil, soleil, avec beaucoup, beaucoup de lumière, — voilà !

— Quel joli rêve, Mademoiselle !

— Oui, et quand je raconte ça à Claire, elle me dit qu'elle aussi songe d'une église toute pleine de clartés, avec un long cortège qui se déroule sur un grand tapis rouge, et un bel officier à côté d'une jeune fille dans des voiles tout blancs, debout devant l'autel : — c'est elle et son cousin Landry !

— Eh bien, conclut Daniel, riant de tout son cœur, voilà au moins un rêve pratique, — bien plus pratique que le vôtre, Mademoiselle !

L'accent de raillerie légère qu'elle avait cru saisir dans le ton du jeune homme avait profondément blessé la fillette. Et toute rouge, les larmes aux yeux :

— Je ne vous dirai plus mes secrets, monsieur Daniel !

Il voulut se reprendre, confus du chagrin véritable qu'il lui avait si involontairement causé ! Mais la petite âme fermée ne se rouvrait plus, — restait close, quoi qu'il fût, — froissée comme une tendre fleur.

Daniel eut le cœur gros, et, seul, à l'écart, il fut malheureux.

Pourtant, lorsque le départ fut proche, lorsque le moment de la séparation arriva, à la veille de rega-

gner Paris, il parut au jeune homme que Mab se laisserait peut-être attendrir. Il osa s'approcher, et, très ému :

— Adieu, Mademoiselle, dit-il, — permettez-moi, en partant, de vous dire : merci, car ce sont, grâce à vous, les plus douces et les meilleures vacances que j'aie jamais passées — je ne les oublierai pas, croyez-le !

Mab, d'ordinaire si vive, ne trouva rien à répondre, et se contenta de serrer avec force la main qu'il lui tendait.

La paix était signée, l'accord revenu entre eux. Daniel partit souriant comme un jeune dieu, auquel l'avenir s'ouvrait plein de promesses. Et, cependant, tout au long du voyage, jusque dans les brumes de Paris, un souvenir, un regret le hanta de n'avoir pu emporter avec lui sa petite amie d'Andréville.

Il travailla, il prépara des examens, il pâlit à la tâche, soutenu, encouragé par l'évocation de la douce image imprimée dans son cœur, — faisant d'avance à Mab l'offre et l'hommage de ses lauriers conquis, escomptant les joies du retour, — combien récompensé du labeur, combien fier du succès !

Mab, de son côté, n'oubliait pas l'heureux temps des vacances ; elle comptait sur ses doigts, en vraie pensionnaire, les mois qui la séparaient des vacances prochaines, elle avait même noté les jours sur un minuscule calendrier caché entre les feuilles de son missel, sous une estampe de la Vierge immaculée, et, chaque soir, à la fin de sa prière, elle barrait d'une croix rouge, en disant :

— Un de moins !

Claire en faisait autant dans le mystère de ses li-

vres d'études, — et, quand vint le printemps, les oiseaux ne furent plus seuls à gazouiller et à parler d'amour sous les voûtes sans fond des tilleuls en fleurs.

.

STÉPHANE.

NOELS PROVENÇAUX¹

CANT DIS ANGE (dins la liunchour).

Gloria in excelsis Deo !

(Uno troupe de pastrihoun arrivon davans lou mas).

UN ANGE

Pas à vous-autre en aquest mounde,
Ome de bono voulounta !
En Diéu que voste espèr se fonde :
Velou que vèn vous visita !

LOU COR

Gloria in excelsis Deo !

UN AUTRE ANGE

Lou bon Diéu nais sus soun terraire !
O Betelèn, te faï ounour !...
Vengon tis enfant de tout caire
Per adoura soun bèu Segnour.

LOU COR¹

Gloria in excelsis Deo !

(1) Ces Noël's sont extraits d'une pastorale en 5 actes et en vers, *Bernassoun li Réi*, qui vient de paraître chez Séguin, à Avignon, précédée d'une préface de P. Xavier de Fourvières.

PARTENÇO DI BERGIÉ (arrivon en cantan).

LOU COR

Parten, veiren se l'ange
Es vrai ço qu'a di,
I'a rèn de mai estrange,
Mai veguen de parti.

UN PASTRE

Un Diéu dins un estable !
Sèns peno e sus-lou-cop,
Coume créire à-n-acò ?
Pou èstre véritable ?

LOU COR

Parten, veiren se l'ange...

UN AUTRE

Que de resoun, mi pastre !
Fau créire e piei pas mai.
Ço qu'ensigno es vrai
Aquéu qu'a fa lis astre.

LOU COR

Parten, veiren se l'ange...

UN AUTRE

Ièu crese à la nouvello.
Un ange nous troumpa ?
Noun, noun, resisten pas,
Es Dièu que nous appello.

LOU COR

Parten, veiren se l'ange...

LI BERGIÉ A LA JASSO

UN PASTRE

Veici, pastre, veici l'estable
Aquèu que l'ange nous a di.
Veguen, veguen, s'es véritable
Que lou Messio es bèn aqui.

LOU COR

O bonur, vèn de naïsse
Lou Messio divin.
Colo de Betelèn, que toun crestèn s'abaïsse,
Et que moun iue lou vegue enfin.

SANT JOUSÉ

Venès, pastre de la mountagno,
Venès adoura voste Dièu.
Un moumen tenès-ié coumpagno ;
Ei bèn coume un bèu jour d'estièu.

LOU COR

O bonur ! vèn de naïsse...

UN PASTRE

Intren, intren dins la granjeto ;
Semouden-ié nosti présent.
Vuejèn, vuejèn nosti saqueto
Y ped d'aquèn bèl Innocent.

LOU COR

O bonur, vèn de naïsse...

COUNTENTAMEN

*(Lou cortege di Mage passo soul'nnamen davans
li bergié d'enterin qu'aquésti canton).*

ZÈNO

O Dieu ! que sian countènt !
Es nacu lou Messio,
Nascu dins Betelèn !
Ami de la pastriho
Enauro la pauriho
E i'adus de bèu tèms.

LOU COR

Lis ange l'an canta !
Li Rèi l'an vesita !
Eù qu'a crea lis astre,
Pèr estre ama di pastre,
Nais dins la paureta !

TETIN

Oh ! siègues bèn-astrea
Enfantoun adourable :
Nous anan retira ;
Mai, dins toun paure estable,
Deman, Dièu amirable,
Tournaren t'adoura.

LOU COR

Lis ange l'an canta !

P. R.

felibre de Coumbo-Malo.

LE CENTENAIRE DE FLORIAN¹

Avec la France entière, Florian s'était associé à la Révolution à ses débuts. Esprit sagement libéral et réformateur, ennemi des excès, pénétré de sollicitude pour les misères sociales, n'a-t-il pas écrit cette belle pensée : « Regardez à vos pieds, là « vous verrez des hommes, des hommes qui man-
« quent de pain ? »

Il avait tracé, trois ans avant les Etats-Généraux, dans son poème de *Numa Pompilius*, imité de Télémaque, le tableau séduisant de la société renouvelée, suivant les vœux de la nation, tels que les assemblées provinciales les avaient formulés. Il partageait la confiance générale, l'enthousiasme universel et, il faut l'avouer, les illusions généreuses que l'entraînement de 1789 avait suscitées.

Ami de Bailly, de Malesherbes, de Rabaut Saint-Etienne, c'était un assidu du Palais-Royal, où la philosophie, la littérature et la politique se rencontraient auprès du duc d'Orléans, salué par un grand nombre comme le futur monarque constitutionnel.

Mais la Révolution, fruit des conceptions des idéologues, basée sur des théories trop absolues, légi-

(1) Voir le numéro du mois de Novembre 1895.

férant pour le genre humain, ne tenant, dans ses idées métaphysiques, aucun compte de traditions, de mœurs, de créations dues à l'effort persévérant de quatorze siècles, la Révolution suivait son cours impitoyable, nivelant tout, brisant toute résistance, et, selon un mot historique, comme Saturne, elle dévorait ses propres enfants.

Qui aurait pu prévoir l'effondrement si rapide et si total de l'ancien régime, expiant les fautes des règnes précédents, et malgré les loyales abdications, les résolutions viriles et généreuses de l'heure actuelle, succombant, comme à un long suicide, sous le poids de séculaires abus ?

Après les effusions, les attendrissements, qu'on n'avait point encore connus, les émotions sentimentales, dans les théâtres, les arts, la littérature, dans les relations sociales, et jusque dans le langage de la politique ; après les déclamations emphatiques et larmoyantes sur le bonheur de la vie champêtre, sur la supériorité de l'homme coulant en paix ses jours dans les forêts ; sur le malheur de l'individu, condamné à lutter, au sein des cités, contre les passions tumultueuses et les ardentes cupidités, voilà que tout cet échafaudage factice, basé sur des rêves et des utopies, est renversé par les foules en délire auxquelles l'on n'avait pu supposer jusqu'alors que des élans de primitive tendresse !

Et l'on voit, comme le dit Taine, tous ces faiseurs de petits vers, ces auteurs d'idylles et de pastorales, tous bien pégnés et bien attifés, au mouchoir brodé dans la main, pour essuyer leurs larmes au tableau des naïves vertus et des passions ingénues, conduire l'églogue universelle jusqu'au foyer le plus intense de la Révolution !



Les évènements se précipitent avec une vertigineuse rapidité. Le digne protecteur, l'ami vénérable de Florian, le duc de Penthievre, n'avait pu survivre à l'assassinat de sa belle-fille, la princesse de Lamballe. Notre doux poète, à qui de noirs pressentiments faisaient dire à ses amis : « Nous payerons bien cher les jours heureux que nous venons de passer, » s'était retiré à Sceaux, où la confiance des habitants lui avait remis le commandement de la garde nationale.

Il avait avec sérénité repris ses travaux littéraires, et il ne cessait pas de continuer, dans la mesure que comportait sa fortune, les œuvres de bienfaisance auxquelles l'avait associé le duc de Penthievre. Ses biographes citent, à ce sujet, un trait des plus touchants : lorsque son libraire lui apportait une somme d'argent, il ne manquait jamais d'en détacher une partie qu'il portait à son ami, le curé de Saint-Eustache, pour les pauvres. Mais Florian ne devait pas tarder à être en butte aux haines et aux persécutions de ceux qui, sous la pression des clubs, et dans l'affreuse confusion causée par les factions et par la guerre extérieure, faisaient peser sur notre pays un joug que l'histoire, dans sa sévérité, n'a pu qualifier que d'un seul mot, la *Terreur*... On a dit que, dans ces jours sanglants et troublés, l'honneur français s'était réfugié dans les camps. Ah ! pourquoi Florian, dont le bravoure et le patriotisme marchaient de pair avec le talent, n'était-il pas en ce moment sur les champs de bataille ? Il eût

montré à nos envahisseurs qu'il était aussi valeureux officier que brillant poète, et peut-être eût-il été conservé au culte des Muses.

Ne prenant aucune part aux luttes des partis, il s'occupait d'élaborer un plan de l'*Histoire ancienne abrégée*, destinée à l'enseignement de la jeunesse ; il ne ressentait donc aucune crainte.

Mais, malgré les efforts de Boissy-d'Anglas, son illustre compatriote et ami, pour le sauver, Florian, rendu suspect par sa qualité de gentilhomme et ses relations avec l'ancienne Cour, fut jeté, le 15 juillet 1794, dans une des prisons de Paris, appelée Port-Libre, par une cruelle ironie.

Il y gémit pendant près de six semaines, cherchant à se montrer, par le calme de son stoïcisme, résigné au sinistre dénouement réservé alors aux prisonniers politiques. Il gardait assez de sang-froid pour écrire quatre livres et un poème sur *Guillaume Tell*, et avec l'assurance d'une conscience sans reproche, il rédigeait de sa prison une défense touchante, dans laquelle il exposait au Comité de Salut public les motifs de sa justification, et concluait en disant « que le chantre de *Galatée* et d'*Estelle* ne pouvait pas avoir commis de crimes. » Il demandait « qu'on le rendit à ses travaux, à ses ouvriers d'imprimerie, qu'il faisait vivre depuis dix-huit ans, à son existence pure, et au désir d'être encore utile à son pays. »

Ce fut peine perdue.

* * *

Le neuf thermidor allait permettre enfin à la France de respirer. Plus favorisé que ses émules en poésie,

Roucher, de Montpellier, l'inoffensif chantre des *Mois*, André Chénier, le mélancolique barde de la *Jeune captive*, ces deux amis que la dernière charretée devait conduire ensemble au supplice, oublié peut-être dans son cachot, Florian ne vit ses chaînes se briser qu'avec la chute du sombre rhéteur, le plus odieux des tyrans qui aient désolé le peuple français.

Boissy d'Anglas et le poète Ducis avaient redoublé de démarches pour obtenir sa mise en liberté immédiate.

On dit qu'ils se jetèrent dans les bras les uns des autres, dans cette maison de Sceaux, où Florian pouvait se promettre une longue tranquillité, après les jours d'orage, et que Ducis le salua par ces vers imités de Shakspeare :

Ah ! sortant de la tombe où l'on fut endormi,
Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

Mais une nature aussi impressionnable que la sienne, et qui ne semblait avoir été créée que pour le bonheur, n'avait pas été impunément soumise aux privations, aux souffrances d'une dure captivité, et plus encore, à l'ébranlement causé par de si poignantes tortures morales. Il ne fit plus que languir, et le 13 septembre 1794, il expirait entouré d'un petit nombre d'amis. Il n'avait que trente-huit ans et cinq mois.

Son acte de décès porte, dans sa brutale concision, que Florian Jean-Pierre-Claris, homme de lettres, est décédé le 27 fructidor an II, à six heures du soir, à Sceaux, rue du Petit-Chemin, et c'est tout.

Il y fut inhumé au cimetière des Acacias. Mercier (François Germain), son fidèle serviteur, eut l'attention de faire graver sur sa pierre tumulaire ces

simples mots : *Ici repose le corps de Florian...* Nous lui devons d'avoir ainsi conservé ses précieux restes...

Comme le dit tristement Sainte-Beuve, en rappelant des vers presque prophétiques, que Florian avait insérés comme épilogue à ses fables, et que je vous redis ici :

Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain, où l'on n'arrive pas ;
Détrompé, vers le soir chercher une retraite,
Arriver, haletant, se coucher, s'endormir.
On appelle cela naître, vivre et mourir !
Que la volonté de Dieu soit faite !

Telle aurait dû être la véritable épitaphe de Florian, de cet homme heurcux au talent flexible, à l'humeur riante, que tout favorisa dans son entrée dans la vie, mais qui ne put empêcher un jour l'inévitable douleur, l'antique douleur de Job, de noyer tout son cœur dans une seule goutte d'amertume !



La perte était considérable pour les lettres françaises, car Florian n'avait pas encore donné toute la mesure de son talent : il avait pourtant excellé dans son genre, quoique ce genre fût secondaire. Les événements inouïs qui bouleversaient en ce moment la face du pays, et qui devaient avoir leur contre-coup dans le monde entier, auraient peut-être exercé une influence décisive, et sans doute des plus favorables, sur son esprit et sur sa forme littéraire.

Ami sincère de la nature, Florian aurait dépouillé tout ce que le style de son époque, trop étroitement classique et sans chaleur ni hardiesse, apportait de gêne à l'écrivain, et la réaction nouvelle, prélude de la période romantique, que Bernardin de St-Pierre et Châteaubriand provoquaient par leurs œuvres, aurait probablement ouvert à Florian des horizons plus étendus, avec l'indépendance d'une allure moins guindée, affranchie, sous les inspirations d'une foi nouvelle qui s'affirmait dans les lettres, des souvenirs usés et des images démodées de la mythologie...

Les événements auraient-ils aussi transformé notre tendre et gai Florian, si le fil de sa vie n'avait pas été si prématurément coupé ? Le nouveau régime ne lui aurait-il pas décerné les honneurs qu'ils se plaisait à prodiguer aux écrivains de son époque, aux célébrités de la plume qui avaient survécu au xviii^e siècle ? car le glorieux César, que ses victoires avaient rendu l'arbitre de la France et de l'Europe, ambitionnait aussi d'illustrer son règne par l'éclat des lettres et des arts, et comme Auguste, de donner son nom à une nouvelle ère de rayonnement intellectuel dans l'humanité.

Mais la réalité doit nous suffire ; ne nous lançons pas dans de vaines suppositions : gardons plutôt notre Florian sous son exquise et simple physionomie, à laquelle ni l'âge, ni les transformations sociales n'ont pu apporter aucun changement.

Il appartenait à notre fin de siècle, — si mal jugée parfois, — de rendre à notre illustre compatriote la justice qui lui est due, comme à une des existences les plus pures qui aient honoré les lettres et l'humanité.

Le monument qui va consacrer pour jamais, grâce au talent du statuaire Gaudez, la mémoire de Florian, sur une des places publiques d'Alais, au centre de la région Cévenole, qu'il a tant aimée et célébrée, sera l'œuvre nationale de la reconnaissance publique.

Paris s'unit à la province pour honorer dignement l'auteur des *Fables*, *d'Estelle et Némorin*, chez lequel une sensibilité sincère, — que nul autre n'a su rendre après lui aussi douce, aussi pénétrante, — a été le moteur exquis d'une existence constamment orientée vers l'idéal, vers la réalisation du bien, du vrai et du beau

Ne ménageons donc pas nos sympathies et nos offrandes au premier éducateur de l'enfance française (1).

RAYMOND POULLE-SYMIAN.

Magistrat à Nîmes,

Sécrétaire général du comité de Florian.

(1) Les souscriptions doivent être adressées à M. Delfieu, receveur des Postes à Alais, président du comité d'organisation pour la statue de Florian.

LA CIGALE

Echo vibrant d'Hellas, ô Cigale inspirée,
Sur le pâle olivier chante l'été vainqueur !
Ta voix aux rythmes d'or éveille dans mon cœur,
Parmi les vains regrets, l'espérance sacrée.

Evoque l'Idéal que mon âme se crée
Dans un rêve de gloire et de calme splendeur,
Apollôn, entouré des Charites en chœur,
Ou la blanche Kypria sur sa conque nacrée.

Ecoute !... Sous l'azur triomphant de nos cieux,
Les poètes aimés, fils des antiques Dieux,
T'offrent leur pur hommage, ô Cigale ingénue !
Salut, divine fleur d'amour et de gaieté !
La jeunesse, la vie ardente et la beauté
Dans un hymne joyeux célèbrent ta venue !

NOSTALGIE

Le hardi matelot, lutteur vaincu par l'âge,
Est revenu mourir près du foyer natal.
Bornant son horizon au clos familial,
S'il vécut en héros, il veut vieillir en sage.

Il contemple le toit de son humble héritage,
Sous les pins embaumés où vibre le mistral.
L'angelus, égrenant ses notes de cristal,
Tinte, sonore et doux, dans la paix du village.

Une mélancolie exquise flotte encor,
Sur les monts pâlisants voilés de brumes d'or ;
Le chant de l'Océan formidable s'élève ;
Et le rude marin, dans son bonheur amer,
Voit lentement surgir, oublieux de son rêve,
Le regret infini du Ciel et de la mer.

JEAN FFSQUET.

ANNÉE 1895

TABLES DU PREMIER VOLUME

JANVIER - JUIN

TABLE PAR LIVRAISONS

Livraison du 25 Décembre 1894 (1)

	Pages
Livres d'ordres du régiment des grenadiers de France 1757....	C ^{te} DE BALINCOURT. 407
Le jardin d'Épicure ou le scepticisme de M. Anatole France.	JACQUES ROCAFORT.. 423
Le Collège de Nîmes, ses origines et son organisation.....	E. MARTINENCHE... 428
Vieux Saxe (Henri Mazel).....	FERNAND DAUDET... 449
Nocturne de Chopin (lacte en vers)	ERNEST DROUOT ... 457
Mon ami Antonin (Nouvelle)....	PAUL DE LA NIELE. 473
Inauguration du buste de M. Planchon.....	E. RIGAL 478
Chronique.....	P. CLAUZEL..... 487

Livraison du 25 Janvier 1895

Études sur la Narbonnaise antique (Arles Gallo-Romain).....	GEORGES MAURIN .. 5
Notice sur la Vie et les Œuvres de J.-B. Lavastre.....	A. LAHAYE..... 14
Gyp et la haute vie parisienne....	JACQUES ROCAFORT . 27
Bretagne et Jersey (Notes de de voyage).....	FERNAND BRUNETON. 46
Sonnets.....	PHÉBUS JOUVE..... 60
Désinfection et Chauffage (actualités scientifiques).....	GÉRARD LAVERGNE.. 63
Chronique.....	PAUL CLAUZEL..... 75

(1) Cette Table contient le rappel de la livraison de décembre 1894, parce que c'est de cette livraison que date le remaniement de *la Revue*, et que c'est par elle aussi que commence la collection d'un grand nombre des abonnés.

Livraison du 25 Février

	pages
Batisto Bonnet (Vie d'enfant)... PAUL CLAUZEL.....	81
Les Passeurs de Valabrègue.... EDOUARD BONDURAND	91
Arles gallo-romain (Études sur la Narbonnaise antique).....	GEORGES MAURIN... 95
Le Lauréat Meijalou (Nouvelle).. MAURICE DE FLEURY.	111
Solidarité et Charité chrétienne. JACQUES ROCAFORT..	121
Notes londoniennes	HENRI MAZEL 133
Sur le récit biblique de la création du monde.....	Abbé ALBRAN..... 145

Livraison du 25 Mars

La Confrérie nimoise des Pèlerins de Saint-Jacques	EDOUARD BONDURAND 161
Batisto Bonnet (Vie d'enfant 2 ^{me} partie)	PAUL CLAUZEL..... 172
La leçon de diction (comédie)... ZÈDE	193
Notes londoniennes (2 ^{me} partie).. HENRI MAZEL.....	202
Yoghismes.	PAUL MASSON..... 222
Le mouvement Brownien (actualités scientifiques).....	GÉRARD LAVERGNE .. 228

Livraison du 25 Avril

Fioul d'Évangilo.....	ANTOINE BIGOT..... 241
M. Alphonse Daudet. peintre de la jalousie.....	JACQUES ROCAFORT . 244
Capucin et Gouverneur de Lanquedoc.....	PÈRE APOLLINAIRE . 267
La mort de la trompette(nouvelle). GABRIEL GÉRIN.....	287
Les caisses Raiffeisen	PAUL COMBIÉ 292
Jean-Baptiste de Rossi	Abbé F. DURAND... 302
La Théorie de l'Évolution et la Bible (réponse à M. l'abbé Albran).....	M. DE St-ALBAN.... 314

Livraison du 25 Mai

	Pages
L'Afrique romaine, par M. Gaston Boissier.....	JACQUES ROCAFORT . 321
Un conflit en Rouergue au XVIII ^e siècle.....	ELIE MAZEL 338
Une Sentence arbitrale en langue d'oc	EDOUARD BONDURAND 350
La mort de l'enfant	NEERA 356
Taine, le Catholicisme et le Clergé.	Abbé L. BASCOUL.. 360
Le mouvement féministe.....	E. DES GUERROIS .. 368
Sonnets.....	 385
L'Argon (actualités scientifiques).	GÉRARD LAVERGNE.. 389

Livraison du 25 Juin

Inauguration du Muséum d'Histoire naturelle de Nîmes.....	JULES GAL..... 401
L'Amérique en Provence.....	LOUIS VERNHETTE.. 406
L'Installation d'un abbé commendataire de Franquevaux, en 1703.	FRANÇOIS ROUVIÈRE. 424
Un conflit en Rouergue au XVIII ^e siècle (fin).....	ELIE MAZEL..... 429
Une visite au Père Lacordaire...	ALEXANDRE DUCROS. 445
Capucin et Gouverneur de Languedoc (suite).....	PÈRE APOLLINAIRE . 453
Poésies	ANTOINE CHANSROUX 472
Taine, le Catholicisme et le Clergé (fin)	Abbé L. BASCOUL.. 474

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE

	Pages
Livres d'ordres du régiment des grenadiers de France en 1757, <i>Comte de Balincourt</i>	407
Le Collège de Nîmes, ses origines et son organisation, <i>E. Martinenche</i>	438
Arles gallo-romain (Études sur la Narbonnaise antique), <i>G. Maurin</i>	95
Notice sur la Vie et les Œuvres de J.-B. Lavastre, <i>A. Lahaye</i>	14
Batisto Bonnet (Vie d'enfant), <i>P. Clauzel</i>	81 et 172
Les Passeurs de Valabrègue, <i>E. Bondurand</i>	91
La Confrérie nimoise des Pèlerins de St-Jacques, <i>E. Bondurand</i>	161
Capucin et gouverneur de Languedoc, <i>P. Apollinaire</i> , 267 et	453
Un Conflit en Rouergue au XVIII ^e siècle, <i>E. Mazel</i> , 338 et	429
Une Sentence arbitrale en langue d'oc, <i>E. Bondurand</i> ...	350
L'Installation d'un abbé commendataire de Franquevaux, en 1703, <i>F. Rouvière</i>	424

MORALE, POLITIQUE, RELIGION

Solidarité et Charité chrétienne, <i>J. Rocafort</i>	124
Yoghismes, <i>P. Masson</i>	222
Les Caisses Raiffeisen, <i>P. Combié</i>	292
La Théorie de l'Évolution et la Bible (réponse à M. l'abbé Albran), <i>M. de Saint-Alban</i>	314
Taine, le Catholicisme et le Clergé, <i>abbé L. Bascoul</i> , 360 et	474
Le Mouvement féministe, <i>E. des Guerrois</i>	368

LITTÉRATURE

Le Jardin d'Épicure, ou le Scepticisme de M. Anatole France, <i>J. Rocafort</i>	423
Vieux Saxe (Henri Mazel), <i>F. Daudet</i>	449
Gyp et la haute vie parisienne, <i>J. Rocafort</i>	27
M. Alphonse Daudet, peintre de la jalousie, <i>J. Rocafort</i> , 244	
Une Visite au P. Lacordaire, <i>A. Ducros</i>	445

ÉRUDITION

L'Afrique romaine, par M. Gaston Boissier, <i>J. Rocafort</i> , 321	
---	--

ARCHÉOLOGIE

J.-B. de Rossi, <i>abbé F. Durand</i>	302
---	-----

SCIENCES

Désinfection et Chauffage, <i>G. Lavergne</i>	63
Le Mouvement Brownien, <i>G. Lavergne</i>	228
L'Argon, <i>G. Lavergne</i>	389
Inauguration du Muséum d'Histoire naturelle de Nîmes, <i>J. Gal</i>	401

VOYAGES

Bretagne et Jersey, <i>F. Bruneton</i>	46
Notes londoniennes, <i>H. Mazcl</i>	133 et 202

NOUVELLES ET COMÉDIES

Mon ami Antonin (Nouvelle), <i>Paul de la Nible</i>	473
Le Lauréat Meijalou (Nouvelle), <i>M. de Fleury</i>	111
La mort de l'enfant, <i>Néera</i>	356
Le Nocturne de Chopin, <i>Ernest Drouot</i>	457
La Leçon de diction, <i>Zède</i>	495
La Mort de la Trompette (nouvelle), <i>G. Gérin</i>	287

POÉSIES

Sonnets, <i>Phæbus Jouve</i>	60
Sonnets, <i>X</i>	385
Poésies, <i>Chansroux</i>	472
Œuvre d'Évangilo, <i>A. Bigot</i>	241

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages
APOLLINAIRE (PÈRE)	
— Capucin et gouverneur de Languedoc. 267 et 453	
ALBAN (M. DE St.)	
— La théorie de l'évolution et la Bible (réponse à M. l'abbé Albran)	314
BALINCOURT (COMTE DE)	
— Livres d'ordres du régiment des Grenadiers de France (1757)....	407
BRUNETON (FERNAND).	
— Bretagne et Jersey (Notes de voyage).....	46
BONDURAND (EDOUARD)	
— Les passeurs de Valabrègue.....	91
— La confrérie nimoise des pèlerins de St-Jac- ques.....	161
— Une sentence arbitrale en langue d'oc	350
BIGOT (ANTOINE).	
— Fieul d'Évangilo	241
BASCOUL (ARBÉ L.)	
— Taine, le Catholicisme et le clergé....	360 et 474
CLAUZEL (PAUL)	
— Chroniques	487 et 75
— Batisto Bonnet (vie d'enfant).....	81 et 172

	Pages
COMBIE (P.)	
— Les caisses Raiffeisen.....	292
CHANSROUX (ANTOINE)	
— Poésies	472
DAUDET (FERNAND)	
— Vieux Saxe (Heuri Mazel.).....	449
DROUOT (ERNEST).	
— Nocturne de Chopin (1 acte en vers).....	457
DURAND (ABBÉ F.)	
— Jean-Baptiste de Rossi.....	302
FLEURY (M. DE)	
— Le lauréat Meijalou (nouvelle)	111
GÉRIN (G.)	
— La mort de la trompette (nouvelle).....	287
GUERROIS (E. DES).	
— Le mouvement féministe	368
GAL (JULES).	
— Inauguration du <i>Muséum</i> d'histoire naturelle, de Nîmes.....	401
JOUBE (PHÆBUS).	
— Sonnets.....	60
LAHAYE (E.)	
— Notice sur la vie et les œuvres de J.-B. La- vastre.....	14
LAVERGNE (GÉRARD).	
— Désinfection et chauffage (actualités scientifi- ques)	63
— Le mouvement Brownien.....	228
— L'argon (actualités scientifiques).....	389
MARTINENCHE (E.)	
— Le collège de Nîmes, ses origines et son or- ganisation.....	438

	Pages
MAURIN (Georges).	
— Études sur la Narbonnaise antique (Arles gallo-romain)	5 et 95
MAZEL (HENRI).	
— Notes londoniennes	133 et 202
MAZEL (ELIE).	
— Un conflit en Rouergue au XVIII ^e siècle.	338 et 429
MASSON (PAUL)	
Yoghismes	222
NEERA	
— La mort de l'enfant.....	356
NIBLE (PAUL DE LA).	
— Mon ami Antonin (nouvelle).....	473
ROCAFORT (JACQUES).	
— Le jardin d'Épicure ou le scepticisme de M. Anatole France.....	423
— Gyp et la haute vie parisienne	27
— Solidarité et charité chrétienne.....	121
— M. Alphonse Daudet, peintre de la jalousie..	244
— L'Afrique romaine, par M. Gaston Boissier..	321
RIGAL (E.).	
— Inauguration du buste de M. Planchon	478
ROUVIÈRE (FRANÇOIS).	
— L'installation d'un abbé commendataire de Franquevaux en 1703	424
VERNHETTE (L.)	
— L'Amérique en Provence.....	406
ZÈDE.	
— La leçon de diction (comédie).....	193

ANNÉE 1895

TABLES DU SECOND VOLUME

JUILLET-DÉCEMBRE

TABLE PAR LIVRAISONS

Livraison du 25 Juillet

	Pages
L'abbaye de Psalmodi.....	Abbé E. GOIFFON. 5
Notions générales de géologie agricole appliquées au Gard.....	GABRIEL CARRIÈRE. 35
Capucin et gouverneur de Languedoc (fin).....	PÈRE APOLLINAIRE.. 54
Alais de 1250 à 1340, par M. Bardon	Cte DE BALINCOURT. 83
La Chanson de Magali.....	79

Livraison du 25 Août

Documents inédits relatifs à la Charité de Saint-Césaire et à la Léproserie de Nîmes, au XV ^e siècle.....	FERNAND DAUDET.. 85
Séguier sur la Lozère.....	ÉDOU. BONDURAND. 101
A Budapest, œuvres sociales et sanitaires	ÉMILE REINAUD.... 117
Le Docteur Le Fèvre, d'Uzès, membre de l'Académie des sciences de Paris	Abbé DE BROYES... 136
Alfonse d'Ornano, gouverneur de Pont-Saint-Esprit et le grénétier royal Guillaume Vanel.....	Cte DE BALINCOURT. 147
Une enquête sur la décentralisation.	HENRI MAZEL..... 174
Température à l'ombre et au soleil.	JULES GAL..... 187

Livraison du 25 Septembre

Une diététique provençale.....	ÉDOU. BONDURAND. 191
L'entretien de la sacristie de la Cathédrale, au XVII ^e siècle....	FRANÇOIS ROUVIÈRE 208
Le retour à la terre.....	LOUIS TRIAL..... 222
L'abbaye de Psalmodi (fin).....	Abbé GOIFFON..... 239

	Pages
Une excursion à la grotte des Demoiselles.....	ADOLPHE PÉRYRE.. 269
Sonnets.....	CH. DES GUERROIS. 279

Livraison du 25 Octobre

A la recherche d'une aristocratie..	JACQUES ROCAFORT. 281
Combronne à Colorgues.....	FRANÇOIS ROUVIÈRE 296
Le prieur d'Estézargues.....	ÉDOU. BONDURAND. 302
Schliemann, archéologue explorateur	Abbé F. DURAND [^] . 308
Jules Duprato, compositeur nimois.	PAUL CLAUZEL.... 318
• L'Église catholique aux États-Unis.	CHARLES DE LAJUDIE 337
La foire de Beaucaire, la Saint-Gilles	ANT. CHANSROUX.. 358
Le R. P. Ollivier à la Cathédrale de Nîmes.....	JACQUES ROCAFORT. 366

Livraison du 25 Novembre

Le centenaire de Florian.....	R. POULLE-SYMIAN. 375
M. Pasteur à St-Jean-du-Pin.....	Abbé R. DE BROVES. 404
L'Église catholique aux États-Unis (fin).....	CHARLES DE LAJUDIE 414
L'attaque de la ruche.....	P. DE SAINT-GEORGES 431
Une fête à Vauvert en 1771.....	PROSP. FALGAIROLLE 435
Poésies.....	P.-B. NITRAM..... 445
Jules Duprato, compositeur nimois (fin).....	PAUL CLAUZEL..... 447
La Croisade contre les Albigeois.	Abbé L. BASCOUL.. 464

Livraison du 25 Décembre

Pour la noblesse.....	A ^{le} . D. DE B 487
La rivalité entre les deux seigneurs d'Alais (1348-1378).....	ACHILLE BARDON.. 501
Etudes sur la Narbonnaise antique.	GEORGES MAURIN.. 517
Les Reines de Paris (fragment)...	STÉPHANE..... 533
Noëls provençaux.....	P. R..... 555
Le centenaire de Florian (fin).....	R. POULLE-SYMIAN. 559
Poésies.....	JEAN FESQUET..... 567

TABLE PAR SUJETS TRAITÉS

HISTOIRE RÉGIONALE ET LOCALE

	Pages
L'Abbaye de Psalmodi, <i>E. Goiffon</i>	5 et 239
Alfonse d'Ornano, gouverneur du Pont-St-Esprit et le grénétier royal Guillaume Vanel, <i>E. de Balincourt</i>	146
Capucin et gouverneur du Languedoc, <i>P. Apollinaire</i> ...	54
Cambronne à Colorgues, <i>F. Rouvière</i>	296
La Croisade contre les Albigeois, <i>Louis Bascoul</i>	464
Le centenaire de Florian, <i>Raymond Poulle-Symian</i>	375 et 559
Le docteur Le Fèvre, d'Uzès, <i>R. de Broves</i>	136
Jules Duprato, compositeur nimois, <i>Paul Clauzel</i> , 318 et	447
La foire de Beaucaire, la St-Gilles, <i>A. Chansroux</i>	358
Alais de 1250 à 1340, de A. Bardon, <i>E. de Balincourt</i> ...	79
M. Pasteur à Saint-Jean-du-Pin, <i>R. de Broves</i>	404
Une diététique provençale, <i>E. Bondurand</i>	194
Documents relatifs à la Charité de St-Césaire et à la léproserie de Nîmes, au xiv ^e siècle, <i>F. Daudet</i>	85
L'entretien de la sacristie de la cathédrale au xvii ^e siècle, <i>F. Rouvière</i>	208
Études sur la Narbonnaise antique, <i>G. Maurin</i>	517
Une fête à Vauvert en 1771, <i>P. Falgairolle</i>	435
Sur la croisade des Albigeois, <i>E. Bondurand</i>	485
Le prieur d'Estézargues, <i>E. Bondurand</i>	302
La rivalité entre les deux seigneurs d'Alais, <i>A. Bardon</i> .	501
Séguier sur la Lozère, <i>E. Bondurand</i>	101

MORALE, POLITIQUE, RELIGION

A la recherche d'une aristocratie, <i>J. Rocafort</i>	280
Pour la noblesse, <i>A^{le} D. de B.</i>	487

	Pages
L'Église catholique aux États-Unis, <i>Ch. de Lajudie</i>	336 et 414
Une enquête sur la décentralisation, <i>H. Mazel</i>	174
A Budapest, œuvres sociales et sanitaires, <i>E. Reinaud</i> ...	117
Le retour à la terre, <i>L. Trial</i>	222

LITTÉRATURE

Le Père Ollivier à la Cathédrale de Nîmes, <i>J. Rocafort</i> ,	366
---	-----

SCIENCES

Température à l'ombre et au soleil, <i>J. Gal</i>	186
Notions générales de géologie agricole appliquées au Gard, <i>G. Carrière</i>	35

ARCHÉOLOGIE

Schliemann, archéologue-explorateur, <i>F. Durand</i>	308
---	-----

VOYAGES

Une excursion à la grotte des Demoiselles, <i>A. Pieyre</i> ...	269
---	-----

CONTES, NOUVELLES

L'attaque de la ruche, <i>P. de Saint-Georges</i>	431
Les Reines de Paris, <i>Stephane</i>	533

POÉSIE

La chanson de Magali, <i>G. Vicaire</i>	83
Le Papillon, la Paquerette, <i>P. B. Nitram</i>	445
Sonnets, <i>C. des Guerros</i>	279
A la Cigale ; Nostalgie, <i>J. Fesquet</i>	567
Noëls provençaux, <i>P. B.</i>	555

TABLE PAR NOMS D'AUTEURS

	Pages
APOLLINAIRE (PÈRE).	
— Capucin et gouverneur de Languedoc.....	54
A^{le} D. DE B.	
— Pour la noblesse.....	487
BALINCOURT (C^{TE} DE).	
— Alfonse d'Ornano gouverneur du Pont-St-Esprit et le grénétier royal Guillaume Vanel... 146	
— Alais de 1250 à 1340, de M. A Bardon.....	79
BARDON (ACHILLE).	
— La rivalité entre les deux seigneurs d'Alais (1348-1378).....	501
BASCOUL (ABBÉ LOUIS).	
— La Croisade contre les Albigeois.....	464
BONDURAND (ÉDOUARD).	
— Séguier sur la Lozère	101
— Une diététique provençale.....	191
— Le prieuré d'Estézargues.....	302
— Lettre sur la croisade des Albigeois.....	485
BROVES (ABBÉ DE RAPÉLIS DE).	
— Le docteur Le Fèvre, d'Uzès.....	136
— M. Pasteur à St-Jean-du-Pin.....	404
CARRIÈRE (G.)	
— Notions générales de géologie agricole appliquées au Gard.....	35

CLAUZEL (PAUL).	Pages
— Jules Duprato , compositeur nimois, 318 et 447	
CHANSROUX (ANTOINE).	
— La foire de Beaucaire, la St-Gilles	358
DAUDET (FERNAND).	
— Documents inédits relatifs à la charité de St-Césaire et à la léproserie de Nîmes, au xiv ^e siècle	85
DURAND (ABBÉ FRANÇOIS).	
— Schliemann, archéologue-explorateur.....	308
FALGAIROLLE (PROSPER).	
— Une fête à Vauvert en 1771.....	435
FESQUET (JEAN).	
— Poésies.....	563
GAL (JULES).	
— Température à l'ombre et au soleil.....	186
GOIFFON (ABBÉ E.)	
— L'abbaye de Psalmodi.....	5 et 239
GUERROIS (CHARLES DES).	
— Sonnets	279
LAJUDIE (CHARLES DE).	
— L'église catholique aux États-Unis, 336 et 414	
MAURIN (GEORGES).	
— Études sur la Narbonnaise antique	517
MAZEL (HENRI).	
— Une enquête sur la décentralisation.....	174
NITRAM (P. B.)	
— Poésies : Le Papillon, la Pâquerette.....	44
PIEYRE (ADOLPHE).	
— Une excursion à la grotte des Demoiselles...	269
POULLE-SYMIAN (RAYMOND).	
— Le centenaire de Florian.....	375 et 559

	Pages
P. R., félibre de Coumbo-Malo.	
— Noël provençaux.....	555
REINAUD (ÉMILE).	
— A Budapest, œuvres sociales et sanitaires....	117
ROCAFORT (JACQUES).	
— A la recherche d'une aristocratie.....	280
— Le Père Ollivier à la Cathédrale de Nîmes...	366
ROUVIÈRE (FRANÇOIS).	
— L'entretien de la sacristie de la cathédrale au xvii ^e siècle.....	208
— Cambronne à Colorgues.....	296
SAINT-GEORGES (P. DE).	
— L'attaque de la ruche.....	431
STÉPHANE.	
— Les reines de Paris (nouvelle).....	533
TRIAL (PASTEUR LOUIS).	
— Le retour à la terre.....	222
VICAIRE (GABRIEL).	
— La chanson de Magali.....	83

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01234 5743

**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE**

